



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06933570 5

Handwritten notes and scribbles at the bottom of the page, including a large 'X' and some illegible markings.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU

DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE.

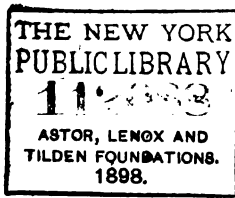
BULLETIN ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU
DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE

—
TOME V.
—

RENNES
IMPRIMERIE DE CH. CATEL ET Cie,

Rue du Champ-Jacquet, 25.

—
1867



RECHERCHES
HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES SUR L'ORIGINE
DE LA
FERRURE DU CHEVAL

Mémoire lu à la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine, année 1865-66.

Dans notre siècle éminemment analyste et critique, il n'est point de question historique et scientifique indigne d'être étudiée. Cette réflexion peut parfaitement s'appliquer à l'étude *de l'origine historique de la ferrure*, étude qui, bien que ne paraissant pas tout d'abord mériter l'attention sérieuse des archéologues, prend tout à coup un autre caractère, si l'on examine les rapports historiques qui existent entre cette modeste question et quelques faits archéologiques de la plus grande valeur.

Dire que la domestication des animaux modifie non-seulement leurs instincts naturels et leur constitution, mais modifie encore considérablement et leurs habitudes et leur existence journalière, c'est exprimer une vérité banale, connue de tous. Mais cette vérité démontre encore que le maître ne voit dans l'animal qu'un esclave créé par Dieu, pour satisfaire à ses besoins et même à ses plaisirs.

Or, le jour où le cheval soumis à l'homme refusa, par suite de l'usure de ses ongles, de le transporter où il voulait, le

maître, toujours désireux d'utiliser sa monture autant que faire se pouvait, inventa une chaussure hippique. Mais le jour où, par suite de grandes migrations et d'expéditions lointaines, le cheval, malgré sa chaussure fixée à l'aide de courroies, fut dans l'impossibilité renouvelée de transporter les conquérants et les envahisseurs, ceux-ci inventèrent la ferrure à clous, qui non-seulement prévenait l'usure des pieds, mais qui, simple, facile et solide, permettait d'utiliser le cheval en tout temps et en tout lieu.

L'invention n'en était pas moins hardie, barbare et même souvent dangereuse, mais son utilité incontestable, que dis-je, sa nécessité et sa réussite pratiques, ayant satisfait à tous les besoins comme à tous les désirs, l'invention, depuis bien des siècles, est demeurée telle et a fini par constituer une industrie, un art tout spécial.

Est-ce à dire pour cela que cette pratique de la ferrure est devenue tout d'abord universelle? Loin de là. Cette industrie s'est propagée seulement là où elle devenait indispensable; et là où cette nécessité ne s'est jamais fait sentir, l'homme n'y a jamais eu recours. C'est ainsi que dans les plaines sablonneuses et habitées du Soudan et du centre de l'Afrique, la ferrure est totalement inconnue, comme dans les vastes plaines de l'Arabie, de la Tartarie et de la Mongolie, comme dans ces immenses pampas de l'Amérique du Sud, où la ligne de démarcation entre l'état sauvage et une civilisation qui débute est encore si peu tranchée.

A quelle époque l'homme a-t-il commencé, suivant Buffon, la conquête de ce noble animal? Nul ne le sait encore, faute de documents, jusqu'à ce que des découvertes géologiques nouvelles viennent nous en instruire approximativement. Mais si le doute sur l'homme fossile existe encore, il n'en est pas de même sur le cheval fossile, et les dernières études paléontologiques en rencontrant des ossements bien

caractérisés du genre *equus* dans les terrains tertiaires de l'Europe, ont démontré que ce bon et fidèle animal devait, de toute évidence, se trouver au nombre des animaux que Dieu nomma à notre premier père, lorsqu'il l'institua le maître de la terre.

Ce n'est pas ici le lieu de nous occuper de ces faits géologiques, revenons donc au sujet que nous voulons étudier :

L'origine historique de la ferrure du cheval.

Jusqu'au commencement de ce siècle, personne, pour ainsi dire, ne s'en était préoccupé, et les documents qui pouvaient en partie la faire connaître se cachaient encore au fond des musées et des bibliothèques. Mais l'archéologie ayant, depuis un demi-siècle, pris un nouvel essor, cette question ne resta plus inaperçue, et d'excellents esprits y donnèrent leur temps et leur intelligence. Tous les textes grecs ou latins furent fouillés, tous les monuments et tous les documents capables d'éclairer le sujet furent exhumés; et l'histoire de cet art commença à paraître enfin. Une fois l'histoire de la ferrure sortie des ténèbres qui l'enveloppaient depuis si longtemps, les avis sur son origine se partagèrent aussitôt; les uns, prenant à la lettre certains textes grecs ou latins, prétendirent que cette industrie était pratiquée chez les peuples asiatiques, douze siècles avant notre ère; et d'autres, repoussant ces mêmes textes en ne les considérant que comme des images, des figures poétiques, n'assignèrent à son origine que l'époque où les peuples de race germanique, faisant irruption dans les Gaules, y apportèrent leurs mœurs et leur barbarie; mœurs étranges encore, malgré la civilisation gallo-romaine dont la ville de Trèves, si proche du Rhin, était le centre depuis plus d'un siècle.

La question en litige en était depuis soixante ans toujours au même point, lorsqu'en 1858, la discussion qui s'est élevée entre Alise et Alaise, en faisant faire de nouvelles recherches

par de nouveaux explorateurs, reporta cette origine pour notre pays à bien des siècles avant Jésus-Christ. Et ces hardis archéologues osèrent même en tirer cette conclusion : que la ferrure, telle qu'elle est pratiquée de nos jours, existait dès la plus haute antiquité chez les peuplades celtiques, que cet art, aujourd'hui si modeste, faisait alors partie des attributions spéciales du grand pontife des Druides ; et pour mieux confirmer la vérité de leur hypothèse, ils se servirent de preuves étymologiques et numismatiques, qui agrandirent considérablement la question sans cependant la résoudre.

C'est donc l'ensemble de toutes ces données, de toutes ces propositions, de toutes ces recherches que nous analyserons, et que nous développerons autant que possible, pour en tirer quelques conclusions historiques qui, si elles ne peuvent être déterminantes et définitives, pourront servir au moins à replacer cette origine sur son véritable terrain historique et archéologique.

Nous étudierons donc successivement :

1° Les textes grecs ;

2° Les textes latins ;

3° La valeur du fer, ou fragment de fer trouvé dans le tombeau de Childéric à Tournay ;

4° Les avis de quelques historiens et archéologues des ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles sur les hipposandales ;

5° Les tumuli dits celtiques, dans lesquels on a trouvé des fers ou fragments de fers ;

6° Les rapports archéologiques qui peuvent exister entre les invasions des peuples germaniques après César, et les tumuli de l'Est de la France ;

7° Les origines druidiques de la métallurgie chez les Gaulois ;

8° L'étude des chemins celtiques en ce qui concerne les chevaux, les chars et la ferrure ;

- 9° Les légendes;
- 10° Les étymologies celtiques et germaniques;
- 11° Les médailles;
- 12° Enfin les conclusions que l'on peut tirer de tout ce qui aura été dit.

§ 1.

Nous allons donc commencer par l'examen des textes grecs.

Le plus ancien, comme le plus curieux poète que nous puissions citer, est bien évidemment le poétique vieillard de Chos, le divin Homère, comme les Grecs l'appelaient, et nous en parlerons avec d'autant plus de raison, que ses poèmes sont la plus complète et la plus parfaite expression de la société archaïque de son temps.

Malheureusement, les vers dans lesquels il parle du pied du cheval ne sont pas nombreux, et nous sommes forcé de nous borner à quelques citations.

En décrivant le char de Neptune, il désigne les chevaux qui le conduisaient par l'épithète de *καλκοποδός* aux *pieds d'airain* :

Ενθ' ἄλβων, ὑπ' ὀχρεσφι τιτυσκετο χαλκοποδ' ἵππο
Ωκυπελα, χρυσεησιν εὐειρησιν κομωωντε. (1).

Iliade, livre XIII, vers 23.

« A peine arrive-t-il en ces lieux, qu'il place sous le joug ses vigoureux coursiers à l'ongle d'airain et à la crinière d'or. »

Il se sert encore de cette même expression dans la description du char de Jupiter.

(1) Traduction de Dugas-Montbel; Paris, Firmin-Didot, 1828.

Puis dans le même poëme, livre V, vers 329, il se sert de l'adjectif κρατερωνυξ, *au fort sabot* :

« Λίφα δὲ τυδείδην μεθέπε κρατερωνυχας ἵππους. »

« Il lança, animé d'impatience, les chevaux au fort sabot à la poursuite du fils de Tydée. »

De ces quelques vers d'Homère, les uns ont prétendu qu'il fallait prendre à la lettre l'expression de χαλκοποδος voulant dire *des fers en airain*, et d'autres prétendent encore qu'il ne faut prendre cet adjectif qu'au figuré, comme on est très-souvent forcé de le faire en traduisant le divin poète, d'autant plus que la poésie grecque est remplie de métaphores. Telle a toujours été la poésie orientale, et le prophète Isaïe lui-même, dans le chapitre V, verset 28, dit aussi : « Leurs flèches sont aiguisées, leurs arcs sont déjà tendus, la corne des pieds de leurs chevaux est dure comme le *diamant*, les roues de leurs chars volent comme la tempête. » Cette image n'est-elle pas identique à celle d'Homère? Et en raison de cette dernière comparaison, qui par elle-même ne peut jamais devenir une réalité, ne peut-on en inférer que du temps du prophète Isaïe, six cents ans avant Jésus-Christ, la ferrure était inconnue en Judée et probablement aussi dans toute l'Asie-Mineure?

Mais si l'expression χαλκοποδος voulait réellement dire *un fer en airain* fixé sous les pieds des chevaux, il est probable que cette coutume, existant du temps d'Homère, aurait existé longtemps après lui, tant, une fois inventée, elle paraît utile et même indispensable, et nécessairement le fer se retrouvera cité dans des auteurs moins éloignés de nous.

Cependant Xénophon, qui vivait quatre cents ans avant notre ère, et qui était général de cavalerie, puis a commandé la fameuse retraite des dix mille, et qui avant de terminer sa

carrière a écrit les deux traités de Περὶ ἵππων et Ἱππαρχικός, a dit ce qui suit :

(1) « Mais ne négligez pas les pieds, une écurie humide et
« lisse gâte même les meilleurs sabots. Pour qu'elle ne soit
« pas humide, une pente y facilitera l'écoulement des eaux ;
« et pour qu'elle ne soit pas lisse, on la pavera de pierres
« enfoncées l'une à côté de l'autre, à peu près de la largeur
« du sabot. Un tel pavé durcit la corne des chevaux qui se
« tiennent debout. »

Et dans le même chapitre, quatre lignes plus loin :

« Pour fortifier le pied du cheval et donner de la solidité
« au pourtour de l'écurie, on y répandra quatre ou cinq
« tombereaux de cailloux ronds gros comme le poing, et du
« poids d'une mine, que l'on renfermera par une bordure de
« fer, de manière qu'ils ne s'éparpillent pas. En se tenant
« ainsi là-dessus, il s'exercera une partie du jour, comme
« s'il faisait route dans un chemin pierreux.

« D'ailleurs, tandis qu'on l'étrille et qu'il s'agit pour
« chasser les mouches, il se sert nécessairement de ses pieds
« comme s'il marchait. Un autre avantage, c'est que ces
« pierres ainsi éparses lui durciront les fourchettes.

« On doit avoir autant de soin de lui conserver la bouche
« tendre que de rendre ses pieds insensibles. »

Puis il ajoute encore : « Je ne veux pas qu'on lave les
jambes des chevaux, ce lavage est inutile, *il serait même nuisible à la corne.* » En effet, pour les cavaliers de la Grèce, la dureté de la corne de leurs chevaux était le point principal, la qualité première, essentielle d'un cheval de guerre; car, ainsi que l'exprime si justement un proverbe anglais : Point de pied, point de cheval.

Puis dans Ἱππαρχικός, ou le commandement de la cavalerie,

(1) Περὶ ἵππων.

Xénophon ajoute ce qui suit : « Quant aux moyens de durcir
« les pieds du cheval, je m'en rapporte à celui qui en con-
« nait de faciles et d'expéditifs, sinon je prétends, d'après
« mon expérience, qu'il faut semer de pierres d'environ une
« livre la place où on le panse au sortir de l'écurie. Un en-
« droit pierreux ne l'effraiera plus, soit qu'on l'étrille, soit
« qu'il sente l'éperon. Qu'on en fasse l'essai, on reconnaîtra
« la justesse de mes observations, et l'on verra les pieds du
« cheval s'arrondir et se durcir. »

On a prétendu encore que par le mot *εμβαται* il avait voulu parler d'une sorte de ferrure spéciale au cheval. Ce terme est en effet réellement employé à la fin de son traité *Περὶ ἵππων* : *Les chaussures serviront de bouclier*, « *Αἱ εμβαται φενοῦτο σκου- τοις.* » (1) Mais cette explication ne paraît pas probable, puisque cela concerne le cavalier. Aristote, qui vivait peu d'années après Xénophon (350 ans av. J.-C.), se sert bien du mot *καρβατιναι*, voulant dire une sorte de chaussure; mais ces chaussures étaient faites en peau de bœuf, servaient et à chausser les paysans et à chausser les pieds des chameaux quand ils étaient blessés ou que leurs pieds étaient endoloris. Le passage suivant l'exprime d'une manière claire : « *Διὸ καὶ τὰς εἰς πόλεμον καρβατιναὶς ὅταν ἀλγῇ σωσιν,* » *lorsque leur pied devient douloureux, on l'enveloppe de chaussures* (2). Les *καρβατιναι* ne s'appliquaient donc pas aux chevaux, mais bien aux chameaux. Mais nous allons lire dans Diodore de Sicile un passage bien positif, dans lequel l'auteur parle de l'usure de la corne, nullement protégée par quoi que ce soit : « *Καὶ τῶν μὲν*

(1) Voici la traduction française de ce passage : « Comme les jambes et les pieds se prolongent au-delà des cuissards, ils seront garnis de bottes du cuir dont on fait les semelles : ainsi ces chaussures serviront de boucliers aux jambes et aux pieds.

(2) Aristote, *Histoire des Animaux*. Traduction Lecamus, 1783. Liv. II, p. 61 du 1^{er} volume.

ἵππων δια τὴν συνεχίαν. » « *Et les sabots des chevaux, à cause des marches continuelles, étaient usés, et la plupart des armes étaient rouillées.* »

La traduction latine dit : *Equo cum ungulæ detritæ*. Il n'y a donc plus à en douter, les fers cloués sous les pieds des chevaux n'existaient pas au temps de Diodore; or, cet écrivain était contemporain de Jules César.

Nous allons maintenant avoir une preuve évidente que la ferrure n'existait pas encore dans les armées gréco-romaines du iv^e siècle de notre ère, parce que l'absence de cette ferrure se trouve mentionnée par des hippiatres grecs dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous.

En effet, sous Constantin-le-Grand et après que cet empereur eut transporté le siège de son Empire à Byzance, des vétérinaires grecs étaient attachés aux grands corps d'armée guerroyant sans cesse en Europe ou en Asie. Quelques-uns de ces vétérinaires grecs ont laissé des écrits qui, venus jusqu'à nous, ont été traduits en latin par Ruel, médecin de François I^{er}, et retraduits en français par Massé, docteur en médecine, qui écrivait vers 1563. Or, voici ce que nous lisons dans ces hommes spéciaux.

Apsyrté, l'un d'eux qui, suivant l'historien Paulet, avait servi dans l'armée de Nicomédie, sous Constantin, s'était acquis une grande réputation dans le traitement des chevaux malades, a écrit sur : « *Les maux occasionnés par les défenses des pieds ou par les ligatures de ces défenses.* » Voilà son titre, et il ajoute : « Il arrive souvent que les parties que les grecs nomment *μασχοῦνια* (les paturons) se trouvent coupées par les cordes et les courroies dont on les garrotte (*ἵπποποδες*) au point que la peau tombe et que les tendons restent à découvert; ce qui peut mettre la vie de l'animal en danger, surtout si les deux articulations sont attaquées, etc. » Le traitement qui convient à ces accidents

vient à la suite, mais ce texte prouverait déjà à lui seul que la ferrure à clous n'était pas encore en usage au temps d'Apsyrté. Un autre vétérinaire grec, Theomneste, qui vivait encore dans le même siècle, parle d'une autre chaussure que les Grecs appelaient σπορτον ou σπαρτιον, et les latins *sparteæ*, *spartia*, *sparteum opus*. Le passage de Theomneste est de la plus grande clarté : « Si l'animal, par suite de la marche, a le
« sabot trop déchiré et qu'on néglige l'accident, la fièvre
« survient, et emporte bientôt l'animal si l'on ne vient
« bientôt à son secours. Il faut donc, dans ce cas, prendre
« de la racine d'althœa, ou mauve sauvage, en faire une décoction, et en fomentier le pied jusqu'à ce qu'il se ramollisse. Il faut ensuite couper tous les lambeaux de corne,
« ouvrir les plaies pour en faire sortir tout ce qui peut y être
« entré, et avoir toutes prêtes des tiges minces de genêt et
« des bandelettes un peu fortes, que l'on prend et arrange
« l'une après l'autre pour en faire une enveloppe au sabot. »

Ces branches de genêt dont Theomneste recommande de se servir, et qu'il dit d'appliquer l'une après l'autre sur le sabot, se plaçaient sous le pied, se contournaient sur les côtés, et se liaient sur la couronne, ainsi que nous verrons plus loin un agriculteur romain l'exprimer encore.

Du reste, si la ferrure à clous avait été utilisée dans les armées byzantines, il est très-probable que ces vétérinaires, qui n'ont pas oublié de parler des accidents survenant à la suite de l'usure de la corne, auraient sans doute dit quelques mots des accidents si fréquents provenant de la ferrure à clous. Mais aucun n'en parle, et ce silence nous autorise à pouvoir le considérer comme tout à fait instructif et significatif.

De ce qui précède, nous sommes donc en droit de conclure que jusqu'au ^v^e siècle après Jésus-Christ il n'existe pas un seul texte grec en faveur de l'emploi de la ferrure du cheval

telle que nous la fixons de nos jours, c'est-à-dire avec des clous.

§ 2.

Voyons donc alors si les écrits de quelques poètes historiens ou agriculteurs latins nous forceront à revenir sur notre croyance et manière de voir.

Plusieurs poètes latins ont employé des épithètes ou des métaphores peignant fort bien, à l'exemple d'Homère, la sonorité du pied du cheval. Ainsi, Virgile a dit dans ses *Géorgiques*, livre III, vers 87° :

• *Cavalque*

• *Tellurem, et solido graviter sonat ungula cornu.* •

« Il creuse la terre, et son ongle étant une corne solide, résonne gravement. »

Puis, dans ce vers imitatif, il dit encore :

• *Quadrupedentis patrem sonitu quatit ungula campum.* •

« Son pied frappe la poussière en faisant entendre quatre battues sonores. »

Ces mots *solido cornu* prouvent bien que non-seulement la corne dure résonne beaucoup, mais doit être encore une qualité. Laquelle sonorité changerait bien vite de nature si un véritable fer à clous avait dès cette époque été fixé sous les pieds des chevaux ; et le *sonat ungula solido cornu* aurait bien certainement été remplacé par une expression dépeignant à ne pouvoir s'y tromper le bruit métallique si connu d'un fer sur le pavé.

Dans l'*Énéide*, livre IV°, vers 135° ; Virgile, poussant la métaphore plus loin, se sert du mot *sonipes* pour exprimer un cheval aux pieds sonores :

• *Stat sonipes, acfrena ferox spumantia mandit.* •

« Le coursier au pied sonore s'arrête, et ronge avec fureur son frein blanchi d'écume. »

Horace, dans ses *Épodes*, ode XI, *Ad populum romanum*, vers 2, emploie aussi l'expression *sonans ungula* :

• *Et urbem*

• *Eques sonante verberabit ungula.* •

« Le cavalier frappera du pied sonore de son cheval, l'Éthiopien. »

Et, dans un autre passage, il exprime le ramollissement de la corne du pied du cheval par ces trois mots : « *Molli fulta pede,* » « appuyé sur un pied mou. »

Un vers de Catulle, qui vivait 50 ans avant Jésus-Christ, pourrait peut-être laisser du doute sur cette question, car il a écrit les deux vers suivants :

• *Et supinum animum in gravi de relinquere ceno*

• *Ferream ut soleam tenaci in voragine mula.* •

CARMINA, XVII, vers 25.

« Et abandonner son âme avilie dans une boue épaisse, comme la mule
« laisse sa chaussure ferrée dans une fondrière épaisse..... »

Qu'était-ce donc que cette *solea ferrea*? Une chaussure qui, à l'époque d'Auguste, commençait à s'employer et pouvait correspondre à ce que les vétérinaires grecs appelaient ἵπποπῆδες, *hippopodes*; avec cette différence que les textes grecs ne disent nullement que ces chaussures s'employaient garnies d'une plaque métallique quelconque, tandis que les *soleæ* des latins, étaient tantôt garnis de plaques de fer, et tantôt de plaques d'or ou d'argent. Et de même que les Grecs, au III^e siècle de notre ère, se servaient de l'*hippopodes* pour faciliter les longues routes à leurs chevaux et du *spartion* comme

d'une chaussure médicale, pathologique, de même aussi les Romains eurent les *soleæ* comme chaussures de route, et le *spartia* ou *spartium* pour envelopper les pieds des chevaux blessés.

Le *solea ferrea* de Catulle est encore cité par Pline, mais avec quelques modifications. Ainsi, nous lisons dans l'*Histoire naturelle* du premier :

« *Nostraque ætate Poppea, conjux Neronis principis delicatioribus jumentis cuis soleas ex auro quoque induere.* »

« Et de notre temps, Poppée, femme de l'empereur Néron, « faisait appliquer sous les pieds de ses mules délicates des « chaussures d'or.

Et dans Suétone lorsqu'il parle de Néron :

« *Nunquam minus caruccis mille fecisse iter traditur soleis mularum argenteis.* »

« Il est de tradition qu'il ne fit jamais route avec moins de « mille chars trainés par des mules ayant aux pieds des « semelles d'argent. »

Puis au sujet de Vespasien, Suétone nous dit encore :

« *Mulionem in itinere quodam suspicatus ad calciendas mulas desiluisse, ut adeundi litigatori spatium moramque præberet, interrogavit : quanti calciasset? practusque est lucri partem.* »

« Dans un voyage, ayant soupçonné qu'un palefrenier était « descendu sous le prétexte de rechausser (d'autres traducteurs « ont dit ferrer) les mules, mais en réalité pour donner à son « solliciteur le temps et les moyens de s'approcher, il lui « demanda combien avait été payée sa peine, et il exigea une « partie du gain. »

Faut-il prendre ici à la lettre ces deux expressions *soleas ex auro* et *soleis ex argenteis*, et assurer que les mules de Poppée et de Néron étaient ferrées avec des fers d'or et d'argent? Nous ne le pensons pas, bien que quelques archéologues

de talent prétendent qu'il faut l'expliquer de la sorte, et nous nous fondons sur les citations et les réflexions qui suivent.

Dans la bonne latinité, *calciare* a toujours voulu dire chausser, poser une chaussure; or, *ad calciendas mulas* doit dire *pour chausser les mules* et non pour *les ferrer*, car alors un nouveau mot eût été employé comme dans les langues de l'Europe moderne, où ce terme existe depuis que la ferrure est bien réellement employée, et où l'on dit dans toutes : *ferrer un cheval*, et non le chausser.

Columelle, savant agriculteur romain qui vivait trente ans avant Jésus-Christ, en parlant des formes extérieures des chevaux, s'exprime ainsi : « *Duris ungulis et altis et concavis rotundisque, quibus coronæ mediocres superpositæ sunt.* » « *Que les sabots soient durs, hauts, concaves, ronds, et que les couronnes soient d'une grandeur médiocre.* »

Et plus loin, en parlant des soins à prendre pour conserver l'intégrité et la force des pieds, il conseille « *d'avoir bien soin que l'étable soit sèche, pour que l'humidité n'amollisse point la corne.* » « *Curæ fuerit, ut stabulentur sicco loco, ne humore madescant ungulæ.* »

Si les chevaux eussent été ferrés, pourquoi Columelle, de même que Xénophon, recommanderait-il la sécheresse de la corne, et particulièrement la sécheresse du sol de l'écurie, puisque, au contraire, l'expérience de chaque jour nous prouve aujourd'hui que rien n'est aussi contraire à l'intégrité et aux fonctions du pied, qu'une sécheresse continue et calculée? Enfin, il ajoute encore ce conseil si net et si expressif et qui ne laisse plus aucun doute : « *N'oubliez pas de l'étoigner (le poulain) de la mère à l'âge d'un an, et de le faire paître dans les montagnes et dans les lieux sauvages pour durcir les ongles et les rendre plus aptes à supporter les longues routes.* » *Annicula mula recte a matre reppel-*
« *litur, etc.* »

Il fallait donc prendre toutes les précautions pour durcir les pieds des chevaux, car la corne molle ne résistant pas à l'usure à la suite des marches longues et répétées, un cheval qui n'avait pas la corne dure était un mauvais cheval, sujet à se blesser souvent. Et de même que chez nous l'usage du fer à clous et de la litière sèche finissent pas trop durcir la corne des pieds des chevaux et nous force, pour ramollir cette corne et favoriser sa croissance, à envoyer souvent les chevaux dans des prairies basses et humides, de même aussi les chevaux non ferrés des anciens devaient-ils éviter les prairies humides, et vivre de préférence au milieu des terrains calcaires et sablonneux, afin de diminuer les chances d'une usure rapide de la corne.

Varron, dans son traité *De re rustica*, aborde encore ce sujet, et dit en énumérant les qualités de forme qui indiquent un bon cheval :

« Les jambes droites et égales, les genoux ronds, ni trop grands, ni en dedans, et des sabots durs. » « *Cruribus rectis, et æqualibus, genibus rotundis, ne magnis nec intrarsus spec- tantibus, ungulis duris.* »

Voyons maintenant, chez les Romains, l'usage du *spartia*, cette chaussure employée pour les chevaux malades. Columelle dit à ce sujet : « Si le sang est dans la partie inférieure de l'ongle, que le bout de l'ongle soit coupé au vif pour donner issue au sang et que le pied enveloppé de linge soit muni de la sparte. » *Spartea munitur.* » (1)

C'est encore lui qui, en parlant des blessures de la corne, dit : « *Ac solea spartea pes induitur.* » (Enveloppez le pied de la semelle de Sparte.)

Remarquons cette expression *solea spartea*, qui veut bien réellement dire : Chaussure en sparterie, ce qui prouve que

(1) Columelle, tome II, liv. 6, chap. 12, p. 27.

le mot latin *solea* employé quand on parle des pieds des chevaux, voulait réellement dire chaussure, comme le mot *calcea*, chaussure pour homme, et que traduire *solea* par fer (à cheval) serait une erreur très-grave.

Végèce, postérieur de plus de trois siècles à Columelle et à Varron, nous donne encore quelques explications curieuses à ce sujet : « *Quand le sang aura coulé suffisamment, mettez du sel sur la plaie... Ayez soin ensuite de chausser le spartia, afin que le pied puisse se refaire après l'évacuation des humeurs.* » *Et cum efficietur effluxerit cruor, spartiam calciare curabis.* » (1)

Si *spartiam calciare* veut dire chausser le *spartia*, et c'est incontestable, l'expression de Suétone *ad calciendas mulas* signifie donc réellement pour chausser les mules, et les auteurs qui prétendent que ces mots signifient : ferrer les mules, sont dans l'erreur.

Végèce dit encore : « *Qu'on doit frotter les pieds des chevaux avec un onguent propre à nourrir la corne, et propre à faire croître celle que le chemin aurait usé.* » *Unguento etiam confricandi sunt, quo ungulæ nutriantur, et medicaminis beneficio sub crescat quod itineris attriverat injuria.* » Liv. 1, caput 56.

Puis, à l'exemple des agriculteurs romains, il recommande de faire le plancher des écuries avec des madriers de chêne, parce que ce bois durcit les pieds des chevaux aussi bien que les pierres. « *Nam hoc genus ligni equorum ungulas ad saxorum instar obdurat.* » Liv. 1, caput 56.

Publius Vegetius était un vétérinaire latin vivant au iv^e siècle, et contemporain, par conséquent, des vétérinaires byzantins; or, dans son livre intitulé : *De artis veterinariæ sive mulo medicinæ*, il ne parle ni de la ferrure, ni des maladies nombreuses

(1) Végèce, *De actis veterinariæ*.

qui sont la conséquence des ferrures mal faites. Si Vegèce n'en dit rien, c'est que très-probablement la ferrure n'existait pas encore de son temps; et il est juste de faire remarquer ici l'accord parfait qui existe, en cette circonstance, entre le vétérinaire latin et les vétérinaires grecs.

Non-seulement Publius Vegetius, le vétérinaire, ne dit rien de la ferrure, mais Flavius Renatus Vegetius, auteur militaire de la même époque, et avec lequel on le confond très-souvent, en écrivant son traité *De re militari*, dans lequel il traite de tous les détails d'organisation d'une légion, ne dit pas un mot de la ferrure et des ferreurs; et puisqu'il entre dans de grandes explications au sujet de la musique et des instruments de musique des anciens, ainsi que du harnachement et de l'équipement du cavalier, il est très-probable qu'il aurait parlé de la ferrure et des ferreurs si ces ouvriers eussent existé et si leur art eût été pratiqué de son temps.

M. Delamarre, en écrivant dernièrement une thèse très-savante sur la milice romaine, décrit avec beaucoup de développement l'organisation de la légion, infanterie et cavalerie, ainsi que celle de l'administration militaire, et il ne dit pas un mot de la ferrure et des ouvriers qui auraient dû l'exécuter.

Après les citations grecques et latines qui précèdent, résumons-nous donc, et demandons s'il est possible d'affirmer que la ferrure à clous, telle qu'on la pratique actuellement en Europe, existait chez les Grecs et chez les Romains pendant toute la durée de l'Empire d'Occident? Nous ne le pensons pas, et nous croyons au contraire que c'est à tort que quelques historiens contemporains prétendent qu'il faut prendre à la lettre le *χαλκοποδος* d'Homère, le *Ferreum ut soleam* de Catulle, le *Soleas ex auro* de Pline, ou le *Soleis ex argenteis* de Suétone, lorsque Xénophon, qui vivait sept ou huit siècles après Homère, lorsque les vétérinaires grecs Apsyrté et

Theomneste, les agriculteurs Columelle et Varron, ainsi que les deux Vegèce, ne nous laissent pas supposer un instant l'existence de cet art, et nous dépeignent si clairement l'usure fréquente de la corne chez les chevaux, les accidents qui en sont la conséquence, ainsi que les moyens de les prévenir et de les guérir. Nous repousserons donc cette donnée historique jusqu'à ce que de nouvelles preuves viennent modifier notre manière de voir.

Nous ne ferons en cela que partager l'opinion d'un bon nombre de savants connus, tels que Paul-Louis Courier, le traducteur des Œuvres de Xénophon; Dureau de la Malle, auteur d'une Histoire du genre *equus*; M. l'abbé Cochet, qui s'est rendu célèbre par ses études archéologiques sur l'époque gallo-romaine et franque; et particulièrement par sa savante analyse du tombeau de Childéric, d'après Chifflet; de Ribaud de la Chapelle, archéologue du dernier siècle; de Beeckman, archéologue allemand; de Bracy-Clark et de M. Henry Bouley, tous les deux vétérinaires, et de quelques auteurs qui, écrivant pour des encyclopédies, ont voulu garder l'anonyme.

Voici l'opinion de Paul-Louis Courier, traduisant le Περὶ ἵππων de Xénophon : « Les anciens ne ferraient pas leurs chevaux, « cela se voit par tous les monuments qui nous restent d'eux, « et n'a pu étonner que des gens qui ne savaient pas en com- « bien de pays l'usage de ferrer les chevaux n'est pas encore « introduit. Les Touguses, ainsi que la plupart des Tartares, « les meilleurs et les plus infatigables cavaliers du monde, ne « sachant forger que très-grossièrement, sont par cela seul « dans l'impossibilité de ferrer leurs chevaux. Les Hollandais « du Cap (aujourd'hui les Anglais depuis 1815) possèdent, « d'après Spermann, des petits chevaux qu'on ne ferre jamais, « et M. Thunberg a fait la même remarque dans l'île de « Java. Un autre voyageur assure qu'à Mogador et sur la côte « occidentale de l'Afrique, tous les chevaux vont sans fers, et

« Niebuhr en dit autant de ceux de l'Yemen. M. Pallas a vu
« les chevaux des Kalmouks qui ont, dit-il, le sabot petit et
« extrêmement dur, être montés en un temps sans qu'ils
« soient ferrés. Ailleurs, il dit encore en parlant des Co-
« saques des bords du Jaïk : « Leurs chevaux ne sont point
« ferrés. »

Kæmpfer, dans son *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique du Japon*, traduite de l'allemand, dit « que l'on fait des
« souliers pour les chevaux : ceux-ci sont faits de paille cor-
« donnée, et on y met de longues cordes aussi de paille, pour
« les attacher aux pieds des chevaux, à la place de nos fers
« d'Europe, dont on ne se sert point dans ce pays. Ces sou-
« liers sont bientôt usés dans les chemins pierreux et glis-
« sants, de sorte qu'il en faut souvent changer. Pour cet
« effet, ceux qui ont le soin des chevaux en prennent tou-
« jours avec eux une quantité suffisante, qu'ils attachent aux
« porte-manteaux, quoiqu'on en puisse trouver dans tous les
« villages, et que de pauvres enfants qui demandent l'au-
« môné sur le chemin en offrent même à vendre : de ma-
« nière que l'on peut dire qu'il y a plus de maréchaux dans
« ce pays que peut-être dans aucun autre, bien qu'à la lettre
« il n'y en ait point du tout. »

Dureau de la Malle, dans le *Moniteur Universel*, a écrit
que le ferrage des chevaux, tel qu'on le pratique aujourd'hui,
ne date guère que du ix^e siècle. « Pour la première fois, dit-
il, on le trouve cité dans la Tactique de Léon VI, empe-
reur d'Orient, où il appelle les fers des chevaux *σελαναια*
« (en forme de lune) (1). Même mention de fers de chevaux
« est faite par l'empereur Constantin Porphyrogénète dans
« son livre *De tacticis* « *calceos lunatas ferreos cum ipsis*
« *corphiis, id est, clavis.* » (2)

(1) Livre V, page 51.

(2) *Moniteur Universel* du 16 mars 1855.

Nous croyons qu'il y a ici une erreur, car nous n'avons jamais pu trouver confirmation de ce traité de l'empereur Constantin.

Nous croyons que M. Dureau de la Malle attribue à deux auteurs deux traités, qui n'en font qu'un, lequel a été écrit par Léon VI. Cet empereur a en effet écrit dans sa *Tactique* :

« Πέδιλα σιληναῖα σιδηρᾷ μετὰ καρφίων αἰτῶν. »

« *Calceos lunatos ferreos, cum ipsis carphiis, id est, clavis.* »

Le *calceos lunatos*, etc., est la traduction de la phrase de Léon VI, et non une nouvelle phrase écrite par Constantin.

Beckman, en Allemagne, au xviii^e siècle, et Bracy-Clark, en Angleterre, firent de très-nombreuses recherches, et c'est en partie leurs travaux que nous venons de citer.

Pour nous résumer, nous citerons l'avis de M. H. Bouley, dont les études sur ce sujet ont été poussées aussi loin que possible : « Ainsi donc, dit cet auteur, s'il est vrai que les « anciens recouraient quelquefois à l'usage de certains appareils spéciaux pour mettre les pieds de leurs chevaux à « l'abri d'une usure trop prompte, à coup sûr ces appareils « n'avaient avec la ferrure actuelle aucune ressemblance; c'é- « taient des chaussures analogues à celles dont l'homme lui- « même se servait à cette époque, faites de la même sup- « stance et s'attachant de la même manière. » Sur ce point, après les éclaircissements qui ont été donnés, il ne saurait plus y avoir aujourd'hui de contestation possible.

Cette manière de voir est la nôtre et nous nous y arrêtons complètement.

§ 3.

Le texte de l'empereur Léon VI, mort en 921, a été bien longtemps le seul fait sur lequel pouvaient s'appuyer ceux qui

cherchaient à fixer l'origine de la ferrure, lorsqu'une découverte inattendue vint tout à coup reporter cette origine de quelques siècles en arrière.

C'était à Tournai, dans la Belgique Seconde, qu'avait été enterré en 481 le roi mérovingien Childéric I^{er}, père de Clovis. Or, Tournai, ancienne capitale des Nerviens, est située sur l'Escaut, qui la partage en deux portions. L'évêché de Tournai avait la rive gauche et l'archevêché de Cambrai possédait la rive droite. A l'archevêché de Cambrai appartenait la paroisse de Saint-Brice, sur laquelle se rencontra au xvi^e siècle le tombeau de Childéric. L'église Saint-Brice était entourée à cette époque d'habitations ecclésiastiques où logeaient les prêtres attachés au service de la paroisse; une de ces maisons, habitée par le premier vicaire, servait encore d'hospice pour les pauvres du quartier. En 1653, des réparations étant devenues urgentes à cet hospice, le doyen de la chrétienté de Tournai ordonna la reconstruction de l'édifice tombé en ruine, et ce fut en creusant les fondations de la maison nouvelle qu'eut lieu la découverte qui nous occupe.

C'est le 27 mai 1653, à trois heures après midi, que ce fameux tombeau fut découvert par un ouvrier sourd et muet, qui d'un coup de pioche fit sauter une boucle d'or et environ cent pièces de monnaies d'or. Par un heureux hasard, il était tout juste tombé sur la bourse du défunt, laquelle était sans doute fixée à sa ceinture. Le doyen Gilles Patte et deux marguilliers de la paroisse furent les premiers arrivés au lieu de la découverte. Le tombeau une fois découvert, tous les personnages officiels de la cité accoururent pour le voir, et parmi les amateurs se distingua particulièrement Jean Chifflet, chanoine de Tournai, chapelain de l'archiduc, et fils du médecin d'Anvers, qui devint plus tard l'historien de la découverte.

L'archiduc Léopold-Guillaume, qui commandait les Pays-Bas au nom de Philippe IV, ordonna à M. de Bargibant,

maire (échevin), de venir à Bruxelles lui montrer les trésors trouvés dans le tombeau de Childéric, ce que fit ce dernier. Léopold-Guillaume étant devenu le maître absolu de presque toutes les reliques royales, il les remit immédiatement entre les mains de Jacques Chifflet, son premier médecin, pour qu'il en fit un examen scientifique, ce que le savant médecin accepta de grand cœur.

Aidé de son fils, Chifflet, une fois saisi de l'affaire, réunit le plus de pièces possible, et grâce aux ordres de l'archiduc, il les conserva chez lui pendant deux années, jusqu'en 1655, époque où il fit paraître « *Anastasis Childericis regis..... etc.*, » ouvrage qui jusqu'à ce jour est le seul complet sur la découverte de ce tombeau et sur les objets qui y ont été découverts.

D'après le témoignage de Chifflet, on aurait retrouvé une tête de cheval, très-reconnaissable, et un fragment de fer de cheval envoyé par son fils Jean. « Le morceau de fer était « tellement rongé par la rouille, dit le bon archéologue, qu'en « cherchant à reconnaître les trous dont il était percé, trous « qui, au dire de Chifflet, devaient être au nombre de quatre « de chaque côté, ce fer pourri tomba en poussière, et il n'en « reste plus que le dessin. » Voilà tout ce qu'il en dit et il y joint le dessin.

Et c'est sur cette découverte que beaucoup d'archéologues contemporains se sont appuyés avec juste raison, pour écrire que l'origine de la ferrure du cheval à l'aide de clous ne remontait pas plus haut que le v^e siècle.

Après avoir examiné le dessin de ce prétendu fer, nous dirons tout d'abord que nous sommes un peu étonné de sa petitesse, quoique sachant bien qu'en général les chevaux des peuples germains étaient petits, et souvent même très-petits. Puis nous sommes encore étonné de voir des étampures aussi petites et en croix, lorsqu'il est à peu près certain que dans

les fers auxquels on peut assigner une date des plus anciennes, ces mêmes estampures sont ovales, oblongues ou forment un carré suivant la forme oblongue, ou un carré long de la tête du clou qui servait à fixer lesdits fers sous les pieds des chevaux. Quoi qu'il en soit, et malgré la destruction complète de ce fragment de fer à cheval peu après sa prise de possession par Jacques Chifflet, il ne nous coûte nullement d'admettre que c'était un vrai fragment de fer à cheval et le plus anciennement connu, sans conteste, à l'époque où Chifflet écrivait. M. l'abbé Cochet est moins disposé que nous à l'admettre, aussi tient-il à faire ses réserves à ce sujet, et voici quelles sont ses réflexions « : 1° Il en trouve la forme toute moderne; 2° il prétend qu'on peut douter de sa forme, à cause de la petite quantité de métal trouvé; 3° il croit que le bon archéologue a pris pour fer un tronçon des garnitures du cercueil, car il lui est arrivé souvent, ajoute le savant abbé, de se tromper dans la désignation fonctionnelle des objets; 4° enfin, parce qu'aucun fer antique, ou sabot de fer, n'a été trouvé semblable à celui-là. » (1)

Moins sévère que M. l'abbé Cochet, nous pensons que sa forme est plutôt celle des fers primitifs, parce que le bord externe n'est pas garni de festons ou d'ondulations, comme on en trouve dans d'autres fers, qui, bien qu'anciens, ne nous paraissent pas antérieurs au ^{xiii}^e ou au ^{xiv}^e siècle. Aujourd'hui, les quelques fers que l'on peut faire remonter à l'époque franque ont un bord demi-circulaire uni et non ondulé; le fait est certain, ainsi que nous le verrons plus loin. Ensuite nous croyons qu'il n'est pas possible d'admettre qu'un fragment de fer en forme circulaire ou demi-lune σκελετικαί ait jamais pu servir de garniture à n'importe quel cercueil, car la courbure eût alors été dans le sens des faces

(1) L'abbé Cochet. *Le tombeau de Childéric*, page 86.

du fer et non des bords ou rives. Puis, repousser toute confiance en ce fer parce qu'il est le seul des fers ou sabots de fer antiques ayant cette forme, ne nous paraît pas juste; il était à cette époque le seul de cette espèce et semblable à aucun; aujourd'hui il ne l'est plus, depuis de récentes découvertes dignes de toute confiance.

Nous admettrons donc le fragment de fer cité et dessiné par Jacques Chifflet comme ayant bien réellement appartenu à un fer à cheval, et cela avec d'autant plus de raison que dans les sépultures gauloises, germaines et bourguignonnes, on ne manquait jamais d'enterrer avec un personnage marquant, un chef, un prince, un roi quelconque, les choses les plus utiles ou les plus précieuses qu'il avait possédées dans sa vie, telles que ses armes, son anneau, sa bourse remplie de monnaies d'or, sa couronne quand il était roi, ses diamants ou bijoux, etc., etc., et son cheval de bataille, noble animal qui l'avait accompagné dans tous ses périls comme dans toutes ses gloires, laquelle coutume n'a pas cessé avec les temps barbares, mais a duré bien des siècles après: Ces motifs nous permettent très-bien de reconnaître la parfaite authenticité et l'exactitude du fer cité par l'honorable médecin de Monseigneur l'archiduc, et le fer de Jean-Jacques Chifflet a été avec raison, pendant deux siècles, le plus ancien monument incontestable et incontesté de la ferrure à clous primitive, et les archéologues les plus estimables du XVIII^e siècle l'ont toujours considéré comme tel, ainsi que presque tous les archéologues du XIX^e siècle. Ce qui est maintenant très-facile à comprendre, après toutes les explications que nous venons de donner.

§ 4.

Ce qui précède nous a donc prouvé que pas un seul texte grec ou latin pouvait un instant nous faire supposer chez

ces deux peuples l'usage de la ferrure à clous; mais qu'au temps de Catulle, environ 50 ans avant Jésus-Christ, on se servait déjà à Rome de ces chaussures particulières, appelées hippopodes (ἵπποπῆδες) chez les Grecs, et *soleæ* chez les Romains, chaussures auxquelles les archéologues modernes ont donné le nom d'hipposandales (de ἵππου σάνδαλον, chaussure du cheval), terme que nous adopterons.

Nous allons donc en dire quelques mots, et résumer, autant qu'il nous sera possible, les faits et les opinions exprimées à leur sujet.

Lorsque par suite de fouilles et de recherches nombreuses on en venait presque à recomposer toute l'industrie gréco-romaine, était-ce à dire qu'on ne pourrait retrouver ces hippopodes antiques, que tant d'autres nous avaient mentionnés? Les archéologues y donnèrent tous leurs soins. Alors, ayant trouvé soit dans des tombes, soit dans des rivières, des fondations de maisons, des terrassements de chemins de fer; ayant trouvé, disons-nous, plusieurs pièces en fer, dont la forme bizarre ne permettait pas de leur donner de suite une attribution positive, ils les considérèrent tout d'abord comme des lampes anciennes ou supports de lampes en fer d'une forme toute spéciale. Puis, ayant recueilli dans des tumuli gallo-romains ou francs, à côté d'ossements de chevaux, de brides, de mors, d'éperons, un certain nombre d'objets semblables, ils en vinrent à penser que ces lourdes machines étaient peut-être des chaussures pour chevaux, chaussures se fixant au pied du cheval à l'aide de courroies, et la majorité des archéologues accepta cette destination et leur donna le nom générique d'hipposandales et de sabots de fer. Maintenant, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire les principaux passages de l'ouvrage de M. l'abbé Cochet (1),

(1) L'abbé Cochet. *Le tombeau de Childéric*, 1 vol. in-8°, 1859.

passages dans lesquels il étudie d'une manière toute particulière lesdits sabots, en résumant à son tour ce qu'il en sait :

« Nous possédons beaucoup de fers, disons mieux, beau-
« coup de sabots de fer pour chevaux et mulets, appartenant
« à ces deux périodes antiques que nous désignons commu-
« nément sous le nom de franque et de romaine, et pas
« un seul n'a été trouvé ressemblant au fer à cheval de nos
« jours. »

« Pour les temps romains, nous connaissons des sabots en
« fer trouvés dans la Sarthe et la Moselle; à Arques, dans la
« Seine-Inférieure; à Caudebec-lès-Elbœuf (l'ancienne Uggate),
« à la rivière Thibouville; au vieil Evreux (l'antique Medio-
« lanum); à Vieux, près Caen, que l'on croit Arecegenus; au
« Châtelet, à Dijon; à Autun; à Troyes; à Montbéliard; à
« Mandeure; près Montbéliard, l'Epamanduodurum des itiné-
« raires; à Londres; à Hong-Stratford et à Spring-Head, dans
« le Kent. »

« Pour les temps mérovingiens, nous sommes moins bien
« renseignés. La lacune même serait complète, s'il ne nous
« était arrivé quelques faits venant de source digne de foi.
« Mais ces faits, loin de confirmer l'autorité du fer de
« Childéric (c'est le savant abbé qui parle), tendraient plu-
« tôt à l'infirmer; car ils prouvent la persistance des sabots
« de fer pendant la période franque ou anglo-saxonne. »

« M. Lindenschmitt, dans une note qu'il a bien voulu me
« communiquer sur les cimetières francs de l'Allemagne, cite
« parmi les produits que les fouilles ont amenés, des sabots
« en fer pour les chevaux (*soleæ ferreæ*). Quelle était leur
« forme? Il ne s'explique pas à ce sujet. »

« En Angleterre, dans deux circonstances seulement, on
« signale la présence de fers ou de chaussures de chevaux,
« avec brides et harnais. La première découverte, rapportée

« par Roach-Smith, aurait eu lieu dans le Berkshire, et la
« seconde à Caenby (Lincolnshire), lors de la destruction d'un
« tumulus antique, par le révérend Jarris, vers 1850. Mais,
« dans ces deux cas, on ne dit pas quelle était la forme de
« ces « horse shoës » « souliers de cheval. »

« Enfin, M. de Widranges, de Bar-le-Duc, m'a envoyé le
« dessin de trois sabots en fer trouvés, à ce qu'il m'assure,
« dans des sépultures franques de la Lorraine et de la Cham-
« pagne.

« Le premier a été recueilli à Scrapt (Marne) en 1845, et
« les deux autres à Remennecourt (Meuse), en 1840 et en
« 1846. Il assure même que l'un d'eux, celui de Scrapt,
« était encore assujéti au pied de l'animal au moyen de
« courroies, qui après avoir été enroulées autour passaient
« dans la tige de fer antérieure, terminée par un œillet, et se
« bandaient ensuite au-dessous du tesson qui se dresse à la
« partie postérieure de la ferrure.

« Je le déclare franchement, ajoute M. l'abbé Cochet, j'ai
« quelque peine à accepter cette assertion, toute positive
« qu'elle paraisse. La raison principale est qu'il n'a pas vu
« lui-même le fait qu'il raconte; qu'il le tient d'ouvriers tou-
« jours disposés à en imposer ou à se faire illusion à eux-
« mêmes; et, enfin, parce que notre expérience nous a mon-
« tré à nous-même combien il est difficile que le pied du
« cheval se soit suffisamment conservé pour être aussi bien
« restitué, même par l'homme le plus compétent. Quoique
« M. de Widranges soit un fort honnête et très-conscientieux
« archéologue, je lui demanderai la permission de citer sous
« sa seule responsabilité les faits qui précèdent, faits dont
« l'importance est d'autant plus grande que jusqu'ici, en
« France, ils sont seuls de leur genre.

« Les faits précédents une fois exposés, nous devons à la
« vérité de dire que, jusqu'ici, rien ne s'est montré plus

« rare dans les sépultures franques que les sabots ou les fers
« de chevaux. »

Puis, après ce passage, M. l'abbé Cochet cite le très-grand nombre de fouilles où l'on a retrouvé des restes de trois ou quatre chevaux et pas de fers ou sabots de fer; citations que nous reproduirons lorsque nous étudierons les *tumuli* celtiques, et il ajoute que « à l'époque gallo-romaine, « mérovingienne ou franque, on a beaucoup plutôt trouvé des « sabots en fer que des fers proprement dits. » Enfin, il termine cette question en disant :

« Roach-Smith lui-même, un des antiquaires les plus perspicaces de la Grande-Bretagne, a hésité longtemps à reconnaître pour des fers de chevaux les sandales métalliques trouvées à Londres et au vieil Évreux. Ce qui a surtout « entraîné la conviction de notre savant confrère, c'est qu'il a « su qu'en Hollande la coutume des hipposandales était encore « assez généralement pratiquée. (1)

« Je tiens aussi d'un archéologue belge fort distingué, « M. Hagemans, l'auteur d'un *Cabinet d'Amateur*, qu'étant à « Milan en 1858, il vit dans la collection du chevalier Ubaldo « un hipposandale en fer d'une magnifique conservation, et « qui lui paraît remonter à une haute antiquité. Le prince « Biondelli, savant archéologue milanais, qui l'accompagnait, « lui assura que ce sabot du cheval devait être du x^e au « xii^e siècle. L'antiquaire italien pensait d'ailleurs que l'usage « des fers sans clous avait duré assez longtemps pendant le « moyen âge. (2)

« Rebaud de la Chapelle, au dernier siècle, pensait aussi « que les Romains ne ferraient pas les pieds de leur mon-

(1) Roach-Smith. *Collectanea antiqua*, vol. III, p. 129.

(2) Lettre de M. Hagemans, datée du lac de Côme 17 juillet 1858.

« ture, mais qu'ils les enveloppaient dans des sabots, *inde jumeis soleas inducere.* »

Tel est le langage du savant archéologue de la Seine-Inférieure.

Nous y ajouterons que le Musée archéologique de la ville de Rennes possède aussi deux sabots de fer, et voici comment s'exprime, au sujet de leur découverte, M. le docteur Toulmouche dans son *Histoire archéologique de l'époque gallo-romaine de la ville de Rennes*, page 308 :

« Dans la partie du jardin de Lancezeur acquise par MM. de Neuville et Fresnel, on vient de reconnaître, en creusant les fondations des deux hôtels qu'ils y élèvent et à 1 mètre ou 1 mètre et demi de profondeur, un fragment de la voie romaine que j'ai décrite. Puis, de chaque côté, des débris de maisons rasées, dont le sol en argile battue était recouvert d'un sable très-fin, et entre les murs desquelles se rencontraient des débris de charbons et des cendres annonçant un incendie. Leur construction m'a paru n'avoir rien de romain. »

« Au-dessus de la même voie on a trouvé divers objets, entr'autres : 1° un fragment d'un instrument en fer épais, aplati, de forme ovalaire, puis ayant 16 centimètres de longueur sur 11 de largeur, se relevant à angle presque droit à l'une de ses extrémités, qui diminuait en se recourbant en dehors et se terminait par une espèce d'anneau fixe, tandis que l'autre présentait probablement la même disposition, à en juger par ce qu'il en restait d'analogue à la précédente. Les côtés s'offraient sous la forme de deux crochets aplatis, larges de 5 centimètres et davantage à leur partie libre. J'avoue, ajoute M. le docteur Toulmouche, ne pouvoir partager l'opinion extraordinaire de l'auteur de l'article de l'*Auxiliaire Breton* du 9 mai 1846, relative

« à cette découverte, lequel a vu dans cet instrument : un
« oiseau aux ailes étendues (peut-être un aigle?) »

Telle est la description et le lieu où a été trouvé l'un des deux sabots en fer; quant au deuxième, complètement aplati, nous ne pouvons dire d'où il provient.

La description de M. le docteur Toulmouche est très-bonne; seulement, nous devons ajouter que la partie postérieure de tous les sabots en fers identiques à celui qu'il cite, ne se recourbe pas pour se terminer par un anneau, mais se recourbe en ergot de coq et à pointe mousse ou tronquée.

Indépendamment des musées ou villes que nous venons de citer comme possédant des hipposandales antiques, nous devons encore énumérer tout particulièrement le Musée d'artillerie de Paris à Saint-Thomas-d'Aquin, et le Musée de Cluny. Et ce que nous allons dire de tous ces prétendus sabots de fer s'applique indifféremment à tous ceux qui sont collectionnés dans un Musée quelconque.

Que les Romains aient parfois enveloppé les pieds de leurs chevaux avec les *soleæ*, lorsqu'il s'agissait de faire une longue route, et avec le *spartia* lorsque ces mêmes pieds étaient malades ou à moitié usés, voilà qui est incontestable; mais que tous ces lourds et grossiers objets en fer collectionnés et mentionnés dans nos Musées comme des hipposandales, l'aient été réellement, voilà ce que nous ne pouvons admettre et que nous repoussons de toutes les forces de notre raisonnement.

En effet, si nous examinons un très-grand nombre de ces objets, nous voyons tout d'abord qu'ils sont de formes très-différentes.

Les uns représentent une semelle ovalaire percée à son centre d'une ouverture ovalaire aussi, et les parties antérieures et latérales portent comme des pinçons ou oreilles

auxquels sont fixés des anneaux, où venaient s'attacher les prétendues bandelettes qui fixaient ce lourd ustensile sous les pieds des chevaux.

Un seul trouvé à Autrecourt (Meuse) en 1839, et possédant seulement deux pinçons latéraux sans anneaux surajoutés, peut, en raison de sa forme en demi-lune, de la soudure de ses deux extrémités recourbées, de son évidemment ovalaire central et de sa grande ressemblance avec certains de nos fers actuels, et par cela seul qu'il n'est percé d'aucun trou ou étampure, être considéré comme le plus véritable spécimen des sabots en fer se fixant au pied du cheval, non-seulement sans aucun clou, mais encore sans courroies. Et cet hipposandale, appelé fer par M. de Widranges, est pour M. l'abbé Cochet, ainsi que pour nous, l'exact passage des hippopodes à courroies aux fers à clous; hippopodes qui, dans leur forme primitive, ne pouvaient s'éloigner beaucoup du fer d'Autrecourt, et cela pour des raisons qu'un peu plus loin nous allons faire connaître. (1)

D'autres, comme ceux du vieil Evreux et comme celui trouvé à Scrapt, ayant une forme plus ou moins ovalaire avec ou sans ouverture centrale, possédant deux oreilles latérales avec anneaux et un éperon antérieur de forme très-variable, comportant deux ou trois trous avec ou sans anneau antérieur, nous donnent une troisième forme d'hipposandales dont il est permis de douter quant à leur usage présumé.

Une espèce particulière enfin, qui se trouve aussi souvent que les premières, consiste en une plaque ou semelle étroite, quelquefois même très-étroite, ayant deux oreilles latérales, un éperon en arrière en ergot de coq et tronqué, et un éperon en avant encore plus relevé et ressemblant à la proue d'une galère antique, tels que les deux spécimens trouvés à

(1) Voir pour tous ces fers les figures qui sont à la fin du Mémoire.

Remennecourt (Meuse) en 1840 et 1846. Ce sont ces lourdes machines, qui ne portent ni anneaux, ni ouvertures pour y fixer des courroies, qui auraient servi, au dire de quelques archéologues, et de M. de Widranges en particulier, à être fixées sous les pieds des chevaux.

Enfin M. l'abbé Cochet, dans son dernier ouvrage, *la Seine-Inférieure*, nous donne une forme d'hipposandale encore plus excentrique et trouvée à Saint-Saens en 1861. Cet objet en fer, décrit comme un hipposandale antique, est lourd, très-long, très-étroit, muni de deux oreilles latérales soudées ensemble au-dessus de la semelle et formant anse de panier ou anneau supérieur, lequel, se prolongeant en avant et se recourbant sur lui-même, forme un deuxième anneau antérieur, auquel, dit-on, devait se fixer une bandelette d'attache; quant à l'éperon postérieur, il est comme toujours recourbé en bas et comme à pointe mousse ou tronquée, et la semelle porte trois crampons arrondis servant de base de support. C'est surtout lorsqu'on examine ce dernier hipposandale que l'esprit de tout homme pratique se met à douter et refuse de reconnaître la possibilité de fixer un pareil engin sous le pied toujours en mouvement d'un animal quelconque.

Et voici nos réflexions à l'appui de notre manière de voir, réflexions toutes empruntées à l'expérience pratique.

Les pieds antérieurs du cheval sont ronds et les pieds postérieurs ovales; or, il faut qu'une chaussure mise sous le pied de cet animal prenne bien la forme identique des pieds ou des sabots, s'y adapte parfaitement, s'y colle, pour mieux dire, pour que cette chaussure possède ensuite cette solidité indispensable à son usage; sans quoi, non-seulement elle se désunirait, vacillerait, tournerait et empêcherait toute locomotion possible, mais générerait le cheval au point de provoquer des blessures aux membres voisins en les touchant d'une manière continue et surtout aux allures vives. En effet, si nous met-

tons à un pied de cheval une botte en cuir fixée à l'aide de courroies, laquelle botte en cuir porte sous sa semelle un véritable fer de la forme contemporaine, attaché à la semelle de cuir à l'aide de clous, bien que cette botte soit bien exactement de la forme du pied de l'animal, nous voyons au bout d'une heure de repos, et à l'écurie, cette même botte tourner sur elle-même, au point que souvent la pince du fer se trouve sous les talons du cheval, et *vice versa*, ce qui démontre la difficulté de fixer à l'aide de courroies une chaussure enveloppant un pied rond. Or, ici, si la chaussure tourne sur elle-même, au moins permet-elle encore un certain mouvement du membre. Mais quelle solidité, quelle fixité peuvent avoir ces machines allongées en forme de lampe ou de galère antique, avec un éperon antérieur jouant le rôle d'un mât, ou servant de point d'attache des courroies antérieures, et un éperon postérieur ne pouvant servir qu'à blesser les pieds de derrière lorsque ceux-ci, pendant la marche, s'engagent sous l'animal?

Avec ces prétendues hipposandales, point de solidité dans l'appui, point de solidité dans le mode d'attache, point de ressemblance, et, par conséquent, point de coaptation parfaite avec ce même pied; longueur exagérée de cette dite chaussure, qui non-seulement doit entraver la marche, mais doit encore favoriser les chutes et les blessures de toute sorte, et par conséquent empêcher toutes les allures vives, et serait à l'usage mille fois plus dangereuse que l'usage même d'une corne non ferrée.

Nous repousserons donc énergiquement toute dénomination ou classification tendant à dire et à faire croire que ces grossiers objets de forme variée, mais se rapprochant un peu d'un même type, aient été des sabots de chevaux en fer, des hipopodes grecs, des *soleæ* romains, des hipposandales, comme on les désigne assez communément aujourd'hui. C'est de toute

impossibilité pratique, nous le répétons, et nous défions n'importe quel ouvrier de pouvoir fixer ces chaussures au pied d'un cheval, et le faire ensuite ou marcher au pas, ou trotter.

Les vétérinaires qui se sont occupés du fer antique du cheval ont tous nié et repoussé cette attribution, que MM. Quicherat, Castan, Bial, les derniers archéologues ayant étudié cette question, ont aussi énergiquement repoussée.

Il ne peut en être autrement lorsque cette étude est transportée sur le terrain pratique, et nous sommes étonné, par ce motif, de la conversion du savant archéologue anglais M. Roach Smith et de son adhésion à une pareille classification.

M. l'abbé Cochet ne se prononce pas, et il fait en cette occasion, comme toujours, preuve de jugement et de bon sens.

Car nous faisons une exception pour le spécimen trouvé à Autrecourt (Meuse) en 1839, et recueilli par M. de Widranges; celui-là est bien réellement un sabot de fer, ou plutôt un fer lui-même quoique sans clous, c'est-à-dire sans étampures. M. de Widranges lui-même le considérait comme représentant effectivement un fer et non un sabot de fer, trouvé à la suite de travaux de terrassements faits pour le chemin allant de Bar à Dun.

En le décrivant, il dit : « Par derrière, on voit encore la trace de deux tenons détruits par l'oxyde, et par devant, on remarque facilement deux ailettes munies d'œillet, destinées à passer des courroies. » Ces ailettes, qui devaient se replier sur le sabot, ont été comprimées par le tassement des terres. « Il est évident, dit M. l'abbé Cochet, que cette chaussure de cheval indique la transition entre le sabot et le fer à trous. » Et pour nous aussi, si toutefois ce sabot de fer se fixant à l'aide de courroies, et dont on ignore la date, puisque certains historiens et archéologues ont prétendu qu'an x^e siècle de notre ère on se servait

encore de sabots en fer; si, disons-nous, ce sabot de fer n'est pas l'exacte reproduction des hipposandales de la Grèce et de Rome, le *ferream ut soleam* de Catulle et de Vespasien, ce que nous ne sommes pas éloigné d'admettre.

Les réflexions qui précèdent ne sont pas les seules que nous pourrions faire à ce sujet, mais elles étaient pour nous les plus sérieuses, les plus pratiques et les plus convaincantes. Nous pouvons donc encore ajouter que nous sommes très-étonné que lorsque ces prétendus sabots ont été trouvés dans des tumuli ou tombeaux gallo-romains, ça n'a jamais été qu'au nombre de deux, et non de quatre, quand cependant les chevaux possèdent quatre pieds cornés, qui s'usent également dans les marches longues et rapides; usure qui nous force, dans l'Europe tout entière, à ferrer toujours nos chevaux des quatre pieds, pour que nous puissions les utiliser sans difficulté ou blessure.

Nous ne pouvons admettre cependant que les mules de Poppée et de Néron, que les chevaux de Vespasien n'aient jamais eu que deux pieds chaussés. Et puisque les chevaux trouvés dans les tumuli gallo-romains avaient été sacrifiés très-probablement en l'honneur de leur maître et déposés ensuite dans sa tombe, comme chez les Francs, comment se ferait-il que deux sabots de fer seulement eussent été placés dans la tombe et non quatre? Ceci n'a pas sa raison d'être, et nous a conduit à penser que ces sabots en fer étaient des sabots pour arrêter les roues des chars et non des sabots pour pieds de chevaux. Si parfois, dans ces sabots en fer, les oreilles latérales ont une direction penchée, on peut l'expliquer facilement par les tassements continus qui ont pesé sur ces objets depuis des siècles, explication raisonnable, puisque nous avons en ce moment sous nos yeux un sabot entièrement aplati par les terres ou autres objets qui l'ont recouvert depuis plus de mille années peut-être. Les deux épe-

rons antérieurs et postérieurs trouvent parfaitement leur emploi à l'aide de cette attribution; à celui de devant se fixait la chaîne qui partait du char, et l'autre, à pointe tronquée et recourbée vers la terre, pouvait arrêter tout glissement sur les chemins en pente, en faisant faire audit sabot un mouvement de bascule antero-postérieur, et les deux oreilles latérales, avec ou sans anneaux, pouvaient réellement servir à se fixer aux roues en empêchant tout déplacement latéral.

Et l'attribution que nous donnons à ces sabots, lorsque nous examinons ceux avec éperons très-prononcés, peut encore parfaitement concerner ceux dont les éperons sont ou moins forts, ou au nombre d'un seul, ceux enfin portant deux ou quatre oreillettes. Du reste, dans certains pays de montagnes, comme dans les armes de l'artillerie et du train, on se sert encore aujourd'hui de sabots en fer qui ne sont pas bien sensiblement différents des sabots trouvés à Scrapt et à Remennecourt.

Du reste, l'usage des hipposandales n'a jamais dû être général dans la cavalerie gréco-romaine ou gallo-romaine, car la pratique et l'expérience devaient leur démontrer combien il était difficile de faire de longues routes aux allures vives, avec des chaussures qui, quoique bien faites, ne pouvaient en aucun cas être fixées avec une solidité parfaite. Expérience qui nous prouve encore de nos jours que toute ferrure non solidement attachée ou clouée est mauvaise et nuisible, si ladite ferrure, se fixant au pied du cheval, ne fait pour ainsi dire corps avec lui.

Ces hipposandales ne devaient donc s'employer qu'exceptionnellement et pour les routes courtes et faites au pas, ainsi que les courses à cheval se font toujours au Japon. Ils avaient évidemment la forme de la face plantaire du pied du cheval, tel que celui trouvé à Autrecourt en 1839; et quant

aux autres, armés d'éperons et d'oreillettes avec anneaux, etc., ils n'ont jamais dû être très-probablement que des sabots, destinés à retenir les roues des chars chez les peuples gallo-romains et germaniques, qui pendant huit ou dix siècles ont tant voyagé et tant guerroyé sur le sol montagneux et varié de l'Europe occidentale.

Enfin, il nous reste encore à mentionner un genre de recherches pouvant peut-être jeter beaucoup de lumières sur cette question; c'est l'étude de quelques sculptures antiques en pierre, en marbre ou en bronze, telles que les chevaux de la frise du *Parthénon*, les colonnes de *Trajan*, de *Marc-Aurèle*, quelques fragments de statues équestres en bronze, et quelques autres en marbre ou en pierre.

Nous parlerons d'abord du *Parthénon*, ce temple illustre entre tous, élevé par Pisistrate à Minerve et construit par les premiers artistes de la Grèce sur les dessins de Phidias (quatre siècles avant J.-C.). Après la prise d'Athènes par les Turcs en 1645, le *Parthénon* commença à éprouver bien des changements qui ont presque fini par le détruire et le faire même disparaître, et les deux époques qui lui ont été le plus fatales sont d'abord, en 1687, la lutte des Vénitiens contre les Turcs, et en 1810 les spoliations de lord Elgin, « qui « enleva plus de 200 pieds de la frise et presque toutes les « statues des frontons; et le marteau fit voler en éclats des « sculptures précieuses, et surtout un très-grand nombre « de métopes. » (1) Le butin fut transporté à Londres et placé au *British Museum*. Or, c'était sur les frises que Phidias avait fait sculpter le combat des Centaures et des Athéniens, les Centaures représentant alors les cavaliers thessaliens, et l'on voyait sur un grand nombre de métopes des chevaux montés, se cabrant sous leurs cavaliers ou conduisant

(1) Beulé, *l'Acropole d'Athènes*, 1 vol., p. 76.

un char. Si l'on examine donc au Muséum de Londres ce qui a pu échapper au marteau des démolisseurs et des briseurs, on verra que pas un cheval n'est représenté portant à ses pieds soit un fer, soit un hippopode; le fait a été examiné par Bracy-Clark, et il est exact.

L'empereur Trajan, à la fin du 1^{er} siècle de notre ère, terminait sa célèbre campagne contre les Daces sur le Danube, et ce fut en l'honneur des victoires nombreuses qu'il venait de remporter que le Sénat romain lui fit élever une colonne qui porta son nom : la colonne Trajane, et qui existe encore à Rome de nos jours. Les sculptures si nombreuses qui entourent cette œuvre d'art donnent des renseignements très-précieux et très-exacts sur l'équipement et l'armement des Romains et des Daces. Cavaliers et fantassins, chevaux et chars y sont représentés avec une fidélité scrupuleuse. Or, pas un seul cheval, ni du côté des Romains, ni du côté des Daces, n'y est représenté avec une chaussure quelconque aux pieds, fait qu'il nous est bien facile de vérifier, puisque Sa Majesté Napoléon III vient de faire reproduire sur plaques galvanoplastiques la colonne Trajane telle qu'elle existe, et avec sa grandeur réelle.

Rome possède encore une autre colonne appelée improprement Antonine, et qui fut élevée au milieu du Forum à l'empereur Marc-Aurèle, en l'honneur de ses victoires sur les Marcomans, peuple de Germanie bien connu pour sa bravoure et son habileté à monter à cheval, habileté à laquelle ils durent la dénomination de peuple cavalier (*Marc-Man*, homme de cheval). Là encore les chevaux des Romains et des Germains sont représentés le sabot complètement nu, et cependant cette colonne fut érigée en l'an 174 de notre ère.

Le Musée archéologique de la ville de Lyon possède quelques fragments antiques, en bronze, ayant appartenu à des statues équestres, et ces fragments seront pour nous d'autant

plus précieux que tout le monde connaît le rôle politique, administratif et commercial que Lugdunum a joué pendant l'époque romaine, gallo-romaine et franque. Citons d'abord un fragment catalogué sous le n° 244 : « Jambe de devant
« ayant appartenu à un cheval : elle est dans la pose d'un
« cheval qui part au trot ou au galop et qui la relève avec
« énergie; la châtaigne est figurée à la partie interne des
« membres; les saillies musculaires et tendineuses y sont
« représentées avec art; la touffe de poils qui se trouve der-
« rière le boulet, ainsi que ceux de la couronne, sont élé-
« gamment burinés; deux lignes de petits points sont placées
« au-dessus de ces deux parties poilues; les formes du sabot
« sont bien observées; le dessous du pied est plat, creusé
« d'une rainure d'avant en arrière et percé d'un trou carré
« au milieu pour le passage d'une barre en fer, mais sans
« aucune figuration de fer. » Cette jambe de cheval a été
découverte le 1^{er} février 1766, à Lyon, dans la Saône, en
amont du pont d'Ainay (1).

Sous le n° 245, le même Musée possède un autre fragment
d'un pied de cheval en bronze, ainsi décrit : « Bas de la
« jambe droite de derrière d'un cheval : elle a été brisée près
« de son milieu; la flexion du sabot semble indiquer que le
« cheval était représenté dans l'action de marcher. La touffe
« de crins qui existe sur le derrière du bourrelet est divisée
« en mèches légèrement flexueuses qui forment une es-
« pèce de cône, dont la base est entourée d'une ligne de
« points creux; les crins qui couvrent la couronne sont dis-
« posés en petites mèches courbes et surmontés d'une ligne
« de crins figurés par de petites courbes en sens opposé, et

(1) Extrait de la *Description des antiquités et objets d'art contenus dans les salles du palais des Arts de la ville de Lyon*, par le docteur Commarmond. — Lyon, 1857, p. 173, 1 vol. in-4^o.

« en dessus par une rangée de points creux. Le dessous
« du sabot est percé d'une large ouverture carrée pour le
« passage de la barre de fer qui fixait la statue sur son pié-
« destal; *cette surface est entourée d'une bande en relief qui*
« *figure le fer, elle se replie en arrière pour simuler la four-*
« *chette*; mais la présence des clous n'y est point repré-
« sentée. »

Ce pied de cheval a été découvert sur la rive droite de la Saône, à quelques mètres de son piédestal, dont nous avons vu les pilotis qui le supportaient (1). Sa découverte a été faite à Lyon en 1840, au mois de mai, dans les travaux du quai Fulchiron. Près des pilotis, on a trouvé une grande quantité de médailles romaines. Mais malheureusement M. le docteur Commarmond, conservateur du Musée, ne dit pas de quelles époques elles étaient, ce qui nous empêche de pouvoir assigner une date, même approximative, à l'érection de cette statue. — Ce simple spécimen n'en est pas moins très-curieux, car il est le premier, jusqu'à ce jour, en France, qui nous offre la figure d'un fer ou d'un hipposandale, et nous penchons pour cette dernière appellation; car autrement l'artiste, si c'eût été un fer à cheval, n'aurait bien certainement pas oublié de les reproduire, ainsi que cela se fait dans les statues équestres de nos jours; de tout temps, le bronze a été un fidèle reproducteur des choses et des objets. Nous pourrions encore citer les deux statues équestres des deux Balbus et de Marc-Aurèle, trouvées à Pompéi; mais nous n'avons aucune donnée sur la manière dont les pieds des chevaux sont sculptés, ce qui nous force à attendre des renseignements certains.

Passons à une époque de date certaine. Jovin ou Jovien (Jovinus), Gaulois né à Reims, accompagna l'empereur Julien

(1) C'est M. le docteur Commarmond qui parle.

dans son expédition contre les Perses en qualité de général de cavalerie; puis ensuite commanda la cavalerie romaine dans la Gaule, refusa l'Empire, repoussa trois excursions des Germains, reçut le titre de consul en 367, mourut en 370, et fut enterré à Reims, où l'on a trouvé depuis peu son tombeau, ouvrage remarquable de sculpture; ce tombeau est placé maintenant dans la cathédrale de cette ville, où chacun peut le visiter. Or, sur une des faces du sépulcre, on voit Jovien à cheval, en costume de consul romain; près de lui et à sa gauche se trouve un chef gaulois, reconnaissable à sa longue chevelure, lequel est aussi à cheval; et des deux chevaux, celui de Jovien a un membre brisé, celui qui précisément nous aurait donné quelques renseignements s'il était resté intact; mais celui du chef gaulois a un membre antérieur droit levé et bien conservé, et le pied ne présente aucune image en relief d'un fer ou d'une chaussure hippique.

Ce tombeau est très-minutieusement et finement sculpté, et l'artiste y a représenté tout ce qui était l'attribut des cavaliers gallo-romains. Il est de la fin du iv^e siècle de notre ère, et puisqu'il était destiné à renfermer les cendres d'un grand-maitre de la cavalerie, nous devons le considérer comme un précieux renseignement pour le sujet qui nous occupe.

Au dernier siècle, Stosch, baron anglais, avait une collection précieuse de pierres gravées antiques, qui sont aujourd'hui au British Muséum. L'une de ces médailles représente un soldat appliquant une chaussure au pied d'un cheval; du moins son attitude rend cette opinion très-probable; il est à genoux devant le cheval, tenant de la main droite la jambe de l'animal, tandis qu'un de ses camarades tient l'autre pied élevé à la hauteur du coude, probablement pour empêcher l'animal de se défendre. Bracy-Clark et Béranger pensent que ce soldat applique un soulier fait de sparte, ou bien encore qu'il attache les hippopodes au moyen des bandes ou courroies

dont parle Apsyrté. Nous ne nous prononcerons pas, ayant remarqué que ces deux auteurs confondaient les bandes des hippopodes se fixant au paturon, avec les bandes appliquées aux canons antérieurs des chevaux de course, servant à soutenir les tendons pendant la course elle-même, et à empêcher ces tendons de se rompre tout-à-coup sous l'influence d'une vitesse violente et continue. Un bas-relief antique du Musée britannique représente une course de quatre chevaux attelés à un char au moment où ils vont tourner la borne (*meta*).

Ces quatre chevaux ont les membres antérieurs enveloppés de bandes, et ces bandes sont encore considérées par les deux auteurs que nous venons de nommer comme des courroies d'hippopodes, tandis qu'elles étaient bien certainement destinées à soutenir les tendons, ainsi que cela se fait encore de nos jours pour les chevaux de *steeple-chase*, car l'expérience avait dû leur apprendre, comme à nous, la nécessité de soutenir les membres d'une manière factice pour les empêcher de se briser.

Près de Billom, en Auvergne, et près de la route de Billom à Issoire, un vigneron montrait, il y a cinq ans, et montre encore, nous assure-t-on, pour une mince rétribution, une magnifique statue en marbre représentant un Gaulois vaincu et terrassé; un cheval le foule sous trois de ses pieds, le quatrième est en l'air, un consul romain est sur l'animal et lui commande de marcher sur le vaincu. C'est la statue insolente de la Victoire, et elle ornait très-probablement une ville romaine. Eh bien! ce cheval en marche n'a pas encore de fers figurés à ses pieds. — De l'examen des quelques monuments antiques que nous venons de citer, à défaut de beaucoup d'autres qui existent encore, mais que malheureusement nous ne pouvons mettre en avant faute de descriptions bien exactes, nous pouvons en conclure que les chevaux des Centaures du Parthénon, la colonne Trajane, la colonne de Marc-

Aurèle, le fragment de jambe de cheval, n° 244, du Musée de Lyon, le tombeau de Jovinien, la statue consulaire de Billom, en Auvergne, nous apprennent positivement qu'aux 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e siècles de notre ère, on ne ferrait pas encore les chevaux avec des fers à clous, et ne nous donnent aucun renseignement sur les chaussures à courroies. Seul, le pied de cheval en bronze collectionné au Musée archéologique de Lyon sous le n° 245 nous montre un fer sans clous, que nous pourrions tout au moins considérer comme une semelle d'hipposandale, point de départ de nos fers modernes. Mais de quel siècle est ce bronze?... Et tant que cette date n'aura pas été au moins approximativement résolue, ce fragment ne pourra nous donner un renseignement utile. Car cette statue peut aussi bien être de l'époque bourguignonne que de l'époque carlovingienne; et dans le doute nous ne pouvons nous en servir, puisqu'il est à peu près certain que jusqu'au x^e siècle on se servait encore de la chaussure sans clous.

Disons donc en terminant qu'il est certain, indubitable, que la ferrure à clous n'était connue ni des Grecs, ni des Romains, ni des Gaulois, ni des Gallo-Romains, si l'on en juge par les textes et les monuments gravés ou sculptés qui nous restent, mais qu'à partir de César, les Romains, et plus tard les Grecs, se sont servis en quelques occasions d'une chaussure à courroies appelée *hippopedes* et *spartion* chez les Grecs, *solea* et *spartia* chez les Romains; et que c'est à peine si nous possédons actuellement un ou deux spécimens en fer ou en bronze pouvant nous faire connaître ou comprendre ce qu'étaient ces chaussures à courroies; et que quant à ces lourdes et informes machines désignées par beaucoup d'archéologues modernes comme des hipposandales antiques, nous les repoussons entièrement et ne pouvons les accepter que comme des sabots en fer employés pour arrêter les roues dans les descentes des chars; et qu'enfin l'usage des hippo-

sandales ne pouvait être ni continu ni journalier, mais bien exceptionnel, car l'expérience nous a démontré et démontre encore chaque jour combien une courroie quelconque, entourant les paturons des jambes des chevaux, est gênante et dangereuse; danger fort bien annoncé et décrit par les vétérinaires grecs et les agriculteurs latins, et qui devait, surtout pour les chevaux de guerre, être cent fois plus désastreuse que l'usure par trop rapide de l'ongle des pieds, ainsi que nous sommes à même de l'expérimenter au ^{xix}^e siècle dans nos grands camps d'instruction, où les nombreuses blessures du paturon, par suite du mode d'attache, rendent chaque jour tant de chevaux indisponibles. Que serait-ce donc s'ils devaient voyager avec des courroies aux pieds?

L'hipposandale était une exception, et nous ne le considérerons que comme tel dans l'histoire de la ferrure; et si suivant quelques auteurs, qui du reste ne s'appuient que sur des données fort légères, il existait encore au commencement du moyen âge, ce ne devait être encore qu'à l'état d'exception, et non comme un usage généralement reçu.

Tel était il, y a quelques années encore le résumé de nos études et de nos connaissances; et l'origine réelle et bien déterminée de la ferrure restait toujours enveloppée comme d'un nuage épais qui permettait à peine, malgré le fragment de fer trouvé dans le tombeau de Childéric, d'en porter l'usage primitif au ^v^e siècle après Jésus-Christ. Mais voilà que tout à coup ce nuage se dissipe et que cette origine nous est révélée et dans sa forme et dans sa haute antiquité.

Nous lisons en effet dans un mémoire publié en 1865 sur le sujet qui nous occupe, cette phrase introductive : « Depuis quelques années, l'étude des langues anciennes et des vieux monuments introduisait graduellement de graves modifications dans les idées admises au sujet des premières

« phases de l'humanité, lorsque, d'une façon *pour ainsi dire brusque*, des découvertes *convenablement discutées*, ouvrant des horizons nouveaux, vinrent donner une autre direction aux recherches ethnologiques. » « Il résulte de ces recherches que c'est aux Gallo-Kymris, branche de la grande famille Aryane, qui s'établit en Gaule 1,800 ans avant les Francs, ou plutôt à leurs prêtres qui s'en réservaient la pratique et le secret, que nous sommes redevables de la métallurgie du fer et des arts d'application de ce métal..... » (1)

« Les forgerons de la Gaule, comme Weyland, non-seulement fabriquaient des armes, *mais ferraient aussi les chevaux des héros*. » (2)

Voilà donc cette origine enfin dévoilée : les forgerons sacrés de la Gaule, les druides, les pontifes suprêmes, tels sont les premiers..... et illustres ouvriers de cet art qui aujourd'hui n'est plus pratiqué que par des hommes simples et modestes, bien éloignés de croire qu'ils sont ni plus ni moins que les descendants de cette caste puissante et savante qui a dominé la Gaule pendant bien des siècles en lui donnant un gouvernement et une religion.

Puisque les forgerons sacrés de la Gaule ferraient les chevaux des héros, en voici naturellement la conséquence historique d'après l'auteur du Mémoire que nous venons de citer :

« Donc, si nous plaçons l'invention de la ferrure du cheval vers le v^e ou vi^e siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque où le druidisme était le plus florissant, nous restons dans les limites d'une grande probabilité..... Aussi quand on examine quelle tournure parfaite ils savaient

(1) Mégnin... *Mémoire sur l'origine de la ferrure*. Paris, 1865.

(2) M. Castan : *Les Tombelles celtiques du pourtour d'Alaise*, année 1858.

« donner aux produits de leurs ateliers, on est émerveillé de
« la perfection à laquelle les forgerons sacrés de la Gaule
« étaient arrivés, et on est presque à se demander si la fer-
« rure du cheval a fait de réels progrès depuis deux mille
« ans. »

En présence de cette découverte si intéressante et si vivement désirée, qu'on nous permette de parler de certains faits et de rappeler quelques travaux qui concernent très-sérieusement notre sujet.

Les recherches archéologiques se rattachant à nos origines gauloises ont été depuis quelques années, aussi bien en France qu'en Angleterre et en Allemagne, tout à fait à l'ordre du jour, et le savant M. de Caumont en a été depuis 1830 un des promoteurs les plus illustres. D'autres sont venus après lui, et en grand nombre; les uns étudiant les mœurs et la religion des Gaulois, les autres recherchant leur race et leur langue. Ceux-ci donnant leurs soins aux fouilles des tombes antiques, dont les découvertes devaient nous révéler bien des faits historiques, ceux-là en recueillant les restes des chants sacrés des Celtes, dans lesquels les bardes druidiques enseignaient la religion et la morale et célébraient les victoires des peuples et la gloire des héros.

C'est en partie aux études celtiques que MM. Boucher de Perthes, Pritchard, Troyon, Edwards, Lelewel, de la Villemarqué, de Barthélemy, de Longpérier, de Saulcy, l'abbé Cochet, A. Bertrand, Rossignol, Delacroix, Bial, Castan, général Creuly, colonel de Coynard, et beaucoup d'autres encore se sont rendus célèbres. Et ces études sont devenues de plus en plus vivaces depuis que Sa Majesté Napoléon III, voulant écrire la vie de Jules César, a recherché elle-même la preuve des faits qu'elle veut développer.

Une question de géographie historique a surtout été cause, dans ces dernières années, d'un redoublement de travaux,

comme elle a donné lieu aussi à des controverses nombreuses, et parfois un peu vives : c'est la question d'*Alesia*, dont nous sommes forcé de dire quelques mots : qu'on nous pardonne ce détour indispensable à l'éclaircissement de notre travail.

Jusqu'en 1855, géographes et historiens admettaient sans opposition, comme aussi sans contrôle, que Alise-Sainte-Reine, petit village de l'Auxois, près de Dumbard-en-Bourgogne, avait été, 52 ans avant Jésus-Christ, l'oppidum dans lequel Vercingétorix, chef des Arvernes et de tous les peuples ligüés de la Gaule, s'était enfermé avec ses armées pour résister à César, à ses légions, les vaincre peut-être une deuxième fois encore, et les chasser du territoire gaulois à tout jamais. Mais l'espoir de la Gaule entière fut déçu, et Vercingétorix vaincu alla orner à Rome le triomphe de son vainqueur, pour être ensuite étranglé. Ce fait, relaté en partie dans le VII^e chapitre des Commentaires de César, avait fait considérer, d'après la tradition et la chronique du moine Héric au ix^e siècle, la petite ville d'Alise-Sainte-Reine, en Bourgogne, comme étant le lieu incontestable et incontesté où l'indépendance de la Gaule avait reçu son coup de mort. Lorsqu'en 1855 M. Delacroix, architecte à Besançon, prétendit dans une brochure célèbre que Alaise en Franche-Comté, département du Doubs, et non Alise en Auxois, était la ville que César avait détruite, le dernier rempart de l'autonomie gauloise, MM. Castan, bibliothécaire à Besançon; Bial, capitaine d'artillerie, professeur d'art militaire à l'École d'Artillerie de Besançon; Quicherat, le savant latiniste paléographe, professeur à l'École des Chartes, et depuis peu membre de l'Académie des Inscriptions; Léon Fallue et d'autres qu'il est inutile de citer, prirent fait et cause, par leurs travaux et leurs écrits, pour Alaise, devenue pour eux comme une gloire provinciale à défendre.

Si Alise-Sainte-Reine eut ses détracteurs, elle eut aussi ses défenseurs, parmi lesquels nous devons citer M. Rossignol, de l'Académie de Dijon, aujourd'hui conservateur du musée gallo-romain de Saint-Germain (1). Or, Sa Majesté, voulant éclaircir ces difficultés, nomma une Commission de la carte des Gaules, ayant pour mission de rechercher et de résoudre tous les problèmes historiques et géographiques de l'époque gallo-romaine, et elle appela dans cette Commission des hommes depuis longtemps connus par leurs beaux travaux archéologiques, tels que MM. de Saulcy, président; Amédée Thierry, Guignaut, de Wailly, A. Maury, les généraux Blondel, de Creuly, le colonel de Coynard, Cheruel, Viollet Le Duc, G. Rouland, A. Bertrand, A. Jacobs, archiviste paléographe. De part et d'autre, on examina les livres, les écrits, le terrain, on fouilla la terre, on réunit les documents, les textes, on les expliqua, on discuta, et de toute cette bataille scientifique la victoire sembla rester à Alise-Sainte-Reine, que la Commission tout entière et la presque totalité de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres considérèrent comme étant sans contestation raisonnable la ville où César battit une dernière fois le courageux Vercingétorix.

Mais Sa Majesté, voulant voir et juger par elle-même, se rendit à Alise les 20, 21 et 22 juin 1861, et les Commentaires de César en main, après avoir lu et vérifié les descriptions, décida qu'Alise était bien réellement l'*Alesia* de César. Inutile d'ajouter que de nouvelles études et de nouvelles fouilles autour d'Alise ne font que confirmer l'avis de la Commission et la sanction impériale.

De leur côté, les défenseurs d'Alaise n'étaient pas restés

(1) Ceci s'imprimait avant la nomination de M. A. Bertrand comme dernier conservateur du musée de Saint-Germain, en octobre 1866.

inactifs; ils étudièrent aussi leur terrain, le livre en main, et firent faire des fouilles nombreuses dans l'espoir de rencontrer quelques débris antiques, et c'est particulièrement M. Castan qui a été chargé des fouilles autour d'Alaise, et qui a lu, dans plusieurs séances, à la Société d'Émulation du Doubs, le compte rendu de ses recherches si intéressantes.

Ces lectures furent imprimées plus tard sous ce titre : *Les Tombelles celtiques du pourtour d'Alaise*. Et c'est dans ces études réunies que nous trouvons pour la première fois de nouveaux documents qui reporteraient l'origine de la ferrure à clous à bien des siècles avant la mort de Childéric, et même avant Jésus-Christ. Ce sont donc ces documents que nous allons exposer, analyser et juger.

Autour de l'*Alesia* de Franche-Comté, beaucoup de tombelles ayant été ouvertes, une centaine environ, elles n'ont présenté que des squelettes d'hommes et d'animaux, des armes, des cuirasses, des ceinturons, des clous à tête plate sur champ, dits en clef de violon, et forgés en fer; des squelettes de chevaux, des ferrures d'*essedum*, ou char gaulois; des roues, des jantes, des bracelets, des boucles de ceinturons, des couteaux, des ustensiles en fer, en bronze, mais très-peu en silex; et en général tous les objets, enfin, que l'on rencontre dans les tumulus de l'Est de la France.

Mais un de ces tumulus, d'après M. Castan, doit être considéré comme nous offrant la plus curieuse des découvertes : *un atelier complet de forgeron celtique* ! Nous citerons les passages principaux de l'auteur : « Le massif d'Alaise se termine « au Nord par trois promontoires..... et c'est sur l'un de ces « promontoires que se trouve une grande réunion de tumuli « et de ruines dites les Chateleys. » Et c'est dans un de ces tumuli, situé à la pointe extrême du promontoire des Chateleys, sous un grand entassement de pierres, qu'on a trouvé

« des cendres, du charbon, des fragments calcinés d'hommes
« et de chevaux; et à côté de ces foyers éteints, des mâchoires
« de porc, un squelette d'ours, une petite lime triangulaire,
« un fragment de lime plate; plus encore, trois scories de
« fer, informes; deux petits morceaux de bronze coulé, un
« gros marteau de 2 kilog. 500 grammes, une boule de fer,
« *une section de fer à cheval* muni d'un clou à tête plate,
« oblongue; une lame de couteau en fer de 12 centimètres,
« et de nombreux morceaux de vases dont la pâte est mieux
« liée et plus solide que celle des poteries celtiques ordi-
« naires. »

A la suite de cette découverte vraiment intéressante, M. Castan, s'inspirant de la mythologie et de la muse gauloise, s'élève presque à la hauteur de la poésie épique dans les phrases qui suivent :

« Vous l'avez deviné, le cairn des Chateleys est plus qu'une
« tombelle ordinaire..... Ce marteau, ces instruments, ces
« chevaux, ces porcs, emblèmes de la nationalité gauloise,
« gisant pêle-mêle dans le foyer des sacrifices, à côté d'un
« autel édifié par la nature, tout cela formait une page du
« symbolisme antique, curieuse à déchiffrer..... D'après les
« traditions druidiques de l'Irlande..... chaque région gallo-
« kymrique avait un centre sacré..... dans lequel brûlait un
« feu perpétuel. La garde de ce sanctuaire était confiée à un
« collègue de pontifes artistes, commandé par un forgeron.....
« Ainsi, le mystère s'est éclairci; nous avons mis à jour le
« sanctuaire druidique de l'antique Alésia. Rien ne manquait
« à ce milieu sacré, carré..... ni l'autel que la main de
« l'homme n'a pas taillé..... ni les insignes du pontife for-
« geron..... ni le couteau des sacrifices (lequel couteau avait
« 12 centimètres de longueur), ni les ossements des porcs,
« des chevaux, des ours mêlés aux restes des victimes hu-
« maines, et les druides cherchant à fléchir par des sacrifices

« les génies tutélaires de la patrie; puis, quand tout espoir
« a disparu, les ministres du culte brisent les instruments
« sacrés et comblent le sanctuaire pour le dérober à la
« profanation des vainqueurs. »

Telle est l'explication mythologique que nous donne l'auteur, au lieu de discuter simplement la valeur archéologique des objets qu'il vient de découvrir. Et cependant cette fouille doit être pour nous extrêmement curieuse, puisque au milieu d'ossements d'hommes, de chevaux et d'autres animaux, d'instruments de fer, etc., il a trouvé *une section de fer à cheval* encore muni d'un clou. Tout ceci, en effet, paraît avoir été la tombe d'individus, occupés sans doute, pendant leur vie, à quelques travaux métallurgiques; mais nous cherchons en vain, sous les pierres sèches du *cairn* des Châteleys : le foyer des sacrifices, le pontife forgeron, les victimes humaines, la prière aux génies tutélaires, le tablier magique, le couteau sacré des sacrifices, et les chefs de la Gaule délibérant autour du sanctuaire, au milieu des druides, des bardes et des ovates brisant les vases sacrés. Charmante fiction souriant à l'imagination d'un archéologue né poète, mais ne pouvant nous démontrer sérieusement l'existence de la maréchallerie celtique.

Pour nous, il n'y a que des ossements, des instruments en fer, des poteries, un fragment de fer à cheval, etc.; et nous voudrions bien savoir depuis quand ils sont là? De quelle date, en un mot, est ce tumulus des Châteleys? Toute la question est là? et elle est digne du plus grand intérêt. Quant au pontife forgeron, nous avouons ne pas le voir, ni même le comprendre.

Essayons donc de résumer les recherches et d'établir les comparaisons qui pourront peut-être nous donner quelques dates approximatives, travaux que l'auteur des fouilles que nous venons de citer a complètement négligés.

Il n'y a pas qu'à Alaise, en Franche-Comté, que l'on a trouvé des fers à cheval, mais dans beaucoup d'autres localités. M. Troyon, l'infatigable archéologue des cités lacustres, en a trouvé en Suisse, dans la motte du Châtelard; c'est, suivant l'auteur, dans une colline à *sacrifices* qu'il a rencontré : 500 ossements d'animaux, des éperons, des mors, des fers de chevaux, au nombre de cinq, à étampures non bigornées, sans crampons et absolument de la forme de ceux trouvés à Alaise, dit l'auteur; appréciation fort heureuse pour nous; car, si les fers de Chavannes sont reconnus être de l'époque des invasions barbares, pourquoi les fers d'Alaise n'en seraient-ils pas aussi? C'est ce que la suite nous démontrera.

Les fers provenant de la motte du Châtelard avaient des clous à lame forte, munis d'une tête haute et plate.

Le Musée de Nantes possède aussi des fers anciens, mais ils ont été trouvés dans l'Erdre, en 1827.

Le Musée de Rennes en possède de semblables, trouvés dans la Vilaine; mais l'antique capitale bretonne n'en possède pas un seul provenant des tumuli armoricains. Et où trouver l'époque celtique, si ce n'est dans les tumuli de cette contrée?

Le Musée de Troyes possède aussi quelques fers à bords ondulés.

En 1844, M. l'abbé Cochet a trouvé à Yebleron, dans la Seine-Inférieure, près d'Yvetot : un seau en bois avec anse et cercles en fer, renfermant trois chandeliers de bronze, un coutre de charrue, un marteau, un fer à cheval et un éperon. C'est à tort que l'on assure que cette découverte prouve l'existence de la maréchallerie à l'époque romaine, puisque l'abbé Cochet, ainsi que nous le verrons plus loin, date de l'époque gallo-franque (ce qui est bien différent) les objets découverts à Yebleron. Puis revenant sur cette découverte dans la Seine-

Inférieure, dans son dernier ouvrage, à la page 297, il ajoute :

« A la rigueur, ce petit mobilier pourrait être antique ; ce pendant, quoi que nous en ayons dit ailleurs (le tombeau de Childéric), nous ne serions pas surpris quand il ne remonterait qu'au moyen âge. Ce qui fait que le fer romain deviendrait tout simplement un fer du moyen âge. »

Dans une villa romaine, M. Castan a trouvé la moitié d'un fer à six clous. On en a trouvé en Bavière, puis dans le canton de Berne, dans les fouilles du camp de Dalheim, dans le grand-duché de Luxembourg, fouilles faites par la Société Archéologique du grand-duché en 1851 et 1855.

Mais ces fers à clous, au nombre de quatre ou cinq, n'ont pas été reproduits sur les planches de la Société. M. de Namur, le savant rapporteur de ces fouilles, dit que les fers de la première campagne étaient petits et à quatre trous seulement ; ceux de la deuxième campagne étaient à huit trous ; il ne dit rien de ceux de la troisième. M. de Namur considère ces fers comme romains ; mais M. l'abbé Cochet en doute beaucoup et a écrit : « que de chevaux ont passé par le camp de Dalheim depuis dix-huit siècles ! »

M. Engling en a trouvé deux en 1856, à Steinfurt, dans ce même duché de Luxembourg ; ces deux fers ont six trous. Mais il ne dit pas où il les a trouvés.

En 1842, M. de Nidrange en a recueilli un à Sauvoy (Meuse), dans les ruines d'une habitation romaine.

Nous-même, en 1864, en avons trouvé soit dans la rivière la Moselle, à Haillanville (Meurthe), soit dans des fouilles faites pour des constructions nouvelles, soit dans des ruines que nous considérions d'abord comme romaines, mais qui, pour nous, ne sont plus aujourd'hui que des ruines des ^{viii}^e et ^x^e siècles seulement.

Le Musée de Besançon possède aussi une centaine de pièces

de maréchallerie, trouvées dans des endroits bien différents. Enfin, l'énoncé de tous les fers trouvés en France, en Allemagne, en Angleterre, est très-considérable, car il n'est peut-être pas un seul Musée archéologique, dans ces trois pays, qui n'en possède plusieurs spécimens.

Que nous disent tous ces fers? Quelle date assignent-ils à l'histoire de l'origine de la ferrure à clous? Voilà le véritable et curieux théorème qu'il s'agit de résoudre.

Tous les fers qui ont été trouvés jusqu'à ce jour peuvent être classés en deux catégories, qui comprendront : 1° les fers trouvés dans les rivières, les fleuves, les marais, ou dans un sous-sol quelconque; 2° ceux trouvés dans des tumuli ou tombeaux fermés, ou dans des ruines lacustres.

La certitude historique, comme la véritable logique archéologique, exigent que les témoignages sans valeur soient écartés. C'est ce que nous ferons. Nous n'examinerons donc que les fers trouvés dans des tumuli, tombelles celtiques, bourguignonnes, franques ou autres; ceux enfermés dans des cercueils, trouvés sous une ruine de date certaine, et dans des cités lacustres, si jamais on en trouve. Ceux-là, nous les étudierons sous toutes leurs formes et dans tous leurs rapports, heureux s'il nous révèlent ce que nous cherchons tous depuis si longtemps. Mais quant aux fers trouvés dans les rivières, les marais, le sous-sol, les décombres de fondation, l'impossibilité de leur assigner une date précise, ou tout au moins probable et judicieuse, nous force à les écarter du débat historique.

De tous les fers trouvés dans des tombes celtiques ou barbares, nous ne voyons réellement mentionnés que ceux trouvés à Alaise, en Franche-Comté, et ceux de Chavannes, rapportés par M. Troyon. Aucune tombe romaine ne nous a offert le fer à cheval ou même la chaussure à courroies, mais un très-grand nombre de ruines dites romaines ont présenté

des fers à clous. Nous ne les examinerons pas, parce que d'abord leur authenticité comme fers romains est on ne peut plus incertaine, et qu'ensuite il est très-probable et très-facile à prouver qu'ils sont des premiers siècles après l'époque mérovingienne, par conséquent de beaucoup postérieurs au fer de Chifflet.

Mais les fers trouvés dans un tumulus autour d'Alaise sont-ils celtiques? Ils le sont si le tumulus est celtique. Or, c'est une origine dont nous doutons beaucoup, et nous allons en expliquer les motifs. Nous le ferons en examinant d'abord d'autres fouilles bien véritablement celtiques et en les comparant à celles du pourtour d'Alaise; car il n'y a pas que la Société Archéologique de Besançon qui fasse pratiquer des fouilles. Dans toutes les parties de la France, et même en Algérie, on possède de véritables savants qui se font un plaisir et même un devoir de donner une bonne partie de leur temps à des études qui sont celles de nos origines historiques.

La *Revue Archéologique* de 1863 (1^{re} col., p. 145) cite les fouilles d'un oppidum gaulois, près de Montpellier, détruit très-probablement 121 ans avant Jésus-Christ, dans lequel oppidum on n'a pas trouvé un seul morceau de fer.

M. Ferand, officier en Algérie, a trouvé à 35 kilomètres sud-est de Constantine, non loin de la route de Batna, des dolmens, des demi-dolmens, des cromlech's, des menhirs, des allées couvertes et des tumuli. On en a vu plus d'un millier pendant les trois jours qu'a duré l'expédition. Or, dans la grande enceinte n° 4, à côté d'ossements humains, il a trouvé de gros ossements de cheval, puis des dents du même animal, gisant à côté d'un morceau de fer ayant tout à fait la forme de la barre d'un mors. M. Chevalier, vétérinaire militaire à Constantine, a reconnu des tibias et des fémurs de cheval; il y avait des boucles et des anneaux de fer, puis du

cuivre, mais pas un seul fragment de fer à cheval. Et cependant il y avait encore au milieu de tous ces débris une médaille de Faustine, femme de Marc-Aurèle (150 ans après Jésus-Christ). Il y avait encore une petite statue de la Victoire et en bronze. Cette fouille est des plus curieuses, car ce sont bien là des tombes celtiques, qui prouvent que deux siècles après la prise d'Alesia les Gaulois suivaient encore le rituel antique pour leurs tombes, et ces Gaulois, qui avaient suivi des Romains dans la province d'Afrique, possédaient leurs chevaux, leur harnachement; mais ces mêmes chevaux n'étaient pas ferrés, comme cette fouille le fait supposer. Nous devons aussi citer ici et tout particulièrement les fouilles de tumuli celtiques faites en Algérie par M. le conseiller André, — lesquelles fouilles n'ont jamais présenté *le fer à cheval*.

C'est surtout dans la Bretagne, l'ancienne Armorique, que nous trouverons des monuments antiques à opposer aux monuments de l'Est de la France. Il est vrai que quelques archéologues les considèrent comme des monuments primitifs, antérieurs à l'époque celtique. Mais si antérieurs soient-ils, probablement que pendant bien des siècles, chez nos ancêtres les premiers habitants de la Gaule, les formes et habitudes sépulcrales n'ont pas beaucoup varié, puisque dans les siècles de civilisation, pendant lesquels les usages varient tant, le mode de sépulture reste pendant de nombreux siècles toujours le même. Or, si quelques-uns des dolmens tumulaires de la Bretagne sont considérés comme préceltiques, nous ne voyons pas aussi pourquoi, pendant l'époque celtique et même pendant l'époque romaine, on n'aurait pas conservé le même rite et les mêmes usages, puisqu'il y avait, jusqu'à ces temps-là, si peu de modifications dans les mœurs et usages journaliers.

Depuis 1853, grâce au zèle de la Société Polymathique du

Morbihan et à la bienveillance éclairée du préfet du département, M. Lefebvre, un assez grand nombre de tumulus à dolmen a pu être fouillé, et nous citerons particulièrement ceux de Tumiach, du Mont-Saint-Michel, de Kercado, de Manné-er-H'roek, de Manné-Lud, de Crubelz, de Moustoir-en-Carnao, de Kergonfals, de Pleucadec, etc.; et dans toutes ces sépultures, où la forme par incinération domine la forme par inhumation, on n'a trouvé que très-peu d'objets en bronze ou en fer, mais beaucoup d'objets finement taillés, et en pierre, ainsi que des ossements d'animaux, mais tous n'en possédaient pas.

A Lockmariaker, dans une sépulture tumulaire par incinération, M. René Galles a rencontré des tuiles à rebord, des poteries romaines, un petit bronze de Constantin II, une tête de Vénus, une tête de Lucène, etc.; à Crublez, on a trouvé sous un dolmen des tuiles ou briques romaines. Que disent ces antiquités romaines, et faut-il en conclure que ces tumulus sont de l'époque impériale? Faut-il croire que des Romains, après avoir fouillé par curiosité ces tombeaux, y ont laissé ou déposé leurs bronzes, leurs médailles, leurs poteries? Nous ne pouvons admettre cette dernière interprétation, car comment ce dernier fait se reproduirait-il en Bretagne, dans l'Est, dans le Midi de la France et même en Algérie? Et pourquoi, dans ces tumulus où l'on trouve tant d'objets en bronze et tant d'objets en fer, y trouve-t-on souvent aussi un certain nombre d'objets en silex, qui cependant devaient être très-antérieurs?

Nous en concluons donc l'impossibilité, pour le moment, de dater tous ses sépulcres, et de les nationaliser jusqu'au jour où, par suite d'un très-grand nombre de fouilles comparatives, un puissant esprit généralisateur pourra enfin débrouiller cet inconnu et nous livrer l'histoire de ces peuples

qui ont habité notre sol, comme l'illustre Cuvier, en comparant les ossements fossiles, est parvenu à reconstituer des animaux perdus et les âges successifs de la création animale. Jusque-là, ténèbres épaisses, qui ne nous permettent nullement d'affirmer quels étaient les mœurs et les usages domestiques des races celtiques ou préceltiques. C'est ce que la suite va nous prouver encore, en ne faisant que rapprocher davantage de nous cette obscurité regrettable.

M. Bouscant, de Pouilly-sur-Saône, a fouillé, depuis quelques années, un très-grand nombre de tombes burgundes; il y a trouvé toutes les armes en fer des Bourguignons, des haches en silex, des couteaux en silex et une pointe de flèche en pierre dure; un sifflet de bronze, une rondelle de bronze que l'on mettait devant le poitrail des chevaux, des mors en bronze et en fer, des pinces à épiler, et pas de fer à cheval.

Notons que dans ces tombes, évidemment postérieures de plusieurs siècles à Jésus-Christ, on y a rencontré encore des armes et instruments en silex et beaucoup d'objets en bronze.

Dans d'autres tombes burgundes, M. Bouscant a trouvé, avec des objets semblables à ceux que nous venons de mentionner, des monnaies mérovingiennes, des vases, des faulx de combat, des ferrures de char, mais pas un seul fer à cheval.

M. Troyon assure que dans les sépultures helvète-burgundes d'Echallens, près de Lausanne, il a trouvé de nombreux squelettes de chevaux, de vaches, de chiens, et c'est tout.

M. l'abbé Cochet, dans son ouvrage intitulé *le Tombeau de Childéric*, dit : « Que pour lui, aucune sépulture franque ne lui a donné le fer à cheval. »

Jarris, en Angleterre, a écrit dans ses *Remains of Payan-Saxodgn*, avoir trouvé, près d'un squelette *assis* (1), des *fers* et des équipements de cheval, dans une tombe saxonne du vi^e au vii^e siècle; les Saxons ayant commencé à envahir l'Angleterre en 450 de notre ère.

M. Fierville, dans sa *Notice archéologique du Finistère*, dit à la page 7 : « Les tumuli du Finistère n'appartiennent pas tous à l'époque *celtique*; on continua d'en élever pendant la période *romaine*, et cependant, parmi ces derniers comme parmi les premiers, *on ne trouve pas de fers*, mais on y rencontre souvent des médailles romaines. »

Les défenseurs d'Alaise prétendaient qu'on ne trouvait à Alaise, en Bourgogne, que des objets romains. Or, M. de Saulcy y a trouvé, dans divers tumuli, 156 médailles gauloises, appartenant à dix-neuf peuples de la Gaule; mais pas de médailles romaines au milieu des tombes celtiques, comme à Alaise, en Franche-Comté. Car il faut dire qu'à Amancey, lieu où M. Castan a découvert le fameux sanctuaire druidique de la Gaule, et le pontife-forgeron avec son magique tablier de cuir devant lui, invoquant la clémence de Teutatès, de Bélénus ou d'Esus, il trouvait aussi, dans un tumulus tout voisin, trois médailles romaines, dont une d'Aurélien, une de Constantin le jeune, et la troisième de Gordien. Cette médaille d'Aurélien a surtout pour nous une grande valeur historique, ainsi que nous le verrons plus tard. Et comme conséquence assez originale, dans ces tumuli où sont enfouies les médailles impériales, on y trouve *un fragment de fer à cheval*, et dans

(1) Remarquons ici ce squelette *assis* des Saxons en Angleterre, six siècles après Jésus-Christ, comparé au squelette *assis* et couché du tombeau de Manné-Beker-Noz, décrit par M. de Closmadeuc en 1865. Ce qui tend à nous faire dire qu'il ne faut pas se hâter à appeler *préceltiques* les monuments armoricains du Morbihan.

ceux qui offrent les monnaies de dix-neuf peuples de la Gaule, on n'en trouve pas.

A Surkey, en Angleterre, on a trouvé dans des tombes celtiques : un squelette humain, une carcasse de cheval, une poterie gallo-romaine, des instruments en bronze ou en fer, mais pas de fers à cheval. Tout proche, on a fouillé encore un grand nombre de tumuli romains, où tous les corps avaient été incinérés.

Les défenseurs d'Alaise, et M. Castan en particulier, sont fort embarrassés lorsque dans un même tumulus ils rencontrent des objets qu'ils considèrent comme véritablement gaulois, et tout à côté de véritables instruments gallo-romains, postérieurs de deux ou trois siècles; ils tranchent alors la difficulté en disant que cela prouve, *sur des bases solides*, que les Gallo-Romains ont souvent enfoui les cendres de leurs morts dans des sépultures d'une époque antérieure, plutôt que de reconnaître que des races différentes couchées l'une à côté de l'autre dans un même tombeau, ou dans des tombes qui se touchent encore, devaient être des races amies et qui combattaient pour la même cause, car, ainsi que l'histoire nous l'apprend, dans les derniers siècles de l'empire d'Occident c'était le plus souvent les barbares qui faisaient la force des armées romaines. Et cette preuve historique est des plus naturelle, car jamais un peuple, en aucun temps et en aucun pays, n'a osé déposer ses morts dans des tombes occupées depuis des siècles par d'autres peuples : c'eût été une profanation. La tombe a toujours respecté la tombe, et l'explication qu'on nous a donnée est mauvaise.

Dans les ruines gallo-romaines à Neuvy, près Orléans, on a trouvé beaucoup d'objets curieux, entre autres un cheval en bronze posé sur un socle, avec une bride et une chainette au cou, mais il n'avait pas de fers au pieds. Près du cheval gisaient trois statues de Gaulois en bronze, avec leur costume

barbare bien reproduit, puis vingt-neuf fragments d'un sanglier, *surgallus*, dont la grosseur pouvait être un tiers nature, aussi en bronze; puis trois sangliers de 22 centimètres de hauteur; puis une trompette en bronze de 1 mètre 44 centimètres; enfin, des fragments provenant de la bride d'un cheval.

Voilà, certes, des bronzes gallo-romains, et du premier siècle, personne ne pourra le nier. Voilà l'emblématique sanglier gaulois, le cheval de bronze avec des mors, des brides, des chainettes; puis des statues de Gaulois avec leur costume encore demi-barbare; et aux pieds de ce cheval en bronze, pas un seul fer n'est ni reproduit ni même gravé.

Nous avons cité la magnifique statue équestre et en marbre blanc que nous avons vue à quelques kilomètres de Billom, en Auvergne; c'est un morceau fort remarquable et qui devrait aujourd'hui être déjà dans un musée de l'État. Ce groupe est évidemment encore du 1^{er} siècle de notre ère, alors que la Gaule était à tout jamais vaincue et pacifiée, et ce beau cheval en marbre blanc ne porte pas trace de fers aux pieds.

Si pourtant les Gaulois ferraient avant César, il est probable qu'ils ferraient encore après, et que les Romains, ayant à combattre presque continuellement sur les bords de la Meuse, de la Moselle et du Rhin, eussent été forcés de se servir de la ferrure à clous et l'auraient utilisée pendant tout le temps de leur occupation, si réellement cet art eût été bien connu et souvent utilisé en Gaule. Or, rien n'est moins prouvé que cela.

M. Troyon est, jusqu'à ce jour, l'archéologue qui s'est le plus occupé de fouiller les cités lacustres et qui en a rendu compte dans un ouvrage fort remarquable, et il dit y avoir trouvé toutes les armes employées par les Gaulois pendant des siècles, armes en pierre, en bronze, en fer; ustensiles de toute sorte, en silex ou en métal, et même des étrilles, des mors, des ciseaux, des bracelets, mais il n'a jamais trouvé au

fond des eaux *un seul fer à cheval*, bien que ces cités aient duré des années après César, ayant les mêmes mœurs, les mêmes usages et la même religion que dans la Gaule et surtout que la Séquanie. Or, serait-il possible d'admettre qu'à Besançon les chevaux étaient *ferrés* depuis quatre ou cinq siècles, et que sur les rivages du lac de Neuchâtel la ferrure eût été pendant tout ce temps complètement inconnue? Une telle conclusion est impossible. A la Fiefenau, M. Troyon a encore retrouvé les mêmes ustensiles : armes, étrilles, scies, faucilles en fer, pointes de piques, mors, chainettes, agrafes, ciseaux, bracelets, et le fer à cheval manquait toujours. Ce qu'il y a de très-concluant dans ces fouilles, c'est qu'on y trouve souvent l'instrument qui sert à étriller le cheval, et que par conséquent on y trouverait bien certainement quelques fers à clous si réellement ils eussent été employés au temps des villes lacustres.

Le célèbre archéologue a cependant trouvé un *fer* dans un tumulus de Grachwyl, près Berne, avec un éperon sans mollette, une très-belle épée ouvragée, un beau vase en bronze de forme étrusque, type de la belle époque romaine; aussi ajoute-t-il cette supposition : « Il est possible que ce tumulus ait été élevé pendant la période romaine. »

MM. Cochet et A. Bertrand se chargeront de dater ce tumulus dans des écrits que nous citerons plus loin, comme nous parlerons aussi de la colline des sacrifices de Chavannes, où il s'est encore trouvé des ossements, des mors, des éperons et *cinq fers à cheval*. Dans tous les cas, le récit des fouilles de Grachwyl n'amène pas M. Troyon à remonter aussi haut que M. Castan dans la date qu'il assigne aux objets qu'il a trouvés, car il dit simplement : « Il n'est pas rare de retrouver le fer de cheval dans les ruines romaines. »

Ruines romaines de quel siècle? C'est ce que nous étudierons!

Commençons donc par exposer ici les réflexions et avis des archéologues qui ont conquis depuis longtemps dans la science une réputation de savoir qui les fait jouir d'une autorité respectable et respectée, et qui, en traitant les matières dont nous avons dit quelques mots à la hâte, font toujours pencher la balance du côté de la vérité, tout en rendant à chacun le mérite qui lui est dû. Hommes de science positive avant tout, ils ne s'occupent pas de réfuter, erreur par erreur, ceux qui, planant d'un vol trop élevé au-dessus des minces détails qui nous occupent, perdent de vue la terre et rapportent tout aux cieux. Ce qui a fait dire à M. Ch. Lenormand, de l'Académie des Inscriptions :

« On passerait sa vie en escarmouches si l'on voulait réfuter tout ce qui se dit de hasardé dans le domaine des sciences historiques, champ mal gardé par l'opinion, et que fourragent à chaque instant des nuées de volontaires trop zélés. »

Dans ses remarques au sujet des tombelles celtiques d'Alaise, M. de Saulcy, président de l'Académie des Inscriptions, dit qu'elles ont donné les trois époques : de pierre, de bronze et de fer ; puis il ajoute que le fer n'a été, dans sa première période, que la reproduction du bronze, et que la belle période gauloise du fer a été l'époque gallo-romaine.

C'est aussi l'opinion du célèbre conservateur du Musée Archéologique de Copenhague, M. Worsaaë, dont le nom fait autorité dans la science, et qui, lui, reporte l'âge de fer, pour la Scandinavie, à cinq siècles après Jésus-Christ.

En analysant les tumuli d'Alaise, M. de Saulcy ajoute :

« L'originalité de ce troisième tumulus d'Auvenay tient sur tout au bracelet de fer, car il est constant que le fer n'a été employé que tard pour la confection des bijoux. » Diodore de Sicile prétend que les Gaulois, du temps de César, jouissaient d'une certaine civilisation : les Gaulois de la Nar-

bonnaise, dite depuis longtemps province romaine, c'est possible; mais les Gaulois du Centre, du Nord et de l'Est, ce n'est pas ce que nous dit César. Il nous suffirait, pour le prouver, de citer le Commentaire du conquérant des Gaules, surtout lorsqu'il parle de leurs mœurs et de leurs habitations.

Du temps de Tacite, les Germains ne se servaient pas encore d'armes en fer; c'est lui-même qui le dit. Si du temps de Tacite, 134 ans après Jésus-Christ, les Germains n'avaient pas encore d'armes en fer, il est probable que celles des Gaulois n'étaient pas très-perfectionnées, ainsi que leurs ustensiles. Ce sont des probabilités historiques qui, nous en sommes certain, passeront bientôt à l'état de certitude; de même qu'à l'aide de preuves ultérieures on finira par démontrer que quelques cités lacustres existaient encore pendant notre ère.

En 1861, M. A. Bertrand, membre de la Commission de la carte des Gaules, alla visiter le Musée Archéologique de Besançon, et ce qui nous a frappé, c'est que dans l'énumération de tout ce qu'il a vu il ne cite aucun fer à cheval. Nous ne pouvons cependant douter de leur existence, puisque M. Quicherat était présent aux deux fouilles dans lesquelles M. Castan a trouvé dans chaque tumulus un fragment de fer à cheval.

Cette découverte est digne du plus grand intérêt et mérite alors d'être étudiée, analysée dans tous ses détails et ses rapports. Nous y reviendrons donc dans un instant. Dans tous les cas, voici les réflexions de M. A. Bertrand à la suite de sa visite au Musée bisontin : « Presque tous les objets tirés de
« Mandeure et de Besançon ressemblent à ceux que nous
« avons vus dans les collections romaines et gallo-romaines,
« et ne diffèrent que par le plus ou le moins de perfection du
« travail, et les objets exhumés depuis cinq ou six ans des

« tumuli de la contrée soulèvent une série de problèmes nouveaux, dont bien peu nous semblent résolus.

« Nous voulons parler des vitrines consacrées aux communes déjà célèbres, grâce à la querelle récente de la Franche-Comté et de la Bourgogne, et qui portent le nom d'Amancey, d'Alaise, Saraz, Refranche, Flagey, Cadmène, etc. Ne se sent-on pas tout dérouté en abordant ces vitrines? Ce ne sont pas là, en effet, les armes et ornements gallo-romains ou burgundes que nous connaissons. Les classerons-nous parmi les objets celtiques? Non, assurément! Ils ont sans doute avec ces derniers beaucoup de rapports; mais à côté de plaques, de ceinturons et de bractelets en bronze, dont le type paraît bien déterminé, que sont les nombreux objets en fer, les roues de char, et cette petite épée en fer à antennes, ce poignard en fer également à antennes et à poignée et fourreau en bronze, dont on ne retrouve, si nous ne nous trompons, le type que dans les lais de la Suisse? Qu'est-ce, enfin, que cette boucle en fer et ces objets en bronze doublés de fer? »

Ces divers objets nous indiquent avec une très-grande probabilité l'époque germaine du commencement de notre ère, puis l'époque lacustre, et enfin la période de décadence de l'âge de bronze en Gaule.

Mais reprenons les savantes réflexions que nous reproduisons textuellement : « D'un autre côté, voici, sortant des mêmes tumuli, des genouillères en bronze que l'on pourrait croire romaines, des fibules (agrafes) d'un âge beaucoup plus rapproché de nous, des brassards et des bracelets en bois, des couteaux et des haches en silex, enfin des monnaies romaines d'un âge relativement moderne (Aurélien et Constantin le jeune), qui jettent l'esprit dans un grand embarras et ne permettent pas de dire autre chose, sinon qu'il y avait, chez les populations qui ont déposé leurs morts

« sur ces plateaux et dans ces vallées, un mélange de barba-
« rie et de civilisation bien singulier. Faut-il croire qu'il y a
« là des tombeaux de plusieurs époques superposées? Faut-il
« faire remonter la plus grande partie de ces sépultures à une
« époque antérieure à César? Faut-il leur assigner une date
« beaucoup plus récente et penser que ce sont des popula-
« tions qui, au iv^e ou v^e siècle, avaient conservé au milieu de
« la Gaule civilisée leurs antiques habitudes? Sont-ce des
« hordes barbares ayant fait partie des grandes invasions de
« cette époque, et qui se seraient fixées dans ces parages? Ce
« sont des questions qui, dans l'état actuel de la science,
« nous paraissent *insolubles*.

« Quand d'autres tumuli semblables auront été fouillés à
« l'Ouest, au Centre, au Nord de la Gaule; quand en Alle-
« magne et dans le Nord de l'Europe on aura fait de sem-
« blables recherches, on pourra, par la comparaison des
« objets obtenus et chez nous et à l'étranger, se prononcer
« et conclure. Jusque-là, toute affirmation nous paraît *préma-
« turée*.

« D'ailleurs, en Franche-Comté même, sur ces trente ou
« quarante mille tumuli signalés, combien en a-t-on fouillé?
« Une centaine tout au plus! Peut-on rien faire de mieux,
« dans une pareille situation, que de réunir les objets trouvés
« sans émettre *aucun avis*? »

Puis le même archéologue écrit encore dans le numéro de
janvier 1861 de la *Revue Archéologique* : « Notre sol est
« rempli de tombes celtiques, romaines, burgundes, helvètes,
« vandales, suèves, germanes, il s'agit de débrouiller tout
« cela. »

C'est aussi notre avis, et il nous sera facile, l'histoire en
main, de prouver cette assertion.

Dans son ouvrage sur la *Normandie souterraine*, page 33,
M. l'abbé Cochet s'exprime ainsi : « La période la plus ob-

« scure et la plus difficile à définir dans les sépultures de nos
« contrées, est celle des iv^e et v^e siècles, que j'appellerai de
« *transition* : c'est le passage de l'urne au cercueil, passage
« qui ne s'est fait ni subitement ni complètement. Entre les
« deux phases de l'inhumation romaine et de l'inhumation
« franque (ou barbare), il y a des nuances imperceptibles,
« insaisissables, et si les Francs sont devenus tout à coup
« chrétiens, il n'en a pas été de même de la race gallo-
« romaine, qui faisait alors et qui fit toujours le fond de la
« population. Ceux-là passèrent très-lentement du paganisme
« au christianisme.

« Le v^e siècle est un temps de luttes et d'invasions de toute
« espèce. Aussi le sol de cet âge renferme-t-il des couches
« de barbarie et des assises de civilisation. Ce sont les Césars
« par le fond et les Saxons sur les bords. » (Expression des
plus heureuses et des plus justes.)

« Voilà pourquoi les sépultures de cette époque se dis-
« tinguent par le mélange de toutes les coutumes, de tous
« les caractères, de toutes les nationalités. On sent que la
« lutte est chez les morts comme elle est chez les vivants,
« dans le tombeau comme dans la vie. D'abord on ne brûle
« plus les corps, l'idée romaine est vaincue, l'usage païen
« est aboli. L'inhumation est redevenue générale à partir de
« Constantin; mais cette inhumation, que quelques-uns sou-
« tiennent n'avoir jamais cessé tout à fait, conserve presque
« tous les traits distinctifs de la sépulture païenne. Ainsi,
« les Gaulois du Haut-Empire s'entouraient de vases, de
« cruches, d'assiettes, de lagènes remplies de vin, de bijoux,
« de colliers, de bracelets et de la médaille ou monnaie pour
« l'avare nocher du Styx. Ses armes sont à côté de lui et ses
« bijoux ornent son corps. »

Ces pensées sont faites avec autant de sagesse, de calme
que de jugement; à ces idées on reconnaît le grand archéo-

logue qui ne se passionne jamais, examinant le pour et le contre de chaque question avec un scrupule parfait.

Continuons donc de citer le savant abbé : « Ce n'est pas
« sans un certain sentiment de défiance que nous citerons
« les sépultures celtiques explorées dans la vallée de la
« Somme, à Port-le-Grand, par M. Hecquet d'Orval. Si la
« poterie a tous les caractères gaulois, les deux médailles
« d'Adrien et de Marc-Aurèle sont de nature à faire réflé-
« chir les hommes éclairés et difficiles, et à faire reporter
« ces urnes à des Gaulois vivant sous la domination ro-
« maine. » Et il termine ce passage par ces mots : « M. Ri-
« gollot, dans son savant mémoire qui est comme un traité
« complet de la matière, a fort bien démontré que tous ces
« hommes : *Helvètes, Burgondes, Allemani, Anglo-Saxons*,
« étaient les frères de nos Mérovingiens et qu'ils avaient
« tous à peu près les mêmes mœurs, usages et croyances. »

En 1862, l'Académie des inscriptions a couronné un mémoire de M. A. Bertrand sur cette question : *Déterminer, par l'examen approfondi des découvertes modernes, ce que ces mêmes découvertes ont ajouté à nos connaissances sur l'origine, les caractères et la destination des monuments dits celtiques.* Or, dans ce mémoire qu'il serait trop long d'analyser, l'auteur prouve, en comparant les fouilles faites en divers points de la France, que pour répondre à cette question tout est à revoir et à vérifier; mais que cependant les tumuli de l'Est de la France, qui contiennent du *bronze*, du *fer* et même des *médailles romaines*, sont d'une époque bien plus rapprochée de nous que les tumuli de l'Ouest, qui ne contiennent que des objets de pierre ou de bronze, et il ajoute que, pour lui, les tumuli de l'Est ne sont pas celtiques.

Et pour nous aussi; et lorsque le moment sera venu de le prouver, nous le prouverons.

Il n'y a donc pas tant à s'écrier, après avoir trouvé dans

deux tumuli bisontins des fragments de fers à cheval : un dans chaque tumulus, que ces fragments prouvent que la ferrure à clou existait certainement, positivement chez les Gaulois. Il y avait d'abord à bien caractériser les tumuli en question et à leur assigner une date. Aussi, lorsque l'honorable M. Quicherat, répondant à M. le colonel de Cognard, dans le *Moniteur de l'Armée* du 16 avril 1862, soutient : 1° que le terrain près d'Alaise pouvait fort bien convenir à un combat de cavalerie, parce que à cette époque les chevaux gaulois étaient ferrés ; 2° et que la preuve de la ferrure des chevaux gaulois, du temps de César, existait par suite de la découverte de deux fragments de fers trouvés dans deux tumuli du pourtour d'Alaise, situés à un kilomètre l'un de l'autre, laquelle découverte avait été faite par M. Castan et en sa présence. Nous n'avons pas été convaincus, et pas davantage en relisant le même fait toujours expliqué de la même manière dans plusieurs numéros du *Moniteur universel* de 1862. Car ces deux fragments de fer sont les seuls qui, jusqu'à ce jour, aient été trouvés soit dans des tumulus de l'Ouest, du Centre, du Sud et même de l'Est de la France, et même dans les tumuli gaulois de l'Algérie ; il n'y a donc, dans la découverte de deux fragments de fer à cheval dans les tombelles du pourtour d'Alaise, qu'un fait exceptionnel qui mérite d'être analysé, comparé, étudié froidement avant qu'on ne s'empresse d'en tirer des conséquences appelées à tort *positives, irréfutables*. Certes, il ne nous appartient pas de donner une leçon à personne ; mais ce n'est pas parce que l'honorable M. Quicherat s'est empressé de tirer des deux faits que nous venons de rappeler une conclusion historique, que nous devons accepter sa conclusion sans la revoir, loin de là ; la formule, *magister dixit*, n'a pour nous aucune valeur dans les sciences du pur examen, ce qui nous fait dire tout d'abord que la saine philosophie et

la saine logique doivent toujours, en des circonstances semblables, ne pas se hâter dans leur énoncé.

Où les fers trouvés proviennent de tumuli celtiques ou ils n'en proviennent pas. S'ils sont celtiques, d'autres tombelles celtiques en offriront probablement, ou d'autres non celtiques, et c'est alors que le jugement humain pourra s'exercer avec des bases sérieuses d'examen; jusque-là, la question n'est pas mûre, et, comme dit M. A. Bertrand, elle est *insoluble*.

M. Quicherat, dans sa lettre aux journaux, parle de deux fragments de fer à cheval; nous n'en n'avons vu qu'un de cité par M. Castan; l'autre nous a échappé. — Qu'à cela ne tienne, un ou deux c'est même chose; mais nous ne les daterons, quant à leur origine, que lorsque d'autres semblables nous auront permis de nous prononcer, en les comparant entre eux.

Revenons donc à M. l'abbé Cochet, qui a bien certainement écrit ce qu'on peut lire de plus intéressant et de plus savant sur l'histoire du fer à cheval; car c'est lui qui le premier, jusqu'à ce jour, a traité cette question *ex professo*; aussi ne saurions-nous mieux faire que d'extraire d'un de ses ouvrages, le *Tombeau de Childéric*, ses principales idées sur l'origine du fer à cheval :

« Le fer trouvé par le fils de Chifflet fut envoyé à son père
« par ce dernier; il était tellement rongé par la rouille, que,
« en cherchant à reconnaître les trous dont il était percé, ce
« fer pourri tomba en poussière, et il n'en resta plus que le
« dessin. (Chifflet, *Anastasis*, page 221 et 223.) Tels sont
« les renseignements du bon Anversois, et nous y ajoutons
« l'image qu'il nous a transmise, et que nous réduisons de
« moitié.

« Disons d'abord que la vue de cet objet soulève plusieurs
« questions incidentes ou préliminaires que nous allons traiter
« séparément. La première de toutes est que la forme de ce

« fer est tout à fait moderne, et cette nouveauté de la forme
« m'inspire des inquiétudes sur l'existence réelle de l'objet;
« et malgré le soin que Chifflet a mis à nous en conserver la
« forme, je dois dire que la très-petite quantité de métal
« primitif qui figure dans le dessin, me fait craindre que le
« vieil interprète n'ait pris, pour le fer lui-même, un tronçon
« des garnitures du cercueil. Si ce soupçon naît chez moi
« fort involontairement, il faut l'attribuer à deux causes, qui
« ne sont que trop fondées. La première, les trop nombreuses
« erreurs commises par Chifflet dans l'interprétation de plu-
« sieurs objets, tels que fibules, bourses, coffrets, etc.; en-
« suite, et c'est là mon plus fort argument, c'est que jus-
« qu'ici ce fer est resté *l'unique de son espèce*, que l'on fasse
« remonter, avec certitude, jusqu'à l'époque mérovingienne
« ou gallo-romaine.

« Nous possédons beaucoup de fers, disons mieux, beau-
« coup de sabots de fer pour chevaux et mulets, appartenant
« à ces deux périodes antiques, que nous désignons commu-
« nément sous le nom de franque et de romaine. Eh bien!
« pas un seul jusqu'ici n'a été trouvé ressemblant à celui-là.
« Pour les temps romains, nous connaissons des sabots en
« fer trouvés en bien des endroits (suit une liste que nous
« avons reproduite au sujet des hipposandales); mais pour
« les temps mérovingiens, nous sommes moins bien rensei-
« gnés. La lacune même serait complète, s'il ne nous était
« arrivé quelques faits venant d'une source digne de foi.
« (Nous admettons la réalité des objets trouvés, mais nous
« n'admettons pas l'interprétation qu'on en donne.) Et ces
« faits, loin de confirmer l'autorité du fer de Childéric, ten-
« draient plutôt à l'infirmer, car ils prouvent la *persistance*
« des *sabots de fer* pendant la période *franque* ou *gallo-*
« *romaine*.

« M. Lindenschmit en Allemagne, Roach-Smith en Angle-

« terre, puis M. de Widranges en France, disent en avoir
« trouvé. Je le déclare franchement, j'ai quelque peine à ac-
« cepter cette assertion.

« En effet, sur les quatre chevaux trouvés à Evermeu,
« nous n'avons jamais rencontré de fers, et pourtant les
« jambes ne manquaient pas. En revanche, nous avons
« trouvé beaucoup de boucles et des mors bien caracté-
« risés.

« Rien de plus commun que les brides, rien de plus inso-
« lite que les fers. Et encore, si l'on signale quelques chaus-
« sures de cheval, ce sont des sabots dans le genre antique;
« et nulle part, dans notre siècle de recherches et de criti-
« ques scientifiques, on ne cite, à ce que je sache, des fers
« pareils à celui du tombeau de Childéric (1). Mais je dois
« ajouter que les musées et les recueils d'archéologie nous
« fournissent beaucoup de fers de chevaux et de mulets,
« sinon parfaitement semblables, du moins se rapprochant
« beaucoup de celui de Childéric; mais tous ces fers man-
« quent de date certaine, et sont privés d'attribution positive,
« non pas seulement en raison de leur forme, mais surtout à
« cause du milieu dans lequel ils ont été recueillis, milieu
« qui jusqu'ici n'a été ni bien caractérisé, ni facile à déter-
« miner. Parmi ces fers, je cite en première ligne celui qui a
« été tiré de la Motte du Chatelard, à Chavannes, canton de
« Vaud (Suisse). Cette motte, étudiée vers 1854 par
« M. Troyon, a été jugée par lui une colline à sacrifices, car
« il y a rencontré près de 500 ossements d'animaux. Parmi
« les objets de fer que contenait ce monticule factice, il s'est
« trouvé des éperons, des mors, des fers de chevaux. Ces
« derniers, au nombre de cinq, étaient de petite dimension

(1) Ceci s'imprimait cependant en 1859; mais il est probable que l'auteur ignorait encore la découverte de M. Castan en 1858.

« et d'un travail assez primitif (1). « Ils n'ont ni crampons, ni éponges; les étampures, au nombre de six, dont trois de chaque côté, ont dû repousser le métal sur le bord extérieur, de manière à former une ligne ondulée. Les clous, plus carrés et plus forts que ceux dont on se sert aujourd'hui, sont munis d'une tête haute et plate, qui, avant l'usure, pouvait remplacer quelque peu les crampons. »

« Maintenant, à quelle époque de l'histoire M. Troyon fait-il remonter sa colline de Chavannes et les antiquités qu'elle renferme? C'est ce qu'il n'a pas encore déterminé d'une manière précisée. Toutefois, il incline à la considérer comme datant d'une invasion des Vendes ou Slaves, qui aurait eu lieu du v^e au vi^e siècle de notre ère. Cependant, il n'exclut pas de ces conjectures les excursions des Hongrois et des Sarrasins, qui eurent lieu jusqu'au x^e siècle (2).

« Toutes ces réflexions historiques peuvent s'appliquer aux fouilles helvète-romaines de M. Bonsteten, en Suisse, où il a trouvé la pince sans étampures d'un fer; ainsi qu'aux fouilles du camp de Dalheim, où M. de Namur a trouvé des fers à clous qu'il considère comme romains, et il conclut : Pour nous, nous ne nous montrerons pas si empressé de conclure. Comme nous ignorons le milieu exact dans lequel les fers à clous ont été trouvés, nous hésitons en pensant qu'à Dalheim il y avait des choses postérieures à l'époque romaine, et que, dans une si vaste enceinte, bien des chevaux ont passé depuis ceux des derniers Césars.

« De même pour ceux du Luxembourg trouvés à Steinfurd en 1856, par M. Engling, qui les croit de l'époque romaine, etc. »

(1) Troyon, *Cités lacustres*, 1 vol., 1850.

(2) Les ondulations des fers le font justement supposer.

Telles sont les réflexions prudentes, sages et savantes de M. l'abbé Cochet, et elles sont bien dignes d'être entendues, car c'est par une aussi sage logique que l'on peut espérer un jour d'arriver aux vérités archéologiques; et quant à l'empressement avec lequel on se hâte d'écrire l'histoire d'une origine industrielle parce que dans deux uniques tombes on a découvert des fragments de cette industrie, nous croyons qu'il y a là une précipitation, cause de nombreuses erreurs.

Quoi qu'il en soit, le jour où toutes les tombelles du pourtour d'Alaise auront une date reconnue comme très-probable et tout au moins vraisemblable, de ce jour l'origine historique de la ferrure aura fait un pas immense et approchera beaucoup de sa solution. Comment, nous dira-t-on, les tombelles du pourtour d'Alaise ne sont pas celtiques ou toutes celtiques, nous voulons dire d'avant Jésus-Christ? Il paraît que non, puisque d'abord toute la Commission de la carte des Gaules se refuse toujours à voir, dans l'Alesia de la Franche-Comté, l'Alesia de César, l'ancienne métropole de la Gaule; et qu'ensuite l'examen comparatif de toutes les tombelles de la Séquanie, ou tout au moins du pourtour d'Alaise, contiennent des objets d'époques historiques si différentes (1).

§ 6.

Si les tombelles du pourtour d'Alaise ne sont pas toutes celtiques, de quelle époque sont-elles donc? Peut-on le savoir et l'affirmer après ce qui reste encore à étudier? Quand on songe que pendant cinq cents ans, près de deux millions de barbares de tant de races, de tant de mœurs et de reli-

(1) Ce volume était lu avant la publication du 2^e volume de la *Vie de César*.

gions différentes ont traversé les plaines et les montagnes de l'ancienne Séquanaise?

Ce dont nous allons donner des preuves ; et pour ne pas remonter trop haut, nous partirons seulement du milieu du III^e siècle, de l'année 223 après Jésus-Christ.

De 223 ans après Jésus-Christ jusqu'à l'année 254, c'est le règne d'un excellent prince, Alexandre Sévère. — Une partie de la Gaule, voisine du Rhin, est pillée par les Germains, qui y firent irruption. Après l'expulsion des Germains, Alexandre Sévère est assassiné par l'influence du Goth Maximin qui, après l'assassinat, se fait déclarer empereur.

En l'année 249, l'empereur Dèce apaisa en Gaule une guerre civile qui avait bouleversé tout le pays.

En l'an 256, apparition première des Francs battus par l'empereur Aurélien.

De 256 à 259, les Francs dans le Nord et les Germains dans le Sud, passèrent le Rhin et se ruèrent sur toute la Gaule, pénétrèrent jusqu'à Langres où ils portèrent également le meurtre, la flamme et le pillage, et ruinèrent une foule de villes, entr'autres Clermont, et ce ne fut que dans les environs d'Arles qu'ils purent être arrêtés, et alors ils se portèrent les uns vers l'Espagne, et les autres vers l'Italie.

Dans cette irruption en Gaule, ils commirent un grand nombre de massacres, surtout dans le pays des Lingons, et c'est au milieu de ces massacres que périt saint Didier, évêque de Langres. Tout cela ne se passait donc pas bien loin d'Alaise, et il n'y a rien d'étonnant qu'on trouve dans quelques tumulus d'Alaise des monnaies d'Aurélien, puisque c'est sous cet empereur que cette formidable invasion eut lieu.

De 270 à 275, à la mort d'Aurélien, à l'Orient les Scythes, à l'Occident les Germains se répandirent sur l'Empire romain ;

70 villes voisines du Rhin tombèrent au pouvoir des barbares, qui les saccagèrent pendant cinq ans.

Les Francs, les Bourguignons, les Vandales, les Alemani, dévastèrent toutes les deux Germanies et la Séquanie. Heureusement qu'après cinq années d'invasion, Probus parvint à être reconnu Empereur, et aussitôt il accourut pour chasser enfin les barbares de la Gaule; il les repoussa dans leurs limites en Germanie, et écrivit après ce beau fait d'armes la lettre suivante au Sénat : (1)

« Grâce aux Dieux, pères conscrits, la Germanie est sou-
« mise au loin : neuf rois sont venus se jeter à mes pieds et
« aux vôtres. Les barbares ensemencent et labourent leurs
« terres pour vous; ils combattent pour vous. Rendez donc,
« selon votre coutume, des actions de grâce aux Dieux, car
« quatre cent mille ennemis ont été tués; seize mille ont été
« répartis dans notre armée; soixante-dix villes ont été re-
« prises, et la Gaule est délivrée. Ses campagnes sont culti-
« vées avec les bœufs des barbares; leurs troupeaux servent
« à notre nourriture; leurs haras à remonter notre cavalerie,
« et leur blé remplit nos granges. » (2)

Ce chiffre, considéré par quelques historiens comme exagéré, ne nous étonne pas si nous songeons que les barbares avaient fait invasion avec leurs femmes et leurs enfants.

« En l'année 286, commencement des dévastations com-
« mises par les Bagaudes, sous Maximin. Ils menacent les
« villes du pillage et de l'incendie. (3)

« En Gaule, les exactions avaient poussé le peuple à bout.
« Quand les fléaux du dehors étaient pour un moment écar-

(1) Berlier, *Histoire des Gaulois*, p. 139.

(2) Vopiscus, *Histoire de Probus*.

(3) H. Martin, *Histoire de France*, p. 276, 1^{er} vol.

« tés, les fléaux du dedans sévissaient plus insupportables
« encore. Le fisc employait tous les moyens, la prison, la con-
« fiscation, la torture, même contre les personnes libres,
« pour arracher aux contribuables leur dernière obole. (1)

« Cent mille hommes poussèrent un cri de désespoir. Les
« paysans, les colons, écrasés, affamés, quittèrent leurs sil-
« lons, tuèrent et mangèrent leur bétail, montèrent sur leurs
« chevaux de labour, et après avoir pillé et brûlé les maisons
« éparses dans la campagne, ils fondirent sur les villes, saisis
« d'une haine furieuse contre cette civilisation étrangère qui
« n'asseyait la magnificence de quelques-uns que sur la mi-
« sère presque universelle. »

En 291, l'empereur Maximien permet aux *Francs* de s'établir sur les territoires trévirien et nervien.

En 297. Dans cette année, les Germains firent une très-grande irruption dans les Gaules et vinrent jusqu'à Langres, sur le territoire des Lingons, où l'armée de Constance Chlore les atteignit; là, il y eut une très-grande bataille, dans laquelle l'Empereur tua aux Germains 60,000 hommes et les força à regagner les bords du Rhin.

Dans la première moitié du iv^e siècle, les barbares firent plusieurs irruptions en Gaule, et particulièrement en 308, où Constantin ayant vaincu les Francs envahisseurs, fit dévorer par les bêtes, dans l'amphithéâtre de Trèves, les deux chefs barbares de cette invasion.

Puis, en 341, les Francs envahirent de nouveau les deux Belges et y résidèrent quatre années; mais ils furent repoussés par l'empereur Constant, qui cependant leur permit d'habiter la Batavie et la Toxandrie. Il en fut de même en 350 et en 352.

Dans l'année 354, les Germains, sous la conduite des deux

(1) H. Martin, *Histoire de France*, p. 280, 1^{er} vol.

frères Gundomade et Vadamare, recommencèrent encore à envahir la Gaule. L'armée impériale était à Châlons-sur-Saône, retenue par la disette; enfin, elle part sous les ordres de Rufin, et poussant les Germains jusque sur les bords du Rhin, ces derniers firent la paix. Mais en 355, l'invasion recommença; quarante-cinq villes, sur la rive gauche du Rhin, furent mises en ruines; presque toutes les familles riches ou nobles de la Gaule périrent par le fer des barbares ou tombèrent en esclavage. A la suite de cette dernière invasion, ils occupèrent pendant plusieurs années la *Séquanie* et la *Germanie* première. L'état des Gaules était des plus misérables.

« C'était Constance, fils de Constantin, qui les avait appelés
« en partant pour Milan; mais les cris de détresse de la Sé-
« quanie et de la première Germanie déterminèrent enfin
« Constance à songer à eux. Il envoya en Gaule son cousin
« Julien, qui était en Grèce. Julien partit et trouva le pays
« dans un état de dévastation extrême. Dans les deux Ger-
« manies, les deux Belghiques, la Séquanie, etc., près de cin-
« quante forteresses avaient été démantelées. Ils avaient fait
« autour et au-devant d'elles une vaste solitude, toute vide
« d'habitants; ceux qui avaient pu éviter l'esclavage s'étaient
« réfugiés dans l'intérieur de la Gaule, mais les barbares les
« y suivirent. Les bandes germaniques, laissant le gros de
« leurs nations sur le Rhin, la Meuse, la Moselle, sillonnaient
« toutes les provinces de leurs courses dévastatrices, portant
« partout le pillage, l'incendie et la mort. Autun lui-même
« était assiégé par les Allemands, et les malheureux Gaulois
« attendaient avec indifférence l'approche des Germains. » (1)

Pendant toute l'année 356, Julien, ayant gagné Reims, opéra dans le Nord; mais au commencement de 357, il se vit

(1) H. Martin, *Histoire de France*, p. 305.

bloqué dans Sens, toute la Belgique étant complètement dévastée. Julien, s'étant dégagé de Sens, opérait de nouveau dans le Nord, et Barbation, maître de l'infanterie, opérait dans l'Est, lorsque des Lètes passèrent entre les deux armées et se dirigèrent sur Lyon, qu'ils faillirent surprendre; mais trouvant les portes fermées, les barbares dévastèrent les environs. Enfin, après bien des alternatives, Julien leur livra une grande bataille près de Strasbourg, et leur tua un très-grand nombre d'hommes. Ils repassèrent le Rhin. Julien vint passer l'hiver à Paris. Mais que de ruines restèrent sur la terre, pour indiquer les ravages faits en Gaule par les Germains pendant les trois années 355, 356 et 357! C'est sous l'empereur Julien que le Gaulois Jovien, grand maître de la cavalerie romaine, et dont le tombeau est à Reims, battit plusieurs fois les Germains, et entre autres à Scarppone (Pont-à-Mousson), en 367. — Nous avons dit que les statues équestres de son tombeau ne portaient pas de fer à cheval.

De 358 à la grande invasion germanique de 407 et pendant cinquante ans, de nombreuses invasions eurent encore lieu; mais nous ne ferons que les mentionner, car elles se ressemblent toutes.

En 368, les Francs et les Saxons envahirent la Gaule et poussèrent jusqu'aux régions maritimes de l'Ouest.

En 376, les Allemands, au nombre de quarante à cinquante mille hommes, franchirent le Rhin et fondirent sur la Gaule. L'empereur Gratien envoya contre eux deux généraux, Nannienus et Mallobaude, qui repoussèrent l'invasion et finirent par livrer bataille près de Argentaria (Colmar), et les barbares y furent taillés en pièces. L'un des chefs de l'armée romaine, Mallobaude, homme d'un grand courage, était lui-même *roi des Francs et comte des domestiques de l'empereur* (1). Ce n'é-

(1) Amien Marcellin, liv. 31, chap. 10.

taut pas la première fois que le sort des armées romaines était confié à des généraux barbares ; et depuis César qui a vaincu à Alesia en partie à l'aide de la cavalerie germane, jusqu'à Aétius qui avait à ses gages tantôt des Huns pour combattre les Francs ou les Bourguignons, tantôt des Francs et des Bourguignons pour repousser les Huns, le nombre en est considérable

En 378, les Huns apparaissent à l'Orient de l'Europe.

En 381, abolition du paganisme à Rome par Gratien. Ce prince avait choisi une troupe d'Alains pour lui faire sa garde d'honneur ; tandis que Baudon et Arbogaste, tous les deux Francs d'origine, commandaient les armées romaines dans les Gaules.

En 389, sous l'empereur Valentinien, le Franc Arbogaste prit de lui-même le titre de général de la milice, puis après une longue lutte avec cet empereur, il fit assassiner Valérien et nomma Eugène empereur romain, qui peu après fut condamné à mort par Théodose. Ce fut seulement sous les règnes de Théodose en Orient, et de Gratien et de Valentinien II en Occident, que le culte public du paganisme fut aboli à Rome, en Gaule et en Espagne ; mais rien ne fut changé quant aux idées religieuses des Germains et des Francs. Cependant, à cette date, les Goths germains du Sud étaient déjà convertis, et quelques années plus tard les Bourguignons allaient en faire autant.

Nous arrivons enfin à la grande invasion du commencement du v^e siècle. Les frontières de la Gaule étaient dégarnies de troupes lorsque dans la nuit du 1^{er} janvier 407 les Vandales, les Suèves, les Alains, suivis des Hérules, des Marcomans et d'autres peuples germains passèrent le Rhin et se jetèrent sur la Gaule entière. Les deux Belghiques, la Séquanie, la Morinie la Lyonnaise, la Novempopulanie, l'Aquitaine furent ravagées, et la ville de Toulouse, fortement rançonnée, n'est préservée d'une destruction totale que sur les instantes supplications de

son évêque Exupère. La famine enfin, suite nécessaire d'un pillage universel, vient terminer la vie des hommes que le fer a épargnés.

Une armée de Saxons, d'Hérules, de Burgondes, de Sarmates, de Gépides, étaient entrés en Gaule à la suite de la masse émigrante, dit M. Henri Martin, sans autre vue que le pillage, et achevaient de dévaster le Nord durant les ravages des coalisés dans le Midi; ils emmenèrent en captivité tant de Gaulois que les cités belges, selon l'expression d'un contemporain « furent transférées en Germanie. »

« Alors l'Hérule aux joues verdâtres, le Saxon aux longs cheveux, le Bourguignon haut de six pieds, le Sicambre tondu jusqu'à la peau, le Vandale tatoué, l'Alain vêtu du cuir des bêtes, tous péle-mêle, se jettent comme un torrent dévastateur sur les contrées qui bordaient les rives du Rhin. Le pays qui se trouve entre l'Océan et le Rhin est livré à la destruction. »

On ne voyait plus dans les campagnes ni troupeaux, ni arbres, ni moissons; les barbares ne laissaient après eux qu'un sol nu et des débris fumants. « Ni les places fortes entourées par l'eau des fleuves, ni les châteaux situés sur les rochers abrupts n'échappaient à leurs furieux assauts ou à leurs stratagèmes perfides. La ruine de la Gaule eût été moins complète si l'Océan tout entier eût débordé sur les champs gaulois. (1) »

Constantin, qui de soldat obscur s'était fait nommer empereur, essaya de les chasser du territoire de la Gaule, mais il ne put y parvenir et fut obligé de traiter avec eux, et il ne partageait la Gaule que de compte à demi avec les Alains, les Suèves, les Vandales. C'est pendant ce triste état de choses

(1) Saint-Jérôme. Eptre ad Ageruchiam — Carmen de Providentia. Voir les *Historiens de la Gaule*, tome I, page 777.

que Rome, pour la première fois, fut prise d'assaut et livrée au pillage le 24 août 410.

Dans les années 410 et 411, les Francs et les Germains traversèrent souvent la Séquanais et la Lyonnaise pour aller secourir Constantin assiégé dans Arles par Constance. Alors apparurent en Gaule pour s'y établir définitivement deux peuples qui devaient y fonder deux royaumes, origine de nos royaumes d'Aquitaine, de Languedoc et de Bourgogne.

Nous n'irons pas plus loin, car nous pensons en avoir dit assez pour faire connaître l'énorme quantité de peuples barbares, de race germanique, qui pendant près de trois siècles firent non-seulement de si nombreuses invasions en Gaule, que c'est à peine si les armées romaines avaient le temps de se reposer, mais encore en dévastèrent bien des fois le territoire sur lequel ils s'établissaient parfois pendant plusieurs années. Ils y étaient donc avec leurs mœurs, leurs usages, leur religion, leur barbarie et leur haine de la civilisation romaine; et il n'y avait pas que des combattants traversant ces contrées; c'étaient des peuplades entières, femmes, enfants, vieillards, qui émigraient et marchaient, marchaient sans cesse pour aller avec leurs chariots, leurs chevaux et leurs bœufs... à travers vingt combats, là!..... où le doigt invisible de Dieu les conduisait.

Voilà l'histoire et la vérité, et avant que de donner des dates à des milliers d'ustensiles semblables ou non semblables, éparpillés en France en cent mille tumuli; avant que de dire : ceci est celtique, ceci est bourguignon, ceci est barbare ou german, c'est avec l'histoire qu'il faut compter, car elle ne veut pas être méconnue. Or, si d'une part nous songeons qu'au dire d'Ammien-Marcellin les mœurs des Germains depuis Tacite n'avaient pour ainsi dire pas varié, et qu'ensuite l'Est de la France, comme les deux Beligiques et la Séquanie, ont dû être continuellement traversées, dévastées et même

habitées par presque toutes ces hordes barbares que nous venons d'énumérer, il nous sera facile alors de comprendre pourquoi les tumulus de l'Est de la France présentent aujourd'hui des restes d'une époque bien plus récente que les objets trouvés dans les tumulus des autres contrées de notre pays. Ainsi que dans l'Armorique par exemple, qui avait profité de la grande invasion de 407 et des préoccupations de l'empereur Constantin pour se déclarer en république fédérative après, pour ainsi dire, n'avoir jamais été occupée par un peuple de race germanique jusqu'à la conquête des Francs.

Quelles étaient donc ces mœurs qui nous intéressent tant, puisqu'elles doivent nous aider à apprécier et dater même, s'il est possible, quelques tombes découvertes et fouillées depuis quelques années en Allemagne et en France?

Nous devons l'avouer tout d'abord et avec une entière franchise, il n'y a pour nous rien de plus difficile à dire, car sauf de très-rares fragments écrits sur les mœurs des Germains après l'étude de Tacite sur ces peuples, étude répétée de siècle en siècle par tous les historiens de tous les pays, il ne nous reste pour ainsi dire plus que les ruines et les tumuli fouillés pour nous bien faire connaître quelques traits caractéristiques de leurs mœurs, et encore devons-nous ne parler des ruines qu'avec beaucoup de réserve, car ces peuples ne construisaient pas en maçonnerie et n'avaient pas de villes.

Commençons donc par dire ce que nous en savons, nous avouerons ensuite ce que nous ne pouvons connaître jusqu'à ce jour.

Ils n'avaient ni temples, ni statues de dieux, mais ils avaient un assez grand nombre de dieux assez semblables aux dieux que les Romains prêtaient aux Gaulois. Ils regardaient les bois et les forêts comme des lieux consacrés naturellement aux divinités tutélaires. Ils prêtaient serment sur leurs armes. Ils faisaient un très-grand cas des présages. Les chevaux

blancs étaient pour eux des chevaux sacrés qui leur servaient d'augures. Tacite a écrit à ce sujet : « Dans les bois sacrés
« on entretenait des chevaux blancs qui ne devaient être pro-
« fanés par aucun usage humain. Attelés au chariot sacré, ils
« étaient accompagnés à pied par les prêtres et les princes,
« qui observaient la manière dont ils soufflaient et hennis-
« saient. C'était le présage qui avait le plus de crédit, non-
« seulement dans la foule, mais même parmi les nobles et les
« prêtres. »

Les peuples germaniques sacrifiaient des victimes humaines ainsi que César le dit des Gaulois.

Tacite ajoute : « Les cérémonies des funérailles étaient
« conformes à leur manière de vivre; elles étaient simples et
« sans pompes. Ce que l'homme d'armes avait de plus cher,
« ses armes et autres objets, quelquefois son cheval, étaient
« brûlés avec lui. On lui érigeait pour tombeau un petit tertre
« de gazon. Ils donnaient peu de temps aux lamentations et
« aux larmes, beaucoup à la douleur et aux regrets. »

Quelquefois, en sacrifiant des victimes humaines, ils sacrifiaient aussi des chevaux et autres animaux.

Les Saxons brûlaient leurs morts assez généralement; cependant, en Angleterre, beaucoup de fouilles ont fait connaître des inhumations saxonnes. Chez tous les peuples Teutiques, dit Hunen Græber (dans son *Histoire du tombeau des géants*), l'inhumation était en usage avant l'adoption du christianisme; et l'on trouve des tumulus avec l'inhumation depuis l'Asie centrale jusqu'au Rhin. Le plus souvent les pieds des morts regardaient l'Orient.

Les mœurs des Germains sont dépeintes ainsi qu'il suit par M. de Ring, qui tout dernièrement a écrit leur histoire :
« Au jour des funérailles, quand l'homme qui avait conduit
« la nation à la victoire recevait de ses concitoyens les der-
« nières marques de regret, c'était encore le barde qui chan-

« tait ses vertus guerrières. Quoiqu'en effet les funérailles se
« fissent en général sans pompe, celles des hommes illustres
« avaient quelque chose de solennel. On brûlait le corps du
« guerrier, et son cheval de bataille était placé sur le bûcher
« à côté de lui. Au-dessus des cendres on déposait ses armes,
« et c'était par une masse de terre plus ou moins haute qu'on
« marquait la place où il reposait (1).

« En temps de guerre, on élevait des tumuli semblables
« à tous ceux qui avaient trouvé la mort, et on enfouissait
« en commun leurs ossements. Dans les temps de paix,
« c'était proche de la demeure qu'il avait habitée, et couché
« sur les cendres du sacrifice offert par sa famille à ses
« mânes, qu'on déposait le corps du guerrier, au pied duquel
« était placé le vase de grossière argile qui contenait le der-
« nier repas. Parfois, en fouillant le sol, dans les lieux les
« plus solitaires, de tels tumuli viennent encore s'offrir aux
« regards. » (2)

Ammien Marcellin nous dit dans son *Histoire* que les Ger-
mans de son temps avaient conservé les mœurs dépeintes par
Tacite.

M. de Chevallet, qui s'était tout particulièrement occupé
des origines de la Gaule, assure que « les Germains avaient
conservé dans les Gaules l'amour de la vie indépendante
qu'ils menaient en Germanie; ils se trouvaient mal à l'aise
dans l'enceinte des villes et préféraient le séjour de la cam-
pagne. Ils construisirent à la façon germanique, et principa-
lement sur les bords des forêts, des espèces de hameaux dont
les uns étaient appelés *fara*, et les autres étaient appelés
ham. » Noms dont on a fait *hamel*, hameau, et La Fère.

Il est donc très-probable et presque certain que les Ger-

(1) De Ring, *Histoire des Germains*, 1855, 1^{er} vol., p. 25.

(2) De Ring, *Les tombelles celtiques de l'Alsace*.

maines envahisseurs de la Gaule, au v^e siècle de notre ère, tels que les Alains, les Suèves, les Vandales, les Marcomans, les Hérules, qui pendant deux années ravagèrent tout le pays, avaient conservé leurs mœurs, leurs usages, leurs croyances religieuses, et par conséquent leurs modes de sépultures, et par conséquent aussi les tumulus contenant les armes du héros, les ossements de son cheval sacrifié en son honneur, les vases lacrymatoires ainsi que ceux devant contenir le dernier repas funèbre, et enfin les divers objets chers au mort tandis qu'il était encore en vie.

Et cette formation du tumulus funéraire se retrouvait encore presque en entier dans cet usage des Germains du viii^e siècle, qui, au dire d'Eginhard, secrétaire de Charlemagne, consistait toujours à élever un tertre de gazon sur les sépultures ordinaires, et à recouvrir ce tertre d'un toit en bois lorsque ce tertre devait recouvrir un homme célèbre.

Du reste, Grégoire de Tours nous apprend que les Francs, semblables aux Germains, révéraient les endroits les plus obscurs des forêts, dont ils s'étaient faits une image religieuse, ainsi que des eaux, des oiseaux, des bêtes sauvages et autres sujets auxquels ils offraient parfois des sacrifices (1).

On peut donc, avec vraisemblance, en inférer que les peuples germains, envahisseurs de la Gaule, avaient conservé sur le sol de nos pères leurs usages d'Outre-Rhin, jusqu'au jour de leur conversion au christianisme, et que si pendant le v^e siècle quelques pas vers la civilisation gallo-romaine ont été faits, ça n'a jamais été que par les chefs eux-mêmes, en ce qui concernait leur vie intime, leurs ornements ou leurs tombeaux, ainsi que nous l'avons su par la découverte du tombeau de Childéric à Tournai. Et encore cette sépulture, quoique de forme gallo-romaine, conservait bien des attributs

(1) Grégoire de Tours, liv. 2, chap. II.

et des façons d'être barbares, puisque Childéric avait été enseveli ayant près de lui ses armes, ses ornements et son cheval.

Quant à l'étude comparative des armes, des vases, des ornements et attributs profanes de ces peuples barbares aux différents siècles antérieurs ou postérieurs à Jésus-Christ, nous sommes forcé d'avouer notre peu de certitude à cet égard. Un si petit nombre d'archéologues a, jusqu'à ce jour, défriché ce champ si vaste, que les données qui ont été formulées nous semblent devoir être revérifiées scrupuleusement. Et cependant, sans cet examen, il sera toujours impossible d'assigner, aux objets barbares dont on aura fait la découverte, une date historique sérieuse.

§ 7.

Ce qui précède a mis en lumière le principal de cette question archéologique. A-t-on ou n'a-t-on pas trouvé des monuments, témoignages certains de la pratique de la ferrure à clous chez les anciens? Telle était la proposition que nous avons essayé d'éclairer; et nous avons vu que rien n'était moins prouvé que l'existence de cette industrie chez les Gaulois, et que les deux fragments de fers à clous trouvés dans deux tumulus de Franche-Comté peuvent bien plutôt appartenir à l'industrie germanique du iv^e ou v^e siècle après Jésus-Christ qu'à l'industrie celtique contemporaine de Jules César.

Ces preuves négatives ont, quoi qu'on en dise, autant de force que les preuves affirmatives; et démontrer que tout ce qu'on a découvert jusqu'à ce jour en fait de segments de fers à cheval ne peut être antérieur au iv^e siècle de notre ère, c'est démontrer que l'existence de la maréchallerie en Gaule avant

César est un fait que personne jusqu'à ce jour n'est en mesure de prouver péremptoirement.

Nous pourrions donc, au point de vue logique, considérer cette question comme définitivement jugée, mais nous ne voulons pas priver nos lecteurs de la connaissance des preuves latérales et indirectes que les partisans de la ferrure celtique ont mis en avant pour appuyer définitivement leur hypothèse historique.

Nous sommes donc forcé, pour en terminer avec cette proposition si hypothétique, de dire quelques mots sur chacune de ces preuves indirectes; c'est ce que nous allons faire avec la plus grande impartialité.

Au nombre de ces preuves indirectes, mentionnons tout d'abord : *Les origines druidiques de la métallurgie chez les Gaulois*, car c'est en prouvant ou cherchant à prouver que la métallurgie chez les Gaulois avait pu arriver à un degré de supériorité extrême, parce que les druides en étaient les promoteurs et les directeurs, que l'on en venait à dire : qu'il n'y avait alors rien d'étonnant à ce que la ferrure à clous existât chez ce peuple dès la plus haute antiquité.

Et cette origine druidique de la métallurgie celtique s'explique tout naturellement alors par l'existence du culte cabirique au sein des collèges des druides et des peuplades de la Gaule. Le culte cabirique était en effet, chez les Grecs, le culte initiateur par excellence des arts métallurgiques; or, si ce culte eût existé en Gaule avant César, il n'y aurait rien d'étonnant que les Celtes eussent poussé l'industrie des métaux aussi loin que n'importe quel peuple, et que la ferrure du cheval à l'aide de clous ait pris naissance parmi eux.

Voyons donc si ce culte a existé chez nos pères, et si l'archidruide était tout à la fois chef des druides et grand-pontife forgeron?

D'après César, Strabon, Cicéron, Pline et beaucoup d'autres

écrivains de l'antiquité, les druides formaient le premier ordre de la nation; ils étaient prêtres et tous électifs. Le grand-prêtre s'appelait archidruide; ils étaient tous exempts de tout impôt et de toute servitude civile et militaire, subissaient une initiation de vingt années, présidaient aux lois civiles et religieuses, discutaient de la paix ou de la guerre, faisaient les sacrifices, cueillaient le gui sacré, et à l'aide de ce gui guérissaient les malades, croyaient au spiritualisme de l'âme, à l'unité d'un Dieu et aux récompenses ou aux châtimens dans l'autre monde. Mais ils n'ont jamais fabriqué d'armes, ni ferré les chevaux des héros, et le grand-prêtre forgeron n'est qu'une splendide évocation digne d'un meilleur sort. Après la conquête romaine, le druidisme ne s'éteignit pas tout à coup malgré les édits sévères de l'empereur Claude. Soixante-dix ans après Claude, Pline décrivait les cérémonies pratiquées par les druides encore de son temps.

Ammien Marcellin (en 390) a encore connu des druides en Gaule. Des pratiques druidiques étaient prohibées par le concile de Nantes de 658, celui de Leptines en 783, etc. Dom Martin, savant bénédictin du XVIII^e siècle, auteur d'une *Histoire de la religion des Gaulois*, affirme que tout porte à croire que les druides, ainsi que bon nombre de leurs rites religieux, existaient encore en Gaule au temps de saint Éloi.

Le christianisme n'ayant commencé à prendre un peu de développement en Gaule qu'en 270, il n'y a rien d'étonnant qu'au V^e siècle, au moment où plus d'un million, le double peut-être, traversait notre sol, beaucoup de tombes païennes et barbares aient été élevées, les unes avec les anciennes coutumes druidiques, et d'autres avec les usages des peuples germains.

Voilà en quelques mots ce que nous savons des druides; passons maintenant à l'emploi des métaux en Gaule avant et après César.

Les Gaulois se sont servis des instruments en silex jusqu'au milieu de la période romaine, comme l'attestent les fouilles faites dans des dolmens du Morbihan, où des armes en silex poli se trouvaient à côté de médailles d'empereurs romains.

Quoique cela, ils employèrent le bronze dès la plus haute antiquité et étaient même fort habiles dans l'art de le travailler, ainsi que le constatent Strabon et Diodore de Sicile.

A quelle époque ont-ils commencé à utiliser le fer? Question bien difficile à résoudre et que nous ne voulons pas entreprendre ici. M. Pictet, dans ses études sur les *Origines indo-européennes*, nous dit qu'à l'époque des premières migrations aryanes l'usage du fer était à peu près inconnu. Ce n'est guère qu'un siècle ou deux avant la guerre de Troie que les Grecs le connurent et en firent des armes. Du temps d'Homère, il était très-employé. M. Rossignol, dans son bel ouvrage sur l'*Histoire des métaux dans l'antiquité*, nous donne sur ce sujet des renseignements qui ne laissent rien à désirer (1).

Pour la Gaule, que c'est avec l'invasion kymrique du ^{vi}^e ou ^{vii}^e siècle (avant J.-C.) que l'usage du fer prit un développement remarquable. Cette invasion kymrique a fait connaître l'emploi de ce métal à tout l'Ouest de l'Europe, en Allemagne comme en Gaule et dans la Grande-Bretagne. Les Romains, à cette date, s'en servaient peu, car ils avaient trouvé le moyen de tremper le bronze, et leur trempe était si bonne que jusque sous Auguste on confectionnait en bronze les instruments exigeant un tranchant dur et fin (2). Les Celtibériens, en même temps que les Gaulois, l'utilisaient sur une

(1) Rossignol, *Origines religieuses de la métallurgie*. — 1 vol. 1863.

(2) Exemple : les instruments de chirurgie en bronze trempé, trouvés dans la trousse d'un chirurgien, à Pompéi (Museo Borbonico).

vaste échelle. Phocée l'avait appris à Marseille. C'est aussi à cette époque que la plupart des archéologues, et particulièrement M. Troyon, qui s'en est beaucoup occupé, font remonter les commencements de l'âge de fer en Gaule et en Germanie. Ce qui nous permet de dire que l'appréciation de M. Fournet dans le *Mineur*, reportant l'âge de fer pour le centre de l'Europe et la Gaule à 1,000 ans avant J.-C., nous semble exagérée.

Avant l'arrivée de César en Gaule il existait dans le Périgord huit grandes forges, suivant Wilgrin de Taillefer. Le conquérant dit en effet, dans ses Mémoires, qu'il trouva chez les Gaulois beaucoup de forges, et qu'il se servit souvent des scories du fer pour durcir les routes.

Berlier (1), dans son Histoire de la Gaule, dit aussi qu'elle en possédait un grand nombre. Pline, dans son xxxiv^e livre, chap. 48, raconte que l'art de revêtir d'une légère couche d'argent des métaux moins précieux était connu des Gaulois, et que cette branche d'industrie avait pris naissance à Alésia et s'appliquait surtout aux ornements des chevaux.

Ces découvertes ont fait diviser l'âge de fer des Gaulois en deux époques (2) : l'époque avant César, pendant laquelle les Gaulois ne fabriquaient que des armes et des ustensiles grossiers ; l'époque après César, où ils fabriquaient des bijoux, tels que bracelets, fibules, casques et cuirasses, du fer le plus dur et le plus fin, tant leur courage antique avait fini par s'émousser. Ainsi donc, après les témoignages historiques qui précèdent, le fait de l'invention du fer à cheval en Gaule avant César aurait donc pu fort bien avoir lieu. Mais c'est précisément ce qu'il faut démontrer.

(1) Berlier. — *Histoire de la Gaule sous la domination romaine*, 1 vol., 1855.

(2) *Dictionnaire des origines*, art. FER.

De même aussi que la surveillance et la direction suprême des arts métallurgiques aurait pu être un fait légal, politique et religieux; mais rien jusqu'ici ne peut le prouver, et pour nous en rendre compte, remontons donc plus haut.

Il y avait chez les Grecs un culte des arts métallurgiques, c'était le culte des cabires. Il avait son principal sanctuaire dans l'île de Samothrace, et de là rayonnait dans toute la Grèce. Il venait de la Phénicie et était chez les Phéniciens comme leur culte principal, dont le soleil représentait, avec le feu, le Dieu suprême. Primitivement, chez les Grecs, les dieux cabires n'étaient que trois; plus tard Vulcain, Mars, Vénus, Amour, Cérès, Pluton, Proserpine, Mercure, furent des dieux adorés dans la forme cabirique. Ce culte avait une allégorie matérielle : les métaux; une allégorie morale : la production. Le culte cabirique avait un grand-prêtre chef religieux de la métallurgie (grand-prêtre forgeron). Il y avait une initiation, des initiateurs et des initiés.

Le grand-prêtre des cabires entendait la confession des initiés et il y avait pour eux des épreuves terribles; c'était une franc-maçonnerie religieuse dont les règlements intérieurs nous sont presque tous inconnus. Ils avaient des mystères secrets qui se célébraient à Samothrace et à Lesbos, et qui furent, quelques siècles avant Jésus-Christ, cause de grands désordres moraux.

Vulcain était le principal de leurs dieux. Les cabires enseignaient la métallurgie. L'île de Samothrace contenait un très-grand nombre de mines de fer.

Le baron de Sainte-Croix, le baron d'Eckstein, Creuzer, Pictet, de Genève, sont les savants qui se sont le plus occupés de ce culte, et malgré leurs savantes recherches, ce culte est encore très-obscur dans presque tout son ensemble, et par conséquent plus encore dans ses détails. Car la nature de ses

mystères est entièrement ignorée ou inconnue, dit M. Rossignol (1).

Il ajoute que le culte cabirique fut essentiellement grec. *Macedones summa veneratione coluerunt cabirium*, dit Lactance (2). L'Italie n'eut jamais le culte cabirique.

Voyons donc si ce culte a existé en Gaule?

Quoi qu'il en soit des faits énoncés sous ce rapport par certains auteurs enthousiastes, aucun texte grec ou latin ne nous a démontré l'existence du culte cabirique en Gaule. Dans ce siècle, M. Pictet, le savant philologue suisse, a été le premier à étudier cette question, et il a émis, dans un travail spécial qu'il a fait imprimer en 1824, cette proposition, que le culte cabirique avait dû exister en Irlande du temps des Celtes, et cela parce qu'il avait retrouvé dans le gaélique irlandais des mots et des racines qui le prouvaient avec évidence.

Ce fait, savamment étudié par M. Pictet, ne nous étonnerait pas, car les îles Cassitérides n'étaient pas éloignées de la verte Erin, et les Phéniciens, en allant chercher l'étain dans les premières, auraient fort bien pu établir un comptoir dans la seconde. Or, une semblable organisation commerciale et politique ne se fait jamais sans le transport dans le comptoir commercial de quelques coutumes religieuses ou sociales venant de la mère patrie.

Mais de là à dire que le culte cabirique existait en Gaule et comme mêlé au culte druidique, il y a loin, et c'est un fait que nous ne pouvons admettre, malgré M. le baron d'Eckstein et M. Henri Martin, le savant auteur de l'*Histoire de France*.

Aucun texte celtique, aucune inscription, aucun passage

(1) Rossignol. — *Origines religieuses de la métallurgie*, 1 vol.

(2) Lactance. — *Institutions divines*, liv. 1, ch. 15, v. 8.

d'auteurs grecs ou latins ne peut même le faire supposer, et il n'était rien resté dans les mœurs gallo-romaines qui aujourd'hui encore pourrait le faire supposer. Aussi le savant et judicieux historien, M. Henri Martin, a-t-il eu tort d'imprimer dans ses *Préambules historiques*, 1^{er} vol., p. 184, ce qui suit :
 « Dans une de ces îles sacrées, voisines de la côte britannique (1), se célèbrent, dit-on, des mystères pareils à ceux de la Samothrace et d'Éleusis, c'est-à-dire les mystères de Koridwen, au culte de laquelle les druidesses semblent plus particulièrement vouées ; » et de donner cette phrase comme étant la traduction libre d'un passage de Strabon, livre IV, p. 198, car en ouvrant Strabon au passage cité, voici ce qu'on y trouve :

« Περὶ δὲ τῆς Δημητρὸς καὶ χορῶς πιστοτέρα ὅτι φησὶν εἶναι νῆσον πρὸς τὴν Βρεττανικὴν, καθ' ἑν ὁμοίᾳ τοῖς ἐν Σαμοθρακῇ περὶ τὴν Δεμῆτραν καὶ τὴν χορὴν ἱεροποιεῖται. »

Traduction littérale et mot à mot :

« Mais touchant Cérès et Proserpine plus véritable que il est dit y avoir une île près de la Bretagne en laquelle semblable à ceux dans Samothrace, de Cérès et Proserpine les mystères sont célébrés. »

Voici maintenant la traduction suivant le sens réel du géographe grec. Strabon, qui dans les pages précédentes venait de citer plusieurs histoires concernant la Bretagne, histoires qu'il avait prises dans le géographe voyageur Artémidore, histoires qu'il déclare trop fabuleuses, ajoute à ces histoires celle-ci :

« Il y a plus de probabilités dans ce qu'il rapporte de Cérès

(1) L'île de Sein, voisine de la Bretagne française, île possédant jadis un monastère de druidesses.

« et de Proserpine, et que, dans une île voisine de celle de Bretagne on célèbre les mystères de ces déesses comme les mystères de Cérès et de Proserpine sont célébrés dans la Samothrace. » (Traduction de Coraï, 1819.)

Il s'agit donc des cultes de Cérès et de Proserpine, les déesses des champs, des moissons, de l'agriculture, et non de divinités métallurgiques; et il est très-probable que cette île dont parle Artémidore était l'Irlande, dans le dialecte celtique de laquelle M. Pictet a trouvé des mots ayant un sens figuré cabirique.

Mais il ne s'agit nullement de la Gaule, ni du culte cabirique proprement dit, ni d'un archidruide pontife forgeron, ni à plus forte raison « des mystères de Koridwen, au culte de laquelle les druidesses semblent plus particulièrement vouées. » Koridwen n'a jamais été une déesse grecque ou gauloise, ce n'est qu'une altération du nom de Proserpine en grec (χρης), et cette dernière phrase écrite par M. Henri Martin ne se trouve ni dans Strabon ni dans aucun autre auteur grec ou latin.

M. Rossignol, le savant helléniste, membre de l'Institut, l'a bien compris ainsi, car dans son Étude sur les origines religieuses de la métallurgie, il traduit ainsi ce passage :

« Le géographe Artémidore assure que près de la Bretagne est une île où l'on offre à Cérès et à Proserpine un culte semblable à celui qui leur est rendu dans la Samothrace. » Et traduire Strabon par ces mots « se célèbrent des mystères pareils à ceux de la Samothrace et d'Éleusis, » ce n'est pas ce que dit le grec, qui, du reste, ne parle pas d'Éleusis.

A la suite de la citation qui précède, M. Rossignol ajoute que pour lui il n'y a qu'une conséquence possible à tirer de la phrase de Strabon, c'est que pour Cérès et Proserpine, indépendamment de leur culte particulier, elles recevaient encore

dans l'île de Samothrace des honneurs ayant quelques rapports avec le culte cabirique proprement dit.

Dès la plus haute antiquité, les cultes de Cérès et d'Hécate existaient à Samothrace, mais peu à peu le culte cabirique ou des métaux est devenu le plus prépondérant.

Lycophron est le seul auteur grec qui parle du culte cabirique de Proserpine à Samothrace, lequel aurait été le culte de la fécondation. Proserpine représentait *le germe*; Mercure *la vertu fécondante*, et à un moment donné leur concours devenait fatalement nécessaire pour opérer *la génération des plantes*.

Qu'était-ce que le culte de Cérès cabirique? Quels rapports pouvaient exister entre les mystères de Cérès et ceux des cabires? *Il n'y avait point d'identité entre eux*, mais une affinité philosophique, la dépendance de la cause à l'effet. Et voici comment :

La découverte des métaux, premier pas vers la civilisation, était la cause. La culture du blé faite à l'aide des métaux était l'effet. Gallien dit que la même personne pouvait se faire initier aux deux sanctuaires; et Tertullien : que le secret était imposé aux deux mystères, celui de Samothrace et celui d'Eleusis. Cérès cabirique présidait encore à la navigation; quand on avait échappé à un naufrage, on lui offrait des tableaux votifs. Le beau bas-relief du Musée *Pie-Clémentin* prouve qu'il y avait à Samothrace les cultes de Rhée, de Cérès, de Pluton, de Proserpine, de Mercure et d'Hécate, tous en rapport philosophique et dogmatique avec le culte des cabires, mais faisant *tous un culte à part* et des mystères à part.

Creuzer ajoute que la Cérès cabirique était la protectrice de la navigation. On la voit sur les médailles de l'île de Thasos et sur celles de Sarde, en Lydie, pendant la période romaine; elle a près d'elle la corne d'abondance et la rame,

puis un *calathus* (1) et des épis. C'est Cérès fortune-reine de la terre et de la mer.

Il y a loin d'un tel culte à celui de la métallurgie cabirique et druidique.

Et d'après ce qui précède, nous sommes forcé de dire qu'aucun document ne peut témoigner en faveur du culte cabirique comme ayant existé en Gaule avant César, et encore moins de l'existence d'un grand-pontife forgeron, chef des druides; ce qui n'est qu'une pure hypothèse extra-historique.

§ 8.

Depuis une trentaine d'années, il existe en France un enthousiasme extraordinaire pour l'étude des choses celtiques. Cet enthousiasme, nous le comprenons, a sa raison d'être; car ce sont nos propres origines que nous étudions. Mais devons-nous, pour le plaisir de nous donner des aïeux civilisés, formuler des hypothèses parfois même inadmissibles? Nous devons, au contraire, n'accepter pour vrai que ce qui l'est authentiquement, indubitablement. Dans ces études celtiques, les uns ont recherché les races elles-mêmes, d'autres leurs langues. Il en est qui se sont adonnés tantôt à l'étude de leurs armes, de leurs villes, de leur géographie, tantôt à celle de leurs religions et de leur histoire.

Et parmi ces savants de notre époque, nous devons citer l'auteur des *Chemins Celtiques*, l'éminent M. Bial, capitaine d'artillerie et professeur d'art et d'histoire militaires à l'École d'Artillerie de Besançon. Très-versé dans les sciences historiques et géographiques, ainsi que dans les sciences straté-

(1) *Calathus*, sorte de corbeille que l'on portait dans les sacrifices à Cérès.

giques et de fortification, qui rentrent complètement dans ses études spéciales, l'honorable M. Bial en a profité pour étudier les chemins celtiques, ainsi que les invasions et les pérégrinations des peuples anciens ayant parcouru l'ouest de l'Europe.

Personne n'étant plus à même que lui d'étudier ces questions si intéressantes, c'est avec un grand plaisir que nous avons parcouru son ouvrage, véritable travail de bénédictin, car il contient une infinité de documents historiques qui méritent d'être lus et relus. Il nous parle dans le premier tiers de son livre des chemins celtiques qui, depuis deux mille ans, seraient assez bien conservés pour que l'on puisse, à l'aide de leur examen, reconnaître : 1° la largeur des chariots gaulois, ainsi que la hauteur de leurs roues; 2° le mode d'attelage employé alors; 3° l'existence réelle de la ferrure à clous adoptée déjà pour les chevaux de ce temps. Puis dans les deux autres tiers, il entre dans de hautes et profondes considérations sur la carte historique et stratégique de la Gaule avant César.

Notre but n'est pas d'analyser tout l'ouvrage de M. Bial, et de savoir si, oui ou non, nous devons reconnaître pour de véritables chemins celtiques tous ceux qui sont cités; cette mission est celle des archéologues spéciaux et non la nôtre; mais nous avons le droit et pour ainsi dire le devoir de nous assurer si les chemins celtiques énoncés, et la Languetine d'Alaise en particulier, prouvent bien authentiquement l'existence de la ferrure chez les Gaulois dès la plus haute antiquité.

C'est ce dont nous nous occuperons tout particulièrement dans ce fragment analytique, en citant les unes après les autres les principales propositions, toutes hypothétiques, dont l'auteur s'est servi pour démontrer ces deux problèmes et l'existence de certains chemins dits celtiques conservés jus-

qu'à nos jours; et par ces dits chemins, l'usage de la ferrure vingt siècles avant Jésus-Christ. Nous verrons s'il a suivi les lois indiscutables de la vraie logique expérimentale, sans lesquelles on ne peut arriver à une vérité incontestable, ou tout au moins reconnue comme presque telle.

Plusieurs archéologues, MM. Quicherat, Castan, Bial, Peigné-Delacourt et d'autres, accompagnaient M. Delacroix, architecte à Besançon et restaurateur de l'Alésia de Franche-Comté, dans des recherches de chemins celtiques que ces messieurs faisaient. « Ils cherchaient, en effet, les traces du chemin antique d'Alaise (1). »

« Lorsqu'ayant écarté les ronces, et sauté au fond d'un ravin, ils se trouvèrent dans une tranchée ouverte à travers le roc vif, conservée sur une longueur d'environ trente mètres, profonde de deux et d'une largeur variant de bas en haut, de 1^m,20 à 1^m,75 (2). » A cette vue, M. Peigné-Delacourt s'écrie : « *C'est vraiment la rue Saint-Honoré des Celtes* (3)! » Cette consécration en faisait un chemin celtique, et ces messieurs l'acceptèrent comme tel, car ils ne pouvaient faire, du reste, une trouvaille plus en rapport avec leurs désirs et le but de leurs recherches.

1^{re} proposition. — Ce ravin était donc un chemin celtique! « Le fond a été façonné en gradins par les pieds des chevaux, qui, usant toujours la roche au même endroit, y ont pour ainsi dire modelé leurs empreintes (4). » En trouvant ce ravin, il nous eût paru logique de se demander tout d'abord si c'était un ravin naturel, ou un ravin commencé par la nature et terminé par l'homme; enfin, d'ana-

(1) Page 5, ligne 26.

(2) *Chemins celtiques*, page 10.

(3) Préface de l'ouvrage, p. 6.

(4) *Chemins celtiques*, p. 10.

lyser le pour et le contre de ces questions, qui d'ordinaire se présentent à l'esprit d'archéologues moins enthousiastes; loin de là, on le déclare à première vue : la rue Saint-Honoré des Celtes!

2^e proposition. — Poursuivons : « Ce singulier escalier est « bordé d'ornières de 35 à 40 centimètres de profondeur, « larges de 4 à 5, et provenant de l'usure du rocher, par le « passage indéfiniment répété des chariots (1). » Quoi! si elles ont été produites de la sorte depuis deux mille ans (2), en présence de leurs rainures parfaitement nettes, vous n'avez pas même supposé un instant que des pluies annuelles et fréquentes ont dû tenir découvertes des ornières qui, sans cela, devraient être aujourd'hui couvertes de détritns organiques et de terres calcaires désagrégées? Cette non-supposition nous étonne, car elle est bien naturelle.

3^e proposition. — Les deux parois latérales de la tranchée « sont sillonnées d'écorchements continus, résultant du frottement des moyeux (3). »

4^e proposition. — « Et présentent un ou deux ressauts « manifestant que le sol du chemin a été étagé, dans la « succession des âges, à des profondeurs de plus en plus « grandes (4). »

5^e proposition. — « Ainsi se trouve confirmé ce fait vraiment extraordinaire (en effet!), que c'est le temps et « l'usage qui ont produit non-seulement les gradins et

(1) *Chemins celtiques*, p. 10.

(2) A la page 17, on lit cette phrase si affirmative : Pour reconnaître un chemin de la haute antiquité, il faut que les effets d'usure soient si puissants, qu'on ne puisse hésiter à les attribuer à un usage *plus de vingt fois séculaire*.

(3) *Loco. cit.*, p. 10.

(4) *Loco. cit.*, p. 10.

« les ornières, mais encore l'excavation du chemin elle-même (1). »

Nos lecteurs remarqueront de suite ces cinq propositions, qui se suivent ligne par ligne, et que l'auteur nous donne comme des faits positifs, certains, indubitables, ne pouvant donner lieu à aucune observation, à la moindre réfutation. Est-ce ainsi, nous le demandons, que l'on se contente d'exposer son sujet dans les sciences d'examen, et surtout dans une science aussi vague et aussi peu certaine qu'est la science celtique à notre époque? Nous ne pouvons l'admettre.

6^e proposition. — Mais comment en douter? Puisque, ajoute l'auteur : « Voilà, certes, un bien vieux chemin. Les archéologues les plus compétents (2) qui l'ont visité, n'hésitent pas à le faire remonter à une époque antérieure à la conquête romaine; à déclarer que c'est un véritable chemin celtique. Il ne s'agit plus ici de constater la haute antiquité de cette voie, mais d'expliquer les caractères distinctifs des chemins celtiques (3)..... » Avant de donner à ce chemin la plus haute antiquité pour origine, il nous eût semblé raisonnable, tout au moins, de prouver que ce ne pouvait être un ravin formé par la nature; après quoi on eût pu raisonner et analyser tout à son aise. Loin de là, en vingt lignes tout est dit, et le modèle des chemins celtiques est créé et décrit. Aussi, nous ne sommes plus maintenant étonnés qu'en présence d'un chemin aussi recommandable, et destiné à prouver tant de choses, l'imagination de M. Peigné-Delacourt se soit développée.

La preuve que ces messieurs, malgré leur incontestable

(1) *Loc. cit.*, p. 11.

(2) MM. Quicherat, Delacroix, Gastan, Henri Martin, Tudot, Peigné-Delacourt, Boudot et Émile Delacroix.

(3) *Loc. cit.*, p. 11.

talent, ont pu se tromper, c'est que la Languetine d'Alaise peut fort bien n'être pas davantage un chemin celtique, qu'Alaise en Franche-Comté n'est l'Alesia de César; et la statue en bronze de Vercingétorix, tout dernièrement placée sur le plateau d'Alise-Sainte-Reine, indique bien la conviction raisonnée et continue, de la Commission de la carte des Gaules, à ne pas vouloir reconnaître l'Alaise de ces messieurs, comme ayant été l'oppidum où César a vaincu (1).

De même, pour bien des motifs que nous allons bientôt indiquer, nous doutons énormément de ce chemin celtique, et nous repoussons complètement certaines conséquences que l'on veut en tirer.

L'auteur, dans les chapitres deuxième et troisième, traite du premier développement de la civilisation dans les sociétés antiques; puis de l'émigration des peuples, des routes qu'ils ont suivies et des chemins qu'ils ont dû laisser. Dans le chapitre quatrième, il énumère quelques chemins celtiques reconnus, et s'arrête particulièrement à la Languetine d'Alaise et aux chemins de Franche-Comté, qui lui servent à prouver l'origine de la ferrure chez les Gaulois deux mille ans avant Jésus-Christ, et autres choses encore.

Nous passerons donc tout à coup à la page 108, où l'auteur nous dévoile sa tendance à créer des hypothèses, et nous poursuivons. En effet, après avoir comparé la largeur de plusieurs voies roulières appartenant à des chemins celtiques, il ajoute :

7^e proposition. — « Je succombe à l'innocente tentation

(1) La position de la véritable *Alesia* est aujourd'hui définitivement jugée en faveur d'Alise-Sainte-Reine en raison des 619 médailles gauloises qu'on y a trouvées dernièrement, et qui, classées par MM. le comte de Solis et de Saulcy, appartiennent à 24 peuples confédérés de la Gaule ancienne.

« de considérer cette voie roulière de $1^m,204^{mm}$, comme
« l'équivalent de quatre pieds gaulois. Ce pied gaulois est
« une mesure inconnue, tout à fait hypothétique; mais n'est-
« il pas naturel de penser que puisque les Gaulois avaient
« adopté une dimension uniforme pour la voie roulière, cette
« dimension contenait un nombre rond de fois une certaine
« mesure adoptée par eux? Ce pied gaulois, s'il eût existé,
« aurait valu dès lors $0^m,301^{mm}$ (1) » C'est une inno-
cente tentation, il est vrai, mais pourquoi donc ne marcher
qu'à l'aide d'hypothèses, que sérieusement on ne peut prendre
en considération?

8^e *proposition*. — « Ainsi donc, dans le Nord et dans l'Est
« de la France, en Suisse, la largeur totale de la voie gau-
« loise est constante, $1^m,204^{mm}$ en moyenne (2). »

9^e *proposition*. — « Nous venons de reconnaître la lar-
« geur des jantes et la voie roulière; la Languetine va nous
« révéler la longueur d'essieu, la grosseur des bouts de
« moyeux et le diamètre des roues. Ces écorchements des
« parois nous fournissent des indications irrégulières et assez
« peu nettes sur la grosseur des bouts de moyeux. La largeur
« de ces empreintes atteint 24 centimètres; mais eu égard
« aux cahots, cette largeur est l'enveloppe de traces sinueuses,
« diverses et répétées : il ne faut donc y voir qu'un maxi-
« mum de la dimension cherchée (3), qui me porte à penser
« que la grosseur des bouts de moyeux était de 12 à 15 cen-
« timètres. »

« La hauteur de la ligne moyenne de ces mêmes écorche-
« ments des parois au-dessus du fond des ornières est de

(1) Page 108.

(2) Page 108.

(3) Page 109.

« 48 centimètres : le diamètre moyen des roues était donc du double, c'est-à-dire de 96 centimètres (1). »

10^e proposition. — « Mais comment des attelages de deux bœufs ou de deux chevaux de front passaient-ils dans une creuse aussi étroite que la Languetine d'Alaise? *J'incline à penser* que ce mode d'attelage, qui valut le nom de *biges* et de *quadriges* aux chevaux attelés deux ou quatre de front, ne fut général que sur les larges chaussées de l'époque gallo-romaine; qu'auparavant il n'était usité que dans les pays de plaine et très-découverts, tandis que dans les régions accidentées on employait de préférence l'attelage *en file*, dit à la française, conservé encore par nos rouliers (2)..... Mais qui vous le prouve, mon Dieu, qui vous le prouve?..... et encore une fois, ou avez-vous vu cela? »

11^e proposition. — « Avec ce dernier mode d'attelage, chaque cheval mettait le pied dans l'empreinte du pied de celui qui le précédait, et c'est ainsi que se seraient creusées à la longue, en pleine roche, les rainures en escaliers que nous avons observées dans les chemins celtiques de la Languetine, etc. »

Dans la catégorie des premières propositions, l'auteur considère chaque détail du ravin de la Languetine comme offrant un caractère spécial, un indice certain pour reconnaître un chemin celtique; dans la deuxième catégorie, les conséquences en sont aussitôt déduites, comme nous venons de le voir, et il arrive à indiquer : *la largeur des voies roulières de la Gaule, — leur uniformité de largeur, — la longueur des essieux et par contre des chariots, — la hauteur à peu*

(1) *Loco cit.*, p. 109.

(2) *Loc. cit.*, p. 116.

près uniforme des roues, — la largeur des essieux, — la longueur du pied gaulois, — enfin le mode d'attelage des chars!... et toujours sans admettre la moindre objection possible. Mais s'il entraît dans notre travail d'analyser toutes ces données, n'aurions-nous pas le droit de lui demander comment un chariot gaulois ou tout autre, de 80 centimètres de largeur entre les roues, pourrait, d'une part, tenir son équilibre en plaine, et d'autre part contenir plus d'une personne? comment il pouvait être possible, il y a trois et quatre mille ans, d'établir une voie roulière de largeur uniforme, au milieu de peuplades si nombreuses, si diverses, si souvent ennemies et si peu civilisées; lorsque, au *xix^e* siècle, il nous est si difficile d'obtenir cette régularité, soit pour nos voitures publiques seulement, soit pour nos lignes ferrées internationales; comment, avec des ornières de 35 et 40 centimètres de profondeur, les chariots antiques, il y a trois mille ans, et si grossièrement construits, pouvaient avoir un balancement assez grand, pour au moins s'écarter de 30 à 40 centimètres, et frapper les parois du ravin, constamment et régulièrement, le cheval marchant sans doute un pas très-lent?

Comment! à chaque sillon ou ressaut de la paroi, les écorchements produits par les moyeux des chars n'ont que 24 centimètres de hauteur, tandis qu'ils devraient exister sur toute la hauteur de la paroi, puisqu'ils sont le résultat du passage indéfiniment répété des chariots gaulois? Comment des chars de si petite taille pouvaient être attelés de deux chevaux de front? puisqu'on sait par César et quelques auteurs contemporains que les chars gaulois avaient un timon auquel étaient attelés deux chevaux : « Telle est d'ailleurs l'habitude de ces
« conducteurs de chars, grâce à un exercice de tous les jours,
« qu'ils savent soutenir leurs chevaux lancés sur les pentes
« les plus rapides, les arrêter ou les faire tourner en un

« clin d'œil, et eux-mêmes courir sur le timon, se tenir sur le joug, et de là rentrer avec prestesse dans le char (1). » Les sculptures ou les bronzes qui ont été trouvés dans ce siècle représentent les chars gaulois attelés de deux chevaux; quant à l'attelage *en file*, dit attelage à la française, comme étant propre aux Gaulois, nous ne savons en vérité où l'auteur a puisé cette donnée nouvelle. Nous avons compulsé tous les ouvrages qui traitent des chars antiques, les dictionnaires spéciaux, les encyclopédies, touché des marbres et des bronzes, et aucun document n'a pu nous faire admettre que cette supposition pouvait se démontrer, se prouver. Après la manière d'atteler des rousiers, qui se fait en file pour répondre à des règlements de police qui ont fixé la largeur des roues ainsi que leur écartement, manière d'atteler qui n'a encore rien d'absolu, nous ne voyons plus que l'attelage à la tandem, dit à l'anglaise, dans les ouvrages de dressage des chevaux. Pour nous, l'attelage en file est, d'après les médailles, les marbres, les bronzes et les écrits, un attelage moderne et non antique, et nous succombons ici à l'innocente tentation de croire que l'honorable auteur des *Chemins celtiques* a fait une deuxième hypothèse, agréable à son esprit, comme l'hypothèse du pied gaulois.

Mais admettons pour un instant que les Gaulois eussent des chars à un cheval, comme ils ont eu leurs chars à deux chevaux, et même à quatre : nous aimons à croire que la rue Saint-Honoré des Celtes n'était pas destinée à n'être parcourue que par les chars les plus petits, les plus étroits et uniquement à un cheval, ou alors cette Languetine d'Alaise n'a été qu'un chemin secondaire ! Or, en cherchant bien de nouveau, on trouverait cette fois, c'est très-probable, la rue

(1) *Commentaires de César*, livre IV, § 33, traduction de MM. A. Bertrand et Creuly.

de Rivoli des Gaulois, permettant le passage des grands et des petits chariots.

Quant à cette particularité d'un cheval mettant le pied dans l'empreinte du pied de celui qui le précède, ce qui, à la longue, a creusé les rainures en escaliers du ravin de la Languetine, on peut objecter ce qui suit : 1° à un char ne présentant que 84 centimètres d'espace entre les roues, comme le disent les ornières de la Languetine, peut-on atteler entre deux brancards un cheval?..... Nous ne le pensons pas ! tout au plus pourrait-on y atteler un mulet ! Un fort cheval, ou même un cheval ordinaire de roulier ou de cabriolet, n'entrerait pas dans les brancards d'une voiture n'ayant que 84 centimètres d'écartement entre les roues. Que nos lecteurs prennent des mesures, fassent l'expérience ; que ceux qui sont dans l'artillerie examinent s'il y a réellement moyen d'atteler un cheval d'artillerie dans les brancards du train d'une pièce de montagne de 102 ou 104 kilogrammes, dont les roues ont un écartement de 76 centimètres (1)? Nous ne le pensons pas.

Or, les brancards des chars gaulois, il y a trois mille ans, devant être droits, et non habilement évasés et courbés comme ceux de notre époque, la difficulté devait être telle, qu'il en résulte pour nous une impossibilité complète. — 2° Plusieurs chevaux étant attelés en file, jamais nous n'avons pu voir le cheval qui suit mettre le pied sur l'empreinte du pied du cheval qui le précède, et cela expérimen-

(1) Les pièces de montagne de 102 et 104 kilos sont montées sur des affûts dont la hauteur des essieux est de 0^m,45^c, l'écartement des roues 0^m,76^c et le plus fort écartement entre les brancards arrondis 0^m,60^c. Or, un cheval ne peut pas placer son corps dans de semblables brancards, et ne peut alors que les soutenir en les laissant tomber au niveau de ses genoux.

talement; mais on nous dira, à la longue, à force de passer par le même chemin? Soit, c'est ainsi que nous l'acceptons. Eh bien! ce passage très-souvent répété devait creuser un sillon, une ornière, au milieu du chemin rocheux, et non des escaliers de 84 centimètres de largeur, et dont les angles ou les coins sont au contraire plus bas que le milieu de chaque marche, comme le représente le dessin de la coupe longitudinale de la Languetine et d'autres chemins. Il n'y a pas à en douter un instant, le pied du cheval, proportionné au volume de l'animal, est petit, et un cheval trainant une voiture dans un chemin creux, dont les ornières maintiennent les roues, ne foule pas 84 centimètres de terrain en largeur. Donc le pied seul du cheval, ferré ou non ferré, n'a pu creuser et dessiner ces escaliers.

Cette évidence était trop palpable pour que l'auteur ne la comprît pas, aussi a-t-il inscrit un *nota* au bas de la page, qui dit : « *La main de l'homme est intervenue dans la formation des rainures et marches d'escalier observées dans les chemins celtiques de Moutier-Grândval, de la Brot, et sans doute de la Languetine (1).* »

Eh! que ne disiez-vous de suite, et pourquoi attendre à la page 116 pour en faire uniquement un *nota* aussi bref? Enfin, quoique tardif, cet aveu n'en a pas moins sa valeur, et nous l'acceptons. Si donc la main de l'homme est intervenue *sans doute aussi à la Languetine*, c'est évidemment pour retoucher, pour achever ce que les pieds des chevaux avaient commencé? Comment pouvez-vous dire alors : les pieds des chevaux ont dégrossi, ont commencé ces escaliers, que la main de l'homme a retouchés, a finis? Qui vous le dit? Qui vous le prouve? Quel indice peut vous le faire supposer? Aucun! C'est une preuve impossible par elle-même, en raison

(1) *Nota* de la page 116, Bial, *Chemins celtiques*.

de la haute antiquité pendant laquelle ces escaliers ont été tracés, et l'absence totale, absolue de toute preuve écrite ou gravée. Car, qui peut dire, voilà une pierre, un escalier, taillé il y a vingt-cinq ou trente siècles par la main de l'homme; le dégrossissement de cette pierre ou de cet escalier a été commencé par trois hommes ou par cent chevaux! A cette distance chronologique, et par suite du manque absolu de toute espèce de preuves, personne ne peut avancer et prouver que des escaliers où l'on reconnaît les traces de la main de l'homme armé de ses outils, ont été ébauchés primitivement par les pieds d'animaux, surtout lorsque aucun indice ne l'indique. C'est donc une hypothèse pure et simple, toute gratuite; ne reposant que sur l'imagination de son auteur, ne pouvant se prouver, et de laquelle par conséquent il est impossible de tirer les conséquences que l'on veut en tirer. C'est, en un mot, ce que nous avons appelé une proposition impossible, car elle ne peut être résolue, n'est-elle pas vrai, honorables lecteurs?

Mais, malgré son aveu, l'auteur se garde bien d'oublier d'en tirer les conséquences que son système exige; car il veut à l'aide de ces escaliers prononcer l'existence de la ferrure dès la plus haute antiquité chez les Gaulois. Or, il poursuit sa route, sans s'occuper de sa rectification mise en *nota*; c'est ce qui forme la troisième catégorie de ses propositions.

12^e proposition. — Bien certain donc que les escaliers de la Languetine ont été creusés par les pieds des chevaux, il ne craint pas de dire à la page 121 : « Il est impossible, absolument impossible, d'expliquer les effets extraordinaires d'usure produits par le pied du cheval, sur le fond de dure roche, à la Languetine d'Alaise, si l'on ne suppose que ce pied fut, dès la plus haute antiquité, armé d'un fer (1). »

(1) *Loc. cit.*, p. 120.

Après le *nota* de la page 116, qui dit que la main de l'homme est intervenue dans la formation des escaliers, cette supposition nous semble être complètement tombée à terre, nulle et sans force, et sans aucune conséquence pouvant servir à prouver que les chevaux qui ont pu, il y a trois mille ans, monter ces escaliers, avaient des fers aux pieds. Puisque vous avouez que la main de l'homme, armé d'un instrument en silex, en bronze ou en fer, est intervenue dans la sculpture et la formation de ces rainures, vous ne pouvez plus prouver, il vous est impossible de démontrer la vérité de votre proposition, cela tombe sous le bon sens, sous la logique la plus simple, la plus primitive. Tout lecteur le comprend immédiatement, et l'origine, ou du moins l'existence de la ferrure, que vous vouliez nous reporter à cette date éloignée, n'est pas du tout démontrée, et votre assertion, par suite d'un raisonnement bien simple, retombe dans la même incertitude. Et si l'auteur des *Chemins celtiques*, malgré cette logique si simple et si vraie, ne s'arrête pas ici, mais au contraire s'avance encore vers d'autres conséquences qu'il s'empresse d'exprimer, c'est, nous le craignons fort, qu'il est tellement imbu, enthousiasmé de tout son système et de ses conséquences, qu'il marche quand même, ne s'apercevant pas que la logique d'un enfant s'est amusée à renverser sa base. C'est la vie! c'est l'humanité! Combien sont-ils ces savants véritables qui ont su toute leur vie résister à l'attraction si douce et si agréable d'une idée, d'une théorie, d'un système, d'une hypothèse, enfin, dont la vision chimérique et caressante venait sans cesse voltiger autour de leur imagination émerveillée? Le nombre en est si petit que c'est presque une gloire d'agir comme ces grands esprits, même systématiques, qui, en dehors de leurs erreurs, si communes à l'espèce humaine, ont cependant fait la gloire de leur pays en révélant des forces et une valeur bien au-dessus du commun.

Et ce qui nous prouve que l'honorable auteur que nous analysons a succombé à l'attraction de son système, c'est qu'à la page 121, où il nous dit que les escaliers de la Languetina nous prouvent l'existence antique de la ferrure, il oublie de rappeler le *nota* de la page 116, avouant que la main de l'homme est intervenue, a retouché ces escaliers. Sans cet oubli, du reste, les autres conséquences ne pouvaient se produire; mais, grâce à lui, l'auteur continue de la sorte :

13^e proposition. — « Jamais la corne seule du sabot de tant de générations de chevaux qu'on voudra faire passer et repasser, ne creusera notamment les empreintes en escalier de la Languetina (1). »

C'est très-probable; puisque lesdits escaliers ont été faits par la main de l'homme, aucun pied de cheval, ferré ou non ferré, ne pourrait en dix mille années faire des rainures de 84 centimètres de largeur, avec des angles aussi bien dessinés, quelle que soit l'adresse de ces animaux; et il suffit de voir un seul dessin de ces escaliers pour comprendre de suite que ces escaliers ne peuvent être leur fait. Mais, en dehors de la Languetina, il serait erroné de dire que le passage très-souvent répété d'animaux non ferrés, dans les montagnes des Alpes, des Vosges, des Pyrénées ou de l'Atlas, ne donne pas naissance, après plusieurs siècles, à un sillon qui va se creusant de plus en plus, à mesure que les vents et la pluie chassent la poussière du chemin et entraînent les fragments de rocs désagrégés. Ce sont ces sillons-là qui sont appelés les sentiers de la montagne, et que tous les voyageurs touristes ont rencontrés en maints pays.

Nous en avons vu dans le Grésivaudan, aux environs de Sassenage, près de Saint-Jean-de-Maurienne en Savoie, sur des montagnes schisteuses dont les pluies entraînent facilement

(1) *Loc. cit.*, p. 120.

des blocs désagrégés. Bon nombre de nos amis nous ont cité de semblables sentiers existant non loin de Constantine, d'autres dans la province d'Oran, et notamment à Sidi-Brahim, où l'on voit un sentier profond creusé par les pieds des moutons. Le fait d'un grand nombre de marches saintes, usées par les genoux et les lèvres des pèlerins, est connu de tous les voyageurs, qui savent aussi comment a disparu une partie du pied en bronze de saint Pierre de Rome. Le peu que nous venons de dire n'a, du reste, qu'un seul but, celui de faire comprendre que ce serait une erreur positive que de prendre à la lettre la proposition que nous attaquons. L'essentiel de notre analyse est plutôt dans ce qui suit :

14^e proposition. — Pour fouiller ainsi la pierre, il faut le fer (1). Pour fouiller la pierre telle qu'elle a été fouillée par la main de l'homme dans les escaliers d'Alaise, escaliers larges et à arêtes vives et régulières, oui certainement il faut le fer, toujours le fer, manié par une main habile. Mais qui trace sur les collines ou sur les montagnes des sentiers profonds et à ornières? C'est la désagrégation de certaines plaques calcaires, imitant parfois les marches d'un escalier, sauf le manque de régularité, qui se trouve bien rarement dans les œuvres de la nature. Voilà un fait qui se retrouve encore assez fréquemment.

Peu à peu, à l'aide des pluies, du vent, de la neige, des trombes, etc., le sentier se creuse et, après plusieurs siècles, devient ravin, et ce phénomène se produit d'une manière lente, mais continue, par la désagrégation des roches. Serait-ce de notre part une hypothèse mise en avant pour défendre notre opinion? Nullement! Ouvrez ces traités de géologie que l'on met entre les mains de la jeunesse, écrits par les hommes les plus compétents en semblable matière, et vous verrez que

(1) *Loc. cit.*, p. 121.

ce phénomène de la désagrégation des roches est très-sérieux et se produit tous les jours. Nous n'abuserons pas de l'amabilité de nos lecteurs, d'autant plus que ces phénomènes sont connus d'eux tous; mais qu'ils nous permettent quelques courtes citations.

« La chaleur, le froid, l'humidité, le vent et la pluie, telles sont les causes, depuis le commencement du globe, de la désagrégation des roches. » Ainsi parle Élie de Beaumont dans ses *Leçons de Géologie pratique*, p. 137. Alcide d'Orbigny n'est pas moins précis, car voici ce que nous lisons à la page 409 de son *Traité de Géologie appliquée aux arts et à l'agriculture* : « La désagrégation des roches, même les plus solides, est facile à concevoir; en effet, l'eau s'infiltré dans ces roches par les fissures qu'elle y rencontre; en se congelant l'hiver, elle augmente de volume, dilate les parties et finit, à la longue, par faire éclater les masses dont les débris sont emportés par les torrents. »

« D'un autre côté, les eaux pluviales, en tombant sur la cime dénudée des points élevés du globe et sur les escarpements, entraînent les matières qui s'en détachent. Les eaux se rassemblent dans les ravins, y forment des torrents qui roulent des fragments de roches diverses, au point de les réduire en galets, en sables, en particules fines, qu'elles entraînent dans leur cours. Des milliers de petits cours d'eau apportent ainsi tous les ans des montagnes ce tribut dont on peut reconnaître l'importance. » C'est ainsi que se forment, dans tous les pays montagneux, ces ravins si profonds et si nombreux, qui souvent servent de chemin naturel aux habitants pour gravir les hauteurs. Et si les plateaux d'Alaise et d'Amancey nous offrent des ravins en escaliers bien dessinés, c'est que probablement le roc d'Alaisé, plus friable que d'autres, se désagrège plus facilement. D'Omalius d'Halloy et d'Orbigny nous aideront probablement à démontrer ce fait.

Or, le premier a écrit à la page 219 de son *Abrégé de Géologie* : « Le calcaire est une substance composée de carbonate de chaux; c'est une des substances les plus abondantes et les plus variées du règne minéral, il y en a une très-grande variété; ce sont des roches plus ou moins friables, qui se désagrègent facilement. » Et à la page 220 : « Le calcaire oolite ou oolithique est une agglomération de petits grains de diverses grosseurs. On en fait des pierres à bâtir. Les parties qui se trouvent au jour ont souvent beaucoup de tendance à se diviser en plaques que, dans certaines contrées, on emploie à couvrir les toits. Le calcaire oolithique est une des espèces du calcaire jurassique. »

Et d'Orbigny ajoute à la page 218 de son ouvrage déjà cité : « Le calcaire oolithique est formé de globules calcaires concrétionnées, dont la couleur est ordinairement jaunâtre; il abonde dans le terrain jurassique. Il fournit d'excellentes pierres à bâtir. Il a une tendance à se diviser; il est susceptible de donner des dalles qu'on emploie dans plusieurs contrées à couvrir des habitations rustiques. » Et puisqu'en dernier lieu la carte géologique de France, par MM. Élie de Beaumont et Dufrenoy, nous indique, à n'en pouvoir douter, que les plateaux d'Alaise et d'Amancey font partie du système géologique dit *calcaire jurassique* en général et *calcaire oolithique* en particulier, nous en concluons donc, après ces savants géologues et après les citations si décisives de MM. d'Omalus et d'Orbigny : qu'il est très-aisé maintenant d'expliquer la formation première du ravin de la Languetine, ainsi que celle de beaucoup d'autres ravins qui lui ressemblent, si l'on songe combien le calcaire oolithique se désagrège promptement, facilement, et se divise tout naturellement en larges dalles, que l'on peut même employer à couvrir des habitations; ce sont ces mêmes dalles qui, dans des ravins en pentes, ressemblent complètement à des escaliers.

Ce ravin en escalier, une fois formé par la nature, l'homme s'en sert souvent comme du chemin le plus court; alors il le régularise en donnant aux dalles, avec ses outils de silex, de bronze ou de fer, la forme de marches régulières et semblables, afin d'en permettre un usage facile aux autres hommes et à quelques animaux peut-être. Telle est la manière la plus naturelle, et probablement la plus vraie, d'expliquer ces ravins terminés par la main de l'homme, que l'on découvre en certains endroits escarpés, et cela sans avoir recours à une hypothèse et à des usages dont pas un seul jusqu'à ce jour ne semble suffisamment prouvé. C'est donc par les pluies, les neiges, les glaces et les trombes d'eau et de vent que ces roches se sont désagrégées, que ces ornières se sont produites, que ces prétendus écorchements sont apparus; ornières et écorchements que l'on rencontre dans une infinité de chemins creux, d'une manière plus ou moins prononcée. Dans tous les cas, si jamais chariot antique a pu passer par ce sentier, nous croyons fermement, après tout ce qui vient d'être dit, qu'il est surtout logiquement impossible d'en tirer cette dernière conséquence :

15^e proposition. — « Cet exemple suffit donc pour démontrer que les Gaulois, et après eux les Romains, ferrèrent leurs chevaux (1). »

Après ce qui précède, nous pensons qu'il n'est plus permis de dire qu'un chemin celtique quelconque peut prouver l'existence de la ferrure chez les peuples de la Gaule. Nous le pensons très-sérieusement et très-logiquement, et nous sommes persuadé que tous nos lecteurs seront de notre avis.

Aussi, lorsque l'auteur des *Chemins celtiques* arrive à son résumé général, page 128, avons-nous cru remarquer que sa certitude absolue et sa conviction si tranchée perdent un peu

(1) *Loc. cit.*, p. 121.

de leur force, pour être remplacées par des pensées moins absolues, moins positives. C'est que ce résumé est la partie essentielle de son travail; c'est le symbole, c'est le dogme que l'on croira ou que l'on réfutera, et il veut énoncer sa croyance de manière à prêter le moins possible son côté faible à l'attaque.

Malgré cela, tel qu'il est, son caractère absolu reste encore assez tranché, nos lecteurs peuvent en juger.

« Les caractères positifs et formels des chemins celtiques (1) sont donc :

« 1° D'être creusés à travers la roche; le fond doit montrer, « en outre de deux ornières, de fortes empreintes du pied « ferré du cheval; si le sol est en pente, *ces empreintes, re-* « *touchées par la main de l'homme, doivent former des rai-* « *nures également espacées, ou s'étagier en marches étroites* « *d'escaliers.*

« Les écorchements produits par les bouts d'essieux *peuvent* « *témoigner du passage des chariots, et indiquer certaines di-* « *mensions des chars gaulois.*

« Ce dernier trait est le plus précis : tous les chemins « celtiques doivent avoir *la même voie roulière totale, d'un* « *mètre vingt centimètres.* »

Si faibles qu'elles soient, nous sommes heureux d'avoir pu inscrire, avant la fin de notre note, ces rectifications d'une théorie par trop systématique; elle nous prouve une fois de plus que toute intelligence d'élite, s'étant parfois laissée aller aux hypothèses hardies, revient tôt ou tard au sens naturel des choses et des faits, et mérite, par ce retour judicieux et sincère, de reconquérir la vérité. C'est ce qui se produira un jour, nous en sommes certain, chez le savant stratégiste et historien que nous venons d'étudier, car il comprendra que

(1) Le résumé est à la page 128, *loc. cit.*

les chemins celtiques ont bien pu exister des siècles avant la conquête de la Gaule, sans que ce soit pour cela une preuve certaine de la ferrure à cette époque.

§ 9.

On a voulu aussi prouver l'usage de la ferrure à clous chez les Celtes à l'aide de légendes dites celtiques ; voyons donc si cette preuve est acceptable ?

Le forgeron Weyland, nous dit-il, qui ferrait les chevaux et fabriquait les armes des héros, est la personnification historique du mystère qui dès la plus haute antiquité enveloppa l'art de travailler les métaux, et particulièrement le fer. « Ce Weyland rappelle le pontife forgeron, le chef du collège des druides qui célébraient à la fois les rites sacrés, et enseignaient les mystères et les arts industriels (1). »

Ici encore il n'y a qu'une erreur, c'est qu'il n'y a pas le moindre rapport entre la légende de Weyland et la croyance du pontife forgeron qui enseignait les mystères et qui était le pontife suprême.

MM. Ch. Depping et Francisque Michel, cités aussi par M. Mégnin, ont étudié tout particulièrement cette légende de Weyland, et comme leur ouvrage est en ce moment sous nos yeux, voici ce que nous y trouvons (2) :

« C'est dans les Sagas islandaises que Veland est le sujet des longues fictions romanesques, c'est même un des plus vieux contes que l'on possède de cette littérature poétique. On a voulu rattacher ce roman à une époque historique, au règne du roi Nidung, qui paraît avoir vécu en Suède

(1) *Loco citato.*

(2) *Le Forgeron Veland*, par Ch. Depping et F. Michel. Paris, IV, 1833.

« au vi^e siècle de notre ère, et dont il est parlé comme du
« protecteur du forgeron. Cependant cette recherche ne donne
« rien d'historique, et si d'un côté on a voulu le rattacher à
« l'histoire, de l'autre on a voulu aussi le rattacher à la my-
« thologie scandinave. »

C'est donc une légende des pays scandinaves et non une légende celtique ou germanique, ou même armoricaine et druidique, antérieure ou même postérieure de deux ou trois siècles à César. C'est seulement au vi^e siècle, suivant la chronologie de ceux qui ont la manie de donner des dates à toutes les légendes, que l'on peut faire remonter au plus loin, et en Islande, la vie réelle du forgeron Weyland, si jamais il vécut. Inutile donc aujourd'hui de vouloir faire remonter la tradition poétique du forgeron à sept ou huit siècles antérieurs, et en faire une tradition celtique ou druidique, c'est tout à fait impossible. Lisez Depping et Fr. Michel.

Aux xii^e et xiii^e siècles, en Islande, on commença à réunir les anciennes poésies en langue scandinave (Danemark, Suède et Islande, formaient ce qu'on appelle encore aujourd'hui les États scandinaves), poésies chantées dans ces États vers 600, 700 et 800 ans de notre ère. La réunion de ces poésies prit le nom de Sagas. Elles ont été traduites en français, et c'est dans elles que l'on trouve, pour la première fois, le nom de Veland ou Velund.

Mais la légende elle-même ne se trouve racontée que dans les *Edda*, réunion de légendes scandinaves. Les *Edda* forment deux livres religieux et légendaires : le premier, écrit au xi^e siècle, ne traite que de sujets héroïques et mythologiques; le second, écrit au xii^e siècle, contient les légendes. Ces deux livres manuscrits existent encore, l'un à Upsal, en Suède, et l'autre à Copenhague. La légende du Forgeron est narrée, mais un peu grossièrement encore, dans un passage du second livre, appelé *Vœlundar-Quida*. Ces légendes, rema-

niées plus poétiquement, plus littéralement au *xvi^e* siècle, dans la *Vilkinsa-Saga*, deviennent des récits aux formes plus gracieuses, mais le fond de chaque légende n'est nullement changé.

Voici l'analyse de la vie de Veland, ouvrier d'or, d'argent et de fer, faisant des bijoux et des armes, mais surtout orfèvre au commencement de sa carrière. Le roi Nidung surprend sa demeure et lui enlève une bague en son absence. Veland, ou Welund, ou Weyland (c'est toujours le même), rentre, compte ses bagues d'or, en trouve une de moins, est très-étonné, très-effrayé; mais enfin, vaincu par le sommeil, il s'endort. Pendant son sommeil, on le garrotte : Nidung lui vole son épée, l'emmène en prison et donne la bague volée à sa fille.

La reine conseille au roi de faire couper les deux jarrets de Welund, afin de le retenir plus sûrement prisonnier et de pouvoir le faire travailler : ce que le roi fait exécuter de suite, et il l'enferme dans une petite île.

Les fils du roi viennent le voir travailler; Welund lès tue, de leurs crânes fait de belles coupes, et les envoie en cadeau au roi. La fille du roi, qui a cassé sa bague, vient le voir et le prie de la raccommoder. Welund l'endort avec un breuvage narcotique et la viole. Puis, après avoir commis ces crimes, il se forge des ailes et s'envole devant la demeure royale, où il raconte tranquillement au roi et à la reine les crimes qu'il vient de commettre; ceux-ci se désespèrent; et Welund, content, satisfait de sa vengeance, s'envole en riant. Tel est le fond de cette histoire, un peu modifiée dans les poésies des siècles suivants, mais toujours la même quant au drame et quant au dénouement. Et dans les transformations qu'elle a pu subir aux *xv^e* et *xvi^e* siècles, il n'est jamais question que de bijoux et d'armures, et jamais de ferrure.

Or, si l'on songe que le Danemark n'a commencé à être un

peu habité qu'après Jésus-Christ, que la Suède ne l'a été que du iv^e au v^e siècle, que l'Islande n'a été découverte qu'en 861 et que son nom ne date que de 868, que la première colonie qui l'habita n'y fut qu'en 928, on comprend de suite que la légende de Veland, quelles que soient ses variations poétiques, n'a aucun rapport avec l'époque celtique, éteinte depuis 600 ans au moins.

On a parlé de traditions anglaises, françaises. Voyons-les donc. Cette légende a eu trois traditions étrangères : une allemande, une française et la dernière anglaise.

Dans la tradition *allemande*, ce n'est que très-tard, vers les xv^e et xvi^e siècles, que l'histoire de Veland commence à apparaître dans les romans du moyen âge. *Dietrick von Berne* raconte la vie du Forgeron à peu près comme elle est chantée dans les sagas islandaises, et il n'est représenté que comme forgeron-armurier et orfèvre, faisant des épées, des cuirasses et des bijoux.

Dans la tradition *française*, c'est dans un poème du vii^e siècle que son nom est simplement écrit pour la première fois. (La cuirasse fabriquée par Veland n'avait pu défendre Randalf de la mort.)

Dans une chronique du xii^e siècle, celle des comtes d'Angoulême, Guillaume est appelé Taillefer, parce que, grâce à son épée *Durissima*, fabriquée par Walander, il avait coupé son adversaire en deux d'un seul coup. En France, Veland a très-souvent fait Galand au moyen âge; mais il n'a jamais été qu'un mythe dans les romans français, aucun n'a écrit ses aventures extraordinaires.

Dans les traditions *anglo-saxonnes de l'Angleterre*, les merveilles de l'art de Veland y étaient connues. Un poème anglo-saxon du viii^e siècle parle de belles armures, ouvrage de Veland. Un autre poème anglo-saxon, du ix^e siècle, parle des malheurs de Veland, pleuré par la fille du roi Nithud.

Le roi Alfred d'Angleterre, en 874, dit dans sa traduction des Consolations de Boèce : « Où sont les ossements du sage « Veland, de l'orfèvre qui autrefois était si célèbre? Qui est- « ce qui connaît son tombeau? » Dans un poème latin de Geoffroy de Monmouth (xii^e siècle), le roi de Cumberland fait apporter sur la table des pierres brillantes et des coupes sculptées par Guiéland ou Veland. Dans un roman du xiv^e siècle, il est encore dit : « Cette arme est de la façon de Weland (*of all swerdes it is King and Weland it wrought.*) »

Dès maintenant, il est bien facile de se rendre compte que dans les États scandinaves à partir du vi^e siècle, puis ensuite en Allemagne, en France, en Angleterre, Veland représente un orfèvre et un armurier habile, dit forgeron, parce que l'or et le fer se forgent pour être travaillés, mais qu'il n'a aucun rapport avec l'industrie qui concerne les chevaux et appelée maréchalerie.

L'Écossais Walter-Scott a été le seul à écrire que, dans une vallée du Berkshire, une légende subsistait encore de son temps, disant que Wayland, forgeron invisible, ferrait des chevaux sans se laisser voir; et il s'est servi de cette légende dans son roman de Kenilworth, en faisant de ce Wayland un personnage vivant qui exploite la renommée de son devancier invisible, et tout cela se passe au bas de la colline de *Withe-Horse* (du Cheval-Blanc), ce qui ajoute encore un peu de coloris au tableau. Mais quel rapport y a-t-il entre cette légende toute locale, toute spéciale au hameau du Berkshire, et si bien poétisée par le génie du grand romancier; et celle qui, ayant pris naissance dans les pays scandinaves, a eu cours en Allemagne, en France et dans le royaume anglo-saxon, sous une forme tout à fait différente. Un conteur du hameau de *White-Horse* aura un jour profité du nom de Veland pour créer sa fiction, ou Walter-Scott lui-même, il en est bien ca-

pable, aura tout à la fois créé l'ancienne et la nouvelle, la première servant d'appui à la seconde; et l'on veut s'appuyer aujourd'hui sur ce conte si éphémère pour le rattacher à l'origine celtique de la maréchalerie. Une telle relation est inacceptable pour chacun de nous, nous en sommes persuadé d'avance.

Laissons donc à Walter-Scott son esprit, son imagination, son génie de conteur habile; mais ne lui demandons jamais de documents historiques, pas même pour prouver l'existence réelle des légendes qu'il a poétisées.

Lorsqu'on découvre une erreur historique, il faut toujours la poursuivre et la détruire à jamais; voilà pourquoi nous nous sommes étendu sur Veland, à l'aide du joli travail de MM. Depping et Michel. Mais si nous n'avons fait dans ces dernières pages que de copier presque textuellement, nous pouvons dire maintenant que l'origine celtique de Veland ne peut pas plus exister dans les esprits sérieux que l'étymologie celtique de notre mot maréchal.

§ 10.

On a encore essayé de prouver l'origine de la ferrure chez les peuples de la Gaule par l'étymologie du mot *maréchal*, à l'aide de la racine *march*, voulant dire cheval en langue celtique. Or, *march* n'est pas une étymologie celtique. Edwards et Putschard en Angleterre; La Villemarqué, Broca, Perier, Pruner Bey, Monin, élève de l'École Normale en France; Pictet en Suisse, se sont occupés tout particulièrement de la race et des langues celtiques; qu'on les lise, ainsi que tous les dictionnaires étymologiques, et l'on s'assurera que *march* est un mot *tudesque german* qui veut dire *cheval*, mais que sa racine n'est pas celtique et n'a jamais été

employée en France avant les grandes invasions des iv^e et v^e siècles. Si nous ouvrons, par exemple, l'ouvrage de M. A. Pictet de Genève, intitulé *les Origines indo-européennes*, ou *les Aryas primitifs*, nous y lisons à la page 353 du 1^{er} volume, ceci : « Je considère le mot *march*, en irlandais *marc*,
« en cymréen *marah*, auquel répond l'ancien allemand *march*,
« cheval, *merilha*, jument, et qui ressemble à l'arabe *markab*,
« cheval, comme étant des noms qui n'ont rien de commun
« étymologiquement (1).

« Dans l'ancien allemand, *march* veut bien dire cheval, et
« en arabe *markab* l'exprime aussi. Mais *marc* en irlandais
« et *march* en cymréen, qui sont des dialectes *celtes* et *kym-*
« *riques*, ne veulent dire ni cheval, ni mouvement. Et cepen-
« dant les Kymris, en venant en Gaule, six siècles avant
« Jésus-Christ, rejoindre les Gaëls, ont bien dû y importer,
« non-seulement leur industrie, mais encore bien des mots
« de leur langue. Les Germains se sont servis de cette racine
« pour exprimer le mouvement, la vitesse : *mark*, *aller*, *mar-*
« *cher*, comme en latin *ire* veut dire aller, courir. » Or, le
mot *march* n'étant pas un mot celtique, mais german, on ne
peut faire remonter l'étymologie de maréchal (*march*, cheval,
et *schalls*, serviteur), à une racine celtique, mais à une ra-
cine tudesque ou germane, ce qui est bien différent; car cela
recule le mot germano-français de plusieurs siècles, et fait
naître ce mot seulement à la grande invasion des peuples de
race tudesque, en 406 après Jésus-Christ, époque à peu près
certaine où la profession du maréchal a été établie dans notre
pays. Maréchal, qui soigne, qui s'occupe, qui surveille les che-
vaux ou la cavalerie; marquis, qui garde à cheval les frontières.

(1) Dans un article postérieur au temps où nous écrivions ces lignes, M. A. Pictet, revenant sur le mot *mark*, a écrit qu'il était aussi gaulois, — mais nous ne partageons pas son deuxième avis.

Mais quel était donc le mot qui voulait dire cheval chez les Gaulois ?

Cheval, en gaulois, se disait : *epos* ! jument, *epa* (1) ! Ces mots sont certains d'après M. Monin. Pline l'Ancien dit dans son *Histoire naturelle* (livre III, chap. XXI) : *Eporedias* ou *Eporedios*, dompteurs de chevaux, nom que les Gaulois donnaient à ceux qui savaient bien dompter les chevaux. Avec le mot *epo*, on a fait les noms propres : *Epasnactus*, l'Arverne ; *Epomandus* (inscription latine et grecque) ; *Eporedorix*, l'Eduen ; et vingt autres retrouvés dans des inscriptions. La déesse des écuries, *Epona*, est incontestablement gauloise ; les inscriptions d'*Epona* se trouvent presque uniquement en pays gaulois.

M. A. Pictet donne le même terme pour exprimer cheval (2).

« *Eporedios*, dompteur de chevaux, suivant Pline, vient de « *epo*, cheval, et en cymrique *rheidian*, forcer ; en armoricain et en bas-breton *redia*, contraindre, forcer. Donc, la « racine *epo*, dans les langues gallo-kymriques, voulait dire « cheval. »

Après la conquête de la Gaule par César, les vainqueurs, pour gagner l'amitié des vaincus, divinisèrent presque tous les symboles gaulois (3). C'est ainsi qu'avec le mot *epo*, cheval, animal que les Gaulois symbolisaient depuis 250 ans, les Romains, pour leur plaire, firent la déesse *epona*, en grec *ἑπώνα*, *Épone*. De même qu'ils firent le dieu *Aghon* de *ἀγών*, jeu, président des jeux, et cela pour plaire aux Gaulois, qui étaient passionnés pour les jeux de toute sorte. Du reste, tous les philologues sont d'accord pour reconnaître une grande

(1) H. Monin, *Monuments des anciens idiomes gaulois*, IV, Paris, 1861.

(2) A. Pictet, *les Origines indo-européennes*, liv. I, p. 354.

(3) H. Martin, *Histoire de France*, vol. I.

ressemblance entre le grec et le gaulois. Pline-l'Ancien, Dion Chrysostôme, l'avaient écrit, et tous les philologues modernes l'ont reconnu. Une dernière preuve existe dans la ressemblance du mot *epo* avec le mot ἔπος, cheval.

Un groupe en bronze trouvé à Loisia (Jura), donné à la collection du Louvre par M. Désiré Monnier, représente la déesse *Epona* assise sur un grand cheval; un petit cheval ou un poulain se joue contre ses pieds, et le cheval monté n'est pas ferré. Tout ce qui précède suffirait à prouver à tout jamais que le mot maréchal ne vient pas d'une étymologie celtique, mais bien d'une étymologie allemande et gothique *mark* et *shalks*, serviteur des chevaux, laquelle étymologie n'est pas en faveur de l'origine gauloise de la ferrure, mais bien plutôt en faveur de l'origine germane et gothique.

D'autres preuves étymologiques le démontrent enfin péremptoirement, et ces preuves sont que dans la maréchalerie pratique d'autres expressions viennent bien positivement du vieil allemand et ne peuvent venir de mots celtiques.

Ces expressions sont les mots : étamper, étampures, étampes — et boutoir.

Nous lisons, en effet, dans le savant ouvrage de Chevallet (1) sur les origines de la langue française que : « Etamper, terme de maréchalerie dont on a fait étampures, étampes, vient d'un primitif germain qui signifie percer en frappant. *Stamp*, d'où on a fait l'allemand *stampen*, frapper, battre, et d'où est venu encore le *to stamp* en anglais, *stampen* en hollandais, *stampa* en suédois, *stampe* en danois, *étamper* en français.

« De même aussi les anciens mots français *boter*, *bouter*, pousser, heurter en avant, d'où est venu le mot boutoir,

(1) De Chevallet, *Origine et formation de la langue française*, 3 vol.

« viennent de l'ancien allemand *bozen*, en bas allemand, *botzen*, en suisse, *botzen*, en tudesque *bozjan*. »

Il est très-curieux de trouver que trois des termes de maréchalerie, plus le substantif, expression de l'industrie elle-même, viennent de primitifs germaines et allemands. Et si l'on peut donner au mot maréchal, d'où l'on a fait maréchalerie, maréchaussée, etc., une double origine et germaine et gauloise, il ne peut en être ainsi pour les autres mots, qui sont bien réellement d'origine germanique.

Nous disons double origine, parce que aujourd'hui, depuis des travaux tout récents, on admet assez généralement que *marc*, cheval, s'employait aussi bien en gaulois qu'en allemand. M. Pictet lui-même, dans un article imprimé dans la *Revue Archéologique* de 1865 (1), prétend que *marc* est gaulois et démontre que les Celtes avaient encore une troisième expression voulant dire cheval, qui était *caballos*.

Ces différents mots celtiques *epo*, *marc*, *caballos*, voulant dire cheval, nous importent peu; il nous suffit d'avoir trouvé dans la langue germanique du ^v^e siècle après Jésus-Christ, les origines des mots — cheval, étampes, étampures, étamper, bouter, boutoir, — pour dire qu'on a bien tort de vouloir s'appuyer sur des étymologies pour prouver l'origine gauloise de la ferrure, car ces étymologies semblent précisément prouver tout le contraire.

(1) Malgré les savantes études de M. A. Pictet de Genève, imprimées dans la *Revue Archéologique* de 1865, mois de février, sur le mot *mark* et ses significations en langue celtique, nous ne partageons pas son avis et nous croyons le mot *mark* postérieur de plus de cinq ou six siècles au mot *epo*. Mais nous ne pouvons ici en détailler les longues preuves.

§ 11.

Voyons maintenant si les médailles gauloises, qui expriment tant de figures réelles et allégoriques, ne pourraient pas peut-être nous démontrer, à l'aide de quelques dessins ou allégories, que la ferrure du cheval existait au temps où elles étaient frappées.

C'est ce qui va nous occuper dans ce paragraphe.

Presque toutes les médailles gauloises présentent, en effet, un cheval, soit libre, soit monté, soit attelé; et très-souvent ce cheval est accompagné d'un sanglier, le premier emblème gaulois. Rien ne prouve que le cheval blanc était de préférence offert à Teutatès (1), quoi qu'en dise M. Ephrem Houel et son étymologie originale; de même que Teutatès n'était nullement *l'expression du dieu suprême des Gaulois*. Ce dieu suprême était Belen ou Belemus (2), dieu du soleil et du feu; mais ceci n'a presque pas de rapports avec notre sujet.

Ces médailles étudiées nous donnent le dessin d'un si grand nombre de chevaux, que Lelewel, dans des études numismatiques très-finement faites, a pu, à l'aide de leur examen et de leur comparaison, arriver à donner quelques notions sur les chevaux de la Gaule à l'époque des campagnes de César, et un ou deux siècles auparavant. Nous suivrons le savant numismate belge (3).

César nous apprend, en plusieurs endroits, que les chevaux du pays des Tréviri passaient pour les meilleurs de la Gaule, et les Tréviens (habitants de Trèves) les meilleurs cavaliers,

(1) Teutatès, dieu gaulois, dieu du commerce, identique à Mercure. Le faire venir de θεος, dieu, et θεω, courir, est assez original.

(2) Voir A. Thierry et H. Martin.

(3) Lelewel, *Études numismatiques et archéologiques*, 1 vol.

et qu'après eux venaient les Sontiates (Saintonge) et ceux du pays de Bigorre. Strabon, Diodore de Sicile, Dion Cassius, ont écrit de même. Et c'était très-vrai, les médailles des Tréviri nous représentent, en effet, des chevaux très-légers et toujours au galop, ainsi que les médailles Sontiates et du Bigorre. Mais on n'a pas une médaille indiquant la Séquanie comme possédant les plus beaux chevaux de la Gaule. Si le fait a pu être constaté sous Auguste, et nous n'en connaissons pas la preuve, assurément avant Auguste et avant César cela n'était pas; et nous sommes étonné de lire dans M. Édouard Clerc : que *la passion toujours dominante pour les chevaux était un trait particulier du caractère national des Séquanais*.

Les premières médailles de la Gaule commencèrent à être frappées ou plutôt fondues vers le iv^e siècle avant Jésus-Christ. Vers 350, elles étaient en potain (cuivre, plomb et étain), quelques-unes en or et un petit nombre en argent. Les médailles grecques n'avaient pas encore, à cette date, un siècle d'existence.

En Gaule, les médailles nationales eurent cours jusqu'à l'année 21 après Jésus-Christ. Puis elles disparurent d'après une loi de Tibère, et furent tout à fait remplacées par les médailles romaines ou monnaies.

Les numismates Duchalais, Lambert, Robert, Lelewel, de Barthélemy, sont parfaitement d'accord pour diviser la durée des médailles gauloises en trois périodes. La première allant de 350 ans à 250 ans avant Jésus-Christ, période de début où la reproduction est imparfaite et où les emblèmes ou attributs ne sont pas encore nettement exprimés. La deuxième allant de 250 ans à 80 ans avant Jésus-Christ. C'est la belle période, riche et pure, où tous les symboles celtiques sont bien accusés et permettent d'être facilement saisis. La troisième période, allant de 80 ans avant Jésus-Christ à 21 ans après

Jésus-Christ, sous Tibère, est très-belle, très-riche, mais elle n'est plus pure, l'imitation romaine s'y fait trop sentir; beaucoup d'emblèmes romains s'y trouvent reproduits, et les principaux chefs de l'indépendance, à l'instar de Rome et d'Athènes, y sont souvent représentés.

C'est particulièrement pendant la deuxième période que les chevaux sont très-souvent reproduits sur les médailles, au point qu'une médaille de cette époque sans cheval est une exception. Cependant, le cheval n'est pas le seul animal qui y figure : on rencontre à chaque période le sanglier et le taureau cornupète à une seule corne au milieu du front, animal sacré que les Germains adoraient aussi, et ces trois emblèmes ont à la fois et leur valeur mythologique et leur valeur historique. Or, les principaux peuples de la Gaule celtique ayant leurs médailles particulières, et ces médailles de la deuxième période représentant presque toutes un cheval, et ces chevaux ne se ressemblant pas par la forme extérieure, Lelewel a été admis par cette observation à croire que les chevaux représentés sur les médailles étaient l'expression extérieure de la race des chevaux appartenant au peuple ayant frappé telle ou telle médaille. Et cette proposition admise, parce qu'en examinant très-minutieusement, en comparant très-judicieusement toutes ces formes chevalines dissemblables, il pouvait cependant les rattacher à des groupes communs, à des races, comme on dit en hippologie, il en est arrivé à classer de la manière suivante les principales races des chevaux gaulois avant Jésus-Christ :

1° *Les chevaux mythologiques*, tels que :

- A. Les Androcéphales, chevaux à tête d'homme comme les centaures.
- B. Les chevaux ailés, comme Pégase.

Ces deux formes mythologiques, grecques pour ainsi dire,

expliquent très-bien pourquoi les chevaux celtes, d'après les médailles, ressemblent tant aux chevaux des médailles grecques. Le cheval venant de l'Orient, c'est probablement par Marseille, fondée sept siècles avant Jésus-Christ, que les premiers chevaux auront été introduits dans le midi de la Gaule, et de là encore cette croyance au cheval ailé et au cheval androcéphale des Grecs. Puis, à la même date (700 ans avant Jésus-Christ), les Kymris amenèrent aussi, dans leur grande invasion, un cheval identique de forme et de taille et provenant de l'Asie Mineure et de la Crimée. Nous reprenons Lelewel et ses races :

2° *Les formes naturelles.* Le cheval représenté tel que la nature l'a créé, donne deux genres bien caractérisés en Gaule :

1° Le genre fin et oblong; 2° le genre lourd et raccourci.

Dans le genre fin et oblong, on peut y comprendre les races suivantes :

- a. Le cheval des Bituriges (Berry), race légère et fine.
- b. Les chevaux de Treviri (Trèves) et Mediomatrice (Metz), races très-élancées, très-anguleuses et fines.
- c. Le cheval des Arvernes (Auvergne), un peu maigre, mais très-élancé, très en l'air.
- d. Le cheval des Éduens (Autun), aux articulations fortes, mais faisant une race fine et légère.

Dans le genre lourd et raccourci, on peut y comprendre :

- e. Les chevaux ibériens, sontiates, des Pyrénées, formant une race au corps lourd et étroit.
- f. Les chevaux des Adnasates (pays de Narbonne), race petite, mais forte, qui peut-être a donné naissance aux chevaux de la Camargue.

- g. Les chevaux Cavarо-Volkes des Volces-Tectosages (les Languedociens) offrent une race courte, rabougrie, commune.
- h. Le cheval des Mandubii (Mandubiens), massif, représente une race commune et de trait.
- i. Les chevaux des Rémois (Reims), des Santons (Sens), des Morini (Boulonnais), de Solimacaria (Champagne), offrent les caractères particuliers aux chevaux des races boulonnaises, flamandes et belges.

C'était le nord et le midi de la Gaule qui offraient le plus de variété dans les races. Mais incontestablement la race la plus fine, la plus souple, la plus propre à la cavalerie était celle des pays de Trèves et de Metz. L'Auvergne avait encore de très-bons chevaux, aptes à faire la guerre et à monter de hardis cavaliers. Les chevaux ibériens étaient massifs et peu propres aux courses rapides; quant aux chevaux de Picardie, de Flandre et de Belgique, ils étaient ce qu'ils sont encore à peu près aujourd'hui, de forts chevaux de trait, ainsi que les chevaux des Mandubiens et des Éduens (Dijon, Autun et Nevers).

Pendant les grandes guerres de la Gaule, les peuples du Centre formaient l'infanterie, et les peuples du Berry, de la Moselle et de l'Auvergne formaient la cavalerie.

Nous sommes loin de considérer le classement de Lelewel comme irréfutable, et ses races comme ayant été telles. Mais nous les avons énumérées afin de mettre à même de poursuivre cette étude ceux d'entre nos lecteurs qu'elle intéresserait.

Voyons donc maintenant si l'on trouverait sur les médailles gauloises soit quelques dessins ou emblèmes pouvant faire supposer que la ferrure était connue de ce peuple.

Indépendamment du sanglier et du taureau cornupète que

nous avons déjà mentionné, on y trouve encore le loup et le cerf. Un très-grand nombre de médailles représentent des roues, des brides, des mors, des boucliers, etc., mais aucune n'offre un seul dessin pouvant faire supposer un instant qu'on a voulu graver un fer à clous; et cependant puisqu'on y trouve des mors, on y aurait bien certainement aussi gravé des fers, si les fers eussent été employés par les Gaulois à cette époque-là (1).

Si les Gaulois, qui symbolisaient sur leurs médailles presque tout ce qui concernait le cheval, sa vitesse et son utilité, n'ont pas symbolisé le fer à cheval, c'est que le fer à cheval n'existait pas chez eux avant César; est-il possible d'en donner une preuve plus évidente, et par conséquent plus opposée à cette proposition historique nouvelle qui voudrait faire remonter jusqu'à cinq ou six siècles avant Jésus-Christ l'origine de la ferrure en Gaule?

§ 12.

Conclusions.

Après avoir lu ce qui précède sur le sujet qui nous occupe, les conclusions en sont faciles à tirer.

D'une part, nous mettrons de côté tous les faits secondaires à la question, et nous ne conclurons qu'avec les faits essentiels.

En effet, de quelle valeur peuvent être l'influence du culte cabirique?

(1) L'excellent ouvrage de M. Hucher sur *l'Art Gaulois ou les Gaulois d'après leurs médailles*, est on ne peut plus intéressant pour cette question. et les dessins ou gravures parfaites qui accompagnent l'ouvrage prouvent à tout jamais ce que nous venons d'énoncer. — 1 vol. in-4°, 1866.

Les prétendus chemins gaulois avec leur formation régulière?

Les légendes? les médailles? et même les étymologies? — De peu ou point de valeur! Et les lecteurs remarqueront ici que nous sommes large en fait de preuves, car si les étymologies ont jamais eu en quoi que ce soit une valeur quelconque, ce serait bien ici le cas de s'en servir.

Mais les archéologues sages et prudents ont si souvent écrit qu'on avait abusé de la linguistique et des étymologies pour chercher à prouver des choses même improbables, que nous voulons bien consentir ici à négliger même complètement cette série de preuves, qui serait toute en notre faveur.

Nous nous arrêterons donc seulement aux preuves fondamentales, et avec celles-là nous en concluons :

1° Que tous les textes grecs, soit des historiens, des naturalistes, des poètes, et surtout des hippiatres, au iv^e siècle de notre ère, nous démontrent péremptoirement que jusqu'à cette époque la ferrure à clous était complètement inconnue, puisqu'on ne lit dans ces auteurs que ce qui concerne les moyens de durcir la corne, corne qui s'use toujours trop vite sur les routes; et ensuite les blessures si fréquentes qui, au paturon, provenaient de l'attache des hipposandales à l'aide de courroies.

2° Que tous les textes latins, soit des agronomes, poètes, historiens, vétérinaires, jusqu'au v^e siècle de l'ère chrétienne, ne font que confirmer ce que les auteurs grecs nous ont enseigné, et que par conséquent de tous ces textes il ressort bien aujourd'hui que ce que nous appelons la ferrure du cheval était complètement inconnue des Grecs et des Romains jusqu'à la fin de l'Empire d'Occident.

3° Que les hipposandales dont les auteurs ont parlé ne sont pas ces lourdes et énormes machines auxquelles on a donné le nom de *sabots de fer*, et qui se trouvent collection-

nées dans nos musées sous le nom de *sabots en fer* pour chevaux, — mais que ces sabots devaient bien plutôt servir pour arrêter les roues; — que les véritables hipposandales étaient tout simplement une plaque légère *en fer, argentée ou dorée*, qui se fixait sous le pied du cheval à l'aide de courroies; que le sabot *pour cheval*, en fer, trouvé à Autrecourt (Meuse), est le seul authentique et véritable qui puisse servir de base d'examen comme de comparaison.

4° Que le fer trouvé dans le cercueil de Chilpéric, à Tournay, était, jusqu'à ces dernières années, le plus ancien spécimen de la ferrure à clous chez les barbares ou le monde gallo-romain; et bien que la description qu'en donne le savant archéologue Chifflet, seulement d'après le dessin de son fils, puisque ce fer était tombé en poussière aussitôt qu'on avait voulu y toucher, laisse à désirer, il est cependant acceptable comme fer authentique.

M. l'abbé Cochet, si profondément versé dans l'archéologie des v^e et vi^e siècles de notre ère, fait plusieurs restrictions au sujet du fer de Chifflet; nous sommes plus crédules, et nous l'admettons comme ayant été réellement un fer à clous.

5° Que depuis peu d'années deux *fragments de fers à cheval* ont été trouvés dans deux tumuli du pourtour d'Alaise, et que ces fragments de fers, étudiés par des savants contemporains, ont été classés par eux comme appartenant à la métallurgie gauloise du temps de César, parce que ces tumuli, pour eux, contenaient les ossements d'hommes de la Gaule ayant assisté au siège d'Alesia, en admettant toujours qu'Alaise en Franche-Comté ait été l'Alesia de César.

Mais nous avons vu, en rapportant l'examen et l'analyse de ces tumuli qui ont été faits par d'autres savants, en étudiant tous les objets si variés des tumuli franc-comtois, toujours d'après ces mêmes savants, combien il y a peu de cer-

titude à dire et à écrire que ces tumuli sont gaulois, du temps de César, qu'ils entourent l'ancienne ville de guerre appelée Alesia dans les Commentaires, et que tous les objets en fer qu'ils contenaient représentaient l'art de la métallurgie celtique 52 ans avant Jésus-Christ.

6^e Que cette analyse nous a amené au contraire, en tenant compte des nombreuses migrations germaniques qui pendant trois siècles ont traversé la Séquanie et l'ont même ravagée, à dire que très-probablement le plus grand nombre de ces tumuli sont germaniques, peut-être même de la fin du IV^e ou du commencement du V^e siècle, et que par conséquent les ustensiles en fer renfermés dedans dataient de ce temps.

Car l'histoire nous apprend que jusqu'au temps d'Attila, la Franche-Comté (Séquanie) a été traversée pendant trois siècles par des hordes germaniques et slaves innombrables, qui portaient toujours devant elles la désolation et la mort.

Avant donc que de dire que les deux fragments de fers trouvés dans ces tumuli appartiennent à l'industrie celtique d'avant Jésus-Christ, il fallait démontrer bien positivement, définitivement, que ces deux tumuli sont de cette époque; et le développement de cette question nous a fait voir que d'une part les ustensiles trouvés sont insuffisants pour dater ces tumuli, et que d'autre part l'étude de l'archéologie celtique n'est pas encore assez avancée pour élucider définitivement cette question.

Nous nous en tiendrons donc au grand nombre de preuves contraires que nous avons fournies dans ce travail, et nous dirons que rien jusqu'à ce jour ne peut autoriser à affirmer : *que la ferrure à clous se pratiquait chez les Gaulois et qu'on peut même la faire remonter à plusieurs siècles avant César.* C'est ce que nous voulions démontrer. Et si les preuves que nous accumulons en faveur de notre manière de voir ne paraissent être aux yeux de quelques lecteurs que des preuves

négatives, elles n'en sont pas moins pour cela des preuves d'une grande valeur; car nous ne sachons pas qu'il suffise d'énoncer tout à coup une proposition nouvelle, hardie, et ne s'appuyant sur presque rien, pour que cette proposition soit déjà considérée par elle-même comme une preuve affirmative; puis, en bonne logique, nous ne pouvons admettre le classement des preuves en négatives et affirmatives. Une preuve est une preuve, comme un fait est un fait, pour ou contre, et voilà tout.

Car alors si les preuves dites négatives avaient moins de force que les autres, ce serait dire que les utopies ou hypothèses sans consistance, nées tout d'une pièce du cerveau humain, et qui ne peuvent être réfutées que par des preuves négatives, ont moins de chance d'être combattues avec succès que des hypothèses reposant déjà sur quelques faits. C'est inadmissible. Or, jusqu'à nouvel ordre, nous nous contenterons de nos nombreuses preuves négatives, et nous répéterons en finissant ce que nous avons déjà écrit quelques lignes plus haut :

Rien, non rien jusqu'à ce jour ne peut faire affirmer indubitablement que la ferrure à clous se pratiquait chez les Gaulois plusieurs siècles avant Jésus-Christ.

APPENDICE

*Lecture faite à la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine,
dans la séance du 12 juillet 1866.*

Messieurs,

L'archéologie celtique ne date que d'hier pour ainsi dire, et elle a su déjà conquérir une place honorable dans les sciences historiques, par sa rigoureuse méthode d'examen, autant que par les faits essentiels et intéressants qu'elle a su dévoiler.

Mais si la méthode philosophique qu'elle a pris pour guide a été la cause toute naturelle de sa fortune scientifique, ce n'est qu'en restant fidèle à cette même méthode que ses richesses pourront s'accroître de jour en jour.

Je profiterai de ces quelques réflexions pour déplorer par contre l'enthousiasme dans les sciences d'examen, enthousiasme qui fait tout d'abord accepter pour certain ce qui souvent n'est pas même vraisemblable, et qui nous fait considérer comme vrai ce qu'une méthode plus religieusement respectée nous eût tout d'abord fait reconnaître comme une erreur réelle.

Ce qui précède s'applique parfaitement à la question historique de l'origine de la ferrure. Jusqu'en 1856, c'est à peine si l'on osait encore reporter les commencements de cette industrie aux premiers siècles mérovingiens, et voilà que tout à

coup la querelle envenimée d'Alise et d'Alaise nous reporte cette industrie à bien des siècles avant Jésus-Christ. Beaucoup d'archéologues en sont effrayés, en doutent même; mais l'enthousiasme chez d'autres s'en mêle, et voilà que cette origine, loin d'avancer vers nous, recule encore, en sorte qu'il s'en faut de peu maintenant que l'on écrive, ainsi que nous le verrons, que la ferrure est venue en Gaule, avec la première migration des Celtes, dix-huit siècles avant Jésus-Christ.

Vous savez parfaitement, Messieurs, à quoi vous en tenir sur cette prétendue vieillesse, et les nombreuses preuves que l'on peut évoquer contre elle sont si fortes que la question ne saurait rester douteuse, et qu'autour d'elle, enfin, la lumière s'est faite.

De nouveaux arguments ayant été invoqués en faveur de la ferrure à clous, ce sont ces nouveaux arguments que nous allons analyser.

Dans le deuxième semestre du *Bulletin de la Société polymatique du Morbihan*, année 1865, nous lisons un Mémoire de M. le docteur Fouquet, de Vannes, intitulé : *Campagnes archéologiques en 1865*.

Et voici comment il s'exprime au sujet de son excursion du 28 août de cette année-là : « Le lundi 28 août, M. Arrondeau et moi quittions Vannes de grand matin pour nous rendre à Trénehué, en Plaudren, où devait nous attendre M. Délivré, parti dès la veille. A notre arrivée, nous trouvâmes notre collègue en surveillance de six ouvriers, sur une éminence naturelle dite du Bois-Charles, tout près d'une grosse pierre à bassins, et au milieu de menhirs tous renversés.

« En jetant un coup-d'œil sur tout le terrain avoisinant, nous pûmes nous assurer que cette grande lande de Plaudren, dite aussi de Lanveaux, est couverte de monuments celtiques, et particulièrement de menhirs aussi nombreux

qu'à Carnac, et rangés par alignements de l'Ouest à l'Est jusqu'aux tailles de Kervazy et de Cadoudal, dans lesquelles j'ai signalé, en 1853, des dolmens, des menhirs et des rochers à bassins très-nombreux, très-variés et très-remarquables.

« Comme tous les menhirs de la butte du Bois-Charles étaient renversés dans un désordre complet, M. Délivré avait fait pratiquer de longues tranchées au milieu de ces menhirs; aussi, en décrivant ce qui a été observé là par nous, il ne m'est pas possible d'indiquer sur quelles faces de ces monuments ont été recueillis les objets dont j'ai à parler. »

Après ce début, au sujet duquel nous ferons simplement remarquer que tous ces menhirs du Bois-Charles étaient *renversés*, et qu'il était impossible d'indiquer sur quelles faces de ces monuments ont été recueillis les objets que l'auteur va énumérer, nous continuons :

« La première fouille offrit, à 1 mètre de profondeur, des charbons, des granits brûlés, des terres argileuses, jaunes, onctueuses, plus une terre brune particulière.

« La deuxième fouille donna encore des charbons et des granits brûlés, plus une longue chambre de 70 centimètres de largeur dont les parois étaient en pierres sèches, laquelle chambre contenait des parcelles de charbon.

« La troisième fouille ne donna que du charbon.

« La quatrième fouille, sous un menhir fortement incliné, procura du charbon, qu'on put prendre à pleines mains

« La cinquième fouille mérite toute notre attention.

« A l'Est de la butte du Bois-Charles, au lieu dit le Vallon, un menhir mutilé, mesurant encore 3 mètres de hauteur et 7 mètres de contour à la base, bien qu'à cette base un énorme quartier de granit ait été jadis détaché, attira notre attention et nous parut mériter une fouille sérieuse, qui fut pratiquée immédiatement à sa face Est. Là nous était réservé une très-grande surprise.....

« A 1 mètre 15 centimètres au-dessous du sol, et à 30 ou 40 centimètres de profondeur sous la base même du menhir, nos ouvriers mirent au jour un fer façonné, énormément oxydé, ayant, quoique fragmenté en cinq parties, toutes les apparences d'un fer de cheval, dont les trous à clous avaient cessé d'être perceptibles sous les boursofflures du fer oxydé.

« A cette même face du menhir existaient des charbons et des granits brûlés. »

Cette fouille est bien véritablement aussi pour nous une grande surprise, car elle est bien réellement la première donnant, offrant aux archéologues un pareil objet, et il pourrait bien se faire aussi qu'elle soit la seule. Mais n'anticipons pas sur l'avenir, contentons-nous d'étudier le présent.

Nous ferons donc au sujet de cette fouille si bien décrite les réflexions suivantes, si on veut bien nous le permettre.

1° Comment se fait-il tout d'abord qu'un menhir mutilé et renversé (car tous ceux de la butte du Bois-Charles l'étaient), et de la base duquel on avait détaché un énorme quartier de granit, ait attiré plus particulièrement l'attention des explorateurs ?

Ce menhir, mutilé à son sommet, mutilé à sa base, n'annonçait-il pas que par suite de ces mutilations, il y avait eu autour de lui des travaux de terrassements faits et renouvelés peut-être ? Ces mutilations n'indiquent-elles pas encore qu'on avait eu l'intention très-probablement de l'enlever en entier, ainsi que cela s'est déjà fait depuis des siècles à l'égard de beaucoup d'autres menhirs, particulièrement en Bretagne ? Rien n'est plus probable. Or, nous demandons si, sérieusement, il est possible d'avoir cherché à enlever un monolithe de 4 à 5 mètres de hauteur première avant la mutilation, et de 8 à 9 mètres de circonférence, sans avoir fait autour et par dessous de grands travaux de terrassements identiques à

ceux que l'on fait à la base d'un gros tronc d'arbre mort lorsqu'on veut l'enlever? Evidemment, il n'y a pas moyen de faire autrement.

Maintenant, ces travaux de terrassement ayant dû être commencés, est-il étonnant de trouver à 30 ou 40 centimètres, sous la base de ce menhir et du côté de sa face Est, un fragment de fer quelconque? Ceci nous paraît tout naturel, car à cet endroit sont venus : des hommes avec des pelles, des piques et autres instruments, des chevaux, des voitures, etc., lesquels chevaux devaient servir à tirer sur le menhir pour le renverser et l'emporter ensuite. Mais l'enlèvement complet de cette énorme pierre n'ayant sans doute pas réussi, ce qui se comprend très-bien lorsqu'on songe au petit nombre de moyens mécaniques que des gens d'une campagne pauvre et aride peuvent posséder sous ce rapport, on se sera contenté de détacher de la base un énorme quartier de granit, ainsi qu'il est écrit, on aura rejeté la terre dans la fosse qui aura été faite, et on sera parti, en emportant des fragments, puisqu'on ne pouvait pas emporter le tout, fragments de la base et du sommet qui ont dû certainement exiger encore beaucoup d'efforts pour les extraire. Ne peut-on pas supposer actuellement, avec beaucoup de raison, qu'un des chevaux amenés sur ce terrain, soit pour abattre et coucher ce monolithe, soit pour l'emporter peut-être en totalité, ne se soit défermé d'un pied en faisant de violents efforts de traction, et que ce fer n'ait été par mégarde rejeté dans la fosse avec la terre que l'on a remplacée, l'opération entière n'ayant pas réussi?

Cette explication, lorsqu'on songe au grand nombre de menhirs renversés ou fouillés dans le département du Morbihan, et cela à la connaissance de tous les archéologues, nous semble tout aussi vraisemblable et raisonnable que d'admettre tout à coup, comme étant de l'époque celtique primi-

tive, et pour quelques-uns peut-être de l'époque pré-historique, ce fer ou fragments de fer trouvés sous la base latérale d'un menhir.

Comment se fait-il donc aussi que l'honorable et savant docteur, M. Fouquet, le narrateur de ces fouilles, soit si prompt à admettre que ce fer est bien authentiquement de l'époque celtique, lorsque, jusqu'à ce jour, on a trouvé si peu d'objets en bronze sous les monuments celtiques, et surtout presque aucun objet en fer? Or, tous les archéologues savent fort bien que si les tumuli à dolmen ont quelquefois offert quelques objets en bronze, les objets en fer n'y ont pas été jusqu'à ce jour rencontrés en grand nombre; et si l'époque de fer ne se trouve pas représentée pour ainsi dire dans les tumuli à dolmen ou les allées couvertes, comment se ferait-il donc alors qu'un fer à cheval se trouve authentiquement représenté sous un menhir, alors que jusqu'à ce jour si peu d'objets en bronze, surtout en fer, y ont été bien positivement rencontrés? L'authenticité donnée à ce fer par M. le docteur Fouquet nous paraît inadmissible, d'autant plus que ce fer était fragmenté en cinq parties, et avait seulement *toutes les apparences d'un fer à cheval, dont les trous à clous avaient cessé d'être perceptibles sous la boursouffure du fer oxydé*. Or, nous le demandons sérieusement, ces cinq fragments de métal ayant changé de place par suite des coups de pioche ou de pelle, mis ensuite l'un près de l'autre, et ne portant aucune ouverture ou trou perceptible, et ayant dû aussi perdre toute forme ovalaire régulière, peuvent-ils être considérés comme étant bien réellement un fer à cheval? Nous en doutons!

Qu'est-ce qui indique un fer à cheval? deux choses : 1° la forme; 2° les trous ou étampures. Si donc dans un fer la forme manque ou est altérée et que les trous existent, on peut admettre que l'objet trouvé est bien un fer à cheval; de

même que si la forme entière existe encore et que les trous seuls manquent, l'hypothèse de l'existence d'un fer à cheval antique est encore très-admissible; mais lorsque ce fer a perdu sa forme, lorsqu'il n'y a comme ici que cinq fragments de fer irréguliers et point de trous, est-on admis, en bonne logique, à considérer *à priori* ces cinq fragments comme ayant bien authentiquement appartenu à un fer à cheval? Nous ne le pensons pas du tout, et nous croyons qu'il y a eu en cette circonstance une trop grande promptitude de jugement. Puis, quelques-uns des collègues de M. le docteur Fouquet, à la lecture de cette découverte, ayant émis quelques doutes sur l'antiquité et l'attribution accordée à ces cinq fragments de fer, à la réunion suivante de la Société Poly-matique, l'honorable et savant docteur, s'appuyant sur MM. Arroudeau et Délivré, assure : *1° que le terrain tout autour du menhir était intact et ne trahissait aucunement une fouille postérieure à l'érection du monument.*

Nous demandons sérieusement si l'énoncé d'une pareille affirmation est possible? A moins que l'endroit fouillé ne porte encore des traces de nombreuses cavités, qui peut dire en présence d'un terrain quelconque : ce terrain a ou n'a pas été fouillé il y a 100, ou 200, ou 300 ans, etc.? Cette affirmation, pour nous, ne préjuge donc nullement en faveur de la question.

2° Quel homme d'ailleurs, ajoute-t-il, aurait été assez désœuvré et assez pauvre d'esprit pour chercher un intérêt ou un plaisir dans l'enfouissement d'un fer à cheval à 1^m,15 de profondeur et à 30 ou 40 centimètres sous un menhir, et à combler ensuite avec soin le trou profond qu'il eût été obligé de faire? Si ce sont des enfants qu'on suppose avoir fait cette plaisanterie, qui leur a procuré, dans ce lieu désert, les outils nécessaires à l'enfouissement du fer et au recomblement d'une fosse que deux ouvriers ont mis plusieurs heures à creuser?

Il est inutile de faire cette supposition. *Quel aurait été le désœuvré, le pauvre d'esprit qui, par intérêt ou par plaisir, aurait enfoui ce fer?* Il ne s'agit pas non plus de supposer des enfants agissant par plaisanterie. En supposant que le fer trouvé soit un fer à cheval, ce que nous n'admettons pas, les cinq fragments de métal trouvés sous un menhir mutilé y sont probablement de la manière suivante :

Depuis de très-nombreux siècles, l'intérêt des habitants ou de quelques envahisseurs, le fait est constant, leur a fait fouiller bien des menhirs, soit pour emporter le monolithe en entier, comme devant servir à des constructions, soit par fractions si on ne pouvait l'emporter en entier; pour cela, on fouillait à sa base pour obtenir facilement sa chute sur le sol. La fouille permettait en même temps de voir s'il n'y avait pas de trésors cachés sous cette pierre (instinct de cupidité si naturel aux montagnards, et qui leur a fait renverser et fouiller un si grand nombre de menhirs). Toute cette opération nécessitait des hommes et des chevaux, ceux-ci prêts à tirer sur le monolithe et à l'emporter.

En tirant, un cheval aura perdu un de ses fers; ce fer, mélangé à la partie supérieure de la terre extraite, aura, le monolithe étant abandonné, été rejeté au fond de la fosse, ce qui est tout simple, tout logique, tout vraisemblable. Et ce qui prouve que ceux qui ont fouillé ce monolithe voulaient l'empôrter, c'est que ne pouvant emporter le tout, ils en ont emporté au moins une forte partie, *un énorme quartier de granit a été jadis détaché de la base*, comme le dit l'auteur du *Mémoire* lui-même. Or, est-il supposable qu'un énorme quartier de granit ait été enlevé de ce lieu sans nécessiter la présence d'un ou plusieurs chevaux? C'est impossible!

2° *Quand d'ailleurs aurait été enfoui ce fer de cheval?* ajoute le savant archéologue. *Est-ce au temps des Romains? Est-ce au moyen âge? Est-ce enfin de nos jours?* Que le

savant docteur nous donne le premier la date de l'extraction de l'énorme quartier de granit, et nous lui donnerons alors la date de l'enfouissement du métal, car il est plus que certain que ces deux faits sont de la même date.

Puis, pour appuyer encore davantage sa manière de voir, M. le docteur Fouquet dit encore :

3° *Notre fer, bien que protégé sous le côté Est d'un menhir (que veut dire protégé? nous l'ignorons), est tellement ancien, que l'oxydation l'a fragmenté sur place en cinq parties, dont aucune n'avait subi de déplacements.*

Mais le degré d'oxydation d'un fer ne prouve pas toujours son antiquité, car tout le monde sait combien est prompte l'oxydation d'un fer, suivant qu'il se trouve dans un milieu plus ou moins humide : nous avons tous vu du fer retiré du sous-sol de nos villes, où il était déposé depuis deux ou trois siècles, être aussi oxydé et brisé que possible, tandis que dans des terrains siliceux ou sablonneux l'oxydation du même métal est dix fois moins prompte. Passé deux ou trois siècles, l'oxydation ne peut donner aucune date, même approximative, sur l'antiquité d'un objet en fer.

La plupart des fers anciens, trouvés jusqu'à ce jour, étaient fragmentés en deux ou trois sections; celui-ci, en cinq sections, est le premier décrit de la sorte.

4° *Ses boursofflures ont comblé tous les trous à clous, et dans ses boursofflures on observe des cristaux de fer. Y a-t-il ou n'y a-t-il pas des trous ou des clous encore appréciables? Voilà le point qu'il faudrait établir pour prouver qu'il y a fer à cheval.*

Presque toujours les anciens fers à cheval trouvés, décrits ou gravés, laissaient voir, distinctement au moins, un trou irrégulier et même un clou brisé, mais encore fixé audit fer.

Mais ici ce n'est plus un fer entier ou même brisé en deux

parties : ce sont cinq fragments de fer très-oxydé, et ne laissant voir que des boursouffures au lieu de trous. Nous le répétons, il nous est impossible de voir dans ces cinq fragments les restes véritables d'un fer à cheval.

5° Les fers celtiques ont pour caractères d'être plus petits, plus étroits, plus faibles en métal que les fers romains, que ceux du moyen âge, et aussi que ceux de nos jours.

Cette affirmation *ex abrupto*, quand la science a jusqu'à ce jour si peu dit sur ce sujet, nous étonne considérablement. Et, du reste, vous le savez, Messieurs, par l'étude des textes grecs et latins, par l'étude d'un grand nombre de monuments en pierre ou en bronze, par les fouilles d'un très-grand nombre de ruines gauloises ou gallo-romaines, vous savez que rien ne prouve jusqu'à ce jour l'existence du fer à cheval chez les Grecs, les Romains, les Gallo-Romains du haut empire, et par conséquent les Gaulois, leurs pères. En présence de ces preuves si fortes et si sérieuses, dont vous avez une connaissance complète, affirmer tout à coup que le caractère des fers celtiques est d'être comme ceci et comme cela, nous paraît une des propositions les plus avancées qu'il soit possible de faire en archéologie.

6° L'auteur du Mémoire réunit alors les cinq fragments, et examinant leur dimension et leur poids, il en arrive à conclure que ce fer à cheval devait avoir :

Longueur, 11 centimètres ;

Largeur, 10 centimètres ;

Contour extérieur, 30 centimètres ;

Largeur de la lame de fer en moyenne, 2 centimètres ;

Épaisseur, 5 millimètres ;

Poids du fer, 150 grammes.

Nous avons peine à comprendre comment cinq petits fragments de fer très-oxydé et boursoufflé peuvent donner des mesures aussi positives, aussi nettes, ou tout au moins chif-

frées d'une manière aussi tranchée. Nous laissons à l'auteur la responsabilité de ces justes mesures, car on n'en finirait pas si l'on voulait examiner à fond tout ce qu'il avance pour prouver son idée.

7° A l'examen de ce fer, des hommes du métier ont pensé qu'au moment de son dépôt ou de sa perte, ce fer devait être neuf ou presque neuf.

Nous ne serions pas fâché de savoir sur quoi un homme du métier ou pas du métier peut s'appuyer raisonnablement, judicieusement, pour admettre que ces cinq fragments de fer qu'on dit avoir formé un fer à cheval, quoique ne possédant plus ni clous, ni trous, ni forme pour ainsi dire, ont été déposés neufs dans cet endroit. Car une fois que la rouille, l'oxydation, se sont emparés d'un fer aussi fortement, la déformation de ce fer est si grande, qu'évidemment il n'y a plus sur ce point d'affirmation possible. Ce sera donc une proposition de plus que nous compterons, mais qui n'aura pas davantage de force que les autres.

8° D'après les archéologues que j'ai cités, dit M. Fouquet, les fers romains, dont ils ont vu et manié un grand nombre, pesaient en moyenne de 245 à 365 grammes; les fers des iv^e et v^e siècles pesaient 265 grammes, bien qu'ils fussent creusés, comme des fers anglais, d'une large et profonde rainure.

Les archéologues sur lesquels M. le docteur Fouquet s'appuie pour énoncer ces chiffres et ces faits, sont MM. Castan et Delacroix, membres de la Société d'émulation du Doubs, créateurs de la proposition de l'Alesia de César, placée à Alaise en Franche-Comté.

Vous savez, Messieurs, à n'en pouvoir douter maintenant, combien leur proposition est hypothétique et même de peu de valeur. Mais à cette époque, 1858, 59, 61, 64, ils cherchaient, comme ils chercheront encore à l'étayer de toute sorte de preuves, ce pourquoi ils ont fait jouer à la ferrure

son rôle, pour pouvoir expliquer comment de la cavalerie avait pu combattre sur les pentes calcaires du pourtour d'Alaise, puisque les chevaux étaient ferrés.

Aujourd'hui, toutes ces conjectures sont réduites à néant, et considérées comme pures hypothèses. Aussi, lorsque ces Messieurs viennent ensuite décrire les fers gaulois, gallo-romains, romains, du moyen âge, etc.; en présence de l'obscurité si profonde qui règne sur ce sujet, nous sommes forcé de considérer ces dernières propositions comme aussi gratuites que les premières, comme de pures hypothèses, auxquelles nous avons répondu en temps et lieu.

Mais nous devons dire dans tous les cas que ces Messieurs sont les seuls aujourd'hui à soutenir académiquement l'origine de la ferrure, et que les quelques volontaires qui combattent sur leurs flancs, pour la défendre encore, nous donnent des preuves si fragiles, qu'ils ne font que témoigner en faveur de notre opinion.

Pour nous donc : 1° les cinq fragments de fer oxydés trouvés sous le menhir renversé de la butte du Bois-Charles n'ont pas bien certainement appartenu à un fer à cheval. Il faudrait d'autres preuves pour l'affirmer, comme par exemple l'existence de trous ou de clous, et une forme sûre.

2° Le dessous de ce menhir avait été fouillé pour renverser le monolithe et l'emporter, et le métal trouvé avait été jeté dans la fosse après l'insuccès partiel de l'entreprise.

3° Et avant de chercher à prouver que ces cinq fragments de fer informes représentent un fer à cheval et sont là depuis 2,000 ans, que de questions à résoudre avant ! N'y aurait-il que l'histoire des menhirs, de leur commencement et de leur fin ?

4° Nous croyons que presque tous les menhirs renversés ont eu leur base fouillée, ce qui ne peut donner que des renseignements incomplets.

5° Et qu'enfin toutes les propositions touchant le poids, la forme et l'usure des fers trouvés sous terre, rien jusqu'à ce jour ne peut permettre de les affirmer, ou les prouver.

6° Et que jamais chez les anciens, en aucun pays et à aucune époque, le fer n'a été garni à son bord d'une large et profonde rainure, ainsi que cela a lieu actuellement pour les fers anglais.

M. le docteur Fouquet, pour appuyer l'interprétation qu'il donne aux cinq fragments de fer trouvés sous un menhir mutilé, cite plus loin un rapport lu à la Société d'Émulation du Doubs, en 1864, par M. A. Delacroix, sur les fers antiques de chevaux, et conclut avec ce rapport que non-seulement la ferrure à cheval existait durant la période gallo-romaine, mais encore du temps des Celtes indépendants.

Le travail de M. A. Delacroix résume les découvertes faites par M. Quiquerez de fers au fond de tourbières de la Suisse; et pour gagner du temps, nous allons transcrire mot à mot la reproduction qu'en a faite M. le docteur Fouquet, et sur laquelle il s'appuie, c'est déjà dit.

Dans un travail de M. Quiquerez, intitulé : *Les anciens fers de chevaux dans le Jura*, on lit, aux pages 132 et 134, les passages suivants :

« Les fers que nous regardons comme les plus anciens, « révèlent d'abord que les peuples celtiques connaissaient « déjà la sidérurgie (cette connaissance de la sidérurgie chez « les Celtes est bien connue, mais dans tous les cas pas « prouvée par les fers à cheval). Ces fers des premiers temps « sont petits, étroits et faibles de métal.....

« Un de ces fers a été trouvé, avec une partie des osse- « ments du cheval, dans une tourbière voisine de l'ancienne « abbaye de Bellelay, à 3 mètres 60 centimètres de profon- « deur, reposant sur le sol primitif. Il y avait donc toute ap- « parence que ce cheval n'avait pas été enfoui dans la tourbe,

« mais qu'au contraire il avait péri dans ce lieu avant la formation de la tourbière, puisque ses os dispersés annonçaient l'œuvre des animaux qui s'étaient emparés de cette proie.

« Cette même tourbière a restitué des rouleaux de monnaies de la première moitié du xv^e siècle, jusqu'à l'année 1480. Ils n'étaient recouverts que par 60 centimètres de tourbe encore spongieuse, qui n'avait cependant pas mis moins de quatre siècles à se former. Or, au cas présent, en prenant cette donnée de 15 centimètres par siècle, et elle est beaucoup trop faible (en effet !) en raison de la densité que prend la tourbe à mesure qu'elle vieillit, ou qu'on descend dans ses couches inférieures, ce fer à cheval devrait être là depuis plus de 2,400 ans. »

Nous nous arrêterons ici un instant, et nous ferons remarquer qu'il existe à un endroit du texte une contradiction flagrante de l'auteur; car puisqu'il trouve la croissance de la tourbe, à raison de 15 centimètres par siècle, *beaucoup trop faible*, il ne peut plus arriver à considérer ce fer à cheval comme étant là depuis plus de 2,400 ans, mais depuis beaucoup moins, logiquement. Car si nous faisons une seconde supposition plus vraisemblable, que la tourbe croît de 25 centimètres par siècle, nous arrivons au chiffre de 1,450 ans, ce qui est bien différent. Or, nous allons voir bientôt que la tourbe croît bien plus que de 25 centimètres par année.

Et ce que nous avons de mieux à faire pour connaître la valeur chronologique et historique des objets trouvés dans la tourbe, c'est de savoir ce que les minéralogistes et les géologues en ont dit, et quelle valeur historique les paléontologistes donnent aux ossements trouvés dans les tourbières.

Nous ne donnerons ici, bien entendu, que des extraits servant à combattre l'hypothèse que nous venons de faire connaître, car, sous le rapport de la nature de la tourbe,

nous n'avons rien à apprendre à nos honorables auditeurs.

Voici ce que dit Beudant, p. 593 de son *Traité de Minéralogie* :

« La tourbe formée par l'accumulation des plantes herbacées, et surtout des plantes qui croissent dans nos marais, appartient encore aux dépôts les plus modernes et se forme même journellement sous nos yeux.....

« Elle couvre quelquefois des espaces immenses dans les parties les plus basses de nos continents, remplit les bas-fonds des larges vallées dont la pente peu considérable empêche l'écoulement des eaux; quelquefois aussi elle forme de très-petits dépôts qui n'ont que quelques mètres carrés de surface, dans les petites vallées, les gorges et les bassins des hautes montagnes, et jusque dans les petits lacs qui se trouvent sur des sommets très-élevés des Alpes ou des Pyrénées.

« En général, les dépôts tourbeux sont plus denses au fond qu'à la partie supérieure, mais cette densité variée n'a rien de fixe.

« On rencontre dans la tourbe beaucoup de débris de mammifères éteints, ou qui vivent encore sur les lieux.

« On y trouve enfin beaucoup de traces de l'industrie humaine, des armes, des outils de fer, des bois de construction. On y a découvert des chaussées parfaitement conservées et submergées aujourd'hui par ces attérissements. Mais ces divers objets n'annoncent pas toujours que le dépôt se soit accru pour les recouvrir successivement; tout prouve, au contraire, qu'ils n'ont fait que s'enfoncer dans la tourbe, en raison directe de leur poids, par suite de la mollesse qu'elle conserve.

« On remarque, en effet, que les corps lourds qu'on laisse à la surface de ces dépôts s'y enfoncent petit à petit, et qu'à peine la partie supérieure des objets dépasse-t-elle la partie

supérieure du terrain de peu de chose ; ils sont promptement recouverts par le déversement de la matière au-dessus d'eux, et descendent peu à peu.

« C'est ainsi que les chaussées primitivement construites à la surface des marais tourbeux se sont trouvées englouties et recouvertes de plusieurs pieds de tourbe. »

« Cette mollesse de la tourbe se conserve même dans les dépôts dont la surface est desséchée, couverte de limon et de végétation, parce que cette substance retient l'eau avec une très-grande force. Il en résulte que cette mollesse donne à la tourbe la faculté de se presser dans tous les sens, comme le liquide même dont elle est imbibée, de sorte que quand on y creuse des fosses, elles se trouvent comblées en plus ou moins de temps, ce qui a fait croire avec juste raison que, même dans les endroits secs, la tourbe se régénérerait assez promptement.

« Si les corps lourds s'enfoncent dans la tourbe petit à petit, par contre les corps légers ne peuvent rester dans l'intérieur du dépôt, ils sont au contraire repoussés constamment à la surface.

« Il est impossible de mettre en doute que la tourbe se forme journellement, mais il ne s'en forme pas partout.

« Le maximum de profondeur de la tourbe est de 30 pieds, de 9 à 10 mètres, comme en Hollande et dans la vallée de la Somme ; mais quantité de tourbières sont moins profondes.

« On ne sait pas encore positivement combien de temps il faut pour qu'il se forme de bonnes tourbes dans un marais. De Luc a avancé qu'en Hollande il ne fallait pas plus de trente ans pour que les fosses tourbeuses se remplissent de tourbes fibreuses aux dépens des plantes aquatiques qui peuvent y croître. Roland de la Platrière, qui a écrit un excellent ouvrage sur l'art du tourbier, et qui connaissait particulièrement les tourbières de France, indique cent ans comme terme moyen de la régénération de la tourbe.

« Il paraît cependant que dans les endroits peu profonds la tourbe peut se former en beaucoup moins de temps s'il y croît une grande abondance de conferves; Van Marum a vu se former 5 pieds de tourbe dans un bassin de son jardin en moins de cinq ans. »

Il est facile de voir par cette citation du célèbre minéralogiste Beudant que : 1° la tourbe, en raison de son humidité constante et souvent très-grande, et en raison de son peu de densité, se laisse pénétrer par les corps lourds plus ou moins en raison de la différence de leurs poids, et que les corps légers, au contraire, sont rejetés en dehors de sa surface supérieure.

2° Que sa formation ou reproduction, loin d'être de 15 centimètres par mètre comme l'a avancé M. Quiquerez, est, suivant de Luc, de 10 mètres en trente ans; pour Roland de la Platrière, de 10 mètres par siècle, et pour Van Marum, beaucoup plus rapide, de 5 ou 6 pieds en cinq ans, en tenant compte que le maximum des tourbières de la Hollande et de la Somme est de 10 mètres ou 30 pieds, ce qui est reconnu exact par tous les géologues et minéralogistes.

Mais en supposant que ces naturalistes du xviii^e siècle aient commis des erreurs graves au sujet de la tourbe dans leur appréciation géogénique, nous allons voir ce qu'en disent les géologues contemporains les plus recommandables. Voici ce que dit Brard dans son *Traité de Minéralogie appliquée aux arts*, page 165 du 1^{er} volume :

« Les tourbières sont pour la plupart inondées, ou au moins très-marécageuses; mais il en est d'autres qui ont été recouvertes par quelques alluvions où la végétation s'est établie et qui sont recouvertes par les plus belles prairies du monde.

« Leur présence se manifeste alors par une espèce d'élasti-

cité du terrain, qui devient très-sensible quand on marche dessus ou qu'on frappe du pied.

« Quand les tourbières ne sont pas recouvertes par du sable et de la terre végétale, leur mollesse est extrême.

« Cette mollesse donne à ces terrains la propriété de repousser les substances légères et d'absorber celles qui sont pesantes. C'est ainsi que les pieux de bois qu'on y enfonce s'en retirent insensiblement eux-mêmes, et que les instruments de fer qu'on enfonce à leur surface s'y enfoncent petit à petit et finissent par pénétrer à une grande profondeur.

« Van Marum, directeur du Muséum de Teyler, à Harlem, a constaté qu'il s'est formé dans l'un des bassins de son jardin une couche de tourbe de cinq pieds d'épaisseur en moins de six ans. Et cette tourbe séchée brûlait et donnait du charbon comme les tourbes ordinaires. »

Le grand *Dictionnaire d'Histoire naturelle* publié en 1828, dit ce qui suit à l'art. *tourbe*, tome 55^e :

« On a trouvé dans la tourbe des fossiles d'animaux diluviens contemporains de l'homme, puis des monuments de l'industrie humaine, des armes, des outils de bûcheron, d'agriculture, des bois de construction, des chaussées romaines, ou même des chaussées construites tantôt avec des fascines disposées en couches, comme celle que l'on a découverte dans les tourbières de Kincardine, tantôt avec des boules de terre cuite de la grosseur du poing, telle que celle qui a été trouvée dans les tourbières de Dieuze.

« Ces observations prouvent que la tourbe s'est formée depuis l'existence des sociétés.

« Cependant on ne peut pas tirer avec certitude, de ce qu'on a trouvé au fond des tourbières des produits de l'industrie humaine, une conclusion historique, car on doit se rappeler qu'une des propriétés résultant de la mollesse et de l'élasti-

citée de la tourbe, c'est d'enfouir peu à peu les corps pesants abandonnés à sa surface. »

L'auteur de cet article admet, avec de Luc, la formation de 10 mètres de tourbe en trente ans en Hollande, et de 10 mètres en cent ans pour la Somme, entre Amiens et Abbeville.

D'Homalius d'Halloy, 3^e édition de son *Traité de Géologie*, dit :

« On n'a pas de données très-positives sur le temps qu'il faut pour former de la tourbe, et par conséquent sur l'âge des tourbières. Les médailles que l'on a trouvées à de grandes profondeurs dans la tourbe ont fait supposer que cette formation se faisait très-rapidement; mais la mollesse que conservent presque tous les dépôts tourbeux, la facilité avec laquelle ils se laissent traverser par des corps pesants, prouvent que ces corps peuvent s'y enfoncer à de grandes profondeurs et se trouver par conséquent dans des dépôts beaucoup plus anciens que ceux dans lesquels ils sont tombés originairement. »

Les expériences les plus directes sont celles de M. Van Marum, qui a constaté qu'en moins de cinq ans il s'est formé plus de 1 mètre de tourbe dans un bassin à Harlem.

Du reste, la circonstance que l'on retrouve au bout d'un certain temps de la tourbe dans un endroit où elle avait été enlevée, ne prouve pas que ce laps de temps ait suffi pour sa formation, car l'état de mollesse dans lequel se trouve presque toujours la tourbe lui fait partager, jusqu'à un certain point, la faculté qu'ont les liquides de remplir les vides formés à un même niveau.

L'éminent géologue, Charles Lyell, constate dans ses principes de géologie que communément en Europe l'épaisseur de la tourbe est de 11 à 12 mètres, et que de notre temps la tourbe se forme encore dans des endroits où elle n'avait jamais existé.

Enfin, M. d'Archiac, professeur de géologie au Muséum d'histoire naturelle, vient de publier ce qui suit dans son *Cours de Paléontologie stratigraphique*, 2^e volume, 1864, page 394 :

« D'après un certain nombre d'exemples étudiés attentivement, on a pu admettre que la croissance première de la tourbe était, au minimum, de 0^m,64 par siècle, et que souvent elle a pu atteindre le double, ou 1^m,28. La tourbe, après avoir été exploitée, se reproduit certainement, mais d'une manière variable, suivant les lieux et dans un laps de temps sur la durée duquel on n'a pas encore de données bien positives, celles que l'on obtient des exploitants ou des propriétaires étant rarement concordantes. »

Il est facile d'expliquer l'erreur dans laquelle sont tombés MM. Quiquerez, savant archéologue; D^r Fouquet, à Vannes, et tous ceux qui ont reproduit l'article de M. Quiquerez; ces Messieurs n'ont tenu aucun compte de la perméabilité si grande de la tourbe, et ils ont cru ensuite, abstraction faite de cette perméabilité, à une croissance de 15 centimètres par siècle, tandis que le minimum de croissance est bien reconnu aujourd'hui pour être de 0^m,64 par siècle.

De sorte qu'en considérant toujours la tourbe comme une substance ni perméable ni élastique, et divisant par 64 centimètres les 3 mètres 60 centimètres de profondeur de la tourbière de Bellelay, ce n'est pas deux mille quatre cents ans d'existence qu'il faudrait donner au fer de Bellelay, mais cinq cents ans ou cinq siècles, ce qui est tout différent.

Ce fer prétendu celtique serait donc tout simplement du xiii^e ou xiv^e siècle de notre ère.

Mais si pourtant nous tenons compte, ainsi que nous devons le faire, de la perméabilité si bien reconnue et décrite par tous les géologues, nous en arrivons à cette conséquence si grave, que la tourbe est un terrain aqueux qui ne peut jamais

donner soit au géologue, soit à l'archéologue, aucune date chronologique comme durée des objets enfouis dans son milieu ou à son fond; et cela avec d'autant plus de raison, que chaque jour, sur quelque point du globe, de la tourbe de nouvelle formation s'offre à l'étude des savants.

La preuve mise en avant par nos honorables adversaires, pour nous démontrer l'existence d'un fer véritablement celtique, tombe donc à néant et doit être considérée comme de nulle valeur par tous les archéologues.

Il sera donc scientifiquement reconnu aujourd'hui par tout le monde que le terrain tourbeux est incapable de donner une date chronologique, même approximative, à tout objet post-diluvien ayant appartenu à l'industrie humaine aussi bien qu'à l'industrie divine, et que l'usage de cette preuve ne comporte pas un examen sérieux.

Nous ne suivrons pas M. Quiquerez dans l'explication des ossements du cheval trouvés au fond de la tourbière de Bellelay, ossements qui, d'après lui, ne seraient que le restant du repas de quelques bêtes féroces, car cette question ne rentre pas dans notre étude; mais nous croyons qu'habituellement les paléontologues ne considèrent pas des os d'herbivores, parce qu'ils ont été dispersés, comme prouvant une attaque de bêtes féroces, à moins qu'ils ne voient avant tout sur les os eux-mêmes les traces des dents des carnassiers.

En résumé, nous pouvons donc dire, en terminant, que les nouvelles preuves émises par M. le docteur Fouquet, en faveur de l'existence de la ferrure à clous chez les Celtes, ne nous semblent pas assez fortement démontrées pour que nous reculions même d'un quart de siècle la date que nous avons assignée, suivant de très-nombreuses probabilités, à l'origine de la ferrure à clous. Et en supposant que notre proposition soit un jour considérée comme erronée, nous en sommes toujours à attendre les preuves.

Nous sommes des premiers à reconnaître les éminents services rendus aux sciences archéologiques par la Société Poly-matique du Morbihan tout entière, et par M. le docteur Fouquet en particulier; mais nous croyons, avec une foi aussi vive que la sienne, qu'en ceci il est dans l'erreur, et si le 7 avril dernier, à l'occasion de la réunion des Sociétés savantes, nous avons eu connaissance de sa découverte et de ses appréciations historiques, nous aurions été au-devant de sa discussion verbale en lisant à la savante réunion ce que, Messieurs, nous venons d'avoir l'honneur de vous soumettre. Mais vaut mieux tard que jamais; c'est pourquoi nous avons voulu, avant la fin de l'année, accomplir notre tâche.

Nous sommes donc amené à dire en finissant, avec l'honorable M. Quicherat, « que l'ardeur de la Société morbihannaise s'accroît en raison des utiles résultats qu'elle produit..... Les esprits bouillonnent, comme dit Montaigne, les imaginations s'élancent..... Mais il ne faut pas embrasser le paradoxe à la place de ce qu'on juge n'être qu'une erreur accréditée. Toute nouveauté qui se produit en archéologie, comme en toute autre matière, n'est pas bonne à prendre..... » (sans examen et preuve à l'appui). Ceci ne s'applique nullement au savant docteur de Vannes, M. Fouquet; mais nous nous servons de ces paroles pour redire une fois encore qu'en archéologie l'enthousiasme mène presque toujours au paradoxe, et qu'une fois que l'enthousiasme, toujours suivi d'hypothèses nombreuses, s'empare de la direction d'une recherche, d'une étude, d'une science quelconque, il est au su de tous que l'erreur, peu après, fait son entrée dans la place. La méthode, toujours la méthode, voilà celle qu'on doit respecter; car sans elle les sciences humaines n'aboutissent à rien.

DUPLESSIS,

Vétérinaire au 4^{or} d'artillerie.

L'ARMORIQUE AU V^e SIÈCLE.

INTRODUCTION.

Il nous semble que Montesquieu, et, après lui, Gibbon et Sismondi (que ces derniers aient suivi leur propre sentiment ou qu'ils aient trop cédé peut-être à l'autorité de leur illustre devancier) ont parlé bien sévèrement des recherches de Dubos sur la confédération des cités armoricaines au v^e siècle. Écoutons l'auteur de l'*Esprit des lois* : « M. l'abbé Dubos ne peut même pas montrer l'existence de la république des Armoriques; et quoiqu'il la suive depuis le temps d'Honorius jusqu'à la conquête de Clovis, quoiqu'il y rapporte avec un art admirable tous les événements de ce temps-là, elle est restée invisible dans les auteurs : car il y a bien de la différence entre prouver par un passage de Zozime que, sous l'empire d'Honorius, la contrée armorique et les autres provinces des Gaules se révoltèrent et formèrent une sorte de république, et faire voir que, malgré les diverses pacifications de la Gaule, les Armoriques formèrent toujours une république particulière, qui subsista jusqu'à la conquête de Clovis.... M. l'abbé Dubos prouve-t-il que les Romains, qui étaient encore soumis à l'empire, aient appelé Clovis? Point du tout. Prouve-t-il que la république des Armoriques ait appelé Clovis et fait même quelque traité avec lui? Point du tout encore. Bien loin qu'il puisse nous dire quelle fut la

destinée de cette république, il n'en saurait pas même montrer l'existence. » Si le chapitre xxiv du livre XXX de l'*Esprit des lois* lutte avec cette force et cette insistance contre ce que l'on pourrait nommer la sécession armoricaine, c'est que cette sécession est l'une des pièces principales du système contenu dans l'*Histoire critique de l'établissement de la Monarchie française*. Dubos entendait que les Francs n'avaient pas fait en réalité la conquête de la Gaule, mais qu'ils s'y étaient établis avec l'agrément des empereurs et le consentement des habitants du pays : Montesquieu avait une tout autre manière de comprendre les mêmes événements. Dubos voyait, dans l'accession volontaire des provinces armoricaines à la domination que Clovis avait portée jusqu'à la Somme après sa victoire sur Syragrius, le principe de cette puissance nouvelle qui devait, en peu d'années, s'imposer par les armes aux Burgondes et aux Visigoths. Montesquieu, au contraire, ne voulait tenir aucun compte du passage célèbre où Procope montre les Armoricains, depuis longtemps séparés de l'empire, mais fidèles à la cause de la civilisation gallo-romaine, en lutte avec les bandes franques, mais finissant par accepter l'union que le roi Clovis leur propose, et entraînant par leur exemple dans les intérêts de ce petit chef les débris des légions qui continuaient de servir, aux extrémités de la Gaule, sous des enseignes romaines et de s'appeler romaines, bien qu'Odoacre eût renversé le trône d'Augustule. Quant à Gibbon, qui n'a pourtant pas, comme Montesquieu, un système à faire prévaloir, il n'est guère plus favorable aux idées du savant abbé; et, dans un chapitre rempli de considérations excellentes sur l'état de l'île de Bretagne pendant le v^e siècle, il n'accorde aux provinces du nord-ouest de la Gaule que deux lignes dénuées d'intérêt (1). Sismondi est

(1) *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, chap. xxxi.

encore moins disposé à reconnaître cette confédération des Armoriques que Dubos appelle *un des principaux faits de nos annales*; et il se contente de cette légère mention : « *Il semble que les Bagaudes ne furent point seuls à secouer le joug impérial, et que les provinces situées le long de la mer essayèrent, de leur côté, de se donner un gouvernement indépendant. Mais cette tentative, qui demandait plus d'énergie qu'on n'avait coutume d'en trouver dans les provinces romaines, ne nous est connue que par quelques mots de Zozime..... Ce peu de mots a donné matière à d'amples commentaires et au développement de beaucoup de conjectures ingénieuses. L'abbé Dubos, en expliquant le silence des historiens, a fondé sur des sous-entendus une histoire assez complète de la République armorique.* » Et le judicieux écrivain, sans s'occuper autrement de cette partie restée obscure des annales du v^e siècle, avertit qu'il se tient en garde contre le zèle des historiens que ne satisfait pas l'aridité de nos chroniques et qui y suppléent par des divinations (1).

Si dans l'*Histoire de l'établissement de la Monarchie française* les recherches sur les provinces du nord-ouest de la Gaule n'ont pas d'autres procédés ni d'autres fondements que ceux qui viennent d'être décrits et appréciés, Sismondi a eu vingt fois raison de refuser aux Armoricaïns de l'abbé Dubos une place dans son *Histoire des Français*. Mais laissons le savant secrétaire perpétuel de l'Académie française ainsi que ses contradicteurs; car si nous tenons à lui rendre ce témoignage

(1) *Histoire des Français*, t. 1^{er}, p. 133-134. Augustin Thierry, dans ses *Considérations sur l'Histoire de France*, t. 1^{er}, p. 68, enveloppe aussi dans la même réprobation le système de Dubos et la partie de son œuvre qui se rapporte à l'Armorique. « Au-dessus de l'histoire réelle du v^e et du v^e siècle, il (Dubos) fait planer une histoire imaginaire, toute remplie de traités et de négociations entre les Francs, l'Empire et une prétendue République des provinces armoricaines. »

qu'il a le premier mis en lumière l'importance du rôle de l'Armorique au v^e siècle, ce n'est pas une raison pour le suivre dans les exagérations de son système. Allons donc aux choses mêmes, et voyons si les monuments de l'époque ne contiennent pas des indications, les unes précises, irrécusables, les autres indirectes, un peu vagues ou incomplètes, mais qui peuvent être éclaircies par l'étude et l'examen, sur cette indépendance contestée des cités armoricaines. Commençons par les premières. L'Armorique se sépare du corps de l'empire vers l'année 409 : tout le monde s'accorde ici pour accepter le témoignage de Zosime. Est-ce tout ce que l'on sait d'elle? Non, sans doute. Le poète aquitain Rutilius Numatianus, dans un passage de l'itinéraire qui se rapporte à l'année 416 (cette date est donnée par le poème), nous apprend que son compatriote Exsupérance parvint à rétablir l'autorité des officiers impériaux dans les régions armoricaines (1). L'expression *aremoricas oras* semble, en effet, pouvoir s'entendre du pays entier; et parmi les savants qui se sont occupés des annales du v^e siècle, plusieurs ont placé à cette année le terme de la sécession de l'Armorique. Cependant l'histoire contemporaine ne justifie et ne confirme cette interprétation que pour les pays situés au sud de la Loire, qui faisaient partie du *tractus* armoricain, c'est-à-dire pour les deux Aquitaines, qui furent dès lors au pouvoir des Romains et des Visigoths. — Un texte qui montre très-clairement l'indépendance des cités du nord-ouest de la Gaule vers le milieu du v^e siècle, est celui où Jornandès fait connaître la composition de l'armée d'Aétius dans sa mémorable campagne contre Attila. « On y voyait, dit l'historien des Goths, un grand nombre de peuples de race celtique et de race germanique. » Les Armoricains figurent parmi ceux auxquels il accorde une

(1) Rutil. Itin. lib. I, v. 216 et sqq.

mention spéciale; et l'énumération se termine par la remarque que tous ces peuples, autrefois sujets de l'empire, parurent, sous les drapeaux du patrice en qualité d'auxiliaires (1). Rien de plus net assurément : aussi ce texte impose à Sismondi l'avou que les Armoricaïns de l'armée d'Aétius étaient *peut-être* (c'est indubitablement qu'il fallait dire) les soldats des provinces qui avaient secoué le joug (2). — Quant à l'existence de la sécession armoricaine dans la seconde moitié du v^e siècle, nous possédons un texte de la plus grande importance de l'un des écrivains grecs les mieux informés, les plus exacts, les plus judicieux. Né à Césarée de Palestine, au temps du roi Clovis, mort en 565, préfet de Constantinople en 562, Procope suivit, dès 526, l'illustre Bélisaire dans presque toutes ses campagnes, et notamment lors de l'expédition en Italie contre les Ostrogoths. Venu dans ce pays comme secrétaire du général de Justinien, et chargé, selon l'apparence, de négociations avec les fils de Clovis, Procope se trouva de plus en relation avec les Francs, que l'ambition, le goût des aventures, la haine de l'arianisme et de toute la race gothique amenaient naturellement au camp des Impériaux; et au premier livre de son *Histoire de la guerre gothique*, dans une longue digression à la manière d'Hérodote, il a consigné la substance de ses informations sur ce petit peuple, dont on s'occupait beaucoup à la cour de Byzance, depuis qu'une fortune inattendue l'avait rendu maître de toute la Gaule. Là figurent les Armoricaïns (3)

(1) « His enim adfuere auxiliares Franci, Sarmatæ, Armoritiani, Litiani, Burgundiones, Saxones, Riparioli, Briones, quondam milites romani, tunc vero in numerum auxiliariorum exquisiti, aliæque nonnullæ Celticæ vel Germanicæ nationes. » (Jorn. *De reb. Gothic.*)

(2) *Histoire des Français*, t. 1^{er}, p. 156.

(3) On s'est demandé s'il est bien ici question des Armoricaïns. parce que le texte porte Ἀρμόρυχοι : déjà Zosime avait écrit *Armortichi*. Mais comme l'a fait remarquer D. Lobineau, p. 16 du 2^e vol. de son *Histoire de Bretagne*,

comme les plus proches voisins des Francs, ainsi que les Thuringiens, les Burgondes, les Suèves et les Alamans, tous peuples indépendants, αὐτόνομοι ἄπαντες, au temps où les Visigoths ne s'étaient pas encore emparés de tous les pays situés à l'ouest du Rhône, c'est-à-dire, dès avant l'année 475. Les Armoricaïns combattent contre les envahisseurs de la Gaule comme alliés des Romains. Attaqués ensuite par toutes les forces des Francs, ils montrent, dit Procope, leur courage et leur fidélité à la cause romaine; car il y a encore une cause romaine dans les Gaules après la destruction de l'empire d'Occident. Les Francs, qui ne peuvent vaincre leur résistance, leur proposent la paix et une étroite alliance, une fusion entre les deux peuples : ceux-ci acceptent, parce que les Francs, renonçant aux idoles, viennent d'embrasser la religion catholique; et c'est ainsi, ajoute l'historien, « que, se réunissant en un seul peuple, ils sont parvenus à un haut degré de puissance (1). » Ce chapitre de Procope contient encore d'autres renseignements d'un grand intérêt; mais de ce qui vient d'être cité il faut tirer cette conclusion, que les Armoricaïns n'ont accepté la domination franque qu'après le baptême de Clovis et la conversion de la majeure partie de son armée au catholicisme, c'est-à-dire pas avant l'année 497.

Ainsi l'indépendance des cités armoricaïnes, attestée vers 409 par Zosime, et encore, en 416, par Rutilius; vers 450

« Ce que dit Procope que les Arboriques étaient à l'extrémité des Gaules, qu'ils étaient chrétiens, qu'ils étaient à craindre aux Francs et qu'il y avait auprès d'eux des Ariens, ne peut convenir à aucune nation du Brabant ou de l'Allemagne et convient parfaitement aux Armoriques. » Aussi Dubos pense qu'il faut lire Ἀρβορικοί; mais cette correction qu'il propose, t. III, p. 180, n'est point nécessaire. Ἀρβορικοί se prononce *arborichi*; et l'on dit également bien en langue bretonne *armor* et *arvor* terre maritime, *arvorek* maritime, *arvorad* habitant de la côte.

(1) Procope, *Guerre des Goths*, liv. I, chap. XII.

par Jornandès, l'est aussi pour tout le dernier tiers du v^e siècle, comme on vient de le voir. Mais quant à savoir si cette indépendance n'a pas subi quelques éclipses dans ce laps de près de quatre-vingt-dix années, les témoignages que nous possédons ne sont pas tous aussi clairs, aussi indubitables. Notons-en quelques-uns, afin de donner, avec la vue de l'ensemble, une idée des difficultés que présente cette recherche. — Les Fastes de Prosper mentionnent à l'année 440 une entrevue entre Aétius et le diacre Léon, dont l'Église de Rome attendit patiemment le retour pour l'élever sur la chaire de saint Pierre. Ce prêtre travaillait alors dans les Gaules à réconcilier le puissant maître des deux milices avec un personnage dont il n'est question nulle autre part que dans la Chronique de Prosper. Point de titre ajouté au nom d'Albinus, point d'autre indication dans le texte : quel peut donc être cet Albinus qui traite, par l'entremise de saint Léon-le-Grand, avec le dépositaire de l'autorité impériale dans les Gaules? Apparemment le chef d'un parti : il y en avait tant à cette époque et de tant d'espèces ! Or, comme dans la Vie de saint Aubin, évêque d'Angers, écrite au vi^e siècle par Fortunat, on lit que cet évêque était d'une famille sénatoriale du pays des Vénètes, laquelle portait le nom d'*Albina*, Dubos a fort heureusement conjecturé, et cette conjecture peut être encore confirmée par un autre texte, qu'Albinus était l'un des principaux personnages de la confédération armoricaine, et que, dans la conférence, les intérêts de ses compatriotes furent débattus avec saint Léon. — Nous avons remarqué qu'Exsupérance ramena à l'obéissance les deux Aquitaines : mais il est permis de douter que les Romains aient recouvré dès lors toute la partie de l'Armorique qui s'étendait au Sud de la Loire. Ce qui est positif, c'est qu'en l'année 439 Aétius donna l'ordre d'établir ses fidèles Alains, les ministres em-

pressés de ses vengeances, aux environs d'Orléans (1) : il voulait apparemment que le cours de la Loire fût enlevé aux Armoricaïns et rendu à la préfecture des Gaules. Son lieutenant, Litorius Celsus, conduisit ces nouveaux hôtes de l'Empire; et ils triomphèrent de la résistance désespérée des malheureux habitants de cette portion de l'Armorique. C'est là ce que le poète Sidoine Apollinaire appelle la soumission de l'Armorique (2), *subacto aremorico*, par une exagération de langage pareille à celle que nous avons signalée chez Rutilius. — L'Armorique était si peu réduite, que le maître des deux milices lança bientôt contre elle les farouches voisins qu'il lui avait donnés pour la tenir en échec. Ici nous trouvons, dans un contemporain, le prêtre Constance, une scène que devrait reproduire le pinceau d'un peintre d'histoire. Surprises par cette invasion inattendue, les cités armoricaines invoquèrent l'appui de l'évêque d'une cité voisine, qui n'appartenait pas à leur confédération et qui n'avait point cessé d'obéir aux magistrats impériaux. Saint Germain d'Auxerre arrêta, en effet, Eocar et la cavalerie alanique; puis il se rendit à la Cour de Ravenne, afin d'obtenir aux Armoricaïns une amnistie pour le passé et des sûretés pour l'avenir (3). — Voilà donc la sécession domptée et prête à recevoir enfin les officiers du prétoire! En aucune façon; car l'unique narrateur de ce curieux épisode de l'histoire de l'Armorique ajoute que, loin de profiter de l'indulgence impériale, elle persista dans son ancienne rébellion (4). L'Armorique voulut

(1) Prosp. Chr. ad ann. 439.

(2) Paneg. Avit. v. 246.

(3) Const. presb. De vit. S. Germ. lib. II.

(4) Constance, qui écrivit, vers l'an 480, la Vie de saint Germain d'Auxerre, à la demande de l'évêque de Lyon, saint Patient, exprime bien dans son récit l'opinion des Gallo-Romains sur les séparatistes de l'Armo-

même reconquérir la métropole de la m^e Lyonnaise, que les troupes romaines lui avaient enlevée; mais un des meilleurs lieutenants d'Aétius, et que ses grandes qualités devaient enfin porter à l'Empire, Majorien sauva la ville de Tours; et elle resta aux Romains jusqu'à ce qu'elle passât sous le joug des Visigoths. — Tous ces événements appartiennent aux douze années qui précèdent l'invasion des Huns. Et, quatre ans après la bataille des plaines catalauniques, quand la noblesse gallo-romaine, qui avait vu le grand Aétius, Valentinien III et l'usurpateur Maxime, tomber sous le poignard dans l'espace de quelques mois, témoin et victime de la lâcheté et de la perversité du gouvernement des Italiens, voulut donner un des siens pour chef à l'Empire, quels furent les auteurs ou, si l'on ne veut voir dans le nouvel Empereur qu'une créature du Visigoth Théodoric, quels furent les instruments de l'élévation du Gaulois Avitus, acclamé par l'assemblée qui se réunissait le 13 août de chaque année dans Arles, conformément à l'édit d'Honorius? Le gendre d'Avitus, Sidoine Apollinaire, a pris soin de nous les faire connaître (1). Ce sont des nobles venus de la région des Alpes et de celle des Pyrénées, des côtes de la Méditerranée et même des bords du Rhin. Il n'en vint pas des deux Belghiques ni

rique. « Offensus enim superbæ insolentia regionis (Aetius)..... loca illa pro rebellionis præsumptione permiserat... qui tamen pro calliditate multiplici brevi pœnas perfidæ temeritatis exsolvit... Nisi titubationis perfidia mobilem et indisciplinatum populum ad rebellionem pristinam revocasset. » (*Vit. S. Germ. passim.*)

- (1) « Utque satis sibimet numerosa colisse
Nobilitas visa est, quam saxa nivalia Cotti
Despectant, variis necnon quam partibus ambit
Tyrrheni Rhenique liquor, vel longa Pyrenes
Quam juga ab Hispano seclusam jure coercent. »

(Sidon. *Paneg. Avit.* v. 524, sqq.)

des autres provinces assises sur les rivages de la Manche et de l'Océan, parce qu'elles étaient alors la proie des Visigoths et des Francs, ou bien encore, comme l'Armorique, ne faisaient point partie de la Gaule impériale. Les représentants de la première Germanie figurent parmi les *honorati* convoqués à Arles, parce qu'Aétius avait réduit cette province sous l'obéissance en l'année 428; on y vit peut-être aussi ceux de la deuxième Germanie. Les représentants de l'Armorique n'y parurent pas, attendu que l'Armorique avait gardé son indépendance. Et nous ne tirons pas des vers de Sidoine plus qu'ils ne contiennent, puisque l'orateur chargé dans cette circonstance de haranguer le nouvel Auguste parle des Visigoths, des deux Beligiques et du *tractus armoricain* à propos des mouvements de guerre qui éclatèrent en dehors des pays de la domination romaine.

Il serait superflu de poursuivre cette énumération des données de divers genres qui peuvent entrer dans la composition des annales de l'Armorique au v^e siècle : nous en avons dit assez, ce semble, pour faire voir que cette recherche n'est point vaine et que les monuments de l'époque en contiennent les éléments. Mais, il faut le dire aussi : la confédération des cités du nord-ouest sera toujours imparfaitement connue, même dans ses rapports avec le gouvernement impérial, avec les provinces restées fidèles, avec les Visigoths et avec les tribus franques, parce qu'elle n'a point eu son Jornandès ou son Grégoire de Tours; aucun des historiens de ce temps n'a raconté les vicissitudes de sa courte existence. En général, ils s'occupent fort peu des cités armoricaines et ils n'en parlent que par incident. Quel intérêt pouvaient-ils prendre, en effet, à quelques provinces situées à l'extrémité de la Gaule, quand ils avaient à gémir sur les désastres de Rome, de Trèves, d'Arles, de Carthage? Ajoutons que tous ces écrivains, également dévoués au maintien de la société romaine, qu'ils

appartinssent à l'Église ou à l'Administration, portaient un jugement très-défavorable sur la sécession armoricaine, et la confondaient presque avec la plaie sans cesse renaissante de la Bagaudie.

La rareté et la sécheresse des documents, parfois leur insignifiance ou encore la difficulté de fixer leur vrai sens et le lien qui doit les unir, des embarras de chronologie et des lacunes que rien ne peut combler; d'autre part, la nécessité toujours périlleuse de procéder par inductions et de hasarder quelques conjectures : tels sont les obstacles qui s'opposent à une connaissance tout à fait satisfaisante des annales de l'Armorique au ^v^e siècle. Et pourtant cette étude, placée dans des conditions peu favorables, éclaire l'histoire de la formation de la monarchie franque; ajoutons qu'elle est le préliminaire indispensable et beaucoup trop négligé de toute recherche sur les origines de la Petite-Bretagne. Que d'erreurs et d'hypothèses, que de choses étranges elle pouvait nous épargner! Si l'on avait pris le soin de consulter les annales de l'Armorique, jamais Conan Mériadec et les nombreux rois de sa fabuleuse dynastie n'auraient présidé à la formation de la nationalité bretonne sur le continent. Les Armoricains, après l'expulsion, en l'année 409, des magistrats impériaux, déférant à ce Conan la principale autorité; celui-ci traitant avec Honorius par l'entremise d'Exsupérance, et ce traité trouvé dans les vers de Rutilius; le roi breton Salomon renouvelant le même traité avec Valentinien III; l'expédition de Litorius entreprise pour venger l'assassinat de Salomon; le roi Grallon ligué avec les Bagaudes et les Francs; le roi Audren ayant recours à la médiation de saint Germain d'Auxerre; le roi Budic vivant en bonne intelligence avec Clovis, après avoir fixé les limites des empires français et armoricain : voilà, parmi beaucoup d'autres, quelques-unes des assertions mensongères que l'on rencontre dans les ou-

vrages de l'abbé Déric, de D. Morice, de leurs abrégiateurs, et dont l'examen des annales armoricaines démontre l'inqualifiable témérité et le néant. Reste à savoir si les mêmes annales s'accroissent des théories émises par les continuateurs modernes de D. Lobineau : indépendance des Bretons sur le continent antérieure à l'établissement de la monarchie franque, et conversion à la foi chrétienne de la Basse-Armorique par les insulaires, qui auraient importé dans ce pays, où ils n'avaient trouvé que la barbarie ou le désert, les premiers éléments de la discipline sociale (1).

Non-seulement l'indépendance des cités armoricaines, qui remplit le cours presque entier du v^e siècle, n'est point l'œuvre des émigrés venus de l'île, mais on ne voit même pas qu'à un moment quelconque de cette indépendance les Bretons aient contribué à son maintien. Leur rôle sur le continent n'a aucune importance au temps de la sécession armoricaine ; et il ne faudrait pas leur rapporter, ainsi qu'on l'a fait quelquefois (2), l'esprit d'opposition au gouvernement impérial, dont la région du nord-ouest se montre constamment animée. Ici se présente une question d'un intérêt capital pour l'histoire de nos origines. Les annales du v^e siècle offrent-elles un point fixe auquel se rapporterait l'établissement des Bretons dans l'Armorique, en corps de peuple, formant une nation distincte, ayant un chef connu et un rôle marqué dans l'histoire ? On a cru pouvoir prendre l'année 470, où il est avéré qu'un chef nommé Riotam, qualifié roi

(1) Ces théories ont été combattues avec beaucoup de force par M. Halleguen dans le volume qui a paru en 1864 de son *Armorique bretonne, celtique, romaine et chrétienne* ; mais elles semblent être acceptées par une partie des savants qui s'occupent aujourd'hui des antiquités de la Bretagne.

(2) Notamment M. Henri Martin, dans son *Histoire des Français*, t. 1^{er}, pass.

des Bretons, fut appelé par l'empereur Anthème contre les Visigoths et cantonné sur les bords de la Loire. Mais le texte de Jornandès, où le fait est relaté (1), et qu'il faut prendre tel qu'il est, montre que Riotam était venu de l'île de Bretagne avec sa petite armée. D'une part, il est difficile d'admettre que les Bretons réfugiés sur le continent aient pu dès lors réunir douze mille soldats; et, d'autre part, on conçoit sans peine que Riotam les ait recrutés dans son île, où la guerre civile et étrangère avait armé tous les bras, car il est constant qu'au commencement du vi^e siècle le flot de l'émigration amena dans l'Armorique un nombre d'exilés très-considérable. Quant à ce qu'on lit dans Sidoine Apollinaire, que le préfet des Gaules, Arvande, engageait le roi des Visigoths à détruire les Bretons que l'on avait cantonnés sur la Loire, *Britannos super Ligerim sitos impugnari oportere demonstrans* (2), l'histoire montre, en effet, ces auxiliaires de l'empire reçus dans la cité de Bourges à leur arrivée, portant le ravage jusque dans l'Auvergne (3), défaits par Euric, expulsés du Berry et se réfugiant, après leur défaite, non point dans l'Armorique, mais dans le pays des Burgondes. Rien ne porte à croire, d'après ce passage, qu'ils aient eu, dès cette époque,

(1) « Euricus, rex Visigothorum, crebram mutationem romanorum principum cernens, Gallias suo jure nisus est occupare. Quod comperiens Anthemius imperator, protinus solatia Britonum postulavit. Quorum rex Riotimus cum xvi millibus veniens, in Biturigas civitatem, *Oceano e navibus egressus*, susceptus est. Ad quos rex Visigothorum, innumerus ductans exercitum, advenit, diuque pugnans Riotimam, Britonum regem, antequam Romani in ejus societate conjungerentur, superavit. Qui, ampla parte exercitus amissa, cum quibus potuit fugiens, ad Burgundionum gentem vicinam, Romanis eo tempore foederatam, advenit. » (*De reb. Getic.* c. xlv.)

(2) Sidon. Apoll.⁹ lib. I. ep. 7.

(3) *Id.* lib. IX, ep. 9.

un établissement fixe au nord de la Loire. Il est vrai qu'une variante du texte d'Apollinaire donne *supra Ligerim* « au-dessus de la Loire; » il est vrai encore que *super* peut aussi avoir cette signification; mais comment faire dépendre d'une préposition qui offre deux sens ou d'une leçon douteuse un fait aussi important que l'installation en corps de peuple des insulaires dans la Basse-Armorique vers l'an 470? Cette année 470, prise comme première date de l'établissement des Bretons sur le continent, souffre donc trop de difficultés pour être acceptée. Les Bretons du continent n'ont pas, à leur début, envoyé douze mille hommes au secours de l'Empire; et l'histoire de la Petite-Bretagne ne commence pas avec cette notoriété ni avec cet éclat. Riotam effacé du catalogue, en tête duquel il ne doit pas figurer, restent de petits chefs dont on découvre les noms chez les hagiographes et qui s'établissent obscurément dans les pays des Osismes, des Vénètes et des Curiosolites. Au v^e siècle il n'y a que des Bretons, il n'y a pas de nationalité bretonne dans l'Armorique (1).

Le fait patent et notoire de l'histoire religieuse des Armoricains au temps de leur indépendance est un attachement inaltérable à la religion que les évêques gallo-romains leur avaient enseignée. Procope montre qu'ils étaient catholiques, ennemis des Visigoths ariens, et que leur lutte ne cessa contre les Francs qu'après la conversion de Clovis à la foi de saint Rémi. Faut-il cependant penser, avec la plupart des historiens de la petite Bretagne, et notamment avec les con-

(1) Quant à Gradlon-Meur ou Grallon-le-Grand, fondateur du royaume de Cornouaille en l'année 480, il n'est pas plus acceptable à cette date, suivant M. Halléguen, que ne l'est Conan Mériadec à la date de 383; et d'ailleurs le texte même du cartulaire de Landévennec ne permet pas de l'y maintenir.

tinuateurs modernes de D. Lobineau, que l'extrémité de la m^e Lyonnaise resta abandonnée aux pratiques du polythéisme et aux druides jusqu'au temps où les insulaires y apportèrent le bienfait du christianisme? Il serait bien étonnant que le clergé gallo-romain n'eût point pénétré dans une région où l'administration impériale avait depuis longtemps installé ses commandants militaires et ses officiers civils! Non-seulement les successeurs de saint Martin de Tours avaient envoyé des missionnaires chez les Vénètes, les Curiosolites et les Osismes; mais on voit par les actes du concile de Vannes, vers l'an 465, qu'ils avaient pris régulièrement possession de ces pays, et que l'Église y avait établi ses évêques et sa hiérarchie. Et encore, en 511, un évêque des Osismes assistait au concile réuni dans la ville d'Orléans par l'ordre de Clovis. C'est là un point capital pour l'histoire des origines chrétiennes de l'Armorique, et qui a été mis récemment en lumière par M. Halléguen (1).

Il semble que l'Armorique eut moins à souffrir que le reste des Gaules de la grande invasion. Voici, en effet, comment les écrivains du temps racontent la marche du fléau. Dans sa lettre à Ageruchia (2), saint Jérôme énumère les pays où se porta le flot des envahisseurs : ce sont les deux Germanies, les deux Beligiques, l'Aquitaine, la Novempopulanie, la Lugdunaise et la Narbonnaise, c'est-à-dire la partie la plus considérable et la plus riche du territoire; il ne dit pas expressément que les barbares aient pénétré dans la région comprise entre la Seine et la Loire. De même Salvien, décrivant, au livre VII de son *Traité sur le gouvernement de Dieu*, les calamités de ces temps néfastes, remarque que les barbares

(1) *L'Armorique bretonne, celtique, romaine et chrétienne*; Paris, Durand, 1861; t. I^{er}, p. 234 et suiv.

(2) Lettre 123^e, écrite vers l'an 407.

se répandirent d'abord dans la 1^{re} Germanie, puis dans les deux Beligues, d'où ils passèrent dans les opulentes cités de l'Aquitaine, pour s'étendre ensuite sur le corps entier des Gaules. La 1^{re} et la 3^{me} Lyonnaise, qui n'excitaient pas au même degré leur convoitise, n'échappèrent donc pas au malheur commun, mais elles en furent moins abattues; et la sécession de l'an 409 avec la suite entière de leur histoire fait voir que, remises du premier effroi et averties par la déplorable situation des provinces voisines, elles trouvèrent en elles-mêmes assez de force et de courage pour tenter de se soustraire au malheur commun, et qu'elles aimèrent mieux lutter contre les officiers de l'Empire que d'être livrées par eux aux barbares. Mais si leur position géographique les mettait jusqu'à un certain point à l'abri de l'ennemi du Rhin, elle les exposait aux insultes des pirates. « La région armoricaine, dit Sidoine Apollinaire dans le Panégyrique d'Avitus, c'est-à-dire vers l'an 455, s'attendait à une attaque des barques saxonnes. » C'était là un grave péril : toutefois les Saxons, trouvant peut-être de ce côté une résistance mieux organisée et plus énergique, se dirigèrent de préférence vers les rivages de l'île de Bretagne. Privée à diverses reprises de ses défenseurs, même avant d'être abandonnée par l'administration impériale, l'île offrait une proie facile; tandis que l'Armorique, au rapport de Procope, garda ses garnisons romaines jusqu'au temps où elle accepta la domination de Clovis. Voilà ce qui ressort du témoignage des contemporains et de l'histoire comparée des deux pays. La 3^{me} Lyonnaise en particulier n'eut pas à subir les effroyables misères des cités d'outre-Manche. Le cours des événements du v^e siècle ne lui amena point des dévastateurs et des maîtres, mais des frères suppliants et des réfugiés. C'est à elle que les Bretons dépossédés par les bandes saxonnes vinrent demander un asile. Ils la regardaient comme un des pays les plus paisibles et

les plus heureux de la terre : « vaste étendue de territoire dont on savait qu'aucun désastre n'avait encore troublé le repos, *ubi tunc opacum adhuc sine clade audiebatur siluisse terræ spatium*, » comme s'exprime l'auteur du Cartulaire de Landévennec (1). Et ce n'était pas le silence du désert, ainsi que le veulent la plupart des historiens de la petite Bretagne, en s'appuyant sur un passage de Procope dont l'intérêt n'est pas dans ce détail, mais dans la netteté avec laquelle il marque l'époque et la formation d'une nouvelle nationalité bretonne sur le continent. Procope rapporte qu'au temps des successeurs de Clovis, de nombreuses familles d'insulaires venaient, tous les ans, s'établir dans la partie du royaume qui passait pour être moins peuplée (2). C'est, en effet, au *vi*^e siècle et lorsque l'Armorique indépendante avait achevé déjà ses destinées, que le peuple breton commence son histoire sur le continent. Quant aux mots du texte *ἐρημότεραν δοκοῦσαν εἶναι*, ils ne signifient nullement que le pays fût inhabité : en effet, le même écrivain remarque ailleurs que « le rivage opposé à l'île de Bretagne est bordé d'un très-grand nombre de villages occupés par des pêcheurs, des cultivateurs et des marchands qui entretiennent un commerce maritime avec cette île. Ils sont sujets des Francs (3). » Telle était la contrée « où se cantonnèrent les enfants d'une race chérie, ainsi que s'exprime le rédacteur breton du Car-

(1) Lib. 1, c. 2., Manuscrit de la Biblioth. Impér., Supplém. latin, n° 9746. L'original est à la Bibliothèque de Quimper.

(2) Ὡςτε ἀνὰ πᾶν ἔτος κατὰ πολλοὺς ἐνθόνδε μεταναστέμενοι ξὺν γυναῖξιν καὶ παισὶν εἰς Φράγγους χωροῦσι... (Bell. Goth., IV, xx.)

(3) Παρὰ τὴν ἀκτὴν τῆς κατὰ τὴν Βρεττανίαν τοῦ Ὀκεανοῦ νήσου κώμας σαμπληθεῖς ἔμμεναι εἶναι. Οἰκοῦσιν δὲ αὐτὰς ἄνθρωποι σαγηνεύοντές τε καὶ γῆν γεωργοῦντες καὶ ἐπ' ἐμπορίαν ναυτιλλόμενοι εἰς τήνδε τὴν νῆσον τὰ μὲν ἅλλα Φράγγων κατήκοι ὄντες... (Bell. Goth., IV, xx.)

tulaire de Landévennec; et là, trouvant le repos après de grandes fatigues, tout aussitôt ils se fixèrent tranquillement, sans combats (1). » Ces différents textes, d'origine bretonne et d'origine classique, jettent une assez vive lumière sur l'état de la m^e Lyonnaise pendant le cours du v^e siècle et dans les premières années du vi^e : c'était une situation relativement prospère, si on la compare à celle des autres provinces de la Gaule à la même époque, et surtout si l'on songe aux effroyables calamités que les temps qui suivirent amenèrent sur ce pays.

Ces considérations préliminaires indiquent suffisamment l'importance et l'intérêt des annales de l'Armorique au v^e siècle, tant pour l'histoire de l'établissement de la monarchie franque dans les Gaules que pour celle de la formation d'une petite nationalité bretonne dans ce pays.

I.

Des rapports suivis et nombreux existaient de temps immémorial entre la portion de la Gaule comprise sous la dénomination d'Armorique et l'île de Bretagne. On parlait la même langue (2) sur les deux rivages de la Manche, qui était appelée le détroit des Celtes; et nous avons conjecturé autre part (3) qu'un rameau de la famille celtique, celui des *Britanni* ou *Tatoués*, s'était primitivement étendu sur le littoral du continent, ainsi que dans les îles voisines auxquelles il a

(1) « *Hinc se cara soboles in istum conclusit sinum, quo se tuta loco, magnis laboribus fessa, ad horam consedit sine bello quieta.* » (*Cart. de Landév.*, liv. I, ch. I.)

(2) *Sermo haud multum diversus*, dit Tacite dans la Vie d'Agricola.

(3) *Les Britanni*, Essai d'ethnographie; Rennes, 1862.

donné le nom de *Britanniques* qu'elles conservent encore aujourd'hui. En effet, les *Britanni* semblent être le peuple celtique le plus anciennement connu dans cette région continentale et insulaire du nord-ouest de l'Europe; ou, du moins, c'est ainsi que nous entendons leur histoire (1). Mais, un siècle avant notre ère, un autre rameau de la même famille était déjà greffé sur l'ancien (2) : les *Britanni* avaient presque entièrement disparu du continent (3); des tribus

(1) Bède rapporte que les Bretons venaient de la côte armoricaine : « *In primis autem hæc insula Britones a quibus nomen accepit incolas habuit, qui, de tractu armoricano, ut fertur, advecti, australes sibi illius partes vindicarunt.* » (Lib. 1, c. 1.) Bède confond ici les Belges qui s'établirent dans la partie méridionale et sur les côtes de l'île, avec les anciens *Britanni*. Ceux-ci, refoulés vers le nord par les Belges, gardèrent, sous le nom de Pictes, leur sauvage indépendance. Sur cette importante distinction entre les Belges et les Bretons, voy. notre *Ethnographie*, p. 16-24. La VII^e Triade remarque aussi que le même peuple s'établit dans l'île et sur le littoral du continent, car tel est le sens du mot *Llydaw* : *yn ynys Prydain a Llydaw lle ydd arhodasant*. Seulement, elle nomme ce peuple *Kymry*, c'est-à-dire compatriotes; mais nous avons fait voir, p. 43 de notre *Ethnographie*, après Zeuss et d'autres savants, que ce nom national des Gallois modernes date seulement du temps des invasions saxonnes.

(2) César donne quelques détails sur l'établissement de plusieurs tribus belges dans l'île de Bretagne, et Strabon range les peuples de l'Armorique parmi les Belges-Gaulois. De même Gurdestin, au ch. 1 du *Cartulaire de Landévennec*, rapportant que le Breton Fracan aborda sur la côte armoricaine, où il fonda dans le diocèse actuel de Saint-Brieuc le village qui porte encore son nom, Plou-Fracan, remarque que les Bretons qui parvinrent à échapper au fer des Saxons se réfugiaient, les uns parmi les Scots et les autres en *Belgique*.

(3) Pline (*Hist. nat.*, IV, 17) mentionne des *Britanni* sur les bords de la Canche : ils sont englobés dans la confédération belge des *Morini*. On trouve aussi le souvenir des *Britanni* du continent dans une prédiction d'un barde du VI^e siècle, Taliesin : *Morini Brython* (Dict. d'Owen, v. *Rhyzarganu*). Ces Bretons des bords de la Canche, que Lobineau et d'autres historiens regardent comme une colonie venue de l'île, semblent plutôt, au point

Belges s'étaient rendues maîtresses des deux côtés du détroit, et elles occupaient tout le pays jusqu'à la Loire. Ce fut contre elles que César eut à combattre : liées par leur origine et par la communauté des intérêts politiques et religieux, lorsque le conquérant voulut dompter les cités armoricaines et celles de l'île de Bretagne, elles unirent leurs efforts et concertèrent leur résistance. On sait qu'au temps de la domination impériale, elles acceptèrent les idées, les mœurs et le langage du vainqueur avec une facilité qui contraste avec la barbarie opiniâtre et permanente des anciens *Britanni* (1). Pendant les quatre siècles de cette domination, les rapports ne furent pas moins fréquents : et, s'ils changèrent de caractère et d'objet sous l'influence d'une civilisation supérieure, on ne peut guère douter qu'ils n'entretinssent dans les deux pays un esprit d'opposition trop bien justifié par les excès comme par les défaillances du gouvernement impérial. Enfin, la lâcheté des magistrats et des commandants militaires et l'inertie de la cour de Ravenne, dans les premières années du v^e siècle, mirent le comble au mécontentement. Les cités de l'île, abandonnées aux Pictes, aux Scots et aux barbares de la mer comme une proie que l'on ne voulait plus défendre, prirent conseil de leur désespoir : elles s'armèrent, et leur généreuse résolution assura pour quelques années la sécurité des villes de la Bretagne. Cet exemple fut immédiatement suivi sur le continent; et les Armoricains, qui n'avaient pas autant souffert des maux de l'invasion, résolurent aussi de ne

de vue où nous sommes placé, un débris de l'ancienne population des *Britanni*, qui ne passa pas tout entière du continent dans Albion et dans les îles voisines.

(1) Par les descriptions qu'en ont données César (B. G., L. v. c. 14) et Strabon (iv c. v. p. 200), on voit que la population de l'île de Bretagne se composait de deux races, l'une pareille aux Gaulois, l'autre plus ignorante et plus sauvage.

plus obéir aux agents du pouvoir impérial et de s'administrer eux-mêmes. Un écrivain contemporain, Zosime, avocat du fisc sous le règne d'Honorius, aux chapitres 5 et 6 du vi^e livre de son histoire, a mentionné cette défection de l'île et de toute l'Armorique. Voici comment il s'exprime : « Les peuples de la Bretagne, ayant pris les armes et combattant par leurs propres forces, délivrèrent les villes des barbares qui les avaient occupées. De même toute l'Armorique et d'autres provinces gauloises, ayant imité les Bretons, se mirent en liberté, chassant les magistrats romains et établissant un gouvernement à leur guise (1). » Puis Zosime donne l'époque et la cause de ce mouvement qui sépara du corps de l'empire l'île de Bretagne et une portion considérable des Gaules. « La défection de la Bretagne et d'autres peuples de la Celtique arriva au temps du tyran Constantin, les barbares ayant envahi l'empire que ce prince négligeait de défendre. »

Ce furent donc les habitants de l'île qui donnèrent à ceux du continent l'exemple et peut-être le signal de la défection. Nous ne nous occuperons plus désormais de leur histoire que lorsqu'elle touchera à celle de l'Armorique. La Bretagne est perdue pour l'empire; et Procope, après avoir rappelé la révolte militaire qui, dans cette île, fit de Constantin un empereur, remarque qu'à partir de ce temps les Romains ne purent en recouvrer la possession (2).

Quelle est la date du soulèvement d'une partie des Gaules (3) auquel les cités armoricaines ont donné leur nom,

(1) Οἰκεῖον δὲ κατ' ἐξουσίαν πολίτευμα καθιστᾶσαι.

(2) Βρετανίαν Ῥωμαῖοι ἀνασώσασθαι οὐκέτι ἔσχον, ἀλλ' οὕσα ὑπὸ τυράννοισ ἀπ' αὐτοῦ ἔμεινε. *Bell. Vandal.*, 1, 2.

(3) Quand Montesquieu dit que l'Armorique et les autres provinces de la Gaule se révoltèrent contre les Romains, il force le sens des expressions grecques ἐτέραι Γαλατῶν ἐπαρχίαι et τῶν ἐν Κελτοῖς ἐθνῶν. En effet, l'histo-

parce qu'elles y eurent le rôle principal? D'après sa place dans le récit de Zosime, et par ce qu'a écrit le chroniqueur Prosper de l'île de Bretagne sous l'année 409, on voit que cet évènement a dû précéder la prise de Rome par Alaric, qui eut lieu au mois d'août de l'an 410. Il est donc de 409 ou des premiers mois de l'année suivante : ce point a été reconnu par les chronologistes.

II.

Quant au pays qui se séparait en ce moment des autres provinces et qui rompait avec les agents du pouvoir impérial, il semble, au premier abord, qu'un document administratif de l'époque va nous permettre de juger de son importance et de son étendue. En effet, si la *Notice des Dignités* exprime au vrai l'état des choses, et le doute n'est guère possible à cet égard, elle fait connaître une situation que les mouvements de l'année 409 n'avaient pas encore modifiée. La *Notice* présente le tableau de l'empire dans son intégrité et avant les pertes qui furent la conséquence des désastres de la grande invasion. Or, on y trouve un gouvernement militaire qui porte le nom de *Tractus armoricanus et nerticanus*. Faut-il assimiler au *Tractus armoricanus* l'Armorique des écrivains du v^e siècle? Cela paraîtrait assez naturel : car le

rien avait remarqué, dans les lignes qui précèdent, que les Germains, par leurs ravages, amenèrent les habitants de l'île et quelques-uns des peuples de la celtique τῶν ἐν Κελτοῖς ἔνια à se régir par eux-mêmes et à ne plus obéir aux lois des Romains devenus incapables de les protéger, καὶ ἑαυτὸν βιοτεύειν οὐκέτι τοῖς τούτων ὑπακούοντα νόμοις. Du texte même de Zosime il ressort que toutes les Gaules ne prirent point part au mouvement.

prêtre Constance, qui composait dans ce temps la vie de saint Germain, se sert précisément de ce terme pour désigner la région révoltée contre l'autorité impériale. Quelle était donc l'étendue de cette circonscription militaire? La *Notice* répond à cette question : elle s'étend sur les deux Aquitaines, la Sénonie ou iv^e Lyonnaise, la II^e et la III^e Lyonnaise (1); cinq provinces sur les dix-sept dont se composait le vicariat des Gaules étaient comprises dans le gouvernement militaire de l'Armorique. Mais si toutes ces provinces ont pris part au mouvement de l'année 409, relaté par Zosime, ont-elles persisté dans la rébellion, et doivent-elles être comprises dans l'Armorique de Constance et de Procope? Faut-il encore y joindre, à cause du *Nervicanus limes*, au moins le littoral de la II^e Belgique jusqu'à la cité des Nervii? Elle s'étendrait alors à peu près depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle de la Garonne, où se termine la II^e Aquitaine. Tel n'est pas assurément le pays dont l'indépendance précaire et constamment menacée finit par s'abriter sous le sceptre de Clovis.

Ni la *Notice des Dignités*, ni aucun des nombreux écrivains du temps n'a fait connaître les vraies limites de l'Armorique du v^e siècle; mais quand Ausone distingue la mer armoricaine de celle des Pictons et de celle des Santons (2), ne semble-t-il pas indiquer qu'il ne faut la chercher qu'au Nord de la Loire? Ce qui est certain, c'est que la II^e Aquitaine, livrée aux Goths en 414 ainsi qu'on le voit dans Prosper, rendue aux officiers de l'empire vers l'an 416, obéissait en 418

(1) Notit. Dignit., C. XXXVI.

(2) Sunt et aremorici qui laudent ostrea ponti,

Santonico quæ tecta salo.....

Et quæ Pictonici legit accola littoris.....

Aus. ep. IX.

à la préfecture des Gaules, car elle figure dans l'édit d'Honorius qui ordonne de réunir tous les ans à Arles les représentants des sept provinces (1). La 11^e Aquitaine eut donc les Romains pour maîtres jusqu'à ce qu'elle passât sous le joug des Visigoths. Quant à la 1^{re} Aquitaine, on sait le dévouement de cette province à la cause du christianisme et à celle de l'empire. C'est dans le pays des Bituriges que les troupes romaines soutinrent leurs derniers combats, et l'Arvernien ne fut pas livrée au Visigoth Euric, par Julius Nepos, avant l'année 474. Séparons donc les provinces situées au sud de la Loire de l'Armorique indépendante, et entrons dans la Sénonie ou 14^e Lyonnaise. Nous sommes ici en pays armoricain, puisqu'un contemporain, l'évêque Idace, rapporte à l'année 463 de sa *Chronique* une grande bataille livrée par Egidius contre les Visigoths, sur le territoire entre la Loire et le Loiret, *in regione armoricana*. Mais une bonne partie de la 14^e Lyonnaise ou n'est point entrée dans la confédération armoricaine, ou en a été violemment détachée. On verra, en effet, que les Alains furent établis en l'année 440 dans le pays d'Orléans, confisqué sur les Armoricains. Il faut aussi retrancher la cité d'Auxerre de leur alliance, et elle obéit aux officiers de l'empire, puisqu'on lit dans la vie de saint Germain que cet évêque, dont la mort arriva en 448 au plus tard, se rendit auprès du préfet du Prétoire afin d'obtenir une diminution d'impôts pour ses concitoyens. Les cités de Sens et de Troyes, à en juger par la correspondance de l'évêque de Clermont, semblent avoir suivi la fortune de la 1^{re} Aquitaine; puis une partie du territoire de Troyes obéit à Syagrius, devenu roi des Romains à Soissons. Quant au pays des Carnutes et des Cénomans, les Francs y pénétrèrent et

(1) Le texte est cité par Sirmond, p. 147 de son édition de Sidoine Apollinaire.

s'y établirent peut-être dès le temps du roi Childéric, et il est certain qu'ils y dominaient lorsque Clovis reçut le baptême.

Le cours de la Loire, sous les réserves qui viennent d'être exprimées, peut être considéré comme la limite méridionale de l'Armorique. En effet, les rives de ce fleuve sont le théâtre de la lutte que les généraux de l'empire poursuivent contre les provinces rebelles. En l'année 445, dans une campagne d'hiver à laquelle Sidoine a fait allusion, Majorien défend contre leurs attaques la capitale de la III^e Lyonnaise : Tours resta aux Romains jusqu'au moment où les Visigoths s'en emparèrent. Mais sur le territoire de cette cité, le *castrum* de Chinon résiste aux armes du romain Egidius, ce qui n'empêche pas le poète de Clermont d'appeler Aétius le *libérateur de la Loire*. Ce fut par le pays ouvert entre Orléans et Paris que les Romains d'abord et ensuite les Francs entamèrent le territoire armoricain; mais les Visigoths, dont l'ambition était surtout de s'étendre du côté du Rhône et de donner la main par le sud-est aux Ostrogoths de l'Italie, ne franchirent pas le fossé de la Loire, et les monuments du V^e siècle ne signalent ni guerres, ni rapports d'alliance entre eux et les Armoricaïns (1).

Bien qu'il n'y ait pas de données positives sur la limite orientale de la confédération, il est permis de croire qu'elle s'étendit jusqu'à la Seine. A la fin du V^e siècle, des chefs francs, Ragnachaire, Cararic, Clovis et le romain Syagrius régnaient dans les principales cités de la II^e Belgique; et c'est dans les pays voisins de ce fleuve qu'il convient de

(1) On verra toutefois, sous le n^o XVI de ces annales, que les Armoricaïns prirent part comme auxiliaires de l'empire à la lutte contre les Visi-

placer la longue guerre que les Armoricaïns, au rapport de Procope, soutinrent contre les Francs. Syagrius fut dépouillé de Soissons et de tout le pays qui lui obéissait, en l'année 486 : il alla chercher un refuge à Toulouse, à la cour du roi des Visigoths; mais Paris ne céda point dès lors aux armes de Clovis. Cette petite cité de la 4^e Lyonnaise, et où résidait, au commencement du 5^e siècle, le préfet de la flottille en station non loin de ses murs, était devenue, selon toute apparence, une des forteresses de la confédération. Sa résistance obstinée appartient à la lutte que l'Armorique soutint contre les Francs; et, en effet, tandis que Procope remarque que le traité d'union de Clovis avec les cités armoricaines devint le principe de la puissance de ce chef dans les Gaules, nous apprenons de Grégoire de Tours que le fils de Childéric, après s'être rendu maître du cours de la Seine, étendit sa domination jusqu'à la Loire. Tous les écrivains postérieurs répètent ce témoignage du Père de notre histoire : après la prise de Paris, les Francs obtiennent sans combat ce vaste accroissement de leur territoire; fait inexplicable, si Procope ne nous eût pas fait connaître le traité passé entre les Armoricaïns et Clovis; quand les armes de Clovis ont triomphé sur la Seine, les Armoricaïns se rangent sous ses lois.

Ainsi le moine Héric, paraphrasant l'œuvre du prêtre Constance à une époque où une nationalité nouvelle et un nom nouveau s'étendaient sur une partie de la 4^e Lyonnaise et commençaient à faire oublier les Armoricaïns et l'Armorique, a donné dans ces deux vers souvent cités une idée assez exacte du territoire de la confédération :

Gens inter geminos notissima clauditur amnes
Armoricana prius veteri cognomine dicta.

Mais que penser du portrait peu flatteur que l'auteur a

tracé des compatriotes de saint Germain au v^e siècle (1)? Sans aucun doute, ce portrait lui a été inspiré par le spectacle des continuelles révoltes des Bretons contre la domination carlovingienne, et pourtant il s'accorde avec celui des Armoricaains qu'avait donné Constance. C'est que les deux époques présentent une singulière analogie : les Bretons, au temps d'Héric, travaillaient à établir leur indépendance contre les entreprises des successeurs de Charlemagne, comme l'Armorique avait autrefois repoussé les efforts du Prétoire des Gaules et des impuissants héritiers du grand Théodose.

Quand, vers l'année 409, les cités armoricaines se séparèrent du reste de l'empire, le pays compris entre la Seine et la Loire et qui forme, ainsi que le remarquait un chroniqueur du x^e siècle (2), une sorte de péninsule, était occupé sur un certain nombre de points par des colonies militaires et par des corps de troupes dont la *Notice des Dignités* indique la résidence et la composition. Ainsi, il y avait dans la Sénonie ou iv^e Lyonnaise des Lètes Teutoniacs à Chartres; des Sarmates près de Paris, ainsi qu'un corps de *soldats de marine*; dans la ii^e Lyonnaise des Lètes Bataves et des Gentiles Suèves à Bayeux et à Coutances, et encore dans cette dernière cité un détachement de la légion *Prima Flavia*; des *Grannonenses* à Grannorum (Granville?); des *Dalmates* à Avranches; des *Ursarienses* à Rouen; à Grannona in littore Saxonico (Port-

(1) Torva, ferox, ventosa, procax, incauta, rebellis,
Inconstans, dispartque sibi novitatis amore;
Prodiga verborum, sed non et prodiga facti.
Dicere plus, fecisse minus taxatur honestum.
Regibus hanc fidei nunquam servasse tenorem
Sæpius expertum.

(2) Liger qui terram illam quæ inter illum et Sequanam jacet *pene insulam* efficit. Silvæ multæ sed eminentior cæteris Perticus. Aimoin, *De gest. Franc.*, ap. Bouq., t. III.

en-Bessin?) une cohorte de la *Nova Armoricana*. Dans la 11^e Lyonnaise, on trouvait des *Lètes et Gentiles Suèves* au Mans; des *Lètes Francs* à Rennes; un corps de *Superventores* à Nantes, de *Martenses* à Alet (Saint-Servan, suivant M. Ramé); des *Maures Vénètes* à Vannes, des *Maures Osismiaks* à Osismi (Carhaix selon l'opinion commune, Brest d'après Le Baud et M. Halléguen); des *Carronenses* à l'embouchure du Blavet. De ces dix-sept corps mentionnés par la *Notice*, neuf sont placés sous les ordres immédiats du duc de l'Armorique; les huit autres dépendent du maître de la milice présente (1). Les uns sont évidemment de formation romaine; et, à l'exception des soldats de marine chargés de défendre le cours de la Seine, on les voit placés près du littoral de la Péninsule : les autres sont composés de barbares que le gouvernement a pris à sa solde, *Teutons, Sarmates, Bataves, Dalmates, Suèves, Francs*. On peut leur adjoindre les *Alains* établis par Aétius sur le territoire d'Orléans; mais le chef des *Alains* porte le titre de roi, tandis que chacun des corps nommés par la *Notice* obéit à un préfet, c'est-à-dire à un officier d'origine romaine ou barbare, cela importait peu alors, mais désigné par l'empereur. Tous ces barbares ne sont pas chargés uniquement de défendre le pays qu'ils occupent, mais encore de le cultiver. A la fois soldats et colons, ils sont venus avec leurs femmes et leurs enfants sur le territoire qui leur a été assigné : toute leur famille les accompagne; leur condition est héréditaire, et le fils du Lète appartient au service militaire au même titre que son père. Quelle était l'importance de ces colonies militaires que l'on voit, au commencement du v^e siècle, dans les pays de Chartres, de Paris, du Mans, de Rennes, de Bayeux, de Coutances? Des renseigne-

(1) C. XXXVI, *Dux tractus Armorici*; C. XL., *Præpositura militum præsentium a parte peditum*.

ments précis manquent à cet égard ; mais, sans aucun doute, tant que le Prétoire des Gaules put se faire obéir de ses redoutables hôtes, la prudence lui commanda de ne pas tolérer de trop puissantes agglomérations. Tels sont les établissements signalés par la *Notice* dans la contrée entre Seine et Loire. Y avait-il longtemps que ces barbares étaient cantonnés dans l'Armorique ? Nous ne pouvons le dire : mais pour la région qui s'étend à l'est du cours de la Seine, on voit, par exemple, des Francs dans la 1^{re} et la 11^e Belgique dès la fin du III^e siècle. Maximien, Constance-le-Pâle leur donnent des terres chez les Nerviens et près de Trèves, ainsi qu'auprès d'Amiens, de Beauvais, de Langres, de Troyes ; en 358, Julien leur permet de rester au confluent du Wahal et de la Meuse, et en 428 le patrice Aétius les confirme dans leurs établissements (1). Ainsi commençait, avec l'autorisation des empereurs, l'occupation des Gaules par les hordes germaniques, longtemps avant les grandes invasions.

Quant aux corps de formation romaine cantonnés dans l'Armorique (2), la *Notice* les classe parmi les *pseudocomita-*

(1) D. Bouquet, *Recueil des historiens de la Gaule et de la France*, préface du t. II.

(2) Sur l'occupation du pays par les Romains, le *Cartulaire de Redon* fournit une indication précieuse : c'est le nom de *condita* appliqué à quatorze bourgs ou villages voisins de la célèbre abbaye. M. de Courson, qui a le premier relevé ce fait, remarque, p. 86 de ses savants Prolégomènes, que « les *condita* n'ont pas une origine ecclésiastique ou civile, et que leur origine est toute romaine et militaire. » En effet, ce mot n'a pu devenir que par abus synonyme de *villa*, et il appartient à la langue du Code Théodosien ainsi que des écrivains latins du III^e au V^e siècle. De nombreux textes de lois, et en particulier ceux du liv. VII *De re militari*, montrent que *condita militaria* est employé dans le sens de *annona militaris* : on disait aussi *condita fiscalia*, *horreorum condita*, et simplement *condita*. Le mot signifiait approvisionnement, magasin, et, par suite, lieu où les provisions étaient emmagasinées (cf. Ducange, v. *condita*). Mabillon l'a plusieurs fois relevé dans

tenses, c'est-à-dire au troisième rang de la milice romaine, au-dessous des *legiones palatinæ* et des *legiones comitatenses*, au-dessus toutefois des *Gentiles* et des *Lètes*. Ces soldats, désignés souvent par les historiens de l'époque sous les noms de *castrenses*, *castriciani*, *riparii*, etc., passaient pour être peu attachés à la cause de l'empire, et ils ne différaient guère des colons barbares dont nous avons essayé de faire comprendre la situation. Comme ces derniers, ils obéissaient à des *præfecti militum*, que la plupart des historiens de la Petite-Bretagne ont confondus à tort avec le préfet des anciennes légions (1). Les chefs militaires de la Gaule n'en tiraient qu'un mauvais service : il était très-difficile de les mettre en campagne (2), car ils ne voulaient pas s'éloigner du pays où leurs

les vieilles chartes de la province du Maine. Les quatorze *condita* mentionnées par le *Cartulaire de Redon* appartiennent aux territoires des Redones, des Vénètes et des Namnètes. Notons aussi que certains de ces *condita*, notamment Placitum (Brains), Darwalensis (Derval), Lubiaccensis (Lusanger), sont à une très-petite distance du *Vicus* ou *Plebs* Lancon, Lancun, Landégon, Landecun, aujourd'hui Langon, mentionné dans une charte du même cartulaire de l'année 832 ; et que Langon, ainsi placé à proximité d'établissements militaires, possède encore un édifice de construction indubitablement gallo-romaine avec des débris de peintures murales représentant Vénus Anadyomène avec ses attributs. Une note fort bien motivée de M. Alf. Ramé établit que cet édifice était un tombeau païen (voy. *Rev. Archéol.*, ann. 1866). La Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine a fait ce qui était en son pouvoir pour la conservation de ce précieux débris de l'art gallo-romain.

(1) Notre travail, *De l'état des forces romaines en Bretagne au v^e siècle*, a soulevé une discussion assez vive dans les *Mémoires de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine* ainsi que dans la *Revue des Sociétés Savantes*. Nous persistons à penser que l'effectif de chacun des nombreux corps qui tenaient garnison dans l'Armorique ne peut, d'aucune façon, être assimilé à celui de l'ancienne légion. Ajoutons que l'histoire n'a nullement besoin de l'armée imposante que l'on obtient ainsi pour l'opposer à Conan et au fabuleux établissement breton de l'an 383.

(2) Voy. dans Ammien, liv. XVII, ce qui arriva à Julien.

pères avaient passé le temps de leur vétérançe, et où ils possédaient eux-mêmes leurs champs et leurs serviteurs. Aussi l'on ne voit pas que les *Martenses* d'Alet, les *Maures* de Vannes ou ceux d'*Osismi*, les *Superventores* de Nantes et les autres corps de troupes cantonnés dans la région armoricaine aient soutenu l'autorité des magistrats impériaux quand la révolte de l'an 409 éclata. On sait même qu'ils prirent place dans la fédération des cités armoricaines; car le passage suivant de Procope s'applique très-certainement aux *castrenses* de la 1^{re} et de la 3^{me} Lyonnaise. Après avoir raconté la lutte que les Armoricains, devenus les alliés de l'empire, avaient bravement soutenue contre les Francs, ainsi que le traité d'alliance qui réunit ces deux peuples lorsque Clovis eut embrassé la foi chrétienne, l'historien ajoute : « Les soldats romains qui avaient été cantonnés aux extrémités de la Gaule pour garder le pays, ne pouvant revenir à Rome et ne voulant pas se joindre aux Ariens leurs ennemis (les Visigoths), se donnèrent aux Armoricains et aux Francs avec leurs enseignes et avec le pays qu'ils gardaient depuis longtemps à l'empire. Ils ont conservé et transmis à leurs descendants les usages de la milice romaine, et ils les observent encore aujourd'hui. Ils portent maintenant encore le nom du corps où ils avaient été autrefois enrôlés, et c'est sous leurs propres enseignes qu'ils marchent au combat. Ils sont invariablement fidèles à l'ancienne discipline, et Romains pour tout le reste, ils ont aussi la chaussure du soldat romain (1). » Ainsi, vers le milieu du vi^e siècle, c'est-à-dire au temps où écrivait Procope, comme au commencement du v^e, il y avait des troupes romaines fixées sur le littoral de l'Armorique; et, pour le remarquer en passant, c'est à cet établissement durable et permanent des *Mauri Osismiaci* dans le pays des Osismes,

(1) Proc., *Guerr. des Goths*, liv. I, chap. 2.

qu'il convient d'attribuer le nom de *Léon*, contraction du mot *legio*, qui est resté à une partie de ce pays. Ils ont laissé ce nom au lieu de leur résidence, comme la *legio VII gemina* l'a laissé à la ville et au royaume de Léon, en Espagne; comme la *legio II Augusta* l'a laissé à *Caerléon* (ville de la légion) dans le pays de Galles. C'est ce que le plus ancien historien français de la Petite-Bretagne, P. Le Baud, aumônier de la duchesse Anne, a fort bien exprimé dans son naïf langage : « D'une légion romaine furent le pays et la cité par propre nom appeléz Légionne, dont l'on trouve en aucun volume être fait mention de la cité de Légionnense et furent aussi à icelle cause les peuples nommés Légionnenses, depuis par nom syncopé Léonenses et le dit pays Léonie qu'il retient encore (1). » On a, au surplus, d'autres preuves de la persistance, au sein de la conquête franque, d'établissements qui dataient du gouvernement impérial. Grégoire de Tours rapporte que les Teifales, dont la *Notice* place les quartiers dans le Poitou, tribu des Visigoths et non pas scythique, comme Dubos l'a prétendu, y étaient encore au temps de Charibert, petit-fils de Clovis, et qu'ils formaient dans ce pays une population distincte. Il parle aussi des Saxons de Bayeux, que Chilpéric lança contre les Bretons en l'année 578, et qui se firent battre par Waroch; et, douze ans plus tard, ces mêmes Saxons de la *Notice* marchent au secours des Bretons, à l'instigation de Frédégonde, après s'être habillés et s'être coupé les cheveux suivant la mode bretonne (2).

(1) *Hist. de Bret.*, chap. 1, p. 16. Ce passage est cité par M. Halléguen, p. 159 de son *Armorique bretonne, celtique, romaine et chrétienne*. L'auteur combat à plusieurs reprises, et notamment p. 409, l'hypothèse au moins superflue que le nom du pays de Léon aurait été importé en Armorique par les Bretons émigrés.

(2) Greg. Tur., *Hist.*, IX, c. 18: *De vitis patrum*, c. 15; *Hist.*, X, c. 10.

Quant à la constitution politique que les Armoricaïns se donnèrent au commencement du v^e siècle, nous n'avons guère que les passages déjà cités où Zosime rapporte que les habitants ne voulurent plus obéir aux magistrats impériaux, et qu'ils établirent un gouvernement à leur guise. Cette révolution est également attestée par Procope. L'historien de la guerre des Goths remarque que lorsque les Francs attaquèrent les Armoricaïns, ces derniers *avaient depuis longtemps changé la forme de leur existence politique* (1). Un pareil témoignage ne suffit-il pas pour lever les doutes qui pourraient subsister encore sur l'indépendance de l'Armorique au v^e siècle? Mais quel fut l'état de la n^e et de la m^e Lyonnaise (2) après l'expulsion des *præsides*, ainsi que de la nombreuse cohorte d'officiers attachés à la personne de chaque gouverneur? Il semble que, dans chaque cité, les familles sénatoriales, pour parler le langage de l'époque, s'emparèrent des pouvoirs restés va-

(1) Πολιτεῖαν ἣν εἶχον παλαιὰ καταβαλόντας. *Bell. Goth.*, I, 12.

(2) Il semble que la m^e Lyonnaise en particulier était une des portions de la Gaule où la domination romaine avait apporté le moins de changements. Ainsi cette province, qu'Ammien-Marcellin ne paraît pas connaître et dont le nom figure pour la première fois, avec celui de la Sénonaise ou iv^e Lyonnaise, dans la liste de Silvius rédigée, selon M. Mommsen, avant l'année 386, compte au temps de la *Notice*, c'est-à-dire au commencement du v^e siècle, autant de peuples qu'au temps de César; et les neuf cités de la m^e Lyonnaise portent leurs anciens noms gaulois, car il est reconnu que *Corisopitum* a été arbitrairement substitué à *Curiosolttum* par les copistes des manuscrits.

Quant aux sept cités de la Sénonaise énumérées par la *Notice*, M. Valentin Smith, dans son *Mémoire* lu à la Sorbonne en 1864, remarque que César n'avait pas mentionné les Autissiodores, les Tricasses, les Aureliani, les Meldi. Au contraire, dans la iv^e Lyonnaise, à laquelle la *Notice* attribue aussi sept cités, deux peuples ont disparu : les Ambibarij, absorbés par les Abrincatui, et les Calètes, qui habitaient le pays de Caux, fondus dans la *civitas Rotomagensium*.

cants, mais que, satisfaites de l'autonomie administrative, elles ne songèrent pas, au moins dans le principe, à une complète indépendance. Ce n'était pas, en effet, contre l'autorité de l'empereur, mais plutôt contre les agents de la préfecture du Prétoire, et particulièrement du vicariat des Gaules, que ces provinces s'étaient insurgées. Il semble aussi que dans la région comprise entre la Seine et la Loire, et où l'arianisme n'avait jamais pénétré, les évêques, qui par leur naissance appartenaient habituellement à la noblesse gallo-romaine, exercèrent dès cette époque une grande influence et furent souvent employés dans les affaires d'intérêt commun. Cependant, on voit dans la Vie de saint Melaine de Rennes, devenu plus tard un des conseillers de Clovis, que les Vénètes avaient un roi nommé Eusebius (1) : c'était peu avant le traité d'alliance conclu par les Armoricaïns avec les Francs. C'est ainsi qu'au même temps, dans la n^e Belgique, Syagrius portait le titre de roi et résidait à Soissons. Voilà ce que l'on peut dire du gouvernement intérieur des cités armoricaines : quant au lien qui les unissait entre elles, on ne sait pas mieux quelle était sa nature au v^e siècle de J.-C. qu'au i^{er} siècle avant notre ère. César remarque que les cités armoricaines formaient un groupe à part (2) : de même Procope, Zosime et le prêtre Constance emploient la dénomination d'Armorique quand ils parlent de la n^e et de la m^e Lyonnaise dans leurs rapports avec les barbares et avec les officiers de l'empire. Il y avait donc, au v^e siècle, une confédération des cités de ces provinces; elle s'était formée et elle se conserva, selon l'apparence, par la nécessité de se défendre contre l'ennemi commun (3).

(1) *Vit. S. Melan.* c. 24, 25. ap. Bolland. t. 1.

(2) *Bell. Gall.* VII, 75; VIII, 31.

(3) Les Armoricaïns ont-ils fabriqué des monnaies au temps de leur indépendance? La chose est probable : elle serait certaine si l'on acceptait une

A ces indications puisées aux sources gréco-romaines, nous n'hésitons pas à en ajouter une autre de provenance celtique et à laquelle nous attachons, pour notre part, un grand intérêt : c'est un chant armoricain intitulé *La vieille Aès*, Groac'h Aès, qui a été évidemment inspiré par le sentiment anti-romain dont la sécession procède; véritable histoire populaire de la domination impériale et de l'invasion des barbares. Là, vous verrez de quel cœur les populations acquittaient leurs corvées pour la construction de ces voies fameuses dont la charrue du laboureur rencontre parfois des tronçons. Les aigles qui se combattent figurent les querelles intestines de l'ère impériale; on reconnaît l'impitoyable fiscalité romaine dans ces collecteurs de l'impôt qui mettent à nu l'aire des

correction proposée par Dubos au texte d'une loi des Burgondes qui est de l'année 508. Cette loi du roi Gondebaut parle des espèces d'or altérées quant au titre : « De monetis solidorum præcepimus custodire ut omne aurum quodcumque pensaverit accipiat, præter quatuor tantum monetas *Valentianæ*, *Genavensis* et *Gothæum* qui tempore Alarici regis adæratæ sunt et *Ardaricanos*. » (*Cod. Burg.*, add. 2 l. 6.) Gondebaut repousse donc les monnaies qui ont été fabriquées à Toulouse par l'ordre d'Alaric II, ainsi que celles que son frère Godégisile a frappées à Genève et à Valence, deux villes du royaume des Burgondes, comme l'a fait remarquer l'éditeur Canciani (IV, p. 40), ce qui nous fait repousser l'idée de Dubos qu'il s'agit ici de monnaies de l'empereur Valentinien III. Reste une quatrième espèce de monnaies, les *ardaricaines*. Comme le roi Gépide Ardaric n'a jamais eu d'établissement dans le voisinage de la Gaule, Ducange (*Glossar. latin. v. Ardaricans*) a pensé qu'au lieu d'*Ardaricanos* il fallait lire *Alaricanos*. Mais il n'y aurait alors que trois fabrications proscrites, ce qui est contraire au texte même, selon l'observation de Valois (*Valesiana*, p. 24). Dubos croit donc que l'on doit lire *Armoricanos*, et qu'en l'année 508 il restait encore dans les Gaules une grande quantité de sous d'or fabriqués au coin de quelque empereur de ce temps dans les villes de la confédération armoricaine. (*Monarchie française*, t. 1^{er}, p. 338.) Ch. Le Normand a conjecturé que ces monnaies de la ligue armoricaine ont pu servir de modèle à la fabrication des chefs Bretons durant la période mérovingienne.

maisons et qui traînent derrière eux la famine. Puis la scène change : ce n'est plus seulement la querelle des aigles, c'est-à-dire des légions : les loups (1) et les corbeaux se mettent aussi de la partie, et à ces derniers il faut de la chair humaine; les hommes de la race germanique apportent dans le pays la peste et la mort. Enfin, le vieillard qui chante assis sur le Menébré (la grande montagne) n'aperçoit plus personne dans la plaine : il ne voit que de grands arbres qui s'élèvent sur la terre nue : simple et forte image de la désolation qui pèse sur la contrée! Il nous semble que, pour chanter avec cette vérité et cette énergie, il faut être le contemporain des maux que l'on raconte. Tel a dû être l'accent des bardes armoricains du v^e siècle (2); mais écoutons le poète :

(1) C'est ainsi que le Saxon Hengist est appelé le Loup dans le chant de Cubelyn. Voy. *la Mythologie des Druides*, par Davies, p. 310.

(2) C'est dans les campagnes de Tréguier, regardées par les Bas-Bretons comme l'Attique de leur pays, et où M. Luzel a trouvé de nombreux manuscrits d'anciens drames armoricains déposés maintenant à la Bibliothèque Impériale, que ce chant a été recueilli par le très-honorable M. de Penguern, de Lannion. Que l'on veuille bien ici écarter toute idée de fraude et de supercherie! Le souvenir de Mac-Pherson pèse encore fort malheureusement sur toute la littérature celtique; et cependant le seul reproche mérité par cet Écossais trop habile est de s'être laissé croire l'auteur de poésies qu'il entendait à peine dans l'original et qu'il a seulement défigurées pour les accommoder au goût de son temps. M. de la Villemarqué nous lisait, il y a quelques années, un chant breton du temps des Croisades; il l'avait transcrit, le matin même, sous la dictée d'une mendiante; et celle-ci ne comprenait pas tous les mots de ce chant qu'elle répétait comme elle l'avait appris. Les traditions du passé sont donc bien vivaces chez les peuples de la famille celtique? Il en est ainsi : revoyez, si vous doutez, une pièce qui n'est pas de fabrique moderne assurément, *Les Séries* (Rannou), attribuée à Guinoh'lan, druide armoricain et ennemi acharné du christianisme; revoyez surtout les poèmes de Lywarc'h-Hen, d'Aneurin et d'autres bardes cambriens qui appartiennent incontestablement à la littérature celtique du v^e siècle, et vous n'hésitez plus à admettre que l'Armorique a dû aussi avoir ses bardes au siècle précé-

La vieille Aès.

La vieille Aès arrive dans notre pays :
Portons de grandes pierres sur les routes.

Portons de grandes pierres et de petites pierres
Sur le grand chemin au milieu de la lande.

Les aigles noirs, les aigles gris
Sont dans le champ se querellant (1).

Portons de grandes pierres et de petites pierres
Sur le grand chemin au milieu de la lande.

Et le vieillard disait
Assis sur le Menébré :

Mieux vaudrait la peste et la famine
Qu'Aès la vieille parmi nous !

Mieux vaudrait la guerre et la mort
Qu'Aès la vieille en notre compagnie !

Aès la vieille est à l'extrémité de la lande
Et elle ne vient pas seule.

Avec elle sont des percepteurs d'impôts (2)
Qui mettront à nu l'aire de vos maisons ;

Des charrettes ferrées sont avec elle,
Et à ces charrettes sont des chevaux blancs.

Groac'h Aès.

Arri groac'h Aes en hon bro
Kesomp mein braz war ann hencho.

Kesomp mein braz ha mein bihan
War ann hent braz, e kreiz all lann.

Ann erer du, ann erer glaz
Zo en dachen o c'hoari vaz.

Kesomp mein braz ha mein bihan
War ann hent braz, e kreiz all lann.

Hag ann den koz a lavare
En he goaze war Menebre :

Gwell ar gerner hag ar bosen
Evid ar groac'h enn hon c'hichen.

Gwell a ve brezel a maro
'Vit groac'h Aez enn hon c'hevrot !

M'ann groac'h Aez er pen all lann,
Hounex na deu ket he hunan.

Truantourien a zo gant hi,
Da lakat noaz letr enn ho ti.

Kiri houarn a zo gant hi,
Ha kezek gwem ouc'h he c'hiri.

dent. Dans l'*Annuaire historique et archéologique de Bretagne*, année 1861, p. 176, d'où sont tirés le texte et la traduction qu'on va lire, M. de la Borderie a donné un intéressant commentaire sur la *Vieille Aès*. De ce nom qui, dans la cantilène, désigne la Rome impériale, il rapproche le nom de Ker-Aès, la ville d'Aès ou Carhaix, centre de l'occupation romaine dans l'ouest de la péninsule. Nous ajouterons que la *Vieille Aès* est une composition armoricaine et qu'elle date d'une époque où il n'y avait pas encore de nation bretonne en Armorique.

(1) *Mot-à-mot*, jouant du bâton.

(2) Le mot du texte *truantourien* signifie seulement un ramas de misérables, de *truands* ; il appartient à la même racine que le substantif *truez*.

Et la famine, blanche comme la neige, Vient après elle, montée sur une biche.	Hag ar gernez, gwen vel ann erc'h. War gein eun beiz den warlec'h.
La guerre cruelle, la guerre impétueuse Vient ensuite avec les aigles,	Ar brezel gwal, ar brezel ter, A deu warlec'h gant ann erer,
Avec les loups, avec les corbeaux Qui cherchent de la chair humaine à manger.	Gant ar bleizi, gant ar brini, Zo da glask kig tud da zibri.
La peste noire, la peste blanche Viennent après, sur un chariot de bois,	Ar vosen du, ar vosen wen A deu warlec'h en eur c'harr prenn,
Sur un chariot de bois qui crie, Conduit par la Mort maigre.	En eur c'harr prenn en wiouc'h An Ankou treut hen charreat.
Après celle-là je ne vois plus rien, Je ne vois plus personne à l'horizon (1).	Warlec'h bounez na welan ken, Na welan den war ar blenen.
Je ne vois plus que les grands arbres Qui s'élèvent sur la terre nue.	Na welan ket met koat braz O kreskin war ann douar noaz.
Portons de grandes pierres et de petites pierres Sur le grand chemin, au milieu de la lande!	Kesomp mein braz ha mein bihan War ann hent braz, e kreiz all lann.

Si la tradition qui a conservé ce curieux écho des gémissements de l'Armorique au temps des grandes invasions en avait aussi bien respecté la lettre que le sentiment, le texte même aurait un prix immense aux yeux des philologues. Mais l'on ne saurait se flatter de posséder dans la *Vieille Aés* un document original du ^v^e siècle; et bien que le fond paraisse antique, il faut reconnaître que la forme a dû subir, à travers les âges, des modifications nombreuses. Vainement ferait-on observer que la langue de ce chant n'est point celle du Cornwall ni du pays de Galles, c'est-à-dire des régions qui ont fourni à la Petite-Bretagne la majeure partie de ses nouveaux habitants; et que l'armoricain peut être considéré comme le

(1) Au bout, à l'extrémité.

plus archaïque des dialectes celto-bretons (1), parce qu'il n'a pas reçu la même culture littéraire que les deux autres : dans l'état où elle nous est parvenue, la *Vieille Aés* n'est que de l'armoricain moderne. On ne s'étonnera donc pas que M. de Courson n'ait point jugé à propos de lui donner une place dans ses *Prolégomènes au Cartulaire de Redon*. Ajoutons que ce savant historien a eu, pour en agir ainsi, une autre raison plus générale et plus décisive ; car il se range à l'opinion qu'a émise saint Martin dans une note importante à l'*Histoire du Bas-Empire*, de Lebeau, et il regarde comme infiniment probable que la langue parlée dans la Basse-Bretagne est une importation des clans fugitifs du v^e et du vi^e siècle. Il pense que la m^e Lyonnaise, et même la contrée plus tard nommée Bretagne, étaient devenues tout aussi romaines que le reste de la Gaule, et que l'ancienne langue de ce pays, même antérieurement à l'arrivée des insulaires, avait à peu près disparu (2).

Telle n'est pas, assurément, notre manière de comprendre ses destinées. En effet, il nous paraît bien hardi de soutenir que, dans les quatre siècles écoulés entre la conquête romaine et les invasions germaniques, le latin, non-seulement dans l'Armorique, mais même dans le reste de la Gaule, ait triomphé à ce point du langage national. Si les grandes familles du pays qui étaient entrées dans le gouvernement impérial, si les officiers des légions et les employés gaulois de l'administration ont alors adopté la langue des vainqueurs, cela s'explique par

(1) M. Ad. Pictet a demandé au gaël irlandais l'explication de l'énigmatique *teuru* très-fréquent dans les inscriptions en langue gauloise : mieux valait consulter le dialecte armoricain, qui a conservé cette forme presque intacte dans le prétérit anormalique du verbe *ober*, faire : *e a eureu, hi a eureu*. — Voyez la *Gramm. du P. Grégoire de Rostrenen*, p. 102.

(2) Cart. de Redon ; Prolég. p. 227 et ailleurs.

l'intérêt qu'ils avaient tous à renoncer à leur idiome ; mais le même motif n'existait pas pour les classes inférieures, pour les habitants des campagnes, par exemple, ni même pour les curiales, au moins dans les petits municipes. Qu'il y ait eu des écoles-latines jusque dans les établissements létiques, nous l'accordons, et cela paraît résulter de quelques textes ; mais le spectacle que présente encore de nos jours une partie de la Basse-Bretagne prouve manifestement que les leçons de quelques instituteurs et l'exemple de la classe moyenne et éclairée ne suffisent pas pour faire disparaître l'idiome d'un pays. Enfin, admettons que le dialecte armoricain ne soit qu'une importation des insulaires, ainsi qu'on le prétend ; cette langue importée, après avoir résisté au latin, aux dialectes des envahisseurs, au roman, au français, aurait donc pu continuer du v^e au xix^e siècle, c'est-à-dire pendant plus de treize cents années, une existence qui n'est pas encore achevée, tandis que la langue gauloise, qu'elle est venue remplacer et dont elle n'est qu'un rejeton, aurait pris à peine quatre cent cinquante ans pour mourir ! Il nous paraît infiniment plus probable qu'au v^e siècle la population de l'Armorique, comme celle de l'île de Bretagne, gardait encore le parler de ses ancêtres, et que le latin dominait seulement dans les capitales des cités par l'influence de l'administration et des grandes familles gallo-romaines (1). Ajoutons que le gaulois n'était pas aussi délaissé qu'on pourrait le croire, puisqu'il figure sur une trentaine de pierres dont la linguistique moderne a déchiffré en partie les inscriptions. Le temps amène chaque jour en ce genre de

(1) L'idiome actuel des Bas-Bretons n'est point né, au moyen âge, d'un mélange du kymrique et du cornique avec le gaël irlandais : on doit plutôt le considérer comme un débris de l'ancien armoricain, ayant son existence propre et auquel l'émigration de l'île apporta seulement une vie nouvelle avec quelques modifications.

nouvelles découvertes, et l'on y rencontre parfois le curieux mélange de mots latins et de mots gaulois construits dans la même phrase. Les deux langues existaient donc ensemble; et il en était ainsi non pas seulement dans les pays compris entre la Seine et la Loire, mais encore à l'orient et au midi de ces fleuves. Rappelons, pour la région du sud, l'inscription en caractères irlandais récemment trouvée à Poitiers, et les formules latino-gaéliques recueillies, à la fin du *iv*^e siècle, chez les paysans et les artisans des villes, par le médecin Marcellus de Bordeaux. Pour les pays au-delà de la Seine, notamment pour les Tricasses et les Senones, citons ce fait qui appartient à l'histoire de l'Armorique. Quand saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, vers l'année 430, franchirent la mer pour aller combattre chez les Bretons les progrès du pélagianisme, ils n'eurent pas, apparemment, plus de difficulté à se faire comprendre de ces Bretons que du petit peuple de leurs diocèses; et nous doutons fort qu'ils eussent obtenu le succès dont leurs contemporains témoignent, s'ils avaient parlé latin dans leurs prédications sur les places publiques et dans les champs, ainsi que dans ces conférences en plein air où ils étaient interrompus par les acclamations de l'assistance (1).

III.

La première mention que nous rencontrons maintenant sur l'état de l'Armorique nous est fournie par un illustre personnage de ce temps, Claudius Rutilius Numatianus, né en

(1) « *Divinus sermo..... verum etiam per trivium, per rura, per devia diffundebatur..... Populus arbiter vix manus continet, iudicium tamen clamore testatur.* » *Vie de saint Germain* par le prêtre Constance.

Aquitaine, mais romain par le culte des souvenirs et par son attachement à l'ancienne religion nationale. En l'année 416 de la fondation de Rome, ce qui répond à l'an 416 ou de l'ère chrétienne, Rutilius voulut revoir son pays : il quitta la ville éternelle, objet de ses prédilections enthousiastes, et composa en vers la relation de son voyage. Une bonne partie de l'*Itinéraire* a été conservée. Dans un endroit de ce poème, après avoir parlé du jeune Palladius qui, suivant l'usage des familles sénatoriales de la Gaule, avait été envoyé à Rome pour étudier la jurisprudence, Rutilius ajoute que le père de Palladius, Exsuperance, *enseignait en ce moment aux contrées armoricaines à aimer le retour de la paix, rétablissait dans ce pays l'autorité des lois, ramenait la liberté et ne permettait pas que les officiers de sa maison foulassent les habitants.* Il faut citer le texte, parce que ces derniers vers ont été interprétés de diverses manières.

Cujus aremoricæ pater Exsuperantius oras
Nunc postliminium pacis amare docet;
Leges restituit libertatemque reducit
Et servos famulis non sinit esse suis.

Dubos entend qu'*Exsuperance*, dans l'*Armorique*, *affranchissait les maîtres de la tyrannie de leurs propres valets.* Et voici de quelle remarque il accompagne sa traduction : « Il était probablement arrivé dans les pays de la confédération armoricaine, ce qui arrive ordinairement dans les pays qui se révoltent contre leur souverain et qui veulent établir une nouvelle forme de gouvernement. C'est que les personnes de condition médiocre, qui sont plus hardies et plus entreprenantes que les citoyens notables parce qu'elles sont moins satisfaites de leur condition présente, s'arrogent dans leur parti toute la considération et qu'elles en abusent pour opprimer

son 19 ceux à qui elles obéissaient avant les troubles (1). » Presque tous les historiens français ont accepté de confiance cette interprétation; et Gibbon, au livre XXXI de son Histoire, applique aussi le dernier vers *et servis famulos* aux classes inférieures qui, dans l'île de Bretagne comme dans l'Armorique, se seraient emparées du pouvoir. D'autre part, l'éditeur de Fortunat, Brower et, après lui, Wernsdorff, voient ici une allusion aux troubles que l'occupation du sud-ouest de la Gaule par les Visigoths avait excités parmi les Armoricains, de sorte qu'ils ne reconnaissaient plus le pouvoir impérial. Quant aux derniers vers, ils indiquent, suivant eux, qu'*Exsupérance a défendu la liberté des Armoricains contre les Goths, qu'il a empêché ces derniers de pénétrer dans le pays et d'y réduire les habitants dans une sorte d'esclavage*. Rutilius pouvait appeler les Goths serviteurs des Romains, parce qu'ils avaient reçu de l'empereur des terres dans les Gaules.

Nous ne discuterons pas la valeur de ces conjectures, car il semble plus naturel de donner au mot *famulis*, qui leur sert de point de départ, le sens qu'il a dans les lois du Code Théodosien et de l'appliquer aux officiers d'Exsupérance. L'ami de Rutilius arriva à la Préfecture des Gaules et y perdit la vie. En effet, Prosper d'Aquitaine, dans sa Chronique, rappelle qu'en l'année 424, sous le consulat de Castin et de Victor, le préfet Exsupérance fut tué dans Arles au milieu d'une sédition militaire, et que sa mort ne fut point vengée par l'usurpateur Jean, qui avait pris la pourpre après la mort d'Honorius. Ce gallo-romain était peut-être resté fidèle au sang de Théodose et avait voulu soutenir les intérêts du jeune Valentinien III. C'était, selon toute apparence, un homme fort instruit; et Wernsdorff lui attribue quelques-uns de ces abrégés historiques, qui sont restés en grand

(1) T. 1, p. 366.

nombre, de cette époque de décadence. Une loi de l'an 404 est adressée à Exsupérance et aux *decurions* de Rome; on y voit qu'il était *judex decurionæ*, ou le premier de ce corps, auquel il avait été agrégé. Qu'on nous pardonne ces détails sur un aquitain obscur, mais dont le nom appartient à l'histoire de l'Armorique. Mais de quelle dignité était-il revêtu quand, vers l'année 416, il travaillait à faire rentrer ce pays dans le devoir? Était-il vicaire des Gaules, ou bien, à un degré moins élevé de la hiérarchie, recteur, consulaire, président? Cette seconde supposition est la plus acceptable, encore que l'on ne possède aucun renseignement précis sur ce point. Mais il est certain qu'il avait autour de lui un cortège d'employés que la *Notice des Dignités*, quand elle ne les énumère pas, embrasse sous la désignation d'*officiales* et de *cohortalini*; et l'on sait que trop souvent la famille du gouverneur, armée de nombreuses prérogatives, habituée à toutes les exactions, était plus redoutée des provinces que le gouverneur lui-même. C'est à ce fait trop bien constaté de l'histoire de l'administration romaine que le vers de Rutilius nous paraît se rapporter.

La mission donnée à Exsupérance pour la réduction de l'Armorique ne doit pas être un fait isolé dans l'histoire de la Gaule au v^e siècle : cherchons donc à en marquer la place. Elle a lieu dans un temps où le gaulois Rutilius, encouragé par quelques symptômes de tranquillité, faisait un voyage dans son pays natal; et elle se rattache, en effet, à la pacification des Gaules, essayée à cette époque par un grand personnage, qui devint lui-même empereur en 420, avec Théodose II et Honorius, et qui avait épousé en 417 la sœur de ce dernier, mariage dont naquit Valentinien III. Maître de la milice en 411, Constance avait vaincu dans Arles le tyran Constantin; puis on l'avait opposé dans les Gaules aux autres tyrans, ainsi qu'aux barbares et surtout aux Visigoths, dont le chef

n 404 ^{et} Ataulf résidait alors à Narbonne. On le fit consul en 414, puis patrice. Idace et P. Orose nous montrent Constance dans les Gaules durant les années 414, 415 et 416. Ce fut lui qui contraignit Ataulf de passer en Espagne; puis quand ce dernier eut été égorgé dans Barcelone, Wallia, son successeur, fut obligé de signer un traité avec les Romains et de leur rendre Placidie. En 416, Constance combat les Vandales et les Alains. Les Goths furent donc refoulés par lui jusqu'en Espagne, et la région du sud-ouest délivrée pour quelques années de leur présence. Tels sont les services que cet homme illustre rendit à l'empire; et sa mort prématurée, en 421, fut un coup fatal porté à la puissance romaine dans ce pays. Exsupérance, envoyé dans la région armoricaine, a été l'un des coopérateurs de Constance dans cette œuvre de pacification (1).

Ainsi donc, vers l'année 416, pendant que Rutilius écrivait son Itinéraire, Exsupérance travaillait à la soumission des provinces armoricaines. Qu'il ait rétabli dans quelques-unes des cités du *Tractus* l'autorité des magistrats romains, cela paraît très-probable; mais qu'elle ait été restaurée dans tout le pays, le poète ne le dit pas, les monuments de la législation ne l'indiquent pas, et ce que l'on sait de l'histoire de ce temps semble le contredire. Une loi d'Honorius, adressée de Ravenne, en 416, à Constance, comte et patrice, fait allusion aux effroyables désordres de la Gaule pendant les dix années qui suivirent la grande invasion de l'an 407, et elle prescrit de ne pas rechercher tous ceux qui, après avoir été dépouillés et pour éviter la mort, se sont joints aux bandes nombreuses qui ravageaient le pays. En effet, P. Orose, qui arrête son Histoire à l'année 417, parle de multitudes armées pour se

(1) Voy. Olympiod., Orose, Idac., Sozom. et le Cod. Théod., liv. XV, l. 14, l. 14.

soustraire soit à la terreur des Goths et des autres barbares, soit aux vexations des magistrats romains (1). La 19^e constitution de l'appendice au Code Théodosien, adressée encore à Constance sous la date de 417, est dirigée contre les nobles qui, pour recomposer leurs familles d'esclaves, y faisaient entrer de force des affranchis et des hommes libres. Salvien, dans son livre *Du gouvernement de Dieu*, a rendu au vif cette misère des peuples qui donna naissance à toutes les révoltes connues sous le nom de Bagaudie. Les termes que le législateur emploie, *per congregationem infelicium populorum*, se rapportent aux mêmes mouvements. Mais ces mouvements qui éclatent de toutes parts, et principalement dans les pays où la domination romaine a été conservée ou rétablie, ne doivent pas être confondus avec la sécession armoricaine dont on a vu dans Zosime les causes diverses et la conséquence principale, c'est-à-dire l'établissement d'un gouvernement régulier par les cités de l'Armorique. L'on peut donc s'étonner que Dubos semble plus d'une fois confondre la Bagaudie avec la confédération armoricaine, et nous aurons à le combattre sur ce point. Mais le savant écrivain est dans le vrai et il exprime au juste l'état des choses quand il explique, comme on va le voir, le texte de Rutilius : « Suivant les apparences, Exsuperantius ne put ramener alors sous l'obéissance de l'empereur que celles des cités de la seconde Aquitaine que les Visigoths n'avaient point réduites et la plupart des cités de la 1^{re} Aquitaine. En effet, nous trouverons dorénavant plusieurs cités de ces deux provinces dans une pleine dépendance des officiers du prince, quoiqu'elles fussent comprises certainement dans le commandement armoricain. Il en sera de même des cités de la seconde Belgique, dont il est probable qu'une partie du moins était entrée d'abord dans cette

(1) *Hist.*, VII, 41.

confédération. Mais d'un autre côté, la seconde, la troisième et la quatrième des provinces Lyonnaises doivent avoir été sourdes aux remontrances d'Exsuperantius. Car l'on verra clairement par la suite de l'histoire que ces provinces persévérèrent alors dans la résolution de ne point se soumettre à l'autorité des officiers nommés par l'empereur. » (1)

Un document officiel d'une haute importance va nous permettre de juger de la situation des Gaules à cette époque troublée, et des résultats obtenus par le gouvernement réparateur du patrice Constance : c'est une lettre qu'en l'année 418 Honorius envoie au préfet du Prétoire, Agricola (2). On y apprend d'abord que le siège de la préfecture, placé dans Trèves par Constantin-le-Grand, était dès lors à Arles; il avait fallu soustraire le chef de l'administration civile aux attaques et aux insultes des envahisseurs. Avait-il été transféré à Autun avant de trouver un refuge dans la ville d'Arles? Cela est possible : car on voit dans la Vie de saint Germain que l'évêque d'Auxerre, Amator, peu de temps avant de mourir, c'est-à-dire vers l'année 412, se rendit à Autun afin d'obtenir de Julius, préfet des Gaules, l'autorisation de désigner pour son successeur à l'épiscopat Germain, qui appartenait au service de l'empereur. Mais continuons de recueillir les renseignements contenus dans le décret adressé par Honorius au préfet du Prétoire. Arles est choisi pour y tenir une assemblée des officiers impériaux, des principaux propriétaires et des officiers municipaux de sept provinces de la Gaule. Cette assemblée de notables, qui siégera du 13 août au 13 septembre de chaque année, et qui a seulement voix consultative dans les affaires de l'État, ne représente donc qu'une

(1) *Hist. crit.*, t. I, p. 367.

(2) Sirmond donne le texte de cette lettre dans les notes de son édition de Sidoine Apollin., p. 147.

portion de la Gaule. Pourquoi n'y voit-on pas figurer les dix autres provinces désignées par la *Notice* sous le nom de gallicanes, et qui répondaient à peu près à la Lyonnaise et à la Belgique d'Auguste? Ce n'est pas parce qu'il y avait aussi une autre assemblée tenue à Lugdunum, hypothèse avancée dernièrement, et que repousse ce que nous savons de l'histoire de ce temps (1). Honorius se borne à convoquer les représentants des provinces sur lesquelles le Prétoire des Gaules avait rétabli son autorité, et qui pouvaient seules répondre à son appel : il fait allusion à celles qui ne figurent pas dans la réunion, *absentes*, et il appelle les sept autres *provincias potiores*, les plus dignes de son attention. Quelles sont ces provinces? La lettre impériale ne les nomme pas. Si l'on consulte la *Notice des Provinces*, ce sont la Viennoise, la Novempopulanie, les deux Narbonnaises, les Alpes-Maritimes, la 1^{re} et la 1^{re} Aquitaine. Mais l'archevêque Hincmar, qui énumère les provinces auxquelles l'édit d'Honorius s'applique, cite la 1^{re} Lyonnaise et non la 1^{re} Aquitaine dans une lettre fort intéressante pour l'histoire du gouvernement de l'Église au ^v^e siècle, et où il remarque qu'à l'exemple des *possessores* et des *honorati*, les évêques des mêmes provinces se réunissaient dans Arles à la même époque (2). Hincmar substitue la 1^{re} Lyonnaise à la 1^{re} Aquitaine; ce témoignage nous paraît

(1) Voy. M. Aug. Bernard, *Revue Archéol.*, p. 7 du numéro de janvier 1864.

(2) Quæ temporibus Theodosii et Honorii imperatorum, pontificatu papæ Zosimi per septem provincias, scilicet Viennensem, *Lugdunensem*, Narbonensem primam et secundam, Alpinam, Novempopulaniam et Aquitaniam secundam emanavit, ut de his provinciis honorati vel possessores iudices et episcopi præfatarum provinciarum ab Idibus Augusti quibuscumque mediis diebus, in Idus septembres in urbe Arelatensi quæ et Constantina vocatur ad concilium forense vel ecclesiasticum convenirent (Hincmar, *epist.* 6, c. 17 : *Ed. Mog.*, p. 311).

décisif, et Dubos en a ainsi jugé (1). Telles sont donc les sept provinces qui reconnaissaient le Prétoire des Gaules en l'année 418. Les unes venaient d'être récemment délivrées par Constance du joug des Visigoths, sous lequel elles retomberont bientôt; les autres, comme la 1^{re} Lyonnaise, n'avaient pas été séparées de la société romaine, suivant l'expression familière aux écrivains du temps. Quant aux dix autres provinces, la plupart des cités de la 1^{re} Aquitaine étaient encore, en 418, engagées dans la ligue armoricaine; les deux Beligiques, les deux Germanies, la Séquanaise, c'est-à-dire tout le nord-est des Gaules, étaient occupées par des tribus barbares, au premier rang desquelles se plaçaient les Francs; dans la 11^e, la 13^e et la 14^e Lyonnaise, la plupart des cités repoussaient avec la même énergie et les nouveaux maîtres que l'invasion apportait à la Gaule et l'ancienne autorité des représentants du Prétoire.

IV.

Franchissons maintenant dans les annales du v^e siècle un espace de dix-huit années. Prosper donne à l'année 435 un renseignement que Dubos rapporte à l'état de l'Armorique et qui semble plutôt appartenir au reste de la Gaule. « La Gaule ultérieure, révoltée sous la conduite de Tibaton, se sépara de la société romaine, et ce fut le signal d'une rébellion de presque tous les esclaves de la Gaule, qui se formèrent en Bagaudie (2). Il n'y a pas de doute possible sur la signification du mot *bagaudia*, qui désigne au v^e siècle ce qu'au xiv^e et au xv^e on appellera la Jacquerie. La racine de ce mot

(1) Tom. I, p. 383 et suiv.

(2) Prosp., ad ann. 435 : *In Bagaudiam conspiravere.*

existe encore aujourd'hui dans l'armoricain *Bagad*, attroupe-
ment, rassemblement. C'était au v^e siècle un mot compris
dans toutes les provinces de la Gaule. Quant au terme *servi-
tia*, nous l'appliquons ici à la classe servile, bien que Dubos
veuille lui donner plus d'extension, attendu que *bagaudia*
signifie, selon lui, la république des Armoriques. Il avance
que Salvien désigne habituellement les Armoricains sous le
nom de Bagaudes, et c'est ce que nous n'avons pas aperçu
dans le livre du prêtre de Marseille, bien que les gallo-
romains restés fidèles à la cause impériale aient pu souvent
appliquer cette qualification injurieuse aux provinces séparées.
Quoi qu'il en soit, il ne faut pas confondre avec la sécession
armoricaine le soulèvement presque général des esclaves de la
Gaule dont parle Prosper. Cette révolte dura deux ans à peine
et finit par la prise de Tibaton et des autres chefs. Les uns
furent emprisonnés, les autres mis à mort, et la Bagaudie
était comprimée en l'année 436 (1). Il est fâcheux que le
chroniqueur ait employé pour faire connaître le théâtre du
mouvement une expression qui n'a plus pour nous la clarté
qu'elle avait, sans aucun doute, pour les contemporains. Ainsi
que Dubos l'a remarqué (2), la division des Gaules par rap-
port à l'Italie, en Gaule citérieure ou plus voisine et Gaule
ultérieure ou plus éloignée, n'était en usage ni dans l'ordre
ecclésiastique, ni dans l'ordre politique. On ne peut la con-
fondre avec cette autre division qui partageait le pays en
Gaule proprement dite et pays des cinq ou des sept provinces.
Dubos a fort bien tiré du rapprochement de fragments d'O-
lympiodore et de Frigérid que les deux Germanies, et par suite
les deux Beligiques, étaient désignées sous le nom de Gaule
ultérieure. Tels sont les pays d'où partit ce mouvement qui

(1) Prosp., ad ann. 436.

(2) T. I, p. 450.

entraîna les esclaves du reste de la Gaule. Il fut aisément arrêté; mais la sécession armoricaine eut une autre fortune.

Idace et Prosper remarquent encore qu'en cette même année 435, Valentinien III traita avec les Vandales et leur abandonna une partie de la côte d'Afrique; c'étaient les plus redoutés des ennemis de l'empire, parce qu'ils pouvaient affaiblir l'Italie. Quant aux Burgondes qui, avec leur roi Gondicaire, inquiétaient les populations voisines des Alpes, de la Méditerranée et du Rhône, Aétius ne se contenta pas de les vaincre : après leur avoir accordé la paix, il en fit massacrer vingt mille par un corps nombreux d'Alains qu'il prit à son service. A partir de cette époque jusqu'à leur destruction complète, vers l'année 463, comme corps de nation, les Alains auront un rôle important dans l'histoire du v^e siècle et particulièrement dans celle de l'Armorique.

V.

Après ces succès, il semble qu'il était loisible à Aétius de forcer les Armoricains à recevoir les officiers impériaux. Mais, en l'année 436, les Visigoths, au mépris des capitulations qui leur avaient permis de s'établir dans le sud-ouest de la Gaule, s'emparent des municipes voisins de leurs quartiers (1). Ils en veulent principalement à Narbonne, dont ils s'étaient déjà rendus maîtres en 413; mais un lieutenant du patrice, le comte Litorius Celsus, les força d'abandonner le siège de cette place. La guerre continua les années suivantes, et Aétius, aidé de la cavalerie alanique, remporta sur eux quel-

(1) Prosp., *Fast et Idat. chr.*, ad ann. 436 et 438.

ques avantages. La guerre était probablement terminée, lorsqu'en 439, avant de partir pour l'Italie, il songea à récompenser ses fidèles Alains qui avaient alors pour roi Sambida; et il voulut que dans cette Gaule, où ils promenaient leurs ravages depuis le commencement de la grande invasion, ils eussent des quartiers stables et permanents, comme on en avait livré aux Visigoths et aux Burgondes. Sambida et sa horde furent installés dans les campagnes abandonnées de la ville de Valence, entre Arles, siège du Prétoire des Gaules, et Lyon, si l'on accepte la leçon du texte de Prosper (1). Mais il doit y avoir ici, comme l'a pensé l'abbé Dubos, une erreur de copiste. En effet, l'on ne voit pas pourquoi cette tribu féroce aurait été placée dans une région où tout le peuple était soumis. En second lieu, si l'on ne veut pas lire *urbis Aureliane* au lieu de *urbis Valentinae deserta rura*, Orléans au lieu de Valence, comme Dubos le propose, il faut admettre qu'Aétius établit encore une autre colonie d'Alains sur la Loire, et dont l'histoire parle (2), tandis qu'elle ne dit rien de ceux du Rhône. De plus, Prosper, à cette même année 439, remarque que les Alains avaient été cantonnés dans la Gaule ultérieure, ce que l'on n'a jamais dit de Valence sur le Rhône, tandis que cette désignation s'applique, on ne peut mieux, à la ville d'Orléans, puisque dans la Vie de saint Éloi, saint Ouen, écrivain du vi^e siècle, met Limoges dans la Gaule ultérieure. « Il semble donc plus convenable de placer cette colonie dans les campagnes des environs d'Orléans, que la guerre entre les provinces obéissantes et les provinces confédérées avaient rendues incultes. Cette peuplade devait encore servir de frein aux Armoriques dans le pays de qui l'on l'établissait. » (3)

(1) Prosp., ad ann. 439.

(2) *Alanorum partem trans Ligerim considentem*. Jorn., *De reb. Gel.*

(3) Dubos, t. I, p. 463.

VI.

Ces raisons nous paraissent concluantes ; mais quand même on voudrait, par un respect trop scrupuleux du texte, conserver la colonie des Alains de Valence, le fait de leur établissement auprès d'Orléans n'en resterait pas moins hors de contestation. Ajoutons que, lorsque Litorius, rompant la trêve avec les Visigoths, poussa une pointe jusqu'à Toulouse pour surprendre Théodoric dans sa capitale, il passa par le pays des Arvernes :

Litorius Seythicos equites, tum forte subacto
Celsus aremorico geticum rapiebat in agmen
Per terras, Arverne, tuas (1).

Il revenait alors des bords de la Loire, et qu'y avait-il fait ? Écoutons Prosper à l'année 439 : « Les Alains, à qui le patrice Aétius avait livré des terres de la Gaule ultérieure à partager avec les habitants, triomphent par la force de leur résistance et en obtiennent la possession après avoir expulsé les propriétaires. » Le lieutenant d'Aétius, que Sidoine nous montre traversant l'Arvernien avec ses farouches auxiliaires, présida lui-même à l'établissement des Alains dans le territoire d'Orléans ; et c'est de là qu'après avoir imposé aux Armoricains ce châtement, il tenta contre les Visigoths une expédition malheureuse à laquelle les écrits du temps font de fréquentes allusions, et qui contraignit Aétius de revenir au plus tôt dans la Gaule. Sidoine, parlant en poète, a pu dire

(1) Sid. Panégyr. Avit., v. 246.

qu'en mettant le territoire d'Orléans au pouvoir des Alains, Litorius avait réduit l'Armorique, puisqu'Orléans en faisait partie. Mais nous allons voir tout-à-l'heure que si cette portion de l'Armorique fut alors reconquise à l'empire, il n'en fut pas de même du reste du pays, et surtout de la n^e et de la m^e Lyonnaise : Aétius entrera en conférence avec les Armoricains pour les amener à la soumission, et il ne pourra y réussir.

Le poète de Clermont a fait une peinture trop vive peut-être des suites du désastre de Litorius dans cette année 439 : « La Gaule tremblait devant les Visigoths irrités : vainement Aétius avait recours aux offres et aux prières ; il n'avait plus d'armée. Théodoric, décidé à étendre sa domination jusqu'au Rhône, n'avait point à combattre ; il lui suffisait de marcher. La crainte qu'il a éprouvée à la vue des Scythes au pied des murs de Toulouse s'est changée en fureur depuis sa victoire. C'est au moment où Rome n'espère plus rien de ses généraux qu'Avitus renouvelle le traité ; il écrit au redoutable monarque et celui-ci s'apaise. » (1) N'oublions pas que le noble Arverne s'exprime ainsi, en 456, dans un panégyrique écrit en vers et où il exagère les mérites d'un compatriote, son beau-père et son empereur. Sur l'état des Gaules après la défaite du lieutenant d'Aétius, Prosper et Jornandès sont des témoins plus croyables. Or, le premier va jusqu'à dire que les vainqueurs sollicitèrent humblement la paix ; et l'historien des Goths, que l'ancienne alliance fut confirmée, après quoi l'armée romaine rentra dans ses quartiers (2).

(1) Panégyr. Avit., v. 297, sqq.

(2) Prosp., ad ann. 439 ; Jorn, *De reb. Get.*

VII.

Après avoir traité avec les Visigoths, il semble que le patrice voulut aussi conclure un accommodement avec les Armoricaïns. C'est du moins ce que l'abbé Dubos a essayé de tirer d'un texte de Prosper sur l'année 440 : « Après la mort de l'évêque Sixt, l'Église romaine fut plus de quarante jours sans chef. Avec une tranquillité et une patience admirables, on attendait la présence du diacre Léon qui, travaillant alors à rétablir la concorde entre Aétius et Albinus, était retenu dans les Gaules. »

« Qui pourrait être cet Albinus qui traitait par la voie d'un médiateur si considérable avec Aétius, le dépositaire de l'autorité impériale dans les Gaules? Quel particulier jouait un rôle assez considérable dans ce pays-là pour avoir mérité que Léon quittât l'Église de Rome, dont il était déjà un des principaux ministres, et qu'il passât les Alpes pour être l'entremetteur d'un raccommodement de ce particulier avec un patrice? Prosper ne donne point à notre Albinus le nom d'aucune dignité, lui qui qualifie presque toujours ceux dont il fait mention. Il ne devait donc point y avoir dans l'empire d'Occident un citoyen, un sujet d'une si grande importance, à moins qu'il ne fût à la tête d'un parti très-puissant et en possession de ne pas obéir aux ordres du prince. Cependant, l'histoire ne dit pas quel était cet Albinus. Ainsi, son nom, qui est romain, et les conjonctures où l'on était alors me portent à conjecturer qu'il était un des principaux personnages de la confédération armorique. Cette conjecture est rendue encore plus vraisemblable par la certitude où l'on est qu'il y avait dans le pays des Armoriques une famille illustre qui portait le nom d'Albinus. C'est ce que l'on apprend par la Vie

de l'évêque d'Angers, saint Aubin, qui s'appelait en latin Albinus. Cette Vie est d'une grande autorité, puisqu'elle est écrite par Venantius Fortunatus, évêque de Poitiers dans le vi^e siècle. Or, il y est dit que saint Aubin, qui fut évêque d'Angers vers l'an 529, était né dans une des plus illustres et des meilleures familles de la cité de Vannes (1). Comme cette cité était alors de la confédération des Armoriques, ne peut-on pas croire que l'Albinus qui traita avec Aétius, en 440, par l'entremise du pape saint Léon, était un des ancêtres d'Albinus, évêque d'Angers, et qu'il a été un des personnages les plus importants de la confédération maritime? » (2)

Tels sont les rapprochements ingénieux et assurément fort plausibles (3) à l'aide desquels Dubos a essayé d'établir qu'Albinus figurait parmi les chefs des Armoricains et qu'il était de la cité des Vénètes. M. H. Martin accepte cette conjecture et ajoute qu'Albinus devait être un des évêques de ce pays, « car l'expulsion des présidents et des comtes impériaux, l'hostilité de la multitude contre les nobles laïques et les curiales dans les provinces rebelles, avaient dû profiter au

(1) Surius, in prim. die martii.

(2) *Hist. crit. de l'établiss. de la Mon. franc.*, t. II., p. 8.

(3) Baronius, qui cite le passage de Prosper au liv. VI, p. 1, de ses *Annales ecclésiastiques*, ajoute qu'Albinus était un général de l'empire. C'est ce qu'ont fait aussi les continuateurs de Bolland dans les notes à la *Vie de saint Léon* (11 avril); c'est aussi ce qu'on lit dans le bréviaire du diocèse de Quimper, p. *autumn.*, die 10 novemb., de *comm. doctor*. Mais il n'y a rien de tel dans les textes. La biographie placée dans l'*Acta sanctorum*, peu digne au reste, de ce grand pape, comme le remarquent les pieux éditeurs, porte simplement les deux noms; et la 1^{re} homélie de saint Léon aux Romains, dans le recueil de ses œuvres, ne contient qu'une allusion au voyage des Gaules : *Quem fecerat necessitas longa peregrinationis absentem*. Rien dans les monuments de l'histoire contemporaine ne se rapporte à ce prétendu général Albinus, qui aurait été un instant le rival du maître des deux milices.

pouvoir épiscopal, seule autorité que le peuple craignit sans la hair. » Mais si Albinus, en 440, appartenait à l'épiscopat, le chroniqueur Prosper n'eût pas manqué, ce semble, de lui donner ce titre. Ce qui est certain, c'est qu'un évêque de ce nom est inscrit parmi les Pères assemblés au concile tenu à Vannes vers l'année 465; et la présence d'un Albinus parmi les huit évêques de la province armoricaine fortifie encore l'explication que Dubos a donnée du texte de Prosper.

VIII.

Si le patrice condescendait à traiter avec la sécession armoricaine, c'est que l'empire éprouvait alors de graves embarras. La prise de Carthage par Genséric, en 439, avait été l'une de ses plus grandes disgrâces. Cet événement frappa d'effroi tous les Romains : en prenant l'Afrique, dit Salvien, ce fut l'âme même de la république que les Vandales firent captive (1). On essaya une expédition contre les Vandales (2), et l'on traita avec eux l'année suivante. Aétius put donc songer de nouveau aux affaires de la Gaule, et il fut encouragé par le succès de Merobaudes, maître des deux milices en Espagne, lequel soumit les Bagaudes Aracelitains. Pour dompter les Armoricaïns, il ordonna aux Alains de faire une invasion dans leur territoire. Le prêtre Constance, dans la *Vie de saint Germain d'Auxerre*, dit qu'Aétius était irrité de l'insolence de cette région superbe : il insiste sur l'inconstance perfide de ce peuple mobile et indiscipliné; enfin, il remarque qu'ils retournèrent à leur ancienne rébellion. Ancienne, en effet, puis-

(1) *De Gubern. Dei*, lib. 6, c. 12.

(2) *Prosp.*, ad ann. 441.

qu'elle date de 409; la seule tentative dont parle l'histoire, en 416, n'ayant eu quelque succès que dans la partie du *Tractus* qui s'étendait au sud de la Loire. Quant aux Alains auxquels Constance rapporte qu'Aétius livra les Armoricaïns pour dompter en eux *l'esprit de révolte*, leur attaque brusque et inopinée montre qu'il s'agit de ceux qui étaient établis dans le territoire d'Orléans, où nous les retrouverons encore en 451. Il semble que cette horde vagabonde, qui dévastait les Gaules depuis le commencement du siècle, avait fini par se fixer dans la résidence que le patrice lui avait assignée. Elle avait alors pour roi Eocaric, qui a dû être le successeur de Sambida; et Valois a conjecturé qu'Eocaric n'est autre que ce Vitricus, mauvaise leçon du texte de Prosper, dont il est dit, à l'année 439, qu'il avait donné à la guerre plusieurs preuves de son attachement à l'empire. Nous traduirons le passage de la *Vie de saint Germain* qui se rapporte à l'invasion de l'Armorique par les Alains (1); il est d'autant plus précieux que cet épisode de l'histoire de nos Armoricaïns ne se trouve nulle autre part :

« Saint Germain était à peine de retour à Auxerre, après son voyage dans l'île de Bretagne, qu'une députation de la région armoricaine venait le supplier de s'imposer de nouvelles fatigues. Choqué de l'insolent orgueil des habitants de ce pays, Aétius, qui régissait alors la chose publique, les avait livrés, pour les dompter, au très-féroce Eocaric, et le roi des Alains convoitait cette conquête avec la cupide avidité des barbares. Ainsi donc, à la plus belliqueuse des nations et à un monarque serviteur des idoles, on n'oppose qu'un seul adversaire, un vieillard; mais ce vieillard seul, par le secours du Christ, est plus fort et plus grand que tous. Germain se met en route incontinent, parce que l'Armorique était sous la

(1) *De vitâ S. Ger.*, lib. II, c. 5.

menace d'une prochaine attaque. Les Alains étaient déjà en campagne, et leur cavalerie couverte de fer encombrait la route que l'évêque avait à suivre pour parvenir jusqu'au roi, qui venait après son armée. L'évêque le rencontre : il s'oppose à ce chef armé, entouré de ses escadrons ; et d'abord, par le *ministère d'un interprète*, il lui adresse une prière suppliante ; puis, comme le barbare diffère de répondre, il lui fait les représentations les plus fortes. A la fin, l'évêque met la main sur les rênes du cheval, il s'en empare, et arrête à cette place l'armée entière. Dieu voulut que cette audace frappât d'admiration le féroce Eocaric, loin d'exciter son courroux : tant de fermeté l'étonne, cet air vénérable le touche, ce coup d'autorité l'émeut. Tout cet appareil de guerre et ce grand mouvement de troupes aboutissent à tenir paisiblement une conférence amiable, et l'on discute les moyens de mettre à exécution, non pas le projet d'Eocaric, mais celui du prêtre. Le roi reconduit ses soldats dans leurs quartiers, où il promet qu'ils vivront sans commettre d'hostilités, pourvu que le pardon qu'il avait accordé fût demandé à l'empereur ou à Aétius. C'est ainsi que, par les grandes qualités et par l'intercession de Germain, le roi fut arrêté, l'armée ramenée en arrière, et les provinces de l'Armorique préservées des dévastations des Alains. »

Saint Germain arrêtant la cavalerie alanique, comme le pape saint Léon arrêtera l'invasion des Huns en Italie, en 452 : voilà un exemple, entre beaucoup d'autres, de la courageuse initiative des évêques du v^e siècle et de leur dévouement à la chose publique. C'est ainsi qu'ils conquièrent cette merveilleuse influence qui était respectée même des peuples les plus barbares. L'évêque d'Auxerre ne borna point à cette démarche le service qu'il voulait rendre aux Armoricaïns. Dans son *Histoire ecclésiastique* de l'île de Bretagne, où Germain était célèbre à cause des deux voyages qu'il y avait faits

pour défendre la foi catholique contre les Pélagiens (1), Bède raconte que le saint se rendit à Ravenne pour être le médiateur des Armoricaïns, mais il mourut dans cette ville, où il reçut les plus grandes marques de respect de l'empereur et de sa mère Placidie. Le prêtre Constance rapporte le même fait, et il ajoute que cette négociation n'amena point la réduction de l'Armorique. Voici comment il s'exprime : « Germain aurait conclu à son gré l'accommodement de l'Armorique qui avait nécessité son voyage, en lui obtenant une amnistie pour le passé et des sûretés pour l'avenir (2), si par une inconstance perfide ce peuple mobile et indiscipliné ne fût pas retombé dans son ancienne révolte. Cet événement rendit inutile l'entremise de l'évêque et la facilité que l'empereur apportait dans cette négociation. Mais, après tant de trahisons, les Armoricaïns ne tardèrent pas à recevoir le châtimement de leur perfide témérité. »

Essayons de donner une date à cet épisode de l'histoire des Armoricaïns. Tout dépend ici de l'année où arriva la mort de l'évêque d'Auxerre. On la place habituellement au 31 juillet de l'an 448; et elle est très-bien fixée à cette date, dit Tillemont au t. XV des *Mém. Ecclés.*, n° 2, p. 833, par celle de la mort d'Amator, prédécesseur de Germain, laquelle eut lieu

(1) Le souvenir de Germain est rappelé par saint Divy (David, archevêque de Ménévie en 519) dans le *Buhez santex Nonn* :

Aman ez chimiff, ne griff quen
Gant desquebl Germen so den mat.

« Je resterai ici, je ne serais pas davantage avec le disciple de Germain qui est un homme de bien. » La traduction de Legonidec, *des disciples germainins*, nous paraît inexacte. Voy. *Buhez santex Nonn*, p. 119; Paris, Merlin, 1837.

(2) *Obtepta venia et securitate perpetua. Vit. Germ.*, in Surio ad diem 31 jul.

un mercredi, premier jour de mai de l'an 418. Mais le mercredi tombe également au 1^{er} mai dans d'autres années, notamment en 412; de sorte que les 30 ans et 25 jours de l'épiscopat de saint Germain peuvent également bien commencer au 7 juillet 412 pour finir au 31 juillet 442. On est donc libre de choisir entre les années 442 et 448. Seulement, cette dernière date acceptée, on ne sait plus que faire de la remarque du prêtre Constance, qu'après la rupture de la trêve la punition des Armoricaïns ne se fit pas attendre (1). Rien dans les événements de la seconde moitié du v^e siècle ne se rapporte à cette indication : depuis la bataille des plaines catalauniques jusqu'au traité passé avec Clovis, l'Armorique ne cesse pas d'être l'alliée et le soutien de la cause romaine dans les Gaules. Avec l'année 442 on ne rencontre pas cette difficulté.

En effet, un texte de Sidoine Apollinaire va nous apprendre quand arriva le châtimement des Armoricaïns dont parle Constance. On a vu que le territoire d'Orléans leur avait été enlevé et confié à la garde des Alains par le comte Litorius. La métropole de la III^e Lyonnaise obéissait alors au Prétoire des Gaules, soit qu'elle fût restée dans le devoir depuis la mission d'Exsupérance, soit que le lieutenant du patrice eût rétabli dans la ville de Tours la domination impériale. Un autre lieutenant d'Aétius, Majorien, défendit dans une campagne d'hiver les Tourangeaux menacés (2). Par quels ennemis? Le poète ne le dit pas. Ce ne sont ni les Francs, qui ne

(1) *Qui tamen pro calliditate multiplici brevī pœnas perfidæ temeritatis exsolvit.*

(2)

Ligerimque bipenni

Excisum per frusta bibit, cum bella timentes

Defendit Turonos..... Post tempore parvo

Pugnastis pariter, Francus qua Cloio patentes

Atrobatum terras pervaserat.....

Sid., Panég. Major., v. 305, sqq.

tenaient rien alors en-deçà de la Somme, encore moins les Burgondes, ni même les Visigoths, puisqu'ils n'avaient pas encore étendu leurs quartiers jusqu'à la 1^{re} Aquitaine; mais bien, comme l'ont pensé Dubos et le P. Sirmond (1), les Armoricaïns, qui conservèrent même la ville de Nantes jusqu'au temps de Clovis, et qui étaient seuls en état de faire sur la métropole de leur principale province la tentative que l'armée impériale empêcha de réussir.

Le texte de Sidoine Apollinaire montre que l'attaque dirigée par les Armoricaïns contre la ville de Tours eut lieu peu de temps avant que Majorien et Aétius battissent les Francs de Clodion dans les plaines de l'Artois : ce dernier événement est de l'année 445 (2). Ainsi, le châtement infligé aux Armoricaïns est antérieur à cette année. D'autre part, la rupture des négociations entamées au nom des Armoricaïns auprès de la cour de Ravenne doit être placée après l'année 442, date de la mort de saint Germain. L'expédition, commandée par Aétius, des Alains dans l'Armorique, et l'intervention de l'évêque d'Auxerre sont donc des événements antérieurs à l'année 442 et n'appartiennent pas à l'année 448, ainsi qu'on le croit généralement.

Ce fut aussi dans le même temps qu'Egidius Afranïus, gallo-romain fort connu dans nos annales sous le nom de Gilles ou comte Gillon, et qui avait, ce semble, un commandement sur la Loire, chargé de continuer la guerre d'Armorique pendant qu'Aétius allait combattre les Francs, vint mettre le blocus devant le *castrum* de Chinon. Grégoire de Tours rapporte au chap. 22 de son livre *Sur la gloire des*

(1) Dub., t. II, p. 69, et Sirmond : « Timebant a vicinis armoricis qui ad libertatem jamdudum ut ex Zozimi libro sexto patet, aspirantes, aut Romanos bello adpetebant aut appetebantur. » Not. ad Sidon., p. 119.

(2) Petau, Rat. Temp., lib. VI, c. 13.

Confesseurs, que les Romains ayant comblé le puits où les assiégés prenaient leur eau, saint Maxime, disciple de Martin, qui avait fondé un monastère dans ce lieu, obtint du ciel par ses prières une pluie abondante, et que les Romains se virent réduits à lever le siège de la place. Valois, qui pense que l'Armorique était rentrée sous l'obéissance du prince par la médiation d'Exsupérance, est un peu surpris de voir les impériaux devant Chinon. Il suppose donc que la ville était occupée par une garnison de Visigoths (1). Mais, indépendamment de la raison générale qui a déjà été donnée et qui rend cette hypothèse peu probable, les habitants des environs du *castrum*, tous catholiques, ne se seraient pas réfugiés sous la protection des Visigoths; et, d'autre part, il est permis de douter, quand on connaît les passions religieuses du temps et l'opinion franchement impérialiste du clergé catholique au v^e siècle, que le saint eût demandé au ciel de conserver Chinon aux ariens. Du reste, les Visigoths ne mirent le pied dans la Touraine qu'après la mort d'Egidius.

IX.

Arrêtons-nous un instant pour recueillir au chap. 13 du 1^{er} livre de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède, sur l'état de l'île de Bretagne au milieu du v^e siècle, un renseignement bien précieux; car rien de ce qui concerne les Bretons de cette époque ne saurait être indifférent à l'historien de l'Armorique. Ces insulaires, qui avaient donné en 409, aux provinces du nord-ouest de la Gaule, l'exemple et peut-être le signal de la révolte, réduits à leurs seules ressources et affaiblis par les discordes, n'avaient pas tardé à reconnaître leur

(1) *Rer. francic.*, t. I, p. 197.

impuissance soit contre les Pictes et les Scots du nord, soit contre les pirates germaniques et contre les Saxons que le gouvernement impérial avait déjà, depuis longtemps, établis dans ce pays. Les légions étaient donc revenues dans l'île; mais, vers l'année 421, la cour de Ravenne avait ordonné l'évacuation définitive de cette province trop éloignée. Quelle était la population que l'on abandonnait ainsi aux ravages des barbares et au désespoir? De vrais Romains d'abord, descendants de ces Italiotes si nombreux, dès le 1^{er} siècle, que Tacite accuse la reine Boadicée d'avoir fait égorger soixante-dix mille de ses compatriotes, et aussi des indigènes *romanisés*, transformés par le christianisme et par le bienfait de la civilisation dominante. Pour trouver de vrais Bretons, il fallait passer de l'autre côté du *vallum* qui marquait la limite de la domination impériale. On rencontrait alors des peuplades restées fidèles aux mœurs sauvages de leurs ancêtres : c'étaient les Pictes, désignation nouvelle dans l'histoire, car elle se montre pour la première fois chez les écrivains latins du 1^{er} siècle. Elle avait été imposée à ces barbares par les Brito-Romains, et nous y voyons, pour notre part, la traduction en latin de l'ancien nom de Bretons qui, en celtique, signifie *tatoués* (1). C'étaient encore les Scots venus de l'Hibernie et dont la partie septentrionale de l'île de Bretagne portait déjà le nom. Les Scots surpassaient les Pictes en férocité. Quant aux Saxons, le *rivage saxonique* de la *Notice*

(1) Voy. pour de plus amples détails notre *Ethnographie des Britanni*, p. 19 et suiv.

La mode du tatouage existait encore, au 6^e siècle, chez les Pictes et les Scots, ainsi qu'on le voit dans un poème d'Aneurin. Ce barde dans le *Goddin* les appelle *ar kroen gwenn gosgroecou*, les peaux blanches parsemées de figures; et il dit en parlant de leur pays : « *bro peb delu*, le pays de toutes espèces de figures. » Voy. les *Bardes bretons* du 6^e siècle, p. 356, et à la fin du même poème.

des Dignités, ainsi que les historiens du temps, nous les montrent cantonnés dans le sud de l'île de Bretagne. Tels étaient les redoutables ennemis contre lesquels le principal historien des Bretons raconte qu'en l'année 446, les habitants, c'est-à-dire les Romains du pays, demandaient l'assistance d'Aétius. « La vingtième année du règne de Théodose-le-Jeune, Aétius, illustre et patrice, fut consul pour la troisième fois. Les misérables restes des Bretons lui adressent une supplique qui commençait par ses mots : A Aétius, consul pour la troisième fois, les gémissements des Bretons ; et, dans la suite de la lettre, voici comment ils expriment leurs malheurs : Les barbares nous repoussent vers la mer, la mer nous repousse vers les barbares, de sorte que nous n'avons que le choix entre deux genres de mort, par le fer ou par les flots. Cependant cette démarche ne put leur obtenir d'Aétius aucun secours. »

Ainsi les Bretons, au milieu du v^e siècle, ressentaient bien plus cruellement que l'Armorique les malheurs de l'invasion. Au chapitre précédent du même livre, Bède énonce la cause principale de la faiblesse où ils étaient tombés : la grande expédition de l'usurpateur Maxime en 383, puis celles des autres tyrans qui allèrent montrer leur pourpre sur le continent, n'avaient pas seulement privé l'île des forces régulières dont on voit l'énumération dans la *Notice des Dignités*. Une nombreuse et florissante jeunesse avait aussi suivi ces fortunes éphémères et n'était jamais retournée dans l'île (1). Le mouvement de l'émigration bretonne avait donc commencé dès la fin du iv^e siècle, et les calamités des années qui suivirent durent encore l'accroître. Aussi l'on doit croire qu'après l'année 446, où ils envoyaient à Aétius cette lamentable

(1) *Tota floridæ juventutis alacritate orbata.* — *Hist. ecclési.*, lib. 1, c. 12.

supplique, les Bretons, comprenant qu'il fallait renoncer à l'espoir d'être secourus, auront continué, en plus grand nombre encore, leur retraite sur le continent. Aëtius aura lui-même encouragé ces émigrations, qui ne se composaient pas toujours de bandes éplorées conduites par leurs prêtres et en quête d'une nouvelle patrie. C'étaient aussi des troupes d'hommes armés à qui les malheurs publics et les discordes intestines avaient fait prendre en dégoût leur pays. Ils répondaient avec empressement à l'appel du gouvernement impérial. Jornandès assure que, vers l'année 468, l'empereur Anthème tira de l'île de Bretagne un secours important (1).

(1) Nous ne pouvons suivre Dubos quand il rapporte (t. II, p. 63) aux tentatives des officiers du Prétoire pour réduire l'Armorique, ce qu'on lit dans la Chronique de Prosper à l'année 450. « Eudoxe, médecin de profession, d'un esprit pervers mais rompu aux affaires, dénoncé dans la *Bagaudio* où il y avait alors des mouvements, *in bagaudia tunc temporis commota delatus*, se réfugia chez les Huns. » L'ingénieux critique voit dans le médecin Eudoxe un armoricain qui, après avoir mis ses talents au service de la cause impériale, alla chercher un refuge chez les Alains de la Loire. Le terme *Chunni* peut, en effet, s'entendre de ce peuple, mais *Bagaudio* ne peut être appliqué à l'Armorique. Cette explication du texte de Prosper n'est pas acceptable. Dans ces temps malheureux, les Bagaudes trouvaient des chefs parmi les ambitieux des classes éclairées. Écoutons Paulin dans l'*Eucharisticon* :

Factio servilis, paucorum mixta furori
Insano juvenum licet ingenuorum,
Armata in cædem specialem nobilitatis.

Eudoxe ayant échoué auprès des Bagaudes qu'avait soulevés l'annonce de l'invasion hunnique, le chroniqueur nous apprend qu'il alla chercher un asile à la suite d'Attila.

X.

On sait les intelligences d'Attila avec les Alains au temps de la grande invasion hunnique. Ceux-ci, que nous avons vus commandés d'abord par Sambida, quand le patrice leur assigna une résidence, puis par Eocar quand il les lança sur les Armoricaïns, avaient alors pour roi Sangiban, lequel promit de livrer Orléans aux anciens maîtres de sa tribu. C'est vers cette ville importante que se dirigea l'expédition hunnique ; et l'occupation d'Orléans devait être un événement décisif. Maître de cette place, posté entre les Visigoths et les Francs comme entre les Impériaux et les Armoricaïns, Attila avait l'espoir d'empêcher la jonction de leurs forces, tandis qu'il travaillait à diviser ses ennemis par une politique habile, mais perfide et sans pudeur. Prosper, et surtout Jornandès, montrent comment il trompait à la fois Valentinien et Théodoric, lesquels ne se mirent d'accord que lorsque l'invasion avait déjà franchi le Rhin. La mort de l'impératrice Placidie, *le seul homme de la famille de Théodose*, en l'année 450, avait encore désorganisé la défense. Aétius se hâta de partir pour la Gaule : la cour de Ravennne ne lui avait remis qu'une lettre pour le roi des Visigoths. Jornandès se contente de dire que Théodoric accepta sans différer les propositions de l'empereur. Écoutons ici Sidoine Apollinaire : dans une assemblée des principaux personnages de la Gaule, le patrice prie Avitus de se rendre à la cour du monarque des Visigoths. « Que par ton entremise, ô Avitus, les Huns dont la défaite nous avait jetés autrefois dans l'alarme (allusion au désastre de Litorius) contribuent à ma gloire par une seconde défaite. » Et les cavaliers couverts de peaux, pour parler le langage du

poète, répondirent au signal de la trompette romaine (1).

L'auteur de l'Histoire d'Attila (2) a raconté le siège d'Orléans, le dévouement d'Anianus, l'évêque de cette ville, dans l'œuvre du salut commun, et la bataille des plaines catalauniques, qui sauva la Gaule et l'Europe entière de la domination tartare. Orléans qui devait être, en 1429, le boulevard de l'indépendance nationale, eut un rôle plus grand encore en 451; et Aétius, par le service immense qu'il rendit alors à la cause de la civilisation, s'est placé à côté de Charles Martel, brisant à Poitiers le glaive de l'invasion sarrazine. Quant aux Armoricaïns, comme ils eurent leur part dans la lutte, ils doivent aussi l'avoir dans l'honneur, au-dessous des Francs toutefois ainsi que des Visigoths, dont le vieux roi Théodoric resta sur le champ de bataille. Mais nous devons nous arrêter sur un point qui est éclairé par le témoignage de Jornandès.

Tandis que Grégoire de Tours se contente de rapporter qu'Aétius se joignit aux Francs et aux Goths pour combattre Attila, l'historien de ces derniers est plus explicite. Après avoir montré les Romains et les Visigoths unis contre les Huns, il ajoute (3) : « Ils eurent pour auxiliaires les Francs, les Sarmates, les Armoricaïns, les Lètes, les Saxons, les Burgondes, les Ripuaires, les Brions, autrefois soldats romains, mais qui servaient maintenant comme alliés, ainsi que beaucoup d'autres nations celtiques et germaniques. » *Quondam milites romani* : nous devrions traduire *serviteurs* et *sujets*, pour rendre la force du mot *miles* dans la langue du v^e siècle. Ces nations étaient de fait indépendantes, et il avait fallu qu'Aétius demandât leur coopération, *in numerum auxiliariorum exquisiti* : leur situation, notamment celle de l'Ar-

(1) Panegy. Avit., v. 345, sqq.

(2) M. Am. Thierry, t. I, chap. v et vi.

(3) Voy. plus haut le texte, p. 5, not. 1.

morique, vis-à-vis de l'empire est ici nettement indiquée. Quelles que fussent les prétentions de la cour de Ravenne, et elles égalaient son impuissance, malgré les efforts d'Aétius et de l'administration romaine, les provinciaux de l'Armorique aussi bien que les barbares qui s'étaient établis dans les Gaules, soit à titre d'hôtes, soit comme colons militaires, se gouvernaient alors par eux-mêmes. Il est fâcheux que cette énumération des peuples qui répondirent à l'appel d'Aétius ne soit pas complète. On croit généralement que la tribu franque qui joignit les Romains était commandée par Mérovée, devenu roi en 448, suivant la Chronique de Prosper. Les Ripuaires, appelés ici *Riparioli* et ailleurs *Riparii*, formaient une grande section de la nation franque, et ils tiraient ce nom de leur résidence sur les rives du Rhin, de la Moselle et de la Meuse. Quant aux Sarmates, cette désignation ne paraît pas devoir s'appliquer aux Sarmates dispersés à Poitiers, à Paris, à Autun (1), peut-être encore sur quelques autres points. Nous croyons que Jornandès a compris ces derniers sous la dénomination générale de Lètes, et qu'il applique la désignation de Sarmates aux Alains de Sangiban; autrement il faudrait admettre que l'historien a omis de mentionner ce peuple alors fameux dans les Gaules, qui allait être, deux ans après, en guerre avec les Visigoths, et dont la conduite équivoque pendant l'invasion hunnique fut la punition de la faveur et de la confiance que le maître des deux milices lui avait accordées. Il est inutile de revenir sur les Lètes que Jornandès appelle *Litiani*. Les Saxons dont il parle sont placés par la *Notice* dans la cité de Baiocasses : il y a des Saxons sur la côte de la 1^{re} Lyonnaise comme sur le rivage opposé de l'île de Bretagne qui portait le nom de *rivage saxonique*. Les

(1) Voy. Notit. Dign. pass.

Saxons de la 1^{re} Lyonnaise suivirent l'impulsion des Armoricains dont ils étaient entourés. Les Burgondes venaient de la Savoie, où Aétius les avait cantonnés. Quant aux *Brions* ou *Bréons*, ils habitaient les Alpes où Aétius les rallia quand il se rendit dans les Gaules.

On voit dans Grégoire de Tours (1) que le patrice, après sa victoire, ne voulut point écraser les Huns : il craignait de succomber lui-même sous la haine de ses ennemis de Ravenne en cessant d'être l'homme nécessaire. Par son conseil, les Francs et le roi des Goths, Thorismond, se hâtèrent de regagner leur pays, et il fit entendre aux Gaulois qu'il ne fallait pas, par une victoire complète, frayer un chemin aux Visigoths dont l'ambition ne tendait à rien moins qu'à la possession de toutes les Gaules. Il suivait ses desseins particuliers; et, l'année suivante, quand Attila menaça l'Italie, il invita l'empereur à abandonner ce pays et à se retirer auprès de lui.

Les Alains, dont les intelligences avec Attila avaient été découvertes, eurent peu de temps après la guerre hunnique une lutte à soutenir contre Thorismond, et Grégoire de Tours, qui mentionne cet événement, rapporte qu'ils furent châtiés par ce prince. A quelle époque? Certainement avant le mois d'août 453, où le monarque Visigoth fut assassiné par ses frères (2). Il fut remplacé par Théodoric II, dont Sidoine, dans une lettre célèbre (3), a fait connaître le genre de vie et la cour. Par les éloges qu'il lui accorde et par ce qu'il dit de sa puissance, on voit que les gallo-romains se seraient livrés volontiers aux Visigoths si ces derniers n'avaient été ariens.

(1) Hist., II, c. 7.

(2) Prosp. et Idat., ad ann. 453.

(3) Sid., I, ep. 2.

La différence des religions fut la seule barrière qui les arrêta, et, à la fin de ce siècle, ils se jetèrent dans les bras de Clovis, aussitôt que ce dernier se fut fait catholique.

XI.

En 454, Aëtius est lâchement assassiné par Valentinien III; et celui-ci l'est à son tour par un ancien soldat du patrice, le trompette Occylla. Le dernier rejeton de la famille de Théodose fut remplacé par Maxime, descendant de l'usurpateur de ce nom (1). Maxime nomma maître des deux milices pour le département des Gaules ce même Ecdicius Avitus que nous connaissons; et Sidoine a décrit avec l'exagération d'un poète et la tendresse partielle d'un gendre le merveilleux effet de cette nomination. La nouvelle de la mort d'Aëtius avait jeté le trouble dans la Gaule, et tous les peuples barbares qui la menaçaient allaient recommencer leurs attaques. Les Armoricaïns, devenus les alliés de l'empire depuis qu'on ne songeait plus à leur imposer des gouverneurs romains, redoutaient les incursions des pirates saxons, dont l'effort de ce côté est moins remarqué par les historiens, mais ne portait pas uniquement vers l'île de Bretagne (2). Francs, Alamans, Visigoths, délivrés de la crainte du patrice, ont repris leurs anciens projets. Avitus va trouver Théodoric, et tout ce tumulte s'apaise. Le monarque visigoth pouvait-il oublier que

(1) Proc. de Bell. Vand., I, c. 4.

(2) *Quin et Aremoricus piratam Saxona tractus
Sperabat.....*

Sid., Paneg. Avit., v. 370 et sqq.

Sperabat, comme l'a très-bien remarqué Dubos, signifie simplement *s'attendait à*.

le nouveau maître des milices l'avait initié aux lettres romaines? Ce dernier était encore dans la cité palladienne quand Genséric, répondant à l'appel d'Eudoxie, qui veut punir son second époux, assassin du premier, s'empare de Rome et l'abandonne pendant quarante jours à la cupidité effrénée de ses Vandales. C'est alors que Théodoric engagea Avitus à prendre la pourpre; et il la prit, en effet, dans Arles, qui était le siège du Prétoire des Gaules depuis 418. « Dès que tes concitoyens, inquiets du succès des négociations suivies à Toulouse apprirent, ô Avitus, que tu apportais la paix et l'alliance, ils viennent au-devant de toi avec allégresse et te placent sur un tribunal érigé à ton insu. Et quand les nobles gaulois se crurent assemblés en nombre suffisant, ils te proclament empereur. » D'où vient cette noblesse qui voulut avoir un empereur gaulois? C'est celle qui habite le voisinage des Alpes, les bords de la Méditerranée, les rives du Rhin et le versant des Pyrénées (1). Remarquons que dans cette énumération du poète arverne, on ne voit pas figurer les représentants de l'Armorique, parce que depuis le commencement du siècle ce pays avait séparé ses destinées de celles de la Gaule romaine; ni ceux des rivages de l'Océan et de la Manche, parce que les Francs et les Visigoths y dominaient. Mais on aperçoit les députés des pays arrosés par le Rhin, c'est-à-dire des deux Germanies qu'Aétius avait réduites en 428, et qui obéissaient en 435. Elles obéirent plus longtemps encore à l'empire, car nous lisons dans un passage de Procope qu'elles reconnaissaient ses magistrats lorsque Odoacre renversa le trône d'occident. Quant à l'assemblée où Avitus fut acclamé, c'est, à n'en pas douter, celle qui devait se tenir tous les ans dans la ville d'Arles, suivant l'ordonnance d'Honorius. Voici, en effet, ce que porte la Chronique d'Idace à l'année 455 :

(1) Voy. le texte de Sidoine cité dans l'introduction, p. 9.

« Le Gaulois Avitus est déclaré Auguste par l'armée gallicane et par les *honorati*, d'abord à Toulouse, puis à Arles. » Tel est, sans contredit, l'acte le plus mémorable d'une assemblée qui n'a guère fait parler d'elle dans l'histoire. L'orateur chargé de haranguer le nouveau maître, dans le poème de Sidoine Apollinaire, dont nous suivons en ce moment le récit, exprime avec vérité et avec force combien la cour de Ravenne et le gouvernement de ses officiers pesaient aux Romains de la Gaule : il ne dit pas que le mouvement s'opéra sous la protection du visigoth Théodoric, qui entra dans Arles avec ses frères. Mais le sénat romain vit avec répugnance un élu des Gaulois sur le trône; et un officier barbare, Ricimer, contrainquit Avitus de déposer la pourpre en 456.

L'annaliste des Armoricains, après avoir constaté qu'ils ne prirent aucune part au mouvement gallo-romain qui donna le pouvoir à Avitus, doit remarquer aussi qu'ils restèrent étrangers aux agitations de la Gaule après la mort de cet empereur. Nombre de cités de la 1^{re} Lyonnaise, de la 1^{re} Aquitaine et des pays voisins, mécontentes du traitement qu'on avait fait subir à Avitus, refusèrent d'obéir aux ordres du sénat de Rome, que Ricimer dominait. Celui-ci lança les Burgondes de la Savoie, où ils avaient été cantonnés, et leur permit de s'étendre le long du Rhône et de la Saône, au-dessus de Lyon. A l'année 456, le chroniqueur Marius d'Avenches note que ce peuple procédait régulièrement au partage des terres avec les habitants; le concours des sénateurs dans chaque cité était réclamé pour cette opération. L'illustre Majorien prit la pourpre en 457, et il mit à la tête des forces impériales dans les Gaules un gallo-romain d'une grande famille de Lyon, Egidius Afranius Syagrius, dont un des ancêtres, consul en l'année 382, figure dans la correspondance de Symmaque. Pour abattre le parti qui s'était formé en faveur de Marcellianus, ancien ami d'Aétius et cantonné alors dans la

Dalmatie, l'empereur se rend dans les Gaules, s'empare de Lyon; et Sidoine Apollinaire implore pour cette ville l'indulgence du vainqueur. Majorien bat aussi les Visigoths : il fait la paix avec leur roi Théodoric et il établit des rapports amicaux avec les autres peuples fédérés de la Gaule. Les Armoricaux et les Francs figurèrent-ils dans cet accord? Cela est probable : ce qui est certain, c'est que les Francs, ayant alors chassé leur roi Childéric, mirent à sa place Egidius, l'ami de Majorien et le maître des milices des Gaules. Le pays était pacifié; et, en 461, l'empereur, qui avait traité aussi avec Genséric et les Vandales, songeait à délivrer enfin les Gaulois des ravages des Alains établis sur la Loire, quand Ricimer le fit assassiner. Il périt avant d'avoir franchi les Alpes, dans une sédition militaire sur les bords de la Scrivia, non loin de Tortone (1). Mais Egidius ne consentit point à reconnaître pour successeur du vertueux et brave Majorien, Sévère, créature de Ricimer. A la tête d'un parti puissant, il résista au parti de Sévère et aux Visigoths que le nouvel empereur arma contre lui. Nous n'avons pas à rapporter les détails de cette lutte : remarquons seulement que la cour impériale ayant nommé un autre maître de la milice, Egidius est désormais connu sous un titre qui l'abaisse, pour ainsi dire, au rang des chefs des peuples barbares de la Gaule : on l'appelle le roi des Romains; et son fils, à son tour, portera ce nom.

XII.

Mais il est un événement de cette guerre sur lequel il faut s'arrêter, parce qu'il appartient à l'histoire de l'Armorique. Marius d'Avenches rapporte qu'en l'année 463 Egidius et les

(1) Jorn., *De Reb. Gest.* — Idat., *Chron.* ann. 461.

Visigoths se livrèrent bataille entre la Loire et le Loiret, près d'Orléans, et que Frédéric, le roi des Visigoths, fut tué. En la même année, la chronique d'Idace mentionne que, dans la province armoricaine, Frédéric, frère du roi Théodoric, attaquant Egidius, fut battu avec ceux qui l'avaient soutenu, et qu'il perdit la vie. Il s'agit bien ici d'un seul et même fait de guerre, à n'en pas douter : même date, mêmes personnages cités, mêmes lieux, puisque le territoire d'Orléans est dans l'Armorique. Les Visigoths, qui possédaient alors presque toute la 1^{re} Aquitaine, la Novempopulanie, ainsi que la Narbonnaise avec sa capitale que le comte Agrippinus venait de leur livrer (ainsi qu'on le voit dans Sidoine Apollinaire), n'occupaient pas encore la 1^{re} Aquitaine. Nous savons au moins très-positivement qu'ils n'eurent l'Auvergne que vers l'an 475; et l'on peut douter qu'ils aient jamais occupé définitivement le Berry. C'est donc une expédition militaire qui les conduisit, en 463, hors des pays où ils dominaient, jusque dans le territoire d'Orléans, entre le Loiret et la Loire. Là, ils trouvèrent les Alains qu'Aétius y avait établis dès l'année 440; et c'est à ces derniers que les historiens rapportent avec raison les mots du texte d'Idace : *Cum his cum quibus fuerat superatus*. Cette peuplade, que Majorien avait voulu punir de ses méfaits, dut prendre volontiers les armes avec le parti de Sévère et avec les Goths, contre Egidius, l'ami de ce prince. Quant à Egidius, il fut peut-être appuyé par les Francs, dont le roi Childéric, que ses sujets avaient rappelé en 462, prit part, comme on le sait de Grégoire de Tours, aux combats livrés dans l'Orléanais (1). Quelle fut l'attitude des Armoricaux au milieu de ces conflits? L'histoire est muette à cet égard : mais on verra par un texte de Procope, notre prin-

(1) Greg. Tur., *Hist.*, lib. II, c. 18.

cipale lumière pour les derniers temps de la sécession armoricaine, que leurs vœux au moins et leurs sympathies durent être pour Egidius et pour les Gallo-Romains.

XIII.

Que devinrent les Alains de la Loire après les événements de l'an 463? Un seul fait est constant : c'est qu'à partir de cette date, les annales de la Gaule au ^v^e siècle ne parlent plus de cette peuplade, ni dans l'Orléanais, ni autre part. Leur établissement fut détruit : ils cessèrent d'avoir une existence nationale, et ce qui échappa de ces bandes détestées dût chercher un refuge dans les pays voisins. Résumons donc le peu que nous savons de ces Alains qui ne cessaient de peser sur les Gaules depuis la grande invasion. On verra, par l'exemple d'un seul peuple, comment ont fini la plupart des peuples envahisseurs qui vinrent chercher une demeure sur les terres de l'empire ; et, pour l'objet spécial de cette étude, que souvent ils entrèrent dans la formation de nationalités nouvelles, où ils ont été, pour ainsi dire, perdus et oubliés.

Procopé fait des Alains une nation gothique, tandis que Paulin de Périgueux et Sidoine, qui les avaient vus de près, les appellent Scythes ou Huns, indifféremment. On a vu que Jornandès les désigne sous le nom de Sarmates. Il y a des tribus alaniques un peu partout, en Espagne, en Afrique, dans les Gaules. L'évêque Idace les montre, en 411, en Lusitanie ; et, en 417, après un désastre que les Visigoths leur ont infligé, rangés sous un roi des Vandales ; leur roi Addaser se joint au Vandale Gonderic (1). Vers le même temps, Pros-

(1) Chronic. Missiacense, ann. 417.

per d'Aquitaine voit des Alains dans la 1^{re} Germanie; Paulin d'Aquitaine est en relations avec leur roi Goar : ils faisaient alors cause commune avec les Visigoths. Ce Goar soutint l'usurpateur Jean, vers l'année 425. Parmi ses successeurs, mentionnons Gauséric, qui assiége Bazas (1); nous avons déjà cité Sambida, Eocaric et Sangiban. On sait les services que les Alains rendirent à Aétius, soit contre les Burgondes, soit contre les Armoricains. Le patrice les récompensa en leur livrant le territoire d'Orléans, qui devint leur résidence principale. Le dernier chef Alain dont on connaisse le nom est Beorgor. Mais ces alliés de l'empire étaient l'objet de la haine générale, et Majorien songea à en débarrasser la Gaule. Lorsque Sidoine parle du passage de leur cavalerie sur les terres des Arvernes, à la suite de Litorius, il remarque que ces bandes indisciplinées se signalèrent par tous les genres de férocité (2). Dans la Vie de saint Martin, qu'il dédie à Perpetuus, métropolitain de Tours, et qui a été par conséquent écrite après l'année 462, Paulin de Périgueux évoque le souvenir de ces Alains comme l'un des plus pénibles de l'histoire de son temps : « à l'époque où la Gaule subissait le secours des Huns. » (3) Après la victoire d'Egidius et du roi Childéric, les Alains de la Loire se dispersèrent d'eux-mêmes ou furent dispersés. Dubos conjecture que le gros de l'émigration se dirigea vers la 11^{me} Lyonnaise. « Voilà peut-être pourquoi le nom propre d'Alain est encore aujourd'hui si commun dans le duché de Bretagne. » (4) Cette observation est répétée par Lebeau et par d'autres historiens.

(1) De Gloria martyr.

(2) Avit. Panegy., v. 246.

(3) Auxiliatores pateretur Gallia Chunnos. Paulin, de Vit. S. Martin., lib. VI.

(4) T. II, p. 312.

Procope remarque que les Alains de l'Espagne, qui avaient passé en Afrique avec les Vandales à titre d'alliés, avaient fini par se confondre avec eux et par prendre leur nom (1). Voilà un renseignement curieux sur la disparition de cette partie des bandes alaniques. Il n'y a pas, sur la fusion soupçonnée par Dubos entre les Alains de la Loire et les habitants de la Basse-Armorique, de témoignage historique aussi précis; mais nous trouvons dans le Cartulaire de Redon une indication qui vient à l'appui de cette conjecture. En effet, les chartes de ce précieux Cartulaire ne contiennent pas moins de dix-neuf fois le nom d'*Alanus*, et il n'en est peut-être pas un seul autre qui se présente aussi souvent, si ce n'est l'adjectif *hael* (*liberalis*), qui se rencontre dans un très-grand nombre de noms composés (2). On trouve dans ces actes des Alains rois, princes, comtes, simples villageois. Les Alains se seraient donc mêlés d'abord aux Armoricaïns, puis aux insulaires qui venaient en grand nombre chercher un refuge dans l'Armorique : les émigrés de l'Orléanais auraient pris rang dans l'immigration bretonne. Ce fait, s'il était bien établi, aurait assurément son importance ethnographique (3).

(1) Bell. Vandal, lib. I, c. 5.

(2) Voy. l'*Index generalis* dressé par M. de Courson. Nous avons, en outre, relevé dix fois le nom d'*Alain* dans l'*Index appendicis*.

(3) On a cru apercevoir du slave dans une inscription tumulaire, encore non déchiffrée, des anciens Bretons. Une brochure de M. Michalowski, *Le Slave et le Bas-Breton*, gâtée malheureusement par une sorte d'illuminaisme philologique, signale de nombreuses ressemblances entre les différents lexiques du slave et celui de la Basse-Bretagne. Ajoutons que le catalogue des comtes de Cornouaille, dans les trois Cartulaires de Quimper, de Landévennec et de Quimperlé, donne *Daniel drem rud, à la face rouge*, avec ces mots : *hic Alamanis rex fuit*. Les Alamans n'ayant rien à faire ici, nous lirions volontiers *Alanis*, roi ou chef des Alains. C'est précisément la correction introduite au passage de la Vie de saint Germain que nous avons traduit plus haut, et dont le texte porte *Eocaricus rex Alamanorum*. Notre

XIV.

Mais les Alains, qui se répandirent dans l'ouest de l'Armorique vers l'année 463, rencontrèrent-ils des Bretons déjà établis dans ce pays? L'émigration commencée au temps de l'usurpateur Maxime, continuée pendant tout le cours du v^e siècle, et notamment quand l'administration et l'armée romaines abandonnèrent cette possession trop lointaine pour être conservée, rend le fait très-probable. Ajoutons que les invasions des Saxons et des Angles, se joignant, vers l'an 455, aux ravages des Pictes et des Scots, donnèrent une impulsion nouvelle à ce mouvement de retraite des Brito-Romains sur le continent. C'est même à cette date seulement que plus d'un historien des Bretons voudrait placer le commencement de l'immigration des insulaires dans l'Armorique. Quoi qu'il en soit sur ce point, en l'année 461, on voit figurer au concile de Tours, présidé par le métropolitain de la III^e Lyonnaise, un évêque des Bretons; et tandis que la souscription de chacun des autres Pères fait connaître la cité qu'il administre, Mansuetus signe *episcopus Britannorum*. Il se peut que Mansuetus, passant par Tours en l'année 461, ait reçu de Perpétuus une invitation pour assister à la réception des reliques de saint Martin. Mais la présence du prélat breton parmi les évêques gallo-romains aurait un véritable intérêt historique, si elle indiquait qu'à cette date une colonie d'émigrés avec son chef spirituel avait déjà pris terre en Armorique.

Le récit que l'on a lu du prêtre Constance montre que

correction est donc acceptable; mais qu'est-ce que ce catalogue des comtes de Cornouaille? Il nous est impossible de lui reconnaître quelque valeur chronologique ou historique.

non-seulement les Alains parlaient une langue que les Gaulois n'entendaient pas, mais qu'ils adoraient les faux dieux. Ces païens, dont la conversion n'est indiquée, par aucun monument de l'époque, trouvèrent-ils d'autres païens au fond de la III^e Lyonnaise? Le druidisme, à cette extrémité de la Gaule, avait-il dérobé ses assemblées religieuses aux recherches de la police romaine, ou les avait-il remises en honneur après la sécession? Assurément l'opinion qui admet la persistance de l'ancien culte des Gaulois au fond de l'Armorique est conforme à la nature même des choses : la religion et la langue survivent chez un peuple à la nationalité perdue; encore au IV^e siècle il y avait des familles druidiques (1), et le dogme de la métempsycose est nettement formulé dans un chant de la Basse-Bretagne, que la tradition attribue à un barde armoricain du V^e siècle (2). Ajoutons que le polythéisme gréco-romain avait probablement conservé, là comme ailleurs, un certain nombre d'adeptes. Mais le fait patent et notoire de l'histoire religieuse des Armoricains est leur dévouement à la croyance que les évêques gallo-romains leur avaient enseignée. Un passage de Procope montre qu'ils étaient catholiques, ennemis des Visigoths ariens, et que leur lutte contre les Francs ne cessa qu'après la conversion de Clovis à la foi de saint Remi. Pour ne parler que de la portion de la

(1) Ausone donne à deux professeurs de l'école de Bordeaux, la désignation d'*Alotheius*, c'est-à-dire, né à Aleth, ville de l'Armorique (St-Servan). Et en parlant d'un autre professeur de cette école, Phébitius, qui avait renoncé à la charge de gardien du temple de Bélen, où il ne s'était pas enrichi, *nil opis inde tulit*, il ajoute :

Stirpe Druidum satius
Gentis Arémoricæ.

(2) Les *Séries* (Rannou) de Guinclin, dans le Recueil de M. de la Ville-marqué.

III^e Lyonnaise devenue plus tard le duché de Bretagne, les diocèses de Nantes, de Rennes et de Vannes ont, au v^e siècle, une existence incontestée : Eusèbe, évêque de Nantes, et Athénius, de Rennes, assistent au concile de 461; et au synode de Vannes, tenu peu de temps après (1), Paternus, qui signe immédiatement après le métropolitain, doit être, selon toute apparence, l'évêque de la ville où le synode est réuni. Mais le pays des Osismes et celui des Curiosolites n'avaient-ils pas leurs évêques dès cette époque? Il serait bien étonnant que le clergé gallo-romain n'eût point pénétré dans une portion de l'Armorique où l'administration impériale avait depuis longtemps déjà établi ses commandants militaires et ses agents! Faut-il cependant penser que ce vaste territoire resta abandonné au paganisme et aux druides jusqu'au moment où les insulaires lui apportèrent le bien-fait du christianisme? Cette seconde opinion est soutenue avec beaucoup de force par Dom Lobineau et par ses continuateurs modernes. Suivant Lobineau, « on ne trouve dans aucun auteur digne de foi qu'il y eût des évêques dans toute l'Armorique bretonne, du temps des Armoricains gaulois, si ce n'est dans les villes de Nantes, de Rennes et de Vannes. » (2) M. de la Borderie ajoute que, relativement aux territoires des Curiosolites et des Osismes, « on ne peut citer un fait, ni un texte, ni un indice quelconque autorisant à penser que l'Évangile y ait été prêché avant la venue des Bretons et de leurs prêtres. » (3) Certes, il faudrait que la pénurie des documents fût aussi grande qu'on vient de le dire, pour livrer passage à une assertion qui s'accorde si peu avec ce que l'on sait de la puissance et de l'activité

(1) On le place habituellement en 465; il est peut-être de 462.

(2) *Vies des Saints de Bretagne*, p. 51.

(3) *Annuaire Hist. de la Bret.*, ann. 1861, p. 40.

de la propagande chrétienne au v^e siècle. Mais il semble que ces écrivains n'ont pas suffisamment tenu compte d'un monument dont l'importance est capitale en cette matière (1); car les Actes du synode de Vannes indiquent que toutes les cités de la III^e Lyonnaise, sauf une seule, avaient chacune leur évêque vers l'an 460, et par conséquent que le christianisme n'avait pas attendu l'arrivée des insulaires pour se répandre jusqu'à l'extrémité de l'Armorique (2). En effet, tandis qu'au concile de Tours, assemblé pour une grande cérémonie religieuse, on voit des évêques qui n'appartiennent pas à la III^e Lyonnaise, notamment Germain de Rouen, métropolitain de la I^{re} Lyonnaise, le synode que Perpétuus a réuni à Vannes pour régler les affaires de sa province ecclésiastique ne mentionne que des évêques de cette province. Parmi les neuf cités dont elle se compose, celle des Diablintes, moins importante que les autres, dépendait du diocèse du Mans; et il est admis qu'elle n'a pas eu d'évêque. Restent huit cités dont les évêques figurent tous, comme on va le voir, aux Actes du synode de Vannes. En effet, Victorius et Talasius, évêques du Mans et d'Angers, n'ayant pu se rendre à la convocation de leur métropolitain, probablement à cause de la guerre qui affligeait leurs diocèses, Perpétuus leur adresse ces Actes souscrits par lui-même et par Nonnéchius, Athénius, Paternus, Albinus et Libéralis. Il n'y a aucun doute sur les résidences de six de ces prélats; car Perpétuus, Victorius, Talasius, Athénius ont assisté soit au synode d'Angers en 453, soit au concile de Tours en 461, et les Actes de ces deux assemblées font connaître les sièges de ces prélats: Paternus est évêque de Vannes; Nonnéchius, ami de Sidoine Apollinaire, a rem-

(1) *Act. Conciliar.*, t. II, p. 778, 794, 795, sqq. de la collect. Hardouin.

(2) Voyez le Mémoire de M. Halléguen sur les *Évêchés gallo-romains du v^e siècle dans la Basse-Armorique*, Paris, Didier, 1862.

placé Eusèbe à Nantes. Puisque nous reconnaissons ici les évêques des cités des Turones, des Cenomanni, des Andicavi, des Redones, des Vénètes et des Namnètes, il suit qu'Albinus et Libéralis appartiennent aux deux autres cités de la province de Tours, c'est-à-dire aux Osismes et aux Curiosolites.

Ainsi les Actes du synode de Vannes nous montrent deux évêques gallo-romains pour la partie de l'Armorique où s'élèveront plus tard six évêchés bretons : l'évêché osismien, d'origine gallo-romaine, a donc précédé ceux de Quimper ou Cornouaille, de Léon, de Tréguier, qui sont de fondation bretonne; et l'évêché curiosolite ou d'Aleth a précédé ceux de Saint-Malo, de Dol, de Saint-Brieuc. Et ce fait de la prise de possession de l'Armorique entière par le clergé des Gaules ne peut être infirmé par la remarque d'un hagiographe sur le paganisme qui régnait encore vers la fin du v^e siècle parmi les Vénètes. Dût-on prendre à la lettre le témoignage du biographe de saint Melaine : *Erant autem Venetenses pene omnes gentiles*, ces mots placés au milieu du récit d'un miracle opéré par le célèbre évêque de Rennes, et dont on s'appuie pour attribuer aux missionnaires de l'île de Bretagne l'honneur de l'évangélisation de l'Armorique, montreraient tout au moins que le christianisme avait été déjà prêché dans ce pays. Et quand le même panégyriste rapporte que le saint déracina le paganisme du pays des Redones, *et miserabilis error gentilium ab eodem radicitus evulsus*, il nous apprend seulement qu'il restait encore des païens dans le diocèse de saint Melaine, fait qui ne prouve rien contre le christianisme de l'Armorique, puisqu'au siècle suivant, dans l'Italie même et pour ainsi dire à la porte de Rome; comme l'a remarqué Lobineau, il y avait des idoles du temps de saint Benoît (1).

(1) Ces deux textes, dont on a exagéré l'importance, sont discutés par M. Halléguen; p. 90-93 de son *Armorique bretonne, celtique, romaine et*
v.

Les Actes du synode de Vannes ont la même valeur démonstrative, relativement à l'organisation ecclésiastique de la III^e Lyonnaise, que la *Notice des Dignités de l'empire* ou la *Notice des Provinces*, pour ce qui touche à l'état civil et militaire du pays. Les noms des huit évêques de la province armoricaine, appelés à se réunir dans l'église de Vannes par le métropolitain de Tours, montrent que chacune des cités de cette province, moins une, avait son évêque : donc les cités des Osismes et des Curiosolites ont possédé chacune le leur, comme elles ont eu leur préfet militaire et leur sénat municipal. Nous en avons la preuve, au moins pour l'une d'elles : en effet, parmi les trente-deux évêques rassemblés, en 511, au concile d'Orléans par l'ordre de Clovis; avec saint Melaine de Rennes et les évêques de Tours, du Mans, de Nantes, d'Angers, on voit figurer Litharedus, évêque des Osismes (1). Ainsi les Osismes ont envoyé leurs évêques gallo-romains aux grandes solennités religieuses de 511 et de 462, et ils n'ont pas reçu le flambeau de la foi des mains

chrétienne. Il remarque que le roi gallo-romain des Vénètes, Eusebius, qui pria Melaine de venir à Prima-Villa pour lui rendre la santé ainsi qu'à sa fille Aspasia, était un chrétien. On a vu que saint Aubin, évêque d'Angers, appartenait à une famille vénète; il en était de même de saint Melaine.

(1) On a voulu remplacer *Oximensis* par *Sagiensis* et voir dans Litharedus, du concile d'Orléans, un évêque de Séez, mais c'est à tort, comme le remarque M. Hauréau, après Ménage. « Eundem (Litharedum) antecessores nostri, alia conjectura, Sagiensibus episcopis annumeravere; sed perperam, ut videtur, Egidio Menagio teste. De Litharedo quidem nulla in Cornubiensibus tabulis mentio reperitur... » (Gall. Christ., t. XIV, Eccles. Corisopitensis, p. 873). La dénomination d'*Oximensis*, évidemment gallo-romaine, ne disparut même pas après la création des évêchés bretons : car un fragment des archives du Mont Saint-Michel, transcrit par Sirmond et qu'il a inséré parmi ses *Analectes* aux capitulaires de Charles-le-Chauve, cite parmi les évêques que Nominoë contraignit de se démettre un évêque *Oximensis*, à côté de ceux de Vannes, d'Aleth, et des Corisopites.

des émigrés bretons. Ajoutons que nous sommes médiocrement touché de la remarque faite quelque part par M. de Courson, que ni les catalogues, ni les légendes n'autorisent à croire qu'Albinus et Libéralis fussent évêques chez les Curiosolites et les Osismes. Ces catalogues et ces légendes sont d'origine bretonne; et entre la tradition gallo-romaine et la tradition bretonne, le désordre des temps a amené, au ^v^e siècle, comme une solution de continuité. Quoi d'étonnant, en effet, que l'œuvre de l'évangélisation de l'Armorique par les continuateurs de saint Martin de Tours, ait fini par être reléguée dans l'ombre et pour ainsi dire effacée de la mémoire par les travaux plus récents des missionnaires venus de l'île de Bretagne, et surtout par l'installation d'une population nouvelle qui apportait sur le continent son organisation religieuse et qui ne respecta pas celle qu'elle trouva établie! (1)

(1) Les traditions des églises de la Basse-Armorique laissent planer la plus grande obscurité sur les premiers temps de l'histoire du christianisme dans cette contrée : Tillemont a fait cette remarque (*Mém. Ecclésiast.*, t. XVI, n° 5, p. 772), et M. Hauréau, parvenu dans le *Gallia Christiana* à cette portion de l'histoire de la province de Tours, en a éprouvé la justesse. Sur bien des points il renonce à établir rien de certain : « *tot dubia solvere non licuit.* » On ne sait, en effet, si l'évêque Chorentin des anciens registres du diocèse de Quimper est le même que l'évêque Chariaton qui assista, en 453, au concile d'Angers. Même incertitude sur le successeur de Chorentin, *Guennec*, *Guénégan*, *Conogan*, lequel aurait assisté au Concile de Vannes, en 462, d'après ce qu'on lit dans le bréviaire du diocèse de Quimper. « De nombreux indices (on ne les fait pas connaître) tendent à montrer qu'Albinus, un des cinq évêques suffragants qui parurent à ce synode, est précisément *Guennus* (ipsium esse Guennum), évêque de Quimper, dont le nom est traduit en latin. » *Breviar. Corisop. pars autumn.*, *De Comm. Pontif.*, d. 16 octob., *S. Gueneganni Corisop. episc.* En effet, le nom breton *Guennoc*, *Guennec* répond au nom latin *Albinus*.

Tout cela est assurément fort douteux et ne mérite pas une grande con-

XV.

Dans les confuses dissertations qui ont tant contribué à obscurcir la question des origines de la Petite-Bretagne, l'abbé Gallet (1) place un corps de Bretons à côté des Armoricaains sous les drapeaux d'Aëtius; à la bataille des plaines catalauniques. Le savant abbé a cru pouvoir remplacer par le nom des *Britones* celui des *Briones* ou *Breones*, écrit, au reste, de plusieurs autres façons dans les différents textes de l'Histoire de Jornandès. Mais la leçon véritable est indiquée par un vers de Fortunat, qui fait connaître à la fois le vrai nom du peuple et sa résidence (2), et ce sont bien les Bréons dont l'historien des Goths a signalé la présence parmi les troupes du patrice. La première apparition des Bretons dans les fastes de la Gaule ne date donc pas de 451; il convient de la reculer de plusieurs années. En effet, Tillemont remarque que, suivant les plus habiles, les Bretons ne passèrent sur le continent que vers 460 (3). Les savants français du xvii^e siècle rejetaient donc la fable de Conan Mériadec et de l'établisse-

flance : mais s'il est difficile d'établir un accord satisfaisant entre les traditions des églises bretonnes et les monuments authentiques de l'église des Gaules, ce n'est pas un motif pour méconnaître l'autorité de ces monuments. On ne peut supposer que le christianisme ait été apporté pour la première fois dans la Basse-Armorique par les émigrés de l'île de Bretagne, quand on voit huit évêques gallo-romains mentionnés pour la province de Tours au synode tenu à Vannes, et un autre évêque gallo-romain représenter l'église des Osismes, en 511, au Concile d'Orléans.

(1) *Mémoires sur l'établissement des Bretons*, dans D. Morice, *Hist. de Bret.* t. I.

(2) *Qua vicina sedent Breonum loca perge per Alpem.*

(Vit. S. Martin., lib. IV.)

(3) *Mémoir. Ecclés.*, t. XVI, p. 773.

ment de 383; et l'émigration bretonne était à leurs yeux contemporaine de l'invasion des Saxons dans l'île de Bretagne. D'après Dom Le Gallois, « ce doit être désormais un point fixé dans l'histoire de la Bretagne que les Bretons ne vinrent deçà la mer, en état d'y faire un corps de république et d'y être considérés comme une nation distincte, que vers 456 (1). »

C'est aussi le sentiment des continuateurs et des disciples modernes du savant bénédictin, et notamment de MM. de Courson et de la Bordérie; seulement le premier, distinguant avec beaucoup de raison, ce nous semble, entre le mouvement de l'émigration et l'établissement en corps de peuple, fait remonter les émigrations des insulaires à une trentaine d'années avant le début des irruptions saxonnes, à cause des ravages des Pictes et des Scots. Telle est l'opinion dominante sur l'époque de l'établissement des Bretons dans l'Armorique; et nous avons tenu à la rappeler ici, avant d'exposer le fait principal sur lequel cette opinion repose et qui ne pouvait être omis dans ces recherches sur l'Armorique.

Après avoir rapporté que les projets ambitieux du roi Euric sur la Gaule entière étaient connus de la cour de Ravenne, l'historien des Goths ajoute : « L'empereur Anthème demanda aussitôt le secours des Bretons, et leur roi Riothime (2), ve-

(1) Cité par M. de Courson.

(2) Sidoine Apollinaire, qui était en correspondance avec ce roi, l'appelle Riotham, et cette leçon est préférable. Il convient toutefois de la corriger et de retrancher le signe de l'aspiration. Ainsi que Zeuss l'a remarqué, p. 89 de sa *Grammaire Celtique*, la vraie terminaison de ce mot se trouve dans le nom britto-romain *Cunotam*, n° 2779 des Inscriptions d'Orelli, et dans *Conatam*, *Woratam* au Cartulaire de Redon. Le livre de Landaf donne le nom entier sous sa forme cambrienne ou kymrique, *Riatam*, *Riataf*. Le même celtiste a encore remarqué que dans la foule très-considérable des noms gaulois qui nous ont été conservés par César, par Pline, par les itiné-

nant avec douze mille hommes, après avoir traversé l'Océan sur des vaisseaux, fut reçu dans la cité de Bourges. Euric, le roi des Visigoths, conduisant une armée innombrable, arriva près des Bretons; et, après de longs combats, il vainquit Riothime avant que les Romains opérassent leur jonction avec ce roi. Riothime, ayant perdu une grande partie de son armée, parvint, avec ce qu'il put recueillir de fuyards, chez les Burgondes, nation voisine et qui était alors alliée aux Romains (1). » Le même fait est mentionné plus brièvement par Grégoire de Tours au chap. 18 du liv. II de son Histoire : « Les Bretons furent chassés du Berry par les Goths et beaucoup d'entre eux furent tués à Bourg-Déols (2), » ou Bourgdieu, près de Châteauroux.

Anthème ayant été revêtu de la pourpre au mois d'août de

raires et généralement par tous les écrivains latins, on voit que des trois aspirations gutturale, dentale et labiale que les Grecs représentaient par X, Θ, Φ ou l'esprit rude, les Celtes, comme les Latins, n'avaient que la dernière PH, F : quant au T aspiré, il leur manquait complètement. D'où vient donc le signe de l'aspiration dans le texte de Sidoine Apollinaire, *Riothamus*, puisque l'aspirée dentale n'est pas de provenance celtique? Que ce soit une simple superfétation d'écriture, ou la marque d'une modification introduite dans la prononciation du latin par les gosiers germaniques, toujours est-il qu'il abonde dans les manuscrits latins du moyen âge, et Ducauge a fait observer que l'aspirée fut alors étrangement prodiguée dans l'écriture. Quant à la profusion du signe de l'aspiration dans les trois idiomes celtiques du rameau breton, à savoir le cornique, le kymrique et l'armoricain, elle date peut-être de la singulière réforme orthographique que les dialectes du pays de Galles et du Cornwal ont particulièrement subie et qui permettait à Geoffroy de Monmouth de les distinguer de l'ancien breton.

(1) *Jorn. De reb. Get.*, c. 45.

(2) On le trouve encore dans la Chroniq. de Sigebert, *ad. ann.* 470, ainsi que dans la Chroniq. de Fréculfe, mort évêque de Lisieux vers l'an 850, lib. V, c. 17; mais ce dernier, en copiant Jornandès, a omis les mots *oceanò e navibus egressus*. Nous remarquons la même omission dans l'*Annuaire historique de Bretagne* pour 1862, p. 2., où ce passage est rappelé.

l'année 467, nous avons la limite inférieure du temps auquel appartient l'arrivée de Riotam dans le pays des Bituriges. Écoutons maintenant Sidoine Apollinaire, il va nous donner quelques détails sur ces Bretons. C'est dans la lettre où il raconte le procès et la condamnation du préfet des Gaules, Arvande. Les trois députés de la Gaule qui vinrent à Rome soutenir l'accusation, « parmi les autres griefs qu'ils devaient faire valoir au nom des provinces, apportaient au Sénat une lettre dictée par Arvande : telle était la déclaration d'un commis de la préfecture qui s'était laissé gagner. Ce papier semblait être adressé au roi des Goths, et son auteur dissuadait Euric de faire la paix avec l'empereur grec (c'est-à-dire Anthème, venu de l'Orient et nommé par Léon); il montrait qu'il fallait attaquer les Bretons, qui avaient pris position sur la Loire, et il assurait que, d'après le droit des nations, la Gaule devait être partagée avec les Burgondes..... » Ce procès célèbre où le Sénat de Rome, appelé à condamner un préfet du Prétoire sur la dénonciation des provinces, put se croire ramené aux beaux jours de sa puissance, est de l'année 469, comme on le voit dans la Chronique de Cassiodore. Il y avait donc, à cette date, un corps de Bretons armés au sud de la Loire; et, selon toute apparence, ils y étaient arrivés en 468. Sidoine en parle encore dans un autre endroit de sa correspondance où l'on voit que les Gallo-Romains avaient eu plus d'une fois à souffrir de ces auxiliaires de l'empereur. La neuvième lettre du III^e livre est adressée à Riotam, auquel il écrit comme à un ami, *Riothamo suo*. « Nous vous écrivons encore dans le même style, car nous joignons une plainte au salut que nous vous adressons. » Et Sidoine, après avoir loué Riotam de la modestie qui le porte à rougir même des fautes dont il n'est pas personnellement coupable, raconte qu'un pauvre courrier se plaint qu'on lui a enlevé ses esclaves et qu'il accuse les Bretons de les avoir détournés, *Britannis*

clam sollicitantibus. Sidoine espère que cet étranger pourra prouver le fait qu'il reproche aux Bretons, s'il parvient à se faire écouter au milieu de cette troupe de gens armés, querelleurs, emportés, que leur courage, leur nombre et la vie des camps ont remplis d'un insolent orgueil. »

Les Bretons ayant pris position dans le pays des Bituriges, dans le courant de l'année 468, et leur désastre près de Châteauroux étant de 470 ou de 471, il n'est pas nécessaire de supposer que Sidoine Apollinaire connaissait Riotam avant l'arrivée de ce chef sur les bords de la Loire. Mais d'où viennent ces auxiliaires de la cause impériale qui exercent leurs déprédations en pays ami, jusque sur les confins de l'Auvergne? De l'île de Bretagne ou de l'Armorique? A ne consulter que le texte même de Jornandès, la réponse à cette question ne saurait être douteuse. Riotam, avec ses douze mille hommes, était de l'île de Bretagne; et il avait franchi l'Océan sur des vaisseaux, *navibus ex Oceano veniens*, pour servir l'empereur Anthème sur le continent. Dom Lobineau n'hésite pas sur ce point (1); et Gibbon, après avoir remarqué que les Romains abandonnèrent la Bretagne sous le règne d'Honorius, ajoute que les services volontaires de l'amitié nationale succédèrent aux devoirs de l'obéissance et de la protection. Puis, afin de justifier cette assertion, il dit en note : Bède n'a point omis le secours passager des légions contre les Pictes et les Scots, et nous offrirons bientôt la preuve la plus authentique d'une levée de douze mille hommes que les Bretons indépendants fournirent à Anthémius pour la guerre des Gaules. » (2) Telle est, ce semble, la façon la plus naturelle d'interpréter le passage de l'historien des Goths; mais elle n'a pas été généralement suivie. « On peut

(1) *Hist. de Bretagne*, liv. 1, p. 8.

(2) *Hist. de la decad. de l'Emp.*, c. 31.

douter, dit M. H. Martin, que Riothime soit venu directement de l'île avec sa petite armée : il était probablement établi depuis plusieurs années en Armorique, lorsqu'Anthémius l'appela au secours de l'empire comme allié, non comme sujet, et lui donna des cantonnements dans le pays Biturige en le chargeant de défendre les bords de la Loire contre les Goths. » (1) Cette opinion n'est pas nouvelle. En effet, les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* écrivent qu'en l'année 473 les Bretons s'étaient déjà fixés dans l'Armorique avec leur roi Riotam (2); et Tillemont place leur établissement aux environs du pays de Nantes (3). Les savants écrivains énoncent cette opinion à propos de la lettre où Sidoine Apollinaire parle du voyage de l'évêque breton Riocat, qu'un autre Breton, Fauste, évêque de Riez, né pareillement dans l'île de Bretagne, avait chargé de porter quelques-uns de ses écrits à ses compatriotes. Pourquoi supposent-ils donc que les compatriotes de Fauste avaient, dès cette époque, leur résidence dans la Basse-Armorique? Ce n'est pas apparemment pour épargner à Riocat une partie de la fatigue du voyage, puisque les écrivains du temps et les récits des hagiographes montrent combien étaient nombreuses et fréquentes les relations entre les habitants de l'île et ceux du continent. Mais l'hypothèse de la colonisation d'une partie de l'Armorique par les Bretons qui reconnaissaient pour roi Riotam n'est exposée nulle part aussi complètement que dans l'*Annuaire historique et archéologique* de la Bretagne (4). Après avoir rapporté qu'ils se rendirent dans le Berry au nombre de douze mille hommes, pour défendre ce pays contre les attaques des

(1) *Hist. de Fr.*, t. 1^{er}, p. 396.

(2) T. II, p. 616.

(3) *Mém. Ecclès.*, t. XVI, p. 421.

(4) *Ann.* 1862, p. 3.

Visigoths, l'auteur ajoute : « Le chiffre seul de cette armée, le rôle important des Bretons en cette circonstance dénotent un établissement déjà fort considérable. Il y a tout lieu de croire qu'il était formé sur les côtes de notre péninsule les plus voisines de la Loire, c'est-à-dire sur celle du pays de Vannes; mais tenant compte de l'importance numérique dont il devait être pour fournir un pareil nombre de troupes, nous croyons très-volontiers avec D. Le Gallois que les colonies bretonnes d'où sortit cette armée s'étendaient du côté de l'ouest au-delà des limites du pays de Vannes, dans le sud du territoire osismien. » Et un peu plus loin : « On peut croire que Riothime, avant son expédition dans le Berry, étendait sa puissance sur tout le pays de Vannes. Mais, après la catastrophe de Déols en 470, il en dut être autrement. » (1) Et voici comment l'auteur termine l'histoire de ce chef : « Il se sauva avec le reste de son armée chez les Burgondes. On ne parle plus de lui depuis lors. Revint-il en Armorique? Apparemment, puisqu'il ne succomba pas dans la bataille. Mais ce désastre ne put manquer d'affaiblir beaucoup la grande colonie dont il était le chef. Pour relever dans le sud de notre péninsule, soit au pays des Vénètes, soit en celui des Osismes, quelque souveraineté bretonne forte et durable, il fallut attendre ce que le temps ne pouvait d'ailleurs manquer d'apporter, c'est-à-dire de nouvelles émigrations. »

C'est ainsi que Riotam est présenté comme le premier roi des Bretons de l'Armorique; et pourtant l'unique point de départ de toute cette exposition est le texte que l'on a lu et où Jornandès dit positivement que les Bretons traversèrent l'Océan pour venir au secours d'Anthème. A cette hypothèse que l'école bretonne moderne s'efforce de transformer en un fait positif, nous ne voyons en réalité de fondement que l'o-

(1) *Ibid.*, p. 15.

pinion suivante : c'est que, de l'autre côté de la Manche, les Bretons, qui ne pouvaient se défendre eux-mêmes, n'étaient guère en état de soutenir l'empereur.

Mais, d'autre part, les Bretons, qui s'étaient dès lors réfugiés en Armorique, étaient-ils à même de fournir une armée aussi considérable? Ce n'est pas l'opinion de M. Halléguen (1). « L'émigration bretonne, par familles plus ou moins nombreuses, la seule mentionnée dans les auteurs de l'époque, et qui ne faisait que commencer de 460 à 470, ne pouvait avoir acquis en quelques années assez de consistance pour fournir un corps d'armée important. De ce côté il y a donc non difficulté, mais impossibilité. On aura beau recruter les pauvres Bretons réfugiés, clair-semés sur toute la côte du sud de la Loire au promontoire armoricain, on n'y trouvera pas l'armée de Riothime. »

Ces deux opinions qui se combattent doivent-elles être acceptées, comme si chacune d'elles était parfaitement établie? Tel a été le tort d'un récent travail intitulé *Ethnographie des Britanni*, où s'est glissée une singulière hypothèse, nouvelle assurément, comme dit l'auteur, et d'après laquelle Riotam serait un indigène, chef des Bretons qui formaient le fond primitif et persistant de la population de l'Armorique. Ces Bretons, n'ayant jamais cessé d'habiter le pays, se seraient relevés au v^e siècle par l'abaissement de la classe supérieure et conquérante composée des tribus belges devenues gallo-romaines, et, ranimés par les émigrations des insulaires, auraient repris leur ancien nom et un rôle politique.

Quelle que soit la valeur du système qui voit dans les *Britanni* un antique et puissant rameau de la famille celtique, et qui leur rapporte à peu près tout ce que les Triades de l'île de Bretagne et, à leur exemple, les historiens modernes

(1) Second Mémoire sur la Bretagne, p. 13.

ont attribué aux Kymry, une saine critique commande de lui refuser l'appui de Riotam, en qui l'on ne peut voir un fils de l'Armorique, puisqu'il vient de l'île de Bretagne. Et il n'est pas aussi difficile qu'on paraît le croire de comprendre que cette île ait envoyé douze mille soldats aux Romains vers l'an 470. La guerre civile et étrangère qui avait armé tous les bras, les innombrables fléaux qui s'étaient appesantis sur le pays depuis le commencement du v^e siècle, durent y propager, avec le regret de la domination romaine, le désir et le besoin de chercher une nouvelle patrie. Et d'ailleurs, pourquoi un chef breton, appelé Riotam, n'aurait-il pas été en état de recruter des soldats pour le service de l'empereur, quand il est constant que, quelques années plus tard, le flot de l'émigration amena sur le continent un nombre d'exilés bien plus considérable? Nous acceptons donc le témoignage de Jornandès dans son entier, sans y rien retrancher et tel qu'il nous le donne; et il nous paraît convenable de voir dans le correspondant de Sidoine Apollinaire non pas un roi des Bretons établis à cette date en corps de peuple dans l'Armorique, mais simplement un chef de bande enrôlé avec ses insulaires pour le compte de l'empire.

Un chroniqueur fort érudit du xi^e siècle, Sigebert de Gemblours (1), s'est aussi demandé, comme nous, quel était ce Riotam, et il remarque que l'histoire des Bretons, où l'on relate avec ordre les noms et les faits des rois de cette contrée, est muette sur ce personnage. De ce que Riotam ne figure pas dans les catalogues des monarques de l'île, faut-il conclure qu'il a obtenu une royauté autre part, dans l'Armorique par exemple? Ce serait donner au titre de roi une valeur et une signification qu'il n'avait pas au v^e siècle. Ainsi qu'on l'a plus d'une fois remarqué, le titre de roi est celui que les

(1) Sigebert. Gemblac. *Chronogr.*, ann. 470.

chefs barbares prennent le plus souvent dans leurs rapports avec les Romains et que ceux-ci leur accordent volontiers. On les trouvait même modestes, s'il leur suffisait. Procope dit en parlant de l'Ostrogoth Théodoric : « Il se contenta toute sa vie du titre de roi que les barbares ont coutume de donner à leurs chefs. » (1) Théodoric fit preuve de modestie en ne prenant pas le titre de l'une des grandes dignités de l'empire. Aussi les Grecs, ne voulant pas se servir du terme *basileus* pour désigner ces nombreux rois d'aventure, avaient forgé *regas*, mot latin grécisé. Riotam, traité comme nous l'avons vu par Sidoine Apollinaire avec une entière familiarité, n'est donc, à nos yeux, que le général des Bretons à qui l'empereur Anthème a donné des cantonnements sur les bords de la Loire. Mais revenons à la remarque très-intéressante que Sigebert a faite à propos de ce personnage. Voici dans quels termes il continue : « Si nous acceptons les récits de l'histoire des Bretons, c'est à cette place qu'il faut mettre les hauts faits du très-célèbre roi Arthur, qui obtint le royaume de Bretagne après son père Vtherpendragon. Mais dans les autres histoires, nous ne trouvons aucune mention d'Arthur. » Le chroniqueur ne croit donc pas à l'existence de ce monarque; ce qui ne l'empêche pas de rapporter ses exploits fabuleux et son expédition en France, sa venue à Paris et son retour dans l'île après une absence de neuf années. Selon Witraker, Arthur, souverain des Silures, combattit sous les ordres d'Ambroise Aurélien, pendragon des Bretons, lequel est de la fin du v^e siècle. Ainsi les temps conviennent ou à peu près, et l'on pourrait être tenté de voir dans Riotam le type historique du fameux Arthur. A ce compte, l'imagination des peuples bretons aurait changé le désastre de Bourg-Déols en une campagne triomphante. Il semble, en effet, que le temps, aidé

(1) Bell. Goth., lib. I, c. 1.

par les fictions des poètes, ait opéré cette métamorphose. M. de Belloguet, après avoir remarqué que le souvenir de l'expédition de Riotam dans l'Aquitaine, au ^v^e siècle, s'est conservé chez les Bretons, ajoute : « Les Triades en ont fait honneur à Casswallaun, le héros de l'indépendance nationale; et, plus tard, les romanciers l'ont attribuée à Arthur. Il existait, dit-il autre part, une tradition qui attribuait la fondation du château de Blois aux Bretons du roi Arthur, conquérant des Gaules, ce qui pourrait se rapporter à l'expédition de Riothime. » (1) Quoi qu'il en soit de ce point de vue nouveau, dont la critique littéraire pourra peut-être tirer quelque parti, et s'il est vrai que la poésie se soit emparée de ce personnage pour en faire le héros immortel de la race bretonne, l'histoire doit procéder, ce semble, avec plus de circonspection. Étrange fortune que celle de cet insulaire, chef de bande au service d'Anthème et ami de Sidoine Apollinaire! Après avoir été le Casswallaun des Kymry et le grand Arthur du cycle de la Table-Ronde, les recherches des érudits modernes en ont fait tour-à-tour et le roi des Bretons régénérés de l'Armorique, et le premier monarque des réfugiés qui prirent terre dans ce pays. Nous regrettons que les continuateurs modernes de D. Lobineau, se séparant sur ce point de leur maître, aient placé ce nom en tête des annales de la Petite-Bretagne. Après les avoir heureusement débarrassées du mensonge de la dynastie conanienne, ils auraient dû, ce semble, hésiter à lui substituer un personnage historique à la vérité, mais seulement dans les limites où nous le connaissons d'après Jor-nandès.

(1) *Ethnogénie gaul.*, t. II, p. 259 et 261.

XVI.

Revenons aux Armoricaïns : le peu que l'on sait de leur histoire pendant le dernier tiers du v^e siècle est éclairé par un passage de Procope. Au chap. 12 du livre I^{er} de la *Guerre des Goths*, l'historien remarque d'abord que les Armoricaïns, qui avaient autrefois obéi aux Romains avec tout le reste de la Gaule (1), étaient libres comme les Francs, leurs plus proches voisins, et comme les autres nations voisines, Thuringiens, Burgondes, Suèves, Alamans (2). Ce texte, rapproché de celui de Zosime déjà cité, montre clairement l'indépendance des cités armoricaïnes; et l'observation faite un peu plus loin par Procope, que les Armoricaïns avaient changé l'ancienne forme de leur gouvernement (3), complète encore la démonstration. Ce qui suit se rapporte aux derniers temps de leur autonomie : « Les Visigoths, ayant fait irruption dans l'empire romain, soumirent à leur domination et réduisirent à l'état de tributaires les provinces de la Gaule situées à l'ouest du Rhône. » Ici Procope parle et des événements qui arrivèrent après la mort d'Egidius, en 464, époque à laquelle Idace rapporte que le roi Théodoric s'empara des contrées que ce général conservait encore à l'empire; et de la guerre que le roi Euric commença par la défaite des Bretons de Riotam, et qui lui donna les cités de la 1^{re} Aquitaine que les Visigoths ne possédaient pas encore, une bonne partie de la 1^{re} Aquitaine, et enfin le pays des Arvernes que Julius Népos leur

(1) Ἐν πάσῃ τῇ ἄλλῃ Γαλλίᾳ Ῥωμαίων' ἐκ παλαιῶν κατήχοι. (Bell. Goth., I, 12.)

(2) αὐτόνομοι ἄπαντες. *Ibid.*

(3) πολιτείας ἣν εἶχον πάλαι καταβαλόντας. *Ibid.*

céda en 475. « Les Armoricaains, dit Procope, étaient alors les alliés des Romains et ils combattaient pour eux. (1) » Un grand changement s'était donc opéré dans les dispositions de ce peuple qui, après s'être séparé de l'empire en 409, avait repoussé, vers l'an 416, les tentatives d'Exsupérance pour le faire rentrer dans le devoir. Vainement Aétius avait établi, en 439, les Alains dans l'Orléanais, sur les frontières même de la contrée rebelle, afin de la contenir : préservés des ravages de ces redoutables hôtes par l'intercession de l'évêque d'Auxerre, les Armoricaains, en 444, avaient essayé de reprendre Tours, la capitale de la ^{me} Lyonnaise, que vint défendre Majorien, et ils avaient soutenu un siège dans Chinon contre un autre général romain, Egidius. Mais, vers l'année 450, le sentiment du péril que faisait courir l'invasion hunnique à toute la Gaule rapprocha les Armoricaains du patrice, et à partir de cette époque, ces rebelles, sévèrement appréciés par le biographe de saint Germain, devinrent les alliés et les amis de l'empire, parce qu'ils n'avaient plus à redouter les tentatives des officiers du Prétoire. Nulle entrave aux rapports des cités de l'Armorique avec les cités de la domination romaine : vers l'an 462 le métropolitain de Tours réunit dans la capitale des Vénètes tous les évêques de sa province ecclésiastique, et les évêques d'Angers et du Mans furent les seuls que les malheurs de la guerre empêchèrent de répondre à son appel. Assurément Perpétuus (saint Perpet) n'eût pas obtenu cette autorisation quelques années plus tard, quand sa métropole tomba au pouvoir des Visigoths. Les Armoricaains, ennemis des Huns, le sont également des Visigoths. Il est fort probable qu'ils virent avec plaisir le Breton Riotam remonter la Loire avec ses douze mille insulaires pour aller prendre position dans le Berry; et ils devaient figurer au traité qui unis-

(1) Ἀρβόρουχοι τότε Ῥωμαίων στρατιῶται γεγενημένοι. *Ibid.*

sait l'empereur Anthème et les Burgondes contre les entreprises d'Euric. Disons mieux : les Armoricaïns étaient devenus alors, selon l'expression de Procope, les soldats de l'empire. Quand les Bretons, expulsés du Berri, se furent réfugiés chez les Burgondes, un Romain, le comte Paul, avec une armée franco-romaine, alla attaquer les Visigoths et remporta sur eux quelques avantages. Ces derniers avaient pour alliés les Saxons qui étaient venus par la Loire. Le roi des Saxons Odoacre s'avança jusqu'à Angers, où le roi Childéric n'arriva que le jour suivant, et, après avoir tué le comte Paul, s'empara de la ville. Mais les Romains firent la guerre avec tant de vigueur que les Saxons prirent la fuite et abandonnèrent beaucoup de leurs hommes au glaive des vainqueurs; leurs îles furent prises par les Francs (1). Tels sont les événements dont fut le théâtre cette partie de l'Armorique après le désastre des Bretons à Bourg-Déols, en l'année 471 : ils ne nous sont connus que par le récit beaucoup trop succinct et assez obscur de Grégoire de Tours et de quelques autres chroniqueurs latins. Procope, qui n'en parle pas, a surtout insisté sur la lutte que les Armoricaïns eurent à soutenir contre les Francs : ici tout est net et clair et ne présente aucune difficulté. « Voulant soumettre ce peuple voisin de leurs frontières et qui avait changé l'ancienne forme de son gouvernement, les Francs le fatiguaient de leurs pillages et l'assaillaient avec toutes leurs forces. Les Armoricaïns déployèrent une grande valeur dans cette guerre où ils prouvèrent leur attachement (2) pour les Romains; et les Francs, voyant qu'ils ne gagnaient rien par la force, demandèrent à devenir leurs amis et à unir les deux peuples par des mariages (3).

(1) *Greg. Tur. Hist.* l. II., c. 18 et 19.

(2) εὐνοίαν.

(3) ἑταιρίζεσθαι τε ἡξίου καὶ ἀλλήλοις κηδεσθαι γίνεσθαι.

La proposition fut acceptée volontiers, car les Armoricaïns et les Francs étaient alors chrétiens; et c'est ainsi que, se réunissant en un seul peuple, ils sont parvenus à une grande puissance. »

Examinons ce texte, dont l'importance est capitale pour l'histoire de l'Armorique à la fin du v^e siècle. Les Armoricaïns, dit l'historien grec, étaient voisins des Francs (1). La guerre dont parle Procope eut donc lieu après l'année 486, c'est-à-dire lorsque Clovis, soutenu par Ragnacaire, roi des Francs de Cambrai, avait déjà dépouillé Syagrius, roi des Romains de Soissons, et étendu sa domination du côté de la Seine. Nous avons donc eu raison de porter les limites de l'Armorique jusqu'à ce fleuve : peut-être même qu'elles le dépassaient. Ce n'était pas trop d'ailleurs des forces réunies de la II^e, de la III^e et d'une partie de la IV^e Lyonnaise pour résister à un peuple qui, à cette époque même, faisait trembler les Thuringiens et les Visigoths (2). Paris était alors une des forteresses de la confédération; et le siège de cette place est assurément l'événement le plus considérable de la guerre des Armoricaïns contre les Francs. Vers le temps où Childéric et le comte Paul, unis aux cités armoricaines, combattaient contre les Visigoths, cette petite ville de la IV^e Lyonnaise avait vu dans ses murs les Francs de Childéric; et la plus glorieuse enfant du *pagus*, devenue plus tard la patronne de Paris, Geneviève, avait ravi à ce roi païen quelques malheureux dont il voulait faire tomber les têtes (3). Lorsque

(1) τούτων ἔχοντες Ἀρμόρυχοι ὄκουν.

(2) « Après la mort d'Odoacre, (493), Thuringiens et Visigoths, redoutant l'accroissement de la puissance des Francs, car le nombre des hommes de ces tribus était devenu très-considérable, et rien de ce qui était à leur portée, τὸς ἐν ποσὶν ὄντας, n'était à l'abri de leur violence, recherchèrent avec ardeur l'alliance des Goths et de Théodoric. » Proc., Bell. Gotth., I, 12.

(3) *Vit. S. Genovefæ*, c. 25. Bolland. die III^e januar.

Clovis résolut de faire la guerre aux Armoricains afin d'étendre sa domination, les Francs, dit Procope, les attaquèrent avec toutes leurs forces. Le *pagus parisiensis* fut le point principal contre lequel ils dirigèrent leurs attaques. Un des plus notables documents de notre histoire, la Vie de sainte Geneviève, écrite dix-huit ans après le trépas de la sainte, qui mourut à la fin du règne de Clovis, rapporte que le *pagus* eut à subir les misères d'un blocus de cinq années; la disette était si grande que beaucoup mouraient de faim (1). La vierge de Nanterre, qui avait autrefois rendu la confiance aux Parisiens au temps de l'invasion des Huns, fut assez heureuse pour leur ramener un grand convoi de vivres. Tel est le récit de l'hagiographe; et l'exposition de Procope permet d'assigner une date à ce blocus de cinq années. Il n'a pu commencer avant 492 ou 493, ainsi que Dubos l'a remarqué : car la paix ne fut rétablie entre les deux peuples que lorsque Clovis et une bonne partie de ses guerriers avaient déjà embrassé le christianisme; et il est constant que le roi des Saliens fut baptisé par saint Remi aux fêtes de Noël de l'an 496. C'est donc en 497, au plus tôt, que les Armoricains acceptèrent la proposition de s'unir avec les Francs.

Si l'évènement que nous venons de mentionner se rapporte à la guerre de Clovis contre l'Armorique, en est-il de même du siège de Nantes? Oui, s'il faut, avec Dubos, attribuer ce siège aux Francs (2). Grégoire de Tours dit seulement qu'il est lien du temps du roi Clovis (3); mais il semble que l'ar-

(1) « Tempore quo obsidionem Parisius quinos (*alias* per bis quinos) per annos, ut aiunt, a Francs perpessa est, pagus ejusdem urbis ita inedia afflictus est, ut fame perisset nonnulli noscantur. » (*Vit. S. Genov. c. 34.*)

(2) *Hist. crit. de la Mon. franç.*, t. III, p. 96 et suiv.

(3) De Glor. martyr., lib. I, c. 60.

mée qui resta soixante jours devant la ville, et qu'une terreur panique dispersa, ne pouvait guère appartenir à un autre peuple; et les Francs avaient intérêt à inquiéter dans la basse Loire les Armoricaïns qu'ils pressaient sur les rives de la Seine. Ou cette armée était venue par mer, comme Dubos le suppose, ou bien encore elle se composait des Francs de Regnomer qui avaient leurs quartiers au Mans, où la *Notice* place des Suèves au commencement de ce siècle. Quant au général Chillo, qui voit dans son désastre un effet de l'intervention des trois saints protecteurs de la ville de Nantes, et qui, touché de ce miracle, demande le baptême, il connaissait donc déjà la religion du Christ, et il avait pour elle les sentiments qui animaient Clovis et la plupart de ses guerriers même avant la bataille de Tolbiac. Telles n'étaient pas encore à cette époque les dispositions des envahisseurs Saxons.

Ce n'est là qu'une conjecture; mais, dût-on n'en tenir aucun compte et placer le siège de Nantes vers l'an 510, comme on l'a fait généralement, il n'en faudrait pas moins admettre ce que Procope atteste de l'indépendance des cités armoricaines dans le dernier tiers du v^e siècle et de la manière dont cette indépendance prit fin. N'ayant jamais été soumis au roi des Romains de Soissons, mais attachés à la cause romaine, qui était celle de la civilisation même dans cette Gaule d'où le pouvoir impérial avait disparu, les Armoricaïns luttèrent courageusement contre les Francs; et telles étaient les ressources dont ils disposaient, que les Francs, désespérant de les vaincre, aimèrent mieux traiter avec eux. C'est ainsi, dit l'historien, que réunis en un seul peuple, ils sont parvenus à une grande puissance. Il semble que la lutte se termina sur les rives de la Seine; car lorsque Clovis se fut établi sur ce fleuve, sa puissance s'étendit sans combats

jusqu'à la Loire (1) : l'Armorique entière reconnut ses lois.

Quel fut le rôle de l'épiscopat armoricain dans la transaction qui livrait aux Francs la plus grande partie des pays compris entre la Seine et la Loire ? Certes, on ne peut douter qu'il ne l'ait favorisée ; car il devait comprendre, à l'exemple de l'évêque de Reims saint Remi et d'Avitus, évêque de Vienne, le besoin qu'avait alors l'Eglise des Gaules d'un chef barbare, mais catholique, pour l'opposer aux Visigoths ariens. Peu d'années après ce grand événement, l'évêque de Rennes, Melanius (2), devient un des principaux conseillers de Clovis, et il fait construire ou réparer par ce monarque un grand nombre d'églises et de monastères. Un évêque de la 1^{re} Lyonnaise, Solennis de Chartres, avait prêché le Christ aux Francs et travaillé activement à leur conversion (3). Déjà nous avons remarqué les noms de plusieurs évêques armoricains au concile tenu à Orléans en l'année 511, et où les Pères réunis protestent de leur dévouement pour Clovis. Mais si ce que l'on sait de saint Melaine et de quelques autres évêques de la 1^{re} Lyonnaise se rapporte parfaitement avec ce que nous apprend Procope du principal motif qui amena une fusion entre les deux peuples ; comme l'historien n'attribue pas au clergé de l'Armorique une part directe dans les négociations, le principal honneur revient ici aux chefs des cités armoricaines. Ce sont eux qui, dans ces graves circonstances, montrèrent autant d'intelligence et de

(1) Tel est le récit du *Gesta Francor.*, c. 14, et de l'archevêque Hincmar, dans la Vie de saint Remi. Ils ajoutent qu'après être devenu maître de la Seine, Clovis confia la garde du château de Melun au négociateur de son mariage avec Clotilde, au Romain Aurélianus.

(2) Clodoveo fit cognitus et ejus strenuus efficitur consiliarius. Vit. S. Melan. auct. coetaneo ; ap. Bolland. 7 januar.

(3) Sigebert. Gemblac. *Chronic.* ad ann. 490.

lumière qu'ils avaient déployé de courage pendant la lutte : eux aussi comprirent qu'il était temps de donner un chef à la Gaule, si l'on voulait préserver ce que le flot montant de la barbarie avait jusque-là respecté de l'ancienne civilisation.

Si nous ne nous faisons pas illusion, ce passage de Procope, même en l'absence des autres textes que nous avons recueillis, suffirait pour établir d'une façon générale l'indépendance des cités armoricaines pendant le cours du v^e siècle ; mais il marque surtout l'importance de la part qu'elles ont prise à la formation de la monarchie française. Et pourtant, tandis que les plus minces abrégés d'histoire mentionnent la victoire de Clovis sur Syagrius, qui lui donna seulement deux ou trois cités, notamment celle de Soissons et peut-être celle de Troyes, c'est à peine si l'on signale habituellement cette lutte des Armoricaïns contre les Francs, à la suite de laquelle les seize cités de la n^e et de la m^e Lyonnaise, et une partie de celles de la iv^e, acceptèrent la domination du roi des Saliens.

XVII.

Tous les renseignements que l'on peut tirer de la curieuse digression de Procope sur l'origine et les progrès de la puissance franque dans les Gaules, ne sont pas encore épuisés.

Avant la cession de l'Auvergne, confirmée par Odoacre en l'année 476 et lorsque les Romains résistaient encore aux envahissements du roi Euric, les cités armoricaines leur avaient envoyé des soldats : l'historien des Goths le dit expressément, et l'on sait que, sous les premiers Mérovingiens, les principales villes de la Gaule avaient leur milice armée que ces monarques convoquaient quelquefois. Mais indépendamment de ces auxiliaires, les généraux de l'empire pouvaient

disposer de troupes régulières ou de campagne, désignées dans la Notice sous le nom de *comitatenses*; ils avaient aussi les *pseudocomitatenses* ou troupes sédentaires. C'est à ces dernières principalement que Procope fait allusion, quand il remarque que « d'autres troupes étaient cantonnées aux extrémités de la Gaule pour la garde du pays. » Il est difficile de ne pas reconnaître ici les dix-sept corps de *castrenses*, *riparii*, *riparioli*, de Lètes ou de *Gentiles*, que la Notice montre sur différents points du territoire compris entre la Seine et la Loire. Ils étaient là plus nombreux qu'ailleurs, et c'était la portion de la Gaule que les invasions avaient le plus épargnée. Quel fut, aux derniers temps de l'indépendance armoricaine, le rôle de ces soldats qui avaient toujours été médiocrement attachés à la cause de l'empire? Ils ne quittèrent pas le pays où ils s'étaient mariés, et où ils avaient leurs champs et leurs serviteurs : non-seulement les Saxons de Bayeux, les Suèves du Mans et les Francs de Rennes, mais les corps de formation romaine, comme ceux d'Alet, de la cité des Namnètes, de la cité des Vénètes, de la cité des Osismes firent cause commune avec les Armoricains. Il faut croire qu'ils contribuèrent à cette longue résistance de l'Armorique dont parle l'historien grec, et dont le siège de Paris fut, selon toute apparence, l'épisode le plus important. Ils acceptèrent le traité qui donnait l'Armorique à Clovis; et Procope remarque qu'en se rangeant sous les ordres d'un roi barbare (1), ils gardèrent la discipline romaine, dernière

(1) C'est aussi ce que firent les troupes romaines de l'Espagne. Isidore de Séville (Ap. Labb. Bibl., p. 70) rapporte qu'elles se mirent au service de Sisebut, qui régna de 612 à 621. Déjà les Visigoths avaient abjuré l'arianisme sous Reccared, en l'année 589. En Espagne comme dans l'Armorique, les troupes romaines ne se rapprochèrent donc de leurs anciens adversaires qu'après que ces derniers eurent embrassé le catholicisme. C'est là un fait du plus haut intérêt pour l'histoire de ce temps.

marque d'honneur militaire et de fidélité au drapeau. Voici comment il s'exprime : « Ces soldats ne pouvant retourner à Rome et ne voulant pas se joindre à leurs ennemis ariens (les Visigoths), se donnèrent, eux et leurs enseignes, ainsi que le pays qu'ils gardaient depuis longtemps pour les Romains, aux *Armoricains* et aux Francs : ils ont conservé et transmis les usages romains à leurs descendants, qui les observent encore aujourd'hui. Leur service continue d'être réglé ainsi qu'il l'était autrefois : ils se rangent en bataille sous leurs propres enseignes, et ils suivent toujours les coutumes de leur pays : Romains pour tout le reste de leur costume, ils ont aussi la chaussure du soldat romain. » (1)

Lorsqu'après la sécession les rapports furent rompus entre l'Armorique et le Prétoire des Gaules, les préfets militaires qui les commandaient devinrent indépendants. Il se peut que quelques-uns de ces *præfecti* aient pris alors le titre de roi, comme fit à Soissons le fils de Syagrius : ainsi s'expliqueraient la royauté du Franc Regnomer au Mans, et surtout celle du Romain Eusébius chez les Vénètes. De toutes les conjectures qui ont été avancées à propos de ce personnage, qui, dans la Vie de saint Melaine, est décoré du titre de *Rex Venetensis* et va porter le ravage à Combléssac avec son armée : magistrat municipal devenu le tyran de sa ville natale; monarque indigène sorti des troubles qui suivirent la révolte de l'an 409; la meilleure est assurément celle de M. Halléguen, qui voit dans Eusébius le préfet des Maures Vénètes (2). Le pouvoir sera donc allé là où se trouvait la

(1) La *caliga*, s'il faut lire avec Grotius ὑποδήμασι au lieu de διαδήμασι que porte le texte de Guill. Dindorff; Bonn., 1833, dans la *Collection byzantine* de Niebuhr.

(2) *Ann. hist. de Bretagne*, de l'an. 1862, p. 15; *Cartul. de Redon*, Prolég., p. 140; *Armoriq. bretonn.*, p. 153.

force : puis, ce contemporain de l'évêque de Rennes, s'il vivait encore au temps du traité passé avec les Francs, aura exercé son autorité au nom de Clovis, comme ses prédécesseurs dans le pays des Vénètes commandaient au nom de l'empereur. Faut-il aussi, avec le courageux investigateur des antiquités de la Basse-Armorique, reconnaître un préfet des Maures Osismiens, et le prédécesseur immédiat du fameux Comore, dans le comte Romélius, que l'hagiographe de saint Guennaël nous montre établi avec sa femme Lætitia au fond de la rade de Brest, non loin des lieux où s'élèvera bientôt la célèbre abbaye de Landévennec? Contentons-nous de remarquer que le titre de comte donné à Romélius indique qu'il a tenu un rang élevé dans l'ancienne hiérarchie civile ou militaire des Romains, ou bien qu'il commande dans le pays des Osismes au nom des monarques francs; et encore que l'héritier de cette noble famille catholique et gallo-romaine porte un nom du pays, *Guennaël*, l'Ange blanc; et enfin que le gallo-romain Guennaël succède au fondateur de l'abbaye, au breton saint Guenolé, et est remplacé lui-même au monastère par un autre gallo-romain, par un abbé de sa famille (1). Ainsi s'opérait la fusion entre les Romains, les Armoricaïns et les Bretons qui étaient venus chercher un asile sur cette côte hospitalière.

Si l'on ne peut affirmer que Romélius ait été préfet des soldats romains cantonnés chez les Osismes, ou comte des Francs dans le pays, double conjecture assurément fort admissible, mais qu'aucun texte ne vient appuyer : avec Comore (Conomor, Conmor, Conomer) le doute n'est plus guère possible. Il est qualifié lieutenant du roi de Paris Childebert dans

(1) *Discipulus ejus et in rectitudine sanguinis ei junctus assumitur in abbatem. De s^o Guennaëlo, d. 1111^a novembr. ; cité dans l'Armor. bretonn., p. 443.*

la Basse-Armorique, ainsi qu'on le voit dans la Chronique de Saint-Brieuc : *Mediante Comoro præfecto suo et locum tenente in Britannia*; les Actes de saint Melair, les Viés de saint Goueznou et de saint Hervé le citent quatre fois comme préfet des Francs. Comore, qui habite le pays des Osismes, exerce aussi les droits de la souveraineté franque dans la partie du pays des Curiosolites à laquelle la grande émigration des Bretons Domnonéens, conduits par Riwal en l'année 513, apporte le nom de Domnonée. Alors commencent les rapports des Bretons avec les rois francs : ceux-ci disposent des immunités, des dignités, des terres. C'est à Childebart que s'adresse saint Tugdual; à ce monarque que les hommes de Tréguier demandent Tugdual pour évêque; c'est à Paris que saint Lunnair va porter lui-même ses requêtes. Le traité passé par les cités armoricaines après l'année 497, et la conversion de Clovis, ont eu pour résultat d'établir la domination franque dans toute l'étendue de la péninsule. Mais laissons Comore et sa dramatique histoire qui appartient à un temps où l'Armorique indépendante avait achevé ses destinées.

Les troupes placées par la Notice aux extrémités de la Gaule, et qui s'y trouvaient encore au milieu du *vi^e* siècle, sont autant de colonies militaires qui ont exercé une grande influence dans les contrées où elles étaient depuis longtemps établies. Certes, il devait y avoir beaucoup de chrétiens parmi les officiers et les soldats d'un gouvernement qui, depuis que le christianisme était monté sur le trône avec Constantin, travaillait par la persécution et par les rigueurs au triomphe de la foi nouvelle; et d'ailleurs Procope n'a-t-il pas remarqué que ces troupes étaient catholiques? Aussi, lors même que nous ne saurions pas qu'un évêque des Osismes, Litharedus, assista, en 511, au concile d'Orléans avec les autres évêques de la domination du roi Clovis, la seule présence d'un corps de *Martenses* à Alet, des Maures Vénètes

à Vannes et des Maures Osismiaks chez les Osismes, et l'exemple que donnaient autour d'elles les familles de ces soldats qui suivaient la religion du Christ, nous empêcheraient d'accepter l'assertion des érudits modernes de l'école bretonne que les émigrés de l'île ont implanté dans la péninsule la foi et la morale de l'Évangile. Le tableau qu'ils présentent de ce pays est d'une suffisante exactitude si on l'applique à cette partie du ^{vi}^e siècle que M. Halléguen appelle heureusement le temps du chaos armorico-breton; mais pour la fin du ^v^e siècle il manque de vérité. Pourquoi supposer d'ailleurs que les missionnaires gallo-romains n'ont pas pénétré chez les Osismes et les Curiosolites? Ce sont là des affirmations que contredisent les monuments authentiques de l'histoire religieuse et les rares documents de l'histoire civile de ce temps. N'est-ce pas épaissir comme à plaisir les ténèbres que de parler de retranchements naturels derrière lesquels le druidisme serait resté inexpugnable au fond de l'Armorique, et de collèges druidiques où n'étaient admis qu'un petit nombre d'initiés? (1) Sur le druidisme de cette contrée au ^v^e et au ^{vi}^e siècle, ce que nous savons se réduit à la chanson de Guinclin et à une tradition relative au transport des âmes que les pêcheurs de la côte sont tenus d'opérer; et, singulier exemple de la permanence des superstitions populaires! cette tradition celtique que nous lisons dans Procope, E. Souvestre l'a retrouvée de nos jours, vivante encore, pour ainsi parler, chez les pêcheurs de Saint-Gildas : il y a identité pour le fond et similitude des principaux accessoires (2). N'exagérons donc pas l'importance du rôle des insulaires bretons dans l'Armorique, car le christianisme avait déjà pris

(1) Ces assertions hasardées se rencontrent aussi dans l'ouvrage du savant Dom Piolin sur l'histoire du Mans.

(2) Bell. Goth., IV, 20; E. Souvestre, *Les derniers Bretons*, t. 1, p. 110.

possession du pays avant leur arrivée ; et « dans ce vaste territoire sillonné de voies romaines et semé de villes dont la Notice de l'empire et les itinéraires nous ont conservé quelques noms, l'invasion étrangère n'a pas trouvé la barbarie et n'a pas importé les premiers éléments de la discipline sociale (1). »

XVIII.

Après le traité conclu entre Clovis et les cités armoricaines, la domination franque s'étendit jusqu'aux extrémités de la péninsule. Aucun fait de l'histoire de ce pays au vi^e siècle n'est appuyé de preuves plus nombreuses : il est positivement attesté par les hagiographes et par les chroniqueurs de la population bretonne, qui, en ce temps-là même, s'établissait sur la côte de la m^{re} Lyonnaise. « *Illo tempore, Childebertus rex Franciæ imperabat simulque Britannia transmarinæ* » ; de même aussi Procope remarque que les Bretons sont sujets des Francs (2). On a déjà vu que le préfet Comore commandait dans la Basse-Armorique au nom du roi de Paris, et que saint Tugdual s'adressait à ce fils de Clovis. Les Actes de saint Pol-Aurélien montrent clairement la sujétion du comte Withur par rapport au monarque. Voici comment le comte breton s'exprime : *Ex quo Francorum rex Childebertus hanc regionem meæ sollicitudini regendam*

(1) Rapport de M. Hauréau au nom de la Commission des Antiquités de la France, ann. 1864.

(2) Act. S. Lunar., ap. Morice, *Preuv.*, t. I, col. 194 ; et dans Duchesne, I, p. 536 : *Childebertus principabatur Franciæ et Britannia* (ce prince régna de 511 à 558) ; et dans Procop., *Bell. Gotth.*, IV, 20 : τὰ μὲν ἄλλα Φράγγων κατήκοοι ὄντες.

commisit; et dans la lettre qu'il lui écrit : *Domine mi rex, ego famulus tuus Withurus...* C'est Childebert qui fait de saint Pol un évêque (Bolland., 12 mars); et quand il détermine par un diplôme l'étendue du diocèse de Pol-Aurélien (Bolland., Vit. P. Aurel., c. 41), il fait assurément acte de souveraineté dans le pays occupé par les émigrés de l'île de Bretagne.

C'est donc surtout par le témoignage des annalistes bretons du continent que nous connaissons la suprématie franque en Armorique. On l'a déjà remarqué : durant la seconde moitié du v^e siècle, peut-être même auparavant, les audacieuses incursions des Pictes et des Scots, d'effroyables guerres civiles, les invasions répétées des Saxons, des Frisons et des Angles avaient engagé les Bretons à abandonner leur île vouée à tous les malheurs; et ils venaient par bandes nombreuses chercher une nouvelle patrie dans la partie de la m^e Lyonnaise qui passait pour être moins peuplée, dit le texte de Procope, et dont les habitants étaient alors, comme ils le sont encore de nos jours, plus clairsemés que dans le reste de la Gaule. Là, ils trouvaient un pays de même langue et de même foi, et ils disparaissaient, pour ainsi dire, dans le sein de la population armoricaine. Celle-ci lui livrait des terres à mettre en culture. Mais s'il est reconnu que ces établissements partiels des Bretons sur le continent eurent lieu au temps de l'autonomie armoricaine; comme les nouveaux venus, dont le nombre croissait d'année en année, ne tardèrent pas à exercer une influence prépondérante sur les destinées d'une partie de l'Armorique, qu'ils substituèrent à l'ancien nom du pays celui de leur mère-patrie (1); que la prise de possession de la Basse-Armo-

(1) Ce changement s'opéra au vi^e siècle. Toutefois, l'ancien nom ne cessa point d'être en usage après Fortunat et après le concile tenu à Tours en 567.

rique par les Bretons mit presque partout un terme aux anciennes divisions civiles et ecclésiastiques, et créa sur quelques points une topographie nouvelle, il n'est pas étonnant que l'on ait demandé à nos anciennes annales un point fixe auquel il convienne de rapporter l'établissement des réfugiés en corps de peuple, formant une nation distincte, avec un chef connu et un rôle marqué dans l'histoire. Voyons donc quelle est la première date certaine de l'histoire des insulaires sur le continent. Cette date est fournie par le *Chronicon Britannicum*, où on lit, sous l'année 513 : *Tempore Clotarii regis, venerunt transmarini Britones in minorem Britanniam* (1). Dubos trouve aussi cette date dans la chronique de l'abbaye du Mont-Saint-Michel. « On y voit que ce fut l'année 513, et par conséquent deux ans après la mort de Clovis, que les Bretons d'Outremer vinrent s'établir sur la côte du gouvernement armorique, c'est-à-dire dans le pays appelé depuis, par cette raison, la Petite-Bretagne. Voilà pourquoi Grégoire de

On rencontre l'expression *regio armoricana*, non-seulement comme l'a remarqué M. de Courson, p. 80 de ses *Prolégomènes*, au VII^e siècle, dans la Vie de saint Éloi, écrite par saint Ouen de Rouen, son contemporain, mais encore dans un écrivain du X^e siècle, Adson, 36^e abbé de Luxeuil (D. Bouq., *Becueil des Historiens de la France*, t. III, p. 463; *Ex vita S. Basolij*). Ajoutons qu'à la même époque, les insulaires importèrent aussi un autre nom, comme on le voit dans un passage de la Vie de saint Gildas. « Cum Dei jussu pervenisset in Armoricam, quondam Gallie regionem, tunc autem a Britannis à quibus possidebatur, *Letavia* dicebatur, ab iis honorifice exceptus est... Et un peu plus loin : Britannia quæ olim *Letavia* dicta fuit. » (Act. SS. Jan. 11, 961). De nos jours encore, les Gallois appellent la Petite-Bretagne *Llydaw*; et dans un hymne en l'honneur de saint Patrice, elle est nommée par les Irlandais *Leatha*. (Zeuss, *Gramm. Celt.*, p. 67.) Ces deux derniers noms se rattachent au Kimrique *Llydan*, autrefois *litan* et à l'hibernique *leathan*, latus, spatiosus, et ils rappellent plutôt l'idée de terre continentale que celle de terre maritime.

(1) Moric., *Preuv.*, t. I, col. 3. Clotaire régna de 511 à 561.

Tours a écrit que depuis la mort de Clovis les Bretons ont toujours été sujets des Francs (1). La mort de ce prince et l'arrivée des Bretons dans les Gaules auront été deux événements si voisins, que l'on pouvait dater le moins connu par la date du plus célèbre (2).

Telle est la première date certaine de l'établissement des insulaires sur le continent; et elle mérite confiance, parce qu'elle s'accorde avec le texte de Grégoire de Tours bien compris par Dubos et avec le témoignage de Procope. En effet, ce dernier remarque que ce sont les Francs qui introduisent et établissent ces réfugiés sur les terres de leur domination (3). L'histoire des Bretons de l'Armorique commence avec Riwal qui, en l'année 513, contraint d'abandonner la Domnonée insulaire, vint se fixer sur la côte septentrionale de la péninsule. « Il prit, dit Ingomar, vieil historien cité par Le Baud (4), la tierce partie de tous ses compagnons tant mâles que femelles et par navires alla deçà la mer en la moindre Bretagne avec très-grande multitude de citoyens. » Cette colonie de Domnonéens sur le territoire des Curiosolites est mentionnée par le chroniqueur de saint Waast, lequel raconte qu'un chef breton, Riwal, fils de Deroch, vint en Armorique avec une multitude de vaisseaux, et posséda toute la Bretagne au temps du roi Clotaire, fils de Clovis. (5) La Vie de saint Judoc rappelle cet établissement de Riwal (6); et l'on voit dans la chronique de Saint-Brieuc (7)

(1) « Semper Britanni sub Francorum potestate post obitum regis Clodovechi fuerunt et comites non reges appellati sunt. » *Hist. Eccles.*, IV, 4.

(2) *Monar. Franç.*, t. IV, p. 201 et suiv.

(3) Ἐνοικίζουσιν αὐτοὺς. *Bell. Gotth.*, IV, 20.

(4) *Hist. de Brét.*, p. 65.

(5) *Moric. P.*, t. I, p. 211, Genealog. S. Winnoch.

(6) Duchesne, *Hist. franç.*, script. 1, p. 653.

(7) *Moric. P.*, t. I, col. 15.

que Riwal, bien accueilli par les Armoricaïns et aussi par le roi de Paris, débarrassa le pays de Corsoldus et des pirates Frisons qui l'infestaient depuis plusieurs années. Tel fut l'immense service que ces nouveaux venus rendirent à l'Armorique. « Aussi, dit Ingomarus, que Clotaire donna à Riwal congé d'habiter la Domnonée, cultiver, posséder (1). » Avec l'arrivée de Riwal et avec cette concession franque commencent les annales des Bretons sur le continent.

Voilà le premier fait placé en pleine lumière de l'histoire; et l'on peut dater avec assurance de Riwal et de l'an 513 l'établissement breton de l'Armorique. Ici tout s'accorde avec ce que l'on sait des rapports de ce chef, soit avec le préfet des Francs Comore, soit avec le roi de Paris. Antérieurement à Riwal, les bandes d'insulaïres qui sont venues chercher un refuge sur le continent n'ont pas de rôle politique : l'immigration ne se sentait pas encore assez forte pour prétendre à une sorte d'existence nationale ou à peu près indépendante. Cependant les érudits modernes de l'école bretonne ont mis une autre date et un autre nom en tête de leurs annales; et, s'il faut suivre leur sentiment, dès l'an 480, au temps de la confédération armoricaine, lorsque le fondateur de la monarchie franque n'avait pas encore succédé à son père, une portion de la Basse-Armorique, déjà devenue bretonne sous le nom de Cornouaille (2), aurait obéi aux lois du roi Grallon. Encore pour Grallon comme pour Riotam, la nouvelle école se sépare de D. Lobineau.

(1) Le Baud, p. 65.

(2) M. Halléguen a combattu avec raison, ce nous semble, l'assertion que ce nom de Cornouaille aurait été apporté par les réfugiés, et viendrait du *Cornwall* insulaire. On lit, en effet, dans l'*Acta Sanctorum*, d. III^e martis, *De Sancto Guingaloe* : « In fragmento historico ex vetusta membrana Floriacensis cænobii a Petro Pithoeo edito dicuntur p. 412, partis 2, Britanni eandem regionem quam modo incolunt sibi vindicantes appellavisse a sua gente Britanniam quæ prius Cornu Galliæ dicebatur. »

En effet, le savant bénédictin refuse de parler de ce personnage donné par la tradition comme le fondateur de l'abbaye de Landévennec ainsi que de l'évêché de Quimper. « En vérité, dit-il p. 9 de l'*Histoire de Bretagne*, il y a si peu de fond à faire sur les légendes, qui sont les seuls mémoires dont on puisse tirer ce que l'on aurait à en dire, qu'il vaut mieux se taire tout à fait. » Mais M. de la Borderie, et cette tentative fait honneur à son zèle pour l'avancement de l'histoire de la Petite-Bretagne, n'a point désespéré de porter la lumière au milieu de ces ténèbres : il pense avoir résolu la question chronologique. « Ce qui fixe le temps de Grallon d'une manière certaine, ce sont ses rapports avec Guennolé. » Ainsi s'exprime l'*Annuaire historique*, où l'on voit que Guennolé aurait été le contemporain de saint Patrice, lequel serait mort en l'année 493 (1).

Par suite, Grallon qui, dans la liste empruntée par Bouchard et par d'Argentré à la fabuleuse dynastie conanienne de Geoffroy de Monmouth, figurait de 392 à 405, est reculé précisément de cent années, car l'*Annuaire* termine son règne à l'année 505. Cette attribution nouvelle de Grallon à la fin du v^e siècle et au commencement du vi^e, a pour fondement unique un songe de saint Guennolé.

On lit, en effet, dans la Vie de saint Patrice, écrite par le moine anglais Jocelyn dans les dernières années du xii^e siècle, que l'apôtre de l'Irlande apparut une nuit au futur fondateur du monastère de Landévennec, et le dissuada du projet de venir le trouver. « N'entreprends pas ce voyage, lui dit Patrice, car ma fin est proche; bientôt je vais entrer dans la voie de toute chair (2). » Patrice et Guennolé sont donc

(1) L'année de la mort de Patrice est fort incertaine.

(2) Vit. S. Patricii, auct. Jocelyno, § 159; apud Bolland., t. 11 Martis.

contemporains d'après ce récit. Mais le Cartulaire de Landévennec, principal monument des Bretons du continent, composé en l'honneur de saint Guennolé probablement au ix^e siècle, texte primitif altéré ou embelli par les autres hagiographes, notamment par Jocelyn, dit expressément que Patrice n'était plus de ce monde quand Guennolé voulut passer en Irlande. Le titre du chap. XIX de ce Cartulaire, dans le manuscrit de Quimper comme dans celui de Paris, porte : *Ut sancta loca in quibus sanctus Patricius fuerat conversatus inviseret*; et on lit : « *Ut sancta loca in quibus sanctus Patricius habitaverat inviseret* » dans le manuscrit de Paris (1). De même, la troisième vie de Gueunolé, donnée par les Bollandistes d'après un manuscrit armoricain, porte

(1) Voici le passage du *Cartulaire de Landévennec* d'où sont extraites ces citations : *Liber primus Guengaloei abbatis auctore Gerdestino*.

« De alta cogitatione quæ in cor illius irrepsit ut sancta loca in quibus sanctus Patricius fuerat conversatus inviseret, sed ab eodem admonitus in somnis ne vagaretur et solum in ista armorica sufficere terra. Cap. 19. *L'indication du chapitre (cap. 19) est ici placée comme toujours après les derniers mots du titre.*

Et ecce non longe post has et alias plures miraculorum multitudines quadam nocte dum se post laborem consuetum completorio expleto modice quieti dedisset, hec ei subito inhæsit cogitatio ut sancta loca in quibus sanctus Patricius habitaverat vir prudentissimus atque plene catholicus inviseret, et ejus disciplina atque exemplis quasi discipulus foveretur egregiis qui non ante multum temporis quasi candela lucidissima in alto collocata amplissima aspergens lumina cunctas Hybernix insule (*sic*) illuminaverat ecclesias..... »

Tel est le texte du manuscrit de la Bibliothèque impériale, supplément latin, n° 9746; texte où l'on voit très-clairement que Patrice était mort quand Guennolé songea à visiter les lieux que Patrice avait sanctifiés de sa présence. Le manuscrit de Quimper donne seulement ce titre du chap. 19, avec un texte plus correct : « *Et solum sibi in ista armorica sufficeret remanere terra.* »

au paragraphe 17 : « *Illi in mentem venit S. Patricii loca sacra visitare* (1). » Le projet de voyage n'a donc été formé qu'après la mort de saint Patrice : ainsi est brisé entre Guennolé et l'apôtre irlandais le léger fil de leur contemporanéité. Et l'on n'essaiera pas de le renouer avec la fin de la phrase où l'on voit que le saint breton songeait à se former par les exemples et à devenir, *pour ainsi dire*, le disciple d'un saint qui avait éclairé toutes les églises de l'Irlande, *non multum ante temporis*. Depuis combien de temps était mort Patrice quand il se montra à Guennolé? Impossible de le dire : l'expression latine est trop élastique. Si donc l'on ne peut déterminer l'époque des rapports des deux saints entre eux, ils ne peuvent servir à fixer le temps du roi Grallon.

C'est précisément à propos de ce personnage rendu fameux par la tradition bretonne que les judicieux auteurs de l'*Acta Sanctorum* ont fait une remarque dont tous ceux qui se sont occupés des antiquités de la Petite-Bretagne apprécieront la justesse. Après une allusion aux discussions peu courtoises auxquelles elles ont trop souvent donné lieu, ils ajoutent : « Ce que nous savons, c'est que les histoires de ces Bretons, dans ces temps reculés, méritent peu de confiance, quand elles ne s'accordent pas avec les autres histoires. » (2) Excellente règle de critique que les historiens du continent, et Vincent de Beauvais à leur tête, auraient dû opposer à Conan Mériadec et à l'établissement breton de l'an 383! Le roman d'Outre-Manche n'aurait pas si longtemps dérobé aux regards les vraies

(1) Les mots du § 159 de Jocelyn, dans la Vie de saint Patrice : *currere in odorem unguentorum ejus* ont été empruntés par lui à ce § 17.

(2) « Sed, omissis conviciis, hoc scimus historias istorum Britonum in illa temporum antiquitate exiguam fidem promereri, ubi cum cæteris historiis non consentiunt. » Bolland. d. 111^a martis, de S^o Winwaloeo, Commentar. prævius ; à la fin.

annales de l'Armorique. On peut faire aussi l'application de cette règle à l'établissement de l'an 480, et elle ne lui est pas favorable : car Grégoire de Tours, qui connaissait apparemment l'histoire des Bretons de sa province ecclésiastique, ne commence à les mentionner qu'après la mort de Clovis; et Procope, à propos du traité qui livra la péninsule entière à ce prince, parle seulement des Armoricains. L'existence d'un royaume breton de Cornouaille aux dernières années du v^e siècle semble incompatible soit avec ce traité, soit avec la présence du préfet des Francs, Comore, à l'extrémité de l'Armorique. Ainsi déstituée de tout appui extérieur, mal soutenue par sa valeur intrinsèque, l'histoire du roi Grallon ne peut se maintenir à la date que la nouvelle école prétend lui assigner.

M. Halléguen a fait observer (1) que dans l'*Annuaire historique de la Bretagne*, Grallon est un second Conan et qu'il en a le rôle, à cette différence près que le dernier aurait conquis son royaume par l'épée, tandis que l'autre se serait établi dans une région déserte et inhabitée, n'ayant rien pris ni rien reçu, et, par suite, dans une entière indépendance (2).

(1) *Armor. bret.*, p. 163 : Du Gradlonisme.

(2) Cette thèse de l'indépendance primitive est de tradition chez les historiens de la Petite-Bretagne, et l'on sait le parti que les Rohan ont essayé d'en tirer. Entre les mains de Bertrand d'Argentré elle a servi à un plus noble usage. Au principe soutenu par les légistes du domaine royal que le roi de France est le propriétaire originaire et souverain de tous les biens du royaume, l'illustre sénéchal de Rennes opposa sa dissertation sur l'indépendance de la Bretagne. La théorie des jurisconsultes de la couronne que tous les droits, tous les pouvoirs et la propriété même découlaient de la royauté comme d'une source unique et féconde, était fausse historiquement. D'Argentré qui luttait presque seul, à la fin du xvi^e siècle, contre un entraînement qui devait rapidement conduire la France à la monarchie absolue de Louis XIV, combattit cette théorie par une erreur historique alors dominante, la royauté de Conan Mériadec et l'établissement breton de 383. Cette

Mais, remarque le vieux Le Baud dans le prologue de son Histoire, « Armorique n'estoit déserte ne inhabitée avant que lesdits Bretons y vinssent, si comme aucuns ont voulu dire en leurs livres. » Nous avons vu dans l'introduction que cette partie de la Gaule ne souffrit pas autant que les autres des invasions du v^e siècle. Si les Saxons menacèrent les côtes de la III^e Lyonnaise, ils n'essayèrent pas de s'y fixer comme ils avaient fait dans la n^e; et ils préférèrent l'île de Bretagne, d'où l'on sait que le gouvernement impérial avait retiré ses soldats, à un pays où l'on a vu qu'ils étaient restés. La III^e Lyonnaise n'eut pas à subir les effroyables misères des cités d'Outre-Manche, et elle jouissait d'une situation paisible, si nous en croyons les Bretons dépossédés par les bandes saxonnes et qui venaient lui demander le repos après de longues fatigues. Au texte déjà cité du Cartulaire de Landévennec, on peut joindre celui où Gurdestin rapporte que Fracan, père de Guennolé, se rendit dans l'Armorique, où l'on pensait que régnait alors une paix profonde (1). Déjà nous avons entendu Procope parler, *sur la foi de plusieurs*

erreur était une arme puissante à une époque où les franchises et les libertés n'avaient chance d'être respectées que si elles avaient pour elles la sanction du temps : elle fut saisie avec empressement par le savant feudiste, pour qui les règles coutumières étaient la loi unique et véritable du pays et l'indépendance locale le principe de nos institutions. Telle est la principale cause de la longue fortune du roman d'Outre-Manche en Bretagne.; ajoutons que la nouvelle école historique, en renversant la dynastie conamienne de ses propres mains, n'a pas renoncé à l'idée de l'indépendance primitive. De là vient peut-être que l'*Annuaire* repousse la souveraineté franque, bien qu'elle ait été reconnue par les premiers chefs de l'immigration bretonne; de là encore, selon toute apparence, la date de 480 arbitrairement assignée au commencement du règne de Grallon.

(1) *Ubi tunc temporis alta quietis vigere putabatur* Guengal. Vita a Gurdestino scripta; Bolland. d. III^e Mart.

habitants du pays (1), de très-nombreux villages qui couvrent la côte, de pêcheurs, de laboureurs et même de négociants qui entretiennent de fréquentes relations avec l'île de Bretagne. Assurément, ce que nous savons de la situation morale et matérielle de l'Armorique au temps de la confédération armoricaine ne permet pas de supposer que la région où les insulaires vinrent chercher un asile fût depuis longtemps païenne, déserte ou barbare. Le désert et la barbarie ne commenceront pour elle qu'au siècle suivant, « avec les princes qui nouvellement avoient passé la mer; avec les anciens princes particuliers du pays, qui prindrent un chacun d'eux licence d'user de volonté sans crainte par défaut de justice, dont grandes séditions, occisions et batailles intestines, civiles, socielles et serviles s'ensuivirent entre eux, environ l'an de N.-S. 560. » Ainsi parle Le Baud, chap. X, p. 67 de son *Histoire*; et c'est ce que le zélé défenseur des antiquités armoricaines de la Bretagne a heureusement nommé le *chaos armorico-breton*.

Il faut regretter que le principal monument des Bretons du continent n'assigne de date ni aux hommes ni aux événements dont il parle : ce seraient de précieuses données que l'on pourrait au moins discuter. Ainsi, l'une de ses chartes cite les noms de terres que Grallon a achetées avec l'or et l'argent reçus *des fils du roi des Francs*, pour les donner à l'abbaye de Landévennec (2). S'agit-il ici des enfants de Clovis, mort en 511, ou de ceux de Clotaire I^{er}, mort en 561? La question est assurément embarrassante et, pour notre part, nous n'essayerons pas d'y répondre. Il nous faudrait,

(1) ἀκηκόως πολλάκις τῶν τῆδε ἀνθρώπων. *Bell. Gotth.*, IV, 20.

(2) Hæc memoria retinet quod emit Gradlonus Eneshir atque Rachenas. Caer-Balawer et Rosserechim de auro atque argento quod accepit a filiis regis Francorum... *D. Mor. Preuv.*, t. 1, col. 177.

ce qu'on n'a pas encore, une édition critique du Cartulaire de Landévennec. Le rédacteur de ce Cartulaire rapportant l'ordonnance par laquelle Louis-le-Débonnaire remplaça, en l'année 818, au monastère, la règle irlandaise par celle de saint Benoît, s'écrie avec tristesse : « Et hæc quidem regula per tempora longa refulsit in isto monasterio, id est, *ab illo tempore quo Grallonus quem appellant magnum, Britanniae tenebat sceptrum* usque ad annum *Ludovici Augusti imperii* V, *dominicæ autem Incarnationis D. CCC. XVIII.* » (1) Voilà Grallon contemporain de l'établissement de la règle irlandaise à Landévennec ! S'il s'agit de celle que saint Colomban apporta en France, Grallon est de la fin du vi^e siècle. Cependant l'influence du monachisme irlandais ne s'est-elle pas fait sentir à Landévennec avant la venue de Colomban ? Ce fait est possible, mais obscur : la seule chose certaine dont on ne peut rien conclure est l'abondance des noms irlandais dans l'hagiographie bretonne. Quoi qu'il en soit, et malgré des difficultés nombreuses, il nous semble que les textes du Cartulaire de la célèbre abbaye sont favorables à la conjecture de M. Halléguen. Voici quelle est son opinion : Grallon, dont l'importance a été singulièrement exagérée par les ressentiments du monastère et par la tradition populaire et poétique du ix^e au xv^e siècle, par le patriotisme de Gurdestin, qui écrivait à la fin du ix^e siècle, c'est-à-dire à une époque où Nominoé avait conquis l'indépendance de la Bretagne sur les successeurs de Charlemagne, Grallon ne doit figurer dans les annales de la province qu'après le temps du redoutable Comore et dans la seconde moitié du vi^e siècle ; à cette date seulement deviennent possibles et acceptables en partie les exploits que la tradition s'est plu à lui prêter (2).

(1) Extraits du Cartulaire inédit de Landévennec dans l'appendice de l'*Armor. bret.*, p. 444.

(2) Consult. l'*Armor. bret.*, p. 463 et suiv., p. 445 et ailleurs.

Les annales des Bretons sur le continent ne commencent donc ni en l'année 480 avec Grallon, roi de Cornouaille, ni vers l'an 470 avec les insulaires de Riotam, dont Jornandès nous apprend qu'ils trouvèrent un refuge après leur désastre chez les Burgondes et non pas en Armorique. Elles commencent en l'année 513 avec Riwal et avec cette colonie de Domnonéens qui donna son nom à une partie du pays des Curiosolites; et cet établissement, le premier que son importance ait fait dater dans l'histoire, s'opéra avec l'agrément et l'autorisation des monarques francs.

Avons-nous fait une chose utile en essayant, après Dubos, d'élucider les annales de l'Armorique au v^e siècle? Il nous semble que ces annales, malheureusement incomplètes, suffisent pour fixer l'époque et pour expliquer les commencements de l'établissement des insulaires bretons sur le continent; elles font ressortir l'importance, généralement méconnue par nos écrivains nationaux, de l'accession des Armoricaïns à la monarchie fondée par Clovis, et enfin elles montrent, pour la plupart des cités comprises entre la Seine et la Loire, quelles furent la durée et la nature de leur indépendance. Reprenons donc les traits principaux de notre étude, et résumons, en les abrégeant, les annales de l'Armorique, afin de marquer plus nettement leur place dans l'histoire générale de ce temps.

Le point de départ de l'*Histoire de l'Armorique au v^e siècle* est le passage où Zosime rapporte que les Armoricaïns, suivant l'exemple des villes de l'île de Bretagne, chassèrent leurs magistrats romains et établirent un gouvernement à leur guise; le dernier texte de cette histoire est celui où Procope

raconte que les Armoricaïns, qui avaient depuis longtemps changé la forme de leur constitution politique, traitèrent avec les Francs qui avaient embrassé le Christianisme. Ainsi, les annales de l'Armorique commencent vers l'an 409 et finissent au plus tôt en 497, embrassant un laps d'environ quatre-vingt-dix années. Qu'était-ce alors que l'Armorique? Suivant la *Notice des Dignités*, rédigée après l'an 398, comme le remarque M. Mommsen, et qui présente le tableau de l'empire dans son intégrité avant les pertes qui suivirent le désastre de la grande invasion, l'Armorique était un grand gouvernement militaire comprenant la 1^{re} et la 11^e Aquitaine, la Sénonie ou 14^e Lyonnaise, la 12^e et la 13^e Lyonnaise, c'est-à-dire cinq des dix-sept provinces dont se composait le vicariat des Gaules. Si ces provinces, et d'autres encore situées à l'orient de la Seine, prirent part au mouvement de 409 relaté par Zosime, il est certain que toutes n'y persistèrent pas; et telle n'est pas assurément l'étendue du pays dont l'indépendance, souvent menacée, finit par s'abriter sous la domination de Clovis.

En effet, la 11^e Aquitaine, livrée aux Visigoths dès 414, après avoir figuré parmi les sept provinces qui envoyaient chaque année des représentants à l'assemblée d'Arles, ne tarda pas à retomber sous le joug des Visigoths. Quant à la 1^{re} Aquitaine, elle resta plus longtemps aux Romains : c'est dans le pays des Bituriges qu'ils soutinrent contre les Visigoths leurs derniers combats; et l'Arvernne ne fut pas livrée à Euric par l'empereur Julius Népos avant l'année 474. Ainsi, les provinces situées au sud de la Loire n'ont pas fait partie de l'Armorique indépendante. La métropole même de la 13^e Lyonnaise, Tours, appartient aux impériaux, puisqu'un des lieutenants du patrice Aétius défendit vers 444 cette cité contre les attaques des Armoricaïns. Il semble que Tours passa immédiatement des officiers du Prétoire aux mains des

monarques visigoths. Pour la Sénonie ou 1^{re} Lyonnaise, on sait que les Alains furent établis en 439 dans le pays d'Orléans confisqué sur les Armoricaïns. La cité d'Auxerre doit être aussi retranchée de leur confédération, puisque saint Germain, qui mourut probablement en 442, obtint du préfet du Prétoire une diminution d'impôt pour ses concitoyens. Les cités de Sens et de Troyes semblent avoir suivi la fortune de la 1^{re} Aquitaine; puis une partie de la cité de Troyes obéit au roi des Romains de Soissons. Quant au pays des Carnutes et des Cénomans, les Francs y pénétrèrent et s'y établirent peut-être au temps du roi Childéric. Donc, une bonne partie de la 1^{re} Lyonnaise, ou n'est point entrée dans la confédération armoricaine, ou en a été violemment détachée; et ce fut par les pays ouverts entre la Loire et la Seine que les Romains d'abord, et ensuite les Francs, entamèrent le territoire armoricain.

Si le cours de la Loire peut être regardé comme la limite méridionale du pays de la sécession armoricaine, il semble que sa limite orientale doive être portée jusqu'à la Seine. Vers la fin du 5^e siècle, des chefs francs, Ragnacaire, Cararic, Clovis et le romain Syagrius régnaient à Tournay, à Cambray, à Soissons, dans les principales cités de la 1^{re} Belgique; et Syagrius avait été déjà dépouillé depuis plusieurs années, lorsque Clovis vint bloquer Paris. Ce siège de cinq années est, avec celui de la ville de Nantes selon toute apparence, un des épisodes de la longue guerre que les Armoricaïns, au rapport de Procope, soutinrent contre la puissance franque : Grégoire de Tours et les autres chroniqueurs des Francs remarquent qu'après la prise de Paris, Clovis étendit sans coup férir sa domination sur toute l'Armorique; et, d'autre part, les hagiographes bretons nous apprennent que, dans la première moitié du 6^e siècle, il y avait un préfet franc à l'extrémité de la péninsule, au pays des Osismes.

Ainsi, l'Armorique se composait de la plupart des cités comprises entre la Seine et la Loire. Après la sécession de l'an 400, elles s'unirent par un lien dont Zosime et Procope constatent l'existence sans en déterminer la nature. Quant à leur régime intérieur, il semble que les familles sénatoriales, pour parler le langage du temps, s'emparèrent des pouvoirs restés vacants : ce n'était pas, du reste, contre l'empereur, mais plutôt contre les agents de la préfecture du Prétoire des Gaules que ces provinces s'étaient insurgées. Il semble aussi que dans ce pays, où l'arianisme ne pénétra jamais, les évêques, qui par leur naissance appartenaient ordinairement à la noblesse gallo-romaine, exercèrent dès cette époque une grande influence et furent employés dans des affaires d'intérêt commun. Toutefois, dans la seconde moitié du v^e siècle, on voit que les Vénètes obéissaient à un roi, comme une partie de la n^e Belgique reconnaissait alors le roi des Romains de Soissons. Ici se présente un fait dont la plupart des historiens n'ont peut-être pas suffisamment marqué l'importance et l'intérêt.

Lorsque les Armoricains se séparèrent du reste de l'empire, le pays compris entre la Seine et la Loire et qui forme, ainsi que le remarquait un chroniqueur du x^e siècle, une sorte de péninsule, était occupé sur un certain nombre de points par des colonies militaires et par des corps de troupes dont la *Notice des Dignités* indique la résidence et la composition. De ces dix-sept corps, les uns sont évidemment de composition romaine; et, à l'exception de soldats de marine chargés de défendre le cours de la Seine, on les voit placés sur le littoral de la péninsule : les autres sont formés de barbares que le gouvernement a pris à son service, Teutons, Sarmates, Bataves, Saxons, Suèves, Francs, et on peut leur adjoindre les Alains cantonnés en 439 dans le pays d'Orléans. Tous ces barbares ne sont pas chargés uniquement de défendre le pays qu'ils

occupent, mais encore de le cultiver : à la fois soldats et colons, ils sont venus avec leurs femmes et leurs enfants sur le territoire qui leur a été assigné; toute leur famille les accompagne, leur condition est héréditaire, et le fils du Lète appartient au service militaire au même titre que son père. Quelle était l'importance de ces colonies que l'on voit, au commencement du v^e siècle, dans les pays de Chartres, de Paris, du Mans, de Rennes, de Bayeux, de Coutances? Des renseignements précis manquent à cet égard : mais, sans aucun doute, tant que le Prétoire des Gaules put se faire obéir de ses redoutables hôtes, la prudence lui conseilla de ne pas tolérer de trop puissantes agglomérations. Y avait-il longtemps que ces barbares étaient cantonnés dans l'Armorique? Nous ne pouvons le dire : pour la région qui s'étend à l'est de la Seine, on voit, par exemple, des Francs dans la 1^{re} et la 1^{re} Belgique, dès la fin du III^e siècle. Mais nous savons que ces colons militaires ne quittèrent plus les quartiers qui leur avaient été assignés. Ainsi, le Père de notre histoire parle des Saxons de Bayeux que Chilpéric lança contre les Bretons en 578, et qui se firent battre par Varoch. Il dit encore que, douze années plus tard, ces mêmes Saxons de Bayeux marchèrent au secours des Bretons à l'instigation de la reine Frédégonde, après s'être habillés et coupé les cheveux suivant la mode bretonne.

Quant aux corps de formation romaine cantonnés dans l'Armorique, ces soldats, désignés souvent par les historiens sous les noms de *castrenses*, *riparii*, ne différaient guère des colons barbares dont on vient d'expliquer la situation. Les chefs militaires de la Gaule n'en tiraient qu'un mauvais service : il était très-difficile de les mettre en campagne, et ils ne voulaient pas s'éloigner du pays où leurs pères avaient passé le temps de leur vétérance et où ils possédaient eux-mêmes leurs champs et leurs serviteurs. Aussi l'on ne voit pas que

le détachement de la légion des Martenses en garnison à Alet (Saint-Servan), les *Superventores* de Nantes, les Maures de Vannes ou ceux d'Osismi (Carhaix? Brest? pays de Léon?) et les autres corps cantonnés dans la région armoricaine aient soutenu l'autorité des magistrats impériaux quand la révolte de l'an 409 éclata. D'autre part, c'est aux *castrenses* de la n^e et de la m^e Lyonnaise que se rapporte le curieux passage où Procope raconte que les soldats romains qui avaient été cantonnés aux extrémités de la Gaule, ne voulant pas se joindre aux Visigoths, se donnèrent aux Armoricains et aux Francs avec leurs enseignes et avec le pays dont ils avaient la garde. Vers le milieu du vi^e siècle, c'est-à-dire au temps où écrivait Procope, comme au commencement du v^e, il y avait des troupes romaines fixées sur le littoral de l'Armorique; et c'est à cet établissement durable et permanent des *Mauri Osismiaci* dans le pays des Osismes qu'il convient d'attribuer le nom de Léon, contraction du mot *legio*, lequel est resté à une partie de ce pays. Ils ont laissé ce nom au lieu de leur résidence, comme la *legio septima secunda* l'a laissé à la ville et au royaume de Léon, en Espagne; comme la *legio secunda Augusta* à Caerléon (ville de la légion), dans le pays de Galles. C'est ce que le plus ancien historien français de la Petite-Bretagne, Pierre Le Baud, aumônier de la duchesse Anne, a fort bien exprimé dans son naïf langage : « D'une légion romaine furent le pays et la cité par propre nom appelés Légionne, dont l'on trouve en aucun volume être fait mention de la cité de Légionnense et furent aussi à icelle cause les peuples nommés Légionnenses depuis par nom syncope Léonenses et le dit pays Léonie qu'il retient encore. »

Quel était, au v^e siècle, l'état des croyances religieuses dans les cités de l'Armorique? Si le polythéisme gréco-romain conservait surtout au fond des campagnes des adeptes auxquels on donnait alors le nom de païens, et si les chants

des druides et les traditions celtiques maintenaient aussi quelques débris de la vieille superstition gauloise, le fait patent et notoire à cette époque est l'attachement des Armoricaïns à la religion que les évêques gallo-romains leur avaient enseignée. Procope remarque qu'ils étaient catholiques, et qu'ils ne se donnèrent aux Francs qu'après que Clovis eut embrassé le christianisme. Vers l'année 440, ils s'étaient adressés à saint Germain d'Auxerre pour être délivrés des ravages de la cavalerie alanique. A Paris, sainte Geneviève rassurait, en 450, ses concitoyens contre l'invasion d'Atila; au temps de la guerre contre les Francs, vers la fin de ce siècle, elle les sauvait d'une horrible famine. A l'extrémité occidentale de la péninsule, le pays des Vénètes donnait naissance à Melanïus, cet évêque de Rennes qui devint un des conseillers du fondateur de la monarchie franque; et, dans le même pays, au rapport de Fortunat, la famille Albina élevait pour l'Église un autre saint qui fut évêque d'Angers en 529. Il était chrétien aussi cet Eusébius décoré du titre de roi des Vénètes et dans lequel il faut voir, selon toute apparence, un préfet militaire des Maures Vénètes, devenu chef indépendant depuis la sécession. Procope remarque que la haine de l'arianisme fut le motif qui empêcha les soldats romains de l'Armorique de traiter avec les Visigoths : tel était l'attachement à la foi catholique de ces corps de troupes cantonnées aux extrémités de la Gaule. On ne peut donc douter que les *Martenses* d'Alet au pays des Curiosolites, les Maures de Vannes et les Maures Osismiacs, leurs femmes, leurs serviteurs et leurs enfants n'appartinssent à une religion qui, depuis le triomphe de Constantin, était devenue la religion officielle de l'empire. L'Église, au reste, avait pris possession de tous ces pays : modelant ses circonscriptions sur celles du pouvoir civil, quand fut créée la m^e Lyonnaise, province dont Ammien-Marcellin ne parle pas et qui paraît pour la première fois

dans la liste rédigée par Silvius en 385 (1), elle fit de Tours la métropole d'une nouvelle province ecclésiastique. Les sept évêques réunis au synode d'Angers en 453 appartenaient donc à la III^e Lyonnaise, à moins qu'il n'y ait preuve du contraire (2). Il faut en dire autant des huit évêques réunis au synode de Vannes probablement en 462; ici sont représentées toutes les cités de la III^e Lyonnaise, moins celle des Diablintes : Tours, Le Mans, Angers, Vannes, Nantes, Rennes, et aussi les deux cités des Curiosolites et des Osismes, où les émigrés de l'île de Bretagne établirent, au siècle suivant, des circonscriptions nouvelles. L'évêché osismien, d'origine gallo-romaine, a donc précédé ceux de Quimper ou Cornouaille, de Léon, de Tréguier, qui sont de fondation bretonne; et l'évêché curiosolite ou d'Alet, d'origine également gallo-romaine, a précédé ceux de Saint-Malo, de Dol, de Saint-Brieuc. Encore en 511, un évêque des Osismes assiste au concile rassemblé à Orléans par l'ordre de Clovis. Ce ne sont donc pas les émigrés de l'île

(1) Voyez le Mémoire de M. Mommsen sur les provinces romaines, publié par la *Revue Archéol.*, numéro de décembre 1866.

(2) Parmi les évêques qui assistent à ce synode, trois sont connus : le métropolitain de Tours et les évêques du Mans et d'Angers. Quant aux quatre autres, voici la remarque qu'a faite D. Liron dans son *Apologie pour les Armoricains et pour les églises des Gaules*, réimprimée à la suite de l'*Armorique bretonne* : « Pour ce qui est de Léon, que le P. Sirmond croit avoir été métropolitain de Bourges, je ne vois pas bien la raison pourquoi il alla à Angers pour l'ordination d'un évêque d'une province différente de la sienne, dans un temps où l'on n'avait pas coutume d'inviter les évêques des autres provinces quand il y en avait assez dans la province de celui que l'on devait ordonner. » En effet, la III^e Lyonnaise pouvait avoir alors un évêque de ce nom, bien que l'on ne sache pas quel était son siège, pas plus que l'on ne connaît les sièges des trois autres évêques du même synode. Notre ignorance sur ce point ne prouve pas qu'ils fussent évêques autre part, mais seulement combien les catalogues des évêchés de cette province sont imparfaits.

qui ont apporté les premières semences de la foi chrétienne dans la Basse-Armorique.

Voilà ce que nous apprennent les monuments de l'histoire ecclésiastique et civile du v^e siècle sur la situation religieuse et politique des cités armoricaines. Quant à la langue, si le latin dominait dans les principales villes par l'influence de l'administration et par l'exemple de la noblesse gallo-romaine qui avait adopté l'idiome des vainqueurs, les classes inférieures, les habitants des campagnes et même les curiales des petits municipes avaient gardé le parler de leurs ancêtres. D'ailleurs, le celtique n'était pas aussi délaissé qu'on pourrait le croire : nous possédons aujourd'hui nombre d'inscriptions en cette langue, et l'on y rencontre parfois un mélange très-caractéristique de mots latins et de mots gaulois. Assurément les quatre siècles de la domination romaine n'avaient point fait disparaître l'ancienne langue nationale; et si elle succomba dans la plupart des cités de l'Armorique par les mêmes causes qui amenèrent pour le reste de la Gaule sa décomposition et sa ruine, elle s'est maintenue jusqu'à nos jours dans les pays des Curiosolites, des Vénètes et des Osismes, à l'extrémité de la III^e Lyonnaise, où les migrations du v^e et du vi^e siècle appelèrent et établirent non pas des envahisseurs germains, mais des hommes de langue et de famille celtique; de sorte que le bas-breton moderne doit être regardé comme le dernier rejeton encore subsistant de la langue gauloise sur le continent.

Placées loin du théâtre de la grande invasion de l'an 407, les cités armoricaines avaient moins souffert que les autres provinces du désastre commun; et la sécession de l'an 409, avec la suite de leurs annales, fait voir que, remises du premier effroi et averties par la déplorable situation des cités voisines, elles trouvèrent en elles-mêmes assez de force et de courage pour résister aux généraux de l'empire et éviter le

malheur d'être livrées aux magistrats du Prétoire ou à des hordes de barbares décorées du titre d'hôtes et d'alliés. La Vie de saint Germain d'Auxerre, composée vers l'an 480 à la demande de l'évêque de Lyon saint Patient, contient de nombreuses allusions à l'esprit d'indépendance dont la région du nord-ouest se montrait animée. Parcourons donc rapidement les annales de l'Armorique. Quel fut pour cette partie de la Gaule le résultat des mesures réparatrices prises par le patrice Constance afin d'arrêter l'effroyable désordre des années qui suivirent la grande invasion? La mission d'Exsupérance en Armorique eut quelque succès, si l'on en croit le poète Rutilius : car les deux Aquitaines rentrèrent dans le devoir, et elles figurent dans l'édit d'Honorius de l'an 418 parmi les provinces qui doivent envoyer des délégués à l'assemblée d'Arles. Il n'en fut pas de même de la II^e et de la III^e Lyonnaise : l'œuvre de la restauration du pouvoir impérial, commencée par Constance et interrompue brusquement, en 421, par la mort de ce grand personnage devenu l'époux de la princesse Placidie et le collègue de l'empereur, n'a point laissé de trace sur la rive droite de la Loire. Cette portion de l'ancien gouvernement militaire de l'Armorique resta-t-elle en proie aux guerres serviles et à la Bagaudie, ainsi qu'on le croit trop généralement? Devint-elle la Bagaudie même, comme l'a pensé Dubos? Les documents de l'époque ne favorisent pas ces suppositions : car si la Chronique de Prosper mentionne, en l'année 435, un mouvement des Bagaudes, elle place le théâtre de ce mouvement dans la Gaule ultérieure, à l'orient de la Seine, et elle ajoute que la révolte dura deux ans à peine : la sécession armoricaine eut une autre fortune.

C'est pour tenir l'Armorique en respect et la réquie s'il était possible, que le continuateur de l'œuvre de Constance, le patrice Aétius, cantonna, en 439, les Alains et leur roi Éocaric sur le territoire d'Orléans. Attaqués par ces hôtes incommodes,

les Armoricaïns envoyèrent à Ravenne saint Germain, qui voulait leur obtenir une amnistie pour le passé et des garanties pour l'avenir : mais le biographe de l'évêque d'Auxerre ajoute que ce peuple perfide et indiscipliné ne tarda pas à retourner à son ancienne rébellion. En effet, un des meilleurs généraux de l'empire, Majorien, est obligé, vers l'an 444, d'entreprendre une campagne d'hiver sur les bords de la Loire pour défendre Tours contre une attaque des Armoricaïns, tandis qu'un autre lieutenant d'Aétius, fameux dans les annales franques sous le nom de comte Gillon, Egidius, assiège inutilement le *castrum* de Chinon dont ils sont maîtres. A partir de cette époque, le patrice Aétius ne fit plus aucune tentative contre leur indépendance : il lui suffisait apparemment qu'ils ne pussent dominer le cours de la Loire. Dans ce déclin de la puissance romaine, ce grand homme de guerre repoussa, en 446, la fameuse requête des habitants de l'île de Bretagne qui vinrent implorer son assistance, et il ne songea plus à recouvrer la possession de l'Armorique.

A la célèbre bataille des plaines catalauniques, en 451, les Armoricaïns combattirent comme auxiliaires et non comme soldats de l'empire : le témoignage de Jornandès est formel sur ce point; et si la nécessité de conjurer le péril commun les conduisit alors sous les drapeaux d'Aétius, les documents de l'époque continuent de mentionner un peuple armoricaïn dont l'histoire est séparée de celle des provinces demeurées fidèles. Quatre ans après la défaite d'Attila, quand les gallo-romains voulurent élever à l'empire un compatriote, Avitus, le beau-père de Sidoine Apollinaire, l'Armorique ne prit aucune part à ce mouvement dans lequel entra même la noblesse qui habitait les bords du Rhin. C'est que la 1^{re} Germanie avait été ramenée à l'obéissance en l'année 428, tandis que l'Armorique maintenait son indépendance. Mais après que le Prétoire eut renoncé à lui imposer le joug détesté des ma-

gistrats impériaux, il semble que jusqu'à l'heure de la chute de l'empire d'Occident elle se montra l'alliée constante de la cause romaine, qui était dans les Gaules celle du catholicisme et de la civilisation.

Ici Procope devient notre principal guide. Ce Grec, secrétaire et compagnon de Bélisaire dans l'expédition d'Italie contre les Ostrogoths, est fort au courant des affaires de l'Occident, et sa belle digression sur l'origine et sur les progrès de la puissance franque dans les Gaules va éclairer les derniers temps de l'autonomie armoricaine. Procope rapporte que les Armoricains soutinrent les troupes impériales quand elles résistaient encore aux envahissements des Visigoths d'Euric. Et qu'étaient alors les Armoricains? Autrefois sujets de l'empire, ils étaient, dit Procope, indépendants comme les Francs leurs plus proches voisins et comme les autres nations voisines, Thuringiens, Burgondes, Suèves, Alamans : c'est avec cette netteté que l'historien de la *Guerre des Goths* indique la situation des cités armoricaines. Vers l'année 468, elles virent avec plaisir douze mille soldats venus de l'île de Bretagne, avec leur chef Riotam, à l'appel de l'empereur Anthème, remonter le cours de la Loire pour se rendre sur le théâtre de la guerre, dans le Berri. Quand ces Bretons défaits par Euric se furent réfugiés chez les Burgondes, alors amis des impériaux, la lutte continua sur le territoire armoricain, à Angers et sur les bords de la Loire, entre les Romains que commandait le comte Paulus unis aux Francs de Childéric, et les Visigoths que soutenaient Odoacre et les Saxons. A ces renseignements donnés par Jornandès et par Grégoire de Tours, on peut joindre ce qu'on lit dans la Vie de sainte Geneviève, qu'à Paris elle arracha au monarque franc des malheureux qu'il voulait faire périr. Paris appartenait-il donc à Childéric? Non, sans doute, car ce fut Clovis qui s'empara de cette place. Childéric passait alors par Paris comme allié des Armoricains et des impériaux.

Le moment approche où vont s'achever les destinées de l'Armorique indépendante. L'empire d'Occident a disparu : la 1^{re} Aquitaine a été cédée par le roi des Hérules aux Visigoths, dont il semble que la Gaule entière va bientôt reconnaître les lois ; mais dans la 1^{re} Germanie et dans la 1^{re} Belgique grandit un petit peuple réservé à une merveilleuse fortune. Clovis commence par s'emparer, en 486, des possessions du roi des Romains de Soissons : débarrassé de Syagrius, il veut s'emparer de l'Armorique. Alors commence une lutte acharnée et où les Francs, au rapport de Procope, se portent avec toutes leurs forces ; mais les Armoricains leur opposent la résistance la plus longue et la plus énergique. Quels furent les principaux événements de cette guerre ? Ce sont le siège de Nantes par Chillo, en qui nous proposons de voir un chef de bande venu du pays du Mans où les Francs étaient établis avec Regnomer, et surtout ce blocus de Paris, pendant lequel s'illustra sainte Geneviève et qui ne dura pas moins de cinq années. Ainsi, le texte de Procope permet de mettre à leur place et le récit de Grégoire de Tours sur l'attaque dont Nantes fut délivrée par les trois saints protecteurs de cette ville, et celui du biographe de la patronne de Paris. Les Francs, ne pouvant triompher des Armoricains, leur offrent un traité de paix et d'alliance, et la proposition est acceptée, dit Procope, parce que les Francs étaient chrétiens. Assurément, les évêques de l'Armorique aidèrent à la transaction : Mélanius de Rennes et Solennis de Chartres comprirent, comme saint Remi et comme saint Avitus de Vienne, le besoin qu'avait alors l'Église des Gaules d'un chef barbare, mais catholique, pour l'opposer aux Visigoths ariens. L'historien grec remarque que l'union avec l'Armorique porta à un haut degré la puissance des Francs : c'était, en effet, pour le roi des Saliens un avantage bien supérieur à celui qu'il avait retiré de sa victoire sur Syagrius, puisque le traité lui livrait les seize cités de la 1^{re} et de la 3^e, ainsi que la plupart de celles de la 1^{re} Lyonnaise. De son côté.

Grégoire de Tours rapporte que Clovis, devenu maître du cours de la Seine, étendit sa domination jusqu'à la Loire. A l'exemple du Père de notre histoire, les plus anciens chroniqueurs constatent le même fait, mais sans en donner la raison. Procope, seul, le fait comprendre, et il montre à la fois comment prit fin l'indépendance des cités armoricaines et la part qui leur revint dans la formation de la monarchie franque.

Tel est l'intérêt, telle est l'importance généralement méconnue par nos historiens nationaux des annales de cette Armorique dont l'indépendance, attestée par les documents contemporains, a pu subir quelque éclipse, mais remplit cependant le cours presque entier du v^e siècle. Ajoutons que ces annales n'expliquent pas seulement le rapide accroissement de la puissance de Clovis avant qu'il n'entrât en lutte avec les Visigoths; elles montrent aussi dans quelles conditions et à quelle époque s'opéra la formation d'une Petite-Bretagne sur le continent.

Cette question a été trop longtemps obscurcie par deux erreurs historiques. La première est l'établissement d'un peuple breton dans l'Armorique, vers l'an 383, avec Conan Mériadec et la suite fabuleuse des rois de la dynastie conanienne : roman né de l'autre côté de la Manche, accepté des écrivains français au mépris des vraies annales de l'Armorique, et dont Pierre Varin, autrefois doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, et, après lui, M. A. de la Borderie ont fait bonne justice. La seconde erreur, signalée par M. Halléguen, mais qui dure encore, est la fondation d'un royaume breton de Cornouaille dès l'année 480. Non-seulement l'histoire de la confédération armoricaine ne s'accommode guère de cette attribution du roi Grallon aux dernières années du v^e siècle, mais elle n'est même pas appuyée par le principal monument des Bretons du continent. Le Cartulaire de Landévennec, composé précisément en l'honneur de ce roi et de saint Guennolé, détruit par un texte net et formel le léger fil de la

contemporanéité que l'on voudrait établir entre ces deux personnages et saint Patrice. Grallon, le monarque vénéré de la tradition bretonne, et dont la statue équestre domine la principale entrée de la cathédrale de Quimper, est du ^{vi}^e et probablement de la fin du ^{vi}^e siècle. Mais cherchons ailleurs la lumière et reprenons, en la pressant autant qu'il est possible, la marche de cette exposition.

Que la suprématie franque, après le traité passé avec les Armoricaains, se soit fait sentir d'une extrémité à l'autre de la péninsule, c'est ce dont il n'est guère permis de douter, quand on voit le roi des Saliens confier le château de Melun, sur la Seine, au négociateur de son mariage avec sainte Clotilde, le gallo-romain Aurelianus; et quand, d'autre part, les hagiographes des Bretons mentionnent, au temps des fils de ce monarque, un préfet des Francs, Comore ou Conomer, dans le pays des Osismes. Aucun fait de l'histoire du ^{vi}^e siècle n'est appuyé de preuves plus nombreuses là justement où l'on s'étonnerait moins de le trouver obscur. Childeberr est appelé dans les chroniques bretonnes roi de France et de la Bretagne transmarine; saint Tugdual s'adresse à ce successeur de Clovis; le comte Withur reconnaît tenir du même prince la contrée qu'il gouverne. C'est Childeberr qui fait de saint Pol-Aurélien un évêque; et quand il détermine par un diplôme l'étendue de son diocèse, il fait assurément acte de souveraineté dans la région habitée par les émigrés. Procope était donc bien informé quand il a écrit que les Bretons sont sujets des Francs. On va voir que ce fait de la suprématie franque précède et domine celui de la formation de la nationalité bretonne dans l'Armorique.

En effet, les annales des Bretons du continent ne commencent ni en 383 avec Conan Mériadec, ni avec le roi Grallon en 480, ni en 470 avec Riotam, ce chef insulaire que l'on a vu combattre à la solde de l'empire : elles commencent en 513 avec Riwal et la colonie de Domnonéens qui vint s'é-

tablier à cette époque dans le pays des Curiosolites. Voilà le premier fait placé en pleine lumière de l'histoire. « Riwal, dit Ingomar, vieil historien cité par Le Baud, prit la tierce partie de tous ses compagnons tant mâles que femelles et par navires alla deçà la mer en la moindre Bretagne avec très-grand multitude de citoyens. » La Chronique de saint Waast rapporte aussi cet établissement sur le territoire des Curiosolites, au temps de Clotaire, fils de Clovis; la Vie de saint Judoc donne un récit pareil; et l'on voit dans la Chronique de Saint-Brieuc que Riwal, bien accueilli par les Armoricains et aussi par le roi de Paris, débarrassa le pays de Corsoldus et des Frisons qui l'infestaient depuis quelques années. Les Bretons signalèrent donc leur bienvenue en Armorique par un immense service. « Aussi dit Ingomarus que Clotaire donna à Riwal congé d'habiter la Domnonée, cultiver, posséder. » Quant à l'année 513, elle est marquée dans le *Chronicon Britannicum* et dans la *Chronique du Mont-Saint-Michel* : telle est la première date certaine de l'histoire des Bretons du continent.

Sans aucun doute, avant Riwal et au temps de l'indépendance armoricaine, des bandes plus ou moins nombreuses d'émigrés, pour échapper aux longs couteaux des Saxons, étaient déjà venues chercher un asile dans cette III^e Lyonnaise qu'elles regardaient comme la contrée la plus paisible et la plus heureuse de la terre, comme s'exprime le Cartulaire de Landévennec. Mais accueillis comme des amis et des frères chez les Curiosolites, les Osismes et les Vénètes, parlant la même langue et pratiquant la même religion, ces premiers venus de l'émigration des insulaires ne tardaient pas à disparaître et à se fondre pour ainsi dire dans l'ancienne population. Que le zèle des hagiographes et une patriotique érudition recueillent pieusement les souvenirs de ces précurseurs de Riwal : mais ne leur attribuons pas un rôle politique qui n'a commencé pour les réfugiés qu'avec le flot chaque

jour grossissant de l'immigration au vi^e siècle. Non-seulement l'historien grec, qui s'est souvent entretenu avec des hommes de ce pays, ne dit rien des Bretons à propos de la transaction que les Armoricaïns passèrent avec les Francs, mais Grégoire de Tours, au temps de Clovis, garde sur eux le même silence. C'est, pourrait-on dire, après la mort de ce monarque que l'ère bretonne ouvre en Armorique. Bientôt ces Bretons, dont le nombre va croissant, formeront une nationalité distincte, et ils imposeront leur nom à une partie de l'ancienne Armorique. On a justement remarqué que ce pays reçut de l'émigration insulaire un esprit nouveau et de nouvelles formes sociales. De là, en effet, ces institutions urbaines, ces conseils de paroisse propres à une province où ne pénétra jamais le mouvement des villes françaises, connu dans l'histoire sous le nom de révolution communale. De là cette tenure particulière à la Petite-Bretagne, bien supérieure au servage des temps féodaux pour la mise en culture du sol, appelée par les jurisconsultes *domaine congéable*, et qui concède au colon, moyennant une légère redevance, la propriété des édifices et de la superficie du domaine rural, sous réserve des droits inhérents à la foncialité. Mais les conséquences de l'établissement breton du vi^e siècle se font principalement sentir dans le langage auquel le voyageur qui parcourt les campagnes du Morbihan, du Finistère et des Côtes-du-Nord prête une oreille étonnée : langage qui porte à bon droit le nom de breton, car c'est à l'influence de l'invasion pacifique des réfugiés de l'île de Bretagne que l'ancienne langue gauloise a dû la singulière fortune de continuer sur le continent, treize siècles après avoir disparu du reste de la France, une existence qui n'est pas encore terminée.

E. MORIN.

STATISTIQUE

HISTORIQUE ET MONUMENTALE

DU

CANTON DU GRAND-FOUGERAY

(ARRONDISSEMENT DE REDON, ILLE-ET-VILAINE).

Le canton du Grand-Fougeray ne renferme que deux communes et quatre paroisses :

- | | | |
|--|---|--|
| 1 ^{re} Commune du Grand-Fougeray, | { | 1 ^{re} Paroisse du Grand-Fougeray, |
| | | 2 ^{re} Paroisse de Sainte-Anne-sur-Vilaine, |
| | | 3 ^{re} Paroisse de la Dominelais. |
| 2 ^{re} Commune et paroisse de Saint-Sulpice-des-Landes. | | |
-

PREMIÈRE PARTIE.

TEMPS PRIMITIFS.

Il existe dans ce canton plusieurs grosses pierres qu'on veut bien appeler druidiques, telles sont celles que l'on trouve près du village de Nouray, — sur le bord de la voie romaine de Blain à Rennes, — sur le coteau de la Chère, non loin du village de Chère, — près des villages de la

Rouaudière et de la Minière, etc.; mais je ne réponds point de leur origine. Je crois qu'un véritable menhir existe au village de Villeray; il peut avoir 3 mètres de hauteur.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉPOQUE GALLO-ROMAINE.

Une seule voie romaine traverse le canton de Fougeray, c'est la voie de Blain à Rennes décrite par feu M. Bizeul.

Après avoir passé le Don à Pontveix, elle se divise en deux branches; l'une prend la direction de Châteaubriant et du Maine, parcourant les paroisses de Derval et de Lusanger; l'autre continue d'aller au Nord vers Rennes.

Cette dernière est celle qui nous occupe; elle coupe les landes de Conquereuil, se dirige vers le village de Chère, en Pierrie, et passe la rivière de Chère vers le moulin placé sous le village de la Hagonais, qu'il ne faut pas confondre avec les moulins de Chère, à 4 ou 500 mètres plus haut.

Non loin de là est le village de *Castres*, où, selon M. Bizeul, les Romains ont pu avoir un établissement.

« Reprenant la voie au village de la Hagonais, ajoute cet archéologue, on ne peut indiquer d'une manière précise son passage au village de la Bourjouinais et à l'Est de celui de la Bergerie; ce n'est qu'au village de la Roulais, et en entrant dans une vaste lande à l'Ouest et à une demi-lieue de Fougeray, qu'on retrouve la voie formant encore une chaussée convexe, quoique ayant perdu en quelques endroits sa couche supérieure de cailloux roulés, et réduite à un fort empierrement de moëllons de différente grosseur, et tels qu'ils sont sortis de la carrière. »

La voie coupe presque à angle droit la route de Fougeray au Port-de-Roche, et va passer à 400 mètres à l'Est du moulin à vent du Chêne-Poirier; sur toute cette lande, elle est très-apparente et d'une parfaite conservation; sa largeur est de 20 mètres entre les contre-fossés un peu aplatis, mais bien marqués, et dont la base n'a pas moins de 5 mètres.

« Un peu au Nord du même moulin du Chêne-Poirier, la voie descend dans un vallon formé par un assez fort ruisseau qui se décharge dans la Vilaine près du Pont-Louet; elle passe tout près et à l'Est de l'ancien manoir de la Praye, où, selon une tradition recueillie par M. Gaudin, la duchesse Anne et les sires de Rohan, seigneurs de Blain, faisaient halte en se rendant à Rennes. »

« Malgré l'état de culture de cette vallée de la Praye, il n'est pas fort difficile de reconnaître et de suivre la voie dans le chemin qui conduit à la chapelle de Brandeneuf ou plutôt Brandeneuc. »

Au-delà de cette chapelle, le chemin romain s'élève avec le coteau pour parvenir à une vaste lande à travers laquelle son sillon très-apparent s'avance avec 20 mètres de largeur environ; elle atteint ainsi, après un parcours d'une demi-lieue, le village de Gras-Aulnays, paroisse de Noë-Blanche, dans le canton de Bain.

Cette voie porte indifféremment les noms de *chemin de la duchesse Anne* et *chemin de la Royne*; la légende de la pie morte, si connue en Basse-Bretagne, est restée populaire dans les villages qui l'avoisinent.

Je ne connais point dans le canton de Fougeray de fortifications ni d'enceintes qu'on puisse avec certitude faire remonter à l'époque gallo-romaine.

TROISIÈME PARTIE.

MOYEN AGE ET TEMPS MODERNES.

Origines des Paroisses. — Églises et Chapelles. — Les Seigneurs et le Château de Fougeray. — Les Seigneurs de la Roche-Giffart. — Manoir et terres nobles.

PREMIÈRE SECTION : ORIGINES DES PAROISSES.

§ 1. — *Paroisse du Grand-Fougeray.*

Le curieux cartulaire de l'abbaye de Redon renferme un grand nombre de chartes concernant la paroisse de Fougeray aux ix^e et x^e siècles; nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur. Cette paroisse, appelée dès 903 « *Fulkeriac majus* » le *Grand-Fougeray*, renfermait alors la presque totalité du territoire des communes actuelles de Fougeray et de Mouais. Située sur les limites franco-bretonnes, elle avait une population composée partie de Bretons, partie de Francs; d'importantes familles appartenant aux deux nations avaient des intérêts à Fougeray; du côté des Bretons, nous voyons les rois Erispoë, Salomon, Pascweten et Alain-le-Grand, employer en bonnes œuvres les terres qu'ils possédaient dans cette paroisse; nous voyons même Pascweten, alors gendre du roi Salomon, y séjourner, et Coledoc, parent d'Alain-le-Grand, y posséder des terres et des serfs. Le haut clergé breton semble lui-même affectionner Fougeray; l'évêque de Vannes, Courantgén, y réside parfois, et saint Convoyon y envoie, peu de temps après la fondation de son abbaye de Redon, les moines Haëlmín et Konwoion; ces derniers fondent en Fougeray le monastère de Mouais, où nous re-

trouvons plus tard l'abbé Ritcand, successeur de saint Convoion.

Du côté des Francs, quelques personnages importants méritent d'être signalés : c'est d'abord Austroberte, noble et pieuse femme, qui fut vraiment la bienfaitrice du prieuré de Mouais, devançant dans sa générosité les libéralités royales des princes bretons envers les moines de Redon établis en Fougeray. C'est encore Sigebert, qui tenait un rang assez important dans le pays pour avoir l'honneur de recevoir dans sa maison le prince Pascweten et l'évêque Courantgen. Mais l'élément breton dominait à Fougeray; nous en avons la preuve dans les noms des villages et des habitants, qui appartiennent presque tous, à cette époque, à la langue bretonne; tels étaient les villages de Mordan, de Hoëthlor, de Bron-Congar; telles étaient les terres de Moy et d'Aguliac; tels étaient encore les colons Sulhoïarn et Hinconan, qui habitaient Bron-Congar, et le serf Taval que donna à Redon le prince Coledoc.

Cette population se divisait en trois classes : les hommes libres, — les colons — et les serfs; ces derniers disparurent au siècle suivant après les invasions normandes.

Les rentes des métairies de Mordan et de Hoëthlor en 864, nous montrent que l'on élevait alors sérieusement des bestiaux dans les exploitations agricoles et que l'on y cultivait deux fois plus de froment que de seigle.

Vers 880, les Normands amoncelèrent les ruines en Bretagne. Après avoir ravagé l'abbaye de Redon, ils s'engagèrent, paraît-il, sur les bords de la petite rivière de Chère, qui se jette dans la Vilaine; ils dévastèrent notre pays et détruisirent de fond en comble la paroisse de Cornou, limitrophe de Fougeray. Mais, lorsque la paix revint avec le glorieux règne d'Alain Barbe-Torte (939), les paroisses bretonnes se reconstituèrent; Fougeray fut de ce nombre. Toutefois, les

Bénédictins du prieuré de Mouais obtinrent l'érection de la paroisse de ce nom, composée en grande partie du territoire de Fougeray; plus tard, en 1062, Quiriac, évêque de Nantes, donna à ces mêmes moines cette nouvelle paroisse de Mouais.

Quoique l'abbaye de Redon eût dès ses commencements des biens dans la paroisse du Grand-Fougeray, rien n'indique cependant qu'elle ait jamais possédé cette paroisse; tout, au contraire, porte à croire que de tout temps Fougeray appartenait à l'évêque de Nantes; en 1123, Brice, évêque de ce diocèse, fut confirmé par Louis-le-Gros dans la possession de l'église de Fougeray. Il y aurait quelque probabilité qu'à la mort de l'évêque Gislard, Fougeray ait été envahie par les évêques de Vannes; mais cette usurpation, si elle eut lieu, fut de courte durée, et sous le règne d'Alain-le-Grand, l'évêque de Nantes Fulcher se fit restituer les paroisses qu'on avait voulu soustraire à sa juridiction.

— A partir de cette époque, la paroisse de Fougeray fit partie sans conteste du diocèse de Nantes; elle était comprise dans le doyenné de Châteaubriant, appelé aussi climat de la Chrétienté, subdivision lui-même de l'archidiaconé de La Mée.

En 1804, le diocèse de Nantes échangea avec celui de Rennes la paroisse du Grand-Fougeray contre les trois paroisses de Fercé, Noyal-sur-Bruc et Villepot.

En 1861, Fougeray fut élevé au rang de doyenné faisant partie de l'archidiaconé de Rennes. —

Le 6 mai 1292, Durand, évêque de Nantes, d'une famille qui habitait nos pays, mourut à Fougeray.

De toute antiquité, et jusqu'à la fin du ^{xvii}^e siècle, la paroisse de Fougeray se rendait processionnellement à l'abbaye de Redon aux fêtes de la Pentecôte; elle allait aussi en procession à un lieu fort éloigné appelé Saint-Julien, qui me semble devoir être Saint-Julien-de-Vouvantes, lieu très-fréquenté par les pèlerins bretons au moyen âge.

Au xvi^e siècle, la paroisse de Fougeray eut à souffrir des prétendus réformateurs de cette époque; ses seigneurs, les la Chapelle de la Roche-Giffart, étaient à la tête du parti huguenot. René de la Chapelle introduisit l'erreur en 1563 dans ses terres; une partie des petits seigneurs ses vassaux suivirent ce fatal exemple : Jacques Le Maistre, seigneur de la Garrelaye et de Launay-Bazouin; le sieur de la Villevoisin, seigneur de Cahan; Jean Le Mesnager, seigneur du Plessix, embrassèrent la prétendue réforme. L'hérésie gagna même une partie de la bourgeoisie et du peuple : les familles de la Ferrière, Piccot, Michiel, Salvert, Grenier, Cousturier, De-launay, Daviau, etc., abandonnèrent la religion de leurs pères. Le seigneur de Fougeray fit venir un ministre protestant de Rieux et fit prêcher l'erreur dans tous ses châteaux. Ainsi fut fondée l'église protestante de Sion, qui comprenait entre autres paroisses celles de Fougeray et de Saint-Sulpice-des-Landes. Mais cette église dura peu de temps : en 1585, Guineau, pasteur de Sion, abandonna son troupeau à l'approche des ligueurs. Ces derniers arrivaient, en effet, pour punir les seigneurs de la Roche-Giffart, qui depuis leur apostasie désolaient le pays, pillant les églises, brûlant les monastères, massacrant les prêtres et les religieux. Fougeray eut ainsi à souffrir toutes les horreurs de la guerre civile. Mais Dieu frappa ceux qui attaquaient sa sainte religion : Louis de la Chapelle fut tué sous les murs de son château de Fougeray, dont s'étaient emparés les ligueurs (1595); son fils Samuel mourut à la chasse; son petit-fils Henri fut également tué à Paris, en 1652, et le dernier seigneur de cette maison huguenote mourut en exil. Quant aux habitants de Fougeray, ils ne tardèrent pas à reconnaître leur faute. En 1642, une mission faite par des Récollets ramena plusieurs âmes à la vérité; M^{sr} Gilles de Beauveau, évêque de Nantes, vint en personne présider une seconde grande mission, en

1685, accompagné de son grand-vicaire et de missionnaires; il demeura à Fougeray plusieurs semaines et y reçut de nombreuses abjurations. La comédie protestante était finie chez nous.

Il serait très-intéressant d'étudier Fougeray au ^{xvii}^e siècle, malheureusement les limites de ce travail ne nous le permettent pas; le collège et diverses autres institutions prospéraient alors; la paroisse était divisée en 21 frairies, comme il suit :

- | | |
|-----------------------------|-------------------------------------|
| 1 ^o La Ville. | 12 ^o Villeray. |
| 2 ^o La Préverie. | 13 ^o Bonnais. |
| 3 ^o Cahan. | 14 ^o Créon. |
| 4 ^o Vexières. | 15 ^o La Noë. |
| 5 ^o Auvers. | 16 ^o La Bourdinière. |
| 6 ^o Béhac. | 17 ^o La Bourdonnaye. |
| 7 ^o Méhandoul. | 18 ^o La Roulaye. |
| 8 ^o La Haye. | 19 ^o Cherhal. |
| 9 ^o La Colinais. | 20 ^o Branzan. |
| 10 ^o Conzay. | 21 ^o Launay-des-Moulins. |
| 11 ^o Nouray. | |

Le clergé paroissial se composait d'un recteur et de son vicaire, d'un prêtre-sacriste, d'un prêtre-chantre, d'un prêtre régent du collège, et d'une douzaine de prêtres desservant les chapelles rurales.

Les recteurs de Fougeray étaient nommés par l'évêque de Nantes et seuls grands décimateurs dans leur paroisse; généralement nobles ou anoblis, ils étaient pour la plupart chanoines ou prieurs commendataires. Voici leurs noms parvenus jusqu'à nous :

1^o Thomas Le Roy, né à Tréhel, paroisse de Messac, chef-cier de l'église collégiale de Nantes, chanoine de Rennes. Nantes, Saint-Malo et Quimper, archidiacre de Plougastel en Tréguier, docteur en décret à la Cour de Rome, maître des

requêtes à la Cour de Bretagne, évêque élu de Dol, procureur au concile général de Latran, clerc du collège des cardinaux, procureur des lettres apostoliques, doyen de Bain, recteur de Fougeray, Nozay, Derval, Messac, Poligné, Domagné et Bothoa, etc., etc., anobli par François I^{er} en 1522, rédacteur du concordat passé entre ce roi et Léon X, mort à Rome, au Palazzo Regis, le 21 octobre 1524 ;

2^o Maurice Boulton, chanoine et scholastique de l'église cathédrale de Nantes, docteur en droit, fondateur du collège de Fougeray, mort en 1555 ;

3^o Pierre du Fouay, parent du précédent, lui succéda ;

4^o Guillaume Gaultier fut recteur de Fougeray de 1606 à 1630, mais nous ignorons s'il succéda immédiatement à Pierre du Fouay, les registres paroissiaux ayant été brûlés pendant la Ligue ;

5^o René Mériault, prieur de Ballac et recteur de Fougeray, résidait habituellement, ainsi que ses successeurs, au prieuré de Ballac ; cela nous donne occasion de dire un mot de ce monastère.

Fondé au XII^e siècle par les seigneurs de Conquereuil et de Pierric qui revêtirent l'habit monastique, enrichi par les sires de Blain et de Pontchâteau, le prieuré de Ballac, situé au confluent de la Vilaine et de la Chère, dans la paroisse de Pierric, avoisinait celle de Fougeray ; Hubert l'Ermite en était prieur dès 1114 ; il avait pour compagnons Guillaume de Fait et Hervé Miche. Plus tard, ce monastère, appartenant dès l'origine à l'abbaye de Redon, tomba en commende, et quatre recteurs de Fougeray en furent successivement prieurs. Dans un aveu que rendit l'un d'eux, Michel du Breil, en 1678, il est dit que le prieur de Ballac jouit d'une juridiction de haute justice, du droit de chasse et de pêche, d'un droit sur les poissonniers et d'un droit de dîme dans toute sa seigneurie. En revanche, il est tenu à dire plusieurs messes,

tant dans la chapelle conventuelle de Ballac que dans l'église paroissiale de Pierric; les jours où il dit la messe dans cette dernière église, « le recteur de ladite paroisse lui doit son dîner à lui, à son clerc et à son épagueul. »

Tous les recteurs de Fougeray qui possédèrent ce bénéfice appartenaient à la même famille, ce qui semble prouver que Ballac n'était point uni à la cure de Fougeray; c'était plutôt une sorte de bien patrimonial comme étaient tant d'autres commendes à cette époque.

6° Michel du Breil, recteur de Fougeray (1665-1696) et prieur de Ballac;

7° Louis du Breil, recteur de Fougeray (1696-1697) et prieur de Ballac;

8° Guy Larcher, docteur en théologie et recteur de Fougeray, de 1698 à 1727;

9° Pierre du Breil de Champcartier, des seigneurs du Burons, paroisse de Vigneux, chanoine de l'église cathédrale de Nantes, recteur de Fougeray (1728-1738), prieur de Ballac;

10° Jean Doublé, recteur de Fougeray, de 1739 à 1741;

11° François Davy de la Roche, protonotaire apostolique, chevalier des Ordres militaires et apostoliques de Saint-Jean-de-Latran et de l'Éperon-d'Or, comte palatin, recteur de Fougeray (1741-1787);

12° N... Blanchard de la Villemoizan (1787-1789);

13° Pierre Aupiais (1789-1803);

14° Maurice Briand (1803-1804);

15° N... Gué (1804-1806);

16° Charles Genet (1806-1817);

17° Jean-Marie Huet (1817-1843);

18° Guillaume Raoul, chanoine de l'église cathédrale de Rennes, doyen de Fougeray (1843-).

§ 2. — *Paroisse de Saint-Sulpice-des-Landes.*

Cette paroisse est ancienne, mais nous n'avons point de renseignements sur son origine; les seigneurs de la Roche-Giffart s'en disaient les seigneurs fondateurs. Vers 1190 vivait Joseph, prêtre ou recteur de Saint-Sulpice « *Josephus presbyter de Sancto-Sulpicio.* » Il fut témoin d'une donation faite au prieuré de Béré par Eudes, seigneur de Pontchâteau. Voici la liste de ses successeurs :

1 ^o D.... Jonet (1513-1536).	10 ^o Alain Bonnet (1712-1716).
2 ^o N.... Grigorel (1536-1550).	11 ^o Julien Bosse (1716-1734).
.....	12 ^o Zacharie Le Brun (1734-1740).
3 ^o François Bodet (1615-1630).	13 ^o Pierre Rouxel (1740-1741).
4 ^o Jean Bodet (1630-1654).	14 ^o René Fillion (1741-1758).
5 ^o Julien Rouxel (1654-1667).	15 ^o Jean-Baptiste Hautbois (1758-1776).
6 ^o Julien Massicot (1667-167.).	16 ^o J.... Lefeuve (1776-1783).
7 ^o Jean Coupel (167.-1696).	17 ^o Michel Gervais (1783-1814).
8 ^o Julien Coupel de la Chapelle (1696-1706).	18 ^o Mathurin Punelle (1814-1849).
9 ^o Jean-Baptiste Coupel (1706-1711).	19 ^o Pierre Lamy (1849-).

§ 3. — *Paroisse de Sainte-Anne-sur-Vilaine.*

Près du manoir d'Auvers existait jadis une chapelle appelée Sainte-Anne-d'Auvers, et mentionnée en 1627. C'était peut-être primitivement une fondation des seigneurs d'Auvers; mais, après la destruction de leur manoir, cette chapelle devint la propriété des paroissiens de Fougeray, qui eurent soin d'y entretenir un chapelain; les seigneurs de Port-de-Roche y fondèrent un catéchisme, et le bénéfice de Préperié y fut annexé en 1771.

En 1822, Sainte-Anne-d'Auvers fut érigée en paroisse sous le nom de Sainte-Anne-sur-Vilaine.

Les recteurs de cette nouvelle paroisse, sont : MM. Aubrée (1822 à 1848), Gérard (1848-1854), et Hamon (1854-).

§ 4. — *Paroisse de la Dominelais.*

L'ancienne chapelle de Saint-Nicolas, construite près des manoirs de la Dominelais et de la Bourdonnaye, passe pour être une fondation de la famille Arondel, qui possédait au ^{xvii}^e siècle ces deux habitations. Devenue chapelle frairienne avec le bénéfice de la Cadinais pour annexe, Saint-Nicolas fut jusqu'à la Révolution desservie par un chapelain, et, depuis cette époque, par les vicaires de Fougeray; mais, en 1840, la Dominelais fut érigée en paroisse, et reçut, en qualité de recteur, M. Joseph Robert, qui la gouverne encore.

DEUXIÈME SECTION : ÉGLISES ET CHAPELLES.

L'église paroissiale de Fougeray, dédiée aux saints apôtres Pierre et Paul, offre peu d'intérêt; quelques parties remontent à l'époque romane, c'est le portail cintré ouvrant sous la tour, la grande nef et l'arc triomphal qui la termine. Au bas et au Nord de cette nef est une chapelle du ^{xv}^e siècle appelée la Chapelle-Neuve; on y voit deux colonnes assez curieusement sculptées. Cette église possède une cloche de 1477, qui provient des anciens Cordeliers de Nantes. Au sortir est une croix de cimetière qui peut remonter au ^{xiii}^e siècle; elle est en pierre, son pied très-élançé est octogone, et quatre pattes en feuilles d'acanthé le relie à sa base; la croisée se compose presque entière d'un quatre-feuilles contenant au centre le Christ sur une croix à double croisillon, la Vierge et saint Jean debout de chaque côté.

L'église paroissiale de Saint-Sulpice-des-Landes mérite peu

l'attention ; la nef est en partie romane, mais du style le plus grossier.

Les églises paroissiales de Sainte-Anne-sur-Vilaine et de la Dominelais sont neuves, et ont remplacé avantageusement les anciennes chapelles du même nom ; la première se distingue par un aspect vraiment grandiose, la seconde est de style ogival.

Il y avait de nombreuses chapelles dans la paroisse de Fougeray avant la Révolution ; c'étaient, outre *Saint-Nicolas-de-la-Dominelais* et *Sainte-Anne-d'Auvers* :

1° *Saint-Jean*, chapelle très-vénérée et fort ancienne, située dans le vieux cimetière, près de l'église paroissiale, et démolie en 1730, lorsque l'on construisit la tour de cette église ; — 2° *Saint-Roch*, construite dans le nouveau cimetière et démolie vers 1830 ; — 3° *Saint-Armel*, vieille chapelle affectée au service de l'hôpital de Fougeray ; cet hôpital ayant été détruit vers 1690, sa chapelle disparut dans le siècle suivant ; — 4° *Saint-Marc*, but des processions paroissiales et située près du Fief-Rubé ; les seigneurs de Port-de-Roche y avaient fondé un catéchisme ; elle est tombée en ruines ; — 5° *Saint-Guillaume*, ancienne station appartenant comme les précédentes à la paroisse ; elle menaçait ruine dès 1741 ; — 6° *Notre-Dame-de-Brandeneuf*, fondée par les paroissiens en 1635, avec un catéchisme, entretenue de nos jours ; — 7° *la Magdeleine*, vieille chapelle voisine de l'ancienne cure de Fougeray, devenue au XVIII^e siècle une sorte de chapelle privée à l'usage des recteurs, mais possédée néanmoins et entretenue par les paroissiens : elle n'existe plus ; — 8° chapelle du *château de Fougeray* ; — 9° chapelle du *Plessix* ; — 10° chapelle du *Port-de-Roche* ; — 11° chapelle du *Pont-Louet* ; — 12° chapelle de la *Devoriais* ; — 13° chapelle de *Cherhal* ; — 14° chapelle de *Conzay*. Toutes ces chapelles

dépendaient des manoirs du même nom ; la plupart n'existent plus.

La paroisse de Saint-Sulpice ne possédait que la chapelle de *Saint-Léonard*, que les seigneurs de la Roche-Giffart brûlèrent, par haine du catholicisme, en 1661. Plus tard, on construisit un oratoire privé dans le château même de la Roche-Giffart ; cet oratoire a disparu avec le vieux château.

TROISIÈME SECTION : LES SEIGNEURS ET LE CHATEAU DE FOUGERAY.

§ 1. — *Les Seigneurs.*

Tihern, ou plutôt Teuhaire (*Teharius*), marié à Ynnoguen ou Gwen, fut, dans la première moitié du ix^e siècle, le père de trois enfants : Brient, premier seigneur de Châteaubriant ; Hervé et Bos, ou le Bœuf ; ce dernier s'appelait peut-être Brient comme son frère aîné et comme ses descendants, mais son surnom a prévalu de son temps : « *Scilicet a Brientio et Herveo atque Bove, necnon et matre eorum Guenno nomine.* » (*Cartulaire de Redon*, 235.) Ce Le Bœuf eut en partage, paraît-il, la lisière des forêts qui entouraient Châteaubriant à l'Ouest et au Midi, et il devint ainsi seigneur des paroisses de Fougeray, Jans, Nozay et Issé. Parmi ses successeurs on remarque Brient Le Bœuf, vivant en 1214, et inhumé dans l'église abbatiale de Mellerey, où son tombeau se voyait encore en 1664.

En 1235, Nicolle Le Bœuf, dame de Fougeray, épousa Geffroy, seigneur de Rieux, et lui apporta la seigneurie de Fougeray.

Puis vinrent Guillaume I, Jean I, Guillaume II, Jean II et Jean III, tous successivement seigneurs de Rieux et de Fougeray.

Vers 1425, Marie de Rieux, fille de Jean III, apporta les terres de Nozay et de Fougeray dans la maison d'Amboise, en épousant Louis d'Amboise, seigneur d'Amboise et vicomte de Thouars. De cette union naquit, entre autres enfants, la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne, l'une des gloires les plus pures de notre Église bretonne. Cette pieuse princesse eut quelques rentes sur la seigneurie de Fougeray, mais cette terre elle-même fut donnée à sa sœur Marguërite, qui épousa, en 1446, Louis de la Trémouille, seigneur dudit lieu.

En 1474, ce dernier seigneur échangea la seigneurie de Fougeray contre celle de Saint-Mars-la-Pile, que possédait Jean de Châteaugiron, seigneur de Derval.

Celui-ci mourut en 1482, sans enfants légitimes, laissant Fougeray à sa sœur Gillette, veuve de Jean Ragueneil, seigneur de Malestroit. Cette dame avait deux filles; l'une d'elles, Françoise Ragueneil, épousa Jean IV, seigneur de Rieux, et lui apporta en dot la terre de Fougeray.

Une seule fille naquit de cette dernière union; elle se nommait Françoise de Rieux, et s'unit en 1488 à François de Laval, seigneur de Châteaubriant, qui devint ainsi seigneur de Fougeray. Leur successeur fut leur fils Jean de Laval, l'un des plus grands seigneurs de son temps; mais il mourut sans laisser d'enfants, en 1542. Sa cousine Anne de Montéjean, veuve de Jean VII, seigneur d'Acigné, hérita, entre autres terres, de celle de Fougeray.

Ce fut très-probablement son fils, Jean VIII, seigneur d'Acigné, qui vendit la seigneurie de Fougeray, de 1562 à 1567, à René de la Chapelle, seigneur de la Roche-Giffart.

Les seigneurs de cette maison, dont nous parlerons plus loin, possédèrent Fougeray jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Henri de la Chapelle, seigneur de la Roche-Giffart et de Fougeray, préféra l'exil à l'abjuration du protestantisme,

qu'avaient embrassé ses pères, et il vendit, avant de quitter la France, ses terres de Fougeray et de la Roche-Giffart à Catherine de Rougé, femme de François, marquis de Créquy et maréchal de France (1685).

Cette dame étant morte après ses enfants, son neveu Louis-Gilles de Rougé hérita de la seigneurie de Fougeray, qu'il donna en dot à sa fille, Innocente-Catherine de Rougé, mariée à Jean de Kerhoent de Kergournadec, marquis de Coëtensao.

Ce seigneur menait une vie fort dissipée, et à sa mort le marquisat de Fougeray fut vendu à Jean-Charles Loquet, sieur de Granville (1748). Sa famille posséda Fougeray jusqu'à la Révolution. M. Chapelier, puis M. Judicelly sont devenus depuis cette époque propriétaires du château de Fougeray.

§ 2. — *La Seigneurie.*

Un aveu rendu au roi en 1541 par Jean de Laval, et deux autres aveux rendus par les seigneurs de la Roche-Giffart, l'un en 1653, l'autre en 1678, nous font connaître assez bien la seigneurie de Fougeray.

Cette seigneurie s'étendait dans toute la paroisse de Fougeray, dans une partie des paroisses de Pierrie, Derval, Luzanger, Sion, Mouais et Guéméné. La chàtellenie de Sion, les forges de la Hunaudière, la forêt de Thiouzé, beaucoup de moulins, d'étangs et de bois en faisaient partie.

Le seigneur de Fougeray était fondateur des églises de Fougeray, de Pierrie et de Sion; il avait droit d'enfeu dans celle de Luzanger.

Il avait un droit sur les tanneurs de Fougeray et de Pierrie, et droit de chasse prohibitive dans toutes les paroisses ci-dessus désignées.

Chàtellenie d'ancienneté au moyen âge, la seigneurie de Fougeray fut érigée en marquisat, en 1644, en faveur de

Henri de la Chapelle, seigneur de la Roche-Giffart et de Fougeray; elle relevait directement du roi.

Le seigneur de Fougeray avait dans l'origine le droit de guët, pour la garde de son château, sur tous les hommes du marquisat; mais en 1665 le général de la paroisse de Fougeray refusa de payer ce devoir, fixé, depuis 1505, à trois sols par chaque homme marié; un procès s'ensuivit entre le seigneur du lieu Henri de la Chapelle et le général; il se termina, en 1670, à l'avantage des paroissiens.

Le seigneur de Fougeray avait : « le droit de coustume et péage sur toutes les marchandises qui passent dans l'étendue dudit marquisat. »

« *Item* deux halles ou cohues dans ladite ville de Foulgeré pour l'estallage et vente de plusieurs sortes de marchandises qui se vendent toutes les semaines que se tient marché le jedy dans ladite ville, et, outre cinq foires par chacun an, l'une en carême, l'autre à l'Ascension, la troisième à la feste de saint Jean descolé, la quatrième le jour saint Luc, et la cinquième le jour saint Thomas, avant Noël.

« *Item* au bourg de Pierrie une autre foire qui se tient le jour de saint Lien, où ledit marquis prend semblablement droit de péage.

« *Item* une autre halle dans laquelle il y a un four banal pour cuire le pain des sujets et habitants de ladite ville de Foulgeré.

« *Item* au joignant de l'une desdites halles un grand logis au haut duquel est l'*auditoire* pour l'exercice de la juridiction dudit marquisat, avec ses galeries, chambres criminelles, appartenances et dépendances : les audiences de la juridiction dudit marquisat tiennent ordinairement deux jours la semaine, sauf les extraordinaires selon l'abondance des affaires, et au-dessous est la prison et cachots, et basse-fosse pour les criminels et coupables avec les logements et né-

cessaires pour loger le geollier et garde desdites prisons.

« *Item* appartient audit seigneur de Foulgeré le droit de bailler mesures tant à blé qu'à vin en l'étendue dudit marquisat avec le droit de police.

« *Item* les moulins de Chère, du Chêne-Prier, de la Haye, de Gault, de la Minière, de Lennaulx, de Pierrie et d'Auvers.

« *Item* le droit de pêche prohibitive dans les rivières d'Aaron, de Chère et marais d'Auvers.

« *Item* le droit de quintaine que sont tenus courir les poissonniers qui peschent sur lesdites rivières et marais, le mardy après la feste de Pasque, lorsqu'il leur est assigné par ledit seigneur sous peine de l'amande, pour laquelle courir doivent ledit seigneur fournir de fust de lance, le capitaine dudit château (de Fougeray), de chevaux, le sieur propriétaire de la Bornière d'éperons, et le propriétaire des vignes de la Sauldre de fer pour la lance, de clous, de marteau et tenailles pour couldre ledit fer de lance, et doit tenir ladite quintaine sur bout.

« Et outre a ledit seigneur droit de sceaux et papiers dans toute sa juridiction. »

Cette juridiction était haute, moyenne et basse, et un grand nombre de manoirs, tant en Fougeray que dans les paroisses voisines, en relevaient noblement.

D'après une appréciation faite en justice en 1748 — lorsque M. Loquet de Grandville acheta Fougeray — le revenu de ce marquisat s'élevait à cette époque à 7,251 livres, mais la châtellenie de Sion n'en faisait plus alors partie.

§ 3. — *Le Château.*

Nous avons très-peu de documents sur le château de Fougeray; toutefois, si l'on ne trouve pas de preuve de son exis-

tence avant le ^{xiv}^e siècle, il n'en est pas moins probable qu'il remonte à une plus haute antiquité. La *plebs* ou paroisse de Fulkeriac était au ^{ix}^e siècle une *condita*, c'est-à-dire, selon M. de Courson, qu'elle devait sa naissance à un magasin d'approvisionnements établi par les Romains sur les bords de leur voie de Blain à Rennes. Cette position de Fougeray, son importance sous les rois bretons, sa renaissance au ^{xi}^e siècle sous le gouvernement des Le Bœuf, puînés des puissants barons de Châteaubriant, tout porte à croire qu'il existait dans cette petite ville une forteresse à une époque très-reculée.

Le fait d'armes le plus important qui se soit accompli au château de Fougeray est aussi celui qui nous donne la première preuve écrite de son existence. C'était en 1354. Jean de Rieux, l'un des plus zélés partisans de Charles de Blois, en était alors le seigneur; Fougeray lui fut enlevé, et une garnison anglaise y fut placée sous le commandement de Bembro. Bertrand du Guesclin, qui combattait sous le même drapeau que le seigneur de Fougeray, parvint à reprendre cette forteresse par une ruse de guerre racontée par tous les historiens bretons, en particulier par dom Lobineau, Hay du Chastelet et Bertrand d'Argentré. Déguisé en bûcheron et accompagné de quelques soldats, le héros breton s'introduisit dans la place en l'absence de Bembro, s'en empara en combattant vaillamment, et défit le capitaine à son retour à Fougeray. On trouve dans les auteurs que je viens de nommer ce glorieux fait d'armes raconté avec d'intéressants détails; voici le récit de Bertrand d'Argentré (*Hist. de Bret.*, édit. de 1582) : « Il advint que du Guesclin descouvrit que le château de Foulgeré, bonne place pour lors, estoit mal gardé : car ayant prins un varlet sorty du château en la forest de Teillay, il sceut que messire Robert Bembro, anglois capitaine du chasteau, estoit party d'iceluy pour battre la route de l'armée de Charles de Blois et qu'il estoit aux champs et n'avoit laissé

au chasteau pas les meilleurs des siens. Scachant ces nouvelles, du Guesclin monta à cheval avec ses compagnons, et à l'issue de la forest les fait mettre à pied et accoustrer de biaux de toille à chascun une hache en la main en forme de bucherons et les faict charger chascun un faix de fagots et de buches sur le col, laissant la moitié de sa compagnie en embusche dedans le bois au plus près qu'il pèut du chasteau, pour attendre le signal qui leur seroit donné à l'ouverture de la porte. Ceux qui étoient chargés sortirent de la forest et s'en vont devers le chasteau le col ployé sous le faix avec leurs haches et quelques courtes dagues cachées sous leurs habits. Venus à la porte ils huchèrent au portier s'il falloit point de bois au seigneur qui estoit céans, qui respondit qu'ouy. On ouvre les portes à cest adveu, ils entrèrent trois ou quatre et entre iceux ledit Bertrand lequel commença à jeter son faix au devant de ladite porte pour l'empescher de fermer, et ses compagnons de mesme, conséquemment les autres, qui suivoient le dit du Guesclin, donnant le signal à leurs gens. Et quant à lui commença à charger le portier qu'il tua, et ceux qui étoient avec luy crioient Guesclin. A ce bruit accoururent tous les soldats du chasteau et commencèrent d'une et d'autre part à se charger à bon escient et combattre. Où du Guesclin fut tellement blessé, que le sang lui couvroit la veue et le visage; mais pour cela il ne recula, et se combattirent ceux de la maison fort vaillamment et en fut tué plusieurs : mais finalement furent deffaicts et la place gagnée, bien munie de vivres et armes. Bembro capitaine qui estoit absent, ayant fait une course, et chargé par gens de cheval de Charles de Blois qui le descouvrirent, délibéroit se retirer en sa place, mais il fut averty par le chemin qu'elle avoit été surprise; chose qui l'estonna tant qu'il commença à tourner bride pour se sauver en quelque place de son party; mais il fut suivy par du Guesclin, ayant recouvert quelques

gens de cheval, qui se trouvèrent à son aide, lequel ledit du Guesclin attrapa par le chemin et le contraignit de tourner visage et faire teste : venant aux mains fut deffaict Bembro et demeura mort sur le lieu. Ce fut le premier exploit de marque de messire Bertrand du Guesclin et qui luy donna reputation d'homme de guerre. »

Le souvenir de ce glorieux fait d'armes est resté très-populaire dans le pays de Fougeray.

Nous avons dit qu'au xvi^e siècle Fougeray appartenait aux seigneurs de la Roche-Giffart, ardents protestants. Le duc de Mercœur convoitait cette place, et son parti parvint à s'en emparer; mais les huguenots, furieux de cette perte, épiaient l'occasion de reprendre ce château. Dès 1594, un de leurs chefs, La Tremblaye, essaya, mais en vain, « de jouer quelque tonr aux ligueurs de Fougeray; » l'année suivante ils furent plus heureux. Le capitaine huguenot Saint-Luc, accompagné de Louis de la Chapelle, seigneur de la Roche-Giffart et de Fougeray, parut sous les murs de cette place; mais ce dernier ne rentra point dans son château, il fut tué sous les murs d'un coup d'arquebuse que lui porta l'un des assiégés. Toutefois la forteresse succomba, les ligueurs en furent chassés et Saint-Luc y entra victorieux.

Au mois de décembre de cette même année 1595, fut conclue une trêve entre les ligueurs et les royaux, au château de Fougeray. « Les présidents de la Grée et de Marigny, de Molac et de Kergroadès s'étant rendus à Fougeray, qui pour lors était en neutralité, le 14 décembre 1595, pour conférer avec les députés du duc de Mercœur, vinrent à bout d'une trêve pour les mois de janvier, février, mars et avril. » (*Hist. de la Ligue en Bretagne.*) Cette trêve fut heureusement suivie de la nouvelle officielle de la conversion d'Henri IV.

Après la pacification, les États de Bretagne demandèrent à ce roi la démolition de plusieurs places fortes de la province;

leur demande fut naturellement agréée, et c'est alors que furent détruites les fortifications de Derval et du Fretay. Tout porte à croire que le château de Fougeray partagea le sort des deux forteresses voisines; démantelé à son tour, il ne se releva plus de ses ruines.

La charge de capitaine du château de Fougeray était importante au moyen âge; en 1476, Jean de Châteaugiron, dit de Derval, seigneur de Fougeray, donna la capitainerie de cette place forte à son fils naturel Georges de Derval, seigneur de la Lanceulle.

Cette charge existait encore en 1653, quoiqu'à cette époque le château fut complètement démantelé, car il est dit, dans l'aveu de cette année-là, que « le cens du devoir de guet sert pour payer le capitaine dudit château, le conciergé et les officiers d'iceluy. » Le droit de guet ayant été aboli en 1670, peut-être la capitainerie du château cessa-t-elle d'exister en même temps.

L'aveu de 1544 décrit trop brièvement le château de Fougeray : « Le château, place et forteresse de Foulgeré ô ses tours, maisons, clostures de fortes murailles, douves et fossés, étang, chaussées, moulin à eau, coulombier et refuge à pigeon, garennes et refuge à connyns, deux journaux et demy de terre ou environ ô toutes leurs appartenances, le tout en un joignant sise près et adjacent de la ville dudit Foulgeré. »

L'aveu de 1653 entre dans beaucoup plus de détails :

« Le château, place et forteresse de Foulgeré où il paraît encore des tours, guérites, machecoullis et clostures de fortes murailles, fauces braies, douves et fossés au joignant lequel est le donjon séparé d'iceluy par un large fossé revestu; auquel donjon il y a plusieurs logements et terrasses et une grande tour couverte d'ardoises, avec une autre qui la joint où est la vue et monstree d'icelle, dans laquelle il y a un grand nombre de chambres et cabinets, et marqués de ponts

dormants pour la communication avecq le donjon, corps de gardes, terrasses, et esprons qui sont autour d'icelle, entre lesquels terrasses et esprons il y a deux petites tours qui servent de corps de garde, et un pont-levis par lequel on entre dans ledit donjon et à l'un des coings de laditte terrasse une autre plus grosse tour que les deux précédentes qui sert de logement au concierge du chasteau et au-dessus, jusqu'à la couverture de ladite tour une fuge et refuge à pigeons. »

« Joignant ladite principale entrée du donjon est un estang, l'eau duquel se communique dans les fossés qui sont autour dudit donjon et terrasse avec la chaussée et retenue d'eau et au dessous d'icelle un moulin à eau appelé le moulin du château. »

« Au dessous de ladite chaussée et moulin, un petit pré au joignant duquel sont les grands jardins dudit château avec ses hayes et fossés, et à l'un des costés d'iceluy des mottes élevées à garennes, et contient, le tout ensemble, le nombre de trois journaux de terre ou environ, vieilles douves et fossés, entre lesquels grands jardins, garennes et le chasteau, il y a une grande place où il y paraist encore des vestiges de fortifications; laquelle place contient, avec un jeu de longue paulme qui est à l'un des costés d'icelle, trois à quatre journaux de terre ou environ, en laquelle se vend, les jours des marchés et foires qui tiennent en ladite ville de Foulgeré, des bœufs, vaches, porcs et autres sortes de bestail, marchandises et denrées; les jardins d'alentour en partie séparent ladite issue. »

De nos jours, la grosse tour du donjon de Fougeray reste seule debout à peu près intacte; mais on retrouve encore des vestiges de la tour du concierge que surmontait naguère une fuie à pigeons; on aperçoit aussi dans la cour les fondations d'une troisième tour. Quant à l'étang qui avoisinait le donjon,

il a été desséché en partie et converti en un charmant jardin anglais.

Le donjon de Fougeray a conservé quelque chose de son aspect primitif; il est couronné de créneaux gothiques, et les poutres de ses ponts-levis ont laissé sur la muraille trace de leur ancienne position; des écussons indéchiffrables, et qui semblent appartenir au ^{xiii}^e siècle, sont placés à une grande hauteur; peu de sculpture à l'extérieur du reste, des colonnettes ornent seules l'entrée principale. Les escaliers, bien conservés, conduisent aux différents étages, où se trouvent d'assez belles salles ornées de cheminées et de quelques jolies portes qui ne remontent guère qu'aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Malheureusement ces salles ont beaucoup souffert des ravages du temps et ont été bien des fois remaniées; la garde nationale, établie dans cette tour sous le gouvernement de Juillet, y a laissé des traces de son séjour, d'un pittoresque fort douteux. Malgré cela, la tour de Fougeray est sans contredit le monument le plus imposant du canton.

Le château moderne qui l'avoisine fut construit, au ^{xviii}^e siècle, par M. Loquet de Granville, seigneur de Fougeray. Ce dernier fit raser tout ce qui restait encore de l'antique forteresse, sauf le donjon et la tour du concierge; il fit ensuite niveler l'emplacement des fortifications, où il plaça sa cour d'entrée et ses écuries; puis il transporta le champ de foire, dont parle l'aveu précédent, dans la ville, et construisit son château dans cette vieille place d'armes, entre les fortifications et les jardins. Ce nouveau château n'offre de remarquable que les ruines et le beau parc qui l'entourent.

QUATRIÈME SECTION : LES SEIGNEURS DE LA ROCHE-GIFFART.

Le château de la Roche-Giffart, paroisse de Saint-Sulpice-des-Landes, doit son nom à une famille Giffart dont le R. P.

du Paz parle en ces termes : « L'an 1218 vivait un Alain Giffart, que je pense avoir été seigneur de la Roche-Giffart, duquel il y a une lettre d'accord faite entre lui et le prieur du prieuré de Tresbœuf, dépendant de l'abbaye de Saint-Melaine. » (*Hist. général. de Bret.*)

Il est encore question dans le Cartulaire de cette abbaye de trois autres seigneurs appartenant à la même maison ; ce sont Geffroy Giffart, dit Buffelin ; Guillaume Giffart, son fils, et Robert Giffart, fils dudit Guillaume.

En 1247, ce Guillaume Giffart donna à l'abbaye de Saint-Melaine, avec le consentement de Robert, son fils aîné, les dimes qui lui appartenaient à Ventivole et à la chapelle de Calendour, pour la dotation d'un obit ou anniversaire pour lui et son père Geffroy Giffart, dit Buffelin. Ce Robert Giffart, fils de Guillaume, prit part à la croisade de 1248.

Geffroy Giffart, chevalier, seigneur de la Roche-Giffart, épousa Aliénor de Bœuvres, dame dudit lieu, paroisse de Messac ; il vivait vers 1280, et laissa trois enfants : Alain, seigneur de la Roche-Giffart ; Amice, mariée à écuyer Jean du Val ; et Agaïce, qui partagèrent sa succession en 1301.

Alain Giffart, seigneur de la Roche-Giffart et de Bœuvres, ne laissa que deux filles : Agaïce, l'aînée, dame de la Roche-Giffart et de Bœuvres, qui épousa Guillaume de la Lande, seigneur de Pont-Rouaud ; et Amice, femme de noble écuyer Jean Habel.

« Ainsi, ajoute du Paz, le nom de Giffart périt en cette maison de la Roche-Giffart ; mais il fut continué en celles du Plessis-Giffart, paroisse d'Irodouer, qui a toujours été la principale et chef de nom et d'armes des Giffart. »

La seigneurie de la Roche-Giffart demeura entre les mains des seigneurs de la Lande jusque vers l'an 1400, époque à laquelle Martine de la Lande, dame de la Roche-Giffart et de Bœuvres, épousa Guillaume de la Chapelle, chevalier.

Arthur de la Chapelle, seigneur de la Roche-Giffart, vivait en 1427.

Jean de la Chapelle, seigneur de la Roche-Giffart, vivait en 1483.

Mathurin de la Chapelle, seigneur de la Roche-Giffart, acheta en 1526 d'avec Claude d'Annebault, mari de Françoise de Tournemine, le château et la châtellenie de Sion, paroisse de ce nom.

René de la Chapelle, seigneur de la Roche et de Sion, acquit vers 1562-1567 le château et la châtellenie du Grand-Fougeray; il épousa Renée Thierry et introduisit le protestantisme dans sa famille et dans ses terres.

Louis de la Chapelle, son fils, seigneur de la Roche, de Sion et de Fougeray, fut tué en 1595 sous les murs de son château de Fougeray; il avait épousé Marguerite Tillon.

Samuel de la Chapelle, son fils, seigneur de la Roche, etc., enleva et épousa Françoise de Marec, et fut tué à la chasse avant 1626.

Henri de la Chapelle, seigneur de la Roche, etc., marié à Marguerite de Chambellan, fut tué au faubourg Saint-Antoine à Paris, en 1652. Samuel, son frère, abjura l'hérésie en 1648.

Son fils, Henri de la Chapelle, s'unit à Marguerite de la Lande, dite de Machecoul, et fut seigneur de la Roche, etc. Il mena une vie fort scandaleuse avec M^{me} de la Hamelinère, comme le témoigne dans ses lettres M^{me} de Sévigné. Imitant ses ancêtres, il fit beaucoup de mal aux catholiques du pays de Fougeray. Ayant refusé d'abjurer ses erreurs, il fut forcé, en 1685, de s'exiler en Hollande; sa fortune fut dispersée; à peine ses deux sœurs, Marguerite et Henriette de la Chapelle, purent-elles conserver quelques débris de la châtellenie de Sion. Catherine de Rougé, femme du maréchal de Créquy, acheta les terres de la Roche-Giffart et de Fougeray.

Comme il a été dit précédemment, le marquis de Coëtanfao

posséda ensuite ces seigneuries du chef de sa femme, Innocente de Rougé; mais elles furent vendues et séparées après sa mort, vers 1748.

Le nouveau seigneur de Fougeray, Jean-Charles Loquet de Granville, avait bien acheté Fougeray et la Roche-Giffart; mais le prince de Condé, seigneur de Châteaubriant, retira féodalement cette dernière seigneurie de la Roche, et la céda à Guy de Lavau et à Marie-Anne Baugin, sa femme.

La famille de Lavau conserva la Roche jusqu'à nos jours; mais M. Joseph Guérin ayant épousé M^{lle} Sophie de Lavau, ce château est passé entre les mains de la famille Guérin, qui le possède actuellement.

Le château de la Roche-Giffart, construit au moyen âge par la famille dont il porte le nom, dut très-probablement être un château fortifié; toutefois il n'en reste plus de vestiges; une sorte de bastion ruiné, pouvant remonter tout au plus au xv^e ou xvi^e siècle, est le seul débris de l'antique demeure des seigneurs de la Roche.

Depuis bien des siècles, la seigneurie de la Roche-Giffart avait droit de bois mort, pacage et pâturage non-seulement pour les animaux domestiques, mais encore « pour les porcs et gourins, » dans la forêt de Teillay avoisinant le château, et appartenant aux barons de Châteaubriant. Ces droits ont été récemment vendus.

Les seigneurs de la Roche-Giffart relevaient directement du roi; ils possédaient une juridiction haute, moyenne et basse qui ressortissait à Châteaubriant; ils étaient seigneurs fondateurs des églises paroissiales de Saint-Sulpice-des-Landes et d'Ercé-en-la-Mée; toutefois les barons de Châteaubriant leur disputaient les droits honorifiques dans cette dernière paroisse.

En 1747, la terre de la Roche-Giffart avait un revenu de 3,149 livres, et M. de Lavau l'acheta 72,000 livres. Les sei-

gneurs de la Roche-Giffart, des maisons de la Chapelle, de Créquy et de Coëtanfao, menaient très-grande vie au château de la Roche, qu'ils habitaient de préférence à celui de Fougeray; malheureusement, leur souvenir est resté peu honoré dans le pays.

Le château de la Roche-Giffart a été reconstruit, depuis quelques années, par M. Auguste Guérin de la Roche-Giffart; c'est une belle habitation moderne à laquelle conduisent des avenues séculaires.

CINQUIÈME SECTION : MANOIRS ET TERRES NOBLES.

De nombreux manoirs entouraient le château seigneurial de Fougeray.

LE LORAY. — Le plus ancien lieu signalé par l'histoire est celui du Loray, appelé jadis Coët-Loray. En 875, Pascweten, comte de Bretagne, donna à l'abbaye de Redon le village de Hoëtlor, ainsi que tous ses habitants; nous ne doutons guère de l'identité de Hoëtlor et de Coët-Loray. La tradition veut que les moines y aient établi une léproserie; ce qui est certain, c'est qu'un château, dont les derniers vestiges apparaissent encore dans les bois du Loray, exista là au moyen âge; il fut remplacé dans les derniers temps par un manoir construit à peu de distance, et dont le portail, du xvii^e siècle, demeure seul debout.

En 1450 à Guillaume de Forges, le manoir du Loray passa entre les mains de la famille de Clay; Jean de Clay, seigneur du Loray et de la Vénourie, vivait en 1513; — Geffroy de Clay, en 1541; — Jean de Clay, seigneur du Loray, épousa vers 1600 Gillette Dollier; — François de Clay, vivant en 1649, ne laissa de son union avec Michelle de Carheil qu'une fille nommée Anne. Cette dernière épousa en 1654 Jean de Castellan, seigneur de la Fouaye, paroisse

de Sion. Leur fils, Jean de Castellan, seigneur du Loray, vivait en 1670. — La famille Dollier devint ensuite propriétaire de cette seigneurie, qui appartenait en 1717 à Marie Dollier, veuve de Maurice de Guischardey, seigneur de Martigné et de Port-de-Roche. Les seigneurs de Port-de-Roche restèrent en possession du Loray jusqu'à la Révolution française. — De nos jours, les fermes et les bois du Loray appartiennent à la famille Gaudin.

LE PLESSIX. — Le manoir du Plessix, voisin du Loray, présente de nos jours des ruines plus imposantes; une vaste cour carrée qu'entourent des bâtiments délabrés, un immense jardin muré, un étang, les derniers vestiges d'une chapelle dédiée comme celle du Loray à Saint-Guillaume, de larges douves et des bois taillis donnent à ce manoir, devenu ferme, un véritable cachet. Peu de souvenirs, au reste, sur ses seigneurs, qui, à la tête du protestantisme dans le pays, se faisaient enterrer, selon la tradition, sous un vieil arbre près de leur château. Nous avons trouvé seulement l'abjuration de l'hérésie prononcée dans l'église de Fougeray, en 1685, par Jean Le Mesnager, seigneur du Plessix, et par Esther Piccot, sa femme. — Jacques Le Mesnager, seigneur du Plessix, vivait en 1733. — Le Plessix appartient maintenant à M. de Pioger.

LA PRAYE. — La voie romaine de Blain à Rennes longe la grande cour pavée du manoir de la Praye. Celui-ci a conservé une certaine physionomie d'habitation bourgeoise; on y voit encore la *chambre rouge* et la *chambre jaune*, avec de grandes cheminées du *xvii^e* siècle.

Claude Dollier, sieur de la Praye, et Barbe de la Porte, sa femme, vivaient vers 1600; puis vinrent successivement Pierre Dollier, sieur de la Praye, et Catherine Garçon + 1625; Jean Dollier, sieur de la Praye, et Suzanne de Lesquen + 1635; François Dollier, qui vivait en 1653, et Julien

Dollier, seigneur de la Porte, qui épousa Louise Martel et mourut en 1698. Cette famille Dollier de la Praye était une branche des seigneurs du Port-de-Roche; une fille de cette dernière maison, nommée Louise Dollier, épousa en 1696 Julien Fournier, seigneur d'Allerac, paroisse de Saint-Just. La famille Fournier devint ainsi propriétaire de la Praye par héritage; elle conserva cette terre pendant la Révolution et la vendit de nos jours à la famille Picoul.

Nous descendons maintenant dans un frais vallon qu'arrose le ruisseau de Gras; sur ses bords est le manoir moderne de *la Blairie*, habité par M. Jousselin. Jean Péniguel, sieur de la Blairie, vivait en 1620; sa famille le posséda durant tout le XVII^e siècle, ainsi que le manoir voisin du *Boissix*, qu'avaient Louis Péniguel, sieur du Boissix, et Marie de la Chévière, sa femme, en 1640.

LE PONT-LOUET. — Ce manoir jouissait jadis d'une importance plus grande que les deux derniers. Il est baigné par la Vilaine et présente encore un aspect assez intéressant; ses chambres ont conservé leurs vastes cheminées à colonnes, le jardin a encore un cadran solaire aux armes de la Chévière, la chapelle du manoir existe toujours. Bertrand de la Chévière, seigneur du Pont-Louet, épousa Jeanne de Serres, d'une famille alors importante à Fougeray, mais complètement disparue depuis le XVI^e siècle. — Julien de la Chévière, seigneur du Plessix-Pont-Louet, se maria : 1^o à Gillette de la Motte, 2^o à Renée Pèlerin. — En 1644, Antoine de la Chévière, seigneur du Pont-Louet, épousa Jeanne Gaultier. — Puis viennent François de la Chévière et Louise Martel, et Luc de la Chévière et Marie Beschays (1732). — Un peu plus tard, Jean-Baptiste Piccot, seigneur de Peccadeuc, paroisse de Carentoir, ayant épousé Angélique de la Chévière, dame du Pont-Louet, vint habiter ce manoir abandonné pendant quelque temps (1767). Passé, depuis, entre les mains des

Poinçon de la Blanchardière, le Pont-Louet, devenu simple ferme, appartient maintenant à la famille de Gasté, alliée aux Poinçon de la Blanchardière.

LE PORT-DE-ROCHE. — En suivant le cours de la Vilaine, on arrive bientôt du Pont-Louet au Port-de-Roche; ce château, habité de nos jours par la famille de la Fruglaye, devint le centre d'une seigneurie assez importante au *xviii^e* siècle. Dans l'origine, le Port-de-Roche appartint en 1450 et en 1513 à la famille Lombart ou Lambert; mais, en 1560, Jeanne de la Grée, femme de René de Kerboudel, le possédait. En 1612, Claude Dollier, d'une famille sortie d'Erbrée, mais établie depuis peu de temps à La Praye, épousa Claude Pâris et devint seigneur du Port-de-Roche; son fils, François Dollier, vivant en 1644, était marié à Marguerite du Breil, et son petit-fils Claude à Marie du Paz. La fille de ces derniers, Marie Dollier, épousa, en 1698, Maurice de Guischardy, seigneur de Martigné. A partir de cette époque et jusqu'à la Révolution, les seigneurs du Port-de-Roche, appartenant tous à la famille de Guischardy, furent les plus riches vassaux du marquis de Fougeray; Marie Dollier, veuve de Maurice de Guischardy, prenait en 1717, aussi bien que son petit-fils René de Guischardy en 1773, les titres de seigneur du Port-de-Roche, Launay-Bazouin, Cherhal, le Loray et la Vénourie, toutes terres importantes en Fougeray ornées de manoirs et jouissant de juridictions seigneuriales.

Au sortir du Port-de-Roche, quelques noms seulement méritent d'être cités; c'est *Auvers*, très-ancien manoir dont il ne reste plus aucune trace, possédé successivement par les familles de Rougé (1401), du Chaffault, de Saint-Martin (1559), de Serres et Chomart. Marie de Serres, dame d'Auvers, épousa René Urvoy, sieur du Domaine; François Chomart, seigneur de Trenoust, paroisse de Fans, et Renée du Broueil, sa femme, vendirent Auvers en 1629 à Margue-

rite Tillon, veuve du seigneur de la Roche-Giffart. En 1653, ce n'était plus qu'une métairie possédée par Henri de la Chapelle, seigneur de la Roche-Giffart et de Fougeray; de nos jours, un moulin conserve seul le nom d'Auvers. — C'est la *Blorais*, actuellement presbytère de la paroisse de Sainte-Anne-sur-Vilaine; ce manoir a dû avoir une certaine importance. Gillette Dollier, dame de la Blorais, épousa en 1627 Louis Glect, sieur du Breil; en 1653, Gilles Perrault, sieur du Mesnil, paroisse de Pierrie, marié à Suzanne de la Grallenaye, possédait la Blorais, qu'habita sa fille Catherine Perrault après qu'elle eut épousé Jean de Garmeaulx, sieur de la Guiberdaye, en 1685. — Enfin, c'est le *Breil*, terre noble appartenant en 1450 à Guillaume Hamon; en 1513 à Jeanne Hamon, femme de Raoul du Val; en 1627, à Louis Glect et à Gillette Dollier, et, en 1660, à Pierre Glect, marié à Marie de la Grallenaye.

LAUNAY-BAZOUIN. — Nous voici arrivés devant le plus curieux de tous nos manoirs, Launay-Bazouin, propriété de la famille Lasnier. C'est un charmant spécimen des constructions du *xv^e* siècle. L'escalier, en colimaçon, est renfermé dans une tour octogone très-élégante, dont la porte, ogivale et sculptée, présente une courte inscription gothique à peu près indéchiffrable; cet escalier conduit à une charmante galerie en bois, dont les ogives trilobées, la balustre et les grilles produisent extérieurement un fort bel effet. Les appartements, remaniés de nos jours, sont moins curieux; on y doit toutefois remarquer des cheminées à moulures ogivales et à nervures prismatiques rares dans nos pays, et sculptées en pierre.

Quant aux ouvertures du château, elles affectent généralement la forme ogivale; quelques unes sont trilobées, d'autres ont reçu des meneaux sculptés; quelques pièces de bois sont également travaillées avec soin tant à l'intérieur qu'à l'exté-

rieur. Des anciens seigneurs de Launay-Bazouin, voici la liste : 1430, Françoise de la Chapelle, femme de Jean de la Noë; — 1450, la dame de la Noë; — 1513, François de la Noë, seigneur de Launay-Bazouin; — 1590, Guillaume Le Maistre, seigneur de la Garlaye; — 1653, Samuel Le Maistre, seigneur de la Garlaye et de Launay-Bazouin; — 1717, Marie Dollier, veuve de Maurice de Guischardey, seigneur du Port-de-Roche; — 1773, René de Guischardey, seigneur du Port-de-Roche. Launay-Bazouin fut vendu à la Révolution.

LE SOUCHAY. — Le manoir du Souchay n'a jamais eu l'importance du précédent; mais ses ruines sont si pittoresques qu'il est vraiment digne d'attirer l'attention. C'est un grand corps-de-logis aux larges ouvertures, aux cheminées élevées, entouré d'une cour fermée; la toiture n'existe plus, les murs tombent chaque jour, mais des lierres gigantesques soutiennent les pierres dans leur chute et donnent au vieux manoir un air presque monumental qu'il n'eut peut-être pas jadis. Actuellement propriété de M. de Bréhier, le Souchay appartenait, en 1541, à Guillaume de Serres, et, en 1615, à Jean Glect; il fut vendu par François Chomart, en 1629, à François Paris. En 1668, Pierre Glect, sieur du Breil, et Marie de la Grallenaye, sa femme, habitaient le Souchay; ils furent imités par leur fils Pierre Glect, sieur du Souchay, et par François Glect, sieur de la Cour et du Souchay, vivant en 1719, et marié à Renée Salvart.

LA VÉNOURIE. — Cette vieille maison noble a dû être reconstruite au XVII^e siècle en même temps que le Souchay, car on retrouve les mêmes moulures dans les détails architecturaux des deux manoirs. La Vénourie appartient longtemps à la famille de Clay. Guillaume de Clay la possédait en 1450, et Jean de Clay en 1513; Claude de Clay vivait en 1640, et François de Clay et Michelle de Carheil, sa femme, seigneur et dame de la Vénourie et du Loray, en 1649. Leur fille,

Anne de Clay, apporta ces deux terres dans la maison de Castellan en épousant Jean de Castellan, seigneur de la Fouaye; mais elles n'y demeurèrent pas longtemps, car les Dollier étaient seigneurs de la Vénourie et du Loray dès 1717, et ils continuèrent de l'être jusqu'à la Révolution.

CAHAN. — Cette seigneurie est très-ancienne. « Le seigneur de Cahan, dit l'aveu de 1653, doit au seigneur de Fougeray, au terme de Noël, pour la terre de Cahan, 3 sols monnoie amendables, faute de paiement entre les messes de minuit et du point du jour qui se célèbrent dans l'église de Fougeray. » La seigneurie de Cahan s'étendait en Pierrie, et appartenait, en cette paroisse, en 1653, à Claude de Poulpiquet et à Françoise d'Aiguillon, sa femme, « lesquels doivent au seigneur de Fougeray une paire de gants blancs chaque année. » Quant au manoir de Cahan, sa juridiction s'exerçait en Fougeray; il appartint, en 1450, à N... Le Moine; en 1513, à Julien du Val, sieur de Cahan, et en 1541 à Louis et Guillaume du Val. En 1653, Débora de la Vieuville, veuve de Jean Buisnard, seigneur de la Ville-Voisin et de Cahan, possédait et habitait même ce dernier manoir. Sa fille, Marie Buisnard, épousa René de Madaillan, comte de Chauvigny, qui vint habiter Cahan avec sa belle-mère (1663). Leur descendante, Débora de Madaillan, fille de Jean César, comte de Chauvigny, épousa vers 1700 Étienne Gyre, seigneur de la Bellière, et lui apporta Cahan; mais, en 1735, Alexandre de Launay, seigneur des Rues, ayant épousé Mathurine Gyre, fille des précédents, le manoir changea encore de maître. Enfin, Pélage du Bois-Guehenneuc, seigneur de Vernée, épousa, vers le milieu du siècle dernier, Suzanne de Launay, dame de Cahan, et depuis cette époque le vieux château est demeuré dans la famille du Bois-Guehenneuc, qui l'habite parfois. — Il ne faut pas quitter Cahan sans mentionner la terre noble de *Coigne*, à Raoullet du Val, en 1450, puis

unie à Cahan dès 1513, et enfin vendue nationalement vers 1793.

LA DÉVORIAIS. — Ce manoir, réduit à la condition d'une ferme, appartint longtemps à la famille Chevalier, puis à une branche de la famille Dollier. Jean Chevalier le possédait en 1450, et Laurent Chevalier en 1513; Jean Chevalier, seigneur de la Dévorais, vivait en 1541. Un siècle plus tard, Claude Dollier, seigneur de la Dévorais, épousa vers 1631 Marguerite de Bruc, puis Françoise des Cailluns. Écuyer Claude Dollier, seigneur de la Dévorais, déclare, en 1653, devoir au marquis de Fougeray, « par chacun an, à cause de sa maison de la Dévorais, six sols monnaie, et une paire d'esperons blancs. »

LA LISARDAYE. — Ce manoir, appelé aussi jadis la Dizardaye, est très-ancien. Le sire de Rieux le possédait en 1450, ce qui semble prouver qu'il était un démembrement de la seigneurie de Fougeray. Mais, au siècle suivant, il vint entre les mains d'une famille Michiel qui le posséda jusqu'aux derniers temps. Bertrand Michiel, sieur de la Lisardaye, vivant en 1513, épousa Guillemette Grignon, puis Jacqueline Michiel de Bossacolat. — Julien Michiel, sieur de la Lisardaye, épousa Anne Coppalle, et son fils Julien, également sieur de la Lisardaye, se maria à Marie Colobel. Ce manoir passa ensuite entre les mains de Magdeleine Michiel, sœur du dernier seigneur de la Lisardaye, veuve en 1668 de Jean du Hirel, sieur du Breil; cette dame le laissa par héritage à son petit-neveu Jean Michiel, sieur de la Courbe, qui avait épousé Françoise de Lorme. Pierre Michiel, son fils, seigneur de la Lisardaye, s'unit à Jeanne des Hayes, et en eut Sévère Michiel, seigneur de la Lisardaye, marié à Anne du Quesne, qui vivait en 1724 et semble avoir été le dernier membre de sa branche à habiter le pays de Fougeray.

Le seigneur de la Lisardaye devait au marquis de Fouge-

ray trois paires de gants blancs à cause de cette terre seigneuriale.

La Lisardaye appartient maintenant à M. Chéguillaume, qui a récemment construit près des derniers débris du vieux manoir un joli petit château gothique.

LES JOUSSARDAIS. — Ce manoir, actuellement habité par M. de Bréhier, appartenait, en 1450, à Briant Bouteiller; en 1513, à Julien de Serres, sieur des Jouscardais, et en 1541 à Nicolas Perroteau. Pendant tout le *xvii^e* siècle, il fut la propriété de la famille de la Grallenaye : Pierre de la Grallenaye vivait en 1600; Bertrand de la Grallenaye épousa Isabelle Boulton, morte en 1626; Pierre de la Grallenaye, seigneur des Jouscardais, marié à Renée Hamon, vivait en 1648, et Julien de la Grallenaye, seigneur des Jouscardais et de la Chaussée, en 1675; ils habitaient les Jouscardais, où mourut, en 1691, Glaude de la Grallenaye. Au siècle suivant, Pierre Bréhier devint seigneur des Jouscardais; il épousa : 1^{re} Mélanie Blaische; 2^{re} Marguerite Bureau, et mourut en 1785, âgé de 83 ans, au manoir des Jouscardais.

LA THÉBAUDAYE. — Une autre branche de la famille Michiel possédait en Fougeray un manoir important appelé la Thébaudaye. Devenu une ferme et propriété de M. de Pioger, ce logis ne présente plus extérieurement que des débris sans importance, mais à l'intérieur on retrouve une jolie porte en pierre, des boiseries sculptées rappelant le *xvi^e* siècle, de vastes cheminées de pierre, un escalier en colimaçon également en pierre, des poutres et des solives sculptées, toutes choses qui dénotent une certaine splendeur déchue. — Charles Michiel, fils d'Alain, seigneur de la Lisardaye, est le premier seigneur de la Thébaudaye que nous connaissions. Son fils Georges, sieur de la Thébaudaye, vivant en 1513, épousa Julienne de la Roche. Puis vinrent habiter successivement ce manoir Jacques Michiel, sieur de la Haute-Ville et

de la Roberdaye, marié à Jeanne de la Grallenaye; Charles Michiel, sieur de la Thébaudaye, et Françoise Tillon, sa femme; René Michiel, sieur de la Thébaudaye, qui épousa en 1650 Marguerite Péniguel; François Michiel, sieur de la Thébaudaye, marié à Françoise Le Goulx; enfin Marguerite Michiel, dernière représentante de sa branche, épousa Jean-René Pantin, seigneur de la Rouaudière, et passa sa vieillesse à la Thébaudaye jusqu'en 1750, époque où elle y mourut laissant cette terre à ses fils François Pantin, seigneur de la Thébaudaye, et Julien Pantin, seigneur de Beauchesne; ceux-ci vendirent le vieux manoir de leur famille peu de temps avant la Révolution.

CONZAY. — Ce manoir, voisin du précédent, appartenait en 1450 à Guillaume Bernardin et en 1513 à Jean Bernardin, sieur de Conzay; mais en 1653 Jean Michiel, sieur de la Courbe et propriétaire de la Lisardaye, vint habiter avec sa famille le manoir de Conzay. Ce n'est plus qu'une ferme aujourd'hui appartenant à M. Marion; mais on y découvre encore les restes d'une chapelle, et dans une salle abandonnée une fort belle cheminée en bois sculpté qui semble remonter au xvi^e siècle; c'est un travail délicatement fait où l'on remarque surtout une riche frise, de beaux pilastres et quelques jolies têtes. Cette boiserie mérite d'être signalée.

LA HURLAYE. — A demi-cachée dans le feuillage, la tourelle de ce manoir révèle encore au voyageur quelque chose d'important jadis : ce n'est cependant plus qu'une ferme; mais Jean de Morcan possédait cette maison noble en 1450, et Françoise Grignon, veuve de Raoul Rouxel, l'avait en 1513. Le xvii^e siècle vit la famille Glect établie à la Hurlaye; Jean Glect, sieur de la Hurlaye, vivait en 1615, et Georges Glect, sieur de la Hurlaye, connétable de Rennes, possédait ce manoir en 1653; il tomba plus tard entre les mains de la

famille Feildel, car Hippolyte Feildel, sieur de la Hurloye, vivait vers 1770.

LE HALLAY. — Ce petit manoir, rebâti de nos jours avec une grande simplicité, et propriété de M. Victor de Pioger, qui l'habite parfois, semble avoir été dans l'origine un démembrement de la Thébaudais. Jacques de Vilmain, sieur du Hallay, vivant en 1624, épousa Marthe des Cailluns; Charles de Vilmain, sieur du Hallay, s'unit à Louise Michiel, fille du seigneur de la Thébaudais. Une large avenue conduit à ce manoir qu'avoisinent la Thébaudais et Conzay.

LAUNAY-DES-MOULINS. — Ce manoir, devenu simple village, appartenait en 1513 à Françoise Grignon, veuve de Raoul Rouxel et dame de la Hurloye. En 1617, Charlotte Dollier, dame de Launay-des-Moulins, épousa Julien Michiel, sieur de la Lisardaye. Georges Glect, seigneur de la Hurloye et connétable de Rennes, possédait ce manoir en 1653.

LAUNAY-D'ANGUIGNAC vel LAUNAY-SAINT-GILLES. — Geffroy de Saint-Gilles habitait Launay-d'Anguignac en 1450, et la veuve de Guillaume de Saint-Gilles le possédait en 1513. La longue possession de ce manoir par la famille de Saint-Gilles lui en fit, paraît-il, prendre le nom. Il appartenait, en 1610, à écuyer Jean Marin, sieur de la Houssaye, marié à Guillemette Chomart. Devenue veuve, cette dame, qui habitait Launay-Saint-Gilles, épousa en secondes noces Jean Clément, sieur de Beaumont. Nicolas Marin, sieur de Guenret, habitait Launay en 1687, pendant que son frère, sieur de Launay-Saint-Gilles, demeurait à Guenret, paroisse de Derval.

CHERHAL. — Ce manoir était un des plus anciens et des plus importants jadis de la paroisse. Les ruines en sont peu remarquables. Toutefois, il faut signaler une *motte féodale* qui l'avoisine, une fuie à pigeons considérable, quelques débris du vieux manoir et deux chapelles, dont l'une ne fut jamais achevée. Jacques de Chéveigné, sieur de Couaismes,

possédait Cherhal en 1513. La famille Le Maistre en devint ensuite propriétaire; elle avait embrassé le protestantisme, et l'on montre encore à Cherhal une chaire d'où l'on enseignait, dit-on, l'erreur. Adrien Le Maistre vivait en 1562, et Guillaume Le Maistre en 1590. Samuel Le Maistre, seigneur de la Garrelaye et de Launay-Bazouin, avait, comme les précédents, Cherhal en 1653. Ce manoir fut ensuite uni au Port-de-Roche. Marie Dollier, veuve de René de Guischardy, seigneur de Martigné et du Port-de-Roche, possédait Cherhal (1717); ses descendants continuèrent d'en être propriétaires jusqu'à la Révolution française.

LES FOSSES. — Ce manoir appartient longtemps à la famille de ce nom; Jean des Fosses le possédait en 1450 et François des Fosses en 1513. Il passa ensuite entre les mains de la famille de Castonnet. Louis de Castonnet, sieur des Fosses, marié à Claude Coppalle, mourut en 1634. Louis de Castonnet, son fils, épousa en 1646 Julienne de Clay, et François de Castonnet se maria avec Anne Gault. En 1707, Barbe de Castonnet, dame des Fosses, épousa René Jousié, sieur de la Chesnaye. Devenues simple ferme, les Fosses ont été données à la fabrique de Fougeray, en 1837, par M^{me} Olivier de Mareil, née Aimée Tiger.

LA BORGNÈRE. — Cette terre seigneuriale, avec moyenne et basse justice, devait au seigneur de Fougeray, au terme de la décollation de saint Jean, quatre sols monnaie. Son possesseur devait en outre fournir des éperons aux cavaliers qui couraient chaque année la quintaine à Fougeray. Guillaume Ragueneau était seigneur de la Borgnère en 1450, et Pierre de Goulaine, du chef de sa femme, en 1513. Guillaume de Téhillac la possédait en 1584; mais en 1599, Suzanne de Téhillac, femme de Gilles Thomail, sieur de la Bouillonnière, apporta cette terre à son mari. Jacques Thomail et Jacquette Le Misteur, sieur et dame de la Jouselinaye et de la Bor-

gnière, vivaient en 1609. Leur fille, Suzanne Thomail, épousa, vers 1643, Jean Le Vestier, sieur de la Chellure, et lui apporta la Borgnière. En 1660, Jeanné Le Vestier porta à son tour cette terre dans la famille Coppalle, en épousant Claude Coppalle, sieur de la Croix. Leur fils, Claude Coppalle, seigneur de la Borgnière, vivant en 1690, épousa : 1^o Jeanne Mazureau; 2^o Marguerite Piel. Autre Claude Coppalle, seigneur de la Borgnière, se maria en 1723 à Anne du Breil. Enfin, André Coppalle, seigneur de la Borgnière, vendit ce manoir en 1787 à Martin du Radier. Tous ces petits seigneurs habitèrent constamment la Borgnière, dont les salles présentaient encore de hautes cheminées à colonnes de pierre. Ce n'est plus qu'une ferme aujourd'hui.

LA BOURDONNAYE. — Habité présentement par la famille Guichaud, ce manoir ne présente de remarquable que l'avenue qui y conduit. En 1629 vivait Julien Arondel, sieur de la Bourdonnaye, marié à Julienne Vallière. En 1653, autre Julien Arondel, sieur de la Bourdonnaye. Françoise Arondel épousa Julien Marmion en 1663; puis vint Louis Marmion, sieur de la Bourdonnaye. Mais en 1724, Jeanne Marmion épousa François Penhoët, dont naquit Françoise Penhoët, dame de la Bourdonnaye comme sa mère, et mariée en 1744 à Pierre Guichaud. François Guichaud, sieur de la Bourdonnaye, et Marie Guichaud, sa femme, vivaient en 1770. — A côté de la Bourdonnaye se trouvait le logis de la *Dominelaye*, aujourd'hui maison de village, possédé également par la famille Arondel et habité en 1689 par Michel Arondel, sieur de l'Aubriais, et Gabrielle Marmion, sa femme, et en 1760 par François Arondel, sieur de l'Aubriais.

Il y avait en outre à Fougeray, autrefois, plusieurs autres maisons moins importantes, dont quelques-unes étaient nobles; telles étaient le *Fief-Rubé*, en 1638, à Adrien Picot, sieur de Lande-Ferrière; — les *Moulinets*, en 1450, à Maurice Ber-

nardin; — *la Préverie*, en 1450, à Guillaume de Claye; — *la Choltière*, en 1615, à Jacques Gaultier, sieur de la Minière; — *la Croix*, à Etienne Coppalle, sieur de la Garenne, en 1618; — *Villeneuve*, en 1615, à Jacques Gaultier, sieur de la Minière, marié 1° à Perrine Glect, 2° à Louise Coppalle; — *la Chaumontelaye*, appartenant, en 1653, à N... Picot, sieur de la Sauldraye.

Ces deux dernières maisons sont encore des manoirs entretenus et habités; la famille Heuzé réside à Villeneuve. M. Marion a récemment reconstruit la Chaumontelaye avec beaucoup de goût.

Enfin il ne me reste plus à signaler qu'*Anguignac* et *Launay-d'Anguignac*, qui me semblent avoir été des *fiefs en l'air* dépourvus de manoirs.

Anguignac en Fougeray, distinct d'Anguignac en Couque-reuil, appartenait, en 1602, à Arthure Gesdoin, dame d'Anguignac, et en 1631 à Charles d'Aiguillon, seigneur d'Hugères, mari de Louise de Guéhenneuc. Claude de Poulpiquet du Halgouët, seigneur de Randurand, fut, vers 1653, seigneur d'Anguignac par son mariage avec Françoise d'Aiguillon; mais, en 1678, Jean Le Borgne, fils de Jacques Le Borgne et de Denise de Guéhenneuc, devint, par héritage, propriétaire du fief d'Anguignac.

Il faut distinguer deux Launay-d'Anguignac; nous avons parlé du premier, possédé longtemps par la famille de Saint-Gilles, et probablement devenu le manoir de Launay-Saint-Gilles; le second appartenait, en 1450, à Renaud Gaschot.

Tous les nombreux manoirs qui précèdent se trouvaient dans la paroisse même du Grand-Fougeray.

L'abbé GUILLOTIN DE CORSON.

DOCUMENTS INÉDITS.

I.

LETTRE MISSIVE DE HENRI IV AUX HABITANTS DE RENNES ⁽¹⁾.

De par le Roy,

Chers et bien amez. Sur l'occasion qui s'offre de la demission que le sr de Montbarot a voulu faire en noz mains des charges, quil avoit pour notre service tant en notre ville de Rennes qu'en l'estendue de l'evesché dud. lieu, ayant en recommandation particuliere le bien et repos de ceulx de notred. ville de Rennes et desirant leur donner pour gouverneur personnage duquel nous ayons toute et entiere assurance, et de qui nosd. subjectz puissent recevoir tout bon traictement et contentement, nous avons choisy le sr de Bethune a cest effect, de la fidelité duquel nous confiant entierement par la preuve qu'il nous a rendue de sa grande prudence et sage conduite en plusieurs importantes occasions et recentemente estant notre ambassadeur a Rome, nous voulons nous reposer sur luy non seulement de limportance de ceste charge, mais dabondant avons joint a icelle notre lieutenance ez eveschez de Saint Malo, Dol et Vanes vacantes dez longtemps par le decedz du feu sr marquis de Conaisquin, de quoy nous vous donnons advis particulièrement par la presente oultre ce que led. sr de Bethune vous en fera apparoir par les provisions qui luy en ont esté par nous faict expedier, affin que vous resolviez a vous conformer a ce

(1) Archives de la ville de Rennes. — Lettre inédite communiquée par M. V. Pijon, archiviste de cette ville.

que vous, verez y estre contenu de notre volonté et a rendre aud.
sr de Bethune ces fonctions et facultez desd. charges en ce qui y
sera requis de vous toute submission et prompte obeissance avec
lhonneur et le respect que vous devez et lui appartiennent, a
quoy vous ne ferez faulte, car tel est notre plaisir.

Donné a Paris le xix jour de decembre 1605. — *Signé*, HENRY
— *Signé*, POTIER.

II.

INSTRUCTIONS DONNÉES A M. DE LA MEILLERAIE PAR LE CARDINAL
DE RICHELIEU ⁽¹⁾.

Monsieur de la Meilleraie, allant de la part du Roy tenir les
estatz de Bretagne, aura pour seul but ladvantage du service du
Roy, le bien et soulagement de la province.

Il considerera que ce quil mest (2) loblige dautant plus estroic-
tement a sacquitter avec une satisfaction generale de cette commis-
sion, que chacun estimera que ses actions auront pour principe mes
conseilz et mes sentimentz, et partant lhonneur ou le deshonneur
en retournera autant sur moy que sur luy mesme.

Il remettra les estatz en leur ancienne liberté, permettant a un
chacun de ceux qui ont droict dy assister dy venir librement pour
donner leurs suffrages aux choses qui y seront proposees, sans que
directement ou indirectement leur soit donné aucun empesche-
ment.

Il les laissera deliber (*sic*) de leurs affaires comme ils verroient
bon estre, sans sy interesser en faveur de qui que ce soit, mais les
laissant demesler leurs interestz entreux selon quilz jugeront que le

(1) Archives de la ville de Rennes. — Pièce inédite communiquée par
M. Pijon, et qui est peut-être un autographe du célèbre cardinal ?

(2) Charles de la Porte, duc de la Meilleraie, était cousin-germain du
cardinal de Richelieu.

bien du pays le requerra, pourveu que soubz ce pretexte il ne se fasse aucune chose qui puisse estre desagréable au Roy.

Il aura un soing tres exact de faire que les estatz assistent le Roy, en la nécessité presente de ses affaires, de la somme la plus notable que la province, en lestat quelle est, pourra accorder a Sa Majesté.

Il pranda garde soigneusement qu'en la ferme du debvoir qui sera estably pour la levée de lad. somme, et pour le payement de partye des debtes de la province, selon quil est accoustumé, il ne se fasse aucune grivelée (1), mais quil soit libre a un chacun dy mettre ses encheres, et que la ferme ne soit adjudée qua celui qui la portera au plus hault prix. Affin que tout ce qui se levera vienne dans les coffres du Roy ou en lacquiet du pays.

Pour ce que la province, ainsy que lon ma dict, est endebtée de grandes sommes, et que ne partie de ses debtes ne sont pas liquidée, ce qui faict soupçonner a quelques uns quil y en a qui profitent injustement dans cette confusion, il aura grand soing, selon la commission que le Roy luy a donnée, desclarcir lesd. debtes avecq ladvis des deputez quil fera commettre par lesd. estatz sur ce subject, affin que la province, voyant nettement lestat de ses affaires, y puisse apporter lordre qui y sera convenable.

Et bien que je sache que la coustume ordinaire soit qu'a chasque tenue des estatz on propose a lassemblée de faire un present pour le gouverneur, je ne desire pas que lon en face, aucune demande pour moy ne voullant avoir autre interest en la province que son soulagement et le service du Roy.

Faict a Paris le troisieme jour de novembre mil six cent trante quatre. — *Signé*, Le Cardinal DE RICHELIEU.

(1) *Grivelée* : fraude, tromperie faite dans un emploi ou une commission dont on est chargé.

TABLE

MÉMOIRES.

	Pages.
Recherches historiques et archéologiques sur l'origine de la ferrure du cheval, par M. DUPLESSIS.	1
L'Armorique au ^v ^e siècle, par E. MONIN.	159
Statistique historique et monumentale du canton du Grand-Fougeray (arrondissement de Redon, Ille-et-Vilaine), par M. l'abbé GUIL- LOTIN DE CORSON.	397
DOCUMENTS INÉDITS. — I. Lettre missive de Henri IV aux habitants de Rennes (communiquée par M. PIRON).	339
II. Instructions données à M. de la Meilleraie par le cardinal de Richelieu (communiquée par M. PIRON).	340

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU

DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE.

BULLETIN ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU
DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE.

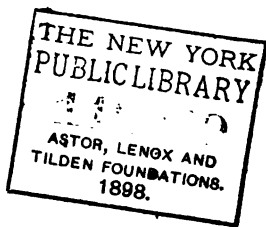
TOME VI.

RENNES

IMPRIMERIE DE CH. CATEL ET C^{ie},

Rue du Champ-Jacquet, 25.

1868



SUITE ET FIN DU CATALOGUE RAISONNÉ

DU

MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE DE LA VILLE DE RENNES.

SECONDE PARTIE. — ETHNOGRAPHIE.

II. — ASIE.

I. INDE. (1)

a. STATUAIRE.

712. — STATUE d'un travail très-soigné représentant le dieu VICHNOU debout. Il est coiffé d'une espèce de mitre très-haute ornée de cercles de perles et de pierreries. Le cou, les bras, le sein, le corps et les jambes sont garnis de colliers et de bracelets. Une de ses mains est appuyée sur la hanche, dans l'autre il tient un globe. Deux autres bras adventices, levés en l'air, tiennent chacun une fleur de lotus. Il préside à la conservation de toutes choses et à la dispensation des honneurs et des richesses.

Cette statue était adorée à Mahé, et lors de la prise de ce fort par les Français, en 1725, elle tomba en leur pouvoir. Elle fut de là apportée à M. le président de Robien, qui l'a décrite dans son *Cat. ms.*, p. 75. On n'en peut fixer avec certitude le degré d'antiquité.

(1) Tous les objets indiens du Musée, dont on va lire la description, proviennent de la collection formée par M. de Robien, président au parlement de Bretagne.

Bernard-François Mahé de la Bourdonnais, né à Saint-Malo le 16 février 1699, capitaine au service de la Compagnie des Indes, s'étant emparé en 1725 de *Manara*, sur la côte de Malabar, ce point reçut le nom de l'officier breton *Mahé*, qui l'avait conquis. Il retourna à Saint-Malo en 1733 et s'y maria. C'est probablement de lui que M. de Robien, qui était président depuis 1724, reçut cette part de butin. Mahé de la Bourdonnais fut nommé en 1735 gouverneur des îles de France et de Bourbon. On connaît ses démêlés avec Dupleix, gouverneur de Pondichéry, et sa captivité à la Bastille. Il mourut le 7 novembre 1753, peu de temps après sa sortie de cette prison d'État.

Lave noire. — H. 0^m 95.

6. PEINTURE.

713. — PANTHÉON INDIEN. — Album de papier de coton contenant entre ses feuillets une série de 33 grandes miniatures exécutées or, argent et couleurs, avec le plus grand soin, où sont représentées, avec leurs attributs symboliques, les divinités adorées dans l'Hindoustan, et qui forment l'ensemble du culte des Hindous.

Ce curieux et intéressant recueil faisait partie de la collection du président de Robien. Suivant une note de son *Catalogue*, p. 74, il lui est venu du Bengale; et plus loin, p. 76, il dit qu'il a été peint à *Patna*. C'est une grande ville indo-anglaise, chef-lieu de la province et du gouvernement du Bahar, sur le Gange, à 50 lieues de Bénarès, et qu'il ne faut pas confondre avec Patna, capitale du Rotempour. La France y possède une *loge*. Ce nom était donné, sous le régime de la Compagnie des Indes, à des factoreries ou établissements isolés comprenant une maison avec un terrain adjacent, et où la France avait le droit de faire flotter son pavillon et de former des comptoirs. Elle y exerçait différents droits de souveraineté et de juridiction; mais cette loge n'est plus occupée aujourd'hui.

La religion de l'Inde plonge dans l'antiquité la plus reculée. Celles des Égyptiens et des Grecs y ont puisé

leurs principes fondamentaux. Les analogies de théogonie et de langage se présentent à chaque pas, et en lisant les légendes de la mythologie brahmanique, on n'aura qu'à se reporter aux mythes de l'Égypte et de la Grèce pour y retrouver l'empreinte des doctrines de l'Orient.

1. **BRAHM**, qu'on appelle aussi *Para-Brahma*, est l'Être suprême, unique, éternel, infini, illimité, existant par lui-même, sans commencement ni fin, substance universelle comprenant dans son sein tout ce qu'il y a d'immatériel et de matériel dans la nature. Il se manifeste, sortant des profondeurs de son essence, en s'unissant à *Maïa* ou *Para-Sacti*, la mère et matrice des êtres, la première vierge et la première femme tout en même temps. De cette union mystique sort la *Trimourti*, triplicité qui renferme le principe actif sous trois formes : *Brahma*, la puissance créatrice, *Vichnou*, la puissance conservatrice, *Siva*, la puissance destructrice. De là découle aussi sous trois formes le principe passif composé de trois déesses : *Sarasouati*, qui devient l'épouse de *Brahma*, *Lakshmi*, celle de *Vichnou*, et *Bhavanî*, celle de *Siva*. La *Trimourti* s'identifiant avec le dieu supérieur dont elle émane, il s'ensuit que chacune de ces déesses est simultanément sœur et fille de son époux, tous formant un ensemble, un quoique multiple, simple quoique complexe, composé de parties séparées quoique réunies, divisées quoique indivisibles. Après ce grand acte de sa volonté, *Brahm* rentre dans le repos absolu, n'étant plus qu'une essence abstraite et quiescente.

Ce n'est cependant pas *Brahm*, cet être supérieur, que le peintre indien a voulu représenter dans ce personnage nu, dormant dans un profond sommeil, reposant mollement entre les replis d'une immense couleuvre, hydre dont les vingt têtes vigilantes s'inclinent pour former un dais qui le protège, dieu mystérieux couché entre le ciel et l'océan, dans une vaste prairie couverte d'une verdure éternelle et entouré d'un cercle de trente têtes humaines. Le grand *Brahm* n'est, en effet, qu'une abstraction métaphysique ne recevant dans l'Inde qu'un culte purement philosophique. C'est un dieu sensible et tangible, **BRAHMA**, qu'il faut plutôt y voir, *Brahma* au masculin, qu'il ne faut pas confondre avec *Brahm* au neutre, qui n'a point de genre, puisque l'Être suprême n'a pas de sexe. Suivant la théologie indienne, *Brahma* fut l'agent spécialement chargé par l'Éternel de créer et d'organiser ce vaste univers. Il venait de prendre naissance, et portant ses regards de tous côtés, il n'apercevait de ses yeux que la vaste étendue des eaux couvertes de ténèbres. Saisi d'étonnement et ne pouvant concevoir le mystère de son origine, il demeura longtemps absorbé dans sa contemplation. A la fin, et comme il désespérait de sortir de ses perplexités, une voix retentit à son oreille et lui conseilla d'implorer *Bhagavan*; c'est la collectivité de *Vichnou* et de *Siva*. *Brahma* obéit, et dans le cours de ses méditations profondes, *Bhagavan* lui apparut sous la forme d'un homme aux mille têtes, emblème de l'humanité.

C'est sans doute à ce moment solennel de la création que l'artiste aura voulu faire allusion en peignant Brahma entouré d'un grand cercle de têtes humaines. Le dieu ayant reçu le pouvoir de produire et de développer les êtres, sépara les éléments, créa l'Empyrée, le *Paroudam* ou Paradis terrestre, et l'Abîme ou mer de lait, océan primordial d'où sortit le monde et où le monde doit rentrer. C'est alors que *Sarpa-Radja*, le roi des serpents, surnommé *Adicécha* (durée) ou *Ananta* (sans fin), apporta dans la mer de lait le mont *Mérou*, par la pression puissante de ses anneaux exprima dans l'océan lacté les sucres précieux des fleurs et des fruits de la montagne sacrée, et confectionna ainsi l'*amrita* (a privatif, *mrita* ou *mourta*, la mort), divine ambrosie qui assure aux dieux l'immortalité. Brahma, après avoir ainsi créé les divers mondes dont l'univers se compose, est rentré dans le repos où il doit rester jusqu'à une création nouvelle, et c'est dans cette attitude que le peintre indien l'a figuré.

2. **BRAHMA**, le premier membre de la *Trimourti*, le créateur de l'univers. Il est représenté dans une pagode située dans le *Paroudam* ou paradis terrestre. Il est assis sur une fleur de lotus appelée *padma* en sanscrit ou *tavaraï* en tamoul. C'est le *nymphaea nelumbo* de Linné, famille de la polyandrie monogynie, ou *nelumbium speciosum* des botanistes modernes, famille des nymphéacées. Cette plante aquatique, mais amie de la chaleur et de la lumière, est un emblème mystique qui jouit d'une vénération religieuse. C'est le théâtre de la naissance du dieu. Il est représenté avec quatre têtes, et il a quatre bras, d'où le nom de *Tchatour-Bôdja*. Il tire de lui-même quatre fils : *Brahman*, *Ékatriia*, *Vaïcia*, *Soudra*, qui sont sortis, le premier de sa bouche, le second de son bras droit, le troisième de sa cuisse droite, le quatrième de son pied droit, et qui devinrent les souches des quatre castes fondamentales des prêtres, des guerriers, des marchands, des cultivateurs, embrassant les quatre conditions de la vie, héréditaires et rigoureusement subordonnées entre elles. Il compose et publie les quatre *Védas*, savoir : l'*Ésour-Véda*, le *Sama-Véda*, le *Rig-Véda* et l'*Adarvena-Véda*, livres canoniques fondement de la religion. De longues barbes respectables descendent de ses quatre mentons ; les quatre faces sont analogues aux quatre castes, aux quatre védas, aux quatre points cardinaux et aux quatre régions du monde. Dans une de ses quatre, et non huit mains, il tient le *tchakra* ou *soudarsana*, cercle de feu, espèce de roue enflammée, symbole de la force vivante qui pénètre et fait mouvoir l'univers. Dans une autre main, il tient par le manche un éventail avec lequel il entretient la vivacité du feu sacré qui brûle près de lui. Il est distingué par l'*yagnopavitam* ; c'est le *zennar* ou cordon sacré de coton que portent les brahmes, et qui se compose de trois petites ficelles tressées chacune de neuf fils, emblème de la mystérieuse chaîne qui unit les mondes, et de l'union qui réunit tout l'ensemble des êtres. On le fait descendre en écharpe de l'épaule gauche à la hanche droite. Il est l'insigne caractéristique de la caste des brahmes, qui ne le quittent jamais. Devant le dieu et dans l'attitude de l'adoration

se tient son fils *Brahman*, qui en reçoit l'institution sacerdotale qu'il est chargé de transmettre à la caste des brahmes, et dont il porte, en témoignage de son caractère, le cordon symbolique.

3. **BRAHMAN** debout dans le *Paroudam* ou paradis terrestre, près de la pagode de son père *Brahma*. Il tient sous son bras les *Olles* ou livres sacrés des védas, à la main le poinçon à écrire.

4. La déesse **SARASOUATI**, sœur, fille et femme de *Brahma*, au milieu du *Paroudam*, près de la pagode de son époux. C'est la *sacti brahmanî* (énergie de *Brahma*). Elle est adorée sous le nom de *Sri* (prosperité), comme mère primitive de la terre, la Cérés des Latins. On la regarde comme la protectrice de l'instruction, des sciences et des arts. Elle tient à la main le *vina*, espèce de luth indien à cordes métalliques dont on lui attribue l'invention, et dont les dieux jouent pour se distraire par sa douce mélodie. L'oie *Hamsa*, emblème de la vigilance, est consacrée à cette déesse et lui sert de *vahanam* ou monture.

5. **VICHNOU**, le second membre de la *Trimourti*, la puissance qui conserve et maintient l'univers créé par *Brahma*. Il est représenté dans le *Vaikontam* (agréable), son palais ou paradis situé à l'orient, assis sous une pagode à trois dômes, la tête ceinte d'une triple couronne. Son visage brille d'une éternelle jeunesse et ses yeux d'un ineffable éclat. Il est assis sur la fleur rouge du lotus, et dans chacune de ses mains il tient une de ces fleurs symboliques. Dans son paradis, le dieu jouit de la société de sa compagne aimée, la belle *Lakchmi* (celle qui donne la richesse), qui est, comme *Sarasouati*, sœur, fille et femme de son époux. Elle est née des flots de l'océan lacté, c'est la déesse de la beauté, l'objet de la plus vive tendresse de *Vichnou*, et on la peint sous les couleurs les plus riantes et les plus aimables. Elle s'identifie au lotus, venant comme lui des eaux primordiales, et elle tient à la main son emblème chéri. Elle porte, comme son époux, une triple couronne et reçoit les mêmes honneurs en commun. Du côté opposé on voit *Moudévi* (*Mahadévi*, *Bhoudévi*), qu'on donne pour seconde épouse à *Vichnou*, et qui forme contraste avec *Lakchmi*; elle porte en tout lieu la misère et la discorde; c'est la mauvaise fortune, c'est la mort opposée à la vie.

6. Premier *Avatara* de *Vichnou*. Ce mot signifie descente d'un dieu sur la terre, ou incarnation d'une divinité. On l'applique particulièrement aux incarnations de *Vichnou*, dont on compte dix principales, ce qui lui a fait donner le nom de *dasaroupabhrit* ou dieu aux dix formes. Les quatre premières incarnations de *Vichnou* ne sont que des apozôses ou transformations en animal. La première est en poisson (*matsya*) et est dès lors appelée **MATSIYAVATARA**. Cette légende a trait au déluge. La terre entière était couverte par les eaux. Un *deubta* ou mauvais génie, le robuste *Rakchaga Haiagriva*, géant de la race des Azours, avait dérobé à *Brahma*, pendant son sommeil, les quatre Védas qui avaient coulé de sa bouche, puis il les avait avalés et s'était réfugié sous les grandes eaux.

Vichnou, s'étant transformé en poisson gigantesque, attaqua le ravisseur, le tua, lui ouvrit le ventre, en retira les livres sacrés qu'il remit aux brahmes, et la terre rentra dans l'ordre. Dans la peinture indienne, la partie humaine de l'homme-poisson est supposée bleu, circonstance qui lui a valu le nom de *nilakanta* ou gosier bleu; la partie inférieure est blanche. Le dieu a la tête ceinte d'une couronne à trois étages. Dans une de ses quatre mains, emblème de sa toute-puissance, il porte le *padma*, ce même lotus dont le sens est déjà bien connu; dans la seconde il tient le *sankha*, conque marine ou buccin avec laquelle on proclame la victoire, autre symbole cosmogonique qui rappelle l'eau féconde; dans la troisième, le *tchakra* ou cercle de feu, emblème de l'éternité; et enfin, dans la quatrième, l'*agni-astra*, arme de feu ou épée de flamme avec laquelle il vient de donner la mort au géant. Sur la partie inférieure du tableau sont figurées les grandes eaux couvertes de feuilles et de fleurs de lotus. On y voit surnager le corps inanimé du mauvais esprit, de couleur rouge, sa tête cornue séparée du tronc, son épée inutile échappée de sa main. Le divin poisson se dresse vainqueur sur l'abîme; au-dessus des eaux émerge la terre verdoyante. Quatre brahmes sont en adoration devant le dieu; ils viennent de recevoir de lui les quatre Védas qui reposent sur la prairie. Le ciel de l'empyrée forme la partie supérieure, indiquant ainsi la séparation des éléments après le déluge.

Le second *Avatara* de Vichnou transformé en *courma* ou tortue, symbole de la stabilité, a le nom de *COURMAVATARA*. Il soutient sur le dos de sa carapace la terre nouvellement créée et sortie des eaux. (Cette peinture manque dans la collection.)

7. Le troisième *Avatara* de Vichnou paraît aussi avoir eu pour cause le déluge. Vichnou prit la forme d'un sanglier ou verrat, *veraha* en sanscrit, d'où le nom de *VERAHAVATARA* donné à cette troisième incarnation. *Diti*, l'une des femmes du brahmine *Koshtapa*, enfanta deux géants, l'un *Hianayakcha* et l'autre *Hiranaya-Kachipou*. C'étaient deux *deityas* ou mauvais génies. L'aîné, dans l'ivresse de son pouvoir et de sa grandeur, voulait plonger la terre dans l'abîme. Pour délivrer la terre d'un tel monstre d'orgueil et de cruauté, le bienfaisant Vichnou prit la forme d'un sanglier, le seul animal aux atteintes duquel ce mauvais génie ne fût pas invulnérable. Dans la lutte, le monstre fut exterminé. Le dieu enleva sur la pointe de ses défenses *Prithivi*, la déesse de la terre, qui allait être écrasée par le démon des eaux, et la terre fut ainsi tirée de l'abîme. Dans cette peinture indienne, divisée comme les précédentes en trois parties, on voit en dessous les eaux couvertes des feuilles et des fleurs du lotus sacré, le corps inanimé du mauvais esprit flotte à la surface, la tête cornue séparée du tronc et l'épée abandonnée près de lui. Le dieu surnage assis sur une grande fleur de lotus; sa tête de sanglier est ceinte d'une couronne à trois étages; il porte au cou le cordon symbolique des brahmes. Ses quatre mains tiennent les attributs ci-dessus décrits : le *padma* ou lotus, le *sankha* ou buccin, le *tchakra* ou cercle de feu, et l'*agni-astra* ou épée flamboyante. Devant lui émergent

Brahma, caractérisé par ses quatre têtes barbues surmontées de quatre couronnes, et ses quatre bras dont l'un tient le poinçon avec lequel il a gravé les Védas sur les Olles ou feuilles de palmier, le cordon brahmanique au cou, et *Siva*, caractérisé par le *trisoula* ou trident qu'il porte, par le serpent qui s'enroule autour de son cou, emblème de la santé, de la vie et de l'éternité, par ses cheveux relevés en nœud et par le croissant de la lune. *Brahma* et *Siva* remercient *Vichnou* du service qu'il vient de rendre à la nature. Au-dessus la terre est figurée par une prairie verdoyante; sur un mont sacré s'élèvent les pagodes de *Brahma* et de *Siva*, dont *Vichnou* se déclare spécialement le conservateur contre toute profanation. Le ciel de l'empyrée forme la partie supérieure.

8. Le quatrième *Avatara* de *Vichnou* en homme-lion, *nara-singha*, d'où cette quatrième incarnation a reçu le nom de *NARASINGHAYATARA*. Il s'agissait maintenant de détruire l'autre mauvais génie, le *deytia Hiranaya-Kachipou*. La difficulté venait de ce que *Brahma* lui avait accordé de ne pouvoir mourir ni le jour, ni la nuit, ni dans la terre, ni dans le ciel, ni par le feu, ni par l'eau, ni par les coups d'aucun être ordinaire, tel qu'un homme ou une bête. *Vichnou* dut recourir à l'artifice, *Hiranaya-Kachipou* avait un fils qui, bien différent de son père impie, honorait les dieux avec piété; il s'appelait *Pralhada*. Le *deytia* tenta en vain de le faire périr, car il était préservé par *Vichnou* de tous les dangers. Irrité de ses essais inutiles, *Kachipou* dit à son fils : *Où est-tu, ton protecteur Vichnou ?* et en même temps il se mit à vomir des outrages contre le dieu. — *Ne blasphémez point, mon père*, lui répondit *Pralhada*, *car il est présent, puisqu'il est partout.* — *S'il est partout*, reprit le géant malfaisant, *il sera dans cette colonne; je vais m'en assurer.* Et tirant sa grande épée, il fendit en deux le pilier de pierre. Soudain, du centre de la colonne s'élance le puissant *Vichnou*, transformé en homme à tête de lion, qui, saisissant en rugissant le blasphémateur éperdu, l'entraîne dans l'intérieur de sa colonne où il l'étrangle. Cela eut lieu pendant le crépuscule, temps où il n'est pas jour, bien qu'il ne soit pas nuit; dans l'intérieur d'une colonne, c'est-à-dire ni dans la terre, ni dans le ciel; par un homme-lion, qui n'était par conséquent ni Dieu, ni homme, ni bête; enfin, il périt étranglé, mais sans aucuns coups; de sorte que la promesse de *Brahma* fut tenue sans être violée. Depuis cette époque, le peuple hindou est réputé sans égal en inventions et en subtilités sans pareilles. Le peintre a choisi le moment où la colonne s'ouvrant laisse voir le *nara-singha* à tête de lion blanc sans crinière, espèce aujourd'hui disparue des Indes; elle est entourée d'une auréole rayonnante; à son cou le cordon brahmanique; il a saisi dans son étreinte l'impie dont l'épée inutile gît à terre, et de ses deux mains il serre le lacet rouge qui va le priver de la vie. *Pralhada* détourne la tête pour ne pas être témoin de ce spectacle. Ce châtiment exercé envers l'impie et le blasphémateur, afin de maintenir les peuples dans les sentiments de vénération que doit inspirer la divinité, est devenu l'objet d'une fête

commémorative qui se célèbre à l'aube du jour de la nouvelle lune du mois d'octobre.

9. Le cinquième *Avatara* de Vichnou en nain, *vamana*, d'où vient le nom de *VAMANAVATARA* donné à cette cinquième incarnation. Après la mort funeste d'Hiranaïa-Kachipou, son pieux fils Pralhada lui succéda; mais Bali, son petit-fils, se mit à suivre les mauvais exemples de l'impie Kachipou et voulut se faire adorer lui-même. Vichnou s'incarna sous la forme d'un brahmine nain. Un jour, le petit brahmine se présenta au palais de Bali et lui demanda un don. Bali voulut bien condescendre à sa demande et y engager sa parole, et, pour assurer et ratifier la donation, il versa de l'eau, suivant la pratique du pays, sur la main droite du donataire. Le petit brahmine ne sollicitait que trois pas de terrain, ce qui lui fut accordé; mais alors le nain mystérieux, développant un corps immense, mesura toute la terre d'un pas, tout le ciel de l'autre, et du troisième il allait embrasser les enfers, quand le géant, tombant à ses genoux, reconnut en tremblant le pouvoir divin. Vichnou, touché de sa soumission et de son repentir, lui abandonna la souveraineté du *Patalam* ou de l'enfer, sombre royaume des régions inférieures. Cette aventure a fait donner à Vichnou le nom de *Trivikrama* ou dieu aux trois pas. Le peintre indien a représenté le moment où le nain Vamana, que sa taille exiguë et sa couleur bleue, indice de sa divinité, font reconnaître, se présente accompagné d'un de ses petits compagnons à la porte du palais de Bali. Le radja est figuré au moment où il répand l'eau pour gage de l'accomplissement de sa promesse. Derrière lui est la reine son épouse, avec une suivante qui tient sur l'épaule un *tchaouri*, chasse-mouche composé des crins de la queue d'un bœuf exotique natif du Thibet, du Kachmyr et des cantons septentrionaux de l'Hindoustan. Ce bœuf à long poil est appelé *Yak* par les Thibétains, *bos grunniens* par Linné et les naturalistes européens, parce que le cri de cet animal imite en effet le grognement du cochon. Sa queue se termine par une grosse touffe de poil en forme de panache. On nomme *katala* la vache dont la queue fournit les plus beaux tchaouris. Le soyeux, la longueur et la blancheur des crins constituent la beauté de ces queues, auxquelles on adapte des poignées d'or ou d'argent avec des ornements en émail.

10. Le sixième *Avatara* de Vichnou. Ce qui a dû frapper dans les cinq premiers avatars, c'est leur caractère cosmogonique; ils constituent un combat contre le principe destructeur et malfaisant, en sorte que chaque nouvelle incarnation est une victoire successive du bon principe. Celles qui vont suivre offrent une autre série qui se présente avec un caractère différent. Vichnou devient *Rama*, le beau guerrier dont les exploits victorieux vont remplir l'univers. La sixième incarnation tire son nom de la hache de guerre, *Parasou*, dont il est armé, et a reçu le nom de *PARASOURAMA*. Le brahmane, armé de cette hache redoutable, va châtier les rois et les guerriers, et montrer ainsi la prééminence de la

caste des brahmanes sur celle de Kchatriyas. Dans une grande forêt s'élevait l'ermitage d'un *vanapresta* ou habitant des déserts. C'était là qu'habitait le *mouni* ou pieux solitaire qui avait nom *Djamadagni*. Le *radjah Ardjouna-Sakassrabahou*, c'est-à-dire aux mille bras, roi de *Machimatt-pouri*, étant venu le visiter avec une suite innombrable, fut parfaitement traité par l'ermite. Le roi en fut étonné. C'est que le pauvre *mouni* possédait la vache d'abondance *Camadhenou*, que Brahma lui avait donnée. Le roi voulut l'avoir; le sage la lui refusa; Ardjouna lui fit la guerre, et malgré les armées données par la vache, il le vainquit et le tua. Mais Vichnou venait de s'incarner dans le corps du fils du *mouni* *Djamadagni* et de Renouka, sa femme, dans l'intention de punir la caste des Kchatriyas qui s'étaient corrompus. Il s'arma de la terrible hache *Parasou* et alla attaquer le géant; ce monstre avait des bras innombrables qui renaissaient sans cesse à mesure qu'on les abattait, mais il ne put résister au dieu incarné qui le vainquit et le tua. Le peintre a représenté cette lutte terrible. On voit à terre le corps décapité du pauvre *mouni*. Son féroce vainqueur combat tranquillement assis le dieu caché sous l'apparence du fils de sa victime, regardant avec indifférence ses membres épars jonchant le sol, et qui renaissent sans cesse; mais il va recevoir de la hache enchantée le coup mortel. Dans le haut du tableau on aperçoit la forêt avec l'ermitage du *mouni*. Son troupeau de vaches suit éperdu dans la montagne.

11. Le septième *Avatara* de Vichnou est sa seconde incarnation sous le nom de Rama. C'est le *RAMATCHANDRA*. Le Dieu avait résolu de prendre une autre fois naissance au sein d'une mortelle pour délivrer la terre des tyrans qui l'opprimaient, et y faire reflourir l'agriculture, les lois et la piété. Il s'incarna dans la famille des rois de la race du soleil et il épousa la belle *Sita*, fille de *Djamadagni*, et il vécut dans les bois avec son frère *Lackchouman*, se consacrant tout entier à des œuvres de piété et de pénitence. Ravana, tyran de Lanka (l'île de Ceylan), géant à dix têtes, parvint par ruse à lui enlever son épouse et l'emmena prisonnière dans son île. Rama, désespéré et ne pouvant avec ses seules forces entreprendre de la délivrer, fit alliance avec *Sougriva*, incarnation du soleil et roi des singes, habitant des montagnes; il lui donna une armée de singes commandés par son ministre *Hanouman*, non moins fameux par son génie que par sa rare valeur. Son armée de singes fut renforcée par celle des ours, que lui amena *Jambavanta*, leur roi, que d'autres appellent *Djambouvan*, et à la tête de ces troupes d'une nouvelle espèce, il marche, avide de vengeance, contre le ravisseur de sa jeune épouse. Le général des singes construit un pont de rochers ou plutôt une levée pour passer du continent indien dans l'île habitée par le tyran. Ils traversent ainsi le bras de mer et abordent au rivage. Une longue guerre a lieu; avec l'aide des alliés il finit par remporter la victoire, défait et tue son ennemi, et recouvre son épouse. Il n'était pas, toutefois, sans inquiétude sur ce qui avait pu se passer pendant sa longue séparation. *Sita* protesta de son innocence et de sa pureté, et pour que son époux n'en pût

concevoir aucun doute, elle se soumit à l'épreuve du feu. Elle en sortit avec honneur, et l'heureux Rama l'accueillit avec transports. Ses guerres et ses aventures ont fourni au célèbre poète indien *Valmiki*, le sujet d'un immense poème sanscrit extrêmement curieux, intitulé *Ramayana*; elles sont le sujet d'une foule de sculptures et de peintures qui couvrent les pagodes et les monuments de l'Hindeoustan. L'artiste indien a représenté dans son tableau le moment solennel où, après la victoire, le glorieux Rama reçoit l'hommage de ses adorateurs et des guerriers de son armée. Le héros est assis sur son trône surmonté d'un parasol; sa couleur, d'un bleu violet, caractérise sa divinité; son carquois est sur ses épaules, son arc dans sa main gauche, son épée à sa ceinture, la fourche dans sa main droite. Devant lui le croissant de la lune. A ses côtés est assise la blanche Sita, son épouse chérie. Derrière lui se tient debout son frère Lackchouman, le carquois sur l'épaule, l'arc dans la main gauche, l'épée à la ceinture, tenant dans la main droite un *tchaouri* formé d'une queue d'Yak, avec lequel il évente le couple divin. Le grand singe Hanouman se prosterne devant eux avec un éventail à chasser les mouches, et embrasse les pieds sacrés de Rama qui le bénit, tandis que deux autres singes jouent sur l'herbe. Le roi des ours à genoux, la chaîne brahmanique au cou, un chapelet à la main, prend part à cette adoration. Djamontry, ministre de Rama, avec un de ses collègues, tous deux le tchaopri sur l'épaule, complètent sa cour.

12. Le grand singe HANOUMAN, général de l'armée de Rama, construit avec la permission de *Sougriva*, roi des singes, une levée pour passer de la côte du Dékan dans l'île de Ceylan et donner ainsi un passage pour aller attaquer le tyran Ravana. Il est représenté franchissant d'un saut le détroit qui sépare Ceylan du continent, tenant d'une main son éventail à chasser les mouches et transportant de l'autre une montagne entière pour asseoir les fondements de la levée. Les rochers, dont la mer peu profonde dans ce détroit est semée, conservent encore parmi les Hindous le nom de pont de Rama; les géographes les nomment pont d'Adam. L'activité d'Hanouman reçut sa récompense; s'il contribua aux triomphes du héros, il a aussi sa part dans les hommages qu'on lui adresse. La poésie du *Ramayana* célèbre ses hauts faits, et Vichnou l'a doté de l'immortalité. On l'honore pour obtenir une longue vie.

13. RAVANA, tyran de Lanka, ravisseur de Sita, épouse de Rama. Ce rakchasa ou mauvais génie avait dix têtes avec vingt bras tout armés. Mais Vichnou, incarné dans Rama, fut l'attaquer dans son île avec une nombreuse armée de singes et d'ours, et malgré la puissance surnaturelle dont était doué cet ennemi des dieux, il le priva de la couronne et de la vie.

14. Le huitième *Avatara* de Vichnou est sa troisième incarnation sous le nom de Rama. On l'appelle BALARAMA. *Bala* signifie force, élévation. Le troisième Rama est nommé aussi Para-Rama ou *Balabadhra*. Cette incarnation est double en quelque sorte, Vichnou incarné sous la forme

du troisième Rama étant le frère aîné de *Crichna*, qui n'est autre que le neuvième Avatar de ce même *Vichnou*. Elevé avec *Crichna* au milieu des bergers, Rama partagea les jeux de son enfance et ensuite les exploits par lesquels il signala sa vie entière. Voici la légende qui a donné lieu au tableau représenté par le peintre indien. On raconte que *Bala-Rama* étant allé visiter ses amis à *Gocoula*, sur les bords de l'*Yamouna*, dans le pays de *Vradja*, y passa deux mois dans la société des gôpis ou bergères de cette contrée. Wantant un jour se baigner dans cette rivière, dont il était un peu éloigné, il lui commanda de venir à lui : l'*Yamouna* refusa. Alors *Balarama* jura qu'il l'y forcerait, et prenant un soc de charnuc, arme habituelle dont il se servait pour détruire les géants, il lui creusa un nouveau lit, l'amena à lui, et ne laissa aller la rivière rebelle que quand elle lui eut promis de bien se conduire à l'avenir. On aperçoit la rivière coulant des montagnes et couverte de fleurs de lotus. *Balarama*, la couronne sur la tête, le soc à la main, creuse son autre lit. Derrière lui, *Crichna*, debout, de couleur bleue, la couronne sur la tête, une fleur de lotus dans chaque main. *Crichna* est accompagné de *Rhada*, sa favorite, qui tient à la main une graine de lotus. Une petite gôpi regarde avec étonnement ce spectacle et joint les mains en signe d'adoration. Dans la partie supérieure du tableau, l'on voit sur les montagnes les bosquets à verdure éternelle où s'élève le *Brinda-Vana*, ou paradis de *Crichna*, qui est le paradis par excellence : on y goûte des plaisirs inexprimables et la beauté de ce séjour est au-dessus de toute description.

15. Le neuvième *Avatara* de *Vichnou* a eu lieu sous le nom de *CRICHNA*, pour achever de purger la terre des géants dont la tyrannie infestait le monde. *Coucha*, l'un d'eux, effrayé de la naissance de celui qui devait opérer sa destruction, voulut le faire périr dans son berceau. Fuyant la persécution, *Crichna* fut confié à des bergers qui l'élevèrent en secret dans le pays de *Vradja*, où s'écoula son enfance, passant son temps à garder les troupeaux et à jouer de la flûte en dansant avec les jeunes gôpis ou laitières. Le tableau représente une scène champêtre. Une belle gôpi, nommée *Rhada*, qui plus tard devint son épouse, vient de fabriquer du beurre dans la baratte. Le petit *Crichna*, qui est de couleur bleue, en prend un morceau qu'il donne à son frère *Bala-Rama*. De là, l'origine de l'oblation de beurre clarifié que l'on fait aux dieux. Dans le fond, un bananier en fleurs. (*Musa paradistica*, Lin.)

16. Après une vie de triomphes et de victoires, *CRICHNA* jouit enfin du repos dans son *Brinda-Vana* ou paradis céleste. Le dieu est de cette couleur bleue qui caractérise la divinité. Il est assis sur son trône, la couronne sur le front, une auréole de lumière rayonne autour de sa tête. *Rhada* ou *Ragika*, sa favorite, célèbre par ses grâces et sa beauté, oint ses pieds de parfums ; suivant quelques théologiens hindous, *Rhada* est une incarnation de *Lakchmi*, femme de *Vichnou*, incarné lui-même sous le nom de *Crichna*. Une suivante porte des rafraîchissements sur un plateau.

17. Le dixième *Avatara* de Vichnou est le dernier. Il est encore à venir et n'aura lieu qu'à la fin du monde. Il terminera l'âge noir, notre âge. Vichnou apparaîtra alors sous la face menaçante du cheval exterminateur *Kalki*, d'où le nom de *KALKI AVATARA* donné à cette suprême incarnation, qui réduira le monde en poudre. Suivant les uns, Vichnou et Kalki ne sont qu'un seul et même être, centaure moitié homme, moitié cheval; dans ce cas seulement, on a une véritable incarnation. Selon les autres, Vichnou sera monté sur Kalki. Au fond, ces deux idées reviennent au même. Vichnou-Kalki effacera tout par son éblouissante blancheur, son attitude sera celle du coursier lancé au galop; trois seulement de ses pieds poseront sur la terre, le quatrième sera levé pour la vengeance; dès qu'il le laissera tomber sur le globe, les méchants descendront dans l'abîme, la terre tremblante sera réduite en cendres par la flamme que vomira le serpent *Adisessen*. Le peintre indien a représenté le cheval blanc Kalki avec ses ailes rouges, le pied droit levé prêt à le laisser retomber sur la terre. D'un côté de la selle est le carquois plein de flèches, de l'autre l'épée encore dans le fourreau. Le dieu Vichnou vient de descendre de sa monture; il est assis sur son trône, la couronne sur la tête; son corps est tout bleu; il tient à la main un cimetière brillant comme une comète, flamboyant comme le soleil. Devant lui debout, un démon rouge, figure des méchants, implore en vain sa grâce. Le monde va périr et les méchants seront précipités dans les enfers. L'âge prescrit se trouvant accompli, va commencer un âge de vertu et de pureté, et l'on voit dans les airs, sur le sommet des montagnes célestes, les palais du paradis où les bienheureux jouiront d'un bonheur éternel.

18. *SIVA*, la troisième forme de la Trimourti hindoue; c'est dans l'opinion vulgaire le destructeur, s'opposant à Brahma qui crée, et à Vichnou qui conserve; mais ce combat n'est qu'apparent. Siva est plutôt le modificateur, car s'il détruit, il reproduit et renouvelle aussitôt. Suivant la doctrine de la philosophie panthéiste de l'Inde, le monde existe de toute éternité, s'identifiant avec son principe. La créature ne peut pas plus périr que le créateur, et rien ne pouvant tomber de l'être au néant, la matière ne fait que se modifier sous une forme nouvelle, mourant pour renaitre, renaissant pour mourir; les opérations de la nature ne font que changer les formes sous lesquelles paraissent les éléments dont elle est composée; c'est à ce cercle de modifications sans fin que préside le dieu. Les noms de Siva expriment son double caractère : comme destructeur, il se nomme *Roudra*, le cruel, celui qui fait pleurer; *Hara*, le destructeur; *Bhîma*, le terrible; comme rénovateur, il se nomme *Mahadéva*, le grand dieu; *Mahachla*, le grand temps; *Isouara*, le maître absolu. Il est représenté assis dans le repos, les jambes croisées, la triple couronne sur la tête. La chaîne des êtres créés, figurée par un collier de perles, est suspendue à sa main. Une autre chaîne analogue, le cordon brahmanique, est sur sa poitrine. Devant lui un sablier, emblème du temps. Derrière lui un brahme adorateur, caractérisé par

son cordon, tenant un tchaouri ou chasse-mouche formé de la queue d'un buffle du Thibet.

19. SIVA, assis sur son trône, tenant à la main la chaîne des êtres et portant au cou le cordon des brahmes. La manière particulière dont ses cheveux sont noués sur la tête le fait reconnaître. A côté de lui est assise son épouse *Bhavanî*, c'est-à-dire celle qui donne l'existence. Elle figure auprès de Siva comme Lakchmi auprès de Vichnou.

20. SIVA et BHAVANI, sa femme, tableau symbolique. Dans les contrées septentrionales les plus reculées de l'Inde s'élève, dans la chaîne des monts Himalaya, un pic énorme, c'est la montagne de *Mérou*, *Ma-hamérou*, le grand Mérou, domicile ordinaire de Siva, où gît la puissance cachée du dieu. Un de ses sommets est la *Khaïlaga*, qui est en or. Sur une plate-forme est la cité où il demeure; on l'appelle *Siva-poura*, ville de Siva, endroit délicieux où l'or et les pierres précieuses brillent de toutes parts, et dont les poètes ont fait les plus ravissantes descriptions, ainsi que de ses jardins enchantés, séjour de bonheur et de magnificence. C'est de là qu'il répand la vie de toutes parts sous mille formes diverses qu'il renouvelle incessamment, et c'est de son séjour qu'il reçoit le nom de *Divanicha*, dieu des montagnes. Conformément à ces traditions, le peintre indien a tracé l'esquisse du paysage où il a placé sa divinité. Sur le penchant de la montagne sacrée est assis le grand Siva à demi-nu. Il faut d'abord remarquer l'attitude penchée du dieu, qui semble enivré ou endormi; c'est qu'il est absorbé dans les méditations. Son corps est tout entier d'un blanc cendré, symbole terrible d'incandescence et de destruction implacable par un feu dévorant. Des serpents s'entortillent autour de ses bras et de son cou en forme de bracelets et de collier, emblèmes de la mort cruelle, comme aussi de la santé, de la vie et de l'éternité. Il pend sur sa poitrine un chapelet de crânes humains. Comme l'œil vigilant des trois régions, le ciel, la terre et les enfers, il a sur le front un troisième œil, d'où son nom de *trilochana*, aux trois yeux. La chevelure de Siva, relevée en nœud, porte un nom particulier, *djata*. Elle est celle des religieux qui suivent son culte; ils laissent pousser leurs cheveux et les partagent en trois ou quatre tresses qu'ils nattent ensemble et ramènent en rond sur la partie antérieure de la couronne de la tête; le bout de la natte est un peu projeté sur le côté droit. Sa tête est ornée du croissant de la lune, d'où son nom de *tchandradhara*, qui porte la lune sur la tête. Il a pour *vahanam* ou monture un tigre apprivoisé qu'il caresse avec la main, et qui exprime les feux amortis de l'astre brûlant du soleil. Le *trissoula* ou trident est à ses côtés, emblème de sa domination sur les eaux, d'où le nom de *Choulis*, armé du trident. A ce trident est attaché un sablier, *tamrou*, d'où son nom de *Cala*, le temps, et un *chamara* ou éventail de plumes de paon. Au pied de la montagne est couché le taureau blanc *Nandî*, qui lui sert ordinairement de *vahanam* ou monture, quand il n'est pas remplacé par le tigre. De la tête chevelue du dieu s'échappent en bouillonnant les

eaux jaillissantes du Gange, fleuve divin qui descend du ciel sur la terre, s'épandant pour la féconder, et tombant ensuite dans l'océan qu'il alimente, d'où le nom donné à Siva de *Gangadhara*, qui a le Gange sur sa tête. Devant le dieu se tient debout, les mains jointes dans l'attitude de la prière, la déesse *Bhavani*, son épouse, ou *Parvati*, la reine des monts. C'est à sa prière qu'il fait sortir le Gange de sa tête. Le Gange, en sanscrit *Ganga*, du genre féminin, est l'idéalisation de *Bhavani-Parvati*, rivière primordiale de laquelle émane le principe humide, source des êtres. C'est le symbole de la nature. Bhavani porte en son sein les germes de toutes choses et enfante les êtres qu'elle a conçus de Siva-Mahadeva. L'un est actif, l'autre est passif, tous deux sont générateurs et régénérateurs, créateurs et destructeurs tout à la fois, mais ils ne détruisent que pour réparer; ils ne font que changer les formes, la vie et la mort se succèdent. Telle est la théologie des Hindous.

21. BHAVANI, épouse de Siva, se décompose sous des noms divers en sept divinités, que le peintre indien va reproduire successivement. Ce sont les sept modifications de Bhavani qu'on appelle, avec ou sans cette dernière, les huit ou les sept mères de la terre. Mais ce ne sont que des formes différentes sous lesquelles on considère la même puissance. Le vulgaire croit que ce sont sept sœurs qui président aux pluies, aux débordements des rivières et aux maladies qui affligent l'espèce humaine. On voit le mont Mérou sur lequel s'élève le palais de *Khaïlaça* avec ses arbres verdoyants; le Gange s'en échappe, se rendant dans l'océan. Au milieu de la verte prairie que ses eaux fertilisent, est assise *Bhavani*, avec les attributs destructeurs de son époux. Les serpents s'enroulent autour de ses bras et de son cou; le cordon brahmanique, emblème de la chaîne des êtres, pend sur sa poitrine. Elle tient sur un plateau qu'elle porte à sa bouche des têtes humaines, symbole des âmes qu'elle absorbe en son sein pour les relancer de nouveau dans le monde.

22. On voit encore le mont Mérou, sur lequel s'élève le palais de *Khaïlaça* avec ses arbres verdoyants, et d'où s'échappe le Gange se rendant dans l'Océan. Sur la prairie qui est au pied de la montagne sacrée est assise la déesse BHAVANI. Elle a sur sa couronne une espèce de parasol. Bhavani armée et invincible prend le nom de *Dourga*. Elle a quatre bras; de l'un elle tient une épée, de l'autre un lacet à nœud coulant, du troisième une fleur de lotus, du quatrième le plat symbolique contenant les têtes humaines figurant les âmes qu'elle a prises avec son lacet et qu'elle va absorber dans son vaste sein. Devant elle se tient debout un brahme adorateur, les mains jointes, dans l'attitude de la prière.

23. Dans le palais du *Khaïlaça*, la déesse BHAVANI est assise sur une fleur de lotus; d'une main elle tient une fleur de la même plante aquatique, de l'autre le plat symbolique contenant les âmes humaines qu'elle va absorber dans son sein. A côté, sous la forme d'un bétier, est *Agni*, dieu du feu dans la mythologie hindoue, qui rappelle à la fois l'éternel et l'agnus des latins.

24. Dans une des prairies du *Khaṇḍa* est assise sur une fleur de lotus la déesse BHAVANI-DOURGA, dont la puissance est caractérisée par huit bras, d'où son nom de *Bhavanī dīa bhédja*, Bhavani aux huit bras. Les mains de ses deux bras naturels sont jointes pour prier le dieu Siva son époux; de ses autres bras adventices, l'un porte un parasol au-dessus de sa tête couronnée, un second un sceptre, un troisième un ordre sous une enveloppe cachetée, un quatrième le *trīsoula* ou trident, un cinquième une grande épée, un sixième, enfin, le plat symbolique contenant les âmes qu'elle va absorber. Elle a sur son front un troisième œil, pour montrer qu'elle étend ses regards sur le ciel, la terre et les eaux, trois régions que le peintre a figurées au-dessus, autour et au-dessous d'elle.

25. La déesse BHAVANI-DOURGA, épouse de Siva, ayant sur la tête une triple couronne surmontée d'un parasol. Elle a huit bras armés des instruments de la destruction; l'un porte le *trīsoula* ou trident, un autre le *tchakra* ou roue de feu, quatre sont armés d'épées, le poignard dans un autre, et enfin, dans la dernière, le plat symbolique contenant les âmes qu'elle va absorber. Devant son front est le croissant de la lune. Elle est montée sur le dragon *chingué*, qu'on prétend avoir dévoré le mauvais génie *Apour-Radja*. Au-dessus de sa tête vole le corbeau *Kaka-Bhouçouda*, qui chanta la guerre entre Bhavani-Dourga et les *Deittas*, dieux infernaux ou génies malfaisants commandés par l'informe *Mahéchéçoura*.

26. La déesse BHAVANI-DOURGA, femme de Siva, qui poursuit et punit tous les malfaiteurs. C'est la *Sacti*, l'énergie de Siva, sa vertu agissante. Sous le nom de *Mahamaïa* elle combattit et terrassa le démon *Mahéchéçoura*, qu'on regarde comme le vice personnifié, et cette grande victoire du bien sur le mal est chantée par tous les poètes et représentée dans un grand nombre de monuments. Il s'était déguisé sous la forme d'un buffle, comme son nom l'indique. En effet, *mahech* en sanscrit et en bengali désigne cet animal. On dit que c'est à ce mauvais génie que doit son nom la province de l'Inde appelée *Maïssour* ou *Mysore*. Le peintre indien a représenté cette lutte. Mahamata a la tête ceinte d'une couronne surmontée d'un parasol; guerrière aux huit bras, de l'un elle tient le *trīsoula* ou trident, de deux autres des épées, de deux autres des sabres, d'un sixième un poignard, du septième le plat symbolique contenant les âmes qu'elle va absorber. Montée sur le dragon *Chingué*, elle s'est mise à la poursuite du mauvais génie *Mahéchéçoura* déguisé sous la forme d'un buffle cornu. Elle vient de lui trancher la tête qui git sur le sol; mais aussitôt le buste s'est reformé et l'on voit apparaître sur le corps de l'animal le vrai buste du géant armé de l'épée et du bouclier. Le dragon s'élance sur la croupe du buffle et lui enfonce dans le corps ses dents et ses ongles terribles, pendant que la déesse, adroite autant que forte et colossale, le perce d'un coup de trident, et de sa huitième main, restée libre, détachant de son cou un des serpents de Siva, le lui jette en forme de lacet, et de même qu'on prend à la course

les chevaux sauvages et les taureaux furieux, elle le saisit par le nœud coulant qui presse son cou musculeux, et l'enlaçant dans les replis du serpent qui l'étouffe, elle lui arrache la vie. Au-dessus vole le corbeau *Kaka-Bhougouda*, contemplant cette victoire qu'il va chanter.

27. BHAVANI-DOURGA, portant aussi le nom de *Maha-Maïa*, se repose après sa victoire dans le *Khailaça*. Sa tête porte une triple couronne; autour de son cou est le serpent de Siva. Elle est armée de toutes pièces. Un carquois plein de flèches est sur ses épaules. Dans une de ses huit mains, elle tient le trisoula ou trident, trois sont armées de sabres, deux de poignards, une autre se couvre d'un *tulouar*, bouclier de peau de buffle, et la dernière tient le plat symbolique rempli d'âmes humaines qui vont rentrer dans son sein, jusqu'à ce qu'elle les émette de nouveau dans le monde. De chaque côté, un brahme à genoux l'adore en silence en joignant les mains.

28. BHAVANI-KALIKA ou la noire, *Maha-Kali* la grande noire, une des formes sinistres de l'épouse de Siva le destructeur. Elle est assise dans le *Khailaça*. La couleur de sa peau lui donne son surnom. Elle a quatre bras : de l'un elle tient le *tchakra* ou cercle figurant l'éternité, d'un autre une fleur de lotus, du dernier le plat symbolique contenant les âmes des humains privés de la vie. Elle accompagne Siva dans les enfers pour juger et punir.

29. Après les grands dieux et leurs compagnons viennent les dieux du second ordre. De Siva-Ichouara et de Bhavani-Dourga naquit *Ganepa*, en langue tamoule *Pouléar*, dieu de l'intelligence et de l'année, de l'invention, des nombres, de la destinée, du succès. *Sant*, dieu de la planète Saturne, ayant brûlé par un regard la tête de cet enfant, elle fut remplacée par une tête d'éléphant, symbole de la force paisible, de la sagacité et de la prudence. On l'appelle *Doumatoura*, qui a eu deux mères, savoir : Bhavani à qui il doit son corps, et l'éléphante à qui il doit sa tête. Il est le chef de tous les ordres de divinités inférieures qui forment la Cour de Siva; de là son nom de *Ganéça*. On le représente ordinairement avec un gros ventre. Un loir ou rat des champs, emblème de la prévoyance, est la monture de cet être colossal, et c'est sur ce coursier qu'il parcourt l'univers pour savoir qui lui rend hommage et le néglige. Il est assis sur la fleur du lotus, et il est décoré du cordon des brahmes. Dans une de ses quatre mains il tient une épée, dans l'autre le crochet avec lequel les *mahoutas* ou cornacs conduisent les éléphants, dans une troisième un plat, et dans la quatrième un petit gâteau en forme de boulette, qu'il vient de prendre dans le plat et qu'il présente pour nourriture à son rat. Le croissant de la lune est devant lui. *Ganéça* sur son rat, c'est la lune (*tchandra* qui est masculin dans la langue des Indes), de même que son frère *Skanda* sur son paon, c'est le soleil.

30. CARTIKIA, second fils de Siva et de Rhabani-Dourga, ainsi appelé parce qu'il fut élevé par les sept nymphes de la constellation appelée

Critika ou les pléiades. Il a un autre nom qui est *Skanda*; on le désigne aussi sous celui de *Courmata*, jeune. Sa couleur est jaune. Il est le dieu de la guerre, le général des armées célestes, et il parcourt le monde d'une manière infatigable, monté sur un paon aux cent yeux, emblème de la fierté et sans doute de la vigilance. Il habite avec Siva sur le Khallaça, et dans le tableau on l'y voit sur sa monture. On aperçoit aussi le mont Mérou, d'où tombe le Gange se rendant dans l'Océan. Cartikela est le héros du soleil rayonnant de jeunesse. Sur son paon magnifique il en est la personnification, comme son frère aîné sur son rat est celle de la lune. L'un et l'autre étant l'année, Skanda se trouve être l'année solaire, Ganéça l'année lunaire.

31. *BHIMA* ou *Bhīmasena*; c'est le second des princes pandavas, fils de Counti et de Pandou. On lui donne un caractère de bravoure féroce. Il est moitié noir, moitié blanc. Il tient d'une main une pesante massue d'argent, de l'autre un éléphant pour bouclier. Il termina la guerre des Pandavas contre les Koravas, fils de Kourou, par le coup mortel de massue qu'il porta à son adversaire. Dans le champ se voit la représentation bien connue du mont Mérou, dont s'échappe la source du Gange qui se jette dans l'Océan.

32. Génie secondaire qui a nom *BAIMOU*, lequel, sonnant de sa corne en forme de trompette, répand une infinité de maux sur la terre. Un adorateur à genoux implore sa pitié. Le paysage représente le Khallaça sur le mont Mérou. Le Gange s'en échappe se rendant dans l'Océan. Des édifices figurent le *Siva-poutra* ou ville de Siva, où est situé son palais. Il y a lieu de penser que ce génie est un serviteur de Siva, ou peut-être une forme de Siva lui-même.

33. Une divinité qui a nom *TALANKRY*, debout sous un arbre qui l'ombrage, et aux branches duquel est suspendu un *chamara* ou éventail de plumes de paon. Ses cheveux sont arrangés sur sa tête comme ceux de Siva. Elle tient à la main le chapelet, emblème de la chaîne des êtres créés; son corps, au-dessous du buste, est voilé par une draperie. Elle serait dragon depuis la ceinture jusqu'en bas, voilà pourquoi on lui cache la moitié du corps avec un rideau. De chaque côté deux adorateurs sonnent du *sankha*, sorte de conque marine ou buccin qui produit en soufflant par un bout tronqué des sons monotones aigres et perçants. Ce doit être une des suivantes de Bhavani, femme de Siva, ou l'une des sept formes différentes de cette déesse que le vulgaire fait présider aux pluies, aux débordements, aux maladies et aux autres fléaux.

Voyez sur les religions de l'Inde les *Lettres curieuses et édifiantes écrites par les Missionnaires*; Langlès, *Monuments de l'Hindoustan*, t. I; Creutzer, *Symbolique des religions de l'antiquité*, trad. par Guignault, t. I; Parisot, *Dict. mythologique*, dans la *Biogr. univ.* de Michaud; de

Marlès, *Hist. gén. de l'Inde anc. et mod.*, t. II; l'abbé Dubois, *Inst. et cér. des peuples de l'Inde*; Pasquier, *De l'Hindoustan*, etc.

Miniatures de 0^m 21 sur 0^m 15, sur papier, dans un registre relié en parchemin vert.

714. — PÉNITENTS INDIENS. Série de miniatures faisant suite à celles du panthéon indien qui viennent d'être décrites, tirées du même album et paraissant être de la même main.

Les peines volontaires que les Hindous s'imposent ont pour base la doctrine de la métempsycose ou transmigration des âmes qui doivent, par leur passage dans différents corps, subir des peines expiatoires jusqu'à ce qu'entièrement purifiées par leurs souffrances elles puissent retourner dans leur premier état; mais on peut racheter ces souffrances à venir et leur long circuit par des austérités présentes qui les adoucissent et les abrègent; on peut même par la fermeté de la volonté isoler de son corps coupable l'âme sanctifiée, et, en la séparant de son être par la contemplation de Dieu, arriver directement à l'incorporer à l'essence divine. L'état complet de nudité de ces pénitents, les bizarres tortures qu'ils s'imposent et que l'imagination surexcitée peut seule faire supporter à l'homme, avaient frappé l'attention de l'antiquité. Les Grecs leur avaient donné le nom de γυμνοσophισταί, *gymnosophistes* ou sages nus, traduction de leur nom sanscrit. Ces récits étranges avaient non moins frappé les Romains. Les *gymnosophistes* sont parfaitement décrits par Cicéron, *Quæst. tusc.*, lib. V; par Pline, *Hist. nat.*, lib. VIII, c. 2; par saint Augustin, *De civit. dei*, l. XV. Ces auteurs racontent qu'ils se mettent entièrement nus, que les uns se tiennent constamment debout sur un pied, que d'autres, dans leur état de nudité, se font un jeu de braver les froids et les neiges de l'hiver comme les chaleurs accablantes de l'été qu'ils augmentent de plus en plus en faisant allumer de grands feux autour d'eux, que d'autres encore fixent leurs yeux immobiles sur le disque du soleil depuis son lever jusqu'à son coucher. Les voyageurs mahométans qui au moyen âge se mirent à visiter l'Inde en faisant l'objet des mêmes remarques. Un Arabe rapporte, dans la relation d'un voyage dont l'abbé Renaudot a publié la traduction (p. 40), qu'étant allé dans l'Inde l'an 835 de notre ère, il vit un de ces pénitents le visage tourné vers le soleil, et qu'y étant retourné l'an 851, il le retrouva dans la même situation, fort étonné de ce que dans cet intervalle de seize ans il n'eût pas perdu les yeux par l'ardeur du soleil. Un autre musulman, Abou-sid-el-Hassan, dont l'abbé Renaudot a aussi traduit le voyage qu'il exécuta dans l'Inde l'an 1173 de notre ère, décrit (p. 108) les hommes qui, par principe de religion, laissent pousser leurs cheveux, de sorte qu'ils leur couvrent tout le corps, et laissent croître leurs ongles sans jamais

les couper plus que leurs cheveux, de sorte qu'ils deviennent pointus et tranchants comme des épées. Ce qui était décrit par ces anciens se retrouve exactement encore de nos jours. L'Inde est une nation aux doctrines immuables, et depuis l'antiquité la plus reculée sa religion et les erreurs superstitieuses qu'elle entraîne avec elle n'ont subi de changement.

C'est sans exactitude que quelques voyageurs ont appelé ces pénitents du nom de *Faquirs*. Le mot de *Faquir*, qui signifie pauvre, appartient à la langue arabe et ne peut s'appliquer qu'à des religieux musulmans, à qui on le donne non-seulement dans le sens propre, mais encore dans le sens figuré et métaphysique. Le nom des religieux indiens est tout différent, on les appelle dans leur langue *saniassis-nirvahnis* (saints nus), ou *yoguis* (unis à Dieu). Le brahmane qui veut atteindre l'état parfait doit parcourir les quatre degrés de probation nommés *brahm-tchari*, *gerischtz*, *banperitz* et *saniassi*; chacun de ces degrés exige des privations et souffrances graduées, au moyen desquelles on arrive à dompter la nature corporelle jusqu'à ce qu'on parvienne à l'état de *saniassi*, ou saint, partage exclusif de la caste sacerdotale des brahmes; mais tout individu, sans distinction de caste, peut se constituer *yogui* en surpassant le *saniassi* par le nombre et la qualité des *tapassas* ou tortures imposées au corps par esprit de pénitence. Le *saniassi* s'enfonce avec humilité dans les déserts, tandis que le *yogui* s'indigne ses efforts de souffrance avec ostentation dans les lieux publics.

Tavernier, dans son *Voyage aux Indes*, t. II, p. 346, 347, décrit la série incroyable des *tapassas* ou pénitences cruelles qu'ils s'infligent. On voit ces malheureux représentés dans les postures les plus extraordinaires dans ses pl. des pages 344 et 447. Les mêmes superstitions ont lieu au Tonquin, car Tavernier, t. III, p. 89, donne dans sa planche le dessin de semblable pénitents. Depuis Cicéron, ils sont toujours les mêmes, et depuis Tavernier jusqu'à nous ils n'ont pas changé davantage, car on les retrouve encore dans l'ouvrage récent qu'un missionnaire, l'abbé Dubois, a publié sur les mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde. (T. I, p. 249, 286; II, p. 260, 273, 277, 514.) Dans des siècles on les retrouvera de même.

L'Hindou qui veut ainsi se livrer à la méditation contemplative, pour s'anéantir en Dieu, doit briser violemment avec le monde. Il abandonne sa maison, sa femme et ses enfants, n'emportant avec lui pas même le plus léger vêtement. Si c'est un brahmane, il rompt son cordon distinctif, ce qui le prive à jamais de sa caste. Il y a par surrogation dix-huit espèces de *tapassas* ou tortures toutes plus rigoureuses les unes que les autres; chaque contemplatif choisit celle pour laquelle il se sent plus d'inclination. Le choix fait, l'immobilité devient complète et il attend de l'indépassable charité les aliments qu'on s'empresse de lui apporter et de lui ingérer jusqu'au terme de sa carrière.

La description des miniatures indiennes qui retracent quelques-unes de ces pénitences fera mieux saisir en quoi elles peuvent consister.

1. La place où le PÉNITENT nu a voulu s'asseoir pour toujours a d'a-

bord demandé toute son attention. Pour être pure de toute souillure, il a eu soin de la couvrir d'une peau de tigre sur laquelle il s'est placé les jambes croisées, puis renversant la tête en arrière, il s'est mis à fixer le disque du soleil, les deux mains tordues sur la poitrine. Il regarde l'astre éclatant sans cligner les yeux, sans changer de posture. Cette contention prolongée chauffe extraordinairement la vue et cause d'abord de violents maux de tête; on croit quelquefois apercevoir en l'air des étincelles de feu, d'autres fois il semble voir des globes enflammés et autres météores. Quand ces hallucinations sont arrivées à leur plus haut point, les facultés mentales se modifient, et le pénitent arrive alors à l'état d'anéantissement qu'il recherche. Afin de se garantir contre tout mouvement involontaire que dans les commencements pourrait causer la fatigue d'une immobilité constante, un bâton le soutient sous l'aisselle. La barbe et les cheveux s'accroissent et le couvrent; les ongles, dans leur croissance sans limites, se courbent et entrent dans les chairs. Devant lui sont posés un *chamara* ou éventail de plumes de paon pour chasser les insectes dont les piqures le dévorent; unealebasse contenant un peu d'eau pour rafraîchir ses sens altérés; une pipe destinée à fumer des herbes stupéfiantes dont la vapeur qui abrutit doit hâter le moment désiré. Ce n'est point lui qui porte la main à ce mobilier si réduit, deux jeunes novices sont debout à ses côtés, prêts à subvenir à ses besoins; ils sonnent du *sankha* ou buccin pour célébrer cette perfection et attirer la charité.

2. Autre PÉNITENT nu, assis les jambes croisées sur une peau de tigre, un bras élevé en l'air, le regard fixe. Un bâton sous l'aisselle le soutient immobile dans cette position qu'il ne devra plus jamais quitter. Sa barbe et ses cheveux le couvrent, ses ongles entrent dans ses chairs. Devant lui sont posés le *chamara* ou éventail de plumes de paon, unealebasse avec une écuelle et la pipe aux herbes stupéfiantes. Il compte sur la charité des passants pour le nourrir et subvenir aux besoins de son corps. Cette charité ne lui fera pas défaut, car c'est la plus grande œuvre qu'on puisse faire.

3. Autre PÉNITENT nu, assis les jambes croisées sur une peau de gazelle, les deux bras élevés en l'air, la tête penchée et le regard fixé sur un point dont son œil ne devra plus s'écarter. Sa barbe et ses cheveux le couvrent et ses ongles entrent dans les chairs comme chez les précédents; mais, plus qu'eux, il a déjà commencé à recevoir le prix de sa longue persévérance. Le bâton qui soutenait ses membres est devenu inutile; ses membres ont cessé d'être flexibles, les parties charnues et les muscles se sont desséchés, les articulations se sont ankylosées, et ses bras verticaux se passent de cet appui. Devant lui les mêmes ustensiles.

Le *Magasin Pittoresque*, t. IV, 1836, p. 324, a donné, d'après un dessin original rapporté du Pendjâb par le général Allard, une gravure à peu près semblable.

Miniatures de 0^m 21 sur 0^m 15, sur papier.

715. — COSTUMES et scènes d'intérieur. Série de miniatures faisant suite aux précédentes et provenant du même album.

1. Radjah, Indien assis sur un tapis carré, le coude appuyé sur un coussin. Devant lui, sa jeune femme accroupie à la manière orientale. — 0^m 14 sur 0^m 09.

2. Jeune femme indienne assise sur un tapis, le coude appuyé sur un coussin, fumant le *hookha*; à côté d'elle, un petit plateau sur lequel sont des rafraîchissements. — 0^m 13 sur 0^m 09.

3. Jeune dame debout sous un arbre; près d'elle, un petit enfant.

Autre jeune femme debout sous un arbre, tenant une *sitdrah*, espèce de guitare. Langlès, *Mon. de l'Hind.*, t. I, p. 176, en donne une à peu près semblable d'après une miniature indienne de la Bibl. Imp. L'abbé Dubois, *Mœurs, inst. et cér.*, t. I, dit que les Indiens ne montent pas leurs instruments à cordes avec des nerfs ou des boyaux d'animaux, ainsi que cela se pratique en Europe. Ils n'oseraient toucher des matières aussi impures, ou s'ils le faisaient, ils se regarderaient comme souillés par cet attouchement. Pour éviter un si grand inconvénient, ils emploient des cordes de métal. — 0^m 16 sur 0^m 10.

4. Jeune dame indienne à sa toilette. Elle est assise sous un arbre sur un tapis carré, ayant sur la main un perroquet qu'elle s'amuse à regarder, tandis qu'une suivante, debout derrière elle, peigne sa longue chevelure. Langlès, *Mond. de l'Hind.*, t. I, p. 129, donne, d'après une miniature indienne de la Bibl. Imp., un sujet à peu près semblable dans lequel, tandis que la suivante est occupée à peigner sa maîtresse, une autre lui présente le miroir, et une troisième joue, pour la distraire, de la *sitdrah* ou guitare. — 0^m 13 sur 0^m 09.

Miniatures sur papier.

716. — MOHAMMED-CHAH, sultan mogol de Delhi, sur son trône, entouré de ses ministres.

Mohammed-Chah, l'un des derniers rejetons de cette race de Tartares mogols qui remontait à Timour, monta sur le trône de Delhi, l'an de l'hégire 1131 (1719 de J.-C.), prenant les surnoms fastueux d'*aboul modhaffer*, *nasser eddin*, *padichah ghazy* (père du victorieux, défenseur de la foi, empereur vainqueur), titres qu'il ne put justifier, car ce fut sous son règne qu'arriva la dissolution du puissant empire que l'invasion musulmane avait fondé dans l'Inde. Mohammed eut pour ministres Qamar-eddin-Khan (lune de la religion) et Khan-Douran, auxquels il avait donné le grade de *amir oul omrah* (commandant des commandants). Après plusieurs revers éprouvés par ces deux ministres, le sultan mogol jeta les yeux pour relever ses affaires sur Nizam-el-Moulouk, soubah-dar ou gouverneur de la province du Dekhan, et lui donna l'ordre de se rendre à Delhi pour se charger de la suprême administra-

tion des affaires. Il se rendit à la Cour en 1721. Le colonel Gentil, dans ses *Mém. sur l'Hindoustan*, p. 130, raconte que les deux visirs allèrent au-devant de lui, près de Delhi, et le conduisirent au palais. C'est cette scène solennelle qu'a voulu rendre le peintre indien et qui a fait le sujet du tableau historique qu'on va décrire.

Le trône du monarque occupe la place d'honneur au haut de l'*ombas* ou salle d'audience. Il est placé sur une plate-forme hexagone en argent appelée *djérogah*, couvert d'un dais de brocard cramoisi à fleurs d'or et soutenu par quatre colonnettes d'argent massif; tout autour du dais pend une frange d'argent. Du dossier du trône s'élève un parasol, insigne de la souveraineté, garni de pierres précieuses avec des franges de perles. Le sultan est assis à la manière orientale, les jambes croisées sur un riche coussin qui garnit l'estrade, coussin appelé *musnod*. Il tient de la main droite le bouquin du tuyau avec lequel il fume le *houkha*; sur son poing gauche ganté, il porte un oiseau de proie dressé pour la chasse, espèce de faucon ou d'épervier. Il n'y a que les princes de sa famille et les visirs qui aient la permission d'entrer au-delà de la balustrade d'argent qui entoure le trône pour chasser les mouches qui pourraient voler sur sa personne. En vertu de ce privilège spécial, Qamar-eddin-Khan et Khan-Douran se tiennent debout à côté du trône, ayant chacun sur l'épaule un *chamara* ou chasse-mouches en plumes de paon. Devant le trône, est debout Nizam-el-Moulouk, présentant à la main l'ordre impérial qui l'a mandé. Le colonel Gentil ajoute qu'il reçut le *kelet*, un sabre et un poignard, baisa ensuite le bas du trône où était l'empereur, et que quelques jours après il fut nommé visir.

Il n'est pas sans intérêt de savoir ce que devinrent ces personnages. Des intrigues firent perdre au nouveau visir la faveur de son maître, et il se retira dans sa province qu'il gouvernait en souverain. Pour se venger de ses ennemis, il eut recours à l'étranger, et s'entendit avec Thamas-Kouli-Khan, qui avait usurpé le trône de Perse en se faisant donner le nom de Nadir-Chah (l'excellent). Il l'appela dans l'Inde, dont sa trahison lui facilita l'accès. Les troupes mogoles, commandées par Khan-Douran, allèrent bravement au-devant de l'ennemi; mais à la bataille de Karnal, livrée le 24 février 1739, les Indiens furent mis en déroute par les Persans, et Khan-Douran perdit la vie. Nadir entra en vainqueur dans Delhi, qu'il mit au pillage et dont il fit massacrer les habitants, puis il retourna en Perse, emportant avec lui comme trophée le trône de Mohammed, et lui imposant une sorte de vasselage sous le vizirat de Nizam-el-Moulouk. L'année 1747 vit mourir tout le reste des personnes qui ont figuré dans ce récit. Qamar-eddin-Khan fut tué d'un coup de canon en combattant contre des révoltés, et Mohammed-Chah en conçut un si vif chagrin qu'il en mourut deux jours après. Le féroce Nadir-Chah fut poignardé dans une conspiration ourdie par ses propres officiers. Quant au traître Nizam-el-Moulouk, qui avait attiré tant de malheurs sur son pays, il finit paisiblement ses jours à l'âge de 90 ans, dans sa province du Dekhan, où il s'était rendu indépendant.

Tavernier dans son *Voyage aux Indes*, publié en 1681, décrit, t. II,

p. 56, 57, le trône du Grand-Mogol et ses audiences d'une manière exactement conforme à la miniature de l'album du président de Robien. — Sur ces événements, on cite les *Lettres curieuses et édifiantes des miss. de la S. J.*, mém. du Levant, lettre du P. Saignes de Chandernagor, t. IV, p. 230; mém. de l'Inde, lettre d'un miss. sur les dernières guerres des Maures, t. XIV, p. 201; et une relation manuscrite de la prise de Delhi qui, dans l'album de M. de Robien, accompagne la miniature, et qui paraît venir de la même source que les relations des lettres édifiantes. On a aussi consulté les *Mém. du colonel Gentil sur l'Hindoustan*, l'article consacré à Mohammed-Chah par M. Audiffret, dans la *Biogr. univ. de Michaud*, t. XXIX, p. 221, et l'*Hist. de l'Inde*, par M. de Marliès, t. V, chap. 4.

Miniature de 0^m 21 sur 0^m 14, sur papier.

717. — MINIATURES représentant les portraits de sultans et de vizirs de l'empire du Grand-Mogol, mais dont l'absence de renseignements ne permet pas de déterminer les noms.

1. Un sultan mogol, la tête entourée d'un nimbe, le poignard à la ceinture, assis sur son divan de réception, donne audience à un Indien à barbe blanche assis vis-à-vis de lui. — 0^m 15 sur 0^m 17.

2. Un sultan mogol, la tête entourée d'un nimbe, debout, de la main droite s'appuyant sur son épée, la main gauche sur son poignard placé à sa ceinture. — 0^m 15 sur 0^m 10.

3. Un mogol debout, la main droite s'appuyant sur son épée, de la gauche tenant une autre épée, le poignard placé à la ceinture. — 0^m 19 sur 0^m 13.

4. Mogol vu à mi-corps, la main droite appuyée sur son épée. — 0^m 14 sur 0^m 09.

5. Mogol debout et sans armes. — 0^m 17 sur 0^m 12.

6. Un vizir à barbe blanche tenant dans ses mains un rouleau de feuille de palmier contenant un ordre. — 0^m 17 sur 0^m 11.

7. Un vizir, âgé, sans barbe, tenant dans ses mains un rouleau de feuille de palmier où est tracé un ordre. — 0^m 20 sur 0^m 13.

Miniatures sur papier.

718. — AQUARELLES sur papier exécutées à *Calcutta*, capitale des Indes anglaises.

1. Eléphant, richement caparaçonné de drap rouge, ayant sur son dos un *houdah* de parade, et portant sur son cou un *mahout* ou cornac tenant le crochet qui sert à diriger l'animal.

2. Un batelier indien faisant exécuter des tours de force à une chèvre, sur laquelle un singe est à cheval.

3. Un riche Indien se faisant porter par quatre hommes dans un palanquin de drap rouge bordé en or.

4. Voiture indienne, garnie tout autour de rideaux, portée sur un petit train à deux roues et traînée par une paire de bœufs à loupe (*bos bison*, Lin.). Elle sert à transporter les femmes. Sur le siège un cocher, armé d'un fouet, tient les rênes de l'attelage.

H. 0^m 25. L. 0^m 20. — Données au Musée par M. André, conseiller à la Cour Impériale.

c. CÉRAMIQUE. (1)

719, 720. — Deux petits CHIENS accroupis, en terre émaillée, qui sont ainsi décrits dans le *Cat.* du président de Robien, p. 80 : « Deux petites figures de chien, l'un blanc, l'autre « vert, qui sont aussi des divinités des Indiens. »

H. 0^m 07.

721, 722, 723. — Trois GARGOULETTES ou vases en terre poreuse destinés à rafraîchir l'eau, décrits et dessinés dans l'ouvrage de M. de Robien, n^{os} 8, 9, 10.

H. 0^m 30. — 0^m 26. — 0^m 22.

724. — VASE à une anse, avec son couvercle, en terre rouge.

H. 0^m 15.

725. — Une GARGOULETTE décrite et dessinée dans l'ouvrage de M. le président de Robien, n^o 7. Il s'exprime ainsi :
« Gargoulette très-légère de terre de Patna, dans le Mogol,
« argileuse, d'un gris jaunâtre, insipide au goût. On en
« forme des vases d'une légèreté très-grande appelés gar-
« goulettes, dont quelques-uns sont colorés de blanc à

(1) Toute cette céramique indienne provient de la collection de M. le président de Robien.

« l'huile et chargés de figures, de fleurs rouges et vertes,
« dans lesquels on fait rafraîchir l'eau dont cette terre
« s'imbibe facilement, et est très-recherchée des dames
« indiennes qui la mangent avec plaisir, comme celle du
« Pérou. Cette terre est absorbante et alcaline. »

On a déjà parlé de Patna, ville anglo-indoue du Bengale, et d'où provenait le bel album du panthéon indien. Ces vases minces et légers ne pouvaient manquer d'attirer la curiosité des Européens. On lit dans les *Lettres édifiantes écrites des Missions*, t. XI, p. 255, une lettre du P. Papin, du Bengale, à la date du 18 décembre 1709, dans laquelle il dit : « Je vous avoue que j'ai été surpris en voyant certains vases de leur façon propres à rafraîchir l'eau, qui n'ont pas plus d'épaisseur que deux feuilles de papier collées ensemble. »

Un ancien naturaliste, Valmont de Bomare, les décrit dans son *Dict. d'hist. nat.*, t. II, v^o Bol, p. 364, avec une exactitude aussi naïve que singulière : « On met au rang des bols, dit-il, une terre du Mogol de couleur grise, tirant sur le jaune, que l'on nomme *terre de Patna*; on « en fait des pots, des bouteilles, des carafes que l'on nomme *gargou-lottes*, capables de contenir une pinte de Paris, mais si minces et si « légères que le souffle de la bouche les fait rouler ça et là sur le par-quet. On prétend que l'eau y contracte un goût et une odeur agréables, « ce qui n'a point lieu dans ce pays-ci lorsqu'on veut répéter l'expé-rience dans ces vases. Quoi qu'il en soit, ce vase s'humecte insensible-ment, et après que les dames indiennes ont bu l'eau qu'il contenait, « elles le croquent et mangent avec plaisir, principalement quand elles « sont enceintes; car alors elles aiment avec fureur cette terre de Patna, « et si on ne les observait point, dit plaisamment Lhérier, il n'y a point « de femme grosse au Mogol qui en peu de temps n'eût grugé tous les « plats, les pots, les bouteilles, les coupes et les autres vases de la mai-son. On dit qu'en Espagne on fait usage d'une espèce de terre qui a « presque les mêmes vertus et qu'on nomme *bucaros*. » Ces observations sont confirmées par les modernes. On parle de ces vases dans le *Voyage dans l'Inde* du major Taylor, traduit par de Grandpré, t. I, p. 59. Il dit qu'ils arrivent par le commerce de Mahé. Cette terre mince et légère, ajoute-t-il, est très-spongieuse, s'abreuve aisément sans perdre de sa fermeté, et li arrive souvent qu'après avoir servi des confitures sur des assiettes de cette terre, elles en restent imbibées, et les dames alors les mangent.

H. 0^m 23.

726, 727. — Une paire de petites GARGOULETTES en terre grise de Patna, sans décor, munies de leurs couvercles.

H. 0^m 20.

728. — Une autre petite GARGOULETTE en terre grise de Patna, sans décor, munie de son couvercle.

H. 0^m 14.

729. — Une petite GARGOULETTE en terre grise de Patna, avec anse et goulot en tuyau, munie de son couvercle, décor à fleurs, rouge, vert et noir.

H. 0^m 16.

730. — Autre *idem* en terre grise, sans décor.

H. 0^m 12.

731, 732. — Une paire de VASES à large ouverture en terre de Patna, décor à fleurs.

H. 0^m 09.

733 à 736. — Deux paires *idem*, sans décor.

H. 0^m 09.

737. — Un autre petit VASE *idem*.

H. 0^m 05.

d. OBJETS DIVERS.

738. — VASE avec son couvercle.

Cet objet est un des plus frappants exemples des singulières méprises où peut se laisser tomber l'érudition, quand elle n'est pas suffisamment guidée par la critique archéologique et la connaissance pratique des monuments de l'art.

Ce vase est ainsi décrit dans le *Cat. de la coll. du prés. de Robien*, p. 67 : « Il ne faut pas omettre ici la description d'une petite urne funéraire d'une matière que quelques-uns ont cru une composition, mais qui est réellement pierre aussi dure et de la matière du porphyre. « Ce tombeau, qui est d'une forme octogone et très-bien travaillé, est de la hauteur d'environ quatre pouces sous le couvercle, qui en a près de deux, et qui est d'un travail exquis. Il m'a été donné par M. d'Osmond, et a été trouvé dans des ruines près de Gap. La capacité de ce vase peut contenir environ deux verres de vin. Il a sa surface extérieure couverte d'une bande de festons, au-dessus de laquelle règne une inscription en relief en caractères grecs, de cette sorte : ΑΡΤΕΜΙΣΙΔΟΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΣΠΟΔΟΣ, et une gravée en creux sur la base, portant : ΤΟΥ ΘΑΝΑΤΟΥ ΒΕΒΑΙΟΤΕΡΟΝ ΟΥΔΕΝ. »

C'est, entraîné par les données de cette note, que M. Bertrand, professeur au Lycée de Rennes, lut à l'Académie celtique, dans sa séance du 29 novembre 1806, un Mémoire intitulé : *Dissertation sur un vase cinéraire conservé au Musée de Rennes, lequel paraît avoir été destiné à recueillir les restes d'Artémise, sœur et femme de Mausole, roi de Carie*, et que cette Société savante inséra dans son t. I^{er}, p. 276. Un semblable monument était certes un sujet bien digne d'intérêt; aussi décrit-il minutieusement et dans ses plus petits détails ce vase sous tous ses aspects; la flamme qui surmonte le couvercle, les festons qui entourent l'urne, la draperie galonnée qui l'entoure, garnie de glands tombant, puis les deux inscriptions en capitales grecques, l'une en relief : Ἀρτεμισίδος βασιλισσας σποδος (*cendre de la reine Artémise*), l'autre en creux : Του θανατου βεβαιωτερον ουδεν (*Rien de plus assuré que la mort*). Quant à la matière, on ne peut douter, dit-il, que ce ne soit du porphyre. Puis il se livre à une savante dissertation sur Artémise et Mausole, dont le tombeau compte au nombre des sept merveilles du monde (Aulugelle, *Noct. attic.*, l. X, c. 18). Sa conclusion est que cette urne est réellement antique; que l'inscription n'a point été ajoutée par quelque faussaire; qu'il n'est pas permis de former des doutes sur son authenticité; puis il cherche enfin à expliquer comment cette urne de la reine de Carie a pu se trouver transportée dans les ruines de Gap, l'ancienne *Vapineum tricorniorum* de la seconde Narbonnaise.

Toutes ces assertions ne pouvaient pas tenir devant un examen un peu sérieux. M. Alexandre Lenoir, administrateur du Musée des monuments français, lut à l'Académie celtique, dans sa séance du 9 octobre 1807, sur le Mémoire de M. Bertrand, un rapport qui fut inséré dans son t. I, p. 299. Il fit remarquer l'incohérence qui existait entre le style et la matière du vase et ses inscriptions grecques; que tout d'abord, écrivant dans le dialecte dorien, le graveur aurait dû dire : Ἀρτεμισίας et non pas Ἀρτεμισίδος; puis il indique que cette œuvre asiatique d'une antiquité si reculée n'est autre chose qu'un vase indien de fabrique moderne, d'un modèle uni dans son origine, et qui a été ensuite sculpté et orné en Europe; qu'il n'est même pas du xvi^e siècle, ce qui est très-bien prouvé par les espèces de draperies qu'on y voit, qui ressemblent à certains baldaquins d'église comme on les composait dans le siècle dernier. Il ajoute que la matière de ce vase est ce qu'on appelle *serpentine*, minéral composé de magnésie et d'alumine. Cette matière est tendre et se travaille très-aisément avec l'outil le plus faible en acier; en la passant au feu, on la durcit au point de la rendre inattaquable, même avec l'acier qui l'avait coupée avant cette dernière opération. Alors elle prend les propriétés d'une pierre dure, au point que dans certains pays on en fait des vases que l'on consacre aux usages domestiques, et qui remplacent parfaitement nos porcelaines. La serpentine contient aussi de la silice, et elle devient d'un rouge couleur de brique lorsqu'on la passe au feu, parce qu'il y a un peu d'oxyde de fer qui lui donnait une couleur verdâtre avant la cuisson.

On ne peut que suivre l'opinion de M. Al. Lenoir. Déjà, aux numéros

665 bis et ter de ce *Catalogue*, on a inventorié quelques objets en serpentine de Saxe, verte parce qu'elle n'avait pas subi l'action du feu; si le vase dont on s'occupe actuellement est rougeâtre, on ne peut attribuer ce virement de teinte qu'à la présence de l'oxyde de fer, dont une cuisson au grand feu a manifesté l'existence. Force est donc bien de classer ce vase à l'Inde, malgré ses inscriptions grecques et ses sculptures françaises. Les méprises signalées par M. Al. Lenoir sont palpables, les auteurs dont l'erreur est relevée n'auraient eu qu'à entrer dans l'église Saint-Sauveur de Rennes, qui date de la fin du règne de Louis XIV, et en regardant le maître-autel, ils auraient vu que le baldaquin qui le surmonte est orné de draperies semblables à celles de leur vase, avec lambrequins galonnés d'où pendent des glands, ce qui était alors à la mode, ainsi que les pots à feu jetant une flamme. La forme des lettres des inscriptions grecques est celle des grandes capitales des éditions imprimées à la même époque. Le tout n'est qu'un jeu de quelque amateur, dont l'esprit était d'assez mauvais goût. Ce vase a bien dû avoir été réellement envoyé au président de Robien par M. d'Osmont, mais il n'a pas plus été trouvé dans les ruines romaines des environs de Gap, qu'il n'a servi à contenir la cendre de l'inconsolable Artémise.

H. couvercle compris, 0^m 16.

739. — Une BORNE ronde renfermant un petit chef-d'œuvre de patience et d'habileté, montrant jusqu'où peut aller la dextérité de l'Indien dans l'art de tourner et découper le bois avec délicatesse.

H. couvercle compris, 0^m 30.

740. — Autre petit chef-d'œuvre de tourneur plus remarquable encore. Dans une bille de bois de 0^m 07 de diamètre, l'artiste indien a su extraire au tour six douzaines de petits vases en coque d'œuf s'emboîtant les uns dans les autres et aussi minces que du papier végétal.

741. — Autre chef-d'œuvre de tourneur. Sur une colonne torse dont les spirales sont évidées de manière à ce que son axe soit libre, est un pot à fleurs dans lequel est un bouquet.

H. piédestal compris, 0^m 48.

742. — Un ÉVENTAIL en feuille de palmier, garni en ivoire.

H. 0^m 28.

743, 744. — Une paire de petits VASES confectionnés avec l'écorce d'un fruit, montés sur un pied et garnis en bas argent.

H. 0^m 10. Diam. 0^m 7.

745. — Une COURGE gravée, pour servir de bouteille de voyage.

H. 0^m 37.

746, 747. — Une paire de petites BOTTES rondes, garnies en paille.

748. — Une NATTE de jonc, pour servir de tapis de pied.

Long. 1^m 87. Larg. 0^m 95.

749. — COLLIERS et chapelets divers.

750. — Un VASE en os, monté sur un pied.

H. couvercle compris, 0^m 18. Diam. 0^m 06.

751. — OLE, rouleau de feuilles de palmier sur lesquelles on a tracé au Malabar avec un stylet de fer, des écritures en langue et en caractères tamouls.

Quinte-Curce, lib. VIII, c. 9, dit qu'à l'époque de l'expédition d'Alexandre, les Indiens écrivaient ainsi sur des feuilles de même nature : *Libri arborum teneri haud secus quam chartæ (aliàs ceræ) litterarum notas capiunt*. Ils agissent encore de même. Ce n'est point les feuilles de latanier qu'ils emploient, comme l'énonce le major Taylor dans son *Voyage dans l'Inde*, traduit par de Grandpré, t. I, p. 120; ce n'est pas non plus des feuilles du cocotier qu'ils se servent, comme le dit M. Regnault dans son *Hist. nat. hyg. et écon. du cocotier*; c'est le talipot (*corypha umbraculifera*, Lin.) qui leur fournit les feuilles propres à cet usage. Le talipot, *tali* en sanscrit, *tala* en cingalais, est un grand arbre de la famille des palmiers, qui s'élève à quinze ou vingt mètres, et dont la tige cylindrique est couronnée par un faisceau de longues feuilles verdoyantes qui lui forment une cime en parasol. Lorsque les Portugais débarquèrent à Calicut en 1498, ils ne tardèrent pas à remarquer la simplicité du mode d'écriture adopté dans ces régions, qui allaient être bientôt pour eux le théâtre d'un commerce si actif. Dès lors bien des transactions passées entre les Européens et les Hindous n'eurent d'autre sûreté qu'une feuille enroulée de palmier qu'on désignait sous le

nom d'*ola* ou *Aola*. Ce nom est usité dans le dialecte portugais de Goa, où il signifie feuille. On y appelle aussi parfois ainsi un décret de l'autorité. Mais ce mot appartient aux langues de l'Extrême-Orient, ainsi que le fait remarquer le cardinal Sairalva dans son glossaire des mots portugais dérivés des langues orientales, publié à Lisbonne en 1837. On retrouve cette racine dans l'hébreu *kholek*, qui veut dire feuille; de là aussi le *folium* des Latins. Rien n'est plus commun dans l'Inde que ce papier, surtout à Ceylan, où croît abondamment cet arbre, et où il paraît qu'il faut chercher l'origine de l'écriture sur feuille de palmier; la nature le fournit libéralement, et il ne fait jamais défaut aux écrivains. C'est sur les *olas* que s'écrivent entre les natifs la plus grande partie des actes civils ou des choses nécessaires au commerce habituel de la vie. Pour les préparer, on les prend lorsqu'elles sont blanches et tendres; elles ont dans cet état l'avantage de jaunir très-peu et de conserver pendant de longues années une certaine élasticité. Lorsque les Indiens écrivent, ils ne se servent pas de plume d'oiseau, un brahme ne pourrait sans se souiller toucher une matière aussi impure. Ils y substituent soit un petit roseau taillé appelé *calam* (le *calamus* des Latins), lorsqu'on écrit sur le papier; mais lorsqu'on écrit sur les *olas*, on se sert d'un stylet ou poinçon de fer long de huit à neuf pouces anglais; l'extrémité supérieure est armée d'un taillant avec lequel on coupe le bord des feuilles pour les rendre toutes égales. Cet instrument prend souvent les formes les plus élégantes. On écrit de droite à gauche. Lanjuinais, dans ses *Rech. sur les langues des Indiens*, IV, 111, et l'abbé Dubois, dans ses *Mœurs, inst. et cér. des peuples de l'Inde*, II, 121, décrivent la pose de l'écrivain et comment il procède. Les Indous sont accoutumés à écrire debout et en se promenant, serrant leur *ole* avec le pouce et l'index de la main gauche, la feuille appuyée sur le doigt du milieu, et de la droite gouvernant le stylet, enfoncé dans une cavité pratiquée dans l'angle du pouce de la main gauche, ongle qu'ils laissent croître tout exprès. En écrivant, le poinçon ne court pas sur la feuille comme notre plume sur le papier, mais après avoir tracé un ou deux mots, l'écrivain, fixant le bout de son instrument sur la dernière lettre, pousse la feuille de droite à gauche et la fait reculer de cette manière jusqu'à la fin de la ligne. Dans cet état, on les voit écrire ou plutôt graver avec une rapidité qui étonne. Pour que les lettres, si variées dans leur configuration, soient visibles, on les colore en noir, soit avec une encre composée de poudre de charbon broyée à l'huile, soit avec de la bouse de vache. Le *Magasin Pittoresque*, t. XXXII, p. 167, donne le dessin de la position des mains, dont l'une tient le papier tandis que l'autre grave en tenant le stylet de fer, d'après une gravure du R. Elijah Hoole, missionnaire anglican, publiée à Londres en 1829 dans son *Personal narrative of a mission to the south india from 1821 to 1828*. Les feuilles écrites, placées les unes au-dessus des autres, sont reliées entre elles à chaque extrémité par un cordonnet de coton qui traverse le cahier dans toute son épaisseur. Ce qu'on appelle un livre n'est qu'un certain nombre de feuilles sèches et longues sur lesquelles les caractères sont tracés, puis ensuite ainsi enfi-

tés par les deux bouts. Les cordons aboutissent à deux petits ais de bois plus larges et plus longs que les feuilles, et par ce moyen les préservent. On ferme le livre et on l'attache en serrant les cordons. Il y en a de très-volumineux, et c'est ainsi que les Indiens ont conservé leurs plus anciens ouvrages. On peut en voir des modèles dans l'*Hist. de la navigation de Jean Hugues de Linschot, Hollandais*, t. II, pl. de la p. 267, où sont représentés des livres des Malabares. Dans leur correspondance, les Indiens roulent les feuilles de palmier sur lesquelles ils ont écrit leur missive; ils les insèrent ensuite dans une autre feuille pliée en forme de gros anneau sur laquelle ils mettent la suscription. A la jonction des deux extrémités de cette feuille, qui a lieu au moyen d'une petite incision pratiquée à chacune, on fait une espèce de gros nœud façonné d'une certaine manière, et qui tient lieu de sceau. Les oles du cabinet de Rennes, pliées en rond, sont de cette dernière espèce.

Quant aux lignes qu'on y peut lire, elles sont en tamoul. C'est une écriture usitée au Sud de l'Hindoustan, et principalement dans notre établissement français de Pondichéry, dont le nom a pour racines deux mots de la langue tamoule, *pondou*, nouveau, et *céry*, pays. Ce caractère sert à l'impression d'une foule d'ouvrages et de feuilles périodiques; il sert aussi à reproduire des textes sanscrits et des textes tamouls. La langue tamoule a une grande importance philologique, parce que la plupart des anciens ouvrages de littérature, de religion et de philosophie hindous, souvent intelligibles en sanscrit, deviennent suffisamment clairs quand on les lit avec le secours des traductions tamoules. (V. *Mag. Pitt.*, t. XXVII, p. 55.)

752. — Cric, poignard des indigènes de la Malaisie et des îles de la Sonde, lame droite, poignée et fourreau en bois.

« La lame est toujours recouverte d'une graisse dans laquelle on suppose qu'ils ont fait bouillir du bois vert de mancenillier. Les atteintes de ce poison sont sûres, jamais on n'en échappe; il faut mourir quand on est blessé. Ils portent cette arme dans une gaine de bois, dans laquelle la lame est à l'aise pour éviter toute friction et préserver le poison dont elle est enduite. Le temps qui détruit tout semble au contraire le conserver; au moins est-il certain que plus il vieillit, plus il est actif. » (*Voyage dans l'Inde* par le major Taylor, traduit par de Grandpré, t. I, p. 73 à la note).

Il y a là sans doute de l'exagération. Au surplus, ce ne peut-être du mancenillier (*Mippomanes mancinella*, Lin.) qu'il peut s'agir, car cet arbre, propre aux Antilles, ne se trouve point en Asie. On a probablement voulu parler de l'*antiaris toxicarium*, Lesch., dont les Javanais et les habitants de Borneo tirent l'*upas antiar*, qu'ils emploient pour empoisonner leur flèches. (Dupuis, *Botanique*, II, 48.)

Long. poignée comprise, 0^m 49.

753. — COUPE de corne de rhinocéros en forme de corolle, dont les faces extérieures sont sculptées avec art. On y voit des fleurs et des pétales festonnés avec de petites tiges en relief.

Il n'est pas d'histoires extraordinaires que les Arabes et les Orientaux n'aient débité sur cette espèce de corne; elles avaient pénétré chez les Occidentaux, et tant dans l'antiquité que dans le moyen âge on leur attribuait toutes sortes de propriétés merveilleuses, telles que celle de déceler instantanément le poison. Voyez sur toutes ces fables Valmont de Bomare, *Dict. d'hist. nat.*, XII, *vo Rhin*. Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'on les prisât plus que des coupes d'or. Le *Mag. Pitt.*, 1862, p. 44, a donné la figure d'une corne semblable sculptée au Thibet et vendue par un marchand javanais. Elles étaient aussi fort recherchées en Chine. Les PP. Grueber et d'Orville, dans leur *Voyage en Chine*, publié en 1672, disent, p. 11, que les plus grands seigneurs chinois se servent de vases faits de corne de rhinocéros, ornés de figures et de bas reliefs. Tout le monde ne pouvant s'en procurer, on en a fait des imitations en porcelaine. M. Jacquemart, dans ses *Mémoires de la céramique*, 1^{re} partie, t. I, p. 96, a publié la gravure d'une ancienne coupe de porcelaine de la famille verte, destinée aux libations pour les sacrifices, et qui est une copie d'une de ces coupes en corne de rhinocéros. Voyez aussi la traduction de Marryat, II, p. 57, fig. 303.

H. 0^m 06. Long. 0^m 10. Larg. 0^m 07.

II. CHINE. (1)

G. PEINTURE.

754. — ALBUM de vingt-six aquarelles peintes avec beaucoup de soin et d'exactitude et une grande fraîcheur de coloris, présentant tous les détails de la fabrication de la porcelaine à King-té-Tchin, depuis l'extraction de la terre jusqu'à la mise en vente du produit manufacturé.

La fabrication de la porcelaine remonte en Chine à une antiquité fort

(1) Tous les objets chinois du Musée proviennent, ainsi que ceux de l'Inde, de la collection de M. de Robien, président au Parlement de Bretagne.

reculée. Si quelques rares échantillons en étaient venus en Europe pendant le moyen âge, on n'avait pu les y apprécier qu'à titre de haute curiosité. Le Vénitien Marco-Polo, dans son voyage en Chine au XIII^e siècle, l'avait d'abord fait connaître; mais c'est seulement au commencement du XVI^e siècle que, par l'intermédiaire des Portugais, cette belle poterie devint l'objet d'un commerce régulier. Le nom de *porcellana* qu'ils lui donnaient, venait de la ressemblance de son aspect avec les coquillages du genre *cypræa*, qui ont conservé leur nom ancien de *porcelaine*, sous lequel ils étaient et sont encore vulgairement connus. La céramique à laquelle nous donnons toujours le nom de porcelaine, s'appelle communément à la Chine *Tsé-ki*. Les Hollandais se mirent bientôt à la tête de cette importation, qui acquit d'autant plus de développement que les Européens continuèrent de rester tributaires de l'Orient jusqu'à ce qu'au XVIII^e siècle, en Allemagne d'abord, en France ensuite, on parvint à fabriquer de la porcelaine dure.

Les ambassadeurs hollandais Pierre de Goyer et Jacob de Keyser, dans la relation de leur mission publiée à Leyde en 1665, fournirent d'abord quelques renseignements techniques, mais fort incomplets et cela se conçoit, car ils ne purent rien obtenir des Chinois sur la nature de la pâte et les procédés de la fabrication. « On tirerait plutôt, disent-ils, de l'huile d'une enclume que le moindre secret de leur bouche, de sorte que celui-là passerait pour un des plus grands criminels auprès d'eux, qui révélerait cet art à un autre qu'à sa postérité. » Aussi n'est-il sorte de contes qu'ils n'aient débité à la crédulité des étrangers. La *Desc. géogr. de l'emp. de la Chine*, du P. Martin-Martini, publiée en 1666, donna pourtant quelques notions sur les manufactures chinoises et leur mode de fabriquer. Mais ce fut le P. d'Entrecolles, missionnaire français, qui, dans deux lettres des 1^{er} septembre 1712 et 21 janvier 1722, insérées dans la collection des *Lettres édif. et cur. écrites des miss. étrangères* (nouv. éd., t. XVIII, p. 224 à 296; t. XIX, p. 173 à 203), put procurer les connaissances les plus précises. Il ne faut pas oublier l'abbé Raynal, dans son *Hist. du comm. des eur. dans les deux Indes*, t. III, p. 194 à 213. Chez nos contemporains, M. Stanislas Julien, dans son *Hist. de la fabr. de la porc. chinoise*; M. Jules Itier, inspecteur des douanes, qui, dans un bon travail, publié en 1843 dans les *Ann. marit. et coloniales*, a mis à profit ses observations personnelles sur les lieux; M. Brongniart, le savant directeur de la manufacture de Sèvres, dans son *Tr. des arts céramiques*, t. II, publié à Paris en 1856, ainsi que M. Bazin, dans la *Chine moderne*, coll. de l'*Univers*, p. 628; enfin, les travaux plus récents de MM. Jacquemart et Salvétat, ont indiqué avec détail les moyens et les procédés usités en Chine par les manufactures de porcelaine, et l'on ne peut que renvoyer à leurs ouvrages. Toutefois, pour l'intelligence des tableaux qu'on va se mettre sous les yeux, il est utile d'indiquer les bases de la composition céramique employée.

La porcelaine chinoise ou *tsé-ki* est formée : 1^o d'une pierre blanche ou *pé-tun* qui se tire de deux montagnes dans le district de *Ki-muen*,

et dont on pétrit des *pé-tun-tsé* ou briques de pâte blanche; c'est une roche de feld-spath et de quartz entrelacés, qu'on nomme *pegmatite*; 2^o d'une autre sorte de terre blanche, le *kao-lin*, dont on trouve les dépôts au sein de montagnes, sous des couches de sable rougeâtre, et à l'égard de laquelle on pratique la même opération de pétrissage; c'est une silice alumineuse. Le *kao-lin* chinois contient aussi de la *stéatite* ou pierre ollaire, qui lui est naturellement mêlée, et qui contribue à donner plus de transparence et de légèreté à la pâte. La porcelaine n'est possible qu'en mélangeant ensemble les carreaux de *kao-lin* et les briques de *pé-tun*. On fait aussi entrer dans la composition de la pâte, pour en augmenter la fusibilité, 3 ou 4 % de gypse ou sulfate de chaux (*ché-kao*), de la chaux et de la potasse provenant des cendres de fougères. La pâte doit ensuite être revêtue d'un vernis (*tsi*). Cette glaçure ou couverte (en chinois *yen*) se tire des roches feld-spathiques les plus blanches; c'est du *pé-tun-tsé* pulvérisé.

La porcelaine se fabrique dans diverses villes de la Chine, entre autres à *Tchao-king-fou*, ville située à l'Ouest de *Kouan-tchéou-fou*, capitale de la province de *Kouan-ton*, que les Européens appellent Canton. C'est là que se font surtout les pièces exécutées pour les Européens sur des modèles et des dessins par eux fournis, et que nous nommons ordinairement pour ce motif, soit *porcelaines de commande*, soit *porcelaines des Indes*, parce qu'elles parvenaient par l'intermédiaire de la Compagnie des Indes; mais ce n'est point là qu'il faut chercher l'art sérieux de la Chine; d'ailleurs, les produits de *Tchao-king-fou* sont en général réputés d'une fabrication inférieure. Les grands établissements industriels, ainsi que la manufacture impériale, sont situés à *King-té-tchin*, bourg immense situé à l'Est du lac *Po-yang*, à une lieue de la ville de *Fou-tiang*, à dix-huit lieues et dans la dépendance de *Tao-tchéou*, province de *Kiang-si*, qui a pour capitale *Nan-tchang-fou*. C'est cette dernière ville, située au Sud du lac *Po-yang*, qui est le grand marché des produits manufacturés à *King-té-tchin*, qu'on y transporte par le lac. À raison de leur beauté, ces produits effacent tous les autres. Il est vrai qu'on fait aussi à *King-té-tchin* des porcelaines spéciales pour le marché européen. On les nomme *Yang-khi*, vases pour les étrangers, plus littéralement vases pour la mer, parce que les marchands de Canton les achètent pour les revendre aux diables maritimes, noms que les Chinois donnent aux étrangers. C'est généralement de la porcelaine blanche qu'on apporte soit de *Tchao-king-fou*, soit de *King-té-tchin* à Canton, pour y être décorée; ce sont des services purement destinés à l'exportation; mais les pièces de grand choix, pour la forme et le décor, sortent exclusivement des ateliers de *King-té-tchin*, si fameux dans l'Extrême-Orient, que les Japonais eux-mêmes viennent y faire d'importantes acquisitions.

L'Atlas du Musée de Rennes a dû être peint dans le *Tchin* ou bourg de *King-té*, car la vue d'ensemble qui forme la première planche concorde tout à fait avec la description qu'on en lit dans les lettres du P. d'Entrecolles et l'ouvrage du P. Duhalde.

Quelques mots d'abord sur l'histoire de cette manufacture, d'après M. Stanislas Julien, qui donne une longue suite de fabricants. Elle était déjà célèbre sous la dynastie des *Tchin* (577-588) pour sa porcelaine. Dans la période de *King-té*, de la dynastie des *Song* (1004-1007), une fabrique impériale y fut établie pour fournir aux besoins de l'empereur *Tchin-tsong*; elle prit alors le nom de *King-té-tchin*, c'est-à-dire bourg de la période de *King-té*. Sous les empereurs mongols (1260-1368), le gouverneur-général de *Kian-si* fut nommé inspecteur de la porcelaine de *King-té-tchin* (1324-1327), et enfin, en 1369, un mandarin fut chargé par le nouveau pouvoir impérial des *Ming* de la direction de cette manufacture. La fabrication se poursuivit avec le même succès sous la dynastie des *Tsing* ou Tartares mandchoux. *Tsang-ing-youen*, directeur des manufactures impériales sous l'empereur *Kang-hi* (1662-1722), fit quatre espèces de porcelaines justement appréciées; c'est à cette époque que le P. d'Entrecolles, missionnaire français, y dirigeait une chrétienté, et dans sa lettre du 1^{er} septembre 1712, p. 229, décrivait ainsi ce bourg si remarquable :

« Il ne manque à *King-té-tchin* qu'une enceinte de murailles pour avoir le nom de ville et pour être comparée aux villes mêmes les plus vastes et les plus peuplées de la Chine. Ces endroits nommés *Tchin*, qui sont en petit nombre, mais qui sont d'un grand abord et d'un grand commerce, n'ont point coutume d'avoir d'enceinte, peut-être afin qu'on puisse les étendre et les agrandir autant que l'on veut, peut-être afin qu'il y ait plus de facilité à embarquer et débarquer les marchandises. On compte à *King-té-tchin* 18,000 familles. Il y a de gros marchands dont le logement occupe un vaste espace et contient une multitude prodigieuse d'ouvriers; aussi l'on dit communément qu'il y a plus d'un million d'âmes. Au reste, *King-té-tchin* à une grande lieue de longueur sur le bord d'une belle rivière. Ce n'est point un tas de maisons comme on pourrait se l'imaginer : les rues sont tirées au cordeau, elles se coupent et se croisent à certaines distances, tout le terrain y est occupé, les maisons n'y sont même que trop serrées et les rues trop étroites. En les traversant, on croit être au milieu d'une foire; on entend de tous côtés les cris des portefaix qui se font faire passage. La dépense est bien plus considérable à *King-té-tchin* qu'à *Jao-té-tchéou*, parce qu'il faut faire venir d'ailleurs tout ce qui s'y consomme, et même le bois pour entretenir le feu des fourneaux. Cependant, nonobstant la cherté des vivres, *King-té-tchin* est l'asile d'une infinité de pauvres familles qui n'ont point de quoi subsister dans les villes des environs. On trouve à employer les jeunes gens et les personnes les moins robustes. Il n'y a pas même jusqu'aux aveugles et aux estropiés qui n'y gagnent leur vie à broyer les couleurs. Anciennement, dit l'histoire de *Fou-lean*, on ne comptait que 300 fourneaux à porcelaine dans *King-té-tchin*; présentement, il y en a bien 3,000. Il n'est pas surprenant qu'on y voie souvent des incendies; c'est pour cela que le Génie du feu y a plusieurs temples. Le culte et les honneurs qu'on rend à ce Génie ne rendent pas les embrasements plus rares. Il y a peu de temps qu'il y

eut 800 maisons de brûlées. Elles ont dû être bientôt rétablies, à en juger par la multitude des charpentiers et des maçons qui travaillaient dans ce quartier. Le profit qui se tire du louage des boutiques rend ces peuples extrêmement actifs à réparer ces sortes de pertes. King-té-tchin est placé dans une plaine environnée de hautes montagnes. Celle qui est à l'Orient, et contre laquelle il est adossé, forme en dehors une espèce de demi-cercle; les montagnes qui sont à côté donnent issue à deux rivières qui se réunissent; l'une est assez petite; mais l'autre est fort grande et forme un beau port de près d'une lieue dans un vaste bassin, où elle perd beaucoup de sa rapidité. On voit quelquefois dans ce vaste espace jusqu'à deux ou trois rangs de barques à la queue les unes des autres. Tel est le spectacle qui se présente à la vue lorsqu'on entre par une des gorges dans le port : des tourbillons de flamme et de fumée, qui s'élèvent en différents endroits, font d'abord remarquer l'étendue, la profondeur et les contours de King-té-tchin : à l'entrée de la nuit, on croit voir une vaste ville toute en feu ou bien une grande fournaise qui a plusieurs soupiraux. Peut-être cette enceinte de montagnes forme-t-elle une situation propre aux ouvrages de porcelaine? »

Durant le règne de *Yong-tching* (1723-1735), la direction de la manufacture impériale était confiée à *Nien*, qui, grâce au soin qu'il apporta dans le choix des matières premières employées, fit des porcelaines d'une très-belle qualité. Son collaborateur *Tchang-kong* surpassa tous ses prédécesseurs en 1736 par l'importance de ses inventions. Ces deux hommes remarquables eurent longtemps la direction des manufactures impériales. L'empereur *Khian-long*, enchanté de la beauté des articles faits par *Tchang* et des améliorations qu'il avait introduites, lui ordonna par un décret spécial de publier en vingt-deux planches, accompagnées de texte explicatif, tous les procédés employés dans la fabrication et l'ornementation de la porcelaine. C'est là le point de départ des dessins qui sont arrivés en Europe. L'exemplaire de la collection du président de Robien est bien plus complet, puisqu'il contient vingt-six dessins exécutés à l'aquarelle sur papier, et inédits pour la plus grande partie. Malheureusement, ils ne sont pas accompagnés du texte explicatif; seulement, au dos, sont des chiffres chinois indiquant leur ordre. Dans ces derniers temps, des collections analogues ont été publiées. *M. Brongniart*, dans son *Atlas*, pl. 42, 43, 44, a fait lithographier douze tableaux de cette espèce. Le *Magasin Pittoresque*, t. XXV, 1857, p. 44, a représenté dix-sept tableaux gravés sur bois; mais leur comparaison avec l'album du cabinet de Rennes montre combien ce dernier l'emporte, non-seulement par le nombre, mais encore par le fini et l'exactitude. On ne doit pas être éloigné de penser que ce ne soit là une copie de l'œuvre officielle du directeur *Tchang-kong*.

Il est d'autant plus précieux, que, par suite des malheurs de la guerre, cet album est aujourd'hui tout ce qui reste de la célèbre manufacture dont il était destiné à consacrer les travaux. *King-té-tchin* n'est plus maintenant qu'un monceau de ruines. Dans la guerre civile qui vient

de désoler la Chine, et qui n'était autre qu'une insurrection de la race chinoise contre les Tartares mandchoux, les *Tai-pings* s'en sont emparés. Le bourg a été saccagé, les usines détruites, tout n'est plus qu'une dévastation, et l'industrie de la porcelaine y est à jamais ruinée si la persévérance chinoise ne parvient à la relever.

On va successivement décrire les vingt-six tableaux qui comprennent toute la fabrication de la porcelaine telle qu'elle était pratiquée au commencement du siècle dernier, en essayant d'expliquer les procédés manufacturiers indiqués par le pinceau de l'artiste chinois.

A. — *Les Pâtes.*

1^{er} tableau. — Vue de la manufacture de *King-té-tchin*. Le site représente le port de ce bourg populeux. A l'horizon, les montagnes en demi-cercle auxquelles le bourg est adossé. On voit le point de jonction des deux rivières qui, en se réunissant, forment le vaste bassin de son beau port. Un grand nombre de grosses barques remontent la rivière de *Jao-tchiou* à *King-té-tchin* pour se charger de porcelaines. Il y en descend de *Ki-men* presque autant de petites, qui sont chargées de *pé-tun-tsé* et de *kao-lin* réduits en forme de briques; car *King-té-tchin* ne produit aucun des matériaux propres à la porcelaine; il faut aller les chercher à vingt ou trente lieues, dans la province de *Kiang nan*, communément *Nan-king*, qui en est voisine. Le directeur de la fabrique, debout sur le quai, à l'entrée de ses vastes magasins, surveille l'arrivée et le départ de ses flottilles de barques. Sur le premier plan, une pagode à six étages entourée de saules plantés sur le bord de l'eau. Sur l'autre rive, les cales ou débarcadères, les bâtiments industriels; puis, derrière, un temple entouré de murailles crénelées, bâti à grands frais par un mandarin en l'honneur du génie du feu, sous la protection de qui sont placés les fours et fourneaux.

Voici la légende de ce génie : Dans les temps anciens, un empereur de la Chine voulut absolument qu'on lui fit des porcelaines sur un certain modèle dont la réalisation paraissait impossible. Toutes les remontrances ne servirent qu'à exciter de plus en plus son envie. Rien ne devant s'opposer à son désir, il fallait réussir coûte que coûte. Un fabricant, après bien des efforts infructueux, se vit enfin sur la voie du succès; mais au dernier moment du coup de feu, le combustible vint à manquer. Il se lança, dans son désespoir, au milieu du fourneau allumé, et, nouvel aliment, il y fut à l'instant consumé; mais la porcelaine qui y cuisait en sortit parfaite au gré de l'empereur. Depuis ce temps, cette victime volontaire de son art fut divinisée et reçut les hommages comme le génie qui préside aux travaux de la porcelaine. En présence de cet héroïque sacrifice de sa propre personne à la céramique, que devient le pâle dévouement si vanté de Bernard de Palissy, n'entretenant qu'avec son chéif mobilier le feu de son four à émailler?

2. — Les ouvriers abordent au pied des montagnes. Première préparation. On se sert d'une massue de fer pour briser les quartiers de pierre. On amoncelle les morceaux brisés, et par le moyen de leviers qui ont une tête de pierre armée de fer, on les broie et on les réduit en terre qui se bat bien menue; on achève, en la pilant, de la réduire en une poudre très-fine et fort déliée.

Dans la relation des ambassadeurs hollandais, il est dit que la terre à porcelaine se trouve entre les roches des montagnes. La ville d'où on la tire est située dans la province de Nan-kin, et ils l'appellent *Goesifou*, ou, comme quelques-uns disent, *Feitiou*. Le P. Martin-Martini l'appelle *Hoeicheu*. Tous ces noms sont évidemment altérés.

3. — La terre blanche est soumise, dans des bassins de décantation, à un premier lavage. On l'emporte dans des paniers, et quand l'eau est égouttée et que la terre est raffermie, elle est massée en tourteaux ou ballons.

4. — La pâte, façonnée en briquettes molles, est empilée dans la cale des bateaux pour être transportée à *King-té-tchin*, les eaux des montagnes de leur extraction n'étant pas propres à la pétrir.

5. — A l'arrivée à *King-té-tchin*, la terre blanche est soumise, dans des bassins circulaires, à un foulage par de grands buffles, qui la piétinent dans l'eau, la malaxent et la pétrissent ainsi. (Il y a dans l'*Atlas* de Brongniart, pl. 42, fig. 4, un tableau à peu près semblable.)

6. — La masse de *pé-tun-tsé* est jetée dans de larges bassins bien pavés et cimentés de toutes parts. Elle y est soumise à un second foulage par des hommes, qui, au moyen d'un marchage continu, achèvent son pétrissage.

7. — Pour les tourteaux de *kao-lin*, il n'est pas nécessaire de les pétrir ainsi. On les met tout simplement dans un panier qu'on enfonce dans l'eau. Le *kao-lin* s'y fond aisément de lui-même. Il reste d'ordinaire un marc qu'il faut jeter. Ces rebuts s'accumulent et font de grands monceaux d'un sable blanc et spongieux dont il faut vider le lieu où l'on travaille. On en aperçoit un dans le fond.

8. — On procède ensuite à la mixtion du *pé-tun-tsé* et du *kao-lin*. Les pâtes sont apportées sous de vastes apprentis, où deux hommes vaquent à cette opération et malaxent le mélange avec des battes en bois pour en faire une pâte d'un grain homogène.

B. — Le Façonnage.

9. — L'atelier est sous un vaste apprentis. La pâte est battue de nouveau de la même manière que dans le tableau précédent. Dès qu'elle est ainsi préparée pour être façonnée, on procède à l'*ébauchage* au tour. Le

tourneur est sous le hangar, assis sur une banquette, les pieds placés sur deux banquettes obliques, d'où il peut imprimer avec le pied le mouvement à une roue horizontale dentée, sur l'axe vertical de laquelle est un mandrin. Le ballon de pâte y est placé sur la girelle ou tête du tour, et il devient la pièce que cet ouvrier façonne avec la main. Quand elle sort de dessus la roue, ce n'est qu'une espèce de calotte imparfaite. L'ouvrier ne lui a donné d'abord que le diamètre et la hauteur qu'on souhaite, et elle quitte ses mains presque aussitôt qu'il l'a commencée. Le pied de la tasse n'est encore qu'un morceau de terre massive de la grosseur du diamètre qu'il doit avoir. Les vases sont ensuite disposés sur un séchoir à l'air libre. Pour animer cette scène, le peintre s'est amusé à figurer un combat de deux coqs, passe temps favori des Chinois.

10. — On procède après cela au *tournassage* ou *rachevage*. Le tourneur est sous un apprentis, debout devant le tour. Un aide, accroupi devant le tour, tient par les deux bouts une corde motrice qui s'enroule horizontalement sur une poulie à plusieurs gorges de différents diamètres fixée à l'axe vertical du tour, et, tirant et lâchant alternativement chaque bout, il imprime à la roue un mouvement rapide de rotation qui régularise le travail. Le tourneur qui reçoit la pièce ébauchée, l'assoit d'abord sur sa base à l'extrémité de la tête du tour, puis il polit cette tasse avec une estèque, surtout vers les bords, et la rend déliée autant qu'il est nécessaire pour lui donner de la transparence; il la racle à plusieurs reprises, la mouillant chaque fois tant soit peu si elle est trop sèche, de peur qu'elle ne se brise. Puis un ouvrier emporte en équilibre sur ses épaules une planche longue chargée de porcelaines, qui est déposée sur un séchoir à l'air libre.

11. — Dans un autre atelier, des ouvriers placés sous un apprentis procèdent au *finissage*. Le vase renversé est embouti sens dessus dessous sur un mandrin placé sur l'axe vertical de la roue dentée du tour à potier. Le tourneur, assis devant, imprime avec les pieds le mouvement de rotation à cette roue. Lorsque la tasse est sèche et qu'elle a de la consistance, il termine l'extérieur du vase avec le tournassin. Les pièces sont ensuite transportées avec soin dans des paniers pour être mises en couverte.

12. — A l'atelier de l'émaillerie, placé dans une légère construction ouverte, le trempeur met la couverte délicatement par immersion verticale dans un baquet. Le pied de la porcelaine est toujours demeuré massif. Ce n'est qu'après qu'elle a reçu ce vernis qu'on la met sur le tour pour creuser le pied. On la pose à cet effet sur un mandrin à renversoir placé sur l'axe vertical de la roue dentée, et on creuse à l'outil après quoi on y peint un petit cercle et souvent une marque ou une lettre en couleur. Quand cette peinture est sèche, on vernisse le creux qu'on vient de faire sous la tasse, puis on enlève la couverte du pied afin qu'elle n'adhère pas au support sur lequel on la placera pour cuire.

et c'est la dernière main qu'on lui donne, car après avoir été séchée quelque temps sous le hangar, elle se porte du laboratoire au fourneau pour y être cuite. Un homme tient en équilibre sur ses épaules une planche longue et étroite, sur laquelle sont rangées les porcelaines crues qu'il porte avec soin, sans crainte de briser la marchandise.

13. — Atelier de fabrication des étuis ou cassettes (improprement gazettes), dans lesquelles doivent être encastées les pièces destinées à la cuisson. Elles sont faites d'une terre forte appelée *lao-tou* et d'une terre huileuse nommée *yeou-tou*. Ces deux sortes de terre se tirent en hiver de certaines mines fort profondes où il n'est pas possible de travailler pendant l'été. On les apporte toutes préparées d'un gros village qui est au bas de la rivière, à une lieue de *King-té-tchin*. Les ballons de cette argile sont déposés par les porteurs sous un toit de chaume, où ils sont mis en gros tourteaux à la proximité du tourneur. Celui-ci, faisant mouvoir la roue dentée avec ses pieds, et avec l'assistance d'un aide qui met aussi les mains à la roue, façonne des mains la cassette, qui est emportée pour être ensuite rangée au séchoir.

C. — Les Cuissons.

14. — L'endroit où sont les fours présente une autre scène. Dans une espèce de hangar qui les précède, on voit des piles d'étuis ou cassettes de terre destinés à renfermer la porcelaine. Chaque pièce, pour peu qu'elle soit considérable, a son étui. Pour ce qui est des petites pièces, elles ont une caisse commune à plusieurs. Ces cassettes sont disposées près des fours par piles verticales, de manière à ce que le fond de l'une serve de couvercle à l'autre. Un ouvrier les prend l'une après l'autre et en saupoudre le fond avec du sable et de la poussière de *kaolin*, pour éviter les adhérences. L'on voit dans le fond un homme portant sur l'épaule une planche longue chargée de porcelaines crues qu'il apporte à celui qui les encaste. On va procéder à l'enfournement. Les fours sont au nombre de quatre, verticaux, à la suite les uns des autres, communiquant entre eux, établis en forme de cloche, la voûte assez épaisse pour qu'on puisse marcher dessus sans être incommodé du feu. D'un bout sont les alandiers ou bouches du foyer; à l'autre extrémité, l'escalier pour aller au niveau des ouvreaux ou cheminer sur les voûtes. La flamme montant et le sol des fours montant également, la porcelaine doit aussi bien se cuire dans le four de l'extrémité que dans celui de l'entrée. Le fourneau ayant dans toute sa largeur un foyer profond et large, on le passe sur une planche pour entrer dans la capacité du fourneau et y ranger la porcelaine. On y porte à bras des piles de cassettes, qu'on y pose, sur un fond de gravier, à rangs pressés, se soutenant mutuellement.

15. — L'enfournement fait, on mure la porte, n'y laissant en bas que l'ouverture nécessaire afin d'y jeter le combustible pour alimenter le feu

qu'on allume. On lute avec de la terre blanche. On laisse en haut trois visières, qui sont de petites baies carrées réservées, et par lesquelles on peut voir la couleur plus ou moins incandescente du four, vérifier l'état d'avancement de la cuisson et retirer les montres.

16. — La cuisson marche. On voit au sommet du dernier des fours un grand soupirail par où sortent des tourbillons de flamme et de fumée. Outre cette gorge, chaque fourneau a sur sa tête une petite ouverture ronde qui en est comme l'œil. C'est par là qu'on juge si la porcelaine est cuite; on découvre l'œil, et avec une pince de fer on ouvre une cassette. Le dessin représente un Chinois montant dans une échelle pour faire cette vérification; un autre ouvrier lui tend la pince; pendant ce temps, des hommes fendent des bûches de bois en quartiers longs et étroits, qu'on jette dans les alandiers situés au bas du premier four, alimentant le feu jusqu'à ce qu'on juge que la cuite est parfaite.

17. — Après un espace de temps variable, le feu étant éteint et les fours refroidis, on ouvre les fours en démurant les portes. On en retire les rangées de cassettes, qu'on remet en piles après les avoir vidées. Cette opération d'ouverture de la fournaise se fait en présence d'un officier, qui en fait la visite et prend le cinquième de chaque sorte pour l'empereur. On s'assure du poids des marchandises qu'a donné la fournée et le comptable en tient note. Cette première cuisson constitue ce qu'on appelle le *déourdé*. Les pièces décastées sont emballées dans des paniers pour être transportées à l'atelier des peintres, où elles doivent recevoir le décor.

18. — Il est temps d'entrer dans l'atelier des *hoa-péi*, ou peintres de porcelaines. Ils sont dans un enclos particulier, dont un portier garde avec soin l'entrée et où il ne laisse pénétrer que le directeur de l'établissement, accompagné d'un mandarin qu'il conduit voir les procédés de peinture des artistes de ses ateliers. Ce visiteur de distinction était arrivé élevé sur une grande chaise bien ornée que deux hommes portaient sur leurs épaules; les porteurs se retirent. Le mot *mandarin* n'est pas chinois, et dérive du portugais *mandar*, commander. Il est synonyme de *qudm*, en chinois, officier civil ou militaire du gouvernement. On peut voir ici la différence des costumes du négociant et du mandarin. Tous deux portent le *pô*, longue robe flottante descendant jusqu'aux pieds avec manches fort longues. Mais le négociant porte pardessus le *ma-goua*, surtout à manches amples qui se boutonne par devant et descend jusqu'à la ceinture, tandis que le mandarin porte un autre vêtement plus spécialement affecté à ces officiers publics et à la toilette de fête ou de cérémonie, c'est le *taï-goua*, surtout ample, flottant, qui descend jusqu'aux genoux et a de larges manches relevées pour ne pas gêner le mouvement des mains. Le directeur montre au mandarin comment le travail de la peinture est partagé dans un même laboratoire entre plusieurs décorateurs qui tiennent la pinceau; l'un trace les filets du marli, l'autre peint les fleurs du fond. Le rouge domine : il se

fait avec le *tsao-fan*, ou couperose, qui, décomposée par le feu, donne l'oxyde de fer rouge qu'on nomme *colcothar*.

La relation de l'ambassade hollandaise à la Chine dit que l'art de la peinture est dans le village de *Woetsin* dans sa perfection, et qu'on sait bien y orner la porcelaine de toutes sortes de figures avec de l'indigo. C'est, ajoute-t-on, p. 8, un secret pour eux, qu'ils n'apprennent qu'à leurs enfants et parents les plus proches. Il paraît que pour les Hollandais ce secret avait été effectivement bien gardé. L'indigo, couleur végétale, disparaîtrait complètement au feu. Le bleu sur la porcelaine s'obtient au moyen de préparations d'oxyde de cobalt.

19. — Les pièces décorées sont soumises à une seconde cuisson, qui a pour but de vitrifier la peinture et de l'incorporer par la fusion avec l'émail de la couverte. L'album de Rennes offre la représentation d'un four vertical pour cuire la peinture à feu nu. M. Brongniart, qui, dans son *Atlas*, pl. 44, fig. 2 B, donne un dessin à peu près semblable, dit que l'ouvrier A semble mettre du charbon entre les pièces, figure qui n'est pas encore comprise. Il ne pourrait en effet en être ainsi, les pièces seraient infailliblement tachées; mais c'est le défaut complet de perspective dans les peintures chinoises qui a pu donner cette idée incompréhensible. La construction du fourneau de recuite décrit par le missionnaire d'Entrecolles va donner une explication suffisante de cette opération. On prend de grands quartiers de cette argile réfractaire qui sert à la confection des cassettes (tableau n° 13), longs d'un pied et demi, hauts d'un pied, épais d'un travers de doigt; avant de les cuire, on leur donne une figure propre à s'arrondir; on les place les uns sur les autres et bien cimentés; le fond du fourneau est élevé de terre d'un demi-pied; il est placé sur deux ou trois rangs de briques épaisses, mais peu larges; autour du fourneau est une enceinte de briques bien maçonnée, laquelle possède en bas quatre soupiraux qui sont comme les soufflets du foyer. Cette enceinte laisse jusqu'au fourneau un vide d'un demi-pied, excepté en trois ou quatre endroits qui sont remplis et qui font comme les éperons du fourneau. On bâtit en même temps et le fourneau et l'enceinte, sans quoi le fourneau ne saurait se soutenir. Cette construction verticale s'élève jusqu'à hauteur d'homme. On remplit le fourneau de la porcelaine qu'on veut cuire une seconde fois, en mettant en pile successivement et par ordre de grandeur les petites pièces dans les plus grandes. Quand la forme le permet, on dispose les porcelaines par lits, qu'on élève les uns au-dessus des autres, en les séparant par de larges plaques en terre cuite. On met quantité de charbon sous le fourneau et l'on en jette des morceaux dans l'espace qui est entre l'enceinte de brique et le fourneau, et non pas entre les pièces. Le directeur de la manufacture et le mandarin, son visiteur, suivent avec intérêt ces détails, et assis devant le fourneau, ils les regardent avec attention. Des hommes fendent des bûches, dont les quartiers doivent servir à alimenter le feu par les petits alandiers du bas. Quand tout cela est fait, on couvre le haut du fourneau de pièces de poterie semblables à

celles des côtés du fourneau; ces pièces, qui enjambent les unes dans les autres, s'unissent étroitement avec du mortier ou de la terre détrem-pée : on laisse seulement au milieu une ouverture pour observer quand la porcelaine est cuite. On allume ensuite un feu vif qu'on entretient jusqu'à ce que, regardant par la visière, on juge que la recuite est faite à son juste degré.

20. — Après la fixation de la couleur au grand feu, il faut retourner à l'atelier de décor. Il y a des couleurs réservées qui n'auraient pu supporter cette haute température. On a aussi à retoucher la couleur pour cacher les défauts de la première couche ou amener par superposition la teinte désirée. On achève la peinture. Un ouvrier broie la couleur dans un mortier; d'autres, finissant le décor, appliquent avec le pinceau une seconde couche de rouge. Dans la cour, une scène populaire : Des ouvriers se disputent; mais chacun d'eux, prêt à s'élancer sur l'autre, est retenu par le bras par un compagnon plus raisonnable.

21. — Fourneau de moufle pour recuire la peinture sur les pièces de porcelaine. L'ouvrier cuiseur, tenant d'une main sur une palette la pièce qu'il va recuire, l'enfourne par l'ouverture ronde de la moufle. Au sommet un ouvrage circulaire. Des ouvriers s'empressent de divers côtés de lui apporter des piles de pièces.

D. — *La mise en vente.*

22. — Les pièces, entièrement terminées, sont emballées avec de la paille dans des caisses de bois.

23. — Les caisses sont apportées à l'entrepôt; on les marque au pinceau; on en tient note au comptoir.

24. — On les transporte au canal, d'où elles doivent être conduites à leur destination.

25. — Le bateau aborde au magasin déjà représenté au 1^{er} tableau. La marchandise est rangée sur des rayons. Le fabricant fait ses calculs à l'aide d'un *souan-pan*, tablette arithmétique dont les Chinois se servent pour compter à l'aide de boules enfilées, à peu près comme l'*abacus* des anciens. Voyez dans la *Description générale de la Chine*, par l'abbé Grosier, 3^e éd., t. V, p. 154, comment cet instrument est construit et la manière de s'en servir.

26. Toutes les opérations terminées, des actions de grâces sont rendues au dieu du feu. Des représentations théâtrales et des réjouissances terminent cette fête de l'industrie chinoise. Des artistes ambulants jouent une comédie sur une estrade. Les hommes sont debout au pied et les dames assises par derrière. De petits marchands vendent des bombons et des gâteaux.

La reliure de ce beau volume de peintures chinoises est autrement

disposée que celle des livres ordinaires. Ses feuilles pliées retombent les unes sur les autres comme celles d'un paravent. Par l'effet du collage, ce recueil ne présente qu'une seule et très-longue feuille dont le commencement fait la doublure du carton de dessus et la fin celle du carton de dessous. Ces deux cartons qui enferment le volume sont assez épais, et celui de dessus est recouvert d'une étoffe de soie. L'abbé Grosier, dans sa *Descr. de la Chine*, t. VII, p. 152, qui parle de ces reliures, ne se lasse pas d'admirer l'art délicat de ces encadrements, leur parfaite égalité et la propreté avec laquelle ils sont appliqués.

H. 0^m 33. Larg. 0^m 28.

755. — ALBUM faisant suite au précédent, contenant comme lui vingt-six miniatures peintes avec le même soin et la même exactitude, avec une semblable fraîcheur de coloris et représentant dans ses détails la culture du *thé* dans le *Fo-kien*, la préparation, la mise en vente et l'expédition de sa feuille.

L'arbuste dont la feuille produit le *thé* croît dans plusieurs provinces de la Chine et du Japon. Il s'appelle en langue mandarine *tcha*, en japonais *tsjaa*; le nom que nous lui donnons vient du mot *thé*, usité dans le dialecte populaire de la province chinoise du *Fo-kien*, où il est cultivé en grand. Ce fut au *xvii^e* siècle que la feuille de thé fut introduite par le commerce hollandais en Angleterre et en France; mais l'extrême importance de cette exportation engagea de suite les Chinois à garder soigneusement le secret sur l'arbuste producteur, dont ils redoutaient la naturalisation dans nos colonies; aussi prenait-on l'infusion de sa feuille sans avoir d'idée bien nette, ni sur la plante elle-même, ni sur la préparation que devait subir son précieux feuillage. Si, au commencement du *xviii^e* siècle, un album comme celui qui vient d'être décrit initiait d'une manière plus ou moins incomplète à la fabrication de la porcelaine, on gardait plus de secret pour le thé, et l'album qu'on livrait à la curiosité des étrangers ne les éclairant qu'à moitié, les trompant sur le reste, était plutôt fait pour les égarer que pour les instruire; ce n'était certes pas celui dont on va faire la description qui pouvait leur donner toutes les lumières qui leur manquaient; car au milieu de tableaux les uns réels et vraiment dignes d'intérêt, les autres insignifiants, on y voit peints et figurés ces contes bizarres avec lesquels les marchands banistes de Canton s'ingéniaient à s'amuser aux dépens de la crédulité des trafiquants européens. Toutefois, quelques notions plus précises, sans être tout-à-fait exactes, pénétraient avec le commerce. Linné plaçait l'arbuste dans sa *Polyandria polygynie*, et en cela il se montrait bien informé sur sa fleur; mais dans son genre *thea* il créait deux espèces, le thé noir, *bohea*, à fleurs à six pétales, et le thé vert, *viridis*, à fleurs à neuf pétales (*Syst.*

vegetab., ed Gmelin, t. I, p. 822). Valmont de Bomare, dans son *Dict. d'hist. nat.*, t. XIV, p. 136, ne contient rien de mieux sous le rapport botanique, mais du moins ce nomenclateur, ainsi que l'abbé Raynal dans son *Dict. hist., phil. et pol. des deux Indes*, t. III, p. 188, donnent quelques détails sur la récolte du thé et la préparation de sa feuille, sans cependant qu'on y trouve rien de bien précis. Le célèbre botaniste breton Desfontaines put enfin établir, à l'aide d'observations plus récentes, dans son *Hist. des arbres et arbriss.*, t. I, p. 424, que ces deux prétendues espèces n'en faisaient qu'une seule, la différence entre les thés noir et vert ne provenant que du mode de préparation, et le nombre des pétales variant de trois à neuf dans les individus. La place du thé dans les familles naturelles avait d'abord été mise près des orangers; elle est maintenant près des camélias, et les deux espèces sont aujourd'hui fondues dans une : c'est le *thea sinensis*.

Le dernier état de nos connaissances sur cet arbuste se trouve dans la *Monographie du thé*, de M. Houssaye, publiée à Paris en 1843. L'auteur a eu à sa disposition un album à peu près semblable à celui du cabinet de Rennes, et il en a extrait une douzaine de tableaux qui sont lithographiés dans son livre et qu'on peut comparer avec utilité. Un navigateur, M. Lieutaud, chirurgien de marine, a publié dans le *Moniteur Algérien* de 1845, n° 691, des *Obs. sur les plantations de thé*; mais son désir d'acclimater cet arbuste dans notre colonie et d'y introduire sa culture n'a pas encore eu de résultat. On doit aussi à M. Haussmann une bonne notice, qui fait partie des communications de la mission commerciale en Chine, et que le ministre de l'agriculture et du commerce a fait insérer en 1847 dans les *Doc. sur le comm. ext.*, n° 385. Il faut également citer le petit ouvrage de MM. Eug. et Aug. Pelletier, publié en 1861, sur *Le thé dans l'alimentation publique*.

L'arbuste est figuré dans la *Descr. de la Chine*, du P. Duhalde, t. II, pl. 154, dans les pl. de la *Monogr.*, de M. Houssaye, et dans la *Botanique*, de MM. Chenu et Dupuis, t. II, p. 169.

A. — La culture du thé.

1^{er} Tableau. — Le site représente les collines *Idoë* ou *Idouï*, que les Européens ont baptisé du nom de *Bohea*, et qui produisent une des qualités de thés noirs les plus estimés en Chine. Cette localité est située dans la province de *Fo-kien*, à environ quarante myriamètres de *Fou-tchou*, sa capitale, qui en reçoit les thés par eau au moyen de bateaux qui descendent la rivière *Min*, se jettant dans la mer à quatre ou cinq myriamètres de cette ville. Le *Fo-kien* est séparé du reste de l'empire par cette chaîne de montagnes qui l'entoure du côté des terres, le reste est bordé de rochers escarpés dont les cimes vont en diminuant et se prolongent jusqu'à la mer. L'arbuste se plait sur la pente des coteaux et dans le voisinage des eaux courantes. Les lieux sauvages où il croît spontanément à l'état de broussailles présenteraient toutefois à l'homme un

obstacle qui devrait être surmonté. Ils seraient infestés d'animaux dont il faudrait tout d'abord se débarrasser. Et c'est ici que commence à se jouer l'invention chinoise, s'imaginant abuser l'étranger par ses contes. Une grande chasse s'organise. A l'aide de deux torches enflammées, un Chinois force à sortir de leurs repaires souterrains de petits quadrupèdes habitants de ces lieux, et dont le nom échappe à toute nomenclature. D'autres Chinois armés de longues lances les poursuivent sur les rochers et jusque sur les eaux, les percent avec ardeur et se rendent ainsi tranquilles possesseurs des coteaux où croît le thé.

2. — Quoique l'arbuste croisse naturellement et atteigne sans soin son développement, ce n'est que par la culture qu'on peut en tirer des produits exquels et abondants. On choisit pour les plantations un terrain un peu en pente, bien exposé, et dans le voisinage d'une eau courante. Il faut nettoyer le terrain. Sous la direction d'un habile agriculteur, des ouvriers abattent le bois avec la hache, d'autres scient le tronc des arbres; les souches sont arrachées à la pioche; le sol est sarclé : il ne faut y laisser ni herbes, ni broussailles, ni plantes parasites.

3. — Un laboureur tient le manche de la charrue que tire un bœuf aux grandes cornes; d'autres cultivateurs préparent le terrain à la houe; dans le fond, la rivière *Mén*, bordant les coteaux, y apporte le tribut de ses eaux pour fertiliser le sol.

4. — Le terrain ayant été profondément remué, on procède à l'opération du semis. Le choix de la graine est essentiel. Et à ce sujet il faut dire qu'il n'est sorte d'artifices que les Chinois n'aient employés pour empêcher les étrangers de naturaliser chez eux, au moyen de la graine, cet arbuste précieux. Le P. Labat porta de la Chine à la Martinique des graines qu'on lui avait données et qu'il avait prises pour celles du thé. Quand elles eurent poussé, on reconnut à la floraison que l'arbuste n'était autre que le *Camelia sasanqua*, avec lequel l'arbrisseau du thé a une parfaite ressemblance. Linné ne fut pas, il est vrai, ainsi trompé. Il sema bien de vraies graines de thé, mais aucune ne leva, et le même insuccès se produisit à diverses reprises. C'est que les graines étaient un peu vieilles; elles exigent pour lever qu'on les mette en terre presque aussitôt que cueillies. Il faut en attribuer la cause à l'huile qu'elles contiennent, qui, facile à rancir et se corrompant, fait périr le germe. Les Chinois emploient la graine à l'instant de la maturité, qui a lieu en janvier ou février. Sur le terrain situé au bord de l'eau et qui vient d'être préparé, des ouvriers creusent à la pioche de petits trous d'un pied de profondeur et espacés de 5 à 6 pieds. Des femmes portant à la main un panier de graines, en mettent dans chaque trou une douzaine, qu'on recouvre d'un engrais approprié; on comble ensuite le trou sans trop fouler la graine. Une à peine sur celles qu'on dépose dans le sol lèvera pour répondre aux espérances; aussi est-il des cultivateurs qui aiment mieux se servir des jeunes plans qui poussent naturellement, ou des rejetons qui naissent des racines.

B. — Récolte et préparation de la feuille.

5. — Qu'il soit semé ou planté, l'arbuste donne sa première récolte à trois ans. Tous les soins ont été employés pour le faire prospérer. Les recépages, les fumures, les irrigations ne lui ont pas manqué; une clôture a même défendu la plantation contre la dent des animaux ou la cupidité des maraudeurs. Au premier printemps, les tendres et jeunes pousses se couvrent d'un feuillage délicat, qui est destiné à faire du thé vert. Les feuilles de choix sont celles de la pointe. Ce sont elles, dit le P. Duhalde, t. I., p. 29, qui produisent ce que les Chinois appellent le *Mao-tcha*, destiné seulement à l'Empereur, aux princes et aux grands seigneurs. Il faut faire observer que ce thé *impérial* n'a que le nom de commun avec celui qu'on désigne ainsi dans le commerce européen et qui n'est qu'une espèce de *poudre à canon*. Le véritable thé impérial ne peut nous parvenir qu'à titre de présents de la munificence souveraine faits à des personnes qu'elle veut bien en gratifier; c'est ainsi que deux capitaines malouins, MM. Grout de Saint-Georges et Danycan, furent au siècle dernier l'objet de cette rare faveur, dont leur belle conduite fut honorée. Se trouvant dans le port de Canton lorsqu'un violent incendie éclata dans cette ville, ils descendirent à terre avec leurs équipages et parvinrent à sauver la plus grande partie de cette cité populeuse. L'Empereur de la Chine en ayant été informé, leur envoya, à titre de distinction particulière, une certaine quantité de thé impérial. (L'abbé Manet, *Biogr. des Malouins célèbres*, p. 88. Levet, *Biogr. bretonne*, II, p. 810.)

M. Houssaye raconte que les ouvriers qui doivent en cueillir les feuilles s'abstiennent dès la veille de tout aliment grossier, qui pourrait leur donner une haleine susceptible de communiquer une mauvaise odeur à ces feuilles délicates; qu'ils portent même des gants de peur de les souiller au contact de leurs doigts; on va même jusqu'à dire qu'il n'est cueilli que par de jeunes vierges. On voit cette cueillette s'opérer ici dans l'enclos par des hommes et des femmes qui semblent être en fête. Des surveillants, couchés à l'ombre d'un grand thé près de la fraîcheur d'une chute d'eau, suivent des yeux ces travaux champêtres.

6. — M. Houssaye ajoute que lorsque la récolte du thé impérial est terminée, la récolte est portée au palais par le surintendant escorté d'une garde nombreuse. Ce haut mandarin vient d'arriver sur une chaise à porteurs. Après des salutations réciproques, suivant le cérémonial usité, le commissaire reçoit les ballots contenant la feuille recherchée.

7. — On représente ici la seconde récolte qui se fait au commencement de l'été, époque où les arbres à thé sont couverts de feuilles, les unes tendres encore, d'autres arrivées à leur maturité ou complètement développées. Il faut les cueillir toutes indifféremment, sauf à les trier et les assortir ensuite suivant leur âge, leur grandeur et leur bonté, pour en faire les diverses espèces de thé noir et de thé vert. A l'aide de longues

échelles, on va faire la cueillette jusque sur les sommets les plus escarpés, et on ne laisse aucune anfractuosité de rocher sans en avoir extrait le précieux feuillage. Suivant M. Haussmann, les collines de *Bohea* produisent des thés que les étrangers ne parviennent pas à se procurer; et qui valent des prix dont l'élévation pourrait paraître fabuleuse. Mais le thé qui se vend à Canton sous le nom de *Bohea*, et qui est la sorte noire la plus commune, est simplement fabriqué avec des feuilles de toute espèce, tirées du Nord de la province de *Kouan-ton*.

8. — Voici le merveilleux qui revient : Il est des rochers aux escarpements inaccessibles où ne peut arriver la main de l'homme. Comment faire? Les Chinois dressent des singes pour cueillir les feuilles des arbres à thé qui croissent dans ces lieux escarpés. La peinture représente ce prodige d'une habile éducation. Les singes apprivoisés grimpent avec l'agilité propre à leur race sur la cime des rochers et jettent le feuillage aux Chinois, qui le ramassent dans des paniers. On leur donne pour récompense de leurs services, qui ne sont pas désintéressés, des fruits qu'ils reçoivent et mangent avec une avide satisfaction. L'abbé Grosier, t. II, p. 388, raconte une autre version : Ces rochers impraticables sont habités par une grande quantité de singes ; les Chinois les agacent, ils irritent ces animaux qui, pour se venger, brisent les branches et les font pleuvoir sur ceux qui les insultent. Les Chinois rassemblent aussitôt les branches et les dépouillent de leurs feuilles. Cette histoire vaut l'autre. On se contentera de faire observer qu'il n'y a pas de singes dans le *Fo-kien*.

9. — Le merveilleux devient de plus en plus fort : Ce n'est pas seulement à la nature, aux rayons du soleil, au sol particulier et au crû que la feuille du thé doit cet arôme spécial qui fait sa réputation. Il faudrait encore autre chose, et l'indiscrétion chinoise va nous révéler un procédé qu'on aurait peine à croire si on avait des doutes sur la véracité du peintre qui va le retracer. Le dessin met en scène une grande chasse. Des chevaux sauvages, tachetés comme des léopards, s'élancent en troupes dans les défilés des montagnes à thé, poussés en avant par les clameurs de cavaliers montés sur des chevaux ordinaires. A l'issue du défilé, des Chinois apostés attendent ces chevaux sauvages, et avec des coutelas fixés au bout de longs manches de piques, ils les percent et les éventrent. Leur sang ruisselle ; mais leurs entrailles renferment cet arôme si fin qui doit donner au thé sa délicatesse. Le massacre se poursuit ; les chevaux sauvages payent successivement de leur vie le trésor qu'ils renferment, qu'on leur arrache et dont on parfume, sur-le-champ et tout chaud, le feuillage qu'on a récolté.

Ce n'est que trop exact, il est vrai, que les thés renferment souvent des substances étrangères. Les sortes communes de thé noir ne sont pas pures. Le prétendu *bohea* est mélangé par une addition de *Camelia Sesanqua*, ou d'olivier odorant (*olea fragrans*), de jasmin (*nyctanthes sambac*), d'anis étoilé (*ilicium amasitum*), ou autres plantes balsamiques ; les thés verts reçoivent souvent leur coloration avec du bleu de Prusse et du

chromate de plomb, mais ces associations frauduleuses sont purement végétales ou minérales, et jusqu'ici rien n'a fait connaître l'addition au thé d'un parfum tiré du règne animal. Le peintre chinois a-t-il voulu faire croire au mélange mystérieux de quelque espèce de musc? C'est dans le Nord de la Tartarie et au Thibet que vit, dans les lieux les plus escarpés des plus hautes montagnes, l'animal qui porte le musc, contenu dans une petite poche sous le ventre. Il ne paraît pas qu'il existe au Fokien, pas plus que les singes; mais ce n'est point un solipède, c'est un bouquetin, en chinois *Xe* (*moschus moschiferus*, Lin.), et si son pelage grossier est teinté de brun, de fauve et de blanchâtre, de même que les chevaux étranges figurés dans le dessin chinois, rien ne le rapproche par la forme des chevaux sauvages et des hémiones des steppes et des lieux montagneux de la Mongolie, comme on peut s'en convaincre en voyant le musc figuré dans la pl. 316 du t. II du *Voyage de Tavernier aux Indes* et dans les *Mammifères* de MM. Chenu et Desmarest, t. V, p. 88. Rien d'ailleurs n'a montré jusqu'ici dans le thé la présence du musc. Sa composition est connue par les travaux de MM. Blondeau et Guibourt; les belles analyses chimiques de M. Peligot ne l'ont fait apercevoir dans aucun thé. Il faut donc placer toute cette représentation au nombre de ces histoires extraordinaires débitées par les Chinois pour induire les étrangers en erreur sur l'origine de l'arôme du thé.

10. — La feuille de thé ainsi recueillie est transportée à l'établissement. Un homme pèse avec une balance, construite dans le système de nos romaines, les paniers de thé que lui apportent des femmes. Un comptable, assis à son bureau, tient note du poids. C'est la surveillance du fisc, qui trouve une source abondante de revenus dans les taxes dont il frappe le commerce du thé.

11. — Les feuilles, une fois cueillies, sont soumises à une dessiccation lente en les exposant à l'air et au vent. On les étend par terre pour les faire sécher au soleil. Pour prévenir la fermentation, des ouvriers ont soin de les remuer avec les mains; ils les retournent souvent, les frottent et les roulent.

12. — Atelier de femmes. On sépare les grosses feuilles des fines. Les ouvrières, armées de ciseaux, coupent le pétiole des feuilles de thé; car celles qui sont destinées à la fabrication du thé vert n'en doivent point avoir. Elles malaxent légèrement les feuilles avec la paume des mains, sans se servir des doigts, en les passant d'une main à l'autre, les laissant tomber dans le panier, les reprenant, et continuant ainsi jusqu'à ce que les feuilles soient devenues souples comme de la peau.

13. — Le thé subit alors un second pesage. Il reste pendant quelque temps exposé à l'air dans des paniers ou sur des claies.

14. — Vient maintenant l'opération importante et difficile de la torréfaction. L'ouvrier qui en est chargé est debout en face d'une bassine en fonte chauffée par un fourneau en maçonnerie dans lequel brûle un feu

clair. Un homme lui apporte un panier dans lequel sont les feuilles fraîches. Devant, sont rangées des mannes ou corbeilles creuses pour recevoir au fur et à mesure chaque cuisson. Quand la bassine est chauffée presque au rouge, le torréfacteur prend, avec une cuillère, des feuilles placées à côté de lui dans une corbeille plate; il les jette dans la bassine, les étendant bien uniformément pour qu'elles puissent avoir toutes le même degré de coction. Il les tourne et retourne en tous sens avec les mains jusqu'à ce qu'elles deviennent si brûlantes qu'il ne puisse en supporter la pression. De là, elles passent à d'autres ouvriers qui procèdent avec les mains à leur enroulement; puis les feuilles sont triées et classées. Tout cela nécessite une série d'opérations diverses et compliquées, mais que le peintre chinois s'est bien gardé de préciser, ne voulant pas les exposer en détail au commerce étranger. C'est pourtant par la différence des manipulations que le thé vert et le thé noir se produisent; que les diverses sortes se séparent et se distinguent, soigneusement choisies. On commence aujourd'hui à pénétrer dans ces petits mystères, mais il s'en faut que tous les secrets de cette industrie soient parfaitement connus.

C. — *Expédition du Thé.*

15. — Le R. P. Laureati, dans une lettre du 26 juillet 1714, écrite de Fo-kien au baron Lea (*Lettres édif.*, t. XVIII, p. 303), lui mandait qu'on transporte la feuille de thé par tout l'Empire de la Chine dans des boîtes de plomb garnies d'osier et de roseaux, et ces détails sont confirmés par l'abbé Grosier (*Descr. de la Chine*, II, 412). Le thé commun, dit-il, est conservé dans des pots de terre dont l'ouverture est étroite, mais celui dont l'empereur et les grands font usage est renfermé dans des vases de porcelaine, dans des boîtes de plomb ou d'étain, recouvertes de fines nattes de bambou. Le peintre chinois a représenté l'atelier où se confectionnent ces boîtes métalliques. Deux portefaix apportent les feuilles de plomb. Les ouvriers plombiers les roulent en bandes circulaires; chaque cercle est fermé par la soudure, et tous sont ensuite unis et soudés ensemble de manière à faire un grand cylindre oblong en forme de ruche, avec une ouverture réservée en haut pour l'introduction de la marchandise.

16. — C'est maintenant l'atelier des vanniers. On apporte les cannes ou bambous à brassées. Les uns les divisent avec des couteaux pour les rendre plus fins; d'autres les tressent et en font une enveloppe dans laquelle doivent être insérées les boîtes d'étain.

17. — On les apporte au magasin, et on les y emplit de feuilles de thé; on les y tasse en les foulant avec les pieds.

18. — Les caisses de thé, bien emballées dans leurs nattes, bien étiquetées au pinceau, sont portées dans des bateaux qui doivent descendre le *Mîn*.

19. — Navigation fluviale à la rame. Le halage à bras est employé comme moyen auxiliaire de traction jusqu'à ce qu'on arrive à la destination de *Fou-tchou*.

20. — Les thés, arrivés dans cette capitale de la province, qui est l'entrepôt général du *Fo-kien*, sont emmagasinés; on range les boîtes sur des rayons. Le négociant, assis à son comptoir, fait ses comptes à l'aide d'un *souan-pan*, espèce de bonlier avec lequel on exécute toutes les opérations de l'arithmétique. *Fou-tchou* n'étant point ouvert au commerce étranger, les thés destinés à l'exportation sont embarqués sur des bateaux qui doivent les conduire jusqu'à la mer, où on les chargera sur des jonques de cabotage à la destination du port de Canton.

21. — On confectionne les caisses destinées au transport des thés pour l'exportation. Des scieurs de long débitent un arbre en planches. Un charpentier les prépare. Des menuisiers les scient, les rabotent et les ajustent.

22. — A l'époque où ont été tracées les peintures qui sont décrites, le commerce avec l'Inde et la Chine était, depuis le *xvii^e* siècle, concentré tant chez les Anglais et les Hollandais que chez les Français, entre les mains de Compagnies privilégiées, qui seules avaient droit d'envoyer des navires et de former des établissements dans ces riches contrées. Le surintendant Fouquet, qui en 1658 avait acheté de la maison de Retz la seigneurie de Belle-Isle, faisait arriver les navires de la Compagnie sur la rade du Blavet, à laquelle on donna le nom de Port-Louis. En 1666, Colbert fonde le port de Lorient, qui devient l'entrepôt des directeurs de la Compagnie à qui le monopole du commerce des Indes se trouvait concédé. Mais ce régime économique, qui aurait dû procurer de si grands bénéfices à ceux qui en profitaient ainsi, trouvait un désastreux contre-poids dans un privilège de même nature accordé, par le gouvernement de la Chine, à une corporation de marchands chinois, connus en Europe sous le nom de *hanistes*, et qui, monopolisant dans leurs *hongs* ou magasins tous les produits destinés à l'exportation étrangère, se rendaient maîtres du marché, et fixaient aux marchandises le prix qu'il leur convenait d'établir. Comme il n'y avait nul équilibre entre l'importation et l'exportation, tout le désavantage, dans ces transactions, se trouvait du côté de la Compagnie française, obligée de subir toutes les exigences des hanistes. Le seul port de Canton était ouvert aux *diabes maritimes*. Tel était le nom que recevaient les Européens, et les *Fa-lan-si* ou Français étaient rangés comme les autres sous la dénomination de *Fan-kouai*, ou *barbares étrangers*. Dire tout ce qu'on eut à subir d'avanies serait trop long. A la révolution, la Compagnie des Indes fut supprimée. Il n'y avait plus de raison pour ne pas demander une suppression analogue, et par le traité entre la France et la Chine, daté de *Wampoa*, le 24 octobre 1844, négocié par le baron Lagrené, la corporation privilégiée des hanistes établie à Canton cessa d'exister; les cinq ports de *Kouang-tong* (Canton), *Hia-men* (Amoy), *Fou-chou* ou *Fo-tcheou*, *Ning-po* et *Chang-hai* fu-

rent librement ouverts à notre commerce. Ce traité fut promulgué par l'ordonnance du 22 novembre 1845 (v. les textes dans le *Rec. général des traités*, de Fr. Murhard, VII, p. 431 et 480).

Au commencement du XVIII^e siècle, *Fou-tchou*, l'entrepôt général des thés du pays producteur, était donc obligé d'envoyer ses thés à Canton. Les thés de Bohea étaient obligés de faire un trajet de près de 180 myriamètres pour arriver à Canton. Maintenant, les négociants français pourront se diriger directement sur le port de *Fou-tchou*. Mais alors il n'en était pas ainsi. C'est donc nécessairement un *hong* de la ville de Canton que représente ce tableau où des subrécargues de la Compagnie des Indes, assistés de leur *linguiste*, sont peints s'abouchant avec des *kanistes* pour conclure un important marché de thé. Si les figures chinoises, par la manière dont elles sont dessinées, excitent parfois notre hilarité, et si nous les traitons de magots, les Chinois, plus malins qu'on ne pense, savent prendre leur revanche : il faut bien convenir que les barbares *Fa-lan-si* sont représentés ici sous le plus bizarre aspect ; il ne faut pas trop s'en fâcher. Les Européens, vêtus du costume bourgeois de la fin du règne de Louis XIV, avec leurs culottes courtes, leurs habits de couleurs et leurs étranges bonnets blancs, devaient non moins exciter l'hilarité des habitants de l'Empire du milieu.

Les agents de la Compagnie des Indes, après avoir examiné avec attention la qualité des feuilles de thé que leur présente un domestique, concluent le marché. L'acquisition est faite. La remise leur est effectuée. Les paniers de thé sont vidés sous la surveillance des acquéreurs, et les feuilles, s'élevant en monceau, remplissent tout un appartement.

23. — La feuille achetée est emportée dans de grandes caisses carrées ; des Chinois y entassent le thé, l'y foulent avec les pieds, puis on les cloue à coups de marteau.

24. — Le magasin de la factorerie française s'emplit de caisses qu'on ferme et qu'on cloue solidement en présence des acquéreurs.

25. — Un Chinois les étiquette au pinceau ; d'autres, avec un papier découpé à jour et une brosse, impriment l'estampille qui forme le certificat d'origine.

26. — Les négociants français, en se livrant définitivement de la marchandise, vérifient son poids avec de grandes balances. Leur comptable en prend note, assis à une table, tandis que les vendeurs assistent à cette dernière opération. Au fur et à mesure, des portefaix emportent les caisses aux navires ancrés dans le port, et qui de là descendront le Tygre pour regagner l'Océan.

Même format et reliure qu'à l'album précédent. —

H. 0^m 33. L. 0^m 28.

756. — ALBUM d'ornithologie chinoise contenant entre ses

feuillet quarante-quatre peintures à l'aquarelle sur papier. Les oiseaux y sont représentés perchés sur des arbres ou arbrisseaux chargés de fleurs et de fruits, volant pour s'y reposer ou se tenant près d'eux dans des attitudes pittoresques. La vivacité des couleurs ne laisse rien à désirer; peut-être ne pourrait-on en dire autant de l'exactitude du dessin; mais ce ne sont point des figures d'histoire naturelle que l'artiste chinois a voulu tracer; et la science insuffisante de l'écrivain n'a pas la prétention de pouvoir essayer toujours à les déterminer. Plusieurs mains ont enrichi cet album des produits de leur pinceau. Les unes sont évidemment chinoises, et le caprice des compositions le prouve assez; d'autres paraissent être européennes; plus froides et moins éclatantes, elles sont aussi plus près de la nature et se prêtent davantage à la classification et à la nomenclature.

L'ordre des *Oiseaux de proie* diurnes ou nocturnes manque entièrement dans cet album ornithologique.

L'ordre des *Passereaux* y figure au contraire en nombre. On voit dans un joli tableau l'un de ces petits oiseaux becquetant une grenade entr'ouverte. Le P. Laureati dit que ce fruit se trouve communément dans toutes les provinces de la Chine (*Lettres édif. des mss. étr.*, t. XVIII, p. 298). Le P. Martin-Martini raconte une légende touchante sur le grenadier de la Chine. « Dans la province de *Hou-quang* vivait il y a bien longtemps, dit-il, une fille de la ville de *Ha-nyang* qui avoit beaucoup de respect pour sa belle-mère; la devant traier, luy servit une poule qu'elle avoit bien apprestée; mais à peine en eut-elle mangé qu'elle tomba roide morte; la fille fut menée en justice. On l'accuse, on la condamne à la mort. Comme on l'allait exécuter, elle passa par hasard devant un grenadier; on dit que, prenant une de ses branches, elle luy parla de la sorte : Si j'ay empoisonné ma belle-mère, que la fleur de cette branche meure; mais si je suis innocente, qu'elle produise des fruits tout-à-l'heure! A peine avoit-elle achevé sa prière, que cette branche parut chargée de grenades. Les habitants, pour conserver la mémoire de ce miracle, firent bastir une tour des deniers publics, et on la nomma *xe-leu-hoa*, c'est-à-dire fleur de grenades. » (*Descr. géogr. de l'Emp. de la Chine*, p. 93.) — On y voit plusieurs espèces de *loxias* qui se font remarquer par leur gros bec caractéristique. L'un des plus connus est le *loxia oxyzivora* de la Chine, qui ne serait autre que l'*emberiza calfat* de l'île-de-

France, dont Linné, I, p. 350 et 387, et Buffon, in-4°, III, p. 463, et IV, p. 371, auraient fait à tort deux espèces différentes. C'est aussi l'oiseau appelé par d'autres *moineau de Java* ou de *Batavia*. Mauduyt, dans l'*Ornithologie de l'encycl. méthod.*, t. II, p. 293, le décrit sous le nom de *gros bec cendré de la Chine*, et il en donne une mauvaise gravure pl. 147, fig. 3; il y en a une meilleure dans Desmurs, t. III, pl. 36, n° 1, sous le nom de *padda de la Chine*. *Padda* est en langue chinoise le nom du riz contenu dans son épi, et on l'a appliqué à ce gros bec, qui se nourrit du riz qu'il égrène. — Un oiseau non moins répandu est le merle, connu dans l'Inde sous le nom de *minor* ou *mino*, dans les îles de Sumatra et de Java sous le nom de *maynoa*. C'est l'oiseau figuré par Mauduyt dans l'*Enc. méthod.*, II, p. 172, pl. 189, fig. 2, sous le nom de *maynate des Indes*, ainsi que par Vieillot, 30° liv., p. 144, pl. 95, et c'est aussi le même que celui figuré par Dumont de Sainte-Croix, *Diet. des sc. nat.*, pl. 30, n° 2, sous le nom de *mainate de Java*. Dans la nomenclature linnéenne, il a reçu le nom de *gracula religiosa*, parce qu'une femme musulmane de Java se refusa par scrupule religieux à en laisser peindre un qu'elle nourrissait en captivité. — Une autre espèce voisine est le *merle huppé de la Chine*, décrit par Buffon, III, p. 367, in-4°; Mauduyt, *Encycl. méthod.*, II, p. 206; l'abbé Grosier, *Descr. de la Chine*, IV, p. 172, et qui a reçu de Linné, I, p. 397, le nom de *gracula cristatella*. — A côté se trouve le *petit merle huppé de la Chine*, décrit par Buffon, III, p. 318, in-4°, et Mauduyt, *Encycl. méthod.*, II, p. 206. — On ne saurait s'empêcher de citer ici de charmants *alcyons* perchés au-dessus de nénuphars dont le vert feuillage et les fleurs d'un beau rouge n'ont pas moins d'éclat que les vives couleurs de l'oiseau léger dont le poids fait à peine fléchir les roseaux. Il y a bien longtemps qu'un vieil auteur, le P. Martin-Martini, décrivait, avec un enthousiasme naïf, les beaux lacs de la province de *Ktang-si* couverts de ces magnifiques plantes (*Descr. géogr. de la Chine*, p. 106 et 107). Les autres missionnaires n'ont pu en parler plus froidement. Il n'est rien de comparable, disent-ils, à l'effet que produit ce nénuphar sur les étangs et les grands bassins. Les jeunes poètes chinois aiment à chanter les promenades en bateau au clair de lune dans les étangs bordés de nénuphars en fleurs et illuminés par des essaims de lucioles et de mouches phosphorescentes. (*Mém. conc. l'hist., les sc., les arts des Chin.*, par les missionnaires de Pékin, t. III, p. 437; l'*Empire chinois*, par le P. Huc, t. II, p. 356 à 358.) Les Chinois donnent à cette plante aquatique, ornement de leurs eaux, le nom de *lien-hoa*, et à ses belles fleurs le nom de *hia-hoa*. C'est le *nymphaea nelumbo* de Linné. On voit quelquefois sur des vases de porcelaine de la famille rose la fête des nélumbos, célébrée avec pompe dans les gynécées chinoises, une servante gravissant les degrés d'un pavillon bâti sur l'étang couvert de fleurs et rapportant son odorante récolte à des femmes qui, dans l'intérieur, garnissent des cornets et les disposent sur les tables et les étagères; des dames, dans un intérieur, s'offrant des bouquets ou s'enivrant du parfum des

nélumbos placés dans les vases (Jacquemart, *Merv. de la cér.*, I, p. 99). Mais les bons missionnaires ne négligent pas pourtant la description botanique du *lien-hoa* pour le faire connaître aux savants d'Europe. Ils le font aussi remarquer au point de vue utilitaire; ses graines, qui s'appellent *tien-tse*, se mangent cuites à l'eau et au sucre, et elles font les délices des gourmets. Sa gigantesque racine, qui se nomme *ngou*, est d'une grande ressource pour les préparations culinaires; de quelque manière qu'on l'arrange, elle est très-saine et d'un goût excellent. Les feuilles sont d'un grand usage pour envelopper toute espèce d'objets.

Dans l'ordre des *Grimpeurs*, on remarque ici des *perroquets*; mais il est douteux qu'ils soient originaires de la Chine.

L'ordre des *Gallinacés* présente la brillante famille des *phasiantidées*. Un oiseau, qu'il ne faut pas confondre avec le paon, est l'*éperonnier*; c'est certainement lui qu'Henry Ruysch, d'Amsterdam, a représenté en 1718 dans son *Theatrum animalium*, tab. 23, sous le nom de *pavo japonensis major*, et que Linné, t. I, p. 279, a désigné sous le nom de *pavo bicalcaratus*. Son nom d'éperonnier lui est donné par Buffon, t. II, p. 368, in-4°, et c'est sous ce nom qu'il est figuré par Mauduyt, *Encycl. méth.*, *Ornith.*, t. I, p. 684, pl. 83, fig. 2. L'abbé Grosier, *Descr. gén. de la Chine*, t. IV, p. 146, l'indique sous le nom chinois de *tchiene-ki*; dans Buffon et dans le *Dict. class. d'hist. nat.*, t. IV, p. 24, on l'appelle *chin-tchien-ki*. Pour les ornithologistes modernes, c'est un *polyplectron*, Temm. ou *diplectron*, Vieill. — La dissemblance complète qui existe dans toute cette famille entre le mâle et la femelle a occasionné l'erreur de quelques naturalistes, qui ont fait deux espèces différentes de l'éperonnier mâle, *pavo bicalcaratus*, et de sa femelle dont ils ont fait un autre mâle sous le nom de *pavo thibetanus*, Linné, I, p. 731; Mauduyt, *Enc. méth.*, *Ornith.*, I, p. 589, pl. 83, fig. 3. Ce double emploi est signalé par Lesson dans son *Man. d'orn.*, II, p. 177, et il faut le rectifier; mais on pourra facilement excuser cette confusion en jetant les yeux sur les peintures de cet album, où sont successivement représentés le mâle et la femelle, qui diffèrent complètement. — Un des oiseaux aux plus riches couleurs est le *faisan doré*, décrit par le P. Charlevoix, t. I, ch. 23; par Buffon, t. II, p. 355, in-4°; par Mauduyt, t. II, p. 7, pl. 88, fig. 4; Dumont de Sainte-Croix, pl. 80, n° 2, etc. C'est le *phasianus pictus* de Linné, t. I, 743, ou *tricolor*, d'autres auteurs. Il s'en trouve ici deux riches dessins de mâles variés. L'artiste n'a pas figuré la femelle, dont le plumage terne ferait, comme pour l'éperonnier, croire à une espèce différente, si sa naturalisation parmi nous ne donnait pas tous les jours la preuve du contraire. — Un autre faisan presque aussi remarquable, c'est celui qui est décrit sous le nom de *faisan noir et blanc de la Chine*, par Buffon, t. II, p. 359, in-4°, et Mauduyt, t. II, p. 8, pl. 89, fig. 1; en chinois *pé-hien*; c'est le *phasianus nyctomorus* de Linné, t. I, p. 243, ou *bicolor* d'autres auteurs, vulgairement *faisan argenté*. L'artiste chinois n'a non plus représenté que le mâle; la femelle, comme dans les autres espèces, diffère du mâle par son extérieur gris et terne. Au près

de ce bel oiseau est une branche fleurie chargée d'un fruit singulier, le cédrat *Fo-cheou*, c'est-à-dire *Main-de-Fo*, dont le sommet se divise et se contourne comme des doigts crispés. Ce citron, peu connu en Europe, est, dit le P. d'Entrecolles, *Lettres cur. et édif.*, t. XXI, p. 54, fort estimé à la Chine par sa beauté et par son odeur, qui est très-douce et qui dure longtemps. On le confit tout entier avec le sucre et c'est une excellente confiture. On le trouve gravé dans le voyage de Cornelius Bruyn, publié à Amsterdam en 1718, t. II, p. 347, pl. n° 208, et dans l'*Hist. nat. des orangers*, de Risso, p. 192, pl. 95. C'est le *citrus limonum digitatum* de ce dernier. — Parmi les variétés sans nombre des coqs qui peuplent les basses-cours, et dont le type est le *phasianus gallus*, Lin. (Buffon, t. II, p. 63, in-4°, pl. 2; Mauduyt, *Encycl. méth.*, t. I, p. 608, pl. 86, 87), il faut remarquer celle que l'artiste chinois a ici représentée. De leur climat nature], quel qu'il soit, dit Buffon, *ibid.*, p. 112, ces oiseaux se sont répandus facilement dans le vieux continent depuis la Chine jusqu'au Cap-Vert. Mais ce n'est pas seulement pour la table que dans ces contrées de l'Orient on élève ces volatiles. Le coq est aussi fier, aussi courageux, aussi guerrier dans cette extrémité de l'Asie qu'il l'est en Europe, et les Chinois les ont dressés à combattre les uns contre les autres (l'abbé Grosier, *Desc. de la Chine*, t. III, p. 122). C'est au surplus bien ancien dans l'extrême Orient. Un voyageur musulman, Abou-sid-el-Hassan, dont on a eu déjà à citer le voyage aussi curieux qu'intéressant qu'il y fit l'an 559 de l'hégire (1173 de J.-C.), traduit de l'arabe par l'abbé Renaudot dans ses *Anciennes relations des Indes et de la Chine*, s'exprime ainsi, p. 105 : « Dans l'île de Serendib (*Ceylan*), le principal jeu des habitants est le combat des coqs, qui sont en ce pays là fort gros avec des ergots plus grands que les coqs ne les ont d'ordinaire, et outre cela les Indiens les arment en y attachant des pointes de fer en forme de petits *candjars*. Ils parient sur ces sortes de combats de l'or, de l'argent, des terres, des vergers et plusieurs autres choses qui sont gagnées par le maître du coq qui a l'avantage. » Buffon dit, p. 72, que les combats de coqs sont la folie des Chinois; mais si le vieil Abou-Hassan, sortant du tombeau, venait visiter l'Europe, n'y retrouverait-il pas quelque part cette folie avec tous ses symptômes, et n'y reconnaîtrait-il pas tous ses caractères qui, malgré le temps et l'espace, sont toujours exactement les mêmes? — Voici un autre oiseau, la *caille de la Chine*, en chinois *nyan-chu*, le *coturnix ferrugineus* de Linné, t. I, p. 761; décrit par Buffon, *ibid.*, t. II, p. 478; Mauduyt, *ibid.*, t. II, p. 49, pl. 96, fig. 3. Ces petites cailles, dit Buffon, ont cela de commun avec celles de nos climats, qu'elles se battent à outrance les unes contre les autres, surtout les mâles; il ajoute que les Chinois font à cette occasion des gageures considérables, chacun pariant pour son oiseau comme on fait en Angleterre pour les coqs. — On voit ensuite la *perdrix perlée de la Chine*, décrite par Buffon, *ibid.*, t. II, p. 446; Mauduyt, *ibid.*, t. II, p. 316. Son nom vulgaire est dans Valmont de Bomare, *Dict. d'hist. nat.*, t. X, p. 367 : les Chinois l'appellent *tche-cou*. C'est la *perdix perlata* de Linné, t. I, p. 758.

Dans l'ordre des *Échassiers*, on remarque un bel oiseau bleu; c'est celui que nous connaissons sous le nom vulgaire de *poule sultane*, et qui est décrit dans Buffon, *ibid.*, t. VIII, p. 194; Mauduyt, *ibid.*, t. II, p. 396; c'est le *fulica porphyrio* de Linné, t. I, p. 699. D'après le *Dict. class. d'hist. nat.*, t. IV, p. 24, son nom chinois est *chin-ka*. — Une autre espèce est la *poule sultane bruns de la Chine*, décrite par Buffon, *ibid.*, p. 304, et Mauduyt, *ibid.*, t. II, p. 397. C'est le *rallus phœnicurus* de Linné, t. I, p. 715. Il y en a ici deux bons dessins faits sous des aspects différents.

Le dernier ordre, celui des *Palmipèdes*, renferme un des plus beaux oiseaux de cette série, et qui a reçu des noms différents. Buffon, p. 276; Mauduyt, t. II, p. 429, pl. 40, fig. 1; Valmont de Bomare, II, 649, XII, 624; l'abbé Grosier, t. IV, p. 133, l'appellent *sarcelle de la Chine* ou *canard de Nankin*; Le Maout, qui l'a figuré, p. 403, le nomme *canard à éventail*; Jacquemart, dans ses *Merveilles*, I, p. 64, l'appelle *canard mandarin*. Son nom chinois est *yousen-ing*. Sans la nomenclature linéenne, on ne pourrait s'entendre : c'est l'*anas galericulata* de ce naturaliste, t. I, p. 539. Le P. Charlevoix, t. I, p. 311, décrit avec une emphase justifiée la beauté de son plumage. Il passe pour être tellement attaché à sa compagne qu'il meurt de chagrin si on l'en sépare; aussi le considère-t-on comme l'emblème de la fidélité conjugale et d'une heureuse union. La veille du mariage, la jeune épouse reçoit en présent de ses amies une paire de ces sarcelles ornée et parée de rubans. (*Dict. des sc. nat.*, VI, 396; Marryat, t. II, p. 44.) Le peintre chinois a ici représenté un couple de ces oiseaux heureux sur le bord d'un lac où fleurit le *nymphaea nelumbo*, et la vive couleur de la fleur et de l'oiseau se mêle et se confond.

Registre in-folio relié en parchemin. — H. 0^m 45.
L. 0^m 29.

757. — Grande CHASSE au tigre de l'empereur de la Chine.
Suite de scènes colorisées avec la même vivacité de tons qu'on remarque sur les œuvres des artistes chinois qu'on a déjà eu occasion de décrire, mais aussi avec la même absence de perspective.

On peut voir la description de ces grandes chasses dans le troisième voyage du P. Gerbillon en 1691; Duhalde, t. IV, p. 280; Grosier, t. IV, p. 253, 333; Pauthier, I, p. 55, pl. X et XI. C'est tout à la fois un divertissement pour le souverain et un exercice utile pour les soldats qui l'accompagnent comme pour une expédition militaire.

Rouleau de papier de 3^m 66 de long sur 0^m 44 de haut.

758. — PAYSAGE agreste dans une montagne neigeuse; fabrique au milieu de sapins; grand camaïeu à l'encre de Chine avec quelques rebauts.

Rouleau de papier pour store de 1^m 64 de hauteur sur 0^m 44 de large.

759. — ROCHERS d'où s'élève un arbre sur lequel est perché un faisan doré, *phasianus pictus*, Lin. (Voy. ci-dessus, n° 756, p. 55.)

Rouleau de papier pour store de 1^m 37 de hauteur sur 0^m 70 de large.

760. — 1. Rocher sur lequel est une paire de faisans dorés, d'une variété inconnue si elle n'est pas fantastique. Autour, des arbres en fleurs.

2. Paysage avec arbres en fleurs. Deux grues, variété de la grue cendrée, *ardea grus*, Lin., en chinois *yen*.

3. Une jeune femme jouant avec un perroquet blanc, *psittacus cacatoë*, enchainé sur un perchoir élégant.

4. Vue perspective d'un palais splendide placé entre deux pagodes à cinq étages et adossé au pied de hautes montagnes qui s'élèvent à l'horizon.

5. Paysage agreste dans les montagnes; fabrique au milieu des arbres.

Suite de cinq stores peints en couleur sur tissu de paille de riz. — H. 1^m 23 sur 0^m 57 de large.

761. — TABLEAU de genre peint sur glace. Dans un site champêtre, un jeune homme et sa femme sont assis sur un rocher au pied d'un arbre. La jeune femme joue du chalumeau, et le mari bat la mesure avec la main. Devant eux coule une rivière sur laquelle un couple de canards mandarins (v. ci-dessus, n° 756, p. 57) symbolise leur heureuse union. Dans le fond, un paysage montagneux.

On trouve dans les mémoires concernant l'histoire, les sciences et les

arts des Chinois, publiés par les missionnaires de Pékin, des remarques du P. Cibot sur les arts pratiques en Chine, où il indique les procédés techniques de l'art de peindre sur les glaces : « A Pékin, pour peindre sur les glaces, dit-il, on commence par dessiner son sujet pour enlever le tain qu'on ne veut pas laisser, puis on peint avec des couleurs à l'huile, en ébauchant son tableau par les derniers traits de la peinture ordinaire et avançant toujours à reculons. Cette manière n'avance pas assez la besogne pour des ouvriers. Ceux de Canton ont imaginé, les uns de peindre d'abord à l'huile sur du papier en le mouillant avec de l'esprit de vin chaud : tout cela ne demande que de l'adresse et de l'attention ; d'autres préparent leurs couleurs au vernis, font leur tableau, puis l'appliquent sur la glace après avoir découpé le papier fin ou le *kiuen* sur lequel il est et qu'ils ne manquent pas d'enterrer sous une forte couche de couleur. Il y en a qui peignent d'abord à la détrempe ordinaire, appliquent leur peinture sur la glace lorsqu'elle est toute humide de l'eau d'alun et de colle par où on finit, puis passent du vernis chaud fin par derrière pour la mieux coller à la glace, qu'ils n'étament qu'après. Nous n'avons que des oui-dire pour garants de tous ces procédés, mais ils ne nous étonnent pas. Dès que l'industrie chinoise voit des profits à espérer, les inventions se multiplient devant elle, » t. XI, p. 363. Voyez aussi l'abbé Grosier, *Peintures sur glaces*, t. VI, p. 396.

Glace de 0^m 99 de large sur 0^m 31 de haut. Cadre en bois sculpté et doré de l'époque de Louis XV, avec rinceaux et chantournés en relief.

762. — Scène d'intérieur du gynécée chinois. Deux jeunes femmes, assises dans leur chambre sur des coussins, s'amuse avec leur petit chien. Mais une fenêtre qui s'ouvre sur un corridor laisse voir la tête du mari, qui met ses lunettes pour surprendre ses femmes dans leur passe-temps.

Tableau exécuté en relief avec des pâtes de couleur appliquées sur un fond colorié ; les visages sont en cire. — H. 0^m 31 sur 0^m 23 de large. Cadre de bois noir.

763. — Autre scène d'intérieur. Une jeune femme, dans sa chambre, s'amuse à considérer un coq qui bat une poule. Une autre jeune femme, entr'ouvrant la porte de l'appartement, veut prendre part à ce spectacle.

Tableau exécuté de la même manière que le précédent et destiné à lui servir de pendant. Mêmes dimensions.

764. — Une jeune femme debout, tenant un panier à la main; derrière elle un cerf sur lequel elle s'appuie.

Tableau exécuté en relief sur bois avec des pâtes de couleur. — H. 0^m 34 sur 0^m 25 de large. Cadre de bois.

- 765, 766. — Un pêcheur avec sa ligne. — Une jeune pêcheuse un poisson à la main.

Deux tableaux se faisant pendant, exécutés avec de l'étoffe et du cartonnage de couleur appliqués sur fond blanc. — H. 0^m 26 sur 0^m 18. Encadrement sous verre, bordure en bois.

b. SCULPTURES.

767. — Statuette de la déesse KOUAN-YN; c'est une gracieuse femme, voilée, assise, les yeux baissés, et tenant le *souchou* ou chapelet. Elle est accroupie sur un lotus sacré qui lui sert de siège.

C'est une des divinités du bouddhisme indien qui s'établit dans la Chine à une époque fort reculée. Le Bouddha reçut en chinois le nom de *Fo-tho*, et son culte est connu sous le nom de religion de *Fo*. Les bouddhistes admettant les représentations matérielles de Dieu, leurs sectateurs se sont laissé glisser sur la pente de l'idolâtrie, et le culte que les femmes chinoises rendent à Khouan-yn n'en est pas entièrement exempt. Dans la réalité, Khouan-yn n'est autre que le principe passif de la trimourti indienne, c'est la nature féconde tenant à la main la chaîne des êtres créés, mais pour la population elle représente des idées plus matérielles. On en voit des statues colossales à l'entrée des couvents de Bonzes, et les femmes en font l'objet d'une vénération particulière, croyant qu'elle préside à la fécondité, qu'elle fait cesser la stérilité, et qu'elle protège spécialement leur sexe, surtout à l'heure de la grossesse et de l'enfantement. Le 1^{er} janvier, 16^e jour de la 11^e lune, on célèbre sa fête solennelle; le 1^{er} avril, 19^e jour de la 2^e lune, c'est la fête de sa nativité; le 27 juillet, 19^e jour de la 6^e lune, c'est la fête de son assumption (le P. Martin-Martini, *Descr. géogr. de l'emp. de la Chine*, p. 43; le P. Duhalde, t. II, p. 300; le P. d'Entrecolles, *Lettres édif.*, t. XVII, p. 280; le P. Huc, t. II, p. 216 et 236; William Milne, *La vie réelle*

en Chine, traduite par Tasset, p. 113, 117 et 361; *Mag. Pitt.*, 1937, p. 192; Bazin, *La Chine moderne*, p. 649; Jacquemart, *Les merv. de la céram.*, I, 70.)

Stéatite blanche. — Cat. du président de Robien, p. 80.
H., lotus compris, 0^m 14.

768. — Statuette de Pou-TAÏ, le dieu du contentement, accroupi, les jambes croisées.

C'est un des génies du panthéon bouddhique. Il est ainsi décrit par M. Jacquemart, *Merv. de la cér.*, I, p. 67 : Le dieu du contentement est d'apparence joviale, donnant l'idée des jouissances physiques et matérielles. C'est un être obèse, les yeux clos, la bouche ouverte par un rictus sensuel, assis dans un débraillé qui semblerait annoncer l'ébriété. C'est celui que nos pères appelaient *Poussah*, masse engraisée par la bonne chère et l'insouciance.

Stéatite blanche. — Cat. du président de Robien, p. 80.
H. 0^m 10.

769, 770. — Une paire de SOPHAS en marbre blanc montés en bois d'ébénisterie et destinés à y placer les deux statuettes précédentes lorsqu'on leur offrait hommage.

Cat. du président de Robien, p. 80. — H. 0^m 14.
L. 0^m 18.

771. — Statuette de CHEOU-LAO, dieu de la longévité, autre génie du panthéon bouddhique.

Le vieillard tient dans sa main le fruit de l'arbre fabuleux, le *fan-tao*, qui fleurit tous les 3,000 ans et ne fournit ses pêches que 3,000 ans après. (Jacquemart, *Merv. de la cér.*, I, p. 66.) La pêche de longévité est aussi une légende japonaise. (*Mém. et anecd. sur la dyn. des Djo-gouns*, publiés par Abel Rémusat, p. 247.)

Stéatite colorée. — H. 0^m 21.

772. — Autre statuette de CHEOU-LAO, dieu de la longévité, tenant à la main une branche de *fan-tao* chargée de pêches.

Stéatite. — H. 0^m 20.

773, 774. — Une paire de statuettes dont les mains et les jambes sont fragmentées.

Stéatite. — H. 0^m 14.

775. — Le GÉNIE du silence mettant le doigt sur sa bouche, accroupi, dans l'attitude de la méditation.

Stéatite rose. — H. 0^m 10.

776. — **POUSSAH** accroupi, s'apprêtant à savourer une tasse de boisson enivrante.

Stéatite rose. — H. 0^m 09.

777. — Autre **POUSSAH** accroupi.

Stéatite rose. — H. 0^m 08.

778. — Statuette d'un petit GÉNIE debout tenant un fruit.

Stéatite translucide colorée en vert. — H. 0^m 08.

779. — Petit **CERF** blanc aux cornes rouges, emblème de la longévité.

Stéatite blanche. — H. 0^m 04.

La véritable stéatite est un silicate magnésien, et on a confondu sous ce nom la pierre de lard ou lardite, la pierre ollaire, la pagodite et la smertite, qui sont des silicates alumineux. Pour s'exprimer avec exactitude, il ne faudrait pas donner le premier nom à la matière dont sont sculptées les petites figures qu'on appelle vulgairement magots, et qui nous viennent de la Chine; on ne s'est exprimé ainsi que pour se conformer à l'usage. C'est ce qu'ont déjà fait observer Millin, *Dict. des Beaux-Arts*, t. III, p. 597, et Dubois, *Descr. des objets d'art du cab. Demin*, p. 242. La distinction des différentes espèces peut souffrir difficulté, mais leur caractère commun est d'offrir une substance compacte, grasse au toucher, quelquefois savonneuse, et se sculptant avec avantage à cause de la finesse et de la douceur de son grain.

780. — Une jeune femme tenant un éventail. — Six groupes, sujets licencieux. — Un sofa garni en soie. — Le tout enfermé dans une boîte à couvercle.

Les sujets obscènes que les Chinois représentent souvent, et dont ils sont si friands, s'appellent *pi-hi* ou jeux secrets, et *teh'un-hoa* ou peintures du printemps. (Demin, *Man. de l'amateur*, 2^e édit., p. 133.)

Stéatite rose. — Coll. du président de Robien.

781. — Petite statue de LAO-TSEU, philosophe chinois divinisé.

Si l'on s'en rapporte à des légendes fabuleuses fabriquées après coup, des circonstances miraculeuses accompagnèrent la naissance de cet homme célèbre. Sa mère, après l'avoir porté 81 ans dans son sein, lui donna le jour l'an 604 avant notre ère. S'étant reposée sous un prunier, elle mit au monde un fils dont les cheveux et les sourcils avaient blanchi pendant sa longue gestation. De ce qu'il avait les lobes des oreilles fort allongés, elle l'appela *Lî-culh*, prunier-oreille; mais le peuple, frappé des cheveux blancs que ce philosophe avait en naissant, l'appela *Lao-tseu*, vieillard-enfant. Sa doctrine philosophique est une métaphysique fort abstraite qui consiste dans la contemplation du *Chang-ti*, souverain suprême, qui n'est autre que le *Tao* ou raison suprême universelle. L'exposé de ses principes est consigné dans son ouvrage intitulé *Tao-te-king*, le livre de la raison suprême et de la vertu, dont on peut voir une bonne analyse dans *La Chine*, de M. Pauthier, t. I, p. 110. Ses nombreux sectateurs connus sous le nom de *Tao-tsé*, après avoir dans la suite du temps fait passer sa doctrine à l'état de religion, ont fait de leur maître une espèce de divinité antérieure au monde créé, qui n'avait pas eu de naissance proprement dite, mais une incarnation corporelle pour en accomplir les destinées. La magie, l'astrologie et la recherche du breuvage de l'immortalité vinrent se joindre à ces aberrations. Tantôt il est représenté à l'état de *Chang-ti* ou dieu suprême, parfois, comme dans ce cas, il est figuré sous la forme de *Cheou-lao*, dieu de la longévité. Il est facile de le reconnaître ici : sa tête vénérable, monstrueusement élevée à la partie supérieure, apparaît douce et souriante avec ses sourcils et ses cheveux blancs contrastant avec ses moustaches et sa barbe brunes; ses oreilles ont les lobes très-allongés. Il tient de la main droite, pour sceptre, un bâton de prunier, de la gauche un écran, attribut des êtres divinisés. A ses pieds, le cerf-axis, qui exprime la longévité, ainsi que la grue, qui prolonge son existence jusqu'à des limites extrêmes, et prodigue, comme la cigogne, les soins les plus touchants à ses vieux parents. Cette représentation avait déjà, au XVII^e siècle, fixé l'attention des premiers voyageurs, et on la trouve naïvement décrite dans *L'Ambassade de la C^{ie} des prov. unies vers l'empire de la Chine*, 2^e part., p. 59, et dans la *Descr. géogr. de l'emp. de la Chine*, par le P. Martin-Martini, p. 164. Voyez aussi M. Jacquemart, I, p. 63 à 66. Il n'y a pas de doute que cette statue n'ait dû servir dans un sanctuaire domestique à recevoir des hommages respectueux; on brûlait en son honneur de l'encens et du papier doré.

Statuette d'étain exécutée au repoussé, creuse et colorée, avec barbe et moustaches brunes ajoutées au naturel.

— H. 0^m 36.

782. — Petite statue de KOUNG-TSÉ ou KOUNG-FOU-TSÉ, dont on a fait en latin *Confucius*, célèbre philosophe chinois.

Ce grand homme, que ses écrits ont rendu illustre tout aussi bien en Europe qu'en Asie, naquit l'an 551 avant notre ère, 54 ans après *Lao-tseu*. Si ce dernier s'était enfoncé dans les spéculations abstruses de la métaphysique, le premier envisagea au contraire la philosophie à un point de vue tout à fait pratique, et tourna toutes ses facultés vers l'étude de la morale. Il y travailla avec ardeur et eut le bonheur de voir de son vivant ses efforts couronnés de succès. Sa vie a été écrite par le P. Amiot, et forme le t. XII des *Mém. conc. l'hist., les sc. et les arts des Chinois*. On la trouve aussi, p. 120, dans *La Chine*, de M. Pauthier, à qui on doit une traduction de ses ouvrages philosophiques. Il mourut à l'âge de 73 ans. Sa doctrine forme une espèce de culte qui est la religion de l'Etat, des classes les plus élevées et des lettrés. Elle reconnaît un être supérieur et l'immortalité de l'âme, mais n'admet point de prêtres, l'empereur seul remplissant les devoirs religieux au nom de tout le peuple. Elle a pour base la vertu, les bonnes mœurs, la piété filiale, la vénération pour la vieillesse, et le respect dû aux morts se manifestant par des sacrifices aux ancêtres. Les Chinois font aussi des cérémonies respectueuses devant sa représentation. Il est debout, dans une attitude tranquille; on le reconnaît au simple bonnet du lettré; devant lui sont également à ses pieds le cerf-axis et la grue.

Statuette d'étain exécutée comme la précédente et destinée à lui servir de pendant, creuse, coloriée, avec barbe et moustaches noires ajoutées au naturel. — H. 0^m 36.

783. — NICHE en racine de bambou et destinée à loger une petite figure chinoise.

H. 0^m 23.

784. — Un jeune homme se jouant avec un crapaud à trois pattes et tenant dans la main gauche une branche du *fan-tao* ou pêcher de longévité.

785. — Un vieillard barbu et debout.

786. — Autre tenant dans la droite une corbeille, dans la gauche une branche du pêcher de longévité.

787. — Autre tenant aussi dans la gauche une branche du pêcher de longévité; de son côté sort un jeune enfant.

788. — Autre tenant par la main gauche un jeune enfant près de lui.

789. — Autre tenant dans la main gauche un bâton pour sceptre.

790. — Autre vieillard barbu accroupi.

Ces magots sont exécutés en tirant parti des formes bizarres d'une racine contournée, à laquelle on a donné le nom de *Mandragore*, et qui paraît analogue à celle du figuier des banians, *figus indica*.

H. moyenne 0^m 22.

791. — Un jeune homme debout, vêtu d'une robe longue.

792. — Autre un genou en terre et tendant les bras en avant.

Ces deux petites figures sont exécutées en cartonnage peint. Elles sont creuses. La tête est mobile. — H. 0^m 21.

C. CÉRAMIQUE.

Terres cuites.

793. — Un MANDARIN chinois debout, revêtu de son costume peint et colorié avec broderies dorées. La tête est mobile.
H. 0^m 39.

794. — Un CHINOIS ventru debout, les vêtements débraillés.
La tête est mobile.
H. 0^m 37.

795. — Un CHINOIS et sa femme debout vis-à-vis l'un de l'autre, leurs vêtements peints en couleur. Les têtes et les mains sont mobiles.
H. 0^m 37.

796. — Autre GROUPE semblable.
H. 0^m 36.

La plupart des figures chinoises si finement et si richement peintes,
VI.

qui représentent de hauts personnages, ont pour base de ces couleurs une argile non cuite, blanchâtre, semblable à l'argile des faïences fines d'Angleterre, et infusible comme elle. (Brongniart, *Tr. des arts céram.*, t. I, p. 310.)

Malheureusement ces peintures détériorées ont dû être refaites en Bretagne, et cette restauration leur a fait en grande partie perdre leur caractère.

797, 798. — CHINOIS debout, vêtements coloriés, tête et mains mobiles.

H. 0^m 19.

799. — CONSTRUCTION avec pagodes, rochers et personnages. Argile rouge avec peintures. — H. 0^m 37.

Poterie.

800. — *POU-TAI*, le dieu du contentement, qu'on appelait autrefois *Poussah*, ventru et débraillé, tête nue et rasée, le corps accroupi, les jambes croisées, tenant dans la main gauche le *sou-chou* ou chapelet. Derrière, une marque dans un cachet carré.

Terre vernissée couleur de bronze. — H. 0^m 09.

801. — Une paire de *POUSSAH* ventrus et débraillés, le corps accroupi, les jambes croisées, la main droite sur la tête de *Long* le dragon du ciel, tenant un écran dans la main gauche. Derrière, une marque dans un cachet ovale.

Terre vernissée couleur de bronze. — H. 0^m 12.

802. — *FEMME* assise, tenant dans la main gauche une branche. A ses pieds, à gauche, un oiseau; à droite, un petit vase allongé. Derrière, une marque dans un cachet ovale. — Trois exemplaires.

Terre vernissée couleur de bronze. — H. 0^m 14.

803. — *CASSOLETTE*, vase destiné à contenir et brûler des parfums, de forme carrée, porté sur quatre pieds, avec un

couvercle percé de trous pour laisser passer la fumée odoriférante et surmonté d'un animal chimérique. Sous le vase, une marque dans un cachet ovale.

Parmi les amusements dont les Chinois sont curieux, ils estiment surtout les cassolettes et les vases où l'on fait brûler des odeurs et des parfums. Un cabinet ne serait pas orné si ce meuble y manquait, ou s'il n'était pas d'un goût propre à attirer l'attention de ceux qui viennent rendre visite. Ils font ces meubles d'une figure bizarre et ils s'étudient principalement à leur donner un air antique. (Lettre du P. d'Entrecolles au P. Duhalde dans les *Lettres édificées des miss. étrangères*, t. XXII, p. 103.)

Terre vernissée couleur de bronze. — H. 0^m 25.

804. — FOURNEAU cylindrique avec des marques et une inscription.

Terre très-fine de couleur blanchâtre. — H. 0^m 17.

805. — THÉIÈRE cylindrique; anses du vase et de son couvercle figurant deux branches entrelacées.

Terre brune de couleur chocolat. Décrite et dessinée dans l'ouvrage du président de Robien. — H. 0^m 10.

806. — THÉIÈRE cylindrique à côtes cannelées ornées de feuillages à jour.

Parmi les poteries connues à la Chine, il en est une qui y est particulièrement estimée, c'est la matière fine, dure, serrée, habituellement d'un brun rouge, que nous nommons *boccaro*, d'un mot emprunté à la langue portugaise. Il y a un choix à faire dans les boccaros, et tous, à mérite artistique égal, ne sont pas recherchés au même point. (Jacquemart, *Mémoires de la céramique*, I, 116.)

Terre de boccaro de couleur brun rouge. Décrite et dessinée dans l'ouvrage du président de Robien. — H. 0^m 10.

Terre émaillée.

807. — GRENOUILLE ou CRAPAUD à quatre pattes, fond brun clair, pâte creuse, mince, de fabrication très-légère.

Long. 0^m 18.

808, 809. — KHI-LIN, espèce de dragon monstrueux accroupi sur un piédestal carré.

L'animal symbolique dont on voit ici la figuration sacrée exprime le bon augure. Son corps est couvert d'écailles, sa tête est rameuse, semblable à celle du dragon, ses quatre pieds sont terminés par des sabots. Malgré son aspect terrible, il est doux et bienveillant. Il est accolé d'un petit tube dans lequel se fiche le *hiang*, bâton odorant de poussière de bois de santal (*santalum album*), brûlant comme de l'encens et destiné à parfumer les intérieurs ou la salle des ancêtres. (Jacquemart, *Merv. de la cer.*, I, p. 61 et 117.)

Terre émaillée, jaunâtre, avec des rehauts de couleur crue. — H. base comprise 0^m 34.

810, 811. — CHIEN DE FO, autre animal monstrueux et non moins fantastique, accroupi sur une base carrée.

Il ne faut pas le confondre avec l'être fabuleux qui précède; ses pieds armés de griffes, sa tête grimaçante à dents aiguës, sa crinière, doivent le faire reconnaître pour un lion modifié par la fantaisie orientale. Le chien de Fo est le défenseur habituel du seuil des temples et de l'autel bouddhique. C'est la *Chimère* de l'ancienne curiosité. (Jacquemart, *ibid.*, I, p. 62.) Il a le pied droit appuyé sur un globe; il porte un collier au cou; il est aussi accolé du petit tube destiné à ficher le *hiang*.

Terre émaillée, blanchâtre, approchant de la porcelaine, avec des rehauts de couleur crue. — H. base comprise 0^m 33.

812. — CHIEN DE FO accroupi sur une base carrée; derrière lui le petit tube destiné à ficher le *hiang*.

Grès émaillé de jaune, de vert et de brun. — H. base comprise 0^m 21.

813, 814. — CHEVAL SACRÉ couché sur une base ovale.

La légende chinoise rapporte que *Fou-hi*, le premier empereur de la Chine, reçut la révélation des *Koua* ou symboles par un cheval merveilleux sortant du fond d'un lac et qui portait, gravés sur son dos, les caractères qui devaient les exprimer. (Pauthier, *La Chine*, I, 24; Jacquemart, *Merv. de la cer.*, I, 62.)

Grès émaillé de vert, de blanc et de brun. — H. 0^m 12.

815. — Le dieu Fo ou *Bouddha* accroupi, les jambes croisées, un collier au cou et des bracelets aux poignets. Ses mains entrelacées sont gravement posées sur ses genoux. Son attitude est celle du repos et de la méditation. Il représente l'idée de la quiétude inaltérable et éternelle à laquelle il est parvenu. Sous la statue et sous la base mobile qui la soutient est une marque dans un cachet carré.

Terre émaillée de vert. — H. base comprise 0^m 28.

816. — FEMME debout, tête nue, vêtue d'une robe longue, tenant un rouleau dans la main droite. A ses pieds l'oiseau *fong-hoang*.

Le *fong-hoang* est une espèce de griffon, oiseau singulier et immortel qui demeure au plus haut des airs et ne se rapproche des hommes que pour leur annoncer les événements heureux et les règnes prospères. Sa tête ornée de caroncles, son col entouré de plumes soyeuses, sa queue tenant de celle de l'argus et du paon, le font facilement reconnaître. Dans la haute antiquité le *fong-hoang* était le symbole des souverains de la Chine; le dragon à cinq griffes lui ayant été substitué, il est devenu l'insigne des impératrices. (Jacquemart, *Merv. de la cér.*, I, p. 63.)

Terre émaillée, d'un blanc jaunâtre, avec des rehauts de couleur crue. — H. 0^m 44.

Porcelaine.

817. — FEMME debout, tête nue, vêtue d'une robe longue, tenant une fleur de nénuphar dans la main droite.

Porcelaine blanche avec des rehauts de couleur crue. — H. 0^m 45.

818. — FEMME debout, tête couverte, robe longue, mains mobiles, les pieds posés sur une fleur de nénuphar.

Porcelaine blanche avec des rehauts de couleur crue. — H. 0^m 49.

819. — FEMME assise sur un trône, la tête couverte, les yeux

baissés, vêtue d'une longue robe et dans une attitude modeste, tenant un jeune enfant sur ses genoux; à ses pieds des fleurs de nénuphar; à droite, à gauche, un jeune enfant debout.

Porcelaine blanche, dite blanc de Chine. — H. 0^m 24.

C'est la déesse *Kouan-yn* qu'il faut voir dans les représentations féminines qui précèdent. On a déjà parlé de cette divinité sous le n^o 767. Suivant le P. d'Entrecolles, *Lettres édif.*, t. XVII, p. 280, ces statues de Kouan-yn sortent des manufactures de porcelaine de *King-tschin*, où l'on en fabrique beaucoup. On a quelquefois, par erreur, pris ces statues pour l'ouvrage des chrétiens des missions catholiques, qui auraient ainsi voulu représenter la Vierge Marie tenant l'enfant Jésus dans ses bras (*Bull. de la Soc. Arch. du dép. d'Ille-et-Vilaine*, 1858, p. 163); mais cette image est bouddhique et non pas chrétienne.

Le *blanc de Chine* n'est pas une porcelaine sans décor; c'est une composition toute particulière, plus translucide que la porcelaine ordinaire, à couverte plus vitreuse et plus tendre. (Jacquemart, *Mémoires de la céramique*, t. 1, p. 74.)

820, 821. — Une paire de PLATS ovales, creux, à bords cannelés, peints tant en dedans qu'en dehors de décors polychromes représentant des fleurs et des oiseaux.

Ces deux pièces remarquables brillent de l'éclat d'un beau vert de cuivre dont le ton domine les autres couleurs. Le vert a été adopté comme livrée par la dynastie des *Ming*, qui régna en Chine de 1368 à 1644, époque où elle fut renversée par les Tartares mandchoux; aussi donne-t-on aux pièces de cette nuance le nom de *famille verte*. Les couleurs employées sont, en dehors du vert de cuivre, le rouge de fer pur, un peu de violet manganèse, du bleu, du noir en traits déliés et l'or brillant et solide. Tout cela se détache sur un fond blanc uni et forme un ensemble agréable. (Jacquemart, *Mémoires de la céramique*, t. 1, p. 90.)

Long. 0^m 36. Larg. 0^m 27:

822. — Grand PLAT rond, creux, peint en dedans d'un décor représentant, sur fond blanc, des fleurs et des oiseaux aquatiques. Le ton dominant est rouge de fer. La pièce n'est remarquable que par sa dimension; l'exécution de la peinture est ordinaire.

Diam. 0^m 42.

823. — PETIT VASE A PARFUMS pour la toilette, couvercle plat, décor vert et rouge de feuillages et de fleurs sur fond blanc, travail riche, le dedans doré.

Diam. 0^m 065.

824, 825, 826. — Jeu de trois petites TASSES entrant l'une dans l'autre, décor de feuillages et de fleurs, des faisans sur des rochers; couleurs : noir, rouge et or sur fond blanc; travail soigné.

Diam. 0^m 060, 0^m 050, 0^m 045.

827. — BOUTEILLE, décor bleu sur fond blanc, avec des rehauts de couleur crue qui ont disparu; travail commun.

H. 0^m 021.

828, 829. — Une paire de POTICHES, décor doré sur fond blanc. (Les couvercles manquent.)

La forme des ornements, qui consistent en guirlandes soutenues par des chantournés, en corbeilles avec des lambrequins, et en cornes d'abondance entrelacées en sautoir, indique suffisamment des dessins français du commencement du XVIII^e siècle. Il s'agit ici de vases exécutés en Chine sur des modèles fournis par la Compagnie des Indes, pièces qu'on désigne ordinairement sous le nom de *porcelaine de la Compagnie* ou de *porcelaine de commande*.

H. 0^m 36.

d. LAQUES ET VERNIS.

330. — *Vernis de Chine prêt à employer*. Telle est l'étiquette écrite sur un gros tronçon de bambou contenant du vernis à l'état solide.

Une lettre écrite de *Fo-kien* par le R. P. Laureati au baron Zea (*Lettres cur. et édif.*, t. XVIII, p. 296), contient, p. 310, des indications sur cette précieuse gomme-résine. Les ouvrages de vernis que nous estimons tant en Europe, dit ce missionnaire, sont ici très-communs et à un prix fort modique. Le vernis est un bitume ou une gomme qu'on tire de l'écorce d'un arbre qui ne croît qu'à la Chine et au Japon. Les Hollandais ont en vain tenté de transporter cette gomme en Europe; elle perd sa force au bout de six mois. Toutes les tables et les meubles des Chinois sont enduits de ce vernis, qui est à l'épreuve de l'eau la plus chaude.

Le P. Duhalde, t. I, p. 17, et II, p. 173; l'abbé Grosier, t. II, p. 323, disent que les Chinois l'appellent *tsi*, et que c'est une gomme qui découle de certains arbres des provinces de *Kiang-si*, de *Ss-tchuen* et de *Kang-tcheou-fou*, qui se nomment *tsi-chou*, ce qui signifie *arbre à vernis*; c'est l'augier (*augia sinensis*). Le P. d'Incarville, dans un excellent mémoire composé sur le lieu même et inséré dans le t. III des *Mémoires présentés à l'Académie*, a fourni de bons renseignements. Consultez sur la laque et ses procédés d'extraction, de préparation et d'application, le P. Duhalde, dans l'abbé Grosier, t. VI, p. 443; Valmont de Bomare, *Dict. d'hist. nat.*, v^o *Arbre à vernis* et v^o *Laque*; Millin, *Dict. des Beaux-Arts*, v^o *Laque*, t. II, p. 473. Voyez au surplus, pour la technique du laquage, le *Mag. Pitt.*, t. XX, 1852, p. 402.

831. — COFFRE long, en bois, vernis en rouge avec une laque d'espèce commune.

Long. 0^m 43. H. 0^m 9.

832. — CORBEILLE ronde de bois laqué en rouge. Dans le fond sont dessinés en noir une carpe et un carpeau se jouant dans les herbes aquatiques.

Diam. 0^m 36.

c. ARMES.

833. — CORNE en bois vernis noir et rouge pour mettre la poudre dont on se sert pour charger le fusil.

Elle est décrite et figurée dans les *Mém. des miss. de Pékin conc. l'hist., les sc. et les arts des Chinois*, t. VII, p. 368, pl. 30, fig. 7.

Long. 0^m 30.

834. — BOULIER rond, convexe extérieurement, en bois recouvert de cuir sur lequel sont peints des deux côtés des ornements dorés.

Au premier abord, cette arme défensive chinoise n'attirerait pas l'attention d'une manière particulière, si, en examinant le dessin figuré dans le champ autour de l'ombilic, on n'y apercevait une allégorie tirée de la mythologie grecque. C'est le phénix se consumant sur son bûcher allumé par les rayons du soleil. Devant l'oiseau symbolique est placée la sphère armillaire de Ptolémée. Autour du sujet est une légende consistant en une devise écrite en capitales romaines dont les lettres confuses ne présentent aucun sens. Le bouclier est muni en-dessous d'attaches ou

guigues en cuir chamoisé et fixées par des clous de cuivre jaune rivés en dessus au moyen d'une tête en coquille.

Est-ce une pièce fabriquée en Chine sur la commande des marchands de la Compagnie et destinée à l'usage européen? A l'époque du règne de Louis XIV, l'allégorie du phénix était fort à la mode. Pour le mariage du roi, en 1660, on frappa un jeton sur lequel était gravé le phénix sur son bûcher, regardant le soleil, avec la devise espagnole : *Sin par el que arde, sin par lo que quema*. (Le P. Menestrier, *Hist. du roy Louis-le-Grand par les méd.*, p. 83, pl. de la p. 38^e.) Pour l'entrée de la reine dans Paris, on frappa aussi un jeton représentant le phénix sur son bûcher, avec la devise latine : *Ut sit post fata superstes*, ou sa traduction française : *Pour survenue à soy-mesme en laissant son semblable*. (Le P. Menestrier, *ibid.*, pl. de la p. 38^e.) Aux fêtes de Versailles, données en 1664 en l'honneur de la reine, Molière composa le livret d'un ballet intitulé : *Les plaisirs de l'île enchantée*, où figuraient les personnages de l'Arioste, et dans la première journée parait le marquis de la Vallière, représentant Zerbin, ayant pour devise un phénix sur un bûcher allumé par le soleil, avec ces mots : *Hoc juvat uri*. Doit-on penser que ce soit pour un divertissement de cette nature qu'on aurait eu l'idée de commander en Chine quelques accessoires dont la provenance lointaine devait assurer le succès?

Mais il arrivait aussi que les Chinois se mettaient à imiter pour leur propre fantaisie des objets de l'Occident. Le P. d'Entrecolles, déjà souvent cité, dit dans une de ses lettres curieuses : « Les mandarins, qui savent quel est le génie des Européens en fait d'invention, m'ont quelquefois prié de faire venir d'Europe des dessins nouveaux et curieux, afin de présenter à l'Empereur quelque chose de singulier. D'un autre côté, les chrétiens me pressaient fort de ne point fournir de semblables modèles, car les mandarins ne sont pas tout à fait si faciles à se rendre que nos marchands lorsque les ouvriers leur disent qu'un ouvrage est impraticable, et il y a souvent bien des bastonnades données avant que le mandarin abandonne un dessin dont il se promettait de grands avantages. » Est-ce à une semblable imitation que la peinture mythologique de ce bouclier doit son origine?

Dans tous les cas, si les ouvriers chinois n'ont pu que copier tout de travers la devise européenne, on ne doit pas trop s'en étonner, et il faut bien supposer que des ouvriers français n'auraient pas réussi davantage à écrire lisiblement une phrase en caractères chinois.

835, 836, 837. — Plusieurs ARCS chinois.

838 à 841. — FLÈCHES diverses.

842, 843. — Deux CARQUOIS en velours brodé pour mettre l'arc.

844, 845. — Deux CARQUOIS ou poches de cuir pour mettre l'arc.

846. — CARQUOIS en cuir pour mettre des flèches.

847. — ANNEAU de ponce, en ivoire, pour tirer l'arc.

Pour bien saisir ce système d'armement, il faut se reporter aux *Mém. conc. l'hist., les sc. et les arts des Chinois*, par les Pères missionnaires, t. VII, p. 385 à 387, pl. 33, n° 25. On y voit gravés l'arc et le carquois garni de ses flèches, suspendus à une ceinture de cuir qu'on met en forme d'écharpe. Les différentes figures représentent l'arc dans son étui, la ceinture de cuir, l'anneau de cuivre au bout de la ceinture, à l'autre bout une agrafe ou crochet de cuivre qu'on passe dans l'anneau pour arrêter la ceinture, la poche de cuir qui sert d'étui à l'arc, les anneaux de cuivre auxquels on attache l'étui de l'arc et le carquois, les flèches, le carquois fait de cuir et divisé en plusieurs étages ou rangs dans lesquels on met des flèches de différentes grandeurs : le 1^{er} rang contient trois flèches des plus grandes qu'on puisse lancer, le 2^e rang est divisé en trois compartiments contenant chacun quatre flèches de moindre grandeur que les premières, le 3^e rang est divisé en trois compartiments contenant chacun une flèche de moindre grandeur que celles du 2^e rang.

Quelques-unes de ces flèches ont une armature singulière sur laquelle il faut attirer l'attention, et l'on en trouve la description dans le même Mémoire. « Elles ont, dit un de ces Mémoires, au lieu de fer, un bâton de bois creux et percé de plusieurs trous. Les Chinois se servent de cette espèce de flèche lorsqu'ils font l'exercice. Ils s'en servent aussi à la guerre pour donner des avis à ceux des ennemis qu'on voudrait attirer à son parti ou qu'on aurait déjà débauchés ; alors ils mettent un billet dans la cavité du bouton, et on lance la flèche du côté de ceux entre les mains desquels on veut qu'elle tombe ; on les lance aussi dans un temps de siège du haut des murs de la ville assiégée dans le camp des assiégeants, ou du camp des assiégeants jusque dans la ville. Ceux qui ont des intelligences secrètes avec les ennemis ou ceux qui, n'en ayant pas encore, voudraient s'en former, soit pour se venger de quelque affront reçu, soit dans l'espérance d'avancer leur fortune, ramassent ces sortes de flèches, les emportent sans conséquence et s'instruisent à loisir de ce qu'ils peuvent faire pour parvenir à leurs fins. Cet artifice, quoique connu de tout le monde, ne laisse pas d'avoir du succès ; du moins c'est ainsi qu'on me l'a dit, je ne garantis pas le fait. »

Sur la même pl. 33, n° 26, est représentée la main droite pour tirer l'arc : le pouce et l'index agissent seuls. Le pouce est armé d'un anneau de corne de cerf ou de quelque pierre précieuse. Cette main est appelée par les Chinois *main de la flèche*. La main gauche, n° 27, est la *main de l'arc* : le pouce et l'index dirigent l'arc.

f. INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

848. — KING ou pierre sonore bleuâtre, en forme de poisson

aplati, et sur laquelle on frappe avec un maillet de bois pour la faire résonner comme une cloche.

Les pierres sonores sont depuis les siècles les plus reculés un des instruments de musique les plus estimés en Chine. Les auteurs les plus anciens et les plus précieux monuments de cet Empire en parlent. Cette pierre n'était pas inconnue des Romains; car Pline, lib. 37, cap. 56, la mentionne en ces termes : *Chalcophonos nigra est sed illisa aris tin-nitum reddit*. Comme la pierre noire des Chinois devient bleuâtre quand on la lime, c'est vraisemblablement la même que celle dont parle le naturaliste italien. Quoi qu'il en soit, on ignore le premier inventeur de cet instrument, dont l'origine se perd dans la plus haute antiquité chinoise; on a fait observer toutefois que les plus anciens *king* que possède l'Empereur de la Chine sont tout au plus du x^e siècle de notre ère. Il y a deux espèces de *king* (*son de pierre*) : le *tse-king*, consistant en une seule pierre sonore, qui ne rend par conséquent qu'un seul ton, et qui sert, ainsi que le gros tambour et la grande cloche, à donner le signal pour commencer ou pour finir; le *pen-king*, qui est un assortiment de seize pierres sonores formant le système de sons des Chinois dans leur musique. Les pierres sonores dont il se compose, frappées avec un corps dur, rendent des sons distincts, comparables entre eux et de quelque durée. Ce nombre, cependant, ne paraît pas avoir toujours été constant, car on rapporte qu'il n'y avait autrefois que douze de ces *king* suspendus devant l'appartement de l'Empereur; c'était en frappant dessus qu'on l'éveillait à la pointe du jour. L'on joue du *king* en le frappant et en le touchant légèrement avec un morceau de bois dur; le maillet dont on se sert a un côté plus gros et un autre plus pointu. L'habileté du joueur consiste à proportionner les coups aux sons qu'il veut tirer. Voyez sur cet instrument les *Mém. conc. l'hist., les sc., les arts des Chinois*, t. VI, notamment le Mém. de P. Amyot sur la musique des Chinois, p. 39 et 255. On trouve à la suite, p. 238, l'analyse chimique de la pierre de *king* par le duc de Chaulnes, recherche scientifique très-utile, car il y a une différence fort grande dans les pierres sonores pour la beauté, la force et la durée du son, différence qu'on ne saurait déterminer d'après les divers degrés de dureté, de pesanteur, de finesse de grain, etc. Les minéralogistes chinois en distinguent de plusieurs espèces différentes. Consultez à ce sujet Millin, *Dict. des beaux-arts*, III, 265.

Les *king* sont encore aujourd'hui usités en Chine. William Milne, *La vie réelle en Chine*, trad. par André Tasset, rapporte, p. 215, que dans le temple bouddhique de *Tien-toung*, les signaux se donnent au moyen d'un certain nombre de coups frappés lentement sur une pierre sonore placée à la porte, et que le bruit n'en a pas plutôt retenti qu'on voit les prêtres accourir.

H. 0^m 22. Long. 0^m 49.

849. — Petit CHENG, espèce d'orgue portatif dont le sommier est fait d'une calebasse et les tuyaux de bambous.

La construction et l'usage de cet instrument sont parfaitement expliqués dans les *Mém. du P. Amyot sur la musique des Chinois*, insérés au t. VI des *Mém. sur l'hist., les sc., les arts des Chinois*, par les missions de Peking. Après avoir traité du son du bambou, p. 63, et du son de la calebasse (*pao*), p. 78, il s'exprime ainsi : « On coupe toute la partie supérieure qui forme le cou de la calebasse et en ne réservant que la partie inférieure, de manière à pouvoir y adapter un couvercle de bois. On perce ce couvercle d'autant de trous qu'on veut avoir de sons différents. On place dans chaque trou un tuyau de bambou plus ou moins long, selon le ton qu'il doit donner. Ces tuyaux, ne devant être que comme le canal du son de la calebasse, ne servent qu'à modifier ce son par leurs différentes longueurs, de manière à lui faire rendre tel ou tel ton. Le bout inférieur de ces mêmes tuyaux, celui qui entre dans le corps de la calebasse, est exactement fermé avec un tampon ; mais une échancrure d'environ 5 ou 6 lignes de long sur 3 ou 4 de large, faite à quelque distance du tampon, tient lieu d'ouverture. On y applique une feuille très-mince d'or fin battu, au milieu de laquelle est découpée une languette de la longueur d'un peu plus des deux tiers de celle de la feuille. Cette languette, ne tenant à la feuille très-mince que par l'une de ses extrémités, peut être agitée en tout sens par le moindre souffle et laisse un passage libre à l'air, soit qu'on veuille le pousser ou l'attirer à soi par le moyen d'un tuyau de bois qui a la forme du cou d'une oie, et qu'on a adapté au corps même de la calebasse pour servir d'embouchure. Chaque tuyau, continue-t-il, p. 228, a un trou dans sa partie inférieure ; c'est par ce trou que le vent s'échappe lorsqu'on souffle dans le tuyau recourbé qui sert d'embouchure, et la languette qui est dans le corps de l'instrument ne reçoit aucune agitation. Pour faire parler un tuyau, il faut boucher ce trou, précisément au contraire de nos instruments ; alors l'air, forcé de passer du côté de la languette, l'agite et fait entendre le son que doit donner le tuyau. »

La gamme chinoise se divise en 12 demi-tons ou *lu*. Chaque tuyau porte le nom du *lu* dont il donne le ton. Il y a deux espèces de *cheng* : la *grande espèce*, qui a 36 tuyaux, et la *petite*, qui en a 17. Le *cheng* à 13 tuyaux ou *petit yu* ne donne que les *lu* dits naturels, c'est-à-dire les 12 demi-tons ; le 13^e tuyau n'est que pour compléter par la réplique du premier son. Le *cheng* du Musée de Rennes est de la *petite espèce*, n'étant composé que de 17 tuyaux distribués en cinq ordres de grandeurs différentes. Le 1^{er} ordre est de 2 tuyaux, de 0^m 33 ; le 2^e de 4, de 0^m 25 ; le 3^e de 4, de 0^m 20 ; le 4^e de 4, de 0^m 15 ; le 5^e de 3, de 0^m 10. Ils sont montés et ajustés sur un sommier de bois laqué.

On peut voir le *cheng* représenté dans la pl. VI, fig. 45, du *Mém. du P. Amyot*, plus haut cité. Le même auteur, dans sa vie de *Koung-tsi* (Confucius), publiée dans le t. XII de la même coll. de *Mém.*, a fait graver, pl. IV, un concert céleste, où l'on voit une musicienne soufflant

dans un *cheng*. Le P. Duhalde, dans sa *Descr. de la Chine*, a figuré, t. II, p. 120, une noce chinoise, où l'on voit aussi un musicien soufflant dans le *cheng*. Cet instrument à vent est aussi employé au Japon sous le nom de *sang*; le P. Charlevoix, dans son *Hist. du Japon*, l'a donné, pl. de la p. 109, fig. 3. Le *Mag. pitt.*, 1862, p. 155 et 156, l'a aussi donné d'après Siebold.

Dans les premières années du XVIII^e siècle, le prince héritier de la Chine eut la fantaisie de commander, à la manufacture impériale de porcelaine de *King-té-tchin*, divers instruments de musique, entre autres, un *cheng*; mais ce fut inutilement qu'on y travailla. (Lettre du P. d'Entrecolles, du 1^{er} septembre 1712, t. XVIII, p. 279. Le P. Duhalde, t. II, p. 199.) On conçoit sans peine qu'on ne put exécuter un orgue en porcelaine. — Il existait, dans la coll. Beckford, une théière japonaise ornée de bambous arrangés dans la forme de cet instrument de musique. Elle est figurée dans *Marryat*, trad. par *Salvetat*, t. II, p. 82, fig. 320.

H. 0^m 42.

g. USTENSILES ET OBJETS DIVERS.

850. — PIED chinois.

Il existe chez les Chinois deux espèces de pied (*tché*). Le pied musical *lu-tché*, destiné à mesurer la longueur et le diamètre des tuyaux d'orgue générateurs du son, divisé en 9 pouces, et chaque pouce en 9 lignes, contenant par conséquent 81 lignes; et le pied de compte *tou-tché*, dont on se sert pour l'usage ordinaire, divisé en 10 pouces, chaque pouce en 10 lignes, contenant par conséquent 100 lignes. (Le P. Amyot, *De la musique des Chinois*, dans les *Mém. conc. l'hist., les arts et les sc. des Chinois*, t. VI, p. 103, pl. 8, p. 267.)

Le pied du Musée de Rennes est décimal. Il est en bois de fer et ses divisions sont incrustées en cuivre jaune.

Bois. — Long. 0^m 379.

851. — BOITE à thé, quadrangulaire, ornée de dessins en relief en couleur sur fond doré, avec son couvercle.

Étain. — H. 0^m 10. L. 0^m 08.

852. — CASOLETTE de forme carrée, à coins arrondis, couvercle découpé à jour, anse mobile, destiné à faire fumer des parfums sur du feu.

Cuivre rouge. — H. 0^m 13. L. 0^m 12.

853. — Petit PLATEAU ovale orné de feuillages et d'oiseaux or et couleur.

Albâtre. — H. 0^m 11. L. 0^m 18.

854. — PIPE à fumer l'opium, tuyau en bois laqué, bouquin et fourneau en cuivre jaune.

L. 0^m 99.

855. — PORTEFEUILLE en rouleau, garni en soie, marqué d'inscriptions et de cachets, et orné de paysages avec fabriques.

H. 0^m 23.

856, 857. — Une paire d'ÉVENTAILS en feuilles de latanier, manches garnis en écaille de tortue, montures d'ivoire finement découpé et sculpté.

H. 0^m 45.

858. — CHAPEAU de forme ronde, peint en rouge, avec fleurs et feuillages dorés.

Diam. 0^m 43.

859. — PARAPLUIE chinois.

Il est en papier enduit d'*agar-agar*. C'est le nom malais d'une glu ou gelée faite avec un fucus marin (*gigartina tenax*); le papier qui en est enduit devient imperméable. On voit un semblable parapluie figuré dans l'*Ambassade de la Cie des prov. unies à l'emp. de la Chine*, de 1665, pl. de la p. 211, un Chinois le porte fermé sur l'épaule; 2^e part., pl. de la p. 51, il le porte ouvert. — Voyez aussi la grande chasse impériale, ci-dessus n° 757.

860. — Grand SOULIER d'homme, en cuir. Sa dimension colossale ferait croire qu'il aurait été fait pour servir d'en-seigne à quelque cordonnier chinois.

L. 0^m 45.

861. — Petit SOULIER de fille chinoise, en soie, avec broderies.

La coutume étrange qu'ont les femmes chinoises de se déformer les

pieds en les atrophiant remonte en Chine à une époque bien reculée. Les PP. Grueber et d'Orville l'avaient signalé dans leur *Voyage en Chine*, de 1672, p. 14. Les observateurs modernes décrivent les procédés employés pour arriver à cette déformation. On comprime dans l'enfance le pied avec des bandelettes huilées, on l'enveloppe avec des bandages et des ligatures qui ont pour effet de replier quatre des orteils sous la plante du pied, ne laissant libre que le gros orteil, et de briser en quelque sorte le cou-de-pied. Suivant d'autres, le pouce est replié sous les quatre autres doigts, qui sont rabattus eux-mêmes sous la plante du pied, qui finit par prendre la forme d'un poing fermé. Il en résulte que les femmes marchent d'un pas court et précipité, en s'aidant des bras comme d'un balancier, exactement comme si l'on marchait sur les talons; les Chinois comparent ce mouvement de progression aux ondulations du saule agité par une douce brise; et elles sont réduites à s'appuyer sur un parasol ou sur le bras de quelqu'un. Ces pieds délicats sont appelés les *lis d'or*. Les empereurs mandchoux et les familles tartares ont vainement cherché à supprimer chez les Chinois cette mutilation. (L'abbé Grosier, t. V, p. 331; William Milne, *La vie réelle en Chine*, trad. par André Tasset, p. 7 à 14; le P. Huc, II, p. 463; *Mag. Pitt.*, V, 1837, p. 76, avec fig.; Poussielgue, *Le Tour du Monde*, II, 1864, p. 78, 79.)

L. 0^m 16.

III. JAPON. (1)

a. CÉRAMIQUE

Terres cuites.

862 à 872. — Onze petites figurines représentant des Japonais assis dans différentes attitudes; les têtes et les bras sont mobiles.

H. moyenne 0^m 09.

Porcelaines.

Le P. Charlevoix, dans son *Hist. du Japon*, t. I, chap. II, dit que la

(1) Tous les objets japonais du Musée proviennent, ainsi que ceux de l'Inde et de la Chine, du cabinet de M. de Robien, président au Parlement de Bretagne.

matière dont on forme la porcelaine du Japon est une argile blanchâtre qui se tire en grande quantité sur les montagnes. Quoique cette argile soit naturellement fort nette, il faut encore la pétrir et la bien laver avant que de la rendre transparente, et l'on assure que ce travail est si pénible qu'il a fondé un proverbe qui dit : Que les os humains sont un des ingrédients qui entrent dans la porcelaine. Ce Père ajoute qu'il n'a rien pu apprendre davantage sur la fabrique de cette précieuse vaisselle. Elle ne diffère pas apparemment beaucoup de celle de Chine, dont on a une description par le P. d'Entrecolles dans les *Lettres cur. et édif. des miss. de la Soc. de Jésus*. (Voyez ci-dessus l'expl. de l'Album, n° 754.)

Les Hollandais ayant obtenu du *Djogoun* ou souverain du Japon le privilège du commerce, furent établis en 1636 dans l'île de *Desima* (l'île avancée, ainsi nommée parce qu'elle fait saillie hors de la ville de *Nangasaki*), et c'est de ce comptoir, espèce de prison productive où les *Olando* ou *barbares du midi* étaient confinés, qu'arrivaient en Europe les produits du Japon. La Compagnie française des Indes ne pouvait les obtenir que de seconde main et par leur intermédiaire. Malgré leur prix plus élevé, naissant de cette difficulté qui n'a disparu que de nos jours, les belles porcelaines du Japon ont toujours été recherchées avec une grande faveur qu'elles méritent à tous égards.

Les auteurs varient sur les caractères comparés des porcelaines de la Chine et de celles du Japon, et il est difficile de poser des règles précises pour les bien distinguer, au milieu des renseignements confus et quelquefois contradictoires que l'on rencontre. Plusieurs de ces signes sont douteux et souvent applicables aussi bien à l'une qu'à l'autre. Dans cette incertitude, c'est à l'expérience pratique qu'il faut avoir recours pour les discerner. Voyez sur cette matière, où les erreurs ne sont pas difficiles : Brongniart, *Tr. des arts céramiques*, t. II, p. 434 ; Demmin, *Man. de l'am. de porc.*, 2^e éd., p. 141 ; Jacquemart, *Mémoires de la céram.*, t. I, p. 125, etc.

873, 874. — Une paire de grandes POTICHES décorées or et couleur sur fond blanc. La prédominance des chrysanthèmes et de la pivoine (*pæonia*) montre qu'on doit les classer dans la famille *chrysanthemo-pæonienne*. De chaque côté une grande réserve sur la panse est occupée par un paysage avec fabriques et pagodes, lacs et montagnes à l'horizon.

H. couvercle compris 0^m 90.

875, 876. — Une paire de grands CORNETS, même décor, pour servir d'accompagnement aux grandes potiches qui viennent d'être décrites.

H. 0^m 61.

877. — Un CORNET de la même famille, décor analogue.

H. 0^m 49.

878, 879. — Une paire de grandes POTICHES. Aux chrysanthèmes, aux pivoines, avec d'autres fleurs variées aux teintes vives rehaussées d'or, se joignent des feuillages vert de cuivre et des teintes bleu foncé tranchant sur le fond blanc qui constituent un genre pæonien riche. Les panses des vases sont couvertes de bouquets de fleurs.

H. couvercle compris 0^m 69.

880. — Un COUVERCLE de grande potiche semblable à ceux des n^{os} 873 et 874. La potiche n'existe plus.

H. 0^m 28.

881. — AUTRE, de même espèce, décor varié. La potiche n'existe plus.

H. 0^m 25.

882, 883. — Une paire de COUVERCLES, décor riche. Les potiches manquent également.

H. 0^m 27.

884, 885. — Une paire de POTICHES de la famille chrysanthémo-pæonienné, panse cannelée, décor élégant de feuillages et de fleurs or et couleur sur fond blanc.

H. couvercle compris 0^m 47.

886. — Grande POTICHE à décor splendide formé de bandes alternativement bleues et blanches, et sur lesquelles l'or et la couleur forment des rinceaux de feuillages et de fleurs. Un grand cartouche en réserve de chaque côté contient un paysage où l'on voit un mandarin et sa femme debout près d'un rocher, à l'ombre d'un grand arbre, considérant des bateaux voguant sur un lac tranquille. Dans l'éloignement,

l'horizon est bordé par des montagnes, et une pagode s'élance dans les airs.

H. couvercle compris 0^m 69.

887, 888. — Une paire de POTICHES dont le fond blanc est entièrement couvert de rinceaux de feuillages et de fleurs d'un bleu d'une teinte douce et unie. Elles sont garnies en cuivre jaune.

H. couvercle compris 0^m 53.

889. — Grand PLAT rond de la famille chrysanthémo-pæonienne. Le marli est bleu avec des réserves blanches formant des cartouches, et couvert de riches feuillages or et couleur. Le fond blanc du plat offre posé sur une table un vase bleu à deux anses couvert d'ornements dorés, et dans lequel un beau bouquet s'épanouit.

Diam. 0^m 46.

890. — Grand PLAT rond, décor rouge, bleu et or sur fond blanc; au milieu une rosace.

Diam. 0^m 47.

891, 892. — Une paire de grands PLATS ronds, décor à peu près semblable.

Diam. 0^m 47.

893. — Un grand PLAT rond, forme creuse, décor à peu près semblable.

Diam. 0^m 38.

894. — Grand BOL creux, de même décor que le n° 890.

Diam. 0^m 30.

895. — Autre grand BOL creux, de même décor que les n° 891 et 892.

Diam. 0^m 30.

896. — Petit FLACON à odeurs; de chaque côté un cartouche *laqué-burgauté* représentant un paysage avec fabriques.

Les Japonais ont seuls imaginé de revêtir de laque la porcelaine et d'y exécuter en mosaïque de nacre les plus fins tableaux. Le *burgau* est une espèce de coquille univalve du genre *turbo*; son épiderme noirâtre et mate recouvre une nacre assez belle qui, avant que la navigation nous apportât les haliotides et les pintadines mères perle des Indes et de l'Amérique, servait à nos marqueteurs pour leurs incrustations. Une fois l'habitude prise, le mot *burgau* a servi à désigner les travaux de nacre, quelle que fût l'origine de la matière. La décoration de la laque *burgautée* est agreste; sur le fond, d'un noir parfait, se détache un paysage en mosaïque chatoyante. Les pièces, d'une ténuité extrême, sont découpées avec habileté et colorées artificiellement de manière à varier l'effet des ondes nacrées. On a peine à comprendre que la patience humaine puisse arriver à ce point de tailler une à une les feuilles d'un arbre. L'assemblage et la combinaison de ces pièces annoncent au moins autant de talent que d'adresse. (Jacquemart, les *Merv. de la cér.*, I, p. 175, 176.)

H. 0^m 05. — Le bouchon manque.

897, 898, 899. — Trois petits pots cylindriques, décor bleu sur fond blanc.

H. couvercle compris 0^m 08.

900. — ÉCRITOIRE, décor bleu sur fond blanc.

Provenant du Parlement de Bretagne et donné au Musée de la ville par la Cour Impériale de Rennes. — H. 0^m 05. Le godet manque.

b. LAQUES.

Le P. Charlevoix, dans son *Hist. du Japon*, t. I, ch. 27, parle du vernis, et a décrit et figuré, p. 351, l'arbre d'où il se tire. Les lettrés, dit-il, le nomment *sitz* ou *sitzdju*, c'est-à-dire plante de *sitz*, et la langue vulgaire *urus*, *ûrusi* ou *urus-noki*, l'arbre qui donne le véritable vernis. Il croît dans la province de *Fingo* et dans l'île de *Xicoco*, mais le meilleur de tous est celui de la province de *Jamatto*. Cet auteur donne les procédés d'extraction. Voyez aussi l'abbé Raynal, t. II, p. 220.

On sait maintenant qu'on l'extrait du *rhus vernix*; son nom correct est *ourousi-no-ki*. Ce précieux vernis est appliqué par les Japonais, sur toutes sortes de matières, avec une supériorité incontestable. (Jacquemart, *Merv. de la cér.*, I, p. 175.)

901. — CABINET à mains, de forme rectangulaire, fermant à

deux vantaux. L'extérieur de ce meuble offre un fond composé de triangles alternativement sablés et peints en or sur fond noir. Le revers de ses vantaux est sablé avec un grand losange en réserve, où il y a une branche de feuillage d'or. Le cabinet contient dix tiroirs d'une ornementation analogue, fond sablé avec des losanges en réserve peints en or, de feuillages, de gerbes et d'épis de blé. La garniture, composée de sa serrure, de ses gonds et bandes, de ses coins et de ses mains, est en cuivre jaune doré et ciselé.

Haut. 0^m 44. Larg. 0^m 64. Prof. 0^m 34.

902, 903. — Une paire de CABINETS à mains, de forme rectangulaire, fermant à deux vantaux. L'extérieur est peint, sur fond noir, de paysages et fabriques en or. Le revers des vantaux est aventuriné. La garniture est en cuivre jaune doré et ciselé.

Haut. 0^m 36. Larg. 0^m 34. Prof. 0^m 30.

904. — CABINET à mains à peu près semblable. Il contient sept tiroirs fond noir avec des feuillages dorés; la garniture du meuble est en cuivre jaune doré et ciselé.

H. 0^m 32. L. 0^m 30. Pr. 0^m 30.

Ces quatre cabinets avaient été convertis en médailliers par le président de Robien, qui les avait fait garnir de tiroirs à casiers pour mettre sa collection. Les anciens tiroirs laqués des nos 901 et 904 ont seuls été retrouvés.

905. — BOITE de forme rectangulaire, munie d'un couvercle à charnières, fond noir sur lequel se détachent des paysages avec fabriques peints en or sur le dessus et les autres faces.

H. 0^m 19. L. 0^m 43. Pr. 0^m 29.

906. — BOITE de forme rectangulaire avec une poignée sur le dessus, ouvrant à un ventail, fond noir avec incrustation de cartouches en cuivre doré où sont travaillés en relief

des sites agrestes. On y voit des animaux, des oiseaux, parmi lesquels un couple de canards mandarins, emblème de la fidélité conjugale. Le revers du ventail et les trois tiroirs de l'intérieur sont aventurinés; la serrure et les bandes des charnières sont en cuivre doré richement ciselé.

H. 0^m 16. L. 0^m 14. Pr. 0^m 27.

907. — Boîte en ovale allongé avec couvercle, fond noir avec paysages et fabriques peints en or sur le dessus et le pourtour; serrure et charnières en cuivre doré et ciselé; l'intérieur est aventuriné.

H. 0^m 16. L. 0^m 73. Pr. 0^m 24.

908. — Grand PANNEAU de laque, avec bordure, au milieu duquel sont peints or et couleur, sur fond noir, des feuillages et des fleurs variées; on voit voler dans les airs des *fong-hoang*, oiseaux fantastiques de bon augure, qui n'approchent des hommes que pour leur annoncer des événements heureux. (V. *suprà*, n° 816.)

H. 1^m 53. L. 1^m 10.

909, 910. — Une paire de PANNEAUX de laque avec bordure, où sont peints, or jaune et or vert, des paysages avec fabriques, pagodes, feuillages, etc.

Ces panneaux, ainsi que le précédent, ont dû être fortement restaurés en Bretagne.

H. 1^m 53. L. 1^m 36.

H. 1^m 53. L. 1^m 46.

C. ARMES, USTENSILES ET OBJETS DIVERS.

911. — BOUCLIER rond et bombé, laqué en rouge, avec des guigues ou attaches en cuir rivées par-dessus.

Diam. 0^m 52.

912. — SABRE, riche monture ouvragée, la poignée garnie

en cuir est enrichie d'ornements en cuivre doré et découpé, le fourreau est en bois laqué en brun avec des incrustations en burgau.

Cette arme, que les *daimios* ou nobles ont seuls le droit de porter, est destinée au suicide légal. Dans le cas où les personnes des classes élevées ont encouru la peine capitale, elles ont le privilège de se donner la mort en s'ouvrant elles-mêmes le ventre. Lorsque les officiers civils ou militaires au service de l'État en ont reçu l'ordre, ils procèdent de suite eux-mêmes à leur exécution. Il en résulte qu'ils sont toujours munis, outre leur sabre ordinaire, d'un autre sabre plus petit destiné à cet usage. Dans leur jeunesse, les fils des gens de qualité s'exercent pour s'en acquitter au besoin avec grâce et dextérité. Voyez, sur le cérémonial en pareil cas requis, *Tithsing*, publ. par Abel Rémusat, p. 298.

Sur le fourreau du sabre doit être attaché un petit couteau dont la poignée avance un peu au-devant de la garde, et qui manque ici, ayant été enlevé. Voyez sur ce petit couteau une anecdote rapportée par *Tithsing*, *ibid.*, p. 300, 301.

L. 0^m 64.

913. — CEINTURON de soie bleue pour suspendre le sabre à la ceinture. Il est orné avec la plus grande richesse de plaques de lapis-lazuli et d'aventurine encastrées dans des montures d'ivoire sculpté. Les boucles, les agrafes et les coulants sont en cuivre doré et ciselé avec une grande finesse.

914, 915. — Une paire de BLAGUES à tabac en soie bleue, destinées à être suspendues à la ceinture.

H. 0^m 105.

916. — Étui ou nécessaire de voyage pour être suspendu à la ceinture, et contenant : 1° un petit couteau à manche de corne de buffle; 2° une pince épilatoire terminée à l'autre bout par un canif pour se couper les ongles et une rape pour se les limer; 3° une paire de bâtonnets en ivoire pour manger à la chinoise; 4° une paire de cure-dents (qui manquent). Tous ces objets, ainsi que l'étui, sont richement incrustés d'ornements en or niellés avec perfection.

H. 0^m 27.

917. — Étui en corne noire avec bélière, pour être suspendu à la ceinture, garniture ivoire et or; il y a un double fond qui se dévisse et où est une petite boussole.

H. 0^m 14.

III. AFRIQUE.

I. AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

A. CÉRAMIQUE ALGÉRIENNE.

918 à 923. — Six VASES ou poterie de terre blanche poreuse, de formes variées et destinés à rafraîchir l'eau.

Ce sont des hydrocérames dont l'usage est commun sur les côtes de la Méditerranée, depuis l'Espagne, où on les appelle *alcarazas*, jusqu'à l'Égypte, où on les nomme *bardach*. Ces poteries de pâte perméable ont la faculté d'abaisser la température de l'eau en lui communiquant quelquefois un goût argileux qui ne déplaît pas à certains peuples. Le but qu'on se propose est d'avoir des vases qui, sans laisser l'eau s'écouler à l'état liquide, s'en laissent pénétrer et traverser, de manière à ce qu'arrivée à la face extérieure elle s'y étende et présente à l'air une grande surface qui favorise une évaporation assez rapide pour opérer un rafraîchissement susceptible d'abaisser la température. Il faut donc donner à la pâte de ces vases une porosité telle, qu'elle entretienne constamment sa pénétration de l'eau et l'humectation du vase, sans permettre un écoulement rapide. (Brongniart. *Tr. des arts cér.*; t. I, p. 533.)

Provenant de Constantine et donnés par M. le comte de Montessuy à la Soc. d'arch. du dép. d'Ille-et-Vilaine, séance du 13 août 1861.

924 à 927. — Quatre autres VASES, *idem*.

Provenant d'Alger, et donnés par M. André, conseiller à la Cour Imp., à la Soc. d'arch. du dép.

II. AFRIQUE OCCIDENTALE.

§ 4. SÉNÉGAL. (1)

928. — Un CHAPEAU du Oualo.

Le pays de *Oualo*, habité par des peuples de race nègre, est situé sur la rive gauche du Sénégal; il s'étend depuis son embouchure, au-dessus de Saint-Louis, chef-lieu de la colonie, jusqu'à Daghana, où les Français ont une caserne avec un mur crénelé et bastionné.

929. — Un COLLIER de grisgris, amulettes du Fouta.

Cet État nègre s'étend le long de la rive gauche du Sénégal. L'ancien établissement de *Podor*, où les Français avaient un poste fortifié, se trouvait sur le territoire de ce pays.

930. — Un SABRE du Toro. Sur la lame, le soleil et le croissant de la lune.

Le *Toro* ou *Fouta-toro* est une province du Fouta. Les naturels qui l'habitent appartiennent spécialement à la race nègre des *peuls* ou *foules*, de couleur cuivrée, qui sont musulmans.

931. — Une LANCE de cavalier du Kasso.

Le *Kasso* est situé sur la rive méridionale du fleuve, près des cascades. C'est dans ce pays peul que se trouve l'ancien comptoir français qui porte le nom arabe de *Medina* (ville).

932. — Un SAC à eau des Maures Trarzas.

933. — Un SAC de voyage des Maures Braknas.

La rive droite du Sénégal est parcourue plutôt qu'habitée par ces tribus musulmanes, qui sont nomades. Cependant, les Trarzas et les Braknas ont quelques établissements fixes dans certaines parties habitables du désert du Sahara. Ils y occupent des oasis. C'est dans leurs forêts qu'ils récoltent la gomme qu'ils viennent chaque année apporter sur les escales françaises aux traitants de Saint-Louis, avec lesquels ils font un commerce de troque.

934. — Un ARC.

(1) Tous ces objets sénégalais ont été donnés au Musée de la ville par M. Marteville, lieutenant de vaisseau de la marine impériale.

935. — Un CARQUOIS.

936. — FLÈCHES empoisonnées.

Ces armes proviennent des peuplades qui habitent les bords de la rivière de Cazamance; ce cours d'eau paraît être un bras de la Gambie, qui se sépare de ce fleuve vis-à-vis de l'île aux Éléphants, et se jette dans l'Océan à environ quarante lieues de la ville française de Gorée.

937. — Deux LANCES du Gabon.

938, 939. — Deux instruments de musique, l'un à deux cordes, l'autre à trois cordes. Donnés par M. le comte de Monttessuy.

§ 2. CÔTE DES ESCLAVES (1).

a. CÉRAMIQUE.

940. — CANARIS ou POT dont les nègres se servent à Juda pour faire cuire le riz. Telle est l'étiquette ancienne attachée à ce vase de terre rougeâtre, noircie par le procédé de l'enfumage.

H. 0^m 13. Diam. à l'orifice 0^m 11.

941. — POT ou CANARIS de terre dont les nègres de Queta, à 30 lieues de Juda, ont tiré de l'or. Telle est l'étiquette ancienne attachée à ce vase de terre rougeâtre.

H. 0^m 13. Diam. à l'orifice 0^m 10.

942. — POT de terre rougeâtre à bandes noires; provenance analogue.

H. 0^m 075. Diam. à l'or. 0^m 085.

b. OBJETS DIVERS.

943. — TROMPE faite de l'extrémité d'une défense d'élé-

(1) Tous ces objets africains proviennent au Musée de la collection de M. de Robien, président au Parlement de Bretagne.

phant, dont on a creusé l'ivoire en dedans, et sur l'extérieur de laquelle on a grossièrement sculpté en relief divers ornements, tels qu'une salamandre, une ancre, des festons dentelés.

Dessinée dans le *Tour du Monde*, 1^{re} sem. de 1863, p. 84.

L. 0^m 49.

944. — SONNETTE faite du bout d'une défense d'éléphant dont on a creusé l'ivoire en dedans pour y adapter un battant, et sur l'extérieur de laquelle on a grossièrement gravé des ornements.

Dessinée dans le *Tour du Monde*, *ibid.*, p. 92.

L. 0^m 20.

945, 946. — Une paire de CARQUOIS plats en cuir pour mettre des flèches.

L. 0^m 60.

947. — CARQUOIS rond, *idem*.

L. 0^m 59.

948. — CUEILLÈRE en corne noirâtre.

L. 0^m 15.

Le comptoir de *Juda* ou *Ouidah*, situé dans la Guinée supérieure, à cinquante lieues au Nord de la rivière de Benin, non loin du cap Formose, était autrefois occupé par les Français, qui y avaient construit un fort ceint d'un fossé profond avec pont-levis, et flanqué de quatre bastions armés de canons; on y entretenait garnison pour protéger la traite des esclaves. Au commencement de la Révolution, la France abandonna cet établissement. En 1838, le commandant d'un bâtiment de guerre français retrouva les ruines des anciennes fortifications. Un mulâtre et un noir, l'un jardinier, l'autre concierge, étaient autrefois restés chargés de la garde du fort et des archives; ils s'étaient religieusement occupés de ce soin, arborant encore avec orgueil le pavillon tricolore sur les restes de notre établissement: ces vieillards attendaient qu'on vint les relever. Rare et trop singulier exemple de fidélité pour n'être point signalé d'une manière toute particulière.

IV. AMÉRIQUE. ⁽¹⁾

I. AMÉRIQUE DU NORD.

949. — PIROGUE des Esquimaux de la mer glaciale, avec ses deux pagayes.

Les canots de cette espèce sont communs à toutes les tribus des extrémités boréales du globe. Les petits bateaux des habitants d'Ounalachka, de l'entrée du Prince-Guillaume (le golfe Tchongatchine des Russes), des Esquimaux du Labrador et des Groënlандаis ont précisément la même construction. Ce sont des caisses en bois très-légères, fort allongées, en forme de navette et pointues des deux bouts, entièrement recouvertes de peaux de veau marin cousues sur cette carcasse; au milieu de la surface supérieure est un trou environné d'un cerceau de bois auquel est attachée une peau de phoque qui, au moyen d'une courroie, se resserre comme une bourse; c'est dans ce trou que se place le rameur qui se dirige avec un aviron en pagayant rapidement à droite et à gauche; il avance ainsi en ligne droite à travers les flots écumeux, au sein même de la tempête, qu'il peut braver en sûreté. Cet esquif insubmersible s'appelle *kadjac*. Si l'Esquimau rencontre un champ de glace, il le met sur ses épaules, traverse l'obstacle et se remet à naviguer. (Maltebrun, *Géogr. univ.*, VI, p. 41.)

Voyez un Groënlандаis dans une pirogue semblable, harponnant un narval, *Mag. Pitt.*, t. VIII, 1840, p. 273.)

L. 6^m 75. L. 0^m 56.

II. AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

§ 1. MEXIQUE.

950. — STATUETTE grossièrement exécutée d'une divinité populaire.

(1) Tous ces objets américains proviennent au Musée de la coll. de M. de Robien, président au Parlement de Bretagne.

Elle est ainsi décrite dans l'ouvrage du prés. de Robien, contenant la description de son cabinet : « On voit aussy une idole de bois revêtue d'argent, ornée de quelques étoiles, croissans et soleils d'un mauvais or, qui, dit-on, étoient jadis adorés des Mexiquains. Cette idole, qui est de la hauteur d'environ un pied, est d'une construction si mauvaise qu'il est assez difficile de la représenter par la description : c'est ce qui fait que je renvoye à la figure que j'en ay fait dessiner, qui en fera plus entendre d'un coup d'œil qu'une description de deux pages. » (*Cat. du prés. de Robien*, p. 82, pl. XII.)

H. 0^m 31.

951. — BOUTEILLE ronde en terre cuite, dont le goulot est formé par un personnage à quatre pattes sur l'occiput de qui est percé l'orifice.

Vase de terre des sauvages de l'Amérique. C'est ainsi que cette pièce est désignée dans le *Cat. du prés. de Robien*, p. 62 et 81, pl. IX, n° 1.)

H. 0^m 19.

952, 953. — Deux têtes en terre cuite.

On en trouve la description suivante par le prés. de Robien, qui les possédait : « Figures de *Zemy* ou *Mabouya*, idoles de terre ou espèces de têtes hideuses que ces peuples barbares adoroient. Les unes sont creuses, d'autres massives, mais toutes si mal formées qu'on a peine à connoître ce qu'elles représentent. » (*Cat. du prés. de Robien*, p. 81.)

H. 0^m 11. — 0^m 06.

§ 2. PÉROU.

954. — Vase jumeau à double tubulure.

Voici ce qu'en dit M. de Robien : « Je crois devoir icy décrire une espèce de double bouteille venue du Pérou, et apportée par Frezier, qui en a fait la description dans son voyage du Pérou (p. 250, pl. XXXI, H). Ces deux bouteilles, qui ont été trouvées dans un tombeau d'Inca, sont de terre brune cuite au soleil. Elles sont jointes par le bas par un canal de communication, et par le haut par une bande platte et massive. L'orifice d'une de ces bouteilles est large et rebordé au dehors, celui de l'autre est couvert d'une plaque surmontée d'une figure d'un petit animal qui mange une gousse, mais dont le ventre est percé vis-à-vis d'un trou qui est à la plaque par où l'air qui est contenu dans le col de cette bouteille, étant pressé par l'eau qu'on y fait entrer par le canal de communication de l'autre bouteille, forme un son assez fort et aigu qui imite

des plaintes plus ou moins vives, suivant qu'on penche plus vite ou plus lentement la bouteille de ce côté. Ce vase, dont on ignore l'usage, mais qu'on croit avoir servi au culte de leurs fausses divinités, est des plus singuliers. » (Cat. du prés. de Robien, p. 81, 82, pl. XI, fig. 5.)

Ce vase de terre offre un de ces nombreux échantillons de vases jumaux qu'on rencontre si fréquemment dans la céramique américaine, et surtout au Pérou. Le *Mag. Pitt.*, t. XXI, 1853, en a publié un, p. 126, provenant du Musée des antiquités américaines au Louvre, n° 687.

H. 0^m 19.

955. — UN PLATEAU rond en terre noirâtre, façonné à la main et orné de godrons.

Diam. 0^m 24.

956. — FOURNEAU de pipe en terre noirâtre.

H. 0^m 05.

957. — VASE à deux anses en terre rouge de *bocaro*, décor à cru, avec son support.

Ce vase est décrit et dessiné dans le ms. de M. le président de Robien, qui s'exprime ainsi : « La terre de Pérou que l'on y emploie à faire différents vases appelés *pocaro* est fort recherchée des dames du pays, surtout de celles qui sont enceintes, qui en mangent et s'en font un ragout. Cette terre, dont j'ai d'assez beaux vases fabriqués à Cusco, est d'un rouge assez beau, d'un grain très-fin et très-poli. Il y en a aussi de noirs de la même espèce, mais pas tout-à-fait si fine. »

Ce qui caractérise ces poteries américaines, c'est la forme bombée dérivant d'une sphère, que présente leur base, en sorte qu'on ne peut faire tenir ces pièces debout sans les placer dans une sorte de godet. En général, elles sont mal façonnées, épaisses, irrégulières dans leur forme, non tournées, mais faites à la main, ce qui explique ces imperfections. Les formes de ces poteries sont baroques, souvent très-lourdes, surchargées d'anses contournées. (Brongniart, *Tr. des arts cér.*, t. I, p. 527, 528.)

H. 0^m 34.

958. — Autre VASE de même terre, à peu près semblable au précédent.

H. 0^m 30.

959. — Petit VASE de même terre.

H. 0^m 09.

960. — Petite ÉCUELLE à deux anses, de même terre.

H. 0^m 06.

961. — Fourneau de pipe en terre rouge, décrite et dessinée dans l'ouvrage de M. le prés. de Robien, n° 4.

H. 0^m 065.

962. — *Double PIPE d'une terre ou pierre rouge jaspée et piquetée de blanc jaunâtre, des Indes occidentales.* C'est ainsi que ce fourneau de pipe est décrit et dessiné dans l'ouvrage de M. de Robien, n° 5.

H. 0^m 035.

963. — Autre fourneau de pipe en terre rouge.

H. 0^m 07.

964, 965. — Deux autres, *idem*, de forme bombée.

H. 0^m 045. — H. 0^m 035.

966. — CALUMET ou pipe du Pérou. Telle est l'ancienne étiquette d'un tuyau de pipe avec sa garniture.

L. 0^m 94.

V. OCÉANIE.

§ 1. ILES MARQUISES.

967. — MOMIE d'un jeune enfant rapportée par le capitaine Eugène Porteu, et offerte par lui au Musée de la ville de Rennes en 1852.

H. 1^m 20.

§ 2. NOUVELLES HÉBRIDES. (1)

968. — CASSE-TÊTE ou bâton de commandement d'un chef des îles Salomon. (V. *infra*, n° 983.)

969. — MÉDAILLON fait d'une coquille usée. C'est une amulette que les naturels portent au cou, et quelquefois à l'oreille. Il est suspendu par une ficelle de poil de roussette.

970. — MASQUE fait avec des écorces d'arbre. (V. *infra*, n° 1007.)

L'archipel des îles Salomon est situé à quelques lieues de l'archipel des îles Lapeyrouse, dans l'Océan austral.

§ 3. NOUVELLE CALÉDONIE.

971, 972, 973. — STATUETTES en bois (*tabou*).

Les *Tabous* ne se composent pas toujours d'une statuette en bois; quelquefois ils se présentent sous la forme d'un bouquet d'herbe, d'une lance au haut de laquelle flottera un chiffon, d'une coquille placée sur une case, d'un pigeon en bois, etc. Le mot *tabou* signifie défense, prohibition, chose sacrée. Les tabous sont multipliés à l'infini et généralement plus nombreux pour les femmes que pour les hommes, chose qui se comprend dans un pays où la femme n'est regardée que comme un être inférieur, une espèce d'esclave. Le tabou se met sur la récolte, sur les tombeaux, sur les cases des chefs, sur la femme dont on ne peut approcher, etc. La femme qui est tabou se reconnaît à une ceinture faite d'une feuille verte de bananier, le chef à des plumes de coq. Le tabou doit être observé; celui ou celle qui le viole, même par inadvertance, est puni de mort.

Le Kanak a autant de dieux ou génies que de besoins, bons ou mauvais, et qu'il y a d'éléments. A tous il fait des offrandes, aussi a-t-il une grande quantité d'amulettes. Les statuettes en bois sont une des choses

(1) Les objets des îles Salomon et de la Nouvelle-Calédonie ont été donnés en 1866 au Musée de la ville de Rennes par M. Arthur Brizou et par M. F. Pierron.

Les notices explicatives reproduisent des notes de M. Brizou.

les plus saintes. On les rencontre fixées sur le poteau central et intérieur de leurs huttes.

974, 975. -- HACHES en pierre (*bouad*).

La hache de pierre est plus en ce moment un objet de luxe qu'une arme. On ne la trouve plus que dans les mains des grands chefs. C'est le sceptre calédonien; il ne voit le jour que dans les grandes fêtes, les danses (*pilou-pilou*). Le manche en est généralement entouré de ficelles faites avec le poil de la roussette, qui est lui-même d'une grande valeur chez les naturels. Ils le portent en guise d'ornements au cou, aux bras, etc. Le *bouad* est fait avec de la serpentine fine usée sur du grès; sa forme est orbiculaire.

976, 977. — HERMINETTES en pierre (*bouanandou*.)

L'herminette en pierre est fabriquée de la même façon que la hache. Aujourd'hui, elle est aussi devenue un objet de luxe. Elle ne creuse plus les pirogues, n'abat plus les arbres, elle a cédé à nos produits de même espèce. Sa forme est celle d'un triangle isocèle. La pierre dont est faite le *bouanandou* est presque toujours une serpentine d'une qualité inférieure à celle dont se compose le *bouad*. On fabrique aussi avec la serpentine des bracelets, des colliers à grains auxquels les indigènes tiennent beaucoup; mais ils remplacent maintenant ces objets par des colliers de verre.

Il y a un frappant rapprochement à faire entre ces différents ustensiles de pierre et les objets correspondant de l'époque celtique appartenant à l'âge de la pierre polie. C'est que chez les peuplades dans l'enfance, les mêmes besoins déterminent une industrie similaire, et la ressemblance est telle que, sans l'indication de provenance, on pourrait aisément s'y tromper.

978, 979, 980. — Trois CASSE-TÊTE en forme de pioche.

981, 982, 983. — Trois CASSE-TÊTE à tête ronde.

Le casse-tête est une arme d'une forme qui varie avec les tribus. Il est orné de plus ou moins de dessins et même de cordons faits avec le poil de la roussette. Les naturels fabriquent le casse-tête avec diverses essences de bois. Ils sont encore très-communs; les indigènes les abandonnent volontiers pour nos hachettes en fer, qui entre leurs mains deviennent des armes terribles pendant la guerre, et leur rendent de grands services durant la paix. Un Kanak ne voyage pas, ne danse pas sans son casse-tête ou sa hachette, c'est l'un de ses compagnons inséparables. Le casse-tête en forme de pioche provient des environs de *Kanala*; celui qui est à tête ronde, des environs de *Noumea*; à tête plate, des environs de *Balade*.

984. — CANNE ou bâton de commandement d'un chef.

985, 986, 987, 988. — SAGAIES ou javelots, arme des indigènes, qui se lance au moyen du petit cordonnet qui y est attaché.

989. — FLÈCHES de roseau.

990. — FRONDE.

991, 992. — Deux SACS en filet contenant des pierres en forme d'olive, destinées à la fronde. Cette espèce de gibecière se suspend à la ceinture.

993. — COLLIER de femme en graines du pays.

994. — BRACELET.

Le bracelet fait de coquilles usées est fait avec les dernières spires d'une petite coquille qui est coupée et perforée avec une grande adresse, suite d'une grande patience. Les coquilles usées servent aussi de monnaie, et avec un petit cordon long comme le doigt recouvert de ces petits anneaux, on peut avoir une pirogue, des cochons, des poules, etc. Aujourd'hui, les naturels connaissent notre monnaie; ils préfèrent l'argent à l'or et ne veulent pas de cuivre.

995, 996. — Une paire de BRACELETS.

Le bracelet fait d'un seul morceau, que les indigènes portent au-dessus du coude, est fait avec la coquille cone damier. La coquille est usée jusqu'à la dernière spire, puis on en use la surface pour l'unir et avoir la couleur blanche. Il est rare de trouver des coquilles assez fortes pour donner un bracelet d'une seule pièce. Ils sont très-recherchés des Kanaks, et valent, suivant les parages, de 5 à 20 fr. Les marchands européens les prennent aussi pour un dollar, afin de s'en servir pour les échanges avec les naturels.

997, 998. — Deux paires de COUTEAUX faits en écailles d'huîtres perlières.

Les deux coquilles sont réunies par un cordonnet en poil de roussette.

999, 1000. — PEIGNES de femme pour démêler les cheveux.

1001, 1002. — ÉTOFFES faites en filaments d'écorce d'arbre.

1003. — CEINTURE tressée pour l'usage des chefs. Ils la portent, les jours de fête, autour des reins.
- 1004, 1005. — CEINTURES (*tapa*) en filaments d'écorce d'arbre, seul vêtement des femmes. La grande vient de *Kanala*, la petite des environs de *Noumea*.
1006. — Autre CEINTURE à franges faite avec des filaments du pied des bananiers. Elle forme tout le costume des femmes.
1007. — PANIER tressé en herbes.
1008. — MASQUE en bois. Au sommet s'attache une énorme chevelure, et au menton une longue barbe en plumes d'oiseaux. La bouche du masque se place à la hauteur de l'œil du porteur.
- Le masque en bois sert généralement dans les déclarations de guerre, apparemment pour que le porteur ne soit pas reconnu au jour du combat. Il sert aussi dans les danses (*pilou-pilou*) ; aussitôt qu'il apparaît sur la scène, chacun se sauve à toutes jambes en jetant des hurlements ; son porteur fait mille contorsions, parle beaucoup pendant dix à quinze minutes, puis disparaît. La danse recommence alors avec vivacité jusqu'au moment où reparait cet intermède des *pilou-pilou*.
1009. — CANNE ou roseau servant d'instrument de musique en forme de flûte.
- 1010, 1011, 1012. — ROSEAUX gravés servant à battre la mesure dans les danses, en frappant le sol par un des bouts.
- 1013, 1014, 1015. — GOURDES indigènes.
- 1016, 1017, 1018. — PAGAIES calédoniennes.
1019. — Modèle de PIROGUE SIMPLE avec balancier.
1020. — Modèle de PIROGUE DOUBLE. Sur les traverses qui joignent les deux embarcations, on établit un pont.

1021. — Modèle de PIROGUE DOUBLE en bois de santal, avec son pont établi.
1022. — Une paire de SABOTS en bois de rose (industrie d'un sabotier de la forêt de Rennes devenu colon calédonien).
1023. — Échantillon de coton semé et récolté par M. Pierron.
1024. — Écaille de TORTUE de mer.
1025. — Branche de CORAIL rouge.
1026. — Un MADRÉPORE.

ANDRÉ.

PROMENADE ARCHÉOLOGIQUE

DANS

L'ANCIEN RENNES

(Lu à la séance publique de la Société Archéologique le 9 mai 1867.)

Le vieux Rennes s'en va! Encore quelque temps, il n'en restera plus rien. Ceux à qui le peu enviable privilège de l'âge permet de remonter, par leurs souvenirs, à une quarantaine d'années, — plus haut encore, — au commencement de notre siècle — par exemple, — quelle différence ne trouvent-ils pas entre le tableau que leur offre aujourd'hui la ville de Rennes, et celui dont ils peuvent reconstruire dans leur mémoire les linéaments effacés sans retour?

Sans doute, me dira-t-on, Rennes a bien changé, mais à son avantage. Que d'embellissements! quel progrès! quel développement! quelle brillante transformation!

Je n'en disconviens pas : — et j'y applaudis. Tout ce qui favorise le bien-être, la salubrité, la richesse de la cité, tout ce qui donne l'élan aux améliorations, à l'expansion des transactions commerciales, à l'importance croissante de notre ville, a le droit d'être accueilli avec faveur par la génération qui en profite. Loin de nous la pensée de dénigrer ou de méconnaître les labeurs de ceux qui ont marché vers le but qu'on poursuivra longtemps encore, — le progrès matériel, —

dont je demande qu'on ne sépare pas le progrès moral et intellectuel. — Honneur et gratitude à leurs efforts!

Seulement, que notre admiration et notre reconnaissance pour les modernes avantages acquis ne nous rendent pas trop oublieux, trop dédaigneux du passé! Est-il bien certain que tout ce qui a disparu ne nous laisse rien à regretter? La ville de Rennes n'a-t-elle pas, sur plus d'un point, perdu en originalité, en pittoresque, en souvenirs historiques, un peu de ce qu'elle a gagné d'ailleurs en régularité, en élégance uniforme et *quelque peu froide*, en agrandissement et en assainissement de ses anciens quartiers?

Qu'on permette à un archéologue — à un ami des vieilles traditions et des vieilles annales rennaises — non pas une plainte, un reproche, — non — mais avec quelque regret, un retour, un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire monumentale de notre vieille capitale bretonne.

Si le lecteur veut bien me suivre, par la pensée, quelques instants, je ferai avec lui une courte promenade dans l'ancien Rennes. Je parcourrai rapidement son assiette, ses rues d'autrefois, et je noterai, en passant, les souvenirs historiques qui s'y rattachent. En un mot, une étude topographique de Rennes et de ses alentours me paraît un sujet qui ne sera pas déplacé dans le recueil de notre Bulletin départemental.

A l'époque celtique, d'énormes forêts entouraient de leurs masses profondes l'*oppidum* de la tribu des Redones, l'antique *Condate*. Elles abritaient les mystères du culte druidique; mais l'histoire monumentale n'a rien à glaner dans les souvenirs confus de ces ténébreuses origines, qui n'ont pas laissé de traces sur notre sol.

C'est de l'époque romaine que datent les plus anciennes traditions, préludant aux récits des chroniqueurs et des annalistes locaux.

C'est alors que Rennes devient une *cit* gallo-romaine. Bientôt, avec les lumières du Christianisme, elle reçoit de ses apôtres, de ses premiers évêques, les bienfaits d'une civilisation plus avancée. Ses forêts s'éclaircissent; les vieux chênes fatidiques tombent sous la cognée des moines missionnaires et agriculteurs; des églises remplacent les temples des faux dieux abandonnés par la population convertie à la Foi. Des *villas*, des monastères, des groupes d'habitations couvrent çà et là les coteaux de l'Ille et de la Vilaine. Au III^e siècle, une enceinte de remparts se dresse au confluent des deux fleuves.

L'histoire de Rennes commence. Je n'ai pas à la raconter ici.

Ce qui rentre dans mon plan, c'est de constater que, depuis ces temps reculés jusqu'au XV^e siècle, l'étroite enceinte murée de la cité gallo-romaine n'élargit pas ses limites primitives.

Ses murs, plusieurs fois reconstruits, d'abord au IX^e siècle, lors de l'invasion conquérante de Nominoé, puis au XII^e siècle, où, après les désastres d'un embrasement (1128), Rennes subit les ravages des routiers du roi Plantagenet anglais Henri II (1183), — ses murs, dis-je, continuèrent de reposer sur les antiques assises posées par les légions des Césars.

C'étaient des blocs de granit arrachés peut-être à de plus anciennes constructions, posés sur un blocage de schistes ou sur le sol, portant des massifs de briques rouges auxquels se superposait la maçonnerie régulière de moëllons cubiques noyés dans le ciment, mêlée de cordons de briques espacés de distance en distance dans la hauteur de la muraille supérieure, comme aux enceintes analogues de Tours, du Mans, d'Angers, etc. Les fouilles exécutées en 1847, sous la direction de M. Hippolyte Vatar, au pied de la vieille muraille qui

soutenait le jardin en terrasse de l'hôtel Coniac, ont permis de vérifier ce point (1).

Antérieurement à 1421, la cité close de Rennes était donc renfermée dans une sorte d'hexagone irrégulier s'appuyant à la rive droite de la Vilaine, du côté du Midi; s'étendant, vers le Nord, jusqu'à la place actuelle des *Lices*. De l'Ouest à l'Est, sa largeur ne dépassait pas l'espace compris entre la rue Nantaise, d'une part, et les rues de l'Horloge et de Rohan de l'autre. La superficie ainsi circonscrite pouvait atteindre huit à neuf hectares, tout au plus.

L'angle le plus avancé vers le Nord de cette ligne fortifiée était occupé par le château « le CHASTEL de Rennes, » comme on disait aux *xiii^e* et *xiv^e* siècles; la *Tour de Rennes*, comme l'appellent les chartes et les chroniqueurs du *xii^e* siècle, *TURRIS REDONENSIS*. C'était, suivant la tradition, un ensemble de courtines reliées par six grosses tours, avec un donjon. Là, les comtes de Rennes avaient établi leur demeure, à partir de l'époque des luttes contre les envahisseurs Normands. Depuis Gurwand jusqu'à Jean V, cette vieille forteresse porta noblement sur ses créneaux la bannière de Bretagne.

En 1405, le duc donna commission à messire Amaury de Fontenai, capitaine de Rennes, de démolir le vieux château, en partie ruiné, et de bâtir avec ses débris la *porte neuve* percée dans la courtine voisine du mur d'enceinte (en 1425), laquelle prit le nom de *porte Saint-Michel* (2).

La motte qui portait le donjon du *Chastel* subsista jusqu'au *xvii^e* siècle, où l'hôtel d'Argentré occupa l'emplacement de

(1) Ajoutons que les travaux tout dernièrement entrepris pour la prolongation de la rue Rallier ont mis encore au jour une portion de courtine de l'enceinte romaine, où l'on a retrouvé les bases du mur semblablement disposées.

(2) Voir l'Appendice, lettre A.

cette motte, souvenir de l'antique résidence de nos comtes et de nos ducs. C'est aujourd'hui l'enclos de l'hôtel de la Rivière, joignant vers Nord la vieille muraille de la ville, et ce qui subsiste des vestiges de la *porte Saint-Michel*.

Sur une des tours du château, contiguë au mur d'enceinte, Conan III et sa mère, la duchesse Ermengarde, avaient bâti dès le ^{xii}^e siècle (1103) une petite chapelle, dédiée d'abord à la Sainte Vierge, à sainte Madeleine et au bienheureux Lazare (1). En 1141, le duc, cédant aux conseils d'Hamelin, évêque de Rennes, donna cette chapelle aux chanoines réguliers de Notre-Dame de la Roë, abbaye fondée par Robert d'Arbrisselles en 1096; et, en 1206, Pierre de Fougères, évêque de Rennes, ratifiant un acte de son chapitre, érigea ce bénéfice en prieuré, desservi par un de ces chanoines de la Roë, sous le titre de *Saint-Michel du vieux Châtel*.

Lors de la Réformation du Rentier du domaine ducal à Rennes, en 1455, la *Motte du Châstel* était afféagée à des particuliers qui, pour leur jouissance, en devaient annuellement au duc, « *un gastel de froment de rente apprécié à 5 s.,* » payable au terme du *vendredi benoist* (Vendredi-Saint).

On voit encore, dans cette petite rue coudée qui a gardé le nom de *Saint-Michel*, bordée de vieilles maisons de bois dont les fondements s'en vont plongeant dans les anciens fossés de la ville (2), quelques débris de la muraille d'enceinte, où restent fichés les gonds des portes de clôture; et sa forme

(1) « *Erat in urbe redonensi turris modica muro contigua super quam mater mea Ecclesiolam sumptibus suis edificavit, et ex nomine gloriose semper Virginis Marie, et sancte Marie Magdalene et beati Lazari dedicari eam fecit, etc.* » (Tit. de l'Eglise de Rennes, D. Morice, Pr. I, 584.)

(2) *P.-S.* — Depuis que ces lignes ont été écrites, l'état des lieux a été sensiblement modifié. Les travaux pour le prolongement de la rue Rallier ont fait totalement disparaître ces vieilles maisons de bois dont il est ici question, et qui constituaient le côté occidental de la rue des *Portes-Saint-Michel*.

a gardé la trace de la disposition du boulevard ou barbacane, sorte de bastion, d'ouvrage extérieur qui protégeait l'entrée.

A l'Orient de la porte Saint-Michel, construite de 1425 à 1428, était situé le manoir où siégeait la Cour de justice ducale, l'*auditoire et parquet de la Cour* de Rennes, comme l'appellent les registres de la Réformation. C'est là que se tenaient, dès avant le xv^e siècle et jusqu'à l'incendie de 1720, « les plaids, et que se faisaient les délivrances » de la juridiction de la sénéchaussée de Rennes (1). Or, cette juridiction du sénéchal, juge universel du pays, s'étendait à tout le duché, sauf le comté nantais. A ce palais judiciaire nommé encore la *Feillée*, attenaient les prisons, construites, au rapport de Pierre Hévin, notre savant jurisconsulte breton, vers 1450 (2).

La Prévôté de Rennes, créée par Pierre II en 1456, et plus tard, le Présidial, institué en 1552 par Henri II, roi de France, eurent aussi leur siège dans ce même auditoire.

Avant la destruction du château ducal et l'établissement de la porte Saint-Michel, le mur d'enceinte de la cité se dirigeait en ligne droite jusqu'au-delà de l'angle nord-ouest de la rue Châteaurenault.

Là, près de la chapelle Saint-James, se dressait une tour qui fut choisie, en 1468, par le duc François II, pour y établir le beffroi ou horloge publique dont il avait arrêté de doter sa bonne ville de Rennes. On conserve, à ce sujet, dans les Archives municipales, un registre tout entier relatif aux travaux de l'érection de cette curieuse horloge. Le duc, dans ses lettres données à cette occasion, précise ses intentions et met fin aux débats suscités entre les bourgeois sur la

(1) Voir l'Appendice, lettre B.

(2) *Feuillée*, ou *Feillée*, *Foilliata*. Ce nom ne venait-il pas des *Fouillars* ou *Galans de la Feuillée*? On appelait ainsi les brigands, hôtes habituels des prisons.

dimension que devait avoir la cloche du beffroi. « Et sur ce qu'il a entendu dire qu'il y a altercation entre les habitants, disant les aucuns qu'il est requis la faire pour l'honneur de la ville du plus grand poids et grandeur que faire se pourra, les autres disant le contraire et qu'elle servira aussi bien et profitablement, de moindre poids, » le duc veut et entend « et son plaisir est, disent les lettres du 13 février, qu'elle soit faite de façon telle QU'IL EN SOIT BRUICT ET RENOM; et qu'elle soit du plus grand poids et grandeur que faire se pourra, par l'advis de la maire et plus saine partie des gens d'église, nobles, bourgeois et autres notables personnes. »

Aussi de la quittance générale des fondeurs, Jehan et Allain Gabart, paroissiens de la Lemosinière, évêché de Nantes, résulte-t-il que le poids de la grosse cloche atteignait 40,134 livres, et les trois appeaux ensemble, 2,230 livres.

La description de ce curieux objet d'art ne peut trouver ici sa place; de tels détails nous entraîneraient trop loin. Je rappellerai seulement que la galerie supérieure, en plomb ouvragé, portait entre autres ornements une statue de saint Michel de grandeur d'homme (comme les jaquemarts de Flandres). Cette figure de l'archange avait sous ses pieds le diable se tordant enchaîné. De sa main droite, armée d'un glaive, elle frappait le maudit, à toutes les heures, en le menaçant d'un mouvement de sa tête. Le carillon des appeaux, refondu avec la grosse cloche en 1483, faisait entendre le chant du *Regina Cœli* et de l'*Alleluia*. On sait trop la triste fin de la célèbre et harmonieuse *Françoise*, fondue et détruite dans l'embrasement de 1720.

Le donjon qui portait cette horloge monumentale protégeait, antérieurement au *xv^e* siècle, l'entrée de la porte *Jacquet*, l'une des quatre de la primitive enceinte.

Les autres étaient : 1^o la porte *Baudraère*, au bas de la

rue de la *Vieille-Laiterie*, ouverte à l'Orient du placis de la *Grande-Pompe*, aujourd'hui *place du Calvaire*. L'emplacement de cette porte, avec les tours qui la défendaient, est occupé de nos jours par le haut de la rue de Rohan et les maisons qui forment le côté occidental de cette rue, à son intersection avec la rue de Beaumanoir. Le faubourg de la Baudrainerie (quartier occupé par les baudroyeurs, ouvriers, marchands de cuirs) venait aboutir à cette porte et lui donnait son nom. Au XII^e et au XIII^e siècle, elle était encore connue sous le nom de *porte du Marché* ou *Grande-Porte*, *Porta-Magna*.

La troisième porte de la cité s'ouvrait dans la courtine méridionale bordant la Vilaine, — entre l'hôpital Saint-Yves et la chapelle Saint-Denis, — les anciennes chartes la nomment *porta Aquaria*. La Réformation de 1455 traduit en français du temps : « porte esvière. » Elle tirait son nom du voisinage de la rivière.

La quatrième, — la plus célèbre des portes de Rennes, — était la porte *Mordelaise*. C'est que là venait aboutir la route conduisant à Mordelles, fief important dès le XI^e siècle. Deux tours massives flanquaient cette porte, qu'on pouvait aussi appeler la porte *royale*, la porte *ducale* et *épiscopale*. Car c'était sous ses voûtes profondes que passaient le souverain du duché et l'évêque de Rennes, à leur première et *joyeuse entrée* dans la capitale de la Bretagne. Devant sa herse abaissée, en présence des chanoines et du clergé, des barons et des chevaliers, des bourgeois et du populaire, réunis pour les recevoir, les ducs et les prélats prêtaient le serment de garder les franchises du pays, de gouverner leur peuple et leur troupeau selon *le droit* et conformément aux devoirs de leur charge. « Et qu'ainsi Dieu me soit en aide ! » Telle était la conclusion de la formule du serment. Dieu était pris à témoin de ces solennels engagements. Les détails de ces cérémonies sont connus : je ne m'y arrêterai pas.

La porte *Mordelaise* est la seule des quatre ci-dessus mentionnées qui subsiste aujourd'hui. Les bases de ses tours seules sont anciennes. Réparées, reconstruites en partie au xiv^e siècle, puis au xv^e (1), leurs créneaux, leurs fenêtres, leurs étages supérieurs n'accusent pas une époque plus reculée.

A chaque entrée nouvelle d'un souverain du duché venant prendre possession de la couronne, il était d'usage (et les registres des Miseurs de Rennes en conservent de nombreux témoignages), il était d'usage que la façade ou le « devant du portal de Mordelaise » fût « refreschi et paint aux armes de Bretagne (2). » Le marché en était passé avec des artistes du lieu, et la somme de 6 saluts d'or, équivalant à *sept livres dix soulz*, y fut plus d'une fois consacrée. Ainsi en arriva-t-il aux *joyeuses venues* des ducs François I^{er}, Pierre II, Arthur III et François II. Les *paintres* Merien, Richart, Béart, Charenton, Jehan de Vequen, reçurent de pareilles rémunérations pour des travaux de ce genre.

Un maçon, — peu lettré et pas du tout archéologue, — dans un de ces remaniements que les travaux de défense firent subir à la porte *Mordelaise*, trouva un jour sous sa main une pierre chargée d'une inscription votive remontant à l'ère gallo-romaine. Il la plaça, comme élément de construction, dans un des jambages de la baie cintrée de la voussure ouvrant vers l'Ouest, sans s'inquiéter d'ajuster la pierre dans le sens où l'on pourrait plus facilement déchiffrer l'inscription. C'est cette fameuse dédicace épigraphique en l'honneur du jeune

(1) Notamment en 1418, puis en 1434, 1442, 1445, 1448, etc.

(2) En 1442, fut payé à Mérien et Richart, peintres, pour avoir plâtré et paint un tablel armoiyé des armes et tymbre du duc, et semé d'ermes partie du portal de Mordelaise, 72 sous 6 deniers. En 1449, à James Boyart, pour la peinture dudit portal, 18 livres.

Gordien, signalée depuis longtemps à l'attention des antiquaires, et que notre Pierre Hevin a été, je crois, un des premiers à mettre en lumière, au xvii^e siècle. (V. *Questions féodales*, p. 55.) En voici le texte : « IMP. CÆS. M. ANTONIO. GORDIANO. PIO. FEL. AVG. P. M. TR. P. COS. O. R. » c'est-à-dire : « Imperatori Cæsari Marco Antonio Gordiano, pio, felici, augusto, pontifici maximo, tribunitia potestate, consuli, Ordo Redonensis. » — A l'empereur César Marc-Antoine Gordien pieux, heureux, auguste, souverain pontife, revêtu de la puissance tribunicienne, consul, le Sénat des *Redones*.

Cette pierre, provenant sans doute des démolitions de quelque édifice de la cité gallo-romaine, est le seul monument aujourd'hui existant à Rennes qui constate l'organisation de l'ancienne curie avec son Sénat et ses magistrats municipaux. La destination que lui a donnée un ouvrier ignorant l'a peut-être sauvée d'une destruction totale, et nous a conservé du moins un des titres les plus curieux de l'histoire de notre ville.

Il serait à désirer que l'on prit quelques mesures pour sauver d'une complète oblitération ce curieux fragment épigraphique. Ceci est un appel qui ne s'adressera pas en vain à la sollicitude éclairée de notre administration municipale.

Dans l'intérieur de l'étroite enceinte fermée par les quatre portes dont je viens de parler, on ne trouvait qu'un seul édifice religieux important au double point de vue de sa masse et de son rôle historique : c'était la cathédrale de Saint-Pierre.

La fondation primitive en était assignée, par les traditions du Chapitre, au vi^e siècle. A la basilique contemporaine du grand saint Melaine et de saint Modéramne, ces deux protecteurs de la cité sur qui rejaillit l'éclat de leur auréole, succéda, vers la fin du xii^e siècle (1181), une église édifiée sur

un nouveau plan, mais sur le même emplacement, dans le goût de l'architecture qui dominait alors. (Appendice, lettre C.) C'était l'inauguration du style ogival. L'évêque Philippe, d'abord abbé de Clermont, près Laval, jeta les fondements de sa nouvelle cathédrale et bâtit la partie du chevet. Les chroniques nous ont conservé une légende merveilleuse se rattachant à ces premiers travaux. Guidé par une révélation, le prélat constructeur fouilla dans les décombres du temple démolí et y trouva un trésor qui le mit à même de faire face aux dépenses du nouvel édifice. Continué par Herbert, l'évêque *thaumaturge* (Nécrologe de saint Pierre. — Appendice, lettre D), qui ressuscitait les enfants morts et se faisait obéir des animaux sans raison, puis par les autres évêques de Rennes, ses successeurs, la construction de la cathédrale ne s'acheva qu'au milieu du xiv^e siècle; Charles de Blois y contribua par ses largesses, et, en 1359, l'évêque Pierre de Guémené en fit la solennelle dédicace.

Au xvi^e siècle, on commença à craindre pour la solidité du monument, et des travaux de consolidation furent exécutés. Pourtant même, au xviii^e siècle, quelques années avant qu'un arrêt de destruction ne fût porté, les gens de l'art signalaient encore, comme susceptibles d'être conservées, pour l'élégance et la solidité de leurs supports, les arcades du pourtour du chœur, la voûte et les piliers du carré central avec leurs larges arceaux; le reste de l'église menaçait ruine depuis longues années. La restauration des tours, qui s'étaient écroulées en 1533 et 1539, avait été entreprise en 1541 par le bienheureux Yves Mahyeuc, mort cette année même en odeur de sainteté; elles ne furent achevées qu'en 1704 et coûtèrent plus de 250,000 livres. Les premiers *maîtres de l'œuvre* pour la reconstruction des tours furent Vincent Rabault et Robert Jarde. Tugal Cariste, maître Pierre Corbineau, François Huguet, architectes, diri-

gèrent successivement les travaux dans la période de 160 ans qui s'écoula depuis l'établissement des fondations.

En 1754, la démolition de la vieille cathédrale ogivale fut décidée : on ne conserva que les tours de la façade. Notre époque a vu achever le temple grec auquel ces tours servent aujourd'hui de frontispice.

Il existe un curieux procès-verbal dressé en 1754, avant la démolition de la cathédrale, lequel relate tous les monuments et intersignes existant alors dans les diverses parties de l'église, avec un plan par terre de l'édifice. C'est le seul document qui nous reste pour donner une idée de l'ancienne cathédrale de Rennes, dont malheureusement on n'a conservé ni dessin ni croquis.

Contigu au collatéral nord de la cathédrale, le *Manoir* ou palais épiscopal occupa jusqu'en 1770 la majeure partie du terrain couvert aujourd'hui par les maisons formant le côté méridional de la rue de la Monnaie, jusque vers la rue Saint-Guillaume. Ce manoir, mentionné dans les actes dès le ^{xii}^e siècle, avait été augmenté et reconstruit en partie par l'évêque Étienne de Fougères, qui bâtit dans le verger attenant une chapelle dédiée par lui à la Vierge et à saint Firmat, compagnon de Robert d'Arbrisselles, dont il avait écrit la vie. Plus tard, au ^{xv}^e siècle, Jacques d'Espinay y ajouta de nouvelles constructions : L'aile bâtie par cet évêque bordait la rue de la Cordonnerie (ancien nom de la rue de la Monnaie).

Tout cela fut vendu, en 1770, à M. le président de la Houssaye, qui s'y installa pendant que l'évêque de Rennes allait prendre possession du palais abbatial de Saint-Melaine. Sur l'emplacement du vieux manoir épiscopal ont été construites les maisons formant aujourd'hui les dépendances de l'hôtel Jullien.

La rue voisine de Saint-Guillaume, où l'on remarque encore

une maison du xvi^e siècle à façade sculptée, tirait son nom d'une ancienne chapelle de Saint-Guillaume, érigée au xiii^e siècle, et qui existait encore dans les premières années du xvi^e.

Les deux maisonnettes à figurines en ronde bosse faisaient partie de la dotation de deux chapelainies de *Saint-Sébastien* et de *Saint-Michel*, desservies à la cathédrale (1).

Au Midi de la cathédrale, le terrain avait été consacré, dans l'origine, à un cimetière attenant au cloître de Saint-Pierre; plus tard, on y éleva les bâtiments de la Trésorerie (le Trésorier était la première dignité du chapitre), quand les chanoines cessèrent de vivre en communauté et échangèrent l'habitation du cloître pour la possession de maisons prébendales. Des dépendances de la Trésorerie, il reste, à l'intérieur d'une cour, une petite échoppe dont la façade en bois conserve de gracieux détails d'ornementation.

Le fief épiscopal ou *Regaire* comprenait dans la cité, outre le sol de l'église cathédrale et du manoir attenant, tout le terrain circonscrit par les rues de la Monnaie, placis Saint-Pierre, carrefour de la rue des Dames, rue du Griffon, de la Psalette, et rue Saint-Guillaume. La justice ducal perdait ses droits de poursuite sur ces limites, en-deçà desquelles régnait la franchise du Regaire, dite aussi « le franc régale, » l'immunité, le droit d'asile.

Si vous sortez de cette enceinte privilégiée pour parcourir les rues des *Dames*, de *Saint-Yves*, des *Lauriers*, du *Chapitre* et de *Saint-Sauveur*, vous aurez visité ce qui, dans l'étendue de l'ancienne cité, a conservé le plus de vestiges de la physionomie du moyen âge. La dimension et la direction de ces rues sont encore à peu près les mêmes qu'au xv^e siècle.

(1) On reconnaît très-bien la statue de saint Sébastien, d'un côté de la porte d'entrée, et, de l'autre, celle de saint Michel, un peu mutilée.

Les maisons qui les bordaient ont été en grande partie renouvelées; toutefois, quelques-unes ont conservé un certain cachet et remontent à des dates reculées.

L'hôtel formant l'angle de la rue du Griffon et de la rue des Dames repose sur des fondations très-anciennes. Il renferme des plafonds peints au xvii^e siècle, assez remarquables. C'était alors l'hôtel de Cicé, appartenant à messire Charles Champion, baron de Cicé, conseiller au Parlement. Antérieurement, au xv^e siècle, c'était la demeure des Raguenel, vicomtes de la Bellière, dont l'un fut capitaine-gouverneur de Rennes, de 1426 à 1440.

Un peu plus loin, dans la même rue, une maison, dont l'appareil de granit et la porte en accolade accusent la date quatre fois séculaire, figure dans la Réformation de 1646 sous le nom d'hôtel de Vauclair, autrement de Molac ou de Rosmadec; en 1461, Guillaume Le Voyer la tenait du duc. Vis-à-vis, de l'autre côté de la rue des Dames, l'hôtel dit aujourd'hui de Coniac fut, au xvn^e et au xviii^e siècle, la demeure des premiers présidents au Parlement de Bretagne.

La réformation de 1455 et des aveux antérieurs indiquent dans l'emplacement de cet hôtel une maison noble et un jardin tenus de la vicomté de Rennes par Guion de la Motte, et joignant à l'Occident au placis Conan et aux murs de la cité. Conan I^{er}, dit le Tort, comte de Rennes et duc de Bretagne, avait laissé son nom à ce placis. On y voyait dès lors un édifice où l'on frappait la monnaie ducale, d'où le nom de *Vieille-Monnaie* fut aussi donné au placis Conan.

Plus tard, au xvi^e siècle, la Maison de Ville remplaça l'hôtel de la Vieille-Monnaie et y resta jusqu'à l'incendie de 1720. Lorsqu'en 1732, le nouvel Hôtel-de-Ville fut construit dans un quartier plus central, on éleva, pour loger la Commission intermédiaire des États de Bretagne, le bâtiment affecté maintenant à l'usage du général commandant l'Ecole d'artillerie.

C'est tout près de là qu'était située l'antique chapelle de *Notre-Dame de la Cité*. De vieilles légendes et les traditions locales en rattachaient la fondation aux origines du Christianisme dans notre ville. Ce qu'attestent les monuments écrits, c'est que, dès le *x^e* siècle, la chapelle de Notre-Dame était un des bénéfices donnés par les évêques de Rennes à l'abbaye de Saint-Georges.

A la même époque remonte l'établissement du prieuré de Saint-Martin, que le chapitre donna, en 1237, à l'abbaye de Paimpont, et dont la chapelle touchait à l'enclos de l'Hôtel-de-Ville, vis-à-vis Notre-Dame de la Cité. *Saint-Modéran*, prieuré dépendant de l'abbaye de Montfort; *Saint-Denis-des-Murs*, membre de l'abbaye de Rillé, près Fougères, dataient leur fondation du *xiii^e* siècle. Saint-Denis, qui repose sur la vieille muraille romaine, subsiste encore, mais c'est une bâtisse insignifiante.

La rue des Dames portait, au *xv^e* siècle, le nom de « rue Saint-Denis. » Voici comment Gilles de Languedoc, l'érudit commentateur de nos vieilles archives municipales, explique le changement de dénomination : « Ce fut, dit-il, à raison de la demeure de la duchesse Anne dans l'hôtel de la Costardaye, que ses *dames* d'honneur, ayant pris leurs logements le long de la rue qui en est proche, leur nom lui en est demeuré. »

On comptait encore dans la clôture de la vieille cité plusieurs autres chapelles, construites à différentes époques. Les unes avaient pour base, comme Saint-Denis, la muraille gallo-romaine; ainsi en était-il de *Saint-Donatien-des-Murs*, de *Saint-Exupère*, mentionnés dans le Cartulaire de Saint-Georges dès le *xii^e* siècle. Ainsi encore de la chapelle de Beaumont, fondée à la fin du *xiv^e* siècle par messire Jehan de Beaumont, chanoine de Rennes. Les autres, disséminées dans le labyrinthe des rues tortueuses, par exemple *Saint-Melaine-le-*

Petit, dans la rue du Chapitre, où l'on peut noter quelques vieilles maisons à façades sculptées; *Saint-Sauveur*, très-ancien bénéfice qui, des possessions du Chapitre, passa, en 1230, dans les dépendances de l'abbaye de Saint-Georges : érigée en feuillette ou succursale de Toussaints, cette église fut revêtue de toutes les prérogatives paroissiales, jusqu'à ce qu'en 1667 elle fut enfin déclarée paroisse titulaire. L'archidiacre du Désert, dont l'hôtel touchait à l'église Saint-Sauveur, avait sa chapelle particulière sous le vocable de *Saint-Erblon*.

En 1358, un saint prêtre originaire du diocèse de Tréguier, Eudon Le Bouteiller, fonda « la Maison-Dieu de Saint-Yves; » et la chapelle de cet hôpital, rebâtie de 1490 à 1520, reste sous nos yeux, malgré son état actuel de mutilation, comme un intéressant spécimen de l'architecture religieuse de cette époque.

La rue Saint-Yves comptait, au *xv^e* siècle, plusieurs maisons historiques.

C'était d'abord un manoir connu sous le nom de l'*hôtel de la GARDE-ROBE ducale* (1), bâti après la destruction du Châtel de Rennes, pour servir de logement aux ducs de Bretagne pendant leurs séjours momentanés dans la capitale, où ils résidaient peu. Ce logis, splendide alors, décoré à son portail extérieur des armoiries et insignes du souverain, était possédé, en 1453, par Artur Brécart, connétable de Rennes et capitaine de Saint-Aubin-du-Cormier, à qui le duc Artur III donna la seigneurie de l'île de Brehat, en lui faisant épouser sa fille naturelle, Jacqueline.

François II et la duchesse Anne ont été aussi les hôtes de

(1) Garde-robe, — *vestiarium*, dit Ducange, *conclave ubi asservabantur vestes et robæ*. — On y conservait encore les chartes, titres et trésors du Duc.

ce manoir, et c'est, croit-on, dans sa grande salle que la princesse reçut, au mois d'octobre 1491, les ambassadeurs de Charles VIII, avant d'aller à Tours épouser le roi de France.

Au xvi^e siècle, on y tenait les assemblées du Conseil de Ville. Devenu l'hôtel de la Costardaye à cause du don qui en fut fait, plus tard, à Bertrand Glé, seigneur de la Costardaye, l'un des réformateurs de la Coutume de Bretagne, il fut vendu en 1644 aux religieuses hospitalières venues de Dieppe, à la demande du Corps de Ville, pour soigner les malades de l'hôpital Saint-Yves.

Sur ses débris, que nous venons naguère de voir disparaître, surgit en ce moment une élégante construction de style moyen âge, que fait élever M. de Palys, un de nos honorables confrères.

Je peux indiquer en outre l'ancien hôtel qui passa au xv^e siècle de la maison du Pontrouault aux sires de la Marze-lière, puis à la maison de Saint-Pern, vers 1640. Les bâtiments de cet hôtel ont été reconstruits lors de l'établissement du monastère des Calvairiennes, à la fin du xvii^e siècle; il ne subsiste plus de la vieille maison du xv^e, qu'une petite chapelle à voûtes ogivales en pierres et dont la fenêtre mutilée, en ogive trilobée, ouvre du côté du quai Saint-Yves.

Colloïpe d'Argentré, petite-fille de notre célèbre sénéchal, veuve de messire Henry de Bourgneuf, marquis de Cucé, conseiller d'État et premier président au Parlement de Bretagne, fonda en 1671, sur l'emplacement de son hôtel, l'église et le monastère des *Bénédictines du Calvaire*. C'est cette église en rotonde, dont le dôme s'élève au-dessus des maisons de la place qui a gardé le nom du *Calvaire*. La veuve du premier président y avait fait élever à son époux un magnifique mausolée de marbre et de bronze orné de la statue du défunt. A l'intérieur, la frise de la chapelle conserve encore de délicates sculptures, où l'on remarque les armes de la famille de

Bourgneuf, avec ses alliances pendant plusieurs générations.

La place sur laquelle ouvrait la porte de ce monastère a changé plus d'une fois de forme et de destination; vieux marché à l'avoir (*forum averii*) au ^{xii}^e siècle, c'est-à-dire lieu où se tenait le marché des bêtes vives, *place des Porches*, puis de la *Grande-Pompe*, à cause d'une fontaine monumentale qui y fut érigée au ^{xvi}^e siècle, elle prit, après 1671, le nom de place du Calvaire qu'elle a gardé jusqu'à nos jours.

Presque en face du monastère des Bénédictines s'ouvrait, dans la direction du Nord, la rue *Tristin*, où commença le désastreux incendie de 1720. C'était une des plus vieilles rues de la vieille cité. Le Cartulaire de Saint-Georges et les documents postérieurs la mentionnent sous le nom de *Tregetin* (1).

Par son extrémité septentrionale, la rue *Tregetin* touchait à la rue de la *Ferronnerie* et à l'emplacement de la *Vieille Cohue* de Rennes (2). C'était la grande halle couverte où toutes les industries locales, toutes les corporations de marchands avaient leurs étaux et débitaient leurs produits. La Cohue était spacieuse, et, de plus, voisine de l'Auditoire ou siège principal de la justice ducal, en même temps que du *Chastel* ou Tour de Rennes. Aussi ses grandes salles hautes servirent-elles plus d'un fois à l'assemblée des États du Duché. Elle fut encore le théâtre des fêtes qui accompagnaient et solennisaient l'entrée et le couronnement du souverain dans sa capitale. Ainsi, en 1400, lorsque Jean V eut été reçu dans la cathédrale et acclamé duc de Bretagne, ce fut à la Cohue de Rennes que la brillante cavalcade des hauts barons, des chevaliers et des notables bourgeois de la cité le conduisirent

(1) *Tregetin* — (Cart. de Saint-Georges. — Réform. de 1455).

(2) *Cohua redonensis*, titres de Saint-Georges (1260-1288). — En breton : *Koc'hut*, *Koc'hu*, halle, place où se tient le marché.

en pompeux appareil pour lui offrir le festin d'inauguration (1). La Cohue a donc eu son rôle historique dans les annales rennaises.

L'îlot de maisons que circonscrivent nos rues actuelles de Clisson, de Toulouse, de Châteaurenault et du Guesclin couvre le terrain qu'occupait l'ancienne Cohue. Elle disparut dans l'incendie de 1720.

Nous venons de parcourir rapidement la *pieille cité* — la ville close. — Vous figurez-vous cette petite enceinte hérissée de donjons, de tours, de clochers où se pressaient les maisons aux toitures aiguës, aux façades historiées, côte à côte avec les chapelles ornées de clochetons, d'aiguilles et de pinacles? C'était, je l'ai déjà dit, la seule partie de Rennes qui fût régulièrement fortifiée jusqu'en 1421. Mais, dès lors, l'agglomération de la ville ne se bornait pas à ces limites angustées. Au Levant et au Midi de la *cité*, sur les deux rives de la Vilaine, s'étendaient de populeux *forsbourgs* (2), comme on disait jadis, un large *suburbium* que mentionnent souvent les chartes et les cartulaires de nos abbayes de Saint-Georges et de Saint-Melaine. Puis vers le Nord, sur la rive gauche de l'Ille, se groupait d'abord le *vieux bourg* de Saint-Étienne, qu'on appelait encore de ce nom à la fin du xvi^e siècle; plus haut encore, le canton de Saint-Martin, avec les *forsbourgs* attenants.

Dans tout ce terrain on a retrouvé des vestiges d'habitations gallo-romaines. Et la tradition, conforme aux monuments, a toujours considéré Saint-Étienne comme une des plus anciennes paroisses de Rennes.

Le *Bourg de l'Évêque*, donné en 1071 à Sylvestre de la

(1) Chron. de Saint-Briéuc; Pn., D. Morice, I, 81.

(2) *Foris burgus* — *Suburbium*. (Cart. de Saint-Georges. — Cart. de Saint-Melaine. — Réform. de 1455.)

Guerche, évêque de Rennes, par le comte Geoffroy, n'était pas seulement le long faubourg qui porte actuellement ce nom, et qui se termine au pont de l'Ille, vers l'Ouest. La dénomination de Bourg l'Évêque s'appliquait encore à tout un quartier situé de l'autre côté de la contrescarpe occidentale des murs de la cité, — parallèle, par conséquent, à la rue Nantaise actuelle — et derrière lequel se développait un vaste tapis de prairies appelées le *pré Raoul*. Ces prés d'alluvion, terrain marécageux, touchaient d'un côté à la Vilaine, de l'autre à la rivière d'Ille, qui apporte du Nord le tribut de ses eaux. On sait que le Mail est une création moderne du duc de Chaulnes, en 1677.

Le *suburbium* des XII^e et XIII^e siècles, situé à l'Est et au Sud de la cité, se divise dans les anciennes Réformations du domaine et dans les anciens plans de la ville, en deux parties : la *ville neuve* et la *nouvelle ville*.

A la première, le duc Jean V, docile aux sages conseils de son frère Artur, comte de Richemont, donna une ceinture de murailles. Les travaux de cette enceinte, commencés en 1422, se prolongèrent jusqu'en 1448. Elle fut percée de quatre nouvelles portes en outre de la porte Saint-Michel : la porte aux Foulons, la porte de Saint-Georges, la porte Saint-Germain et la porte de Vilaine. Cette ligne de défense était de plus renforcée par plusieurs tours qui la flanquaient de distance en distance, et dont la plus considérable fut la tour Le Bart, bâtie en 1428 et années suivantes (1); tour qui a longtemps servi de prison et que nous avons vu démolir, il y a quelques années.

(1) Le devis de cette tour fut passé le 14 juin 1428 par Michel Le Breton, général maître des œuvres de la réparation de Rennes, avec Pierre et Guillaume Bouschier et Guillaume Guilleu, maçons. (*Archives municipales. — Registres des miseurs.*)

La *ville neuve* renferma donc dans le circuit de ses murs : 1° l'abbaye de Saint-Georges, fondée en 1032 par le duc Alain III, et dont sa sœur Adèle fut la première abbesse; 2° le couvent des Cordeliers de Saint-François, dont l'établissement à Rennes remonte à 1230 environ. Les Frères Mineurs occupèrent l'ancien *hôpital de Saint-Jacques*; c'est une tradition appuyée sur des documents authentiques. Ces deux monastères n'existent plus. Je me trompe, il reste de Saint-Georges un vaste et majestueux bâtiment, converti en caserne, dont les grandes arcades claustrales rappellent l'ancienne destination monastique. Cette partie de l'abbaye avait été reconstruite, en 1670, par Magdelaine de la Fayette, abbesse de Saint-Georges. Une partie des rues voisines relevaient féodalement de l'opulente abbaye, que les anciens ducs de Bretagne s'étaient plu à enrichir de leurs dons. Ces rues, — notamment la rue Saint-Georges et la rue Corbin, — se composaient, en 1646, d'hôtels appartenant à des familles parlementaires. Je n'en citerai que quelques-uns. Dans la rue Saint-Georges, les hôtels de Chalain, de Brequigny, de Coëtlogon, de Fouesnel, de Caradeuc, de la Daguerie, de Lasse (1). Cette dernière maison, à laquelle les Hubert de Lasse, conseillers au Parlement pendant plusieurs générations, avaient attaché leur nom, a conservé, du moins en partie, sa physionomie d'autrefois. Entrez dans l'allée n° 3 de la rue Saint-Georges; une fois dans la cour, vous vous trouvez en présence d'une façade

(1) V. Réformation de 1646. A cette date vivaient et occupaient ces hôtels, messires Christophe Fouquet, seigneur de *Chalain*, président au Parlement; — Guy Le Meneust, seigneur de Brequigny; René de Poix, seigneur de Fouesnel; Louis de Coëtlogon, seigneur de Méjusseaulme; N. Lefevre, seigneur de la Sillandaye; Claude Guerry, etc., conseillers à la Cour; — Pierre de Caradeuc, seigneur de la Chalotaye; escuyer Jacques de Lorgerril; Roch Lezot, seigneur de Vaurozé et la Villegessfroy, chevalier, secrétaire du roi, maison et couronne de France, etc.

renaissance en bois sculpté avec pilastres cannelés et consoles renflées. L'autre portion de l'hôtel, vers le Nord, est construite en granit; ses fenêtres sont moulurées dans le goût du xvii^e siècle. Une tourelle carrée en encorbellement et des modillons sous la toiture lui donnent un cachet architectural qui n'est pas indigne d'attention.

Dans la rue Corbin, on trouvait à la même date les hôtels des conseillers au Parlement Le Gouvello de Tremeur, Barrin du Boisgeffroy, de Talhouët de Keravion, de Rosnivinen de Piré.

Ce dernier hôtel était situé du côté nord de la rue, dans la place de la maison n° 9. Les Piré l'avaient recueilli par héritage de la famille Descartes. C'est le père du fameux philosophe qui avait fait bâtir cet hôtel vers 1629.

Saint-Germain, situé au bout occidental de cette même rue de Corbin, est une ancienne paroisse de Rennes mentionnée dans les chartes du xii^e siècle. L'église actuelle n'a rien d'antérieur à 1435, époque où on commença à la reconstruire, et son collatéral nord est ce qu'elle offre de plus remarquable. Elle date en majeure partie du xvi^e siècle. Son portail méridional est de 1606.

Au commencement du xi^e siècle, vis-à-vis la porte *Baudraere*, l'une des principales de la vieille cité, et qu'on appelait *Porta magna civitatis*, la GRANDE PORTE, s'élevait, à l'entrée du forsbourg de la Baudrairie, une église connue sous le nom de *Saint-Pierre-du-Marché* (1), qui fit partie des premières dotations de l'abbaye de Saint-Georges. Le titre de *monastère*, qui lui est attribué par le Cartulaire de Saint-Georges, donnerait à croire qu'elle devait son origine à quelque fondation monastique. Quoi qu'il en soit, elle était paroisse au xii^e siècle.

(1) *Monasterium Sancti Petri de marcheil.* — *Ecclesia S^{ti} Petri de foro.* (*Cartul. S. Georg.*)

Pendant les guerres du temps de Pierre Mauclerc, l'église de *Saint-Pierre-du-Marché* fut détruite. Par un acte de 1230, le chapitre de Saint-Pierre de Rennes transféra à l'abbesse et au couvent de Saint-Georges ses droits de patronage et de possession sur l'ancienne chapelle de *Saint-Sauveur-de-la-Cité*, à la condition que l'abbaye se chargerait de reconstruire l'église de Saint-Pierre détruite. L'abbaye devait conserver tous ses droits sur la nouvelle paroisse. De là l'origine de la translation de la paroisse de Saint-Pierre dans une aile de l'église abbatiale de Saint-Georges, où elle était desservie avant la Révolution. (Appendice, lettre D.)

Je ne dirai qu'un mot ici du palais du Parlement de Bretagne, dont l'architecte du Luxembourg, l'artiste favori de Marie de Médicis, Jacques Debrosse, donna les plans en 1618, dont le pinceau des Coypel, des Erard, des Jouvenet et des Ferdinand décora les plafonds, et qui était à peine achevé en 1655, quand la haute Cour de justice de notre province y vint prendre séance pour la première fois. En cédant à la tentation séduisante d'une description, je craindrais d'être entraîné en de trop longs développements. Rappelons seulement que ce splendide édifice devint le plus bel ornement de la *ville neuve*, qui enveloppait désormais et éclipsait la *vieille cité*.

Mais il y avait déjà deux siècles qu'une nouvelle adjonction avait réuni à l'enceinte murée de Rennes tout le quartier méridional, au-delà de la Vilaine. Cette mesure avait été arrêtée et l'exécution en commença sous le règne de Pierre II. On y travailla jusqu'à l'époque de l'union à la France. Cette troisième enceinte, dite la *nouvelle ville*, était percée de trois portes : les portes de Villeblanche, de Toussaints, de Champ-dolent.

Elle comprenait le *bourg de Toussaints* — c'est ainsi que l'appellent tous les anciens documents; — Toussaints ne fut

qu'une chapelle jusqu'au ^{xii}^e siècle (1), et nos vieux chroniqueurs ont recueilli la tradition qui plaçait dans l'origine, à Toussaints, des Hermites de saint Augustin, que la première baronne de Vitré, Gwen Argant, femme de Riwallon, appela pour fonder à Vitré un monastère.

Dans le voisinage de Toussaints fut établi, en 1448, le couvent des Carmes. Le duc François I^{er} et le vicomte de la Bellière, Jehan Raguenel, sire de Malestroit et de Largouët, en furent les principaux bienfaiteurs. Une partie du cloître existe encore : ses arcades ogivales, dessinées par un tore et une gorge, viennent reposer sur un pied-droit épannelé très-simple. L'église, qui bordait le côté méridional des rues Vasselot et Saint-Thomas, a été détruite en 1798; à travers l'espace qu'elle couvrait on a percé une rue.

Un peu plus à l'Est, existait dès le ^{xii}^e siècle un hôpital placé sous le patronage de Saint-Thomas. Il était desservi par une confrérie de Frères Aumôniers (2); réduit à la fin du ^{xv}^e siècle à la condition de simple prieuré, il fut érigé en collège par la communauté de ville, en 1536; collège qu'elle donna aux Jésuites en 1606, en y joignant une riche dotation. Ce collège ne tarda guère à prendre de vastes développements et à jouir au loin d'une réputation méritée. Il réunissait dans ses classes jusqu'à 2,800 élèves et quelquefois davantage.

En dehors des trois enceintes dont j'ai tracé une rapide esquisse, Rennes prolongeait encore vers le Nord des dépendances de son agglomération urbaine que, dans notre revue rétrospective, il ne faut pas négliger, sous peine d'être incomplets.

(1) *Capella omnium Sanctorum*. (Bulle du pape Innocent III. — Titres de Saint-Georges.)

(2) *Fratres Eleemosinarios Sancti Thome redonensis*. (Cart. S. Melanii.)

L'abbaye de Saint-Melaine, avec le quartier qui l'entoure, n'était certes pas une de ces moindres annexes. Au point de vue archéologique, l'ancienne église abbatiale où se dessert aujourd'hui la paroisse de Notre-Dame, n'est pas indigne de l'attention des amis de l'art monumental. C'est la seule église de Rennes qui présente des fragments de l'architecture romane du ^x^e siècle, associés à des spécimens du style ogival depuis le ^{xiii}^e siècle jusqu'au ^{xv}^e. Le ^{xvii}^e siècle a même laissé son empreinte sur la façade de la tour.

Les cloîtres du monastère des Bénédictins furent aussi retouchés sous l'abbé Jean d'Estrades, en 1672; ils portent un élégant cachet de cette époque. Le grand hôtel abbatial — aujourd'hui palais de l'Archevêché, — est de la même date. C'est sur le tombeau du glorieux évêque, son patron, que l'abbaye prit naissance. Dévastée par les Normands au ^x^e siècle, restaurée par l'abbé Even, mort archevêque de Dol en 1081, que le comte Geoffroy aida libéralement dans sa pieuse entreprise, l'abbaye de Saint-Melaine a toujours joué un rôle important dans notre histoire locale.

Je ne puis terminer cette promenade archéologique dans l'ancien Rennes sans donner un souvenir à une autre fondation d'un de nos ducs, qui a laissé, jusqu'à présent du moins, quelques traces sur notre sol : je veux parler du couvent des Dominicains (Jacobins) et de leur célèbre église de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle; Jean IV *le conquérant* en avait jeté les fondements en 1368, accomplissant un vœu fait pendant la bataille d'Auray, où son compétiteur, Charles de Blois, perdit la couronne avec la vie.

Tout près du couvent dominicain, converti de nos jours en magasins militaires, l'hôpital Sainte-Anne, par sa modeste origine, rappelait des faits plus pacifiques et des souvenirs moins éclatants. Œuvre d'humble dévouement et de charité

pratique, cet établissement eut pour fondateurs, vers 1340, plusieurs confréries des corps de métiers de Rennes.

Nous venons de voir disperser les dernières pierres de sa chapelle, qui, comme celle de Saint-Yves, avait été reconstruite à la fin du xv^e siècle.

En remontant par la pensée au temps où Rennes s'entourait de sa triple ceinture fortifiée, il est à propos de se représenter aussi l'aspect de la campagne autour de ses murailles.

Aussi loin que remontent dans le passé nos documents locaux, ils nous apprennent que les coteaux de Saint-Martin, sur les bords de l'Ille, jusqu'à Saint-Laurent; ceux de Saint-Hellier et des environs, étaient revêtus de vignobles où l'on récoltait ce que nos pères appelaient *le vin breton*. — Ces vignes ont disparu peu à peu à partir du xvi^e siècle.

Que l'industrie viticole ait perdu alors la faveur dont elle avait joui autrefois, il n'y a pas lieu de s'en étonner, si l'on s'en rapporte aux anecdotes du facétieux auteur des *Contes d'Eutrapel*, maître Noël du Fail. — Nos ceps rennais produisaient, de son temps, des raisins tellement dégénérés que les chiens eux-mêmes n'y voulaient plus mordre.

La science moderne pourra nous dire à quelles causes se rattachait une pareille décadence dans les conditions de la maturité.

Il serait curieux de rechercher à quelle époque la culture de la vigne s'introduisit dans le pays de Rennes. Elle y était certainement très-ancienne; peut-être nous venait-elle du temps où l'empereur Probus fit planter, dans toutes les Gaules, les vignobles que Domitien en avait arrachés.

Quoi qu'il en soit, les champs de seigle et de froment qui, avec les vignes, formaient la principale culture du pays, étaient jadis enveloppés d'épais massifs de forêts.

Il en restait encore, à peu de distance de la ville, aux ^xⁱ^e et ^{xii}^e siècles, d'importants vestiges. Ainsi, à cette époque, la forêt de Rennes, dont un canton appelé « le nid de merle » environnait l'abbaye de Saint-Sulpice, que bâtit Raoul de la Fustaye, disciple de Robert d'Arbrisselles, — la forêt de Rennes, au Nord, étendait ses limites jusqu'auprès de Betton, de Saint-Grégoire et de Thorigné.

Au Couchant, une grande partie du territoire réparti maintenant entre les communes de Pacé, de Saint-Gilles, de l'Hermitage, de Vezin, de la Chapelle-des-Fougerais et de Montgermont, se cachait sous les ombrages de la forêt de Montmohon ou Nonmohot, dont Conan III concéda les dimes au chapitre de Saint-Pierre, en 1066.

Une charte d'Hamelin, évêque de Rennes en 1138, désigne aussi cette forêt déjà réduite et entamée par l'agriculture et au sein de laquelle venaient d'être établis l'église et le cimetière de *Fristilliacum*, dont le village de Frétille a gardé le nom.

Au Midi de Rennes, toute la campagne, depuis la rive gauche de la Vilaine jusqu'au cours de la Seiche, vers Châteaugiron, était couverte de forêts. Dans ces solitudes s'abritaient encore en 1208 la paroisse de Saint-Jacques-de-la-Forêt, (Saint-Jacques-dé-la-Lande) et les chapelles de Sainte-Foi et de Saint-Donatien-des-Bois. Chantepie, Vern, Nouvoitou, Saint-Armel avaient vu leurs territoires défrichés par les moines missionnaires, que la population reconnaissante vénéra depuis comme patrons et invoqua comme protecteurs auprès de Dieu.

Ces grands bois subsistaient encore en partie au ^{xiv}^e siècle.

Pendant le siège de Rennes par le duc de Lancastre, en 1356, c'était dans ces forêts, plutôt que dans celle de Paimpont, comme on l'a cru à tort, que se tenait Bertrand du Guesclin « avec ses compagnons, » comme dit la chronique,

harcelant l'armée anglaise et la tenant en perpétuelles alarmes par ses fréquentes attaques.

La route de Rennes à Nantes traversait évidemment ces bocages et ces halliers, et c'est là que du Guesclin, qui s'en allait battant le bois et épiant les mouvements de l'ennemi, rencontra le bourgeois de Rennes dont la ruse venait d'abuser le duc de Lancastre et qui, échappant aux Anglais, se dirigeait vers Nantes pour aller réclamer des secours de Charles de Blois.

Du Guesclin, mis au courant de tout ce qui se passait par l'intrépide bourgeois, vint sans tarder assaillir le camp du prince anglais, pendant que celui-ci courait faire face à un péril imaginaire, et pénétra victorieusement dans la cité assiégée avec un convoi de ravitaillement.

Restons sur ce souvenir de triomphe patriotique. Il nous rappelle qu'à cette époque de luttes et de batailles incessantes, les forêts, à la porte d'une ville assiégée, n'étaient pas sans utilité.

Aujourd'hui, les conditions ne sont plus les mêmes. Grâce à Dieu, nous n'avons plus à craindre les assauts de l'ennemi.

Nous ne pouvons donc que nous applaudir de voir les antiques forêts de nos environs remplacées par de riches et plantureuses cultures, soumises à d'habiles et intelligentes directions.

Je n'ai plus qu'un vœu à exprimer : c'est que la promenade archéologique dans laquelle je me suis permis de guider mes bienveillants lecteurs, sans fatiguer leur attention, ait éveillé en eux quelque désir de connaître notre vieille histoire, — leur ait fait toucher au doigt l'aspect pittoresque de nos vieux monuments, — enfin, leur ait fait pressentir que les études archéologiques ne sont ni sans charmes ni sans profits.

P. DE LA BIGNE VILLENEUVE.

APPENDICE

Lettre A.

PORTE SAINT-MICHEL. — EMBLACEMENT DU CHATEAU DE RENNES.

1405. — Amaury de Fontenai, capitaine de Rennes, fist par commandement du duc desmolir le chasteau dudict Rennes et bastir la porte neuve. (Extrait des registres de la chancellerie de Bretagne, table des mandements; d'après l'inventaire dit de TURNUS BRUTUS, f° 284 r°, années 1404-1405. — Chambre des Comptes. — Archives de la Loire-Inférieure.)

Extrait du Papier Rentier de la ville et forsbourgs et neuf parroisses de Rennes, faict en l'an 1455. (Archives d'Ille-et-Vilaine.)

« La ville veille et cité de Rennes. » (F° 35.) — « ... Item celuy de Bonabri tient un jardin en la Motte où aultrefois fut le Chastel de Rennes et la ruelle et venelle dentre ses maisons précédantes et le mur de la dite ville, par laquelle len va à la dite motte... et contient celle motte et ruelle environ quatre seillons trois raies de terre, dont il doit par an au

duc, au terme de vendredi benoist, un gastel de fromant de rente aprécié à 5 s. o l'obeissance. »

Extrait de la Réformation du domaine de Rennes, 1646-1670. (Archives d'Ille-et-Vilaine.)

« Rue Saint Michel, en ville, du costé vers occident, avissagé à l'orient. — La premiere maison esloignée de la muraille de la ville, derriere et joignant la fermeture de la porte St Michel, de sept pieds neuf pouces de midy à septentrion... en laquelle muraille de la ville est une canonnière dont se servent les locataires du logis derriere... logis, cour et jardin borné vers occident et septentrion de la muraille de la ville, et vers midy aux jardins et terres des maisons cy-après et de la rue de la Cordonnerie, le tout appartenant à dame Francoise Martin, femme et compaigne de messire Politte Dargentré (1), mouvans du Roy... à charge de 40 solz monnois et d'un gasteau de fourmant apresié à 5 sols monnois... pour estre fourny chaque jour de vendredi benoist aux mains du Receveur du Domaine de Rennes. »

Extrait des comptes des miseurs de Rennes. (Archives municipales de Rennes, 1425-1426.)

« ... Item à Perrot Bacheler, Guillaume Piede, pour estou-

(1) Hippolyte d'Argentré, petit-fils du célèbre sénéchal de Rennes, Bertrand d'Argentré. — L'emplacement de cet hôtel est occupé aujourd'hui par l'hôtel de la Rivière, bâti après l'incendie de Rennes, en 1724, par M. Cheireil, sieur de la Rivière.

per le bardel de près Porte Jacquet, quel avoit esté depecié, pour en envoyer les ayves qui estoient en la douve dentre le chastel et celui bardel, quelles ayves len avoit fait hoster pour devoir prandre les fondements des pilliers de la Porte Saint Michel — 6 s. 8 d.

« Contrat et convenant entre Guillaume Guillouays misour et Perrin et Guillaume les Bouschiers, paroissiens de Vern et de Saint Erblon, pour faire les pilliers en pierre près la porte neuve nommée la porte S^t Michel, en la douve, pour porter et soutenir les bois des ponts et planches de la dite porte, pour la somme de 60 liv. monnois.

« Contrat et marché avec Perrin Robin, cherpantier, en presence de missire Jehan du Tiersent chevalier, et Jehan de Beauxé Procureur de Rennes, commis et ordrennés de Monseigneur le Duc et son Conseil quant ad ce... pour faire un pont levant et chéant près la porte S^t Michel, ensemble o une planche chéante et levante; avecques et faire un pont dormant de trente piez, pour la somme de VI^{re} liv. monnois (120 liv.).

« 1427. — Item à Porriñ Robin pour le pont de la Porte neuve quelle de present a esté ordennée oupvriz de par Monseigneur le Duc, M^{re} le Chancelier, et autres, — 32 liv.

« 1428. — A Perrot Bili peintre, pour un ymaige de saint Michel qui fut achetée de li par ce miseur, presens les connestables de Rennes et Michel Lebreton, et de leur commandement pour mettre et sairs sur la Porte neuve que pour paindre la fenestre et lieu pour asairs ledit ymaige, pour le tout de ce, cent solz.

Signé MICHEL. »

Lettre B.

AUDITOIRE DE LA COUR ET PRISONS DE RENNES.

Rentier du domaine ducal de Rennes, 1455.

« Rue Saint-Michel vers soleil levant. — En ladite rue y a une maison en laquelle est située la FEILLÉE de Rennes pour tenir les pledz et faire les délivrances de la justice; et au derrière dicelle sont les prinsons et logis du garde et geollier dicelles, et ou devant y a un petit plassix joignant au pavé de ladite rue, et contiennent lesdites choses vingt sept piez de leze venant à rue et de long quatre vingt dix piez, habitant par un costé au mur de ladite ville et au marchix vers la tour Saint-James, etc. »

Réformation du domaine, 1646.

« Parquet de la Cour de Rennes depuis la porte Saint-Michel tournant vers orient du costé du Septentrion. — Ensuite de laquelle allée et voye publique qui conduist à l'escalier qui sert à monter sur la muraille, est un grand portal à deux voulttes et portes de pierre de taille, à travers ledit parquet..... ensuite et recoing dudit logis, vers orient et septentrion est l'entrée des prinsons royaux et Feillée de Rennes; et au joignant, vers oriant et midy, est l'auditoire et palais royal du Siège présidial de Rennes, advisagé audit

parquet vers occidentant soubz lequel et proche des prinsons y a une ruelle et voye publique qui conduist à l'autre parquet et au Champ-Jacquet. »

RUE DE LA PORTE-SAINT-MICHEL.

Cette rue, telle qu'elle est ici décrite, ne se retrouve déjà plus : elle vient d'être en partie détruite, — au moins tout le côté occidental, — par les travaux qu'on exécute pour le prolongement de la rue Rallier. Ces travaux et les déblaiements qui en ont été la conséquence ont mis au jour les substructions des tours et des ouvrages de défense qui protégeaient la porte Saint-Michel au ^{xv}^e siècle, puis la muraille d'enceinte de la cité, dans la portion qui touchait à la porte, du côté de l'Ouest. Cette muraille, débarrassée des constructions parasites qui la recouvraient, a pu être étudiée et examinée depuis sa base jusqu'au sommet, garni encore de ses machicoulis. On a retrouvé dans les substructions tous les caractères de la maçonnerie gallo-romaine déjà observés sur d'autres points de la vieille enceinte : les blocs de granit reposant sur les fondations ou sur le sol schisteux, les massifs de briques rouges au-dessus. Les remaniements qu'a subis la partie supérieure du mur, à diverses époques du moyen âge, ont fait disparaître le petit appareil régulier de moëllons cubiques alternés de cordons en briques.

P.-S. — Au mois de février 1868, on a recueilli parmi les débris du mur d'enceinte un fragment de pierre de granit portant une inscription gallo-romaine. Voici ce qu'on a pu y déchiffrer : « ... HONOR ...VINAE ET... NIMA... OSTVMI... EETAVGO... ITAS RIED... » Serait-ce une dédicace de la ville de Rennes à l'empereur Postume (257-267)?

P. B. V.

Lettre C.

L'ANCIENNE CATHÉDRALE DE RENNES.

Extrait du Martyrologe ou Nécrologe de l'Église cathédrale de Rennes, manuscrit du XIV^e siècle. (Archives du Chapitre.)

« APRILIS, VI. *Idus*. — Obiit Philippus bone memorie, qui primo fuit abbas Clarimontis, postea factus episcopus Redonensis, dedit et concessit beato Petro suisque canonicis quod quilibet canonicus post decessum suum fructus prebende sue integre per annum haberet. Ipse et primus ecclesiam novam Sancti Petri incepit edificare. »

Note marginale : Philippus cisterciensis ordinis obiit anno 1181.

Dans un Catalogue manuscrit et inédit des évêques de Rennes, qui fait partie du fonds des titres de l'évêché de Rennes, aux Archives départementales (4 G, 12), on lit :

« Philippus, ex abbate Claromontis prope Lavallem, ordinis cisterciensis, fit Redonensis episcopus. Invenit per revelationem in fundamentis suæ cathedralis ecclesiæ jaciendis, dum vetera eruit, thesaurum amplissimum, ex quo caput ecclesiæ condidit anno 1181. »

« JUNIUS, XVII. *Kalend*. — Obiit Radulfus dominus Fulgeriensis qui pro salute anime sue dedit quasdam plateas juxta caput ecclesie Redonensis, ad edificationem et largorem ecclesie nove. » (*Martyrol. eccl. Redon.*)

Raoul II de Fougères, dont il s'agit ici, vivait de 1130 à 1194.

« DECEMBER, IV. *Idus*. — Obiit Herbertus primo abbas Clarimontis, post episcopus Redonensis, vir summe religionis, anno Domini m° c° nonagesimo octavo, qui sedit annis quatuordecim et mensibus quinque.

« Et dicitur de ipso quod quodam die erant quadrigæ ad aportandos lapides pro edificatione ecclesie Redonensis, et quod quidam puer mortuus fuit per transitum cujusdam quadrigæ, et quod Deus suscitavit puerum ad ipsius supplicationem et universi populi congregati.

Postea dicitur quod quidam corvus furatus fuit anulum suum, et ipse episcopus pro suo annulo excommunicavit; et coram universo populo ipse corvus ipsi episcopo anulum apportavit. (*Necrol. eccl. Redon.*)

Lettre D.

Charte de donation de l'église ou chapelle de Saint-Sauveur à l'abbaye de Saint-Georges de Rennes par le chapitre de Saint-Pierre de Rennes. (Extrait du fonds de l'abbaye de Saint-Georges, Archives départementales, 2 H, 2.)

« Omnibus Christi fidelibus ad quos littere iste pervenerint, commune capitulum beati Petri redonensis salutem in omnium Salvatori. Universitati vestre volumus ignotescat quod nos Abbatisse et Conventui Sancti Georgii redonensis dedimus et concessimus CAPELLAM SANCTI SALVATORIS de civitate redonensi et tantum ejusdem capelle jus patronatus quod ad nos

pertinebat; ità quod pro ecclesia *Sancti Petri de Mercato* diruta reedificetur ibidem ecclesia parrochialis, que de cetero pertineat ad liberam donacionem ipsarum; salvis nobis herbergamento et censu ejusdem capelle, que tunc temporis pertinebant ad ipsam. Quod ut ratum permaneat per temporis processum, istas litteras sub sigillo nostro communi duximus commendandas, in hujus donacionis testimonium et defensionis munimen. Actum anno Verbi incarnati m^o cc^o trigesimo, mense januario. »

Pris sur l'original. Le sceau manque.

Lettre E.

DEVIS DE LA TOUR DITE TOUR LE BART. — 18 JUIN 1428.

Extrait du compte de Guillaume Durdoux, miseur général des Euvres de la réparation et fortification de la ville de Rennes, etc. (Comptes des miseurs, Archives municipales de Rennes.)

Cy ensuit la maniere et fourme du devis d'une Tour ordonné a estre faite ou couing des douves endroyt les jardins et près loustel es Frères Cordeliers, par l'avisement et deliberacion de messire Jehan Dutiercent, garde et gouverneur de la ville de Rennes et de messeigneurs les Alloué et Procureur dudit lieu de Rennes, et de Michel Le Breton, général maistre des euvres, en presence de plusieurs des Bourgeois de ladite

Ville. — Premièrement, sera ladite Tour faite de vingt piez de travouell à trais estages, dont le premier estaige sera de traze piez de mur par pâlte, de deiz piez de hault a dous canonières voustées. — Ou segond estaige aura trays canonières bien voustées, ledit estaige de doze piez de hault; le tiers estaige sera de doze piez de hault à trais fenestres esquelles aura grailles et au dessoulz des bauchez aura trais canonnieres, et sur checune canonniere des trais diz estaiges aura une oballestriere et degrez en chescun estaige, comme il appartiendra. Es dous estaiges, segond et treis, aura eligement de privées, et une cheminée ou len regardera quelle sera bonne à faire; Et le tout des murs des trais diz estaiges se randront a laras de hault de deiz piez de laize. Et aura es dous coustez de ladite tour retour de mur ouyt piez de chescun cousté, pour endenter les murs qui après, au plaisir Dieu, seront faiz. Quelle Tour et ediffice de mur dessurdite ont prins à faire et edifier deuvre de main, de maczonnerie et de taille ad ce appartenante, Perrin et Guillaume les Bouschiers et Guillaume Guilleu maczons.

Savoir est, pour les dous premiers estaiges, pour chescun pie de mur de hault, quinze livres et deiz livres pour pain et vin, par convenent fait o eulx par Michel Le Breton, général maistre desdites euvres, et Guillaume Durdoux, presens les dessurdiz. Et doivent et sont tenuz lesdiz Bouschiers et Guilleu fourniz de touz servanz à servir lesdiz maczons, et faire mortier comme leur appartendra, et de toutes autres choses ad ce appartenantes, sauf de bois à chausfaud et dengins et cordaige, carreaux et claes, si aucun leur fault, que leur doit bailler le Reppareur de ladite Ville. Et fut ledit convenent banny à ladite somme par Guillaume Jehan à suf-fire; Et pour ce que nulli ne rabatit sur ledit convenent, ne ne voulut pour mains le faire, demoura ledit convenent esdiz Bouschiers et Guilleu, a la somme dessurdite. Et pour les

erres de ce fut baillé es dessurdiz, pour et affin de querir leur pourveances et housteaux pour eulx demourez en faisant ladite euvre, par le commandement des dessurdiz, tant pour louer varlez et ouvriers et autres choses nécessaires, leur fut baillé, en oultre les deiz livres pour le vin, la somme de cent livre monnois.

« Signé : J. DUTIERCENT

MICHEL LE BRETON.

« Lundi, 26^e jour de novembre l'an 1429, fut visé o les maistres maczons de leuvre de la Tour d'avent dite, en presence de Michel Lebreton, ordennour et contrerolle des Euvres de la Ville de Rennes, de Jehan Bouaisguerin, Macé Boullié, Guillemet Beart, Guillaume Payen et plusieurs autres et fut trouvé que les diz maczons avoient fait d'euvre de maczonnerie pour les trais estaiges de la tour, dempuis le ras dicelle, quarante ouyt piez de mur de hault.

« DEVIS DU QUART ESTAIGE DE LA TOUR. — Lundi, vigntsixiesme jour de novembre, l'an 1429, fut convenent et marché fait par Michel Lebreton, ordonneur et contrerolle des euvres de la Ville de Rennes, et Guillaume Durdoux Reppareur dicelle, o Guillanme et Perrin les Bouschiers et Guillaume Guilleu maczons, de faire et parachever deuvre de main, de maczonnerie et taille, le quart estaige de la Tour dendroit les jardrins es Frères, de la maniere qui ensuist :

« Premier, sera ledit estaige fait de deiz sept piez de mur de hault ou environ, à trais fenestres voustées bien et deument, comme il appartendra, ouquel aura une chemynée; et sera ledit estaige vousté à seix bras d'augive, chescun bras de doze piez de hault, comme il appartendra; et sera ledit estaige garny de corbeaux à archez renversez à lentour dicelle, comme il appartendra; et ou meillieu de ladite augive aura une pierre en laquelle seront les armes du Duc nostre souve-

rain Seigneur; Et sera ledit estaige fait et muré a la ras des corbeaulx, et pavé desur et aumuré de tuille alentour, comme il appartendra et quil sera regardé estre nécessaire; Et doivent et sont tenuz lesdiz Bouschiers et Guilleu mettre hors les chemynées dicelle jucques à bon, et maintenir le vir jucques à l'amortissement dudit estaige; Et doivent lesdiz Bouschiers et Guilleu fournis de touz servanz et choses nécessaires ad ce appartenantes, sauff de pierre, chaux, sable, angins, claes, cordages, citres et autres boais a chauffer, pour le pris et somme de vingt livres monnois pour chescun pie de mur de hault, et seix livres pour pain et vin; et fut banny à ladite somme à suffire par Guillaume Jehan; auxquels, comme derroins prenours et que nulli ne voulut pour mains le faire, demoura ledit convenent à la somme de 20 liv. pour chescun pié et le vin payé, sur ce 6 liv. pour le vin.

« Signé : MICHEL. »

« Le lundi 10^e jour de septembre, lan 1430, fut par monseigneur le Cappitaine et plusieurs des Bourgeois et autres gens notables pour ce appelez, fait mesurer ladite tour, et fut trouvé que le premier estaige contient douze piez et demi de hault de franc, sanz compter le roueill qui est compté ou segond estaige; et le segond estaige contient quinze piez, compté le roueill, valant à 12 liv. chescun pié, 330 liv. — Le tiers estaige contient quinze piez de franc, senz compter le roueill qui est compté au quart estaige, valant à 15 liv. chescun pié, 225 liv. — Et le quart estaige contient 25 piez y compté le roueill, valant à 20 liv. le pié, 500 liv. — Montent ensemble 1055 liv.; sur quoi ils ont eu 1011 liv. 19 s. 1 d. Ainsi reste 43 liv. 11 s.; et leur fournissant celle somme doivent et sont tenuz parachever deuvre de main ladite tour, avecques ouyt piez de mur de chescun costé de ladite tour. »

NOTICES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

SUR LES

PAROISSES DU CANTON D'ANTRAIN⁽¹⁾

I. — ANTRAIN.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

La ville et la paroisse d'Antrain sont désignées dans les anciens actes, au xi^e siècle, sous les noms de : *Intramnum*, *Entrain*, *Entreiacum*. (D. Mor., P. 1, col. 389; Cartulaire de Marmout., à la Biblioth. Imp., t. III, pages 236, 437.) — Au xii^e siècle, sous ceux de : *Intramnum*, *Intrannum*, *Entrenium*. (*Bulletin Archéol. de l'Assoc. Bret.*, t. III, p. 239; Cart. de Mar., t. III, p. 237; D. Mor., P. 1, col. 651.) — Au xiii^e siècle, sous celui de *Intremium*. (Chartes inéd. de l'abbaye de Rillé, Collect. des Bl.-Manteaux.) — Enfin, dans les actes d'une époque postérieure, sous ceux d'*Intramneium* et d'*Intraineyum*, *Entrain*, et, définitivement, *Antrain*.

Quelle que soit la différence de ces noms, elle est moins

(1) Avant d'entrer en matière, j'éprouve le besoin d'adresser mes remerciements bien sincères à mon savant ami et confrère, M. Arthur de la Borderie, de l'obligeance qu'il a eue de mettre à ma disposition les précieux documents qu'il possède concernant l'histoire de notre pays. L. M.

réelle qu'apparente, et consiste uniquement dans la forme qu'on leur a donnée. Il est en effet facile de reconnaître que, dans tous, à l'exception d'un seul (1), leurs éléments constitutifs sont les mêmes et qu'ils ne sont autre chose que les deux mots latins *inter amnes* (entre rivières), liés ensemble pour exprimer la situation de la ville d'Antrain, au confluent des deux rivières de Coësnon et de Loisanche.

Châtellenie d'Antrain. — La ville d'Antrain est du nombre de ces localités, si rares dans notre pays, dont l'histoire civile se confond, à leur berceau, avec leur histoire religieuse.

Dès le milieu du ^{xii}^e siècle, elle était le chef-lieu d'une circonscription territoriale qui, d'elle-même, avait pris le nom d'*Antrenesium*, que l'on peut traduire par celui d'*Antrenois*. (D. Mor., P. 1, col. 651.)

On ne saurait déterminer d'une manière précise quelle était l'étendue de cette circonscription, les documents contemporains ne nous fournissant aucun renseignement à cet égard. Cependant, si l'on considère d'un côté que, quelques siècles plus tard, l'histoire nous montre la même ville d'Antrain comme le chef-lieu d'une autre circonscription territoriale qu'elle désigne sous le nom de *châtellenie d'Antrain*; et que, de l'autre, on veuille bien tenir compte de la stabilité et de la persistance des divisions territoriales au moyen âge, on trouvera qu'il y a tout lieu de croire que l'Antrenois fut le type de la châtellenie, et que l'apparition de celle-ci dans

(1) Le nom d'*Entreiacum* semble s'éloigner des autres jusqu'à un certain point; cependant, on ne saurait douter qu'il ne désigne également la paroisse d'Antrain. On serait porté à croire qu'il y aurait eu erreur de copiste; mais M. de la Borderie, à l'obligeance duquel je dois la communication de l'acte où il se trouve, ne le suppose pas, ayant retrouvé le même nom dans un extrait de cet acte, transcrit dans le portefeuille des Blancs-Manteaux.

l'histoire fut plutôt un changement de nom qu'une création nouvelle.

Si donc la composition de la châtellenie d'Antrain nous était connue, nous pourrions nous flatter de connaître aussi celle de l'*Antrenois*; mais, malheureusement, nous n'avons que des données assez incertaines sur les éléments constitutifs de ce petit territoire dans les temps un peu éloignés de nous. Au xvi^e siècle, lorsque la lumière nous arrive, elle semble avoir embrassé les quatre paroisses d'Antrain, de Tremblay, de Romazy et de La Fontenelle; mais en était-il de même au xii^e siècle?

Quant aux trois premières, il ne saurait y avoir le moindre doute. Dès le xi^e siècle, les actes contemporains nous les montrent réunis et formant, avec la paroisse de Saint-Léger, comme un fief composé, dans la dépendance d'un seigneur auquel ils donnent le nom d'Hervé, fils de Burchard.

Il est bien difficile de décider si, dès lors, ce territoire faisait partie de la terre de Fougères. D'un côté, sa position en dehors des cinq grandes vairies qui paraissent avoir formé la division primitive de cette terre, l'absence de l'intervention des seigneurs de Fougères dans les actes qui concernent les paroisses de sa circonscription; l'intervention, au contraire, des seigneurs de Dol, plus d'une fois constatée dans ces mêmes actes; enfin, l'adjonction bien certaine de la paroisse de Saint-Léger à ce groupe féodal, me semblent autant de faits qui sont de nature à faire supposer que ses relations de dépendance le rattachaient à Dol plutôt qu'à Fougères.

De l'autre côté, comment expliquer son passage dans la maison de Fougères, à laquelle il appartenait bien certainement en 1163? (D. Mor., P. 1, col. 651.)

Toute incertitude cesserait probablement si nous connaissions la position d'Hervé; mais nous n'avons aucune chance d'arriver jamais à la connaître.

Pour moi, s'il m'était permis de faire une conjecture à cet égard, en établissant mes données sur ce qui précède et sur l'acte de fondation du prieuré de Combours, qui nous apprend que Rivallon, le fondateur, avait une fille du nom d'Hadvisse ou d'Havoise, pour lors mariée, et dont il ne nous fait pas connaître le mari, je supposerais volontiers que ce mari était Hervé lui-même, qui tenait par conséquent le fief en question du chef de sa femme. (D. Mor., P. 1, col. 425.)

Ainsi s'expliquerait la préférence donnée à l'abbaye de Saint-Florent de Saumur sur les abbayes de Bretagne, par les seigneurs de ces paroisses, pour lui faire le don de leurs églises, lorsqu'ils se déterminèrent à s'en dessaisir. Guillaume, l'aîné des fils du seigneur de Combours et frère d'Havoise, était entré comme religieux dans cette abbaye qu'il fut plus tard appelé à gouverner. Il était donc tout naturel que les seigneurs des paroisses qui dépendaient de son père cherchassent à se concilier ses bonnes grâces et ses faveurs, en contribuant, autant qu'il était en leur pouvoir, à la prospérité d'une abbaye à laquelle il ne pouvait manquer de porter lui-même un grand intérêt, puisqu'elle était devenue la maison de son fils. Cette hypothèse admise, il resterait à déterminer l'époque à laquelle l'Antrenois fut réuni à la terre de Fougères et la circonstance qui amena cette réunion.

Mais le mariage de Jeanne de Dol avec Raoul II, seigneur de Fougères, qui dut avoir lieu vers 1140, répondrait de la manière la plus complète et la plus satisfaisante à cette double difficulté.

Rien, en effet, ne s'oppose à l'hypothèse que ce territoire n'ait constitué la dot de l'épouse du seigneur de Fougères et que son union à la baronnie n'ait été la conséquence de ce mariage.

Mais il est temps d'abandonner le champ des conjectures pour entrer dans celui de l'histoire.

J'ai dit plus haut que la création de la châtellenie d'Antrain avait dû se faire, pour ainsi parler, par la substitution d'un nom à un autre : je dois dire maintenant quelques mots de son histoire et de son importance.

Dans tout le cours de son existence, elle suivit assez ordinairement la destinée de la terre de Fougères, dont elle formait une des principales annexes; en sorte que le possesseur de la baronnie possédait également la châtellenie (1) : cependant, nous l'en voyons une fois détachée, au commencement du ^{xvii}^e siècle, et en demeurer séparée pendant l'espace de vingt-et-un ans.

Henri IV voulant récompenser les services signalés que lui avait rendus le maréchal de Brissac, lui donna, par lettres patentes datées du 13 mars 1600, les châtellenies d'Antrain et de Bazouges, pour en jouir sa vie durant; mais à la mort du maréchal, arrivée en 1621, les deux châtellenies firent retour à la terre de Fougères et n'en ont pas été séparées depuis.

Il ne serait pas sans intérêt de rechercher quel pouvait être, indépendamment des droits seigneuriaux, le revenu de notre châtellenie, afin d'apprécier, en parfaite connaissance de cause, l'importance du don fait par Henri IV à son protégé; mais les documents nous font complètement défaut pour l'établir d'une manière certaine à cette époque. Il nous faut descendre un demi-siècle après la mort du maréchal, en 1672, pour rencontrer les premiers éléments de cette connaissance. Cependant, comme tout porte à croire que l'état de notre châtellenie n'avait pas été sensiblement modifié dans l'intervalle, je n'hésite pas à donner ici un état de ses

(1) En 1525, René de Montéjean.

En 1541, Jehan de Laval, sire de Châteaubriant.

En 1543, Claude de Clermont, sire de Dampierre.

En 1547, Diane de Poitiers.

revenus, tels qu'ils étaient à la fin du xvii^e siècle ou au commencement du xviii^e.

Revenus en argent.

1° La coutume d'Antrain, affermée en 1672.	420 liv.
2° La traite domaniale, affermée aussi en 1672.....	210
3° Les dimes de La Fontenelle, affermées en 1722.....	75
4° L'afféagement de la grande halle d'Antrain.....	30
5° Les rentes censives des maisons d'Antrain.....	60
6° Une pièce de terre nommée La Georgie, affermée.....	1
7° Enfin, en rentes sur les paroisses de la Châtellenie.....	53 liv. 2 s.

Total des revenus en argent..... 849 liv. 2 s.

A ces revenus, il faut joindre le produit des droits casuels de la châtellenie, qui consistaient dans les lots et ventes de toutes les terres roturières et en proche fief, des terres nobles tant en proche qu'arrière fief, les rachats des terres nobles, les droits des traites vives et mortes, les déshérences, successions de bâtards, etc. Mais il est très-difficile de se rendre compte de la hauteur qu'il pouvait atteindre. Je sais seulement qu'en 1721 il s'élevait, pour toute la baronnie de Fougères, à la somme de 10,000 livres.

Revenus en grains.

1° 752 boisseaux d'avoine menue, mesure de Fougères, dus par le gage de la Châtellerie (Tremblay);

2° 350 boisseaux d'avoine menue, mesure d'Antrain, dus par les paroisses de la Châtellenie;

3° 32 boisseaux de froment rouge, mesure d'Antrain, dus par le gage du fief de Val-Coësnon (Antrain).

Pour donner une idée exacte de ces quantités, je dois dire que le boisseau d'avoine, mesure de Fougères, équivalait à 64 litres 56, et celui d'Antrain, qui lui était supérieur d'un tiers, à 96 litres 84; en sorte que le revenu de la châtellenie, en avoine, peut être évalué à environ 824 hectolitres, et le revenu en froment à environ 30 hectolitres; le boisseau pour la mesure du froment étant d'un tiers inférieur à celui qui servait pour la mesure de l'avoine.

Juridiction d'Antrain. — L'établissement de la barre ou juridiction d'Antrain, non plus que celle de Bazouges, ne me semble pas remonter à une époque antérieure à l'acquisition de la terre de Fougères, par le duc de Bretagne Jean VI, en 1428. Je n'en ai trouvé aucune trace dans les actes émanés des seigneurs de Fougères proprement dits ou de leurs successeurs, jusqu'à cette époque.

C'est dans un acte de 1468 (registre de la Chancellerie de Bretagne pour l'an 1468, f° 12 r°) que j'ai rencontré, pour la première fois, le nom d'un lieutenant de la justice d'Antrain; car tel était dès lors le titre que l'on donnait au magistrat qui occupait le siège royal dans les deux petites villes d'Antrain et de Bazouges, preuve évidente qu'il n'était considéré que comme ayant un caractère subalterne par rapport au sénéchal de Fougères, dont une partie des attributions lui avait été déléguée pour rendre plus prompte et plus facile l'administration de la justice. Les deux juridictions d'Antrain et de Bazouges ayant été constamment unies par les liens d'une commune destinée, ayant, suivant toutes les apparences, commencé d'exister en même temps, ayant passé par les mêmes phases et les mêmes vicissitudes de suppressions et de

rétablissements, je rangerai ici, sous une seule et même notice, tout ce qui les concerne; ce que l'on peut dire de l'histoire de l'une, s'appliquant également à l'histoire de l'autre. Les deux juridictions d'Antrain et de Bazouges ne semblent pas avoir reçu aucune modification, depuis le jour de leur institution, jusqu'en 1548 : elles étaient exercées par un magistrat qui, comme je viens de le dire, portait le titre de *lieutenant de la justice* de celle de ces villes à laquelle son siège était attaché.

En 1548, M. Herpin, qui pour lors remplissait les fonctions de procureur du Roi près le siège royal de Fougères, sollicita leur suppression, sans qu'on sache les motifs qui le firent agir, et obtint leur réunion au siège de Fougères. Dix ans plus tard, c'est-à-dire en 1558, elles furent rétablies par Henry II; mais ce ne fut pas pour longtemps : Charles IX étant arrivé au pouvoir, par deux édits donnés, l'un à Troyes, en Champagne, le 29 mars 1564, l'autre à Châteaubriand au mois d'octobre 1565, les supprima de nouveau et les réunit une seconde fois au siège royal de Fougères.

Les habitants d'Antrain et de Bazouges, ainsi que ceux des paroisses voisines, dont les intérêts étaient gravement froissés par cette mesure, firent, pour la faire rapporter, de nombreuses démarches qui, après dix années d'efforts, furent enfin couronnées de succès.

Ils adressèrent au Roi requête sur requête, pour lui exposer tous les inconvénients qu'entraînait pour eux la suppression de leur juridiction et les préjudices que leur causait l'obligation d'aller porter toutes leurs affaires au siège de Fougères, lors même qu'elles étaient sans importance. Le Roi fit examiner leurs observations par son Conseil privé, et ayant reconnu qu'elles étaient fondées, il rendit, à Saint-Germain-en-Laye, au mois de février 1574, un édit par lequel il rétablit les deux juridictions d'Antrain et de Bazouges, pour être

tenues dans chacune de ces villes une fois la semaine, à jour de marché, par un juge ayant le titre et la qualité de lieutenant du sénéchal de Fougères, un procureur du roi et un greffier.

L'édit, toutefois, limita la juridiction du lieutenant à la connaissance des affaires civiles et criminelles, pour lesquelles l'appel de ses sentences était porté directement au Présidial ou au Parlement; mais il réserva au sénéchal de Fougères la connaissance de toutes les causes relatives au domaine du Roi, les tutelles et curatelles, ainsi que le bail et le gouvernement des nobles, et enfin les confections d'inventaires des biens des mineurs appartenant à l'ordre de la noblesse.

Le ressort de la juridiction d'Antrain ne paraît pas avoir eu, au xvii^e siècle, l'étendue qu'il avait lors de sa suppression définitive, à la fin de 1789. Il semble n'avoir compris alors que les quatre paroisses d'Antrain, de Tremblay, de Chauvigné et de Romazy, auxquelles on adjoignit plus tard, sans qu'il me soit possible d'indiquer l'époque, celles de Saint-Marc-le-Blanc et du Tiercent, que l'on enleva au ressort de Fougères.

Je crois devoir compléter cette notice sur la juridiction d'Antrain par les deux tableaux suivants, dont l'un présente les noms des magistrats qui l'ont exercée, l'autre celui des juridictions seigneuriales qui en relevaient, avec l'indication du possesseur, à l'époque de la réformation du domaine du Roi en 1680.

Lieutenants de la juridiction d'Antrain (1).

1468, Allain Perrier; 14.., Raoul Tuffin; 1513, Jehan Tuffin; 1542, François Priour, sieur de la Motte; 1538,

(1) Il y a évidemment dans ce tableau et dans le suivant, ainsi que dans tous ceux que je donnerai plus tard, des lacunes; je n'ai pas eu la préten-

Jehan Delorme, licencié ès-lois; 1641, Julien Le Huré, sieur de l'Établerie, lieutenant en la vicomté de Saint-James; + 1672—1672, François Le Huré, sieur de Langelusaie, vivait encore en 1714; 1724, Hyacinthe Anger, sieur du Grand-Bois; 1764, François Anger, sieur du Grand-Bois.

Procureurs du roi. — 1558, Jehan Gaudoin; 1679, Guillaume Gerard, sieur de l'Abbaye; 1686, Alexandre Le Paige; 1723, François Le Houst, sieur de la Guyonnière; 1748, Martin Gohin.

Juridictions seigneuriales relevant de la juridiction royale d'Antrain.

Hautes justices. — Bonnefontaine, Antrain, à M. Malo de Coëtquen, marquis de Coëtquen.

La Balue, Bazouges-la-Pérouse, pour les fiefs situés en Antrain, à M. Gilles de Ruellan, seigneur de la Balue et du Tiercent.

La Belinaye, Saint-Christophe-de-Valains, pour les fiefs situés en Saint-Marc, à M. François de la Belinaye, vicomte dudit lieu.

La Chattière, Tremblay, M. Anne Guérin, marquis de Saint-Brice.

Le prieuré de Tremblay, M. Louis Brunet, étudiant en l'Université de Paris, prieur commandataire.

Le Tiercent, M. Gilles de Ruellan, seigneur de la Balue et du Tiercent.

Les Portes, Bazouges-la-Pérouse, pour les fiefs situés en Antrain, M. Joseph Tuffin, ch^{er} v^{te} de la Rouërie.

Montmoron, Romazy, M. Charles de Sévigné, comte de Montmoron.

tion de donner une chronologie complète, j'ai seulement tenu à indiquer les noms que j'ai retrouvés avec les époques correspondantes.

Moyennes justices. — Le Pontavice, Tremblay, M. Charles de la Paluelle, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, marquis dudit lieu.

La Vairie, Saint-Marc-le-Blanc, M. Eusèbe Martin, seigneur de la Vairie.

Basses justices. — Brimblin, Chauvigné, M^{me} Julienne Rouxel, dame de la Grignonuais.

La Coquillonnaie, Tremblay, MM. Barthélemy Ferret et Jacques Michau, conseillers secrétaires du Roi.

La Rouaudais, Tremblay, M. François Le Bon, seigneur de la Garenne.

Le fief de l'Hermitage, Saint-Marc-le-Blanc, l'abbesse de Saint-Sulpice-la-Forêt.

Subdélégation d'Antrain. — Lors de l'établissement de l'intendance en Bretagne, en 1689, Antrain devint chef-lieu d'une subdélégation qui comprit les sept paroisses d'Antrain, de Chauvigné, de Saint-Marc-le-Blanc, de Saint-Ouen-de-la-Rouërie, de Romazy, de Trans et de Tremblay. Plus tard, cette subdélégation s'accrut des douze paroisses qui formaient la subdélégation de Bazouges, laquelle fut supprimée à une époque qu'il m'a été impossible de constater, mais qui est postérieure à 1736. Ces paroisses étaient celles de Bazouges-la-Pérouse, Cuguen, Feins, La Fontenelle, Marcillé-Raoul, Noyal, Rimou, Saint-Rémy-du-Plein, Sens, Sougeal, Vieux-Viel et Vieux-Vy.

Enfin, en 1775, la subdélégation d'Antrain elle-même fut supprimée et réunie en partie à celle de Fougères et en partie à celle de Dol, la grande route de Rennes en Normandie étant prise comme ligne de partage.

Canton d'Antrain. — Lorsqu'en vertu du décret de l'Assemblée Constituante et des lettres-patentes du roi, en date du 4 mars 1790, la division par départements fut substituée,

dans toute la France, à la division par provinces, Antrain fit partie du district de Dol et devint le chef-lieu d'un canton qui comprit les cinq communes d'Antrain, de Chauvigné, de La Fontenelle, de Saint-Ouen-de-la-Rouërie et de Tremblay.

La loi du 28 pluviôse an VIII, qui substitua à la division par districts la division par arrondissements, supprima le district de Dol et réunit à l'arrondissement de Fougères les deux cantons d'Antrain et de Bazouges, qui n'en formèrent plus qu'un, avec Antrain pour chef-lieu.

Le canton de Bazouges se composait des cinq autres communes qui complètent le canton d'Antrain, savoir : Bazouges-la-Pérouse, Marcillé-Raoul, Noyal, Rimou et Saint-Rémy-du-Plein.

Ville d'Antrain.

HISTOIRE ET FAITS REMARQUABLES.

Les commencements de la ville d'Antrain peuvent être reportés jusqu'aux premières années du ^xⁱ siècle; mais son accroissement ne date que des premières années du ^{xv}^e. Elle en fut surtout redevable aux migrations des familles normandes, qui, pour se soustraire au fléau de la guerre dont leur pays était le théâtre, vinrent s'établir sur les confins de la Bretagne et se fixèrent particulièrement à Fougères et à Antrain.

Cette petite ville n'occupe pas une place bien considérable dans l'histoire, quoique au temps de l'indépendance de la Bretagne elle ait pu être considérée comme la clef de la province de ce côté de la Normandie, et qu'elle ait été alors pourvue d'une forteresse qui, suivant Ogée (art. Antrain), *aurait été assiégée plusieurs fois, sans jamais avoir été prise :*

double assertion dont, je dois le dire, je n'ai rencontré aucune preuve dans l'histoire.

Je me suis livré à d'assez longues recherches, dans la ville d'Antrain, pour découvrir, s'il était possible, quelques traces de cette forteresse et déterminer l'emplacement qu'elle occupait; mais elles n'ont abouti à aucun résultat : ce qui me fait croire qu'elle n'était pas attenante à la ville même. Je crois, du reste, avoir trouvé son emplacement à environ 1,500 mètr. au-dessous, en aval et sur les bords du Coësnon, à l'endroit même qu'occupe aujourd'hui le village de la Motte. J'ai, en effet, d'après les indications d'un habitant du pays, constaté l'existence d'un vieux pan de muraille servant d'appui à un bâtiment d'exploitation qui doit avoir fait partie d'un ancien ouvrage de fortification. Son épaisseur, son mode de construction, et mieux que cela encore, une meurtrière ou plutôt une archière, car ce n'est qu'une fente très-étroite et allongée que l'on remarque sur un de ses côtés, ne permettent pas le plus léger doute à cet égard. Cette archière témoigne de l'antiquité de cette construction et semble devoir la faire remonter à une époque antérieure à l'invention du canon.

D'un autre côté, sa position près de la rivière tendrait à faire supposer qu'elle avait été élevée à une époque où l'on avait encore à craindre les attaques ou les invasions par eau, et qu'elle avait été élevée en cet endroit pour leur opposer une barrière et en défendre la contrée.

Du reste, si l'on juge de l'importance de cette forteresse par la surface que l'on est autorisé à lui donner et qui semble déterminée par un mamelon de forme quasi circulaire, dont l'aspect, au milieu des prairies, rappelle assez celui d'un château à motte sans donjon, son étendue devait être considérable et ne pas s'éloigner beaucoup d'un hectare. Le pan de muraille qui a échappé à la destruction se trouve dans la partie basse et la plus rapprochée de la rivière. Il y a tout

lieu de supposer qu'il faisait partie d'une tour élevée à cet endroit.

Quoi qu'il en soit, le rôle de cette forteresse ne paraît pas, d'après l'histoire, avoir jamais été à la hauteur de son importance présumée, car elle ne nous présente aucun événement, aucun fait d'armes qui s'y rattache : ce qui pourrait induire à penser qu'elle ne fut jamais complètement achevée.

Les historiens de Bretagne nous apprennent qu'après la bataille de Saint-James-de-Beuvron (1426), les troupes du connétable de Richemont, qui s'étaient débandées, se rallièrent à Antrain, sans nous dire si ce fut dans la ville ou dans la forteresse ; mais comme ils ajoutent que, dès le lendemain, elles se rendirent à Rennes, on est fondé à croire que la forteresse, si elle existait encore, ne pouvait plus du moins leur offrir des conditions telles qu'ils eussent pu y tenir quelque temps et résister à une attaque.

La ville d'Antrain ne paraît pas néanmoins avoir cessé d'être un poste militaire jusqu'à la fin du xvi^e siècle.

En 1449, nous la voyons occupée par Jean de Porcon, qui, avec sa compagnie de quarante hommes d'armes, sut protéger le pays et le défendre des Anglais, qui occupaient Saint-James et le Mont-Saint-Michel. (Dupaz, p. 685.)

Huit ans plus tard, en 1557, le même Jean de Porcon y commande encore et *fait esgailler* sur les habitants des deux châtellenies d'Antrain et de Bazouges une somme de 150 liv., à laquelle ils avaient été taxés, pour la réparation des fortifications de la ville de Fongères. (D. Mor., P. 2, col. 1713.)

Au mois de janvier (26) 1468, nous voyons le duc de Bretagne, François II, adresser un mandement au trésorier général et à André Le Voyer, receveur du fouage en l'évêché de Rennes, pour qu'ils aient à remettre aux mains d'Allain Perrier, lieutenant de la justice d'*Entrain*, la somme de cinquante livres, sur les deniers du fouage ordonné être levé dans la

paroisse, pour être employée à la *fortification et emparement* de l'église et de la tour d'Antrain; et dans le cas d'insuffisance de cette somme, qu'ils aient à prendre l'excédant sur les deniers du fouage de la châellenie.

Par le même mandement, le duc commet et institue Allain Perrier, miseur, et Michelot Le Camus, contrôleur desdites réparations, et ordonne à Raoulet Le Bateurs, lieutenant des bois et forêt de Villecartier, de mettre à leur disposition le nombre de trente-six pieds de chêne et de six pieds de hêtre, pour être employés auxdites fortifications. (Registre de la Chancellerie de Bretagne pour l'an 1468, f° 12 r°, communiqué par M. A. de la Borderie.)

Quatre mois plus tard, le 25 mai, nous voyons le même duc ordonner *Robert de Tréguenc*, ou de *Tréguené*, à la garde de la place d'Antrain avec cinquante combattants; et celui-ci s'étant sans doute excusé, le remplacer huit jours après (3 juin) par *Guillaume Le Voyer*. (*Ibid.*, f° 104 r° et f° 109 v°.)

A partir de là, il nous faut traverser un siècle presque tout entier pour retrouver dans l'histoire de notre province le nom de la petite ville d'Antrain, qui n'y reparait qu'à l'occasion des troubles suscités par la querelle religieuse.

Il existe aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, série G, un registre des trésoriers de la paroisse d'Antrain de 1542 à 1577, qui nous fournit de curieux renseignements, moins peut-être sur les événements eux-mêmes que sur le mouvement qu'ils imprimèrent à la petite localité dont nous nous occupons. Je me permettrai d'y faire quelques emprunts, qui pourront donner une idée fidèle de l'aspect que devait présenter la ville d'Antrain pendant cette période.

Ce registre nous apprend d'abord que dès 1561, la ville était occupée par une compagnie de gens d'armes, sous le commandement de M. de l'Angle. Par son ordre et de l'avis des paroissiens, les trésoriers, durent délivrer à ses gens une

somme de *trente sols* et leur faire distribuer une pipe de cidre qui cousta *dix sols*.

La même année, le capitaine Mustellier fit sa montre à Antrain et reçut, pour sa dépense, la somme de sept livres.

L'entrée de la ville était alors défendue par des barrières que le sacristain était chargé d'ouvrir et de fermer matin et soir. Pour ses doubles fonctions, il recevait vingt livres de salaire par an.

En 1564, la ville d'Antrain fut cruellement éprouvée par une maladie épidémique qui se déclara vers la fin de l'été. Elle donna lieu, le 24 septembre, à une communion générale, pour laquelle les trésoriers fournirent cinq pots de vin, qu'ils payèrent à raison de 3 sous 6 deniers le pot.

La paroisse alla, à cette occasion, en procession jusqu'à Mezières.

En 1573, le registre nous montre, en présence des circonstances devenues plus graves, les habitants d'Antrain se préparant aux événements et se mettant en devoir de fortifier leur ville.

Voici quelques articles des comptes qui nous font connaître plusieurs des mesures et des précautions qu'ils jugèrent convenable de prendre alors, et nous donnent une idée des préoccupations qui les agitaient :

« Ont payé les trésoriers par le commandement de M. de
« Bouillé et consentement des paroissiens pour soixante jour-
« nées d'hommes à faire les remparts et taudys du dit An-
« train, à raison de cinq sous, pour jour, pour chacun homme,
« qu'est ensemble la somme de quinze livres, cy. xv liv.

« Item pour deux limandes de boys et troys
« fuctz de pippe à mettre aux dits remparts,
« vingt-cinq sous, cy..... xxv s.

« (1574.) Pour avoir envoyé par commande-
« dement de M. le comte de Bouillé porté leurs

« missives du dit lieu tant à Fougères, Dol, Sacey,	
« Bazouges, Tremblay, etc., la somme de vingt-	
« quatre sous, cy.....	XXIII s.
« Pour peaulx de parchemin pour faire racous-	
« trer le <i>tabourin</i> (<i>sic</i>) pour faire la garde, la	
« somme de dix sous, cy.....	X s.
« Pour les cordes de bouyaulx pour mettre aud.	
« tabourin.	V s.
« A Rolland Moulins pour avoir racoustré led.	
« tabourin.....	V s.
« (1575.) Pour avoir caché les richesses du tré-	
« sor durant les séditions dernières.	XX s.
« A Collas Herbel et Jullien Noguet pour aller	
« à Ardennes et Mauxson (Mauçon, commune de	
« Saint-Ellier) porter des lettres à chacun, seix	
« solz.	XII s.
« A Jean Goudet, pour estre allé à Marcillé,	
« S. Rémy, Rimou et autres paroisses présenter	
« des lettres par le commandement de Monsieur.	VIII s.
« Au Chastelier et à Bazouges.....	X s.
« A S ^t Sauveur voyr sy estoient arrivez les sol-	
« darts à loger que on disoit.....	VII s.
« A Pontorson pour savoir des nouvelles des	
« souldarts qui y estoient.	VI s.
« A Allain Pellé et Léonard Riou à chacun	
« quatre sous qui font ouict solz pour avoir esté	
« aider à arrester l'eau à Louazance et pour ce. .	VIII s.
« Pour avoir fait abattre les chesnes au travers	
« des chemins pour faire des embûches à com-	
« battre, pour seix hommes à chacun cinq solz,	
« pour ce.	XXX s.
« Dix livres pour deulx pippes de cidre et	
« quatre livres de pain blanc et gasche d'avoyne	

« pour donner le repayer à la commune de Bazouges, pour ce..... xiiii liv.

Il est à regretter que les registres subséquents ne nous aient pas été conservés; ils nous auraient donné sans aucun doute des détails intéressants sur les événements qui s'accomplirent jusqu'à la pacification.

A la fin du xvii^e siècle, Antrain avait une compagnie de miliciens, dont M. du Boisbaudry était capitaine en 1689.

En 1793, cette ville reçut, à leur passage, les girondins proscrits, sous la conduite du bataillon du Finistère.

La même année, elle fut occupée par l'armée vendéenne, lors de sa marche sur Granville, puis abandonnée par elle lorsqu'elle se dirigea sur Dol. Kléber l'occupa alors et la fit fortifier dans le dessein de couper la retraite à l'ennemi; mais les Vendéens, à leur retour, battirent les républicains et les forcèrent de se replier sur Rennes.

L'armée royale, en quittant Antrain, y laissa le germe de l'épidémie qui la décimait.

Malgré son importance, la ville d'Antrain n'a jamais été en possession du droit ni des prérogatives d'une communauté; cependant, elle députa aux États extraordinaires tenus à Rennes en 1571. Son député se nommait Jean Gerard. Son droit de représentation fut même reconnu aux États de 1616, et elle se trouva comprise, ainsi que Bazouges et Hédé, au nombre des villes qui auraient droit de députer aux États de Bretagne; mais le principe de n'admettre à la représentation que les villes qui avaient droit de communauté prévalut, et la ville d'Antrain, ainsi que les deux autres, se trouva déchu de son privilège.

Voici la liste et le nom des rues d'Antrain en 1679 :

RUES du Pont-Billon, du Puy, de la Filandrie, de l'Aumailerie, de la Croix-Bouessée, de la Blatterie, de la Poterie, Grand'Rue, Petite-Rue, rue Roche-Corbon et rue Monssset.

Histoire religieuse. — Au milieu du XI^{e} siècle, un certain nombre de nos églises étaient encore possédées par les seigneurs qui les avaient fondées, ou bien par leurs représentants, qui les avaient recueillies dans leurs héritages et les détenaient, au mépris de toutes les lois ecclésiastiques. Ces églises étaient pour eux une source de revenus, quelquefois considérables, soit qu'ils les donnassent à ferme comme toute autre propriété, soit qu'ils traitassent avec des clercs pour l'administration et le gouvernement spirituel de la paroisse, moyennant une portion des revenus, dont ils savaient bien ordinairement se réserver la plus large part.

Telle était la situation de l'église d'Antrain à l'époque où elle nous apparaît dans l'histoire, vingt années à peu près avant la fin du XI^{e} siècle.

Elle était alors la propriété de trois seigneurs dont les actes contemporains nous ont conservé les noms : Turulle, fils de Réginald-le-Gros ; Yves, fils d'Vrvodius ou Vrvoy, et Hervé, fils de Burchard, celui-là même que nous connaissons déjà et qui, comme je l'ai dit, exerçait un droit de suzeraineté dans la contrée.

Il est assez difficile de déterminer d'une manière précise quelle était la part afférente à chacun de ces seigneurs dans la propriété de notre église. Nous savons seulement que celle de Turulle se composait du quart du produit des oblations et des sépultures, et du quart également des dîmes de toute la paroisse. (D. Mor., *P.* 1, col. 389.)

La part d'Yves semble avoir été égale à celle de Turulle ; enfin, tout porte à croire que celle d'Hervé était égale à celle des deux autres, c'est-à-dire qu'elle représentait la moitié des revenus de l'église et de la paroisse. (Biblioth. imp., Cart. de Marmoutiers, mss latin, t. III, n^o 236, 437.)

Turulle paraît avoir été le premier qui, pour obéir aux injonctions de l'Église et se soustraire aux censures dont elle

frappait les violateurs de ses lois en pareille matière, ait songé à se dessaisir de sa portion; il en disposa en faveur de l'abbaye de Saint-Florent, et, non content de cette libéralité, il y ajouta le don de la terre et de l'étang de Montbulain, dans la paroisse de Romazy. (1).

Cette donation ne permit pas aux religieux de Saint-Florent de prendre possession de l'église d'Antrain; puisqu'elle ne les rendait propriétaires que de la moindre portion : ils se déterminèrent, en conséquence, à faire profiter des avantages qu'elle leur conférait le prieuré de Tremblay, qu'ils avaient fondé quelques années auparavant, et ils l'y annexèrent.

L'exemple de Turulle ne tarda pas à être suivi par le second des copropriétaires, Yves, fils d'Yrvodius ou Yrvoy, qui fit la cession de ses droits à l'abbaye de Marmoutiers. L'histoire ne nous dit pas l'époque à laquelle eut lieu cette cession; mais elle nous apprend qu'Yves étant lui-même entré comme religieux à l'abbaye de Marmoutiers, en 1095, profita de la circonstance pour lui confirmer la donation de l'église d'Antrain, qu'il lui avait faite sans doute quelques années auparavant.

Au commencement du XII^e siècle, l'église d'Antrain se trouvait donc partagée, d'un côté, entre les deux abbayes de Saint-Florent de Saumur et de Marmoutiers, qui en possédaient chacune un quart; et, de l'autre côté, Hervé, fils de Burchard, qui persistait à détenir l'autre moitié; mais le moment n'était pas éloigné où ce seigneur lui-même allait cesser de fermer l'oreille aux pressantes sollicitations de l'Église et se dessaisir de sa portion. Ce fut en 1105 que, comme Yves,

(1) Cet étang est desséché depuis longtemps; mais la prairie qui l'a remplacé porte encore aujourd'hui le nom d'*Étang-aux-Moines*; elle se trouve à l'Est de la route de Rennes à Antrain, qui doit occuper la place de l'ancienne chaussée.

il en disposa en faveur de l'abbaye de Marmoutiers. Cette disposition, toutefois, ne fut pas à titre purement gratuit; l'acte qui nous en a conservé le souvenir constate qu'il reçut une somme de dix livres des mains de Fulbert, un des religieux, chargé de la paroisse de Saint-Ouen, et qu'il exigea que, dans le cas où ses fils ou bien quelques-uns de ses gens viendraient par la suite à créer, dans l'église d'Antrain, des ressources suffisantes pour l'entretien de deux religieux, l'abbaye serait tenue de les y envoyer et de les y maintenir. (*Ibid.*, n° 437.)

Par suite de cette donation, l'abbaye de Marmoutiers se trouvait réunir en sa possession environ les trois quarts de l'église d'Antrain. Cependant, de cette quotité, il y avait encore à défalquer la part qui appartenait à un prêtre, nommé Godefroy, que les seigneurs avaient sans doute chargé du gouvernement de la paroisse, lorsqu'ils en étaient encore en possession.

Cet ecclésiastique lui-même céda à l'entraînement de l'exemple qui lui était donné, et remit sa personne et ses biens à la disposition de Marmoutiers. *Se et sua omnia dedit*, non pas qu'il se soit fait religieux, mais, sans doute, qu'il consentit à recevoir d'elle une nouvelle investiture. Il stipula, en effet, que les revenus de l'autel seraient partagés par portions égales entre lui et les religieux; mais qu'il profiterait seul des messes privées, des confessions, des baptêmes et des purifications (de 1124 à 1137). (*Ibid.*, page 237.)

Les religieux de Marmoutiers semblent avoir, dès lors, annexé l'église d'Antrain à leur prieuré de la Trinité. Bien que Marbodius, évêque de Rennes, ait approuvé les dispositions d'Hervé et concédé le droit de patronage de l'église d'Antrain à l'abbaye de Marmoutiers, des difficultés ne laissèrent pas de s'élever par la suite entre ses successeurs et les religieux, sur l'étendue et l'application de leurs droits.

A la fin du ^{xii}^e siècle, ceux de l'abbaye nous paraissent avoir été déjà sensiblement amoindris; car ils se réduisent alors au patronage, à la moitié des oblations et des autres revenus de l'église, et à une égale portion dans les dîmes de la paroisse : encore ces droits lui sont-ils contestés par l'évêque Herbert, qui lui suscite également des difficultés relativement à l'église de Romagné.

Ces difficultés, du reste, ne tardèrent pas à être aplanies, grâce à la médiation et aux bons offices de Guillaume de Fougères, de l'archidiacre de Rennes et de quelques autres sages et discrètes personnes (1197).

Une transaction, qui régla définitivement les rapports de l'abbaye de Marmoutiers avec l'évêque de Rennes, en ce qui touchait les églises que cette abbaye possédait dans son diocèse, aussi bien que les points en litige concernant les églises d'Antrain et de Romagné, fut le résultat de cette bienveillante médiation.

Cette transaction a trop d'importance, au point de vue de l'histoire de notre église, pour que je n'en rapporte pas ici les principales dispositions.

D'un côté, les religieux renoncèrent entièrement au patronage et aux autres droits qu'ils avaient exercés jusqu'alors dans la perception des oblations et des autres revenus de l'église d'Antrain, et en firent à tout jamais l'abandon en faveur de l'évêque et de ses successeurs.

De l'autre côté, celui-ci, pour tenir compte aux religieux et les indemniser de ce sacrifice, éleva leur portion dans le partage des dîmes qui leur étaient communes avec le recteur, en leur accordant les trois quarts là où ils n'avaient auparavant que la moitié; l'autre quart restant affecté au recteur.

Une réserve fut faite néanmoins pour le millet et le panais, dont le partage dut se faire moitié par moitié.

La transaction ne se borna pas à régler les conditions du partage : elle détermina la manière dont il devait se faire et prescrivit des mesures qui devaient en garantir la sincérité.

Ainsi, il fut réglé que le prieur et le recteur auraient leurs collecteurs dans la campagne aussi bien que leurs batteurs dans l'aire, chacun en raison de la portion qui lui était afférente dans le partage; que toutes les dimes seraient apportées à la grange du prieur, dont le recteur aurait une clef; que celui-ci pourrait y établir un gardien et l'y maintenir aussi longtemps que les dimes y seraient en dépôt.

Cette obligation d'apport et de partage était sans aucune réserve et s'appliquait à toutes les dimes, aussi bien à celles que le recteur pourrait être accidentellement appelé à percevoir ou à partager qu'à celles que lui et les religieux pourraient acquérir par la suite; leur part contributive dans l'acquisition étant réglée en conséquence, au prorata de leurs droits.

Enfin, le recteur nommé devait, avant d'entrer en fonctions, prêter serment entre les mains du prieur de la Trinité de Fougères, d'exécuter fidèlement toutes les conditions qui lui étaient imposées par la transaction. (*Bulletin Archéol. de l'Assoc. Bret.*, t. III, page 239.)

Par suite de ces dispositions, le prieur de la Trinité devint gros décimateur de la paroisse d'Antrain. Mais combien de temps conserva-t-il cet avantage? L'histoire nous laisse dans une ignorance complète à cet égard : elle nous offre ici une lacune qui ne dure pas moins de trois siècles, et pendant ce long laps de temps, elle ne laisse pas percer la moindre lueur qui nous permette même d'entrevoir les faits qui modifièrent, d'une manière si sensible, les conditions d'existence de notre église.

Quoi qu'il en soit, au milieu du xvi^e siècle, lorsque la lumière reparait pour nous, tout est changé, et il ne reste plus aucun souvenir de la transaction de 1197.

Un aveu rendu au roi en 1542, par M. Pierre Damalo, archidiacre de Rennes et prieur de la Trinité de Fougères, des biens de son prieuré, ne fait nulle mention des dîmes de la paroisse d'Antrain.

Je suppose que, dès lors, elles étaient, par suite d'arrangements entre les deux abbayes, passées de Marmoutiers à Saint-Florent de Saumur, qui, comme nous l'avons vu, en possédait déjà un quart, en vertu de la donation de Turulle, et qui finit par en absorber la totalité.

C'est du moins ce qui me paraît résulter d'une transaction passée entre les trésoriers d'Antrain et le prieur de Tremblay, le 15 juin 1687, et dont une copie se trouve aux Archives d'Ille-et-Vilaine, série G.

D'après cette transaction, le prieur eut la libre disposition de toutes les dîmes, tant grosses que menues, même des novales, de la ville et de la paroisse d'Antrain, à la charge de payer chaque année : 1° au recteur, la somme de quatre cent cinquante livres, pour sa portion congrue et celle de son curé; 2° au trésor de l'église d'Antrain, soixante-huit boisseaux (65 hectolitres) de froment rouge, mesure d'Antrain; 3° aux prêtres de la ville, soixante livres, pour trois messes par semaine, dues par le prieur de la Trinité de Fougères sur les dîmes de la paroisse; 4° au chapitre de la cathédrale, la somme de quinze livres quatre sous six deniers; et, enfin, d'acquitter tous les droits de visite et autres dont la charge pouvait incomber à la paroisse.

De leur côté, les trésoriers durent payer au prieur de Tremblay une rente annuelle de cent vingt livres, destinée sans doute à lui tenir lieu de la part à laquelle il avait droit dans la perception des revenus casuels de l'église.

La cure d'Antrain était à la présentation d'un chanoine de l'église cathédrale. Voici les noms de quelques recteurs depuis le xvi^e siècle. En 1508, M. Nicolas Hallard, chapelain de

Saint-Léonard de Fougères; — 1550, M. Marc Gérard, *id.*;
— 1639, M. Pierre Deschamps, licencié en droit canon;
+ 1690-1690, M. Jacques Debregel, docteur en Sorbonne;
— 1706, M. Joseph Daniel; — 1736, M. Jean Morel; —
1753, M. Gilles-Pierre Bertin; — 1759, M. Baptiste Cadeu.

Au xvi^e siècle, le Carême était prêché chaque année, dans l'église d'Antrain, par des religieux qui, pendant la station, donnaient également des instructions à La Fontenelle (1).

Archéologie. — L'église d'Antrain est considérée généralement comme appartenant à l'époque de transition (fin du xii^e siècle), dont elle présente tous les caractères. (M. Brune, *Archéologie Relig.*, p. 239; *Bulletin Arch. de l'Ass. Bret.*, tome I, p. 117.) Sa construction doit par conséquent se rapporter aux années qui précéderent ou suivirent la transaction dont j'ai parlé, entre Herbert, évêque de Rennes, et les religieux de Marmoutiers.

Elle est formée d'une seule nef, accompagnée de deux transepts et terminée à l'Est par un chevet circulaire. Elle présente dans son ensemble, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, l'emploi simultané du plein cintre et de l'ogive. La porte occidentale, ainsi qu'une autre porte ouverte dans le mur méridional, sont en plein cintre et ont leurs archivoltes subdivisées : deux petites colonnettes placées de chaque côté supportent leurs voussures, qui sont ornées d'un rang de dents de scie.

Au-dessus de la première de ces portes s'ouvre une fenêtre en lancette, encadrée dans un plein cintre. Cette fenêtre semble placée là, au frontispice de notre église, comme pour en marquer la date par son double caractère.

(1) Antrain est la patrie de Philippe-Jacques Charruel de Ruffigné, bachelier et professeur de théologie à Paris, et auteur de la *Réthorique des savants*.

Deux autres fenêtres en meurtrières, percées dans le mur septentrional de la nef, mais aujourd'hui bouchées; huit contreforts romans et une petite abside accolée au mur transversal du transept nord sembleraient devoir lui faire assigner une origine plus ancienne; mais il est possible que bien des années se soient écoulées entre l'époque où elle fut commencée et celle où elle fut achevée; et comme les caractères de celle-ci sont beaucoup plus saillants, je les ai pris de préférence, suivant en cela l'exemple des archéologues qui m'ont précédé, comme déterminateurs de l'ensemble de la construction. L'abside dont je viens de parler, et qui sert aujourd'hui de sacristie, est assez curieuse; elle est flanquée de quatre contreforts romans, et dans les vides qu'ils laissent entre eux, se dessinent trois baies, avec amortissement en plein cintre, destinées à laisser pénétrer la lumière à l'intérieur. Ses parois étaient intérieurement décorés de peintures à fresque dont on voit encore quelques restes à la voûte, mais tellement détériorés par l'humidité, qu'il est difficile de reconnaître les sujets. « Il semble pourtant, dit M. Brune, qu'on y a représenté les trois personnes de la Sainte-Trinité, environnées d'anges. Quelques bordures en couleur rouge, noire et jaune sont mieux conservées. Il paraît, du reste, que deux enduits ont été peints successivement, et le premier n'est guère plus endommagé que le second. » (*Arch. Religieuse*, p. 40.)

On aperçoit, au-dessus de la boiserie des petits autels qui sont appliqués au mur transversal des transepts, une forte moulure torique qui dessine la forme de l'arcade cintrée au moyen de laquelle ils étaient mis en communication avec leurs absides. Celle du transept sud a probablement été détruite à l'époque où l'on a reconstruit le chevet.

L'inter-transept ou carré central, sur lequel repose la tour, est la partie la plus remarquable de l'édifice. Les colonnes qui soutiennent les arcades sont disposées en faisceau et sur-

montées de chapiteaux moitié romans, moitié gothiques. Les arcades elles-mêmes sont formées par des ogives, ou plutôt par des cintres à peine brisés, qui accusent l'ogive aux premiers moments de son apparition, et leurs archivoltes, ornées de moulures croisées sur leur face extérieure, viennent appuyer ce premier témoignage, que confirment encore les nervures toriques qui décorent la voûte.

On doit féliciter le conseil de fabrique d'Antrain d'avoir eu l'heureuse pensée de rétablir ce petit monument dans son état primitif et de lui avoir rendu sa couleur native en faisant enlever le disgracieux badigeon, dont l'œil souffrait de le voir recouvert, et qui en altérait essentiellement le caractère.

Dans l'angle formé par la rencontre du mur transversal du transept et du chevet, au Nord, on remarque une tourelle extérieure qui devait contenir autrefois un escalier pour monter à la tour carrée qui s'élève au-dessus de l'inter-transept. La partie inférieure de cette tour seulement est ancienne et appartient à la construction primitive. La partie supérieure date de 1675; elle a la forme d'un dôme et a remplacé une autre construction qui avait été élevée en 1546, et dans laquelle on avait admis *des fillettes* comme ornement, ce qui donne à supposer qu'elle affectait la forme pyramidale.

Le chevet a dû être refait à une époque assez rapprochée de nous, peut-être à l'époque de la reconstruction de la tour. Il est dans le style ogival, mais du plus mauvais goût. M. Brune mentionne dans son cours d'archéologie religieuse une des fenêtres absidales, qui renferme une assez bonne verrière. Les autres fenêtres ont reçu depuis (en 1867) des verrières qui les mettent en harmonie avec celle-ci.

On remarque encore dans le chœur des stalles sculptées qui, quoiqu'il mutilées, présentent des détails assez bien traités : elles semblent appartenir au xvi^e siècle.

Vers le milieu de ce siècle, on comptait dans l'église d'An-

train quatre chapelles, consacrées à Notre-Dame, à saint Eloy, à saint Denys et à saint Laurent. L'église possédait aussi, à cette époque, un orgue qui était touché par M^e Nicolle, lequel recevait la somme de 15 livres par an pour ses honoraires.

Il n'y avait d'autre chapelle, sur le territoire de cette paroisse, que celle du château de Bonnefontaine.

Histoire féodale. — La terre de Bonnefontaine était la terre seigneuriale de la paroisse d'Antrain.

Dès la fin du xiv^e siècle, elle appartenait à Jean de Porcon, qui me semble l'avoir possédée du chef de Jeanne de Saint-Brice, sa femme.

La famille de Porcon me paraît, en effet, avoir eu pour berceau le manoir de la Harcherie, dans la paroisse de Chauvigné, et non pas la terre de Bonnefontaine.

C'était près de ce manoir, qui est resté, jusque vers le milieu du dernier siècle, la propriété et l'habitation des membres d'une branche cadette de cette famille, qu'était située l'église de Saint-Georges, dont je parlerai à l'occasion de la paroisse de Chauvigné, église qui appartenait à la famille de Porcon et qui, si l'on en juge par le grand nombre de pierres tombales que l'on en a retirées et transportées dans l'église de Chauvigné, a dû, de temps immémorial, servir à la sépulture de ses membres.

Mais une autre considération qui m'a conduit à cette supposition, et que je regarde comme déterminante, c'est que le domaine proche de Bonnefontaine était en quelque sorte une enclave de la terre de Saint-Brice, enfermée entre les vairies de Tremblay et d'Antrain, dépendant l'une et l'autre de cette terre, dont tout me porte à croire qu'elle avait été détachée.

Une remarque, en effet, que je ne dois pas passer sous silence, c'est que les fiefs de la mouvance de Bonnefontaine

les plus rapprochés du château ne semblent avoir été, dans le principe, que des arrière-fiefs de Saint-Brice, puisqu'ils figurent également dans les dénombrements des deux baronnies.

Par ces motifs, je n'hésite pas à dire que la formation de la terre de Bonnefontaine a été le résultat successif des alliances des Porcon, surtout avec les héritières de Saint-Brice et du Tiercent, et que sa constitution définitive ne remonte pas à une époque antérieure à celle à laquelle elle a été érigée en baronnie.

Quoi qu'il en soit, le premier seigneur de Bonnefontaine qui nous apparaisse dans l'histoire est Jean de Porcon, fils d'Olivier de Porcon, le compagnon de du Guesclin, et époux de Jeanne de Saint-Brice. Le P. Dupaz nous apprend qu'il vivait vers 1380 et qu'il se qualifiait seigneur de Bonnefontaine et du Vivier.

Ses descendants, dans la ligne masculine, possédèrent la terre de Bonnefontaine jusque vers 1530 ou 1540, que Francoise de Porcon, fille unique et héritière de Gilles de Porcon et de Jeanne de Romillé, la porta dans la maison de La Marzelière, par son mariage avec Pierre de La Marzelière, seigneur du Fretay, dans la paroisse de Bain.

Henri II, pour reconnaître les services que ce seigneur avait rendus à la monarchie, l'autorisa, par lettres-patentes du mois de juillet 1547, à construire à sa terre de Bonnefontaine une forteresse et un château; c'est le château qui existe encore aujourd'hui et qui sert d'habitation au propriétaire. Il consiste dans un bâtiment rectangulaire, construit dans le style de l'époque et flanqué de tourelles à ses angles.

Dans le cours de l'année 1590, MM. de Saint-Quentin et de la Villebasse s'y établirent et y tinrent garnison avec leurs troupes.

Non content de cette faveur, le roi accorda au seigneur de

Bonnefontaine l'autorisation d'y établir un marché, le vendredi de chaque semaine, et deux foires franches par an, l'une au jour et fête de Saint-Luc, l'autre au jour de Saint-André.

Plus tard, Henri III érigea en baronnie la terre de Bonnefontaine, en faveur de Renaud de La Marzelière, fils du précédent, et les lettres d'érection furent enregistrées au Parlement de Bretagne, le 13 août 1578.

La terre de Bonnefontaine resta dans la maison de La Marzelière jusqu'en 1655, que Françoise de La Marzelière la porta dans celle des Coëtquen, par son mariage avec Malo de Coëtquen, marquis de Coëtquen.

En 1735, Maclovie-Céleste de Coëtquen, petite-fille des précédents, la porta à Emmanuel-Félicité Durfort, duc de Duras, qui, quelques années après, la vendit, pour le prix de 350,000 livres, à M. Jean-Pierre de la Motte, seigneur de Lesnage et de Saint-Suliac, etc., lequel, aux titres qu'il possédait déjà, joignit celui de baron de Bonnefontaine.

M. de La Motte Lesnage étant mort sans enfants, ses héritiers la vendirent au commencement du siècle (vers 1809) à M. Aubert de Trégomain, qui lui-même l'a revendue en 1859 à M. le vicomte Guitton de La Villeberge, propriétaire actuel.

La terre de Bonnefontaine donnait à son possesseur des droits et des honneurs fort considérables : j'en donne ici le détail abrégé d'après la réformation de 1676-1680 :

Droit de haute, moyenne et basse justice dans tous les fiefs dépendant de la baronnie.

Droit de prééminence, et les autres droits de seigneur fondateur dans les églises, cimetières et chapelles d'Antrain, de Chauvigné et de La Fontenelle; dans cette dernière, à cause du manoir seigneurial de Vaublain.

Droit de foire dans la paroisse de Chauvigné, aux jours de la mi-carême, de Saint-Georges et de la Transfiguration.

Droit de pêche prohibitive dans les rivières de Coësnon et de Loisanee.

Droit de grangeage, pailles, balles, vannures et écossons des dimes cueillies et serrées dans la paroisse de Chauvigné et appartenant soit au recteur, soit au prieur de Saint-Sauveur-des-Landes, lesquelles pailles, balles, etc., les hommes et teneurs étaient tenus de charroyer et de conduire aux faneries du seigneur.

Outre ces droits, le seigneur de Bonnefontaine en avait quelques autres, moins importants, il est vrai, mais que je crois devoir noter ici à raison de leur singularité.

Sur diverses maisons de la ville d'Antrain, il lui était dû entre autres redevances, sous peine de soixante sous monnoye d'amende : une gibecière à faucon, un jeu de quilles, deux boules, un gant à fauconnier, une boule de buis, un collier à lévrier avec laise de soie, aux couleurs du seigneur, deux sonnettes d'argent pour un épervier, plusieurs étrilles, etc.

Sur la maison presbytérale de Chauvigné, un chapeau de roses, dû par le recteur le jour du Sacre, à peine de soixante sous d'amende.

Sur une maison du bourg, une mesure d'avoine pour son cheval ou celui de sa dame, lorsqu'ils allaient à la messe à Chauvigné.

Je donne ici, d'après la réformation du domaine de 1676, la composition de la terre de Bonnefontaine.

DOMAINE PROCHE.

En Antrain : 1° le château de Bonnefontaine et ses circonstances, avec quatre métairies contenant ensemble 340 journaux; 2° la métairie et les moulins du Vivier, 76 j.; 3° la métairie de l'Abaye, 60 j.; 4° la prairie de la Varenne, 43 j.; le manoir et la métairie de l'Angle, 105 j.

En Chauvigné : 1° la maison et métairie de la Barbotais, 49 j.; 2° la métairie des *Juandreries*, 40 j.; 3° de la Fauvelais; 4° trois moulins, dont un à blé et les deux autres à draps.

En La Fontenelle : 1° le lieu et manoir seigneurial et les moulins de Vaublain; 2° la prairie des Boisselées, 45 j.

En Tremblay : le moulin de Briand.

MOUVANCES.

En Antrain : 1° le fief Éveline, autrement dit le grand fief d'Antrain; 2° le petit fief d'Antrain; 3° le fief de Nuglé; 4° le fief d'Orange ou de la Trinité d'Antrain, tenu par le seigneur d'Orange; 5° le fief Fouquet.

En Tremblay : 1° le fief de la Hailandière, tenu noblement; 2° la métairie de la Roussais, tenue nobl.; 3° le fief du bourg de Tremblay; 4° le fief Franc; 5° le fief et mesure de la Besnardais; 6° le fief de Villechien; 7° le fief de la Villeheume avec les mesures de la Tirelais, de Gaudray, de la Villenais et le Bois-Briand; 8° le fief de la Beucherais; 9° le fief d'Ardilloux; 10° le fief de la Chaperie; 11° le fief de la Vesquerie; 12° le fief de la Gastinais; 13° le fief de la Pauthonnière; 14° le fief de la Huettière; 15° les fiefs de la Beuscheriais, de Corbigny, de la Michelais et de la Cour-Rondel, tenus noblement par le seigneur de la Rouërie; 16° les fiefs de Villechien, de Corbigny et de la métairie, tenus noblement et prochainement par le seigneur de Montmoron; 17° les terres vagues, landes et vallées du Tertre, de la Villeheume, de Quincampoix, du Bois-Briand, de Clerheux et d'Ardilloux; 18° le fief du Bois-Baudry avec les mesures de la Champas; 19° le fief de *Tran*; 20° le fief des Planchettes.

En Chauvigné : 1° le grand fief de Chauvigné, autrement dit le fief des Acres, contenant 1,257 j.; 2° le fief de la

Ritor, autrement dit le fief des Acres, 362 j. ; 3° le fief des Sautecoudres, 150 j. ; 4° le fief Corbel ; 5° les fiefs de Malnoë et des Nouveaux-Fouagers.

En Rimou : les fiefs du Verger et de la Touche.

En La Fontenelle et Sougeal : 1° le fief de la Cour-aux-Marteaux et les fiefs et mesures en dépendant, savoir : les fiefs de Romazou, de la Meignanne, des Quatre-Frères, de la Ville-Montaise, des Paiseaux et des Champs-Plu ; 2° le grand et le petit fief de la Roche ; 3° le fief de Bonnefontaine ; 4° le fief des Nouveaux-Fouagers.

En Bazouges et Marcillé : les fiefs de Juillé et de la Ville-Marie.

En Saint-Brice et la Selle-en-Cogles : le lieu et moulin du Rocher, tenu en juveigneurie

En Saint-Hilaire-des-Landes : le fief de Bonnefontaine, autrement dit de la Renasière.

En Saint-Marc-le-Blanc : 1° les manoir et maison de la Renasière et de la Vallée, les fiefs de la Couvrie et des Pretais, tenus par le seigneur du Tiercent ; 2° les maisons et fiefs de Saint-Crespin, de la Couvrie, au Tessier, tenus par le seigneur de Saint-Hilaire ; 3° les fiefs du Rocher-Hue, de Champavisse, du Champ-Ory et du Poncet, tenus par le marquis de Saint-Brice ; 4° le Moulin-Neuf et les fiefs de la Gravelle, de Morent et du Bourg-Neuf, tenus par le seigneur de la Belinaye ; 5° les maisons et métairies de la Vairie, de la Portais, de la Ville-Alain et du Feil, tenues par le propriétaire de la Vairie, etc.

Terres nobles. — Les autres terres nobles de cette paroisse étaient : 1° la Choltais, à François Douart, écuyer, seigneur de la Morinais. La Choltais devait fournir un fer à cheval en argent au seigneur de Fougères passant par Antrain.

2° Launay-Galbois, à messire Louis Douart, seigneur de Launay-Galbois, chanoine de l'église de Saint-Malo ;

3° La Barbaïs, à Gabriel Arthur, écuyer, seigneur du Ronceray;

4° Les tîefs du Haut et Bas-Homme, à M. le marquis de la Rouërie.

II. — BAZOUGES-LA-PÉROUSE.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

Bazocæ, xi^e siècle (*Bulletin Arch. de l'Assoc. Bret.*, t. III, p. 191); *Bazogiæ*, xii^e siècle (D. Mor., *P.* 1, col. 651); *Bazoges et Basoges*, xii^e et xiii^e siècles (Chartes inédites de Rillé et de Marm.); *Bazogiæ Petrosæ*, *Bazoches*, etc., xiv^e xv^e et xvi^e siècles. (D. Mor., *P.*, t. II, col. 21 et 34.)

Ces noms divers donnés à notre paroisse ne sont que des formes plus ou moins altérées du mot *basilica*, *basilca*, *basolga*, employé, dans les premiers siècles du moyen âge, pour désigner, particulièrement en France, une église desservie par des moines.

Le pluriel, sous lequel il se présente toujours à nous, paraît se rapporter à cette agglomération de nefs dont parle M. Brune (*Archéol. Relig.*, p. 336), qui semblaient constituer plusieurs églises; deux au moins, puisqu'avant la reconstruction, qui date d'une vingtaine d'années, on distinguait encore, dans le langage populaire, la *haute* et la *basse* église.

Quant au nom de Pérouze, il est une corruption du mot *Pierreuse*, qui lui-même est la traduction française de l'adjectif latin *Petrosæ*, donné comme surnom à cette paroisse vers la fin du xiv^e siècle (1371), pour la distinguer des autres

paroisses de même nom, et tiré de la nature rocheuse de son sol.

Nous n'avons aucune donnée sur l'origine et les commencements de cette petite ville. Tout porte à croire qu'elle est très-ancienne et qu'elle remonte à une époque antérieure à l'établissement de la plus grande partie de nos paroisses rurales.

Elle est désignée dans les anciens documents sous le nom de *villa*, et dès la fin du *x^e* siècle elle nous apparaît avec un cortège d'institutions qui annoncent une organisation administrative que l'on ne rencontre pas ordinairement au berceau des agglomérations qui ont donné naissance à nos bourgs. Ainsi, dès cette époque, Bazouges avait son moulin seigneurial, son four, son marché et même sa coutume.

Peut-on induire de là qu'elle remonte jusqu'aux Romains et qu'elle doit l'existence à une de ces *villa*, qui étaient chez eux le dernier terme de l'agglomération civile, et qu'ils auraient élevée aux jours de leur occupation?

En l'absence de toute autre indication et surtout de tout vestige d'antiquités romaines dans la ville de Bazouges et dans les lieux circonvoisins, je n'oserais pas hasarder une telle conclusion; je me permettrai seulement de dire que les faits connus autorisent cette conjecture : que les intérêts civils aussi bien que les intérêts religieux ont concouru à sa formation.

Châtellenie de Bazouges. — Dans tout le cours du moyen âge, Bazouges se montre à nous comme le chef-lieu d'une châtellenie à laquelle elle donnait son nom.

La circonscription de cette châtellenie ne nous est pas connue, mais je suis porté à croire qu'elle était limitée à la paroisse et se confondait avec elle.

La paroisse de Bazouges, ainsi que la plupart de celles que nous voyons plus tard comprises dans le ressort de sa juri-

diction, semblent avoir appartenu à la terre de Fougères dès l'instant de sa création.

Ce fait, rapproché de la position géographique de ces paroisses, semble jusqu'à un certain point contrarier l'hypothèse, que j'ai regardée comme admissible, du lien féodal qui aurait rattaché l'Antrenois à Dol plutôt qu'à Fougères. Cependant, en remontant à l'origine de la baronnie de Fougères, on arrive facilement à reconnaître qu'il peut parfaitement se concilier avec elle, et que Bazouges et les paroisses circonvoisines ont pu être détachées de Dol et annexées à la terre de Fougères sans que l'Antrenois l'ait été avec elles.

On doit, en effet, se rappeler que l'auteur de la maison de Fougères était neveu d'un archevêque de Dol (D. Mor., P. 1, t. III, col. 350), et qu'à cette époque les prélats ne se faisaient pas scrupule de démembrer le temporel de leurs églises en faveur des membres de leur famille, surtout lorsqu'ils occupaient de grandes positions, afin d'obtenir leur protection pour la partie qu'ils conservaient. Il ne serait donc nullement surprenant que ces paroisses, que leur situation au-delà de la rive du Coësnon semble rattacher naturellement à la terre de Dol bien plus qu'à celle de Fougères, ne lui aient primitivement appartenu et qu'elles n'aient été distraites du temporel de l'archevêché pour ensuite être données par le titulaire à son neveu, lorsqu'il fut mis par le duc de Bretagne en possession des autres paroisses qui formèrent le sief de Fougères. Le nom de baillage de l'Archevêché que portait une réunion de fiefs fort importante, dans la paroisse de Bazouges, puisqu'elle comprenait environ 800 journaux (380 hect. environ), me semble venir à l'appui de cette supposition.

La châteltenie de Bazouges suivit assez généralement la destinée de la baronnie de Fougères, dont elle formait une importante annexe. Cependant nous l'en voyons détachée, trois fois, dans le cours de notre histoire.

1° En 1498. La duchesse Anne la donna alors avec Saint-Aubin-du-Cormier, Marcillé et Rimou, au chancelier de Montauban, pour reconnoître les importants services qu'il lui avait rendus, surtout en empêchant son mariage avec le sire d'Albret. (D. Mor., *Pr.* III, col. 891.)

2° En 1524. François 1^{er} en disposa, cette année là, en faveur de René de Montéjean, à qui, un an plus tard, il donna la baronnie de Fougères tout entière. (D. Mor., *ibid.*, col. 792.)

3° Enfin, en 1600. Henry IV en gratifia le duc de Brissac, en même temps que de la châtellenie d'Antrain; mais à sa mort, arrivée en 1621, elle fit retour à la terre de Fougères, dont elle n'a plus été séparée.

Ses revenus fixes, à la fin du dix-septième siècle, pouvaient s'élever en argent à la somme de 722 livres, et en grains à 54 hectolitres de froment.

A cette somme, il faut ajouter, comme pour la châtellenie d'Antrain, le produit des droits seigneuriaux et les autres revenus casuels.

Juridiction de Bazouges (1). — Le ressort de la juridiction royale de Bazouges était fort étendu; il comprenait les onze paroisses suivantes : Bazouges-la-Pérouze, La Fontenelle, Marcillé-Raoul, Noyal, Rimou, Roz-sur-Couësnon, Saint-Rémy-du-Plein, Sens, Sougeal, Vieux-Viel et Vieux-Vy.

Voici quelles étaient les juridictions seigneuriales qui en relevaient, avec les noms des propriétaires en 1680 : .

Hautes justices. — La Balue (Bazouges), M. Gilles Ruellan, ch^{er} s^{gr} de la Balue, baron du Tiercent.

Beauvais-Moulines (Noyal), M. Jacques Clément.

Le Bois-Baudry (Rimou), M. François du Bois-Baudry
Bouessay (Sens).

(1) Pour l'historique, voir : *Antrain*.

Bréban (Vieux-Viel), M. Bernardin de Bréban.

Les fiefs de la Barre-Villemeu (La Fontenelle), M. François du Bois-Baudry.

La Haye d'Irée (Saint-Rémy-du-Plein) (1), M. Charles de Rosnivinen, ch^{er} s^{er} de Saint-Rémy.

Les Plessix (Marcillé-Raoul), M^{me} Mathurin Abraham, dame de La Roche-Jacquelin.

Les Portes (Bazouges), M. Joseph Tuffin, ch^{er} vicomte de La Rouërie.

Orange (Vieux-Vy), M. François Le Feuvre de l'Aubrière.

Moyennes justices. — Le fief de Guette (Bazouges), M. Charles de Rosnivinen, ch^{er} s^{er} de Saint-Rémy.

Le prieuré de Sougeal (Sougeal), M. Louis-François de Farcy, prieur commandataire.

Basses justices. — Les fiefs de La Barre (Bazouges), M. Julien de La Corbinaye, sieur de Bourgon.

Le fief des Carrées (id.), divers propriétaires.

Launay Pinnier (Vieux-Viel), M. Guillaume Le Cilleur, sieur de La Garenne.

Lieutenants de la juridiction royale de Bazouges.

1574, Jehan Beauxière; — 1669, Jean Anger, sieur de La Haye Gention; — 1679, Christophe Anger, *id.*; — 1693, N. Dasten, sieur de La Hayère; — 1706, Jean-Louis Anger, sieur de La Haye; — 1724, Jean-Baptiste Anger, *id.*; — 1755, Charles Deffeix, sieur du Clairay; — 1762, Julien de La Fosse, sieur de La Touche.

Procureurs du roi.

1673, Julien Le Camus, sieur de La Platonnière; — 1699,

(1) Pour le fief de forest, seulement.

Julien Chevalier, sieur de La Havardière; + 1757-1757, Julien Chevalier; — 1787, Gabriel Chevalier, sieur de Mezaunay.

Subdélégation de Bazouges. (Voir Antrain.)

Maîtrise des eaux et forêts de Villecartier. — La forêt de Villecartier (*foresta de Villecaterii*, D. Mor., P. I, col. 651) est tout entière comprise dans les limites de la commune de Bazouges, dont elle couvre le territoire sur une étendue de 989 hectares 68 ares.

Il est fait mention de cette forêt dans la grande charte, donnée en 1163, par Raoul II, seigneur de Fougères, en faveur de l'abbaye de Rillé, à laquelle il concéda le droit de pasnage, pour ses porcs, dans toute son étendue.

En 1284, Hugues Le Brun, seigneur de Fougères, donna à Gilbert de Malmains, seigneur de Sacey, qui l'avait accompagné en Palestine, le droit de prendre son chauffage dans cette forêt.

Les seigneurs de la Ballue et des Portes y avaient aussi divers droits.

La forêt de Villecartier donna lieu à l'établissement d'une maîtrise des eaux et forêts, ou juridiction forestière, à Bazouges; elle était exercée par un officier ayant le titre de maître particulier, un procureur du roi et un garde marteau. Les premières lettres de provision furent données le 24 novembre 1578.

Il m'a semblé que les fonctions de maître particulier étaient assez ordinairement remplies par le lieutenant de la juridiction, qui cumulait ainsi les deux magistratures : cependant, en 1787 j'ai trouvé le nom de M. Jean-Julien Anger, sieur de La Loriais, comme maître particulier.

Procureurs du roi de la maîtrise. — 1699. Gilles Véron, sieur du Gué de Vaux. — 1730. Gilles Véron, son fils. — 1742. François Gaultier, sieur de Rothaunay. — 1759. Alexandre Poussin, sieur du Bourgneuf.

Ville de Bazouges. — Les seuls évènements qui se rattachent à l'histoire de cette ville, et dont la connaissance soit venue jusqu'à nous, se rapportent aux dernières années du xv^e siècle. Le souvenir en a été conservé par un document assez curieux, publié en partie par les nouveaux éditeurs du *Dictionnaire d'Ogée*, et dont je crois devoir donner ici une analyse.

Il nous apprend qu'en 1588 les habitants de Bazouges députèrent deux de leurs concitoyens, les nommés Delaunay et Lavallée, vers le duc de Mercœur, qui était alors gouverneur de Bretagne, pour obtenir de lui l'autorisation de fortifier leur ville, et que les trésoriers versèrent à cet effet une somme de trois cents livres, qui fut employée aux fortifications.

Le 12 mai 1590, Montbarrot, étant parti de Rennes, dont il était gouverneur, avec 250 hommes de troupe, la plupart Anglais, se présenta le lendemain devant Bazouges, où il espérait surprendre et enlever de La Ville-Blanche, qui y commandait pour le duc de Mercœur; mais ce capitaine, informé de son dessein, le fit échouer. En se retirant, Montbarrot, trompé dans ses espérances, permit à ses soldats de piller la paroisse; ceux-ci usèrent largement de la permission qui leur était donnée et se livrèrent à toutes sortes d'excès envers les personnes et les propriétés.

L'église elle-même ne fut pas respectée : les portes furent enfoncées, les coffres de la trésorerie brisés et les ornements enlevés; il n'y eut pas jusqu'aux échelles qui furent emportées et vendues au seigneur du Pontavice, par qui elles furent rendues plus tard à la paroisse, mais seulement à la condition de lui payer une somme de quinze livres, qui lui fut en effet comptée.

L'année suivante, le général anglais qui commandait à Bazouges rançonna de nouveau les habitants et se fit donner

une somme de cent quatre-vingts livres pour faire respecter les vitres de l'église, que ses soldats voulaient briser. En 1592, les troupes de Pontorson menacèrent la ville; mais sur les représentations des députés que les habitants envoyèrent au-devant de celui qui les commandait, elles se retirèrent sans commettre aucun acte d'hostilité.

A la fin de 1593 ou au commencement de 1594, le duc de Mercœur parvint à rentrer à Bazouges. Saint-Luc voulut l'en faire sortir et fit une démonstration contre la ville; mais elle ne fut pas sérieuse. Il se présenta de nouveau en 1595 et parut, cette fois, vouloir agir avec vigueur. Les habitants, effrayés, abandonnèrent leur ville et se retirèrent au château de la Ballue, où déjà ils avaient trouvé un asile lors de la première attaque. Les Anglais arrivèrent sur ces entrefaites et chassèrent les ligueurs; mais les habitants de Bazouges ne s'en trouvèrent pas mieux, car ces étrangers pillèrent la ville et y commirent toutes sortes d'excès. L'indignation et la colère relevèrent alors leur courage; et ayant appelé les habitants de Marcillé à leur secours, ils chassèrent les pillards de leur ville et la délivrèrent de leur présence.

Bazouges fut ensuite menacée par les troupes de Trémereuc, qui occupait Sens; par celles de La Pommeraye, qui était à Saint-Ouen-de-la-Rouërie, et par un autre corps qui stationnait à Tremblay. Mais on réussit à détourner Trémereuc au moyen d'un présent d'un brochet et de 69 livres en argent; on parvint également à apaiser La Pommeraye avec un présent de dix pots de vin et de cinq aulnes de damas que la ville lui envoya; quant aux troupes de Tremblay, les habitants de Bazouges marchèrent contre elles et les forcèrent de se retirer.

Leur sécurité n'était pas néanmoins encore bien assurée, car Montgomery, qui occupait Pontorson, semblait toujours disposé à faire une promenade militaire sur leur territoire.

Pour obtenir son inaction, ils durent entrer en composition avec lui et lui accorder une contribution de trente livres par mois.

En 1597, l'armée des Suisses vint loger à Bazouges, et il fallut lui donner six vingts livres pour la faire sortir. Les habitants avaient été tellement maltraités, qu'ils ne purent fournir eux-mêmes cette somme; ils durent l'emprunter à M. de Montgomery, à qui ils s'adressèrent par l'entremise du duc de Brissac.

Cette même année, l'excès de leurs malheurs leur fit demander une sauve-garde à M. le maréchal, qui s'empressa de la leur accorder; mais il leur en coûta trois cent trois livres pour faire entériner les lettres de concession.

Des barricades furent, en cette année, élevées depuis Bazouges jusqu'à Marcillé.

Lorsque le maréchal de Brissac vint à Rimou avec son armée, il sembla vouloir la diriger sur Bazouges; mais M. de Coëtquen lui envoya M. de Foligné, qui l'en détourna.

Avec la Ligue finit l'histoire militaire de Bazouges.

Histoire religieuse. — L'histoire de la paroisse de Bazouges se rattache à celle de la collégiale de la ville de Fougères.

Au commencement du ^x^e siècle, Aufroy, le second des seigneurs de Fougères, fonda, dans l'enceinte même de son château, une chapelle qu'il dédia à la Sainte Vierge, et dont il confia le service à une collégiale, c'est-à-dire à un certain nombre d'ecclésiastiques qui, avec le titre de chanoines, remplissaient les fonctions de chapelains.

Pour assurer, dans l'avenir, l'existence de son œuvre, il fit de très-grands avantages à cette collégiale et il lui forma une dotation, dans laquelle furent compris, entre autres biens, la moitié de l'église de Bazouges, la moitié des droits du marché, du four et du cens de cette ville; en un mot, la moitié de tous les revenus qu'il en retirait.

Méen, fils et successeur d'Aufroy, changea les dispositions de son père, et aux chanoines substitua les religieux de Marmoutiers ; mais ce changement dans le personnel ne modifia en rien l'état de l'église Sainte-Marie, en ce qui concernait ses dépendances, et les religieux profitèrent de tous les avantages dont avaient joui précédemment les chanoines.

Après Méen, Raoul, son fils, renchérit encore sur les libéralités de ses ancêtres, et pour ne borner ici à celles qui se rapportent à notre paroisse, aux dons d'Aufroy il ajouta celui d'une *olque* de terre, située près de l'église, et du moulin d'*Archun* (Arczon), avec le droit de mouture sur tous les habitants de la ville. (*Bulletin Arch.*, t. III, p. 191.)

Plus tard, ce même seigneur, ou peut-être seulement Henri, son fils, revint à l'institution primitive du fondateur, et, après avoir congédié les religieux, rétablit les chanoines dans la possession de son église.

Mais peu d'années après, Henri, ayant succédé à son père, conçut le dessein de fonder une abbaye auprès de son château, et, pour l'exécution de ce dessein, il fit choix de la colline de Rillé, qui le dominait au Nord (1122). Trouvant sous sa main un personnel tout composé dans celui de sa collégiale, il fit accepter aux chanoines les règles qui venaient d'être tracées par l'Église, et il en fit les premiers membres de la nouvelle abbaye.

Cependant, ce changement de l'état séculier à l'état régulier n'affecta encore de cette fois que les personnes, et l'abbaye de Rillé, en recevant les membres de la collégiale, reçut avec eux tous les biens qui, depuis un siècle, s'étaient accumulés pour former le patrimoine de l'église Sainte-Marie, et l'église Sainte-Marie elle-même.

L'église de Bazouges devint donc alors une dépendance de l'abbaye de Rillé, à laquelle, jusqu'à l'époque de la Révolu-

tion, elle n'a pas cessé d'appartenir, étant desservie, à titre de prieuré, par un religieux de cette abbaye.

Le temporel du prieuré se composait de la maison du prieuré et de ses dépendances, ainsi que des fiefs de Bourrienne et du Châtelet.

Le prieur avait le droit de basse justice dans ces fiefs.

Pour assurer le strict maintien des droits qu'ils tenaient des seigneurs de Fougères sur la coutume de Bazouges, les religieux étaient autorisés à faire accompagner le coutumier, fermier ou prévôt, de leur receveur ou fermier, avec une gaule, terminée par une boîte ou une bourse, dans laquelle on déposait le devoir de coutume, pour le partager ensuite, moitié par moitié.

Recteurs-prieurs de Bazouges.

En 1541, le prieuré étant tombé en régalé, le roi le donna à Jean Clercé, évêque de Macerat, auditeur de Rote et archidiacre de Dinan.

1662, M. Jean Le Lièvre. — 1677, M. Guy Le Maître. — 1706, M. Jean Gaultier. — 1722, M. Pierre Deschamps. — 1742, M. Jean Nivet. — 1745, M. N. Jumel. — 1748, M. Joseph-Charles-Ambroise-Aimé de Beauvais. — 1781, M. N. Delaire.

Chapelles. — On comptait, avant la Révolution, six chapelles sur le territoire de cette paroisse.

1° Celle du château de la Ballue;

2° Une autre chapelle se trouvait à une petite distance de celle-ci et également sur la terre de la Ballue.

Cette chapelle, beaucoup plus grande que la première, était dédiée à saint Martin. Elle avait été fondée, en 1699, de cinq messes basses, par M^{me} Marie de Ruellan, épouse de M. Hyacinthe de Quatrebarbes, marquis de la Rongère. Ces messes

devaient être dites par un chapelain nommé par elle, et au traitement duquel elle affecta le revenu des fermes du Rocher et de la Sainte-Germinière. En 1754, cette affectation fut convertie en une rente de 150 livres.

3° La chapelle de l'Hermitage, dans la forêt de Villecartier.

Elle était le titre d'un prieuré à la nomination du roi.

4° La chapelle du Houx.

En 1622, M. Le Lièvre, pour lors prieur de Bazouges, afféagea, dans la forêt de Villecartier, un terrain sur lequel il fit bâtir une chapelle en l'honneur de sainte Anne et de saint Jean l'Évangéliste; mais en 1669, il fut dépossédé de ce terrain par l'arrêt de la réformation de la forêt. Il transféra alors sa chapelle sur le domaine du Houx, où elle subsiste encore aujourd'hui, près de la route d'Antrain à Bazouges.

Cette chapelle fut donnée en 1773 à M. l'abbé Blanchard.

5° La chapelle de Martigné;

6° La chapelle du Grand-Bois. Elle subsiste encore aujourd'hui, et on y dit la messe, le dimanche, tous les quinze jours, pour les habitants de cette partie de la paroisse, située à une très-grande distance de l'église.

Archéologie. — L'église de Bazouges est sous l'invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Elle a été presque entièrement reconstruite à neuf, il y a une vingtaine d'années, et un vaisseau à trois nefs, terminé à l'Ouest par une vaste abside, servant de sanctuaire, a remplacé la vieille et bizarre église dont M. Brune a donné la description. (*Cours d'archéol. relig.*, page 335.)

Dans la reconstruction, on a conservé seulement la partie orientale de la première nef, du côté du Sud, et la façade, dans laquelle se trouve la grande porte, sur la principale rue de la ville.

La partie la plus remarquable est sans contredit la travée,

au-dessous de la tour, dans laquelle sont placés aujourd'hui les fonts baptismaux. Elle est surmontée d'une voûte à nervure dont les retombées viennent s'appuyer sur quatre énormes piliers que leur structure et l'ornementation de leurs chapiteaux semblent rattacher à l'architecture de la fin du xii^e siècle. Les restes de trois contreforts romans, qui soutiennent le mur oriental, viennent encore appuyer cette conjecture.

La construction de cette travée doit avoir précédé de près d'un siècle la construction de la travée adjacente, dans le même collatéral.

Celle-ci, dans laquelle s'ouvre la porte méridionale, est également surmontée d'une voûte à nervures. Des trois arcades qui soutiennent cette voûte, deux affectent la forme ogivale surbaissée; la troisième, celle par laquelle le collatéral est mis en communication avec la grande nef, la forme du cintre brisé.

La fenêtre du pignon qui termine à l'Est le collatéral nord, est ornée d'une fort belle verrière sur laquelle on lit en deux endroits le millésime de 1574.

Cette verrière coûta, comme nous l'apprend le document que j'ai déjà cité, la somme de 552 livres. Elle avait été endommagée par le temps et brisée en quelques endroits; mais elle vient d'être restaurée à neuf, et elle présente aujourd'hui, dans son ensemble, un monument remarquable de l'art auquel elle appartient.

M. Brune en ayant donné la description, je me dispenserai de la reproduire ici.

On remarque, à droite et à gauche, à l'entrée de l'église de Bazouges, deux bénitiers qui méritent de fixer quelques instants notre attention.

Le premier est une ancienne cuve baptismale, de forme rectangulaire, longue d'environ 1 mètre et large de 50 à

60 centimètres : elle est évasée à sa partie supérieure et ornée, dans chacun de ses angles, d'une moulure qui figure une sorte de colonnette. Chacune de ses faces présente en des attributs des quatre évangélistes : l'ange, le bœuf, le lion et l'aigle, assez grossièrement sculptés et portant des phylactères sur lesquels on ne remarque pas la moindre trace d'écriture.

Le second est un ancien chapiteau de colonne que l'on a découvert, lors de la démolition de la vieille église, et que l'on a creusé pour le faire servir à sa nouvelle destination.

Le bénitier, qui est rond à sa base, affecte la forme carrée à sa partie supérieure, et la platebande, qui représente le tailloir du chapiteau, porte une inscription que M. de La Fosse a eu l'aimable obligeance de vouloir bien relever pour moi, et que je reproduis avec les notes qui l'accompagnent.

« Sur la face principale, on voit trois coquilles, deux en chef et une en pointe, et au-dessous, une seule ligne portant :

I. Pelerin et sa fa.

« Sur la face du côté droit, l'inscription se poursuit ainsi :

**me firent faire cet
te chapelle en non de dieu**

« Sur la face postérieure, deux lignes, comme à droite :

**de la vierge pucelle
et fut commencée**

« Enfin, sur la face gauche, une seule ligne :

en l'an mil iiii et xiii. p. »

Les trois coquilles, comme on le voit, sont les armes parlantes du fondateur. Elles sont accompagnées, à droite et à gauche, de divers dessins représentant une tête humaine et

les branches d'un arbre avec des fleurs et des feuillages.

« Il résulte de cette inscription, dit M. de La Fosse, que la chapelle ou la nef, bâtie par J. Pelerin, et que l'on nommait encore, il y a trente ou quarante ans, *la chapelle des Pèlerins*, fut ajoutée, au commencement du *xiv^e* siècle, aux trois nefs supérieures, sur le milieu desquelles était placé le vieux clocher.

« Cette partie de l'ancienne église avait été elle-même élevée sur les ruines d'un édifice roman, dont nous avons trouvé des restes authentiques dans les fouilles de nos dernières constructions. »

La tour de l'église de Bazouges a été construite en 1720; elle a été frappée de la foudre en 1859, et est depuis lors dans l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Histoire féodale. — On trouve dans une notice relative aux biens donnés par Raoul de Fougères aux religieux de Marmontier, et rédigée dans les dernières années du *xi^e* siècle, le nom d'un seigneur de Bazouges : *Matfroi* ou *Matfred* de Bazouges, *Matfredus de Bazocis*. (*Bull. Arch.*, t. III, p. 189.) C'est le seul que l'histoire nous présente avec ce titre et cette qualité; car les membres de la famille de *Bazouges* ou de *Bazoches*, que nous voyons plus tard figurer, en assez grand nombre, dans les montres du moyen âge, sont entièrement étrangers à notre localité, et paraissent avoir tiré leur nom de la paroisse de Bazouges-sous-Hédé.

Quel était ce Matfred ou Matfroi? L'histoire ne nous le dit pas; mais en tenant compte du rang dans lequel la notice place le nom du seigneur de Bazouges, immédiatement après ceux du seigneur de Fougères et de sa mère, et en rapprochant les renseignements que nous fournit cette notice des données que nous avons par ailleurs, je me sens porté à croire qu'il était le mari de cette *Godehildis* ou *Godeheust*, la sœur du seigneur de Fougères, dont parle également la notice,

et par conséquent qu'il était le beau-frère de ce seigneur.

Si, en effet, le témoignage de l'histoire a attaché le nom de Matfred à la seigneurie de Bazonges, la tradition et les institutions féodales semblent appeler celui de *Godeheust* à partager cet honneur avec lui.

Il y a eu, en effet, dans cette contrée, pendant tout le cours du moyen âge et jusqu'à l'époque de la Révolution, un certain nombre de terres que l'on nommait *les fiefs de Godeheust*. Ces fiefs, qui se composaient d'une grande partie des paroisses de Noyal-sous-Bazonges et de Roz-sur-Conénon, et de quelques domaines dans celle de Bazonges, étaient tenus *en juveigneurie* de la maison de Fougères par celle de Combour.

Il avait donc fallu qu'à une époque très-reculée ces fiefs eussent été détachés de la terre de Fougères, qu'ils eussent ensuite passé dans quelque branche de la maison de Combour, et qu'enfin ils eussent fait retour à la terre de Fougères.

Or, lorsque l'histoire nous présente, précisément à l'époque donnée, deux noms qui semblent nous offrir l'explication la plus naturelle et la plus satisfaisante de ces diverses modifications, pourquoi donc refuserions-nous de méconnaître les titres avec lesquels ils paraissent s'imposer à nous?

Si, en effet, on admet que Matfred ait été l'époux de Godeheust, comme il est incontestable qu'il a été seigneur de Bazonges, c'est incontestablement aussi du chef de sa femme qu'il a tenu ses droits à cette seigneurie.

Dans cet état de choses, s'il avait eu des fils, ceux-ci auraient fait suite à leur père comme seigneurs de Bazonges; mais nous n'en trouvons pas la moindre trace, et selon toutes les apparences il n'eut que des filles.

Dans cette hypothèse, à la mort de Matfred et de Godeheust, la terre de Bazonges dut faire retour à la terre de Fougères, non pas, il est vrai, telle qu'elle en avait été

détachée, mais diminuée des fiefs qui avaient constitué les dots de leurs filles et que celles-ci auront porté, par elles ou leurs descendants, dans la Maison de Combour. Ainsi peut s'expliquer l'origine de ces fiefs, qui semble être restée jusqu'à ce jour à l'état d'énigme pour nous.

Terres seigneuriales et terres nobles. — La terre seigneuriale de Bazouges était la terre de la Ballue.

Cette terre semble avoir été, au XII^e siècle, le berceau de la famille Chesnel, dont nous la voyons plus tard former le patrimoine. L'importance de cette famille, dont plusieurs membres ont figuré avec distinction dans nos annales, nous est attestée par un grand nombre d'actes remontant jusqu'aux premiers âges de notre histoire.

En 1163, Georges Chesnel figure comme signataire de la grande charte de Raoul II, seigneur de Fougères, en faveur de l'abbaye de Rillé; laquelle charte consacre le don qu'il a fait à cette abbaye de la dime de ses moulins et son acquiescement au don de neuf journaux de terre fait par Raoul de Sens et son frère, ses vassaux; ce qui prouve que dès lors cette famille jouissait d'une grande puissance. (D. Mor., P. I, col. 651, 652.)

En 1235, nous voyons Robert Chesnel choisi comme exécuteur testamentaire de Gedouin de Dol, fils de Jean, seigneur de Combour, et quatre ans plus tard, en 1239, par Raoul, seigneur de Fougères, comme expert pour faire, avec Payen d'Igné, l'estimation des biens provenant de la succession d'Eudon III, comte de Porhoët. (D. Mor., P. I, col. 884, 913.)

En 1371, Geoffroy Chesnel, chevalier, dépose dans l'enquête relative à la canonisation de Charles de Blois, dont il avait été l'écuyer et le chambellan. (*Id.*, *ibid.* II, 21, 34.)

En 1402, nous trouvons Georges Chesnel, capitaine de Saint-Aubin-du-Cormier, et en 1403, Raoul Chesnel, échan-

son du duc; en 1412, le même Georges Chesnel figure en qualité de témoin du contrat de mariage d'Anne de Bretagne, fille de Jean V, avec le fils aîné du duc de Bourbon. (D. Mor., P. II, col. 709, 737, 873.)

En 1430, Jehanne Chesnel, gouvernante puis demoiselle d'honneur de M^{me} la comtesse de Montfort. (*Id.*, *ibid.*, col. 1236, 1263, 1332, 1373, 1396.)

Enfin deux Chesnel, dont l'un du nom de Pierre, l'autre du nom de Jean, qui était lieutenant de Dinan en 1488, figurent dans un grand nombre de montres avec le duc de La Bellière, le vicomte de Rohan, etc. (*Id.*, P. II, col. 1009; III, col. 122, 124, 308, etc.)

La terre de la Ballue passa, au commencement du xvi^e siècle, dans la famille d'Acigné, par le mariage de Françoise Chesnel, la dernière descendante de cette famille, avec Jacques d'Acigné, sieur de la Rochejagu (1). Un siècle après, elle devint la propriété de Gilles Ruellan, ce personnage dont Tallemant des Réaux nous a raconté l'histoire, et qui, domestique d'un marchand de toiles d'Antrain, prit d'abord, de seconde main, quelques hameaux de la ferme des impôts de l'évêché de Saint-Malo, se fit ensuite trafiquant d'armes pendant les guerres de la Ligue, puis devint lui-même fermier général des neuf évêchés, et fit une si prodigieuse fortune, qu'à sa mort il laissa à ses héritiers, dans la seule baronnie de Fougères, les terres du Rocher-Portal, dont il avait pris le nom; du Tiercent, qu'il fit ériger en baronnie; de la Ballue et de Monthorin.

La terre de la Ballue donnait à son possesseur droit de haute, moyenne et basse justice dans tous les fiefs qui en dépendaient et qui avaient été réunis sous le nom de la

(1) En 1603, Louis de Québriac rendit aveu au Roi pour la terre de la Ballue.

Ballue; droit de prééminence dans l'église de Pleine-Fougères (contesté dans les églises de Bazouges, d'Antrain, de La Fontenelle et de Noyal); droit de prendre du bois dans la forêt de Villecartier pour son chauffage et l'entretien des bâtiments; de pasnage et de pâturage, etc.

Le seigneur de la Ballue avait obtenu une concession de deux foires, par an, au château de la Ballue, l'une au jour de saint Barnabé, l'autre au jour de saint Martin (11 novembre); mais il fut débouté de ce droit lors de la réformation (1678), faute d'avoir fait entériner les lettres de concession.

Il avait également droit à la moitié de la coutume d'Antrain, sauf défalcation d'un cinquième, qui était préalablement levé pour les réparations de la halle.

La terre de la Ballue se composait à peu près ainsi qu'il suit :

DOMAINE PROCHE.

En Bazouges : 1° le château, la métairie et le moulin de la Ballue; 2° la métairie de Meslé ou du Rocher; 3° la métairie de la Sainte-Germinière; 4° la métairie noble de la Chauffetays; 5° le lieu et manoir seigneurial de Boulange; 6° la métairie de la Maison-Neuve.

En Sougeal : 1° le lieu et domaine, manoir et chapelle de La Bouexière; 2° le lieu et métairie de Launay-Jourdan.

En La Fontenelle : le lieu seigneurial de la Rivière.

En Pleine-Fougères : le manoir et maison seigneuriale du Rozet.

MOUVANCES.

En Bazouges : le fief et baillage de l'archevêché, cont. 778 journaux; les fiefs de la Bertais et de Tréhin; les vairies de la Cahidrays (1) et des Greffins; les fiefs et baillages du Grand-

(1) Il était dû au seigneur, entr'autres redevances, sur les terres de la

Bois, de la Noë-Jugon, du Bois-Robert, du Haut-Vaublain, du Rocher-Chalongeaux, avec la mesure des Loges; enfin, de la Jumellière, contenant ensemble environ 600 journaux.

La seigneurie de Parigné, consistant dans les fiefs du Houx, de Chevrigné, de Juillé, de la Poitevinière, de Ragondain, du Cartier, de la Momnoaye, de la Villemenard, de Bréquigny, etc.

Sous la seigneurie de Boulande : des fiefs et baillages de la vairie Binel, de Ville-Haudren, de la Guinebaudais, de la Boulais, de la Bourdonnais, du Gué-de-Vaux, du Château, de la Chopinais, de la Monnerais, de la Beucherais, des Clochers, de la Contrie, du Pontavice, de l'Epinay, d'Adène, de la Cudelais, etc.

En Antrain : cinq fiefs, nommés les fiefs de la ville d'Antrain, de la Donjonnière, de la Pitoisière, de Launay-Galbois et de Nuglé.

Le Gage féodé appelé la *vairie d'Antrain*.

En Noyal : les fiefs de la Missonnais, des Tuschoux, de la Bouexière et de la Laire.

En Sougeal : les fiefs Servant, Gaultier, Thomas-le-Moine, de Lahaye et de la Villais; le fief et baillage du bourg de Sougeal et de la Gardais; les fiefs du Papillon et du Pré-Jourdan; les mesures de L'Heurie, de la Mare, du Pré-Rond et de la Gaudrays, avec extension en Vieux-Viel, contenant environ 560 journaux.

Autres terres nobles : 1° le lieu et manoir des Portes.

Cette terre appartenait, vers le milieu du xvi^e siècle, à Lancelot de Langan; elle passa au commencement du siècle suivant dans la maison de la Rouërie, par le mariage d'Anne de Langan avec Gilles Tuftin, seigneur de la Rouërie. Elle don-

Blochais, un gant de cuir convenable à la fauconnerie et une paire de sonnettes d'argent, tous les ans, au jour Saint-Michel.

nait à son possesseur le droit de haute, moyenne et basse justice dans tous les fiefs de sa dépendance; droit de prééminence dans l'église de La Fontenelle; de quintaine sur les nouveaux mariés; de chasse dans la forêt de Villecartier; de prendre, dans cette forêt, son chauffage de bois mort et de mort bois, en outre le bois nécessaire pour la réparation de ses maisons, comme aussi droit d'herbage et de pasnage, à charge de fournir un forestier pour un quatrième quartier de la forêt, etc.

Les sujets de la terre des Portes, dans le fief d'Antrain, étaient exempts de la garde des prisonniers de la ville, du train et de la réparation des meules des moulins de Loisançe.

La terre des Portes comprenait :

DOMAINE PROCHE.

- 1° Le lieu, manoir et maison noble des Portes, cont. 200 j.;
- 2° le lieu et métairie noble du Chesnay, cont. 60 j.

MOUVANCES.

En Bazouges : les fiefs des Cinq-Frères, de Langelusays, des Mains-Blot, des Briand, de Renaud-Dumée, de la Perolle, de la Hommerie, des Poussins, de la Bigottais et du Haut-Vaublain, cont. env. 200 j.

En La Fontenelle : les fiefs au Sénéchal et de Lourmays, de la Morlais, de Dessous-le-Chemin, des Trois-Seigneurs et de Guillaume-Michel.

En Sougeal : les fiefs au Guy, de la Ridelays et des Longs-Champs.

En Tremblay : le fief de la Tannerie, tenu noblement par le seigneur du Bois-Baudry.

En Antrain : le fief de la ville d'Antrain;

2° La Maillardais, appartenant, en 1680, à Jacques de la Cornillère, sieur d'Ardennes;

3° La Haye-Gention, à M. Christophe Auger, sieur dudit lieu;

4° Montigné, à M. Amaury Dupont, sieur de La Haye;

5° La Brouardière, à M. François Gaultier, sieur de Rauthonay;

6° Le Long-Pré, la Foutelais et la Masure, à M. René de Kerpoisson, sieur de Quéralan;

7° La Baunais, à M^{me} Hélène Anger;

8° Martigné, à M. Christophe de Saint-Méen;

9° Le fief de la Barre, avec basse justice, à M. Julien de la Corbinaye, président au Parlement de Bretagne;

10° Le fief des Carrées, avec basse justice, à dame Carize de Cerizay;

11° Le fief de Guette, avec moyenne et basse justice, à M. Charles de Rosnivinen, chevalier, seigneur de Saint-Rémy.

III. — CHAUVIGNÉ.

Ecclesia Calviniaci, xi^e siècle (Chart. de Marm., prieuré de Saint-Sauveur); *de Calvigneio*, xiii^e siècle, *ibid*; *de Chauvigneyo*, *de Chavigneyo*, époques postérieures.

C'est dans les actes du prieuré de Saint-Sauveur-des-Landes, vers le milieu du xi^e siècle, que nous rencontrons pour la première fois le nom de cette paroisse:

Nous y lisons qu'un seigneur du nom de *Gradelon*, et surnommé *Ivelin*, donna en mourant à sa femme, nommée *Guidonie*, le moulin de *Bulmine* (Boismine), situé sur la rivière de Minette, avec toute la mouture de la paroisse de Chauvigné, dont les habitants étaient dans l'usage d'y apporter leurs grains.

Plus tard, Guithonie elle-même, se sentant près de mourir, disposa de son moulin en faveur des religieux de Marmoutier et du prieuré de Saint-Sauveur-des-Landes, qu'ils avaient fondé quelques années auparavant.

L'exemple de cette dame trouva, semble-t-il, des imitateurs dans les autres seigneurs qui avaient des propriétés dans la paroisse; car, vers le milieu du ^{xii}^e siècle, les religieux de Saint-Sauveur nous paraissent avoir été en possession de la plus grande partie de ses dimes.

Néanmoins, leur jouissance ne fut pas toujours exempte de difficultés et de contestations. Les actes du prieuré de Saint-Sauveur nous ont conservé le souvenir de l'opposition qu'ils rencontrèrent de la part de Guillaume d'Aubigné, qui était alors seigneur de la paroisse.

Leur différend, du reste, s'arrangea à l'amiable. Par suite d'un premier accord, le seigneur d'Aubigné accorda au prieur de Saint-Sauveur la moitié de toutes les dimes de sa terre de Chauvigné, et une place dans le cimetière de Saint-Georges pour y bâtir une maison; puis de nouvelles difficultés étant survenues, et l'évêque de Rennes s'étant présenté comme médiateur, il fut entraîné à des concessions beaucoup plus larges en faveur des religieux. Par cette seconde transaction, en effet, qui est de l'an 1200, il leur abandonna toutes les dimes de ses fiefs dans la paroisse, tant celles des terres, pour lors cultivées, que celles des terres qui le seraient plus tard, à l'exception des pailles et des détraits, qu'il se réserva pour lui-même; réserve, du reste, qu'il étendit à toutes les dimes, à celles même sur lesquelles il ne pouvait prétendre aucun droit. Il leur concéda en outre, dans le bourg de Chauvigné, une place, qu'il affranchit de tous droits et de toute servitude, pour y établir une grange.

Enfin, il leur fit la remise d'une provision d'avoine que lui

et ses ancêtres avaient coutume de prélever sur les dimes qui leur étaient propres.

Les religieux, de leur côté, abandonnèrent à tout jamais, au seigneur d'Aubigné et à ses successeurs, le moulin de Boismine (*Birmina*), à la condition qu'ils y percevraient chaque année, à la fête de Noël, quatre mines de froment mesure de Fougères (13 hectolitres 77 litres).

Il fut en outre stipulé que, dans le cas où le moulin viendrait à être ruiné ou bien que son produit ne suffirait plus à fournir aux religieux la quantité de froment convenue, le seigneur d'Aubigné ou ses successeurs seraient tenus de leur constituer cette même rente sur une autre de leurs terres.

Avant la Révolution, la cure était à l'ordinaire et pouvait rapporter huit cent livres.

Recteurs de Chauvigné.

1519, M. Guillaume Richeust, official de Rennes. — 1521, M. Rolland Le Bas. — 1650, M. Jacques Baudoin. — 1682, M. N. Le Drouet. — 1704, M. Michel Desboys. — 1709, M. Hilaire Jamelot. — 1738, M. N. Anger, + le 4 juin 1766. — 1766, M. Jean Galon.

Archéologie. — L'église de Chauvigné est sous l'invocation de la Sainte Vierge (15 août).

Elle se compose d'une nef terminée, à l'Est, par une abside à pans coupés et accompagnée de deux transepts. Sa construction ne doit pas remonter au-delà des dernières années du xvi^e siècle. On remarque néanmoins à l'extérieur, et particulièrement dans les contreforts de la côtée septentrionale, quelques vestiges d'architecture romane; d'où l'on peut conclure que le vaisseau actuel occupe la place d'un autre qui avait été construit à l'époque où fleurissait ce dernier style.

Elle a été allongée, en 1851, de quelques mètres, du côté de l'Ouest. Le peu d'élévation de ses combles lui donne un aspect peu agréable.

Son pavé est en grande partie formé par des dalles en granit qui ont servi à recouvrir des sépultures. Plusieurs d'entre elles sont chargées d'écussons aux armes de la famille de Porcon et proviennent de la chapelle Saint-Georges.

L'une d'elles porte le millésime de M. CCCC. XLV, avec une croix orlée.

Cette croix, qui présente un second croisillon au-dessous de l'orle, est terminée, à son extrémité inférieure, par une fleur de lys et accostée de deux besants.

Une autre pierre tombale, également du ^{xv}^e siècle, et portant une inscription devenue illisible, sert à fermer l'entrée du cimetière, du côté du chemin vicinal.

Le seigneur de Bonnefontaine avait, dans l'église de Chauvigné, le droit de prééminence, ainsi que les autres droits de seigneur fondateur, concurremment avec le propriétaire du domaine de Brimblin.

Par acte du 2 janvier 1521, Rolland Le Bas, pour lors recteur de Chauvigné, avait donné à Jean de Porcon, seigneur de la Maison-Neuve, l'autorisation de conserver dans l'église une pierre tombale qu'il avait fait placer, sans permission, sur le corps de son père, moyennant le don d'un ornement en forme de vêtement de velours de soie, pour l'image de la Sainte Vierge Marie, qui était dans l'église. (Archives départ.)

La paroisse de Chauvigné était traversée du Nord au Sud par la voie romaine d'Aleune à Rennes (*ab Alaunâ Condate*).

Elle coupait le chemin vicinal de Fougères à Bazouges, à peu près à l'endroit où débouche le chemin vicinal de Romazy à Saint-Brice, très-près du village du *Châtel*. Il était facile

encore, il y a quelques années, de reconnaître aux abords des landes la direction de son parcours : elle était assez clairement indiquée par une levée formée des terres que l'on avait rejetées de côté, lors de sa construction ; mais cette levée a disparu, en partie, depuis que les landes, dans lesquelles elle se trouvait, ont été mises en culture.

Chapelle Saint-Georges. — Il existait, dès le ^{xii}^e siècle, au village de Saint-Georges, à environ 1 kilomètre de Chauvigné, une chapelle ou plutôt une église, car c'est sous ce nom qu'on la désignait, dédiée au saint dont il avait pris le nom.

Cette église, qui paraît avoir été fondée par les seigneurs d'Aubigné, et qui a été démolie au commencement de ce siècle, avait, suivant les traditions du pays, une importance égale à celle de Chauvigné. S'il faut s'en rapporter à leur témoignage, on aurait célébré alternativement l'office divin dans les deux églises, sauf aux fêtes principales, pour lesquelles l'église de Chauvigné aurait eu le privilège de la célébration, comme aussi celui des baptêmes et des mariages. Néanmoins, l'église Saint-Georges avait son cimetière, dans lequel se faisaient les inhumations concurremment avec celui de l'église de Chauvigné.

Dès le milieu du ^{xviii}^e siècle, l'église de Saint-Georges était tombée dans un état complet de dégradation ; si bien qu'en 1751, M. de Vauréal, évêque de Rennes, étant en tournée de visite dans la paroisse, la frappa d'interdiction et fit défense à tous détenteurs des deniers appartenant à la fabrique, de s'en dessaisir sous prétexte de les employer à son entretien. Les motifs sur lesquels il se fondait pour édicter cette défense étaient qu'elle était très-inutile pour le service du public, sans fondations, sans ornements, sans titres ni enseignements de son existence, ni de son origine, très-onéreuse au général de la paroisse, qui ne pouvait qu'à peine fournir à l'entretien de l'église paroissiale les choses les plus nécessaires. (Arch. dép.)

Quelque positive qu'ait été cette défense, elle ne put abolir tout à coup d'anciens usages : les saints mystères continuèrent d'être célébrés, à peu près comme auparavant, dans l'église de Saint-Georges; et M. Desnos étant, en 1767, venu à Chauvigné dans le cours de ses visites pastorales, crut devoir, en ce qui la concernait, renouveler les ordonnances de son prédécesseur.

M. Joseph-Jacques du Bois Le Bon, seigneur de la Chotais, qui était propriétaire de la chapelle, du chef de dame Renée-Cécile de Porcon, son épouse, réclama inutilement contre cette mesure. Une nouvelle ordonnance de M. Barreau de Girac, du 5 août 1774, vint de nouveau en presser l'exécution.

M. du Bois Le Bon se détermina alors à porter l'affaire devant les tribunaux, et fit assigner le curé et le général, prétendant contraindre l'un, comme décimateur, à l'entretien du chœur et l'autre aux réparations de la nef.

Je n'ai trouvé aucun document qui ait pu me renseigner sur les suites de cette affaire : je suis porté à croire qu'elle traîna en longueur, et que la Révolution survint avant qu'elle eût reçu une solution définitive.

Terres ou maisons nobles. — Les maisons nobles de cette paroisse étaient : 1° le lieu et domaine de Brimblin, tenu en juveigneurie du seigneur de Bonnefontaine, avec droit de basse justice, de prééminence et d'enfeu dans les églises de Chauvigné et de Saint-Georges;

2° La Harcherie, qui me semble avoir été le berceau de la famille de Porcon;

3° La Rouërie (1).

(1) Je suis porté à croire que c'est à ce village qu'il faut rapporter un passage du Cartulaire de Saint-Melaine, cité par M. Toulmouche dans son *Histoire archéologique de l'époque gallo-romaine de la ville de Rennes* (page 252), et qu'il applique à Saint-Ouen-de-la-Rouërie. Il s'agit d'un don

IV. — LA FONTENELLE.

Ecclesia de Fontenilla, Fontenella, Saint-Sanson de La Fontenelle, xvi^e siècle.

Cette paroisse faisait partie du diocèse de Dol. La cure était à l'ordinaire:

Recteurs de La Fontenelle.

1586, M. N. Esnaud. — 1703, M. N. Prot. — 1708, M. N. Pottier. — 1737, M. Guillaume Bidan. — 1757, M. N. Goupil. — 1770, M. N. Le Bon.

Archéologie. — L'église de La Fontenelle est sous l'invocation de saint Sanson, évêque de Dol.

Sa forme est celle d'une croix latine; elle se compose d'une nef et de deux transepts. Elle paraît avoir été construite au xvi^e siècle en remplacement d'une église fort ancienne, comme l'atteste un fragment de muraille en blocage qui a été conservé dans la côtière méridionale, et dans lequel on reconnaît les traces d'une baie romane (1).

de terre fait à l'abbaye de Savigny par les religieux de Saint-Melaine : *Quamdam peciam terræ sitam juxta Roharderiam quam habitant ibidem et præter eam cum riveria situm inter dictam terram et inter dictam viam publicam.*

La Rouërie se trouve située à environ 1,500 mètres de la voie dont j'ai signalé l'existence, et devait être contiguë au grand fief de Fretay, qui appartenait à l'abbaye de Savigny, tandis que je n'ai trouvé aucun indice de possessions qu'ils aient pu avoir dans la paroisse de Saint-Ouen-de-la-Rouërie.

(1) D'après un compte de fabrique de cette paroisse, qui se trouve aux archives départementales (série G), une des côtières, le pignon et la fenêtre de la chapelle Notre-Dame ont été refaits en 1585. Il en coûta neuf écus de main-d'œuvre pour cette réédification.

Tout le reste de l'église est en pierres de grand appareil.

Le pavé est formé en grande partie de pierres tombales, dont plusieurs remontent au xvi^e siècle. La tour date de 1859 seulement.

On voit dans le cimetière une croix qui est remarquable surtout par ses croisillons.

Chapelle. — Il y avait autrefois une chapelle au village de Vaublain.

Notes historiques. — Un compte de fabrique qui se trouve aux archives départementales nous apprend qu'à la fin du xvi^e siècle, la paroisse de La Fontenelle allait, tous les ans, en procession au Mont-Saint-Michel, le lundi des fêtes de la Pentecôte.

Deux autres processions avaient également lieu à Bronallan et à Sougeal, mais le registre n'en marque pas le jour.

Celui qui sonnait *les échelottes* à ces trois processions recevait, en 1585, quarante sous par an pour sa peine et son salaire.

La fabrique de La Fontenelle prodiguait le vin à l'occasion de la Communion Pascale. En cette année 1585, elle en distribua cinquante-deux pots, qui coûtèrent treize livres; l'année suivante, soixante pots.

Le linge de l'église était alors entretenu avec le chanvre et le lin que filaient les femmes et les filles de la paroisse. Sous la date de 1587, on lit la note suivante : « Payé dix soulz
« quels ont esté employez à restorer les quenouilles quelles
« ont accoustumé estre baillées aux filles et aux femmes de
« ladicte paroisse pour fillez le fil de quoy est entretenu le
« linge de ladicte église. »

En 1586, la paroisse de La Fontenelle fut visitée et rançonnée par les troupes de Montgommery, qui occupaient Pontorson. Les paroissiens députèrent vers ce seigneur deux des leurs, Gilles Minson et Pierre Baron, qui lui présentèrent un

agneau pour avoir rabat de certain nombre de boys dont il leur avait imposé la fourniture. Cet agneau leur avait coûté un écu. On ne dit pas quel fut le résultat de leur démarche.

Histoire féodale. — La seigneurie de cette paroisse était attachée à la terre des Portes, en Bazouges.

Le seigneur de Bonnefontaine avait également droit de prééminence dans l'église, ainsi que les autres droits seigneuriaux, à raison de la terre de Vaublain.

Les autres terres nobles étaient les fiefs de la Barre-Villemeu, appartenant à M. du Boisbaudry, avec droit de haute, moyenne et basse justice.

Le lieu et métairie du Chesnay, à M. Joseph Tuffin, seigneur de La Rouërie.

La Ville-Anger, Lourmays et les Frambaudières.

La paroisse de La Fontenelle avait, au mois de janvier 1639, acheté des lettres d'anoblissement, en vertu de l'édit de 1577.

Le dimereau de La Fontenelle était le droit de dîme sur les fiefs de la Cour-aux-Marteaux, de la Rimbaudais, de la Jacquélais, de la Boulais et de l'Aire.

Les deux tiers appartenaient au roi, l'autre tiers au recteur.

V. — MARCILLÉ-RAOUL.

Marcilleium (D. Mor., P. I, col. 798, 810, 911); *Ecclesia de Marcilleyo Radulphi*, actée du xvi^e siècle.

Histoire. — Marcillé-Raoul semble avoir, dès les premières années du xiii^e siècle, formé une terre séparée, sous la baronnie de Fougères. Nous la voyons, en 1204, donnée à viage par Geoffroy, seigneur de Fougères, à Guillaume, son grand-

oncle, ainsi que le Coglais, lorsque celui-ci lui remit l'administration de ses domaines, au moment de sa majorité.

L'acte de donation, qui se trouve rapporté dans dom Morice (*P. I*, col. 798), évalue à environ cent livres le revenu de cette terre; et il stipule que dans le cas où il n'arriverait pas à cette valeur, le donataire serait en droit de prendre la différence, en monnaie d'Angers, sur la terre la plus rapprochée de Marcillé ou du Coglais.

Quatre ans plus tard, en 1208, une transaction entre le grand-oncle et le neveu, qui n'avaient pu s'entendre, vint modifier ces dispositions. Geoffroy abandonna à son oncle tout le Coglais et vingt livres en fonds de terre sur ses fiefs de Louvigné, et de son côté celui-ci renonça à tous ses droits sur Marcillé et les autres terres de son neveu. (*D. Mor.*, *P. I*, col. 810.)

En 1212, Geoffroy donna à l'abbaye de La Vieuxville vingt mines de froment à prendre, chaque année, à la fête de saint Rémy, sur son moulin de Marcillé, afin d'assurer la subsistance d'un moine qui célébrait chaque jour les divins mystères pour lui, ses ancêtres et ses descendants.

Dans les premières années du *xv*^e siècle, le duc d'Alençon, seigneur de Fougères, vendit la châtellenie de Marcillé à N. Morel, seigneur de La Villegontier, sergent féodé au bailliage du Coglais.

Je ne sais de quelle manière elle fit retour à la baronnie; ce qui est positif, c'est qu'elle lui était réunie en 1485. En cette année là, le duc François II la détacha de nouveau et la vendit, avec tous ses droits, rentes et prééminences, à Philippe de Montauban, seigneur de Sens, pour la somme de deux mille écus d'or, coin de France, que celui-ci lui avait prêtés en son extrême besoin.

Cette aliénation, toutefois, se fit sous cette réserve que les ducs de Bretagne, ses successeurs, pourraient la rémérer

pour pareille somme; mais bien des années s'écoulèrent avant qu'ils usassent de cette faculté; car nous voyons, en 1498, la duchesse Anne confirmer son chancelier de Montauban dans la possession de Marcillé, en même temps qu'elle lui donna Saint-Aubin-du-Cormier, Bazouges et Rimou.

La châtellenie de Marcillé semble, ainsi que les autres dont je viens de parler, avoir fait retour à la baronnie de Fougères à l'époque de la mort du chancelier, arrivée en 1516, et n'en avoir pas été détachée depuis.

Du reste, il paraît que les seigneurs de Fougères en aliénèrent la plus grande partie dans le cours du xvii^e siècle. En 1720, son revenu fixe n'était plus que de 77 liv. 17 sous 3 deniers en argent, et 63 boisseaux de froment rouge.

Marcillé doit son surnom de Raoul à Raoul III, seigneur de Fougères, qui affectionnait particulièrement ce lieu et qui y avait même un château.

Ce château était sans doute à l'endroit où se trouve aujourd'hui le village du châtel, dont le nom semble en rappeler le souvenir, et près duquel on rencontre les restes d'une fortification en terre très-importante, mais qui doit remonter à une époque plus ancienne.

Ces restes de fortification, qui couvrent une superficie de 1 hectare 63 ares 83 centiares, consistent en deux buttes ou mottes de terre, séparées l'une de l'autre par un fossé qui entoure chacune d'elles, et dont la profondeur devait être de cinq à six mètres, sur une largeur à peu près égale. Ces buttes ou mottes, connues dans le pays sous le nom de *Buttes du Châtel*, diffèrent entre elles, tant sous le rapport de l'étendue que sous celui de l'élévation. Celle qui est au Nord est beaucoup plus élevée et présente une masse beaucoup plus considérable que l'autre. Son élévation au-dessus du niveau des remparts en terre qui formaient leur enceinte peut être de neuf à dix mètres, en sorte que sa hauteur totale, à partir de

la base, ne doit pas être inférieure à quinze ou seize mètres.

Cette fortification était protégée au Sud par l'étang de Marcillé, aujourd'hui desséché, et dont la contenance était d'environ 16 hectares. Je serais porté à croire que l'existence de cet étang fut le résultat de l'excavation produite par l'enlèvement des terres qui furent employées à élever la fortification.

Outre les *Buttes du Châtel*, on rencontre encore sur les confins de Marcillé, de Feins et de Saint-Rémy, d'autres vestiges de fortifications en terre qui tendraient à faire croire que ce pays eut, au moyen âge, une certaine importance militaire. Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que nous voyons qu'après l'abdication de Pierre de Dreux, avec lequel Raoul III, seigneur de Fougères, avait toujours été en lutte, ce seigneur ayant prêté foi et hommage à son fils, le duc Jean I^{er}, ce prince lui accorda l'autorisation de fortifier son château de Marcillé de la manière qu'il jugerait convenable (1239). (D. Mor., P. I, col. 911.)

Histoire religieuse. — Dom Morice, dans son catalogue des abbés de Saint-Melaine (*Hist. de Bret.*, t. II, p. LXXXVII), nous apprend que l'église de Marcillé-Raoul fut donnée, en 1208, à Geoffroy Moisel, abbé de Saint-Melaine, par Robert, seigneur d'Apigné. Par suite de cette donation, les abbés de Saint-Melaine ont, jusqu'à la Révolution de 1789, joui du droit de présentation à la cure de cette paroisse.

En 1367, Jean, pour lors abbé de Saint-Melaine, ayant fondé une messe de *Requiem* à célébrer, chaque jour de la semaine, dans la chapelle Saint-Blaise, érigée dans l'église abbatiale, affecta à cette fondation une somme de trente livres à prendre sur les dîmes de Cesson. Mais les religieux ayant trouvé cette somme insuffisante et refusé de l'accepter, il leur abandonna le prieuré de Marcillé-Raoul, avec toutes ses dépendances, à la condition néanmoins que les revenus

serviraient également au vestiaire, pour procurer des habits aux religieux.

Cette donation, faite le samedi après la Saint-Melaine, au mois de novembre 1377, fut approuvée le 7 août 1386 par Guillaume, évêque de Rennes, et confirmée par Thomas, archevêque de Naples et nonce en France. (Arch. départ., série G.)

Le prieur de Marcillé avait droit aux deux tiers de la dime de blaterie et de filasse dans toute l'étendue de la paroisse; l'autre tiers étant réservé au vicaire perpétuel.

Le droit de dime s'exerçait à la douzième gerbe.

Recteurs de Marcillé.

1499, M. Gilles de Berruyer. — 1500, M. Jean Gouro. — 1580, M. Thomas Bridoul. — 1582, M. Pierre Huet. — 1591, M. Jacob de Bauldin. — 1680, M. Guillaume Amourault. — 1683, M. François Phelippot. — 1704, M. Jacques Coupel. — 1727, M. N. Chambost. — 1782, M. J.-J. Bute.

Archéologie. — L'église de Marcillé est sous l'invocation de saint Pierre.

Elle consiste dans une simple nef terminée par un chevet plat. Son enveloppe extérieure annonce plusieurs restaurations importantes, au milieu desquelles on distingue encore des traces de l'église primitive, qui devait remonter à la période romane, ou au moins à la période de transition.

Les parties les plus remarquables sont : 1° la porte du Sud, qui est à plein cintre, et dont l'archivolte, dépourvue de toute ornementation, repose sur des chapiteaux formés de simples feuillages et grossièrement taillés; 2° quatre contreforts romans; 3° une baie romane au Nord; 4° la fenêtre du chevet, aujourd'hui murée, qui présente une ogive lancéolée, géminée, surmontée d'un oge; 5° enfin, plusieurs pans de

maçonnerie en blocage, dans lesquels la brique se trouve mêlée en grande quantité, et même des assises de briques entières qui paraissent avoir été cimentées et unies ensemble avant d'être entrées dans la formation des murs, et doivent avoir appartenu à une construction antérieure.

Du reste, un cordon de briques, dont on reconnaît les traces au niveau du sol et qui est composé d'assises absolument semblables à celles dont je viens de parler, me paraît démontrer de la manière la plus incontestable que l'église actuelle occupe la place d'une construction antérieure et qu'elle est assise sur ses fondations.

La façade occidentale de l'église a été refaite en 1660, comme le constate cette date inscrite dans le fronton, au-dessus de la porte.

Le chœur a été refait en partie en 1782, d'après une inscription gravée sur une des pierres de la muraille et disposée de cette manière : $\frac{1.8712}{47.82}$

On remarque, dans l'intérieur de l'église, une pierre tombale chargée d'un écusson surmonté d'une croix, et dont le champ est écartelé d'un aigle et d'un cœur; et dans le cimetière, une autre pierre ornée d'une croix pattée et orlée, et accompagnée, à son milieu, de deux besants (1).

Terres nobles. — 1° Le Grand et le Petit-Plessis, en 1680, à dame Mathurine Abraham, dame de La Rochejacquelin, avec droit de haute, moyenne et basse justice, droit prohibitif de banc, d'accouder et de pierres tombales dans l'église de Marcillé.

Chaque année, le jour de Pâques, la fabrique devait, à

(1) L'église de Marcillé, dont le vaisseau était devenu insuffisant pour la population de la paroisse, doit être prochainement démolie. L'église qui doit la remplacer est déjà fort avancée et sera peut-être terminée avant la fin de l'année.

l'issue des vêpres, offrir au seigneur du Plessis, par l'entremise des trésoriers, une corbeille ou un panier d'oublies.

2° Le Petit-Pré.

VI. — NOYAL-SOUS-BAZOUGES.

Nogiatium, xi^e siècle (D. Mor., P. I, p. 486); *Noal*, *Noialium*, xii^e siècle (Cart. de Marm.); *Noyallum subtus Bazogiis*, actes du xvi^e siècle.

Histoire religieuse. — Les anciens documents nous apprennent qu'en 1095, un seigneur du nom d'Hamon et fils de Méen, Basilic, sa femme, ainsi que ses frères Guillaume et Gautier, donnèrent le quart de l'église de Noyal aux religieux de Marmoutier, pour qu'ils l'annexassent à leur prieuré de Combour; qu'environ cinquante ans plus tard, les fils de Hamon, Raoul et Gautier, ainsi que la femme de Raoul, disposèrent en faveur du même prieuré de tous les droits qu'ils avaient sur les dîmes de Bazouges et de Noyal.

Ces renseignements sont les seuls que nous ayons sur les commencements de cette paroisse.

De temps immémorial, la cure était à la présentation du prieur de Saint-Denis de Rennes, qui lui-même était choisi, par deux chanoines députés par le Chapitre, parmi les religieux de l'abbaye de Rillé.

Archéologie. — L'église est sous l'invocation de Saint-Martin.

Elle a été reconstruite dans ces dernières années à la place d'une ancienne église qui tombait en ruines et qui présentait les caractères d'une église romane restaurée au xvi^e siècle.

Recteurs de Noyal.

1650, M. Jean Fournier, chapelain de Saint-Léonard. —
1690, M. François Pigeault. — 1735, M. Philippe Adam. —
1781, M. Thomas.

Chapelle. — On voit sur le territoire de cette paroisse la chapelle de la Corbinière, fondée en 1690 par M. François Boscher et dame Jeanne Menard, sa femme.

Histoire féodale. — L'approbation donnée par Rivallon de Dol à la donation d'Hamon et de ses frères, en qualité de seigneur suzerain, est une preuve évidente qu'à la fin du XI^e siècle la paroisse de Noyal faisait partie de la terre de Dol.

Maisons nobles. — 1^o La terre et seigneurie de Beauvais Moulines, avec droit de haute, moyenne et basse justice; droit de foire au bourg de Noyal les jours de fête de saint Méen et de sainte Gertrude; de marché, le mercredi de chaque semaine; d'enfeu, de pierres tombales, de ceinture et autres droits de prééminence dans l'église de Noyal.

2^o La seigneurie du Quartier, avec droit de haute, moyenne et basse justice.

Ces deux seigneuries relevaient de Combour.

VII. — RIMOU.

Ecclesia ou Parrochia de Rimol — de Rimou, — XII^e et XIII^e siècles (D. Mor., P. I, col. 651), chartes de Rillé mss.

Histoire. — Rimou semble avoir été, dès le XII^e siècle, une localité assez importante; importance qu'elle devait sans doute à l'existence d'un pont qui établissait une communication entre les deux rives du Couësnon. Dans la grande charte de 1163, en faveur de Rillé, Raoul II, seigneur de Fougères,

donne à cette abbaye la dime des moulins, du passage et du cens de Rimou.

Dans le cours du moyen âge, Rimou nous apparaît avec le titre de châtellenie, réunie le plus ordinairement avec Marcillé, Antrain et Bazouges.

Son revenu fixe, au commencement du xviii^e siècle, consistait en 236 livres en argent et 59 boisseaux d'avoine grosse.

Histoire religieuse. — La paroisse de Rimou faisait partie du diocèse de Dol. La cure était à l'ordinaire.

Recteurs de Rimou.

1704, M. Devault. — 1764, M. Louis Hardouin. — 1767, M. Rebours. — 1779, M. Macé.

Chapelle. — Il y avait, avant la Révolution, une chapelle à Forest.

Archéologie. — L'église est sous l'invocation de la Sainte Vierge; elle est de construction récente; celle qu'elle a remplacée, et dont le chevet seul a été conservé, devait remonter à la fin du xv^e siècle, si l'on peut s'en rapporter aux caractères de la grande fenêtre, aujourd'hui murée, qui est au fond du chevet, et dont toute l'ornementation appartient au style flamboyant. Cette église consistait dans un vaisseau à une seule nef avec une chapelle latérale appliquée à la côtière nord.

Cette chapelle appartenait, dans les derniers temps, à la famille du Hallay, qui y avait son enfeu. La façade était ornée de plusieurs écussons en relief, aux armes de la famille du Boisbaudry.

Dans le chœur, on remarque, du côté de l'Épître, une assez jolie crédence dans le style du xv^e siècle, et les sablières, qui sont sculptées avec assez d'élégance.

La Fabrique possède un calice et une croix de procession

du xvi^e siècle. Le calice est en argent, doré seulement à l'endroit de la coupe, des médaillons du nœud et des moulures du pied, qui sont fort simples et repoussées seulement au marteau.

La croix représente d'un côté l'image de N.-S., de l'autre celle de la Sainte Vierge, surmontée d'un dais, avec des arcades en application. Les croisillons sont ornés, à leurs extrémités, de médaillons dorés qui, sur le devant, présentent les attributs symboliques des quatre évangélistes, avec leurs noms inscrits sur une bandelette; et de l'autre côté, les images mêmes de ces évangélistes, déployant un phylactère sur lequel leur nom est également inscrit.

Le nœud est formé de huit médaillons dont chacun porte un caractère de l'inscription suivante : X. D. E. R. I. M. O. V.

Le bras et le pied sont ornés de dessins repoussés dans le goût de l'époque; qui paraît être le commencement du xvi^e siècle.

On remarque, dans le bourg de Rimou, entre l'église et la rivière, les traces d'un camp ou de toute autre fortification militaire qui a dû avoir une certaine importance. Il est à présumer que le pont dont j'ai parlé se trouvait en cet endroit, et qu'elle avait été élevée pour le défendre et empêcher le passage.

On y remarque également plusieurs maisons dont les façades présentent un genre d'ornementation qui rattache leur construction au xvi^e siècle. Une entre autres, située sur la place qui est en face de l'église, attire les regards par sa porte, surmontée d'un arc Tudor, qui se termine par un pinacle en application avec accompagnement de choux frisés.

Des deux côtés on lit l'inscription suivante, ainsi disposée :

I. H. S.	MARIE
G. D.	MV ^c
P.	XXX.

Un calice sculpté sur le granit de la muraille peut faire supposer que cette maison, dont il ne reste plus de la construction primitive que la corniche, la porte et une fenêtre dégarnie de ses meneaux, avait été élevée par un prêtre.

Histoire féodale. — Il existait aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles une famille du nom de Rimou, qui paraît avoir occupé une assez grande position dans notre province; mais je doute que cette famille, dont le nom me semble purement patronymique et non nobiliaire, ait aucun rapport avec notre paroisse.

Terres nobles. — 1° La maison seigneuriale de Rimou, appartenant au seigneur de Mont-Moron, avec droit de haute, moyenne et basse justice dans le bourg, droit de prééminence dans l'église.

2° La terre et seigneurie du Boisbaudry, avec droit de haute, moyenne et basse justice, droit de banc, de prééminence et d'enfeu prohibitif dans l'église.

3° Le lieu et manoir de Forest.

4° La maison du Hamel.

VIII. — SAINT-OUEN-DE-LA-ROUERIE.

Ecclesia in honorem B. Audoëni archiepiscopi Rotemagensis quam... de Revocariâ vocant, ^{xi}^e siècle (D. Mor., P., t. I, col. 429); *de Roveriâ, de Ravoreiâ, Saintouan de Roëria*, ^{xvi}^e siècle.

Histoire. — Vers l'an 1065, Rivallon de Combour donna l'église de Saint-Ouen, qui lui appartenait, avec toutes ses dépendances, à l'abbaye de Marmoutier, pour être annexée au prieuré de Combour, qu'il venait de fonder. Depuis lors, les abbés de Marmoutier ont toujours été en possession du droit de présenter à la cure de cette paroisse.

Recteurs de Saint-Ouen.

1703, M. Jacques Le Pelletier. — 1737, M. Pirotais. — 1756, M. Siméon Coullon. — 1760, M. François Thomas. — 1772, M. Jouanne.

Dans le partage des dimes, le recteur avait le sixième boisseau des grains provenant des grosses dimes et le tiers des menues dimes.

Archéologie. — L'église actuelle de Saint-Ouen a été construite en 1661, comme nous l'apprend une date placée au pignon du transept sud, au lieu et place d'une ancienne église, dont on n'a conservé que la côtière nord. Trois baies romanes sans aucune ornementation, qui se dessinent dans le plein de la muraille, témoignent de sa haute antiquité.

Le vaisseau de l'église se compose d'une nef et de deux transepts, qui communiquent avec elle par deux arcades à plein cintre. L'intertransept est surmonté d'une voûte surbaissée dont les arêtes sont formées par des pierres plates en granit, sans arcs doubleaux. C'est sur cette voûte qu'est assis le clocher.

Le retable du grand autel, qui est en bois, est remarquable par son tabernacle, qui doit être une œuvre du xvi^e siècle. Il est à cinq pans, et chacun d'eux est orné d'une petite statuette. Sur la face antérieure et sur la porte du tabernacle est N.-S. Jésus-Christ tenant un globe dans la main et semblant évangéliser. A droite et à gauche, l'apôtre saint Jean et un autre apôtre qui n'est pas bien caractérisé. Enfin, sur les deux côtés, les apôtres saint Pierre et saint Paul.

L'église de Saint-Ouen possède un calice du xvi^e siècle; sa hauteur est de 30 cent. La tige est ornée de colonnettes dans le genre renaissance, et de huit médaillons. La coupe est octogone. Le pied est relevé par divers ornements, dont les uns affectent la forme de flammes, les autres la forme de

langues, symbolisant sans doute la double manifestation de l'esprit de Dieu par la charité et la prière.

Il y avait autrefois, d'après Dupaz, page 515, dans le cimetière de cette paroisse, une chapelle fondée sous l'invocation de sainte Magdelaine, et dans laquelle un autel avait été également érigé en l'honneur de saint Nicolas.

L'image de ce saint, suivant le même auteur, était en grande vénération dans le pays sous le nom de Saint-Nicolas-de-la-Rouërie, en raison de la vertu qu'on lui attribuait de guérir la goutte.

Cette chapelle appartenait au prieur de Combour, qui avait droit de haute, moyenne et basse justice dans une grande étendue de la paroisse.

Histoire féodale. — Vers la fin du ^{xr} siècle, Rivalon de Combour, en mariant sa fille Raenteline à Roger de la Rouërie, lui donna, pour elle et ses héritiers, un certain nombre de maisons, terres et héritages qu'ils avaient dans la paroisse de Saint-Ouen, et un fief avec une juridiction assez étendue, tant dans le bourg même que dans les environs.

Roger de la Rouërje et Raentelin^e laissèrent un fils, Henry, qui mourut sans postérité, et une fille, Berthe, qui, en 1147, épousa Robert Tuffin et lui porta le riche patrimoine qu'elle tenait de ses père et mère.

Depuis lors, jusqu'à l'époque de la Révolution, la terre et seigneurie de la Rouërie a toujours appartenu à leurs descendants, qui n'ont pas cessé de jouir des droits et privilèges attachés à sa possession, tels que droits de haute, moyenne et basse justice, droit de prééminence dans l'église, d'enfeu prohibitif dans le chanceau, droit d'armoiries et d'écussons à la principale vitre, de lisière, etc. (Dupaz, p. 515.) (1)

(1) L'origine des seigneurs de la Rouërie, telle que je la donne ici, est extraite de l'Histoire des seigneurs de Combour, par le P. Dupaz, dont l'opi-

La paroisse de Saint-Ouen-de-la-Rouërie, bien qu'enclavée dans la terre de Fougères, n'appartenait pas à cette baronnie, mais bien à celle de Combour. Elle devait néanmoins à la Cour de Fougères une rente de soixante sous par an, payable au receveur de ladite Cour, dans la châtellenie d'Antrain. On donnait le nom de *garde* à cette rente ainsi qu'à une autre rente de quarante sous que devait la même paroisse au seigneur de Pacey, pour le devoir de la garde et sauf conduit que de tout temps devait le seigneur de Pacey tant des personnes de ceux et celles de ladite paroisse de Saint-Ouen que de la conservation de leurs ornements, allant une fois l'année en procession au Mont-Saint-Michel. (Rentier de 1605.)

Il est à présumer que c'était aussi pour la garde de la paroisse, c'est-à-dire pour la défendre contre les incursions des Normands, que la rente due à la baronnie de Fougères avait été instituée dans le principe.

IX. — SAINT-RÉMY-DU-PLAIN.

Ecclesia Sancti Remigii de Plano, actes du xvi^e siècle.

Histoire. — Nous ne connaissons rien de l'origine et des commencements de cette paroisse. Nous savons seulement

nion a été reproduite par la plupart des auteurs qui ont écrit sur les familles de notre province, par M. Pol de Courcy entr'autres. J'avoue qu'il ne m'a fallu rien moins que de pareilles autorités pour me décider à lui donner place dans cette notice, tant je la crois dénuée de fondement. L'acte, en effet, de la fondation du prieuré et plusieurs autres de Combour donnent les noms de tous les enfants de Rivallon, et nulle part nous ne voyons celui de Raenteline. Je pourrais dire la même chose de Roger de la Rouërie et de Robert Tuffin, dont les noms sont entièrement inconnus aux premiers siècles de notre histoire.

qu'elle existait au commencement du ^{xiii}^e siècle, puisque nous voyons en 1209 Geoffroy de Fougères confirmer le don de six deniers fait à l'abbaye de Rillé, dans cette paroisse, par Eudes de Saint-Rémy.

Elle faisait partie du diocèse de Dol, et la cure était à la présentation de l'abbé de Rillé et desservie par un religieux de cette abbaye.

Recteurs de Saint-Rémy.

1602, M. Guy Le Marchand. — 1653, M. Guy Le Maître.
— 1678, M. François Taborel. — 1703, M. Pierre de l'Espine.
— 1739, M. Louis-François Havin de Vergetol, chanoine de l'abbaye du Val. — 1745, M. Le Comte. — 1777, M. Le Roy. — 1783, M. J. Hervé.

Archéologie. — L'église de Saint-Rémy consiste dans une seule nef, avec une chapelle placée au côté nord du sanctuaire, qui lui donne la forme d'une hache. Cette chapelle, que l'on nomme la *chapelle des moines*, communique avec elle au moyen d'une double arcade dont les arceaux viennent reposer sur une colonne monocylindrique, sans aucun caractère d'architecture. Sa reconstruction ne doit pas remonter au-delà des dernières années du ^{xvi}^e siècle.

La partie la plus ancienne de l'église est le pignon du chevet. On y voit deux fenêtres murées dont les ogives semblent accuser le ^{xiii}^e siècle.

Le reste de l'église a été refait en 1693, comme l'indique cette date inscrite au-dessus de la porte principale.

On remarque un sacraire dans le massif qui sépare l'église de la chapelle des moines.

L'église de Saint-Rémy possède un calice en vermeil assez remarquable. Le pied porte en relief l'image de N.-S. Jésus-Christ en croix, ayant à ses côtés la Sainte Vierge et saint

Jean. Les ornements qui couvrent le reste affectent la forme de flammes et sont faits au repoussoir.

Les huit médaillons qui forment le nœud portaient l'inscription suivante : *De la paroisse de Saint-Rémy*; mais l'ordre des lettres dont elle se compose a été interverti par un orfèvre malhabile, chargé de la réparer. (*Archéolog. Relig.*, p. 410.)

Elle possède également une croix de procession du xvi^e siècle.

Cette croix présente d'un côté l'image de Notre-Seigneur; de l'autre, celle de saint Rémy, *patron de la paroisse*.

Les croisillons sont terminés de chaque côté par quatre médaillons, qui représentent : ceux du devant, les attributs des quatre évangélistes; les autres, quatre saints, avec l'indication de leurs noms.

Celui du sommet est illisible; au bas, on lit : *S. Egidius*; à droite, *S. Antoninus*, et à gauche, *S. Ambrosius*.

Le nœud de la croix est formé de huit médaillons qui portent l'inscription suivante : X.-DE.-S.-RE-MY.-DV.-PLEIN. — 1551.

On voit près de Saint-Rémy, dans le bois de la Cordonnais, les restes d'un camp romain, qui sans doute a dû sa conservation au bois qui le recouvre.

Il consiste dans une éminence de forme ovale, d'une longueur de 55 à 60 mètres, sur une largeur de 30 à 35, entourée par un fossé dont la largeur est d'environ 10 mètres. Son élévation au-dessus du sol est de 6 à 7 mètres. Un ruisseau qui coule dans le fossé en rend l'accès assez difficile.

Terres nobles. — Les terres nobles de cette paroisse étaient : 1^o La Haie d'Irée, avec droit de haute, moyenne et basse justice, de banc dans l'église de Saint-Rémy, devant l'autel de Notre-Dame; de deux pierres tombales et d'armoiries à la vitre dudit autel; de fumage à un sou par cheminée

dans les fiefs de Forest, au bourg; de bouteillage sur les vins et cidres qui se débitaient audit bourg; droit de police.

Cette terre appartenait en 1680 à M. Charles de Roanvillen, chevalier, seigneur de Saint-Rémy. Elle était ainsi composée :

DOMAINE PROCHE.

Le manoir de la Haie d'Irée, le moulin de la Bédorais, la métairie du Bourg, la maison des Forests au bourg, l'étang de la Cordonnais, la maison et métairie noble du Plessis.

MOUVANCES.

Le grand fief de Forest, 300 journaux. — Les fiefs de la Bussardière, de la Dodelinière, de l'Abbaye, du Bois-Gauthier, de l'Hairie, et le fief de Olette dépendant du Plessis, contenant ensemble environ 700 journaux.

X. — TREMBLAY.

Ecclesia quæ vocatur Trembleit, 1088 (Cart. Nigr. S^u Flor. Salmur); *Ecclesia de Trembliaco*, xi^e siècle (D. Morice, P. I, col. 387); S^u *Martini Trembliacensis* (ibid., col. 389); *Trembleium* (ibid., col. 486, 645); *Trembleyum*, xvi^e siècle.

Histoire. — L'origine de la paroisse de Tremblay remonte au xi^e siècle. Au moment où elle nous apparaît dans l'histoire, sa situation était semblable à celle que nous avons constatée pour l'église d'Antrain : c'est-à-dire qu'elle était encore possédée par des laïcs et était la propriété de trois seigneurs, dont les actes contemporains nous ont conservé les noms : *Hervé*, fils de *Burchard*, que nous connaissons déjà, *Alfred* et *Raoul*.

Hervé, le premier, écoutant la voix de l'Église, qui joignait les prières aux menaces et employait tous les moyens en son pouvoir pour obtenir des seigneurs laïcs l'abandon des temples qu'ils détenaient au mépris de ses lois les plus formelles, Hervé se détermina à céder aux religieux de Saint-Florent de Saumur la part de l'église de Tremblay qu'il avait recueillie dans l'héritage de son père, et qui consistait dans la moitié des dîmes de la paroisse et la moitié des revenus de l'autel.

Il paraît qu'à cette époque notre paroisse n'avait pas encore d'église proprement dite, et que le service divin y était célébré dans un édifice qui n'avait pas été construit pour ce saint usage. Hervé lui rendit donc un éminent service en imposant à l'abbaye, comme condition de sa donation, d'employer les premiers revenus qu'elle en retirerait à la construction d'une église, et ensuite d'y entretenir continuellement et à tout jamais un ou deux religieux pour être chargés du soin de son gouvernement et de son administration.

Les co-propriétaires d'Hervé ne tardèrent pas à suivre son exemple et se dessaisirent également, en faveur de l'abbaye de Saint-Florent, de leur part de propriété, laquelle consistait dans un sixième des dîmes de la paroisse, dans l'autre moitié du revenu de l'autel et dans une égale portion dans le produit des droits de sépulture.

Malgré cette double donation, une partie encore assez notable de l'église de Tremblay restait en dehors de la possession de l'abbaye de Saint-Florent.

Hervé, ou peut-être son père Burchard, avait remis la direction de la paroisse à un prêtre qui avait été marié avant d'entrer dans les ordres, et qui avait un fils du nom de Moïse. Ce prêtre étant venu à mourir, son fils, se portant comme héritier, s'était empressé de le faire remplacer, et avait de

son chef nommé à la cure un prêtre qui desservait la paroisse sous sa dépendance.

L'autorité ecclésiastique ne manqua pas d'intervenir dans la circonstance, mais longtemps sans pouvoir rien obtenir. Enfin, Moïse, effrayé des censures dont il était menacé et aussi, dit l'acte qui nous fait connaître ces détails, touché par la grâce, Moïse consentit à se désister de ses prétentions, et céda également aux religieux de Saint-Florent les droits qu'il pouvait avoir sur les autels de Tremblay, ainsi que les deux tiers de la part du revenu attribué au desservant, se réservant l'autre tiers pour lui-même.

Les religieux acceptèrent ces dispositions, et l'acte destiné à en perpétuer le souvenir fut dressé, devant l'église même de Tremblay, en présence de l'abbé Sigon, qui était alors à la tête de l'abbaye de Saint-Florent et qui se trouvait pour lors sur les lieux.

Tous ces événements s'étaient passés antérieurement à l'année 1058, époque à laquelle fut dressé l'acte en question, et qui, étant un acte confirmatif, suppose nécessairement aux faits qu'il relate une antériorité de quelques années. Cependant le cimetière n'avait pas été compris dans ces arrangements et Moïse prétendait le conserver. De là entre lui et les religieux une contestation qui ne dura pas moins de vingt années (1), et dans le cours de laquelle les foudres de l'Église frappèrent plus d'une fois le violateur de ses lois.

Enfin cet homme, ramené sans doute par les années à des sentiments plus chrétiens de modération et de désintéressement, et, pour prévenir les terribles jugements de Dieu que semblaient lui présager les nombreuses excommunications

(1) Elle ne finit que sous l'épiscopat de Sylvestre, qui fut évêque de Rennes de 1076 à 1096.

dont il avait été frappé, consentit à se dessaisir, en faveur des religieux, du cimetière qu'il leur avait si longtemps disputé.

L'acte de renonciation, qu'il dressa lui-même, est empreint d'une couleur si vive des mœurs de l'époque, qu'il me semble intéressant de le faire connaître. Moïse n'y prend d'autre titre que celui de pécheur : *Ego Moyses peccator*. Il confesse que le cimetière n'est pas sa propriété, mais bien celle de Dieu et de Saint-Martin de Tremblay : *Cimeterium Dei et sancti Martini Trembliacensis*. Enfin, il déclare qu'il le tenait pour la perte de son âme, et que c'est pour cette raison qu'il le rend à Dieu et à Saint-Florent.

Cette restitution fut symbolisée par un couteau que Moïse déposa sur l'autel.

L'acte nous apprend ensuite que, quelque jours après, il se présenta à la maison des moines avec deux de ses fils, qui étaient majeurs, Payen et Hervé, afin que ceux-ci donnassent leur adhésion à la cession faite par leur père; ce qu'ayant obtenu d'eux, il essaya d'intéresser les moines par la peinture de la situation indigente à laquelle il était réduit, et les pria de lui donner, pour l'amour de Dieu, le moindre témoignage de leur bienveillance. Ceux-ci, touchés de sa position, prirent conseil de Sylvestre, évêque de Rennes, et lui donnèrent, à titre de grâce, une somme de trente sous afin de l'avoir pour défenseur et pour soutien contre tous ceux qui voudraient injustement attenter à leurs droits. (D. Mor., P. I, col. 389.)

Ainsi fut assurée à l'abbaye de Saint-Florent de Saumur la possession pleine et entière de la paroisse de Tremblay, et l'on ne voit pas qu'elle ait été pour elle, dans la suite, l'objet d'aucune contestation.

Les religieux s'y établirent dès lors d'une manière stable et permanente, et ils y fondèrent un prieuré qui devint un des membres les plus importants de l'abbaye dans le diocèse de Rennes.

Quoique, dans le cours du moyen âge, il ait eu à subir les vicissitudes de nombreuses révolutions qui l'avaient considérablement amoindri, lors de la réformation du domaine du roi en 1680 il conservait encore cependant une certaine importance; son temporel se composait alors : de la maison du prieuré et de ses dépendances, situées au Nord de l'église et comprenant 21 journaux; du fief du Bourg, 59 journaux; du fief de la Bousselais, 32 journaux; enfin, des dîmes des paroisses de Tremblay, d'Antrain, de Rimou et de Saint-Léger.

Le droit de haute, moyenne et basse justice était attaché au prieuré avec tous les autres droits et prééminences inhérents à cette grande situation.

Il serait intéressant de savoir à quelle époque le prieuré a cessé d'être occupé par les religieux; mais les données nous font complètement défaut pour résoudre cette question. M. Brune, dans son *Cours d'archéologie religieuse*, dit qu'en 1630 il était encore desservi par trois religieux. Je n'ai rien trouvé qui pût confirmer ou infirmer cette opinion; mais si l'on considère que, près de deux siècles auparavant, il était déjà tombé en commende, on ne croira peut-être pas devoir rapprocher autant de nous l'époque à laquelle il fut abandonné à l'administration séculière.

Voici les noms des prieurs de Tremblay que j'ai pu découvrir dans mes recherches : 1486, Olivier de Broon, abbé de Saint-Melaine et de Saint-Aubin-des-Bois. — 152., Pierre Bourgneuf, trésorier et chanoine de la cathédrale, recteur de Saint-Germain de Rennes. — 1680, Jean-Louis Brunel, étudiant en l'Université de Paris. — 1691, M. Fulgence Lapert. — 1769, D. Jehan-B.-Guillaume de Belgrade, prieur de Saint-Gildas de Rhuy.

Meceteurs de Tremblay.

1558, M. Michel Le Ray, + 1588. — 1588, M. Michel Le Bon. — 16.., M. Bertrand Goudel, + 1651. — 1651, M. Mathurin Jouneaux. — 1673, M. Francois Tison, + 1716. — 1716, M. Charles Roullier, + 1766. — 1766, M. Charles Le Verrier, + 1779. — 1779, M. François Le Ray.

Archéologie. — L'église de Tremblay est sous l'invocation de saint Martin.

En examinant l'église de Tremblay et en se reportant à ce que nous avons vu que, dès 1058, elle appartenait aux religieux de Saint-Florent de Saumur, en vertu d'une donation qui leur avait imposé l'obligation de construire *une église*, il est impossible de ne pas s'arrêter à la pensée que le vaisseau actuel, du moins dans ses principales parties, ne soit celui-là même qu'ils construisirent alors.

En supposant donc, ce qui est vraisemblable, qu'ils se mirent immédiatement à l'œuvre, il me sera permis de dire, avec M. Brune, que l'église de Tremblay peut être considérée comme l'une des premières qui aient été reconstruites dans nos contrées, après les terribles invasions des Normands, au *x^e* siècle.

Envisagée à ce point de vue, elle mérite, à tous égards, de fixer l'attention de l'archéologue; car, outre qu'il peut voir en elle un spécimen fort curieux de l'architecture romane dans nos contrées, il peut encore la considérer comme une sorte de type d'après lequel se construisaient les nombreuses églises dont se couvraient alors nos campagnes.

C'est pourquoi il ne m'a pas semblé hors de propos de donner ici une description complète de cette église, et d'entrer dans des détails que j'aurais omis si elle n'avait pas, pour les autoriser, son incontestable caractère d'antiquité, que reflète, pour ainsi dire, chacune des assises de ses vieilles

murailles, et que confirme son acte de naissance, inscrit dans nos archives.

Aspect général de l'église. — L'église de Tremblay, vue de la rue qui longe le cimetière au Sud, frappe tout d'abord les regards par un ensemble de détails auxquels ils ne sont pas accoutumés, et qui résultent principalement de l'appareil et de la couleur de ses murs, de la forme de ses contreforts méplats et peu saillants, des baies étroites et cintrées à leur amortissement, qui se dessinent à la partie supérieure de son transept, et enfin de l'abside circulaire qui la termine à l'Est.

Vue à l'intérieur, elle est formée d'un vaisseau composé d'une nef accompagnée d'un collatéral au Nord et de deux transepts, et terminée à l'Est par une abside circulaire. Ainsi donc, sa forme serait rigoureusement celle de la croix latine, si elle n'était pas modifiée par l'adjonction du collatéral. Celui-ci communique avec la nef par quatre arcades à plein cintre sans aucun caractère d'architecture, et avec le transept, auquel il est adapté par une arcade du même genre.

Ces arcades ont été, suivant toutes les apparences, refaites en même temps que le mur de côté du Nord, vers la fin du xvi^e siècle. Il ne reste, dans cette partie, de la primitive église, que les bases en granit qui soutiennent les piliers sur lesquels reposent ces arcades : elles sont ornées de moulures dont le caractère accuse hautement l'origine. Je serais également porté à croire que les énormes piliers cylindriques auxquels elles servent d'appui sont également de cette époque; ils sont construits en moellons et recouverts de badigeon, seulement ils ont dû être retouchés à leur surface lors de la reconstruction.

Du reste, il est facile, dans toutes les parties de l'église, même pour l'œil le moins exercé, de reconnaître les parties anciennes de celles qui ont été retouchées, d'abord à la forme des arcades, dont le cintre, pour ces dernières, est toujours

surbaissé, mais surtout aux bords extérieurs de leurs voussoirs, qui sont arrondis dans les unes, tandis qu'ils sont à vive arête dans les autres.

Quelque grandes donc qu'aient été les altérations qu'ait subies l'église de Tremblay, il est aisé, avec les parties que le temps et la main des hommes ont respectées, d'en rétablir le plan et d'en décrire les principaux caractères; c'est ce que je vais essayer de faire maintenant.

La nef. — La nef, mesurée à l'intérieur, donne une longueur de 21^m 30, sur une largeur de 5^m 70.

Elle est surmontée d'un simple doublis, et rien n'annonce qu'elle ait été voûtée autrefois.

Elle recevait la lumière, du côté du Midi, par trois petites ouvertures pratiquées dans le mur, un peu au-dessous du toit. Une seule d'entre elles existe encore dans son état primitif. Vue extérieurement, elle a la forme d'une meurtrière, arrondie à son sommet, sans aucun relief ou ornement sur le plein de la muraille, et ayant en hauteur de 0^m 75 à 0^m 80 sur une largeur de 0^m 10 à 0^m 12. A l'intérieur, au contraire, elle présente un évasement considérable, disposition qui est très-favorable à la diffusion de la lumière.

Les deux autres baies ont fait place à des fenêtres sans caractère d'architecture.

Le mur de côté est construit en blocage, et le mortier qui a servi à le construire est composé en grande partie avec de la chaux et de la brique pilée, qui lui a communiqué sa couleur.

Il était buté par trois contreforts, construits en pierres de moyen appareil, saillants de 0^m 25 à 0^m 30, et se terminant, à 0^m 25 du toit, par un simple larmier. Tel est du moins l'état actuel; mais je serais assez porté à croire que le mur a été exhaussé lorsqu'il a dû recevoir la charpente actuelle. Des corbelets en pierre de granit, grossièrement taillée, étaient

destinés à servir de supports aux poutres. L'un d'eux présente sur sa face antérieure les linéaments d'une figure humaine, dessinés en creux.

A l'intérieur, la muraille affecte un plan assez fortement incliné, résultant de son amincissement, à mesure qu'elle s'élève.

L'intertransept et les transepts. — L'intertransept est séparé de la nef par une grande arcade qui appartient à la restauration du xvi^e siècle. Cette arcade repose sur d'énormes piliers carrés, complètement massifs, et concourt avec les arcades des transepts et de l'abside à former le support d'une tour carrée qui s'élève au-dessus de cette partie du vaisseau. La largeur de cette arcade est de 4 mètres.

La longueur de l'intertransept, depuis le parement extérieur des piliers qui le séparent de la nef jusqu'à l'entrée de l'abside, est de 6^m 80; sa largeur est de 5^m 30. Il est recouvert, ainsi que les transepts, d'un simple plafond, au milieu duquel se dessine une ouverture circulaire destinée à donner passage aux cloches.

Les transepts sont construits en pierres de moyen appareil; ils sont butés par quatre contreforts, disposés deux à deux à chacun de leurs angles.

Le transept sud communique avec la nef au moyen d'un passage d'environ 0^m 70 de large, pratiqué obliquement dans l'angle du massif qui le sépare de l'intertransept.

Ce transept appartient entièrement à la construction primitive, et abstraction faite d'une malheureuse fenêtre rectangulaire, ouverte dans la partie inférieure de son pignon, et de la destruction de la petite abside, on peut dire qu'il se présente à nous tel qu'il fut construit à l'origine. Il mesure intérieurement 6^m 80 en longueur sur 5^m 70 en largeur.

Il communique avec l'intertransept par une arcade dont l'ouverture est de 4^m 40.

Cette arcade, semblable en tout point à celle qui forme l'entrée de l'abside, nous donne une idée de ce qu'étaient les deux autres avant leur reconstruction. Elle est à plein cintre et munie, à son intrados, d'un arc doubleau qui repose sur un pilastre ou pied droit, au sommet duquel un simple chanfrein tient lieu de chapiteau.

Ce chanfrein, partant du pilastre contigu à l'entrée de l'abside, se développe tout autour de sa paroi, et forme, à la naissance de la voûte, une sorte de corniche dont la simplicité n'exclut pas la grâce.

Ce transept est éclairé, au Sud et à l'Est, par deux fenêtres et par une seule à l'Ouest. Ces fenêtres, de la même forme que celles de la nef, mais beaucoup plus grandes, sont également placées à la partie supérieure de l'édifice.

Le transept nord diffère de celui-ci par le nombre de ses ouvertures, qui n'est que de trois, une seule de chaque côté. Peut-être avait-on pensé que le jour venant principalement du côté du Midi, on pouvait se dispenser de les multiplier du côté opposé.

La reconstruction du collatéral, dont ce transept forme le prolongement, a nécessité la reconstruction d'une partie de son enveloppe extérieure; mais je ne pense pas que sa forme et sa disposition intérieure aient été modifiées.

Les gables des pignons me paraissent être d'une époque postérieure au reste de l'édifice : ils ne présentent ni le même appareil, ni le même mode de construction : ils sont en moëllons et se détachent de la muraille, sur laquelle ils reposent par un retrait en forme de larmier.

L'abside. — L'abside, vue extérieurement, présente l'aspect d'un petit édifice, de forme semi-circulaire, accolé au pignon occidental de l'église : elle est construite en pierres de grand appareil, et butée par quatre contreforts entièrement droits et formés de semblables matériaux. Ces contreforts ont une

saillie de 0^m 12 à 0^m 15, et s'élèvent jusqu'à la hauteur du toit sous lequel vient s'abriter leur sommet.

Les vides qu'ils laissent entre eux et les murs des transepts présentent cinq ouvertures, hautes d'environ 1^m 20 sur 0^m 20 à 0^m 25 de largeur, amorties en plein cintre à leur sommet, sans la moindre ornementation ni même le moindre relief sur le plat du mur.

Sauf une retouche faite extérieurement à la fenêtre la plus rapprochée du transept nord, ce petit édifice me semble être encore aujourd'hui tel qu'il fut construit au xi^e siècle.

A l'intérieur, dans la partie la plus rapprochée de l'inter-transept, il affecte la forme rectangulaire et se termine ensuite, comme à l'extérieur, par un hémicycle dont l'effet est fort gracieux, et qui, comme le dit M. Brune, que j'aime toujours à citer, *offre un aspect auquel nos yeux ne sont pas accoutumés.*

L'ouverture de cette abside, dans le plan des murs des transepts, est d'environ 4^m 45. A 0^m 22 de leur point de départ, les parois forment, des deux côtés, un ressaut à angle droit d'environ 0^m 22, et se rapprochent ainsi de manière à ne plus présenter qu'une ouverture de 4 mètres.

Ce ressaut forme, tout le long des pieds droits et à l'intrados de la voûte sur laquelle il se prolonge et se développe, une platebande qui s'harmonise d'une manière fort gracieuse avec les autres platebandes résultant de la disposition des pilastres et des arcs doubleaux des arcades de l'un et l'autre transept.

Les parois se prolongent ensuite parallèlement dans une longueur de 2^m 75. Arrivées à ce point, elles se rapprochent de rechef par une nouvelle saillie de 0^m 22; cette saillie donne encore naissance à une nouvelle platebande, qui, en se continuant à l'intrados de la voûte, coupe agréablement le nu de la muraille et en détruit l'uniformité. C'est aussi à partir de

ce point qu'elles se courbent pour prendre la forme circulaire et décrire un demi-cercle, dont le rayon est d'environ 1^m 70; en sorte que l'axe intérieur de l'abside est d'environ 4^m 90.

Des cinq fenêtres qui l'éclairent, deux sont placées dans la partie droite de la paroi; les trois autres dans l'hémicycle, à peu près à égale distance les unes des autres, celle du fond étant précisément dans l'axe de l'abside.

Cette disposition est, comme il est facile de le sentir, très-favorable à la concentration de la lumière, dont elle fait converger tous les rayons sur un même point, qui est précisément celui où se trouve placé l'autel.

La fenêtre proprement dite s'ouvre en arrière de 0^m 20 sur le plan de la muraille, dans une fausse baie qui lui sert d'encadrement, et dont les contours sont dessinés par une forte moulure torique.

Cette abside était, dans le principe, accompagnée de deux absides plus petites placées au milieu du mur oriental des transepts. Ces absides secondaires ont été démolies lors de la restauration de l'église, en 1801, et l'on ne saurait trop déplorer leur destruction. Néanmoins, l'abaissement du sol, dans cette partie du cimetière, ayant mis en relief les fondations sur lesquelles elles reposaient, il m'a été permis d'en prendre exactement la mesure, et à défaut de description, je puis du moins en faire connaître les dimensions. Elles devaient extérieurement présenter l'aspect d'un petit édicule de forme semi-circulaire, ayant 3^m 20 de diamètre, et faisant saillie d'environ 2 mètres sur le mur des transepts. Rien n'indique qu'elles aient été munies de contreforts. Leur faite n'arrivait pas à la hauteur des murs de la grande abside.

A l'intérieur, elles devaient produire l'effet d'une grande niche, dont la profondeur était de 2^m 50, et dont l'ouverture, large de 2 mètres, se terminait à la hauteur du chanfrein qui

règne en guise de corniche autour et à la naissance de la voûte de l'abside.

Il y a tout lieu de croire que ces petites constructions, trop étroites pour renfermer un autel, étaient destinées à la conservation du trésor de l'église et des divers objets servant au culte, à une époque où les églises n'avaient pas encore de sacristies.

La tour. — La tour primitive, placée sur le carré central, entre la nef, l'abside et les transepts, n'existe plus; elle est remplacée aujourd'hui par quatre pans de muraille qui s'élèvent à peine de quelques mètres au-dessus des transepts, et qui portent pour couronnement un dôme en charpente terminé par une lanterne : le tout formant un ensemble peu gracieux qui contraste singulièrement avec la partie de l'édifice à laquelle il appartient.

L'église de Tremblay fut brûlée au mois de novembre 1795, à la suite d'un combat soutenu par les républicains contre les royalistes, qui vinrent les attaquer.

Les premiers, forcés d'abandonner le cimetière dans lequel ils s'étaient retranchés, se réfugièrent dans la tour, d'où ils dirigeaient un feu meurtrier sur leurs adversaires. Ceux-ci, après plusieurs pourparlers, désespérant de pouvoir les en déloger, apportèrent dans l'église de la paille et des fagots auxquels ils mirent le feu, espérant que les assiégés, incommodés par la fumée, se décideraient à se rendre. Mais le feu gagna bientôt la toiture et produisit un effroyable incendie qui, dans quelques instants, dévora tout ce qui, dans l'église, était susceptible d'être consumé.

Les parties incendiées et celles qui avaient le plus souffert furent rétablies en 1801; c'est à cette époque que fut construite la façade occidentale, sur une des pierres de laquelle on lit le nom de *M. Lambert*, le recteur d'alors, qui fut plus

tard curé d'Antrain, et au zèle duquel la paroisse de Tremblay est redevable de la restauration de son église.

On remarque dans l'église de Tremblay un autel dont la description doit trouver place dans cette notice.

Cet autel, qui appartenait autrefois à l'église de l'abbaye de Rillé, est tout en marbre, même les degrés qui servent pour y monter.

Le fond ainsi que les degrés sont en marbre brun grisâtre, dont la couleur sombre fait ressortir de la manière la plus avantageuse le tombeau et le tabernacle, qui sont en marbre blanc.

Celui-ci attire principalement les regards moins par lui-même que par les accessoires qui l'accompagnent, et qui sont en bois peint, doré ou argenté, suivant les sujets à représenter ou les effets à produire.

Il est, comme je l'ai dit, tout entier en marbre blanc, et sa façade, qui se développe en lignes courbes, embrasse toute l'étendue de l'autel, dont sa base recouvre le gradin supérieur.

Il est enveloppé d'un nuage sur lequel se tiennent debout l'ange et l'aigle symboliques; le premier, dans l'attitude de l'adoration et les yeux fixés sur l'autel; le second, le regard élevé vers le ciel.

Des flancs du nuage et sur le devant se détachent les deux autres animaux symboliques, le bœuf et le lion, les yeux dirigés vers le tabernacle qu'ils couvrent de leurs ailes.

De la partie inférieure du nuage et sur les côtés s'échappe un jet de flamme qui se ramifie en se développant le long de l'autel, et va se rattacher à un chandelier à trois branches qui repose sur un bourrelet que forme, en se relevant, à son extrémité, le prolongement de la base du tabernacle.

Entre l'ange et l'aigle et sur le sommet du tabernacle s'élève une colonne au pied de laquelle est placée une gerbe de froment, chargée de ses épis.

Aux deux tiers environ de sa hauteur, elle est coupée transversalement par un nouveau nuage sur le milieu duquel se dresse le pélican symbolique, adossé à la colonne, entre deux anges, dont l'un semble être en adoration, tandis que l'autre laisse échapper de sa main un long cep de vigne, chargé de ses fleurs et de ses fruits, qui se développe, en forme de guirlande, le long de la colonne, et descend jusqu'à sa naissance sur le tabernacle.

Celle-ci se termine par trois figures disposées horizontalement à son sommet.

Au-dessus s'élève un petit baldaquin surmonté d'une Gloire : au milieu se dessine le triangle symbolique avec le nom de *Jehovah*, et le bord inférieur est légèrement voilé d'un nuage dans lequel se montrent des anges.

Une rainure de quelques centimètres de profondeur, qui règne tout le long de la colonne, du côté opposé à l'autel, et un petit appareil, dont la fonction a dû être de soutenir une poulie, placé au sommet de cette rainure, donnent lieu de supposer que, dans l'origine, ce petit baldaquin était destiné à servir de *Ciborium*, c'est-à-dire à recevoir et à abriter le vase dans lequel on conservait la sainte Eucharistie.

Cette petite composition est, comme on voit, pleine de symbolisme. Je ne m'arrêterai pas ici à en donner l'explication : le lecteur la trouvera aisément lui-même, et un peu de réflexion lui suffira pour lui faire reconnaître qu'il était difficile d'exprimer d'une manière plus simple et plus heureuse les principaux dogmes du christianisme, principalement dans leurs rapports avec l'auguste sacrement de nos autels.

Chapelles. — Il y avait autrefois deux chapelles sur le territoire de la paroisse de Tremblay : l'une, au Pontavice, sous le vocable de Saint-Aubin, avait été fondée, en 1672, par M. Charles de la Palluelle, seigneur du Pontavice ; l'autre, au manoir de la Châtière, avait été fondée, vingt ans plus tard,

en 1692, par le marquis de Saint-Brice, sous le vocable de Saint-Julien.

Maisons remarquables. — On voit dans le bourg de Tremblay plusieurs maisons dont la fondation remonte à une époque assez ancienne : deux, entre autres, méritent de fixer l'attention

La première, située dans le bourg même, au bord de la grande route de Rennes à Antrain, et servant aujourd'hui d'auberge, se fait remarquer par sa façade, construite entièrement en belles pierres de grand appareil, ses fenêtres surmontées de frontons aigus, et une assez jolie tourelle, terminée en cul-de-lampe, qu'elle porte à son angle nord-ouest. Les murs de cette tourelle sont percés de petites meurtrières, propres à laisser passer un canon de fusil, qui indiquent la disposition des esprits à l'époque de troubles où elle fut construite.

Au-dessus de la porte, on lit l'inscription suivante :

L'AN 1578

I. COVPPE

F^T F^E CE LOGIS.

Cette inscription est surmontée d'un triangle dans lequel est encadrée une couronne et dont le sommet est orné d'un bouquet de feuillages.

La seconde, située à l'extrémité du bourg, sur le chemin qui conduit à la lande, doit être encore plus ancienne. Ses ouvertures sont toutes en ogives en accolades, et sont ornées de sculptures qui représentent principalement des productions végétales.

Cette maison, qui est connue, ainsi que la terre qui en dépend, sous le nom *du Bois*, a vu naître, en 1712, M. le docteur Bertin (Joseph-Exupère), mort à Gahard, le 21 février 1781.

Elle semble avoir été le berceau de la famille *Le Bon*,

dont un des membres, secrétaire du roi, ajouta son nom à son nom patronymique, et dont les descendants, en intervertissant l'ordre des mots, se sont fait appeler *Du Bois-Le-Bon*.

Une autre maison du bourg de Tremblay a également vu naître, en 1750, le célèbre botaniste Louiche Desfontaines (René), mort à Paris au mois de novembre 1833.

La paroisse de Tremblay était traversée du Sud au Nord par la voie romaine de Rennes à Alaune, dont j'ai déjà parlé à l'endroit de Chauvigné.

J'ai cru en reconnaître les traces dans un grand chemin qui traversait les landes du Bois-Briand, aujourd'hui défrichées, et venait aboutir non loin du village de la *Champas*. De là, la voie devait se diriger vers la rivière de Loisanca.

J'ai inutilement cherché à découvrir le point où elle franchissait cette rivière : la disposition du terrain et l'escarpement des collines qui forment la vallée dans laquelle elle coule, ne permettent que deux suppositions pour l'établissement de ce passage : *La chaussée du moulin de la Châtière* ou celle du moulin du Vivier. Je pencherais plus volontiers pour cette dernière. Alors la voie, arrêtée à la hauteur de la *Champas*, se serait inclinée vers le Nord-Ouest, aurait suivi à peu près la route actuelle de Fougères à Antrain, et serait venue passer la rivière à peu près au point où la traverse aujourd'hui la route départementale de Rennes à Avranches : de là, elle se serait dirigée vers Saint-Ouen-de-la-Rouërie et ensuite sur le territoire de Sacey, où l'on en a reconnu les traces.

Au milieu des landes d'*Ardillou*, non loin de cette voie et sur le sommet d'un plateau d'où l'œil découvre les environs, on voyait encore il y a quelques années une petite esplanade, faite de main d'homme et entourée d'un fossé assez profond, qui ne permettait pas de douter qu'elle n'eût été élevée

dans le but de servir à la défense de la contrée. Cette petite fortification, à laquelle je me refuse de donner le nom de *camp*, qu'on lui donnait, cependant, généralement dans le pays à raison de son peu d'étendue, car elle couvrait à peine une surface de 3 ares, devait avoir eu pour objet l'établissement d'un poste militaire destiné à la surveillance de la voie.

Il n'en reste pas aujourd'hui le moindre vestige; la charrue les a tous fait disparaître.

Terres nobles. — Les principales maisons de cette paroisse étaient :

1° *Le Pontavice*, qui en était la maison seigneuriale.

Cette terre donnait à son possesseur les droits de moyenne et basse justice, de prééminence dans l'église de Tremblay, de quintainé sur les nouveaux mariés dans la paroisse d'Antrain, de pêche dans le Coësnon, etc.

La terre du Pontavice (1) comprenait :

DOMAINE PROCHE.

1° Le manoir et les métairies du Pontavice; 2° la moitié des deux moulins, l'autre moitié appartenait au roi; 3° le bois et la métairie des Fontenettes; 4° le lieu de la Fournairie.

MOUVANCES.

Les fiefs de Montbaudry, de la Mahonnerie, des Fossés, de Villechien, du Tertre, de Vieil-Fief et du Val-de-Coësnon, contenant environ 530 journaux. Le sergent du fief du Val-de-Coësnon devait aux seigneur et dame du Pontavice deux

(1) Tenue prochainement du seigneur de Saint-Brice comme faisant partie de la grande vairie de Tremblay, qui dépendait de la terre de Saint-Brice.

Le seigneur de Saint-Brice avait droit de haute, moyenne et basse justice dans tous les fiefs de la circonscription.

cierges de cire blanche, d'une livre et demie chacun, le jour de la Fête-Dieu.

Cette terre, qui paraît avoir été le berceau de la famille du Pontavice, passa, vers la fin de xvi^e siècle ou le commencement du xvii^e, dans la famille de la Palluelle par le mariage d'Anne du Pontavice avec Pierre de la Palluelle.

A l'époque de la Révolution, elle appartenait à la famille du Hallay.

2^e La terre d'Ardenne ou de la Mordanterye, avec droit de basse justice, donnait également à son possesseur droit de prééminence dans l'église paroissiale, et d'enfeu prohibitif sous l'arcade, à l'entrée de la chapelle Notre-Dame.

Ces droits avaient été cédés le 2 mai 1694 par François du Pontavice à Jeanne du Pontavice, sa sœur, épouse de Richard Liger, sieur d'Ardenne.

3^e La terre de la Chattière, avec droit de haute, moyenne et basse justice, réunie, en même temps que la baronnie de Sens, à la terre de Saint-Brice, en 1568.

4^e La Coquillonnaye, avec droit de basse justice, appartenait en 1680 à MM. Barthélemy Ferret et Jacques Michau, conseillers secrétaires du roi. Elle se composait ainsi qu'il suit :

DOMAINE PROCHE.

1^o La maison et métairie de la Coquillonnaye; 2^o le lieu et maison noble de Mésandré; 3^o la maison noble de la Huetière; 4^o id. de la Herviays.

MOUVANCES.

, Les fiefs des Cartiers, de la Bourdonnière, de la Croix-Sibille, de Caumereul, de la Paumerais, de la Redeveillais de la Hégronnière, de la Pesnais, de la Tannerie, de Lauge-

rais, de la Tournée, du Gué-Josselin, de la Regondais, de la Huettière et des Champs-Blancs (environ 400 journaux).

5° Le fief de la Rouaudais avec droit de basse justice, s'étendant aux fiefs de la Cletterie, etc.

6° La terre de la Hellandière, etc.

Les seigneurs de Montmoron et de la Rouërie avaient aussi des droits et une juridiction fort étendus dans la paroisse de Tremblay : le premier à raison de sa terre de Montmoron (voir Romazy); le second, à raison du moulin des *Chapeliers*, avait le droit de haute, moyenne et basse justice dans les fiefs de la Daye, de Corbigné, de la Martelais, de la Mancellerie, du Bois-Verdier, de Peslaine, du Chastelier, de la Forêt, de la Tannerie, et dans le fief aux Galles (plus de 600 journaux).

XI. — ROMAZY. ⁽¹⁾

Ecclesia quæ vocatur Romasiliz, xi^e siècle, Cart. Saint-Flor., f^o LXXI, communiqué par M. A. de la Borderie.

Histoire. — A la fin du xi^e siècle, la paroisse de Romazy faisait partie de ce petit territoire que nous avons vu former le domaine d'Hervé, fils de Burchard. Elle n'avait alors pour église qu'une construction en bois et laissant tout à désirer sous le rapport des convenances (*inhonesta*). Telle qu'elle était, cette église était encore une propriété particulière et appartenait aux héritiers de celui qui l'avait fondée. Mais à cette

(1) Quoique la paroisse de Romazy ne fasse pas partie du canton d'Antrain, je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de lui donner place dans cette notice. Si, en effet, elle n'appartient pas à la même division administrative que les autres paroisses qui en font l'objet, celles-ci lui touchent par tant de points, surtout par le lien féodal qui les attachait à Montmoron, que leur histoire ne saurait être complète sans la sienne.

époque, Hervé, qui s'était dépouillé lui-même de ses droits sur l'église de Tremblay, sembla tenir à ce que les seigneurs qui dépendaient de lui conformassent leur conduite à la sienne, et par ses conseils et ses avertissements (*ammonitionem*), il détermina les détenteurs de l'église de Romazy à s'en dessaisir et à en disposer en faveur de l'abbaye de Saint-Florent de Saumur.

Ils en firent, en conséquence, le don à cette abbaye, avec celui de toutes les dîmes de la paroisse, du revenu de l'autel et du produit du cimetière.

Les conditions qu'ils imposèrent à cette donation méritent d'être rapportées. La principale fut que les religieux employassent les premiers produits de la dîme à la construction d'une église en pierres, qui répondit aux besoins de la situation.

Cette condition remplie, ils pouvaient disposer du reste, comme bon leur semblerait, dans l'intérêt de leur monastère.

Il fut ensuite stipulé que le cimetière, une fois que les limites en seraient déterminées, relèverait uniquement des religieux; que dans le cas où un étranger viendrait y établir sa demeure, il serait tenu de leur payer le droit que payaient les habitants du bourg; que, néanmoins, si quelqu'un des héritiers des donateurs était contraint, par les événements de la guerre, de venir y chercher un asile, il pourrait s'y installer sans être sujet à aucune redevance; que s'il y construisait une maison, il pourrait l'enlever à la paix; mais que s'il la vendait, cette maison, en passant en des mains étrangères, entrerait dans le droit commun et serait assujettie à la coutume. (*Id.*; *ibid.*; communiqué par M. A. de la Borderie.)

C'est en vertu de cette donation que, jusqu'à l'époque de la Révolution, l'abbé de Saint-Florent de Saumur a possédé le droit de présenter à la cure de Romazy.

Il y avait autrefois une chapelle à Montmoton.

Archéologie. — L'église est sous l'invocation de saint Pierre.

Elle n'offre rien de remarquable. Sa construction ne doit pas remonter au-delà des premières années du dernier siècle. Il ne reste aucune trace de l'église primitive.

Terres nobles. — La terre principale de cette paroisse était la terre et seigneurie de Montmoron (*Monmorum*, ^{xii^e} siècle, Actes de Rillé).

Cette terre donnait à son possesseur droit de haute, moyenne et basse justice, avec droit d'exercer la juridiction alternativement dans les bourgs de Rimou et de Tremblay, droit de prééminence dans les églises de Rimou, de Tremblay et de Romazy.

Cette terre était fort ancienne. Conan IV, dit le Petit, duc de Bretagne et comte de Richemont, la donna en fief, vers le milieu du ^{xii^e} siècle, à Guillaume, dit l'Angevin, frère de Raoul II, seigneur de Fougères. Celui-ci en prit le nom et fit don à l'abbaye de Rillé de la dime de tous les revenus qu'il en retirait (1163).

Je ne sais si Guillaume l'Angevin laissa des enfants; je me rangerais volontiers du côté de la négative, car on n'en trouve aucune trace dans l'histoire. Que devint alors la terre de Montmoron? C'est ce qu'il est impossible de connaître. Quoi qu'il en soit, nous voyons reparaitre, dans la dernière moitié du ^{xiv^e} siècle, des seigneurs de Montmoron, qui figurent avec distinction dans les montres de l'époque.

Cette famille semble avoir possédé la terre de Montmoron jusque vers la fin du ^{xvi^e} siècle, que Charlotte de Montmoron, fille de Rolland de Montmoron et de Jeanne Hattes, dame de la Boëssière, dernière du nom, la porta à Gilles de Sévigné, fils puîné de Bertrand de Sévigné et de Marguerite de Champagne; qu'elle épousa en...

Leurs descendants la possédèrent jusqu'en 1684, que Marie

de Sévigné la porta dans la famille du Hallay, qui l'a conservée jusqu'à la Révolution.

La terre de Montmoron fut érigée en comté par lettres-patentes du 15 juin 1657, en faveur de Charles de Sévigné, et maintenue par arrêt de la chambre royale du 9 décembre 1678.

Voici le dénombrement de la terre de Montmoron en 1680 :

DOMAINE PROCHE.

1° *En Romazy* : le manoir seigneurial, rabine, mail, bois, etc.; les métairies de la Retenue, du Bas-Montmoron, de la Salle, de la Gaudinais et de la Jehaunaye;

2° *En Tremblay* : les métairies de la Malherbais, de la Savatais et des Tousches; les bois taillis des Angles, de la Haute-Lande et des Jouaudriers; les clôtures Grenon et du Houx, ainsi que les prés des Boisselées, du Gravelier et de Saint-Brice;

3° *En Rimou* : les moulins de Quincampoix, les bois taillis de la Vigne et la maison seigneuriale de Rimou;

4° *En Sens* : le lieu et métairie de la Chevie et le Moulin-Neuf;

MOUVANCES.

En Romazy : la vairie de Romazy, comprenant divers fiefs, 394 journ.

En Tremblay : les fiefs de la Grande-Menée, des Hurmelières, de la Dieuvairie, de la Savatais, de la Gilbertais, de la Papillonais, 224 j.; les fiefs des Fossés, de Chasné, de la Haye, de la Lande, des Marres, des Noyers et de la Chastelais, 289 j.; les fiefs et mesures de la Pichonnais, de la Chauvinais, de Roussette, d'Eraby, des Chambrettes, de la Thevinère, de la Denollière, de Feuray, de la Sencie, de la Rue,

de la Motte-Godé, de la Motte-Josse, etc., 150 j.; les fiefs de la Métairie, de la Houssais, de la Jariais, de Corbigné, de Pontfeu, de la Chevrie, des Retaudais, du Bois-Verdier, de la Doubais, etc., environ 420 j.; les fiefs à cheval, Treet, Beziel et Villechien, 189 j.

En Rimou : les fiefs du bourg de Rimou, de la Ville-Audren, du Boishidel, de la Haute-Bergerie, de la Claye et de la Hunaudière, avec les mesures de la Hervelinais, de la Montmoraais, de la Fourbretais, de la Nouillerie, 500 j., etc.

En Saint-Rémy : le grand fief de la Boussenottière, les fiefs de Leurmolument et de la Hamelinais, 200 j.

En Bazouges : les fiefs de Bourienne, de la Mesnerais, de la Palfrais, de la Dauphinais, de la Demonnaïs, de Meaugon, des Testées des Longrais, de Brequigné, de Brault, etc.; les mesures de Modine, de la Haye et de la Saracinais : en somme, environ 600 journaux.

L. MAUPILLÉ,

Ancien membre du Conseil Général d'Ille-et-Vilaine.

CHOIX DE DOCUMENTS INÉDITS

SUR LE

RÈGNE DE LA DUCHESSE ANNE

EN BRETAGNE

(1498-1491)

DEUXIÈME PARTIE. (1)

PRÉAMBULE

Cette seconde partie contient cinquante pièces ou groupes de pièces que nous croyons inédites, et qui toutes, sauf deux (les n^{os} 46 et 67), sont des mandements ou extraits de mandements tirés textuellement des registres originaux de la chancellerie de Bretagne. Comme on l'a fait pour les actes compris dans notre première partie, nous pouvons classer ces documents sous quatre chefs principaux :

1^o *Politique extérieure*, relations diplomatiques avec les divers États, guerre contre la France : sous ce chef, nous plaçons treize de nos pièces, qui portent les n^{os} 22, 24, 32, 33, 43, 47, 48, 54, 55, 56, 64, 67, 69;

(1) Voyez la première partie au *Bulletin de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. IV, p. 253-284.

2° *Politique intérieure*, factions, partis, divisions intestines des Bretons : n^{os} 21, 25, 26, 28, 30, 31, 34, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 46, 60, 65, 66, en tout dix-sept pièces ;

3° *Finances* et embarras pécuniaires, — huit pièces : n^{os} 35, 36, 52, 57, 61, 62, 63, 70 ;

4° *Police générale*, protection des campagnes contre les gens de guerre et autres malfaiteurs, protection du commerce, — douze pièces : n^{os} 23, 27, 29, 44, 45, 49, 50, 51, 53, 58, 59, 68 (1).

La seconde et la quatrième de ces séries sont celles qui offrent ici le plus d'intérêt. Les pièces contenues dans la seconde nous permettent, entre autres, d'éclaircir et préciser, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les circonstances de la réconciliation du maréchal de Rieux avec la duchesse, et comme il ressort de là des rectifications assez importantes au récit de dom Morice, on me permettra d'insister un peu.

Dans le préambule de notre première partie, on a indiqué les causes et le début de la singulière rébellion du maréchal de Rieux qui, coalisé avec M^{me} de Laval (Françoise de Dinan), gouvernante d'Anne de Bretagne, prétendait marier cette jeune princesse, sa pupille et sa souveraine, malgré toutes ses répugnances, au vieil et disgracieux sire d'Albret. Sans céder sur cet article, la duchesse n'épargna rien pour regagner Rieux, et par là supprimer une division si funeste à la cause de la Bretagne.

Il y eut des négociations pour cet objet dès le mois d'octobre 1489 (voir ci-dessous le n^o 21 de nos documents) ; elles n'aboutirent pas ; mais elles étaient déjà reprises deux mois après, comme on le voit par une lettre du 27 décembre de la

(1) On trouvera ci-dessous, en tête des pièces, les numéros d'ordre exprimés en chiffres romains ; dans ce préambule, nous les écrivons en chiffres arabes par motif de brièveté et de commodité typographique.

même année, où le maréchal de Rieux dit : « Pour ce que
« présentement entendons aller à Nantes pour communiquer
« avec mes très-chers cousine et cousins la comtesse de
« Laval et les sieurs d'Albret et de Comminges y estans,
« touchant les différens qui par cy-devant ont esté entre eux
« et nous, de notre part, et le prince d'Orenge, le comte de
« Dunois et autres estans à l'entour de la duchesse ma sou-
« veraine dame, d'autre part; pour la pacification desquels
« différens a esté pris et assigné terme au 6^e jour de janvier
« prochain venant; nous avons donné charge et commission
« à nostre bien amé cousin messire Morice du Mené, capi-
« taine des archers de la garde de madite dame, d'empescher
« par toutes voyes, en l'evesché de Cornouaille, que aucuns
« exploits de guerre ou autres novalités, qui pourroient
« retarder ou éloigner ladite pacification, ne soient faites ce
« pendant d'une part ne d'autre. » (D. Morice, *Preuves de
l'histoire de Bretagne*, t. III, col. 636.)

Dom Morice, après avoir résumé cette pièce assez fidèlement dans son *Histoire de Bretagne*, ajoute, d'après d'Argentré : « Le maréchal de Rieux, pressé par ses amis, par le
« roi d'Angleterre et par ses propres sentimens, rentra enfin
« dans l'obéissance et la soumission qu'il devait à sa souve-
« raine... Le traité d'accommodement fut dressé à Redon le
« 14 de mars (1490), mais il ne fut tout à fait conclu que le
« mois d'août suivant. » (*Hist. de Bret.*, t. II, p. 201.) Il
semble, d'après cela, que la paix, une fois faite en mars, ne
fut plus troublée, mais, au contraire, confirmée en août par
un traité en forme.

Or, cet accommodement ou projet d'accommodement du
14 mars me semble très-douteux, du moins quant à la date.
Il suffit de lire, en effet, le n° 16 de la première partie de
notre *Choix de documents* pour se convaincre que, le 6 mars
1490, la querelle entre la duchesse et le maréchal était aussi

vive, la séparation aussi profonde que jamais. Il y avait donc eu nouvelle rupture depuis les négociations du 6 janvier. Peut-on croire que, du 6 au 14 mars, il y ait eu une seconde réconciliation menée assez rondement pour aboutir dès le 14 à un projet de traité? Cela ne semble guère possible. Dans tous les cas, s'il en fut ainsi, cet accord ne dura guère et se vit bientôt remplacé par une nouvelle brouille; car nous trouvons, dans les titres mêmes publiés par D. Morice, la preuve qu'au mois de mai suivant Rieux était tout à fait retombé dans sa rébellion. C'est le texte d'une trêve conclue en mai 1490, pour sept mois, entre le roi de France d'une part, et de l'autre la duchesse Anne et le maréchal de Rieux. (D. Morice, *Preuves*, III, 667-669.)

Si l'on s'étonne de cette trêve alors que le traité de Francfort devait suffire à assurer la paix, l'acte lui-même nous répond : ce n'est point la duchesse qui a violé le traité, c'est « Jehan, sieur de Rieux, et ceux de sa bande, ses suivans et ses adhérens, » qui « puis quatre ou cinq mois en ça » ont fait « courses et dommaiges » en Anjou et Poitou. (*Ibid.*, 668.) Dans tout le cours de cette pièce, les intérêts de Rieux et ceux de la duchesse sont présentés comme tout à fait distincts; il y est dit, entre autres, que la duchesse pourra jouir du bénéfice de la trêve à l'exclusion de Rieux s'il continue ses pilleries, — et réciproquement; enfin, on ajoute ceci, qui ne peut laisser aucun doute : « Pour ce que les députés du « roi de France font doubte que, pendant lesdiz mois (de « trêve), celui sieur de Rieux et ceux de sa bande et ses adhé-
« rans ne s'efforcent d'attempter ou entreprendre aucune
« chose contre madame Anne (de Bretagne) et ses gens, les
« ambaxadeurs du roi d'Angleterre se sont faits forts et ont
« promis faire leur debvoir que ledit sieur de Rieux, sa bande
« et ses adhérens ne attempteront ne entreprendront aucune
« chose contre madite dame Anne et ses gens durant lesdiz

« mois; toutes voies ce ne est entendu qu'il ne soit permis audit
« sieur de Rieux et à ses gens, adhérens et suivans eux de-
« fendre si ceux de madite dame Anne les invadoient. » (*Ibid.*,
669.)

Ainsi, au mois de mai, il y avait de nouveau rupture, guerre même, entre Rieux et la duchesse. Depuis quand était-on revenu à cet état? Au moins depuis le mois d'avril, car on verra ci-dessous (n° 21 de nos documents) que dès le 9 avril le maréchal levait des impôts de sa propre autorité, au mépris de celle de la duchesse, et l'on trouvera en outre (n° 25 ci-dessous) des extraits de mandemens depuis le 16 avril, prouvant qu'Anne de Bretagne formait alors une armée aux ordres du prince d'Orange, qui en fut déclaré chef, le 3 mai, sous le titre de lieutenant-général de la duchesse (n° 25). Comme l'histoire n'a gardé trace, à ce moment, d'aucun acte d'hostilité entre la Bretagne et la France, il faut bien que cette armée fût dirigée contre les ennemis que la duchesse pouvait avoir parmi les Bretons, c'est-à-dire contre Rieux et son parti. Et il existe en effet, dans les *Preuves de l'histoire de Bretagne*, cinq lettres missives de Rieux, qui nous montrent le maréchal prenant ses dispositions pour combattre cette armée du prince d'Orange. La première de ces lettres remonte même au 26 mars (1490), et les termes méritent d'être cités :

« M. le provost (écrit le maréchal de Rieux à Bizien de
« Kerousy, l'un de ses fidèles partisans), j'ai vu ce que vous
« m'avez escrit touchant le feu que ceux de Rennes veulent
« encore lever de nouveau. Faites que les bonnes gens n'en
« payent rien, car je m'en vais par delà pour obvier aux en-
« treprises de Monsieur le prince (d'Orange), qui s'en vient à
« Josselin avec ceux de Rennes pour tenir les champs, et vous
« pouvez tenir seur que je suis bien délibéré de les choquer

« si je les rencontre, car ils m'ont trop abusé. » (D. Morice, *Pr.*, III, 628.)

Ceux de Rennes est une périphrase diplomatique pour désigner la duchesse et ses fidèles conseillers, car depuis que Rieux et d'Albret lui avaient refusé les portes de Nantes en février 1489, on sait qu'Anne avait fait de Rennes sa constante résidence. Le feu que *ceux de Rennes* veulent lever de nouveau, c'est incontestablement le fouage de 4 l. 10 s. par feu décrété, le 21 mars 1490, par la duchesse, dont nous avons publié le mandement dans notre première partie sous le n° 17 (*Bull. de la Soc. Archéol. d'Ille-et-Vilaine*, t. IV, p. 278). Et, enfin, il faut surtout remarquer ce dernier trait, par lequel Rieux explique son vif désir de *choquer ceux de Rennes* s'il les rencontre, « car (dit-il) ils m'ont trop abusé. » Rapprochez cela du projet d'accommodement dressé, selon D. Morice et d'Argentré, le 14 du même mois, et si l'on admet cette date (qui nous semble, à dire le vrai, un peu douteuse), on aura, à quelques jours près, celle de la seconde rupture : ce serait alors dans l'intervalle du 14 au 26 mars 1490 que le maréchal, se croyant joué par les conseillers d'Anne de Bretagne, aurait rompu les négociations et se serait disposé à reprendre les hostilités, sinon contre la duchesse personnellement, du moins contre son entourage, surtout contre le prince d'Orange, car dans la lettre ci-dessus et les quatre autres dont on va parler, c'est d'Orange qu'il affecte de prendre spécialement à partie, — préférence due sans doute au commandement supérieur de l'armée ducal dont il était investi.

Quoi qu'il en soit, le 5 avril suivant, le maréchal écrivait de Vannes à M. de Kerousy : « J'ai esté adverti qu'il est « descendu à Rosgo (Roscoff) près Saint-Paul, un nombre « d'Allemands dont ne suis encore certain, et pour ce vous

« prie que vous en informez en bonne diligence tant de leur
« nombre que de leur intention, pour m'en advertir. » (D.
Morice, *Pr.* III, 639). Quelques jours après, fixé sur les intentions, sinon sur la force de ce corps d'Allemands fraîchement débarqué, il reprenait la plume et, toujours de Vannes, il écrivait à un autre de ses fidèles, Morice du Mené :

« Capitaine, j'ai sceu à certain la descente des Allemands,
« quels se sont déclarés estre venus par deçà se joindre avec
« le prince d'Orenge et ses adherés pour destruire ceux qui
« ont servi la duchesse et le pays en ma compagnie; quelle
« chose ne suis delibéré de souffrir, moiennant l'aide de vous
« et autres bons sujets et serviteurs de la duchesse. A cette
« occasion, m'en partirai demain pour aller à Hennebont
« faire assembler le plus de gens que je pourrai, pour de là
« marcher en avant où je serai conseillé par vous et autres
« gens de bien. J'ai mis postes entre ci et Morlaix (1), pour
« toujours sçavoir des nouvelles, à Aurai, au Faouet, à
« Carhaix et à Morlaix. Pour ce vous prie, capitaine, que de
« vostre part veuillez mettre des gens aux champs, affin de
« sçavoir la part que lesdits Allemands marcheront de jour
« en autre, et assemblez le plus que pourrez de gens, afin de
« vous rendre à moi quand je vous le ferai sçavoir. Capi-

(1) Morlaix se trouve ici indiqué comme devant être une des bases d'opérations du maréchal, parce que cette ville était le quartier-général des troupes auxiliaires anglaises qui, dans tous ces démêlés, furent presque toujours favorables à Rieux. — Cette lettre est datée : « Escrit à Vannes ce.... avril, » la date du jour ayant été détruite par vétusté dans l'original; mais elle est certainement postérieure à la précédente, du 5 avril, puisqu'au 5 avril il ignorait encore l'intention des Allemands, et elle est postérieure à une autre que nous allons citer, écrite d'Hennebont à Kerousy, le 21 avril, puisque dans la présente lettre à M. du Mené, Rieux annonce qu'il va quitter Vannes le lendemain pour se rendre à Hennebont; cette dernière se place donc nécessairement entre le 5 et le 21 avril 1490.

« taine, je vous prie de rechef que vous y veuillez avoir l'œil, « car si en est le besoin pour la conservation de tous nous et « du pays de Bretagne. » (*Ibid.*, 638.)

Cette lettre contient bien des choses curieuses auxquelles je ne puis m'arrêter; remarquez, toutefois, le soin extrême, quelque peu entaché d'affectation, avec lequel Rieux se prétend quand même loyal serviteur de la duchesse, et ne veut se reconnaître pour adversaire que le prince d'Orange, ou encore, comme il le dit ailleurs, « ceux de Rennes, » c'est-à-dire les plus fidèles partisans et conseillers d'Anne, tels que Montauban, Dunois, Lornay, etc.

Venu à Hennebont, le maréchal est averti par M. de Kerousy que l'armée du prince d'Orange menace le centre et peut-être le nord de la Bretagne; le 21 avril, il lui répond : « Pour « ce que me advertissez de marcher en avant pour préserver « les gens du quartier de pardelà, auxquels, ainsi que me « rescrivez, *ceux de Rennes* donnent chacun jour de grandes « menaces, tenez pour seur que demain m'en pars pour aller « à Pontivy où je fais mon assemblée, affin d'aller voir M. le « prince (d'Orange), lequel j'ai bon vouloir de rencontrer et « tous ceux de sa compagnie. » (*Ibid.*, 639.) Il paraît, toutefois, que son *assemblée* n'était pas nombreuse à souhait, et qu'il éprouvait le besoin d'aller réchauffer le zèle de ses partisans, car il ajoute (même lettre) : « J'espère faire un voiage « à Guingamp ò quelque nombre de gens, pour recevoir ceux « qui voudront venir devers moi pour servir la duchesse et « le pays en ma compagnie. » (*Ibid.*, 640.)

L'armée de Rieux, rassemblée à Pontivi, puis postée de manière à couvrir cette ville vers l'est, et l'armée du prince d'Orange, qui venait de Josselin (voir ci-dessus la lettre du 26 mars), se trouvèrent bientôt en présence, à moins d'une lieue l'une de l'autre. Heureusement, malgré les désirs plus ou moins sincères de Rieux, elles ne se rencontrèrent pas;

lui-même nous en apprend la raison dans une dernière lettre à Kerousy : « M. le prince, — écrit-il de Pontivi le 6 mai, — « M. le prince et son armée sont encore logez à moins d'une « lieue de moi, par la trêve que de jour en autre leur ai « donné à la requeste des seigneurs d'Espagne, lesquels se « veulent tous déclarer pour moi, si ledit prince n'accordé « un compromis de nos différens [par le moyen] des rois « d'Espagne et d'Angleterre (1), ainsi que j'ai voulu faire de « ma part. » (*Ibid.*, 640.) — Ainsi Rieux, si belliqueux tout-à-l'heure, avait été le premier à reparrer d'accommodement.

Ces cinq lettres du maréchal sont fort curieuses. D. Morice ne s'en est point servi parce que, très à tort, il les rapporte à l'année 1489. Selon l'usage du temps (pour les lettres missives), elles ne portent point la date de l'an, mais seulement le quantième du mois. Toutefois, plusieurs circonstances les rattachent sans aucun doute à 1490. D'abord, ce qui est dit du fouage dans la lettre du 26 mars se rapporte évidemment à l'impôt de ce nom décrété à Rennes par la duchesse dans son ordonnance du 21 du même mois. (Voir le n° 17 de notre première partie.) Puis toute cette campagne projetée par Rieux contre le prince d'Orange cadre exactement avec la formation d'une armée ducale aux ordres de ce prince, comme nous la font connaître les mandemens du 16 avril au 3 mai 1490, relatés ci-dessous dans notre n° 25. Enfin, une circonstance décisive, c'est celle des Allemands que Rieux signale, le 5 avril, comme récemment débarqués à Roscoff pour se joindre à l'armée du prince d'Orange. En avril 1489, nulle

(1) D. Morice a altéré le texte en cet endroit; il imprime : « si ledit « prince m'accorde un compromis de nos différens des rois d'Espagne et « d'Angleterre; » — ce qui, littéralement, ne signifie rien du tout; mais le sens, tel que je l'ai rétabli, n'est pas douteux.

trace de l'arrivée d'un renfort de troupes allemandes. En 1490, au contraire, on trouvera ci-dessous, dans notre n° 24, deux mandements, l'un du 9, l'autre du 18 avril, prescrivant de donner des vivres « *aux Almans dernièrement descenduz* » et de payer certaine quantité de vins par eux consommés. — Il est donc incontestable que les cinq lettres en question sont de cette année-là.

La dernière de ces lettres nous montre, au commencement du mois de mai, les armées de Rieux et d'Orange en présence, mais en trêve, des pourparlers proposés sinon engagés. Pendant tout ce mois la trêve, ce semble, persista, mais la négociation n'avança guère, et le 4 juin on voit Anne de Bretagne adresser seize mandements « aux maîtres de navires, » dix mandements « aux nobles et autres sujets aux armes, » pour leur ordonner de se tenir prêts à « résister aux *malveillans de la duchesse* » (ci-dessous n° 28), ce qui ne peut guère s'entendre que des partisans du maréchal. Le 18 juin encore, Anne indiquait à Rennes, pour le 2 juillet suivant, l'ouverture de sa Chambre des Comptes, qui dans les temps ordinaires siégeait à Nantes (n° 31 ci-dessous); mais Nantes tenait pour Rieux, et si la duchesse déplaçait ainsi cette Cour, c'est qu'entre elle et Rieux la paix n'était pas encore faite.

Il paraît cependant que de part et d'autre on était dès lors convenu d'un point important, savoir, de remettre l'arbitrage non aux rois d'Espagne et d'Angleterre, mais à la nation bretonne elle-même, représentée légalement par les États généraux du duché. Inspiration salutaire, patriotique. Anne convoqua les États à Vannes pour le 4 juillet suivant (n° 30), et cette assemblée eut l'honneur de conclure enfin cette laborieuse et pourtant si nécessaire réconciliation. Les conditions en furent lourdes pour les finances du duché, mais les États estimèrent sans doute ne pouvoir payer trop cher l'union de tous les enfants de la Bretagne. Les clauses principales de cet

arrangement sont exprimées dans les pièces que nous publions plus loin sous les n^{os} 34, 37, 38, 39, 40, 41, 65.

D'abord, pour Rieux et ses adhérents sans exception, plein pardon, oubli et abolition entière de tout le passé; mais le maréchal était trop fier pour vouloir demander et recevoir grâce : ces mots de pardon et d'abolition ne paraissent même pas dans les lettres ducales; il n'y est question que d'approbation, de ratification, de quittance; les actes les plus rebelles dans la forme sont excusés par la pureté présumée de l'intention : le tout cependant sous la condition que le maréchal et son parti seront désormais entièrement unis et obéissants à la duchesse (n^o 37). Puis Rieux est déchargé avec honneur et avec éloge, sur l'avis même des États, de la tutelle des princesses Anne et Isabeau, à lui conférée par le testament de leur père le duc François II (n^o 39). Jusqu'ici il n'y a de satisfaction que pour sa dignité et son orgueil, — voici maintenant pour sa bourse : une indemnité de 100,000 écus pour les dommages de toute sorte qu'ont pu lui faire les Français depuis le commencement de la guerre, et, de plus, une pension annuelle de 12,000 livres (n^o 38). A Françoise de Dinan, douairière de Laval, naguère gouvernante de la duchesse, la constante alliée du maréchal, femme parfaite d'ailleurs en tous genres de distinction, une indemnité de 100,000 écus aussi pour mêmes motifs, et restitution de plusieurs pensions considérables suspendues depuis deux ans (n^o 40). Enfin, autre indemnité au sire d'Albret, toujours de 100,000 écus — c'est le prix courant — (n^o 41), et en outre, pour son fils aîné Gabriel d'Avesnes, promesse formelle de la main d'Isabeau de Bretagne, sœur puînée d'Anne : honorable dédommagement, on le voit, de la déception infligée à d'Albret dans ses propres espérances matrimoniales dirigées contre la duchesse. Cette promesse est du 13 juillet 1490 (n^o 34), les autres mandements ci-dessus indiqués, des 9 et 11 août. La

mort d'Isabeau de Bretagne, survenue le 24 août (voir ci-dessus sous n° 46), rompit, il est vrai, ce mariage; mais quelques mois plus tard, en décembre 1490, à la veille d'épouser par procureur le roi des Romains, Anne, pour adoucir à son vieux et cupide prétendant (d'Albret) la violence de ce coup, lui donna en outre une pension de 12,000 livres (n° 65) : ce qui n'empêcha pas cet odieux Gascon de la trahir indignement peu de temps après.

Rieux et les siens ne donnèrent donc pas, ils vendirent chèrement la paix à leur souveraine. Ce qui choque le plus en cette affaire, c'est de voir (surtout dans notre n° 37) la duchesse contrainte de louer ou tout au moins d'excuser les actes d'une rébellion funeste, coupable envers son autorité, coupable surtout envers la Bretagne, dont elle avait déplorablement, et dans l'instant le plus critique, divisé les forces. — Mais du moins Anne sut trouver un moyen de montrer qu'elle n'était pas dupe de ce tas de mensonges officiels, imposés par le malheur des temps aux scribes de sa chancellerie. Au moment même où elle signait tous les mandements ci-dessus, elle en faisait rédiger un autre pour honorer d'une haute et noble récompense l'un de ces amis constants, vraiment fidèles et dévoués, qui ne s'étaient jamais séparés d'elle, l'avaient suivie, défendue dans toutes les fortunes, contre tous ses ennemis du dehors et du dedans. Dans cette pièce (n° 42 ci-dessous), tout est remis à sa place et jugé à son vrai prix : les actes qualifiés méritoires dans l'ordonnance de la veille sont ici taxés, comme il convient, de déloyauté et de rébellion. Curieuse protestation, par où la fierté, la droiture de la jeune princesse s'échappent et se vengent de la contrainte qu'on lui impose. A ce point de vue, rien de plus intéressant que de comparer entre eux notre n° 42 et notre n° 37.

Cette dernière pièce, que j'appellerai, faute d'un meilleur nom, les lettres de *réconciliation* du maréchal de Rieux, reste

certainement la plus importante de tout le groupe de documents dont on vient de parler. L'historique le plus complet et le plus authentique que je connaisse de la rébellion de Rieux est là. Je n'y insisterai pas; je relève seulement un passage qui permet de fixer la date du début de ces troubles, date, on le sait, fort incertaine. Lobineau semble pencher pour avril 1489, d'Argentré et dom Morice pour le commencement de mars. Mais d'ailleurs, dans leur langage rien de précis; on dirait qu'ils prennent à tâche de ne pas s'expliquer. Or, dans notre n° 37, daté du 9 août 1490, Anne de Bretagne, dès les premières lignes, nous dit que les différends auxquels il s'agit de mettre fin durent *depuis un an et demi ou environ*, ce qui en reporte le début aux premiers jours du mois de février 1489. Elle ajoute que l'entrée de la ville de Nantes lui fut fermée par Rieux *environ le commencement de ces différends*, c'est-à-dire dans ce même mois de février (n° 37 ci-dessous, § 1 et 2). Joignez à cela la décharge de tutelle donnée au maréchal ce même jour (9 août 1490), où il est dit que l'inventaire des biens meubles de la duchesse sa pupille ne put être fait « pour la brièveté du temps de l'administration dudit tuteur, qui ne dura que trois mois ou environ. » Evidemment, ce qui mit fin à l'administration de Rieux comme tuteur d'Anne de Bretagne, c'est sa rébellion contre sa pupille. Or, il avait été mis en possession de la tutelle le 24 octobre 1488 (voy. D. Morice, *Pr.* III, 612-613); trois mois ou environ d'administration nous mènent précisément à la fin de janvier; et comme les indications du n° 37 nous menaient, de leur côté, au commencement de février, la concordance est, on le voit, on ne peut plus parfaite.

On peut donc désormais tenir pour acquis que la querelle ou rébellion de Rieux contre la duchesse éclata dès le commencement de février 1489, et dura, avec quelques alterna-

tives de trêves, pourparlers, tentatives d'accommodement, jusqu'aux États tenus à Vannes le 4 juillet 1490.

Après cette digression un peu longue, qui a du moins le mérite d'éclaircir un épisode des plus importants du règne d'Anne de Bretagne, reste à dire un mot des trois seules pièces comprises sous notre deuxième série (*Politique intérieure*), dont je n'ai pas encore parlé, et qui portent les n^{os} 25, 60 et 66. Les deux premiers concernent des libéralités de la duchesse envers deux de ses plus fidèles serviteurs, le prince d'Orange et le seigneur de Meille (Jean de Foix, cousin de la duchesse du côté maternel); le dernier (n^o 66) relate les premiers paiements faits au sire de Rieux sur son indemnité de 100,000 écus. Sur le paiement des pareilles indemnités accordées au sire d'Albret et à M^{me} de Laval, nous n'avons rien : si elles ne furent pas payées, on ne peut que s'en réjouir.

Passons à la *politique extérieure* (guerre et diplomatie), qui forme notre première série et comprend treize ou quatorze des pièces ci-dessous (1). On y trouvera d'abord d'assez nombreux renseignements sur les troupes étrangères envoyées au secours de la duchesse par l'Espagne, l'Angleterre et le roi des Romains. Sur les secours venus d'Espagne, voyez les n^{os} 22 et 54; sur les auxiliaires allemands, les n^{os} 24 et 63 (2); sur les auxiliaires anglais, les n^{os} 64 et 67 : ce dernier numéro est une lettre missive d'Anne de Bretagne, genre de pièce assez rare. Le n^o 32 nous montre deux places importantes, Concarneau et Ploërmel, revenues en 1490 aux

(1) Je dis 13 ou 14, parce que le n^o 28 se rapporte en partie à la première, en partie à la seconde des quatre séries que nous avons établies en commençant.

(2) Il y a aussi quelques détails sur les auxiliaires allemands dans les n^{os} 61 et 62.

maines des Bretons, quoique nos historiens, après nous avoir appris leur prise par les Français en 1487 (Ploërmel) et 1489 (Concarneau), ne nous disent rien de leur reprise par les Bretons. Le n° 69 nous fait connaître l'importance exceptionnelle, certes bien justifiée, que la duchesse attachait à la conservation de sa fidèle ville de Rennes, et le soin tout spécial avec lequel elle en perfectionnait les défenses.

Les autres pièces concernent la diplomatie. — Et d'abord, bien qu'il y eût eu, à Francfort, en novembre 1489, entre la France, l'Angleterre et l'Empire, une paix générale où la Bretagne était nommément comprise (voir le n° 3 de notre première partie), cependant, comme le maréchal de Rieux, malgré cette paix, continua la guerre par des courses répétées en Anjou et en Poitou, il fallut, en mai 1490, renouveler l'effet de ce traité par une trêve spéciale dont on a déjà parlé (voir D. Morice, *Pr.* III, 667-669) et que Rieux ne semble pas avoir respectée davantage. Aussi, vers la fin de juin et le commencement de juillet, craignait-on en Bretagne une nouvelle invasion des troupes françaises, et la duchesse prescrivait des mesures spéciales pour s'y opposer. — Voir, sous notre n° 28, les extraits de mandements en date des 18 juin, 30 juin, 3 juillet, et dans D. Morice, le mandement relatif aux étangs de Saudecourt en la paroisse de Louvigné-de-Bais. (*Pr.* III, 669-670.)

La soumission de Rieux, au commencement de juillet, mit fin à cette situation difficile : comme la duchesse entendait respecter la paix, Rieux cessa de la troubler, et, dès le 10 de ce mois, Anne de Bretagne s'empessa d'envoyer une ambassade au roi de France pour lui donner des assurances pacifiques et lui demander la loyale exécution du traité de Francfort (ci-dessous, n° 33). Un mois après, le 11 août, elle dirigea vers l'Allemagne une autre ambassade, où figuraient, entre autres, le prince d'Orange, le maréchal de Rieux, le

sire de Guémené, et qui se rendit auprès du roi des Romains pour accepter, au nom de la Bretagne, un traité nouvellement conclu à Ulm, confirmant et complétant celui de Francfort (n° 43). Les négociations reprennent ensuite avec la France, toujours en vue de donner à la paix plus de solidité et de garanties; vers la fin d'août et le commencement de septembre, Rieux d'abord et puis d'Orange se rendent dans ce but auprès de Charles VIII, qui de son côté renvoie de suite des ambassadeurs à la duchesse (n° 47 et 48). Le 18 octobre, cette princesse ratifie définitivement le traité d'Ulm (D. Morice, *Pr.* III, 675-677), et ce jour même, le roi de France fait partir pour la Bretagne une nouvelle ambassade « *pour le bien de paix* » (n° 55). Et cependant; les intentions de Charles VIII semblent à tout le monde si équivoques que, neuf jours plus tard, le 27 octobre 1490, la duchesse entre solennellement dans une ligue défensive, formée contre ce monarque entre elle, le roi des Romains, le roi d'Angleterre, les roi et reine de Castille et l'archiduc d'Autriche (n° 56). — Sauf la ratification du traité d'Ulm publiée par D. Morice, les autres négociations que l'on vient d'indiquer sont restées jusqu'à présent presque entièrement inconnues de nos historiens.

Les huit pièces relatives aux finances accusent toutes, chacune à leur manière, les embarras du trésor ducal. Pour faire face aux cruelles nécessités d'une situation écrasante, la duchesse est obligée de mettre en gage ses bijoux (n° 52 et 62), d'aliéner diverses portions du domaine ducal (n° 57 et 70), de consacrer à la guerre l'argent des fouages destinés aux dépenses ordinaires du duché (n° 36), de recourir de nouveau à la bourse de ses fidèles Rennais, dont le dévouement ne se lasse pas (n° 35). Deux autres pièces (n° 61 et 63), servant de décharge à des comptables, nous font connaître nombre de détails intéressants sur l'histoire du temps.

Quant aux douze pièces que l'on a classées en commençant sous la rubrique *Police générale*, etc., il y en a trois (les n° 50, 51, 53) qui nous montrent qu'au milieu de tant de dangers et de difficultés politiques, Anne ne perdait pas de vue les intérêts matériels de son peuple, particulièrement le commerce; ce sont en effet trois mandements prescrivant l'armement du *convoi de la mer*, c'est-à-dire d'une flotte de guerre destinée à protéger contre toute attaque le commerce maritime des Bretons. — Deux autres (n° 45 et 58) concernent certains faits curieux, mais peu connus, de l'an 1490, savoir la jacquerie des paysans de Cornouaille, dont tout le premier a parlé le chanoine Moreau (n° 45), et l'existence dans les environs de Lamballe d'une bande de voleurs, décrite ici d'une façon assez originale (n° 58).

Les sept derniers numéros rangés sous cette rubrique (n° 23, 27, 29, 44, 49, 59 et 68) témoignent de la constante et vraiment méritoire sollicitude mise par la duchesse à protéger contre les excès des gens de guerre les diverses classes de la population bretonne. — Le n° 44 est une sauvegarde pour les églises et maisons religieuses; le n° 68 (du 4 juin 1491) prescrit une augmentation du corps des archers de la maréchaussée, fondée sur ce que « à présent y a en nostre « pays (dit Anne de Bretagne) grant abundance de gens de « guerre de plusieurs contrées, pays et nacions, partie des- « queulx commettent souvent plusieurs cas, crimes et délits, « et plus feront si punition n'en est faite, à quoi nous est « très-requis et necessaire de pourveoir. » — Les autres pièces sont des ordres très-précis aux troupes ducales de ne molester en rien le peuple de Bretagne, spécialement les habitants des diverses paroisses nommément désignées dans les mandements dont les extraits se trouvent rapportées sous les n° 23, 27, 29, 49 et 59. En joignant à ces extraits ceux que nous avons précédemment publiés dans notre première partie

sous les n^{os} 2, 3, 5, 8, 12, 13, nous voyons que, d'après les registres de la chancellerie, les paroisses que la duchesse prit ainsi sous sa protection spéciale, du mois d'octobre 1489 à la fin de 1490, s'élèvent au moins au nombre de cent. En voici la liste alphabétique; le chiffre placé après chaque nom marque le numéro de la pièce où chaque paroisse figure dans notre *Choix de documents* :

Acigné, 49.	Jugon, voyez Saint-Etienne et
Amanlis, 29.	Saint-Malo.
Arbrissel, 13.	Laméaugon, 23.
Augan, 27.	Locoal, 23.
Bain, 23.	Loudéac, 27.
La Baussaine, 49.	Loyat, 27.
Bédée, 8.	Mauron, 29.
Brecé, 49.	Mégrit, 23, 27.
Broon-sur-Vilaine, 49.	Ménéac, 23.
Broons, près Dinan, 27.	Merdignac, 23.
Campénéac, 27.	Meslin, 25.
Caro, 27, 49.	Minihi-Saint-Pol, voyez Saint-
Caulne, 6.	Pol-de-Léon.
Chancé, 29.	Mohon, 12.
La Chapelle-sous-Ploërmel, 27.	Monterrin, 27.
Chaumeré, 29.	Montertélo, 27.
Domagné, 29.	Morieuc, 23.
Domalain et dix autres pa-	Moulins, 29.
roisses environnantes, 29.	Moussé, 13.
Domloup, 29.	Néant, 2, 27.
Essé, 29.	Nostang, 23.
Étables, 23.	Nouvoitou, 29.
Hilion, 23.	Noyal-Muzillac, 58.
Iffiniac, 25.	Noyal-sur-Vilaine, 49.
Irodouër, 29.	Penpont, 27.
Ivignac, 23.	Piré, 29.
Janzé, 29.	Plélan, près Dinan, 23.

Plélo, 27.	Saint Pol-de-Léon et le Minihi (le tout faisant sept paroisses), 49.
Pléneuf ou Plerneuf, 25.	Saint-Qué, 23.
Plérin, 27.	Sainte-Urielle, 23.
Ploërmel, 27.	Servon, 49.
Plourhan, 25.	Taupont, 13, 27.
Plumaudan, 23.	Trédias, 23.
Plumieux, 23.	Trégonneur, 27.
Pommeret, 23.	Tréhorenteuc, 2.
La Prénessaye, 5.	Tremeloir, 27.
Rannée, 13.	Trémeur, 23.
Reminiac, 27.	Trémoré, 29.
Retiers, 49.	Tréveneuc, 25.
Riantec, 23.	La Valette, 29.
Saint-Abraham, 27.	Vannes (paroisses des environs de), 3.
Saint-Aubin-du-Pavail, 29.	Venêfle, 29.
Saint-Etienne-de-Jugon, 27.	Visseiche, 13.
Saint-Malo-de-Jugon, 27.	
Saint-Nazaire, 23.	

Quant au système d'après lequel sont datées nos pièces, se rappeler ce que nous avons dit vers la fin du préambule de notre première partie (*Bulletin de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. IV, p. 262).

ARTHUR DE LA BORDERIE.

DOCUMENTS INÉDITS

XXI.

FACTION DU MARÉCHAL DE RIEUX CONTRE LA DUCHESSE.

1489, 13 octobre. — Sauffconduit jucques à quinze jours, pour le comte de Comminges (1), de venir à Redon y communiquer aucunes matières avec les gens de la duchesse. Daté le 13^e jour d'octobre.

— Pareil sauffconduit pour les senechaulx de Carcassonne et d'Albret, Jehan Boulle et Guillaume Charnier. Daté le 13^e jour d'octobre. (Signé) R. LE BLANC.

Scellés devant le chancelier, le 13 octobre 1489 (2).

1489, 29 octobre. — Sauffconduit pour le sire de Rieux jucques à vingt-trois jours, de venir à Redon accompagné de soixante chevaulx. Daté le 29^e jour d'octobre. (Signé) R. LE-BLANC.

Sc. à Rennes, le 29 octobre 1489 (3).

1490, 9 avril. — Deffense faicte à Franczoys Guillart et Mahé Baud, s'appelant iceluy Baud receveur en partie de l'evesché de Vennes du soulday de 6 livres 6 soulz mis sus par le sire de

(1) Odet d'Aydie, sire de Lescun et comte de Comminges, l'un des principaux adhérents du maréchal de Rieux; le sénéchal de Carcassonne mentionné dans le second sauf-conduit était le frère de Comminges (Voy. ci-dessous n° xxxvii, § 7; et D. Morice., *Hist. de Bret.*, II, p. 110). Le voyage de ces deux seigneurs à Redon près de la duchesse, et surtout celui de Rieux lui-même, le 29 du même mois, marquent clairement l'existence de négociations tentées en vue d'une réconciliation. — Comminges mourut peu de temps avant le 19 avril 1490, comme on le voit par le n° xxvi ci-dessous.

(2) Registre de la Chancellerie de Bretagne de 1489-90, fol. 8 r°.

(3) *Ibid.*, f. 18 r°.

Rieux, de non en faire la recepte, et aux parroessiens de chascune parroesse de non aucune chose en poier.

Sc. devant le vice-chancelier, le 9 avril 1490 (1).

XXII.

AUXILIAIRES ESPAGNOLS DE LA DUCHESSE.

1489, 28 octobre. — Descharge au sieur du Bois-Ruffier des clefs de la ville de Redon, par la baillée qu'il en fera au conte de Salines (2). Daté le 28^e jour d'octobre. (Signé) G. DE FORESTZ.

Sc. devant le chancelier, le 28 octobre 1489 (3).

1489, 22 novembre. — Mandement au miseur de Redon de faire les réparations necessaires environ ladite ville, sellon le divis et ordonnance du comte de Sallines, à present y estant. Daté du 22^e jour de novembre. (Signé) L. MACZAULT.

— Mandement au capitaine Geffroy Ruffier (4) de bailler les cleffs de ladite ville audit comte de Salins (*sic*). Daté le 22^e jour de novembre. (Signé) L. MACZAULT.

Scellés devant le vice-chancelier, le 22 nov^{bre} 1489 (5).

1490, 20 mars. — Mandement pour le comte de Salines, adresant aux officiers de justice de la Duchesse, de estre aidans, favori-

(1) *Ibid.* f. 111 v^o.

(2) Dom Diégo Perez Sarmiento, comte de Salinas, chef du corps de troupes espagnoles venu au secours de la duchesse au mois de mai 1489, lequel consistait en 2,000 hommes d'armes « avec un nombre considérable de piquiers, d'arbalétriers et d'arquebusiers. » (Voir Lobineau, *Hist. de Bret.*, I, 800; et d'Argentré, *Hist. de Bret.*, 3^e édit., p. 989-990.) Cf. sur les auxiliaires espagnols le n^o LIV ci-dessous, et le préambule de notre première partie, *Bulletin de la Soc. Archéol. d'Ille-et-Vilaine*, t. V. p. 257, note 1.

(3) Reg. de la Chanc. de 1489-90, f. 16 v^o.

(4) C'est le même que l'on appelle plus haut *le sieur du Bois-Ruffier*.

(5) Reg. de la Chanc. de 1489-90, f. 31 v^o.

sans, et lessér venir au port de Redon ung certain navire, et aux receveurs de non en prendre aucun devoir. (Signé) G. DE FOREST.

Sc. à Rennes, le 20 mars 1490 (1).

1490, 31 mars. — Prolongement du debvoir de billot de la ville de Redon jucques à quatre ans. Dabté du derrain jour de mars. (Signé) J. GUIHART.

Sc. devant le vice-chancelier, le 5 avril 1490 (2).

1490, 30 juin. — Mandement à Geffroy Ruffier, Guyon et Jehan de Lescoët, de contraindre [les habitants] à quatre lieues à la ronde environ Redon pour venir faire les reparacions y necessaires.

Sc. à Rennes, le 30 juin 1490 (3).

1490, 3 juillet. — Mandement s'adressant au receveur et miseur des deniers ordonnez ès ouvres et reparacions de la ville de Redon, de faire faire, sur lesdiz deniers, à icelle ville des reparacions et fortificacions, ainsi qu'ilz seront ordonnez par le conte de Salines.

Sc. à Rennes, le 3 juillet 1490 (4).

1490, 15 août. — Mandement s'adressant au seigneur de Kaymerch (Quimerc'h), capitaine de Kempercorentin, et aux bourgeois et habitans dudit lieu, de recevoir le conte de Salines et les gens de sa charge en ladicte ville et leur administrer vivres et toutes autres choses leur requises.

Sc. devant le chancelier, le 15 août 1490 (5).

1491, 25 janvier. — Commission adreczante aux officiers de justice et capitaine de Guerrande, de choaisir au Croisic ung nombre de navires pour le passaige du conte de Salines et de ses gens, et contraindre les parroisses dudit lieu de Guerrande et la baronne de la Roche-Bernard à poier l'avitaillement.

Sc. à Rennes, le 25 janvier 1491 (6).

(1) *Ibid.*, f. 101 v^o.

(2) *Ibid.*, f. 108 v^o.

(3) *Ibid.*, f. 130 r^o.

(4) *Ibid.*, f. 130 v^o.

(5) *Ibid.*, f. 157 v^o.

(6) Reg. de la Chanc. de 1490-91, f. 110 r^o.

1491, 27 janvier. — Ordonnance de deux mil flourins de pension par chascun an pour le conte de Salines.

Sc. à Rennes, le 27 janvier 1491 (1).

XXIII.

SAUVEGARDES ACCORDÉES A DIVERSES PAROISSES EN AVRIL 1490.

1490, 7 avril. — Mandement de deffense aux gens de guerre de la Duchesse de non prandre vivres ne utensilles des parroessiens de *Saint-Qué, Estable, Plorhen (2) et Treveneuc*, sans les poier.

Scellé devant le vice-chancelier, le 7 avril 1490 (3).

10 avril. — Mandement de deffense aux gens de guerre de non prendre vivres ne utencilles sur les parroessiens de *Tredias* et *Saint-Urielle* sans les poier et de non d'eulx exiger deniers sans exprès mandement de la Duchesse.

— Pareil mandement pour les parroessiens de *Locoal, Lostanc* et *Rianteuc (4)*.

Scellé devant le vice-chancelier, le 10 avril 1490 (5).

15 avril. — Mandement de deffense à Jacques de la Chapelle de non prendre ne faire prendre ne piller aucuns deniers, biens ne vivres sur les parroessiens de *Morieuc* sans les poier.

Sc. devant le vice-chancelier, le 15 avril 1490 (6).

16 avril. — Mandement de deffense aux gens de guerre de la garnison de la Hardouynaie de non piller les parroessiens de *Medri-gnac*, ne prendre aucuns vivres sans les poier.

(1) *Ibid.*, f. 110 v°.

(2) Ce nom est fort mal écrit; ce doit être *Plourhan*.

(3) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 110.

(4) Le registre, où les noms sont souvent mal écrits, porte *Loucal* et *Lou-tanc*; cette dernière paroisse est *Nostang*, appelée *Lostanc* dans tous nos anciens titres.

(5) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 112 r°.

(6) *Ibid.*, fol. 112 v°.

— Pareille deffense aux gens de la garnison de la Chèse pour les parroessiens de *Pleumyeuc* (Plumieux).

— Autre pareille deffense aux gens de guerre de ladite garnison de la Hardouinaye pour les parroessiens de *Megrit* (1).

— Pareille deffense aux gens de la garnison de Jocelin pour les parroessiens de *Ménéac*.

Scellés devant le vice-chancelier, le 16 avril 1490 (2).

18 avril. — Mandement de prohibicion et deffense aux gens de guerre estans à présent à Foulgeré et autres, de non piller les parroessiens de *Baign* (Bain) ne prendre d'eulx aucuns vivres sans les poier.

Sc. devant le vice-chancelier, le 18 avril 1490 (3).

21 avril. — Mandement de prohibicion et deffense à Eustache de Langan et autres gens de guerre de la Duchesse, de non contraindre les parroessiens de la parroesse de *Plélan près Dinan* à leur porter vivres ne utencilles sans les poier.

— Pareil mandement pour les parroessiens d'*Ivignac*.

— Autre pareil mandement à Jacques de la Chapelle et autres gens de guerre pour les parroessiens de *Ploernuc* (4).

— Pareil mandement pour les parroessiens de *Laméaugon*.

Scellés devant le vice-chancelier, le 21 avril 1490 (5).

24 avril. — Prohibicion et deffense aux gens de guerre de Guer-rande de non prendre aucuns apatiliz ne vivres de la parroesse de *Saint-Nezair* (Saint-Nazaire) sans les poier.

— Deffense aux gens de guerre des garnisons de Saint-Brieuc,

(1) La lecture de ce nom est très-douteuse.

(2) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 113 r^o.

(3) *Ibid.*, fol. 113 v^o.

(4) Ou *Ploenuc*, qui serait *Pleneuc*, auj. Pléneuf, de même que *Ploernuc* serait *Plerneuc*, auj. *Plerneuf*, paroisse très-voisine de Laméaugon ; mais d'autre part Pléneuf n'est pas éloigné de Morieux, que les gens de Jacques de la Chapelle menaçaient aussi, comme on l'a vu ci-dessus par un mandement à la date du 15 avril 1490.

(5) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 114 r^o.

de Moncontour et ailleurs, de non prendre vivres ne piller sur les parroessiens des parroesses de *Yffiniac, Hillion, Pommeret et Melin*.

Scellés devant le vice-chancelier, le 24 avril 1490 (1).

29 avril. — Mandement pour les parroessiens de *Trêmeur*, s'adressant aux officiers d'armée et sergens généraux, de faire defense à Eustache de Langan et autres gens d'armes estans au chasteau de la Hardouinaye, de non prendre desdiz parroessiens vivres, chevaux ne autres biens sans les poier raisonnablement. Daté du 29^e jour d'avril.

— Autre mandement pour les parroessiens de *Plumaudan*, de tel effect et substance.

Scellés devant le vice-chancelier, le 29 avril 1490 (2).

XXIV.

AUXILIAIRES ALLEMANDS DE LA DUCHESSE.

1490, 9 avril. — Mandement aux officiers de la Duchesse, de administrer vivres *aux Almans dernièrement descenduz*.

Sc. devant le vice-chancelier, le 9 avril 1490 (3).

1490, 14 avril. — Mandement à Gilles de Coëtlogon, chevalier, provost des mareschaux, de bailler ès mains de Thomas Sanschausses, commis du trésorier-général, l'argent qu'il a receu, du

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 114 v^o.

(2) *Ibid.*, fol. 117 v^o.

(3) Reg. de la Chanc. de 1489-90, f. 111 v^o. — Il y avait depuis longtemps en Bretagne des troupes allemandes, auxiliaires des Bretons contre les Français, et entre autres un corps de 1,500 hommes débarqué dès le mois de juillet 1487 (voir ci-dessous n^o LXIII). Ceux dont il s'agit ici et que l'on dit *dernièrement venus*, étaient un renfort, dont on ignore le nombre, débarqué à Roscoff dans les premiers jours d'avril 1490 (voy. D. Morice; *Pr.* III, 638, 639), et duquel il est encore question dans les deux extraits de mandements publiés sous ce présent numéro, aux dates du 18 avril

commandement de la Duchesse, des *pardons* de Dol tenans à Montfort, Saint-Méen, Maunon, Plermel et Guer, pour estre iceulx deniers emploiez au soulday des Almans. Il est mandé audit Sanschausses en bailler relacion pour assigner vablement les gens d'église de Dol. Daté le 14^e jour d'avril. (Signé) G. DE FORESTZ.

— Mandement à Thomas Sanschausses de bailler à Lornay ce qu'il a receu de deniers de missire de Coëtlogon, quels ledit Coëtlogon avoit pris, par le commandement de la Duchesse, des *pardons* puis naguères tenus à Montfort, Saint-Méen, Guer, Maunon et Plermel. Daté le 14^e jour d'avril. (Signé) G. DE FORESTZ.

Scellés devant le vice-chancelier, le 15 avril 1490 (1).

1490, 18 avril. — Mandement s'adressant à Thomas de Riou (2), fermier de l'impôt en l'évêché de Saint-Malo, de poier à Amaury Marquer 6 escuz pour une pipe de vin breton; à Regnaud Mahé, pour une autre pipe, 6 escuz; à N... Rouaud, pour une autre pipe, 6 escuz; à Thomas Bihan, pour une autre pipe de vin, 6 escuz; audit Le Bihan, pour 20 potz de vin blanc, prisez 50 s.; item, à Jehan Julien, pour une pipe de vin blanc d'Anjou, 12 escuz, et à Loys de la Haye, pour vin blanc prins de lui, 6 l. Le tout monte 61 l. *Et furent lesdiz vins prins par les Almans derroins venuz.* Daté le 18^e jour d'avril. (Signé) G. DE FORESTZ.

Sc. devant le vice-chancelier, le 8 mai 1490 (3).

et du 26 juin. — Louis de Lornay était le commandant en chef de toutes les troupes allemandes en Bretagne. Voir sur lui le n° IV de notre première partie; voir encore ci-dessous, sur les auxiliaires allemands, le n° LXXI.

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, f. 112 v° et 113 r°. — Je suppose que ces *pardons de Dol* devaient être des indulgences spéciales, accordées à certaines fêtes dans les lieux sus-désignés, sous la condition d'aumônes applicables à la construction des tours de la cathédrale de Dol; la duchesse, en un besoin urgent, fit prendre l'argent de ces aumônes, sauf à rembourser plus tard les gens de l'église de Dol, comme il est dit à la fin du premier de ces extraits.

(2) Ou peut-être « Thomas Derien. »

(3) Reg. de la Chanc. de 1489-90, f. 119 r°. — D'après cet extrait de mandement, l'écu valait alors 29 s. 3 d.

1490, 26 juin. — Mandement au trésorier-général de poier la somme de 2,000 escuz, montans par monnoie 2,913 l. 6 s. 8 d. (1), à Pierre Bechedelièvre, procureur des bourgeois de Rennes, dedans... (*en blanc*), quelle somme la Duchesse avoit fait prandre de François Daville, qu'il devoit ausdiz bourgeois pour remboursement d'icelle somme que paravant ils avoint presté à la Duchesse. Et icelle somme a baillé ledit Daville au capitaine Lornay pour fournir au poiement des Almans de sa charge. Daté le 26^e jour de juing. (Signé) L. MACZAULT.

Sc. devant le vice-chancelier, le 26 juin 1490 (2).

1490, 26 juin. — Mandement s'adressant à Jehan de Lespinay, trésorier-général, et aux receveurs et fermiers qui seront en l'evesché de Saint-Brieuc de l'impost de l'an qui commencera le 15^e jour de novembre prochain, de poier et bailler aux personnes cy-après declarées, en bonne monnoye, gros à sept deniers, savoir, à Jehan de Brehant 16 livres 15 souz 5 deniers; à Jehan de Launay 21 l. 17 s. 6 d.; à Jehan Le Bret 16 l. 15 s. 5 d.; à maistre Selvestre Le Conte 18 l. 4 s. 7 d.; à Pierre Bougault 9 l. 2 s. 3 d.; à Olivier Bougault 13 l. 12 s. 10 d.; à Gilles Bougault 16 l. 15 s. 5 d.; à Yvon Glen 13 l. 2 s. 6 d.; à Jehan Bossart 72 s. 11 d.; à Allain de Coëtlliczan 72 s. 11 d.; à Allain Hamon 36 l. 8 s. 2 d.; à Guillaume Herpin 53 l. 4 s. 7 deniers; à Nouel Glastic 26 l. 12 s. 3 d.; à Pierre Collas 109 s. 7 d.; à Allain Guiomar 109 s. 7 d.; à Estienne Couzan 18 l. 4 s. 7 d. (3) Quelle somme est pour rescompanse des biens èt vivres *que prindrent les Almans derroins descendus*. Daté du 26^e jour de juing. (Signé) L. MACZAULT.

Sc. devant le vice-chancelier, le 26 juin 1490 (4).

1490, 5 octobre. — Mandement aux trésorier-général et fermiers de l'impost en l'evesché de Saint-Malo, de poyer à Guillaume Vivant la somme de 40 l. pour certains vins que les Alamans ont

(1) A ce compte, l'écu valait 29 s. 1 d. et 3/5 de denier.

(2) Reg. de la Chanc. de 1489-90, f. 129 r^o.

(3) Le total de tous ces articles monte à la somme de 379 l. 6 d.

(4) Reg. de la Chanc. de 1480-90, f. 128 v^o.

prins et despencez chés luy. Daté du 5^e jour d'octobre. (Signé)
L. MACZAULT.

Sc. devant le chancelier, le 5 octobre 1490 (1).

, XXV.

L'ARMÉE DE LA DUCHESSE ANNE MISE SOUS LES ORDRES
DU PRINCE D'ORANGE.

1490, 16 avril. — Mandement, s'adressant au sire de Keimerch, de assembler les gens de son quartier et les amener devers Mons^r le prince (d'Orange).

— Autre mandement aux juges de Guerrande de faire injonction aux nobles dudit lieu de se mettre sus en armes et aller devers Mons^r le prince. Daté le 16^e jour d'avril.

Scellés devant le vice-chancelier, le 16 avril 1490 (2).

1490, 18 avril. — Neuf mandemens pour la mandée des francs archiers et esleuz des ix. eveschez de Bretagne, s'adressant au capitaine de chascun evesché, de les assembler et mener devers Mons^r le prince, et commandement aux parroessiens desdiz eveschez de les y envoyer. Daté du 18^e jour d'avril. (Signé) DE LALEU.

Scellé devant le vice-chancelier, le 18 avril 1490 (3).

1490, 24 avril. — Mandement à Claude de Dresnay, estant à la garde de Marcillé, de s'en aller à l'armée sous les ordres de Mons^r le prince, et de quitter la place à M^{re} Guérin de la Ducheraye (?), auquel en a esté baillé la garde.

Scellé devant le vice-chancelier, le 24 avril 1490 (4).

(1) Reg. de la Chanc. de 1490-91, f. 2 v^o.

(2) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 113 r^o. Ce scellage s'applique aux deux mandements ci-dessus.

(3) *Ibid.*, fol. 113 r^o.

(4) *Ibid.*, fol. 114 v^o

1490, 3 mai. — Institution de lieutenant-général de la Duchesse, de l'armée à présent au champ, pour Mons^r le prince.

Scellé à Rennes, le 3 mai 1490 (1).

XXVI. (2)

DON DE LA CHATELLENIE DE TOUFFOU AU PRINCE D'ORANGE.

1490, 19 avril. — Anne etc. à touz etc. salut. Comme depuis naguères messire Odet d'Aydye, conte de Comminge, auquel avions donné le revenu de nostre terre, seigneurie et chastellenie de Touffou sa vie durant, soit allé de vie à trespas, au moien de quoy soit ledit revenu retourné en nostre main, et d'iceluy nous appartient jouir et en faire et disposer à nostre bon plaisir : Savoir faisons, que nous, considérans les grans, bons et louables plesirs et services que de longtemps et continuellement a faiz à feu mon très redoubté seigneur et père le Duc, que Dieu absolle, et à nous, nostre très cher et très amé cousin le prince d'Orangé, et encores fait de jour en autre, au bien, deffense et entretenement de nous, nostre principaulté et seigneurie, de quoy à luy nous sentons tant et si grandement attenuz que plus ne pourrions, à iceluy, pour lesdictes causes, et lui subvenir et aider à son estat entretenir, et pour autres causes à ce nous mouvans, avons donné et donnons par ces presentes ledit revenu d'icelle nostre seigneurie et chastellenie de Touffou à ses appartenances et deppendances, à en jouir entièrement sa vie durant, tout aiusi que nous mesmes faire le pourrions. Donné en nostre ville de Rennes, le 19^e jour d'avril l'an 1490 après Pasques. Ainsi signé ANNE. Par la Duchesse de son commandement. (Signé) G. DE FORESTZ.

(1) *Ibid.*, fol. 118 r^o.

(2) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 183 v^o.

XXVII.

SAUVEGARDES ACCORDÉES A DIVERSES PAROISSES EN MAI 1490.

1490, 3 mai. — Mandement pour les parroessiens de *Bron* (1), touchant les pilleries des gens de guerre de la Hardouynaie et d'ailleurs. Daté du tiers jour de may. (Signé) SALMON.

— Autre mandement pour les parroessiens de *Plélo*, *Trégoneur*, *Plérin*, *Tremner* (2), en l'evesché de Saint-Brieuc, touchant les pilleries des gens de Jacques de la Chapelle. Daté du tiers jour de may.

Scellés devant le vice-chancelier, le 5 mai 1490 (5).

8 mai. — Mandement par lequel est prohibé et défendu aux gens d'armes de la Hardouynaie et autres tenans leur party, de non prendre nuls ne aucuns vivres, biens, ne autres choses, des parroessiens de *Saint-Etienne*, *Saint-Mallou de Jugon* et *Megrit*.

Sc. devant le vice-chancelier, le 8 mai 1490 (4).

22 mai. — Mandement de deffense aux gens de guerre estans en garnison à *Ploermel* et autres, de non piller ne prendre vivres sur les parroessiens de *Ploermel* sans les poier.

— Pareil mandement de deffense pour les parroessiens de *Taupont* près *Ploermel*.

Scellés devant le vice-chancelier, le 22 mai 1490 (5).

24 mai. — Mandement, s'adressant au provost des mareschaux, de faire enqueste de certaines pilleries qui ont esté faictes à l'abbaye de *Paimpont*.

Sc. devant le vice-chancelier, le 24 mai 1490 (6).

(1) Broons près Dinan, autrefois dans l'évêché de Saint-Malo.

(2) *Sic*, pour *Tremier*, *Tremeler*, auj. Tréméloir, paroisse qui touche Trégomeur et Plélo.

(3) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 118 v^o.

(4) *Ibid.*, fol. 119 v^o.

(5) *Ibid.*, fol. 121 v^o.

(6) *Ibid.*, fol. 121 v^o.

— Mandement de justice pour les parroessiens de *Loudéac*, touchant la deffense aux gens de la garnison de la Chèse de non les piller.

Sc. devant le vice-chancelier, le 24 mai 1490 (1).

28 mai. — Mandement au provost des mareschaulx et à ses lieutenans, de tout incontinent se transporter ès forsbourgs de *Plermel*, ès parroesses de *Taupont*, la *Chapelle* (2), *Saint-Abraham*, *Montertello*, *Monterrin*, *Caro*, *Augan*, *Reminiac*, *Campénéac*, *Gourhel*, *Néant* et *Louiat* (Loyat), et faire infourmacion de certains excès, pilleries et oppressions, faictes en icelles parroesses, et mesme de ceux qui ont invadé et assailly un nommé Jehan Henry; et ceux qui en seront trouvez chargez les prendre des corps et en faire la pugnicion selon l'exigence du cas.

Sc. devant le sénéchal de Rennes, le 28 mai 1490 (3).

XXVIII.

DIVERS MANDEMENTS CONCERNANT LE FAIT DE LA GUERRE.

1490, 4 juin. — Quatorze mandemens, s'adressant aux maistres de navires de ce pais, de avitailler et équiper leurs navires et se tenir prestz de véaiger et résister aux malveillans de la Duchesse.

— Item, deux autres mandemens de pareil effect.

— Dix mandemens de mandée aux nobles et autres subgez aux armes, d'eulx tenir prestz pour véaiger lorsque leur sera commandé.

Scellés devant le vice-chancelier, le 4 juin 1490 (4).

1490, 18 juin. — Quatre mandemens pour hourder les chemins, affin de impescher le passaige de 200 lances de France, l'un adres-

(1) *Ibid.*, fol. 122 r^o.

(2) La Chapelle sous Ploërmel.

(3) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 122 v^o.

(4) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 123 r^o. Ce scellage se rapporte aux 26 mandemens sus-mentionnés.

sant aux officiers de justice de Morlaix, les autres aux officiers de Guingamp, Kerheix et Moncontour.

Scellés devant le vice-chancelier, le 18 juin 1490 (1).

1490, 18 juin. — Neuf mandemens touchant l'assignacion des monstres, savoir, ceulx des eveschez de Nantes, Vennes, Saint-Mallo, Cornouaille, Saint-Brieuc et autres, à tenir à Redon, réservé Rennes et Dol qui sont assignés à tenir audit lieu de Rennes; et sont les dites monstres au ...*(en blanc)* jour de ...*(en blanc)*.

Sc. devant le sénéchal de Rennes, le 18 juin 1490 (2).

1490, 30 juin. — Commission à l'amiral, les seigneurs du Ples-seix-Guériff, de la Ricardaye et du Bois-Ruffier, de se transporter à Redon tenir les monstres. Daté du derroin jour de juign. (Signé) L. MACZAULT.

Sc. à Rennes, le 1^{er} juillet 1490 (3).

1490, 3 juillet. — Mandement adreczant au seigneur de Meille de contraindre les manans et habitans contributifs à fouaige, en la chastellenie de Marcillé, de venir au chasteau dudit lieu faire le guet *durant les guerres et divisions qui à présent sont.*

Sc. à Rennes, le 3 juillet 1490 (4).

XXIX.

SAUVEGARDES ACCORDÉES A DIVERSES PAROISSES EN JUIN, JUILLET ET AOUT 1490.

1490, 4 juin. — Mandement de deffense touchant les pilleries, pour la paroisse de Essé.

Sc. devant le vice-chancelier, le 4 juin 1490 (5).

(1) *Ibid.*, fol. 124 v^o.

(2) *Ibid.*, fol. 125 v^o.

(3) *Ibid.*, fol. 130 r^o.

(4) *Ibid.*, fol. 130 v^o.

(5) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 129 v^o.

29 juin. — Mandement de deffense aux gens de la garnison de Comper, de non piller les parroessiens de *Mauron* (1).

Sc. à Rennes « le penultime jour de juign » 1490.

30 juin. — Mandement de deffense aux gens de guerre de la garnison de la Hardouynaye, de non piller les parroessiens de Trémoray soubz Locoet (2).

Sc. à Rennes, le 30 juin 1490 (3).

13 juillet. — Mandement de prohibicion et deffense, pour les parroessiens de *Domallain et autres parroesses, en nombre unze parroesses*, à tous les subgetz et gens de guerre de la Duchesse, de non y faire courses, pilleries, et garder estat au traité de paix. Daté le 13^e jour de juillet. (Signé) MACZAULT.

Sc. à Rennes, le 13 juillet 1490 (4).

19 août. — Deffense aux gens de guerre estans au chasteau de Chasteaugiron de non prendre vivres ne autres choses des parroessiens de *Chaumeré, Piré, Saint-Aulbin du Pavail, Amanliz, Janzé, Novetou, Domllou, Venesle, la Vallette, Domaigné, Chancé et Moulins*, sans les poier raisonnablement.

Sc. devant le vice-chanc., le 19 août 1490 (5).

XXX. (6)

CONVOCATION DES ÉTATS A VANNES.

1490, 18 juin. — Neuf mandemens du remu et assignacion des Estaz en la ville de Vennes au quart jour de juillet prochain, qui

(1) Le commencement de ce nom est assez douteux, mais la dernière syllabe, fort lisible, et le voisinage du château de Comper ne permettent pas de douter qu'il s'agisse ici de *Mauron*.

(2) *Auj. Trémoré, près la paroisse de Loscouët.*

(3) *Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 130 r^o.*

(4) *Ibid., fol. 133 r^o.*

(5) *Ibid., fol. 161 r^o.*

(6) *Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 136 r^o.*

de paravant avoient esté assignés à Ploermel au 22^e jour de ce mois de juign. (Signé) MACZAULT.

Sc. devant le vice-chancelier, le 18 juin 1490.

XXXI. ⁽¹⁾.

LA CHAMBRE DES COMPTES TRANSFÉRÉE MOMENTANÉMENT A RENNES.

1490, 26 juin. — Mandement à Jehan Geslin, aiant la garde des livres de la Chambre des Comptes estans à Nantes, de faire amener et conduire seurement en ceste ville de Rennes les livres et comptes qu'il a et que les autres gens desdiz comptes estans audit lieu de Nantes verront estre nécessaires, pour la prochaine ouverture, qui est le second jour de juillet prochain. Daté le 26^e jour de juign. (Signé) DE LALEU.

Scellé devant le vice-chancelier, le 28 juin 1490.

XXXII.

CONCARNEAU ET PLOERME REVENUS AUX MAINS DES BRETONS. ⁽²⁾

1490, 5 juillet. — Mandement au capitaine Mouton et à Hervé Garlot, capitaine de Conq, de contraindre les manans et habitans es chastellenyes de Conq, Fouenant et Rospreden, au tour et au ranc, de venir faire les réparacions nécessaires à ladicte place.

Sc. à Rennes, le 5 juillet 1490 (3).

1490, 20 août. — Mandement adressant à Madeuc et aux gens

(1) Reg. de la Chano. de 1489-90, fol. 129 v^o.

(2) Nos histoires de Bretagne mentionnent bien la prise de Ploërmel et de Concarneau par les Français sous François II et Anne de Bretagne, mais non la reprise de ces places par les Bretons, qui est cependant prouvée par les deux mandements ci-dessous. Voir en outre, pour Ploërmel, le n^o xxx ci-dessus, et plus bas, pour Concarneau, le n^o xxxvii, § 3.

(3) Reg. de la Chanc. de 1489-90, f. 130 v^o.

de sa compagnie, de se retirer à Ploermel pour resister aux entreprinses des ennemis, et de faire reparer les doubves et fossés de ladictie ville, à commencer lesdictes réparacions au 15^e jour de septembre prochain venant. Daté du 20^e dudit mois d'aougst. (Signé)

G. SALMON.

Sc. devant le vice-chancelier, le 21 août 1490 (1).

XXXIII. (2)

POUVOIRS AUX AMBASSADEURS ENVOYÉS VERS LE ROI DE FRANCE POUR
RÉCLAMER L'EXÉCUTION DU TRAITÉ DE FRANCFORT.

1490, 10 juillet. — Anne etc. à touz etc. salut. Comme paravant ces heures nous ayons par plusieurs foiz envoié de noz gens devers monseigneur le roy pour l'enterinence et entretenement de traicté de paix fait, acordé et conclut à Francfort entre mondit seigneur le roy et très hault, très puissant et très excellent prince mon très honnouré seigneur et cousin le roy des Romains, ouquel estions comprinse et l'avons accepté en ce que nous touche, et iceluy traicté entretenu, et tousjours y fait tenir et garder estat à nostre pouvoir, et suymes deliberez de le faire pour obvier à l'effusion de sang humain et aux grans maulx et inconveniens qui au moyen de la guerre pourroint ensuir, et nous en mettre en tel devoir que chascun congnoesse le bon vouldoir et desir que avons de vivre et demourer en bonne paix, amour et unyon avecques mondit seigneur le roy; à ceste cause, et pour faire certaine remonstrance à mondit seigneur le roy d'aucunes choses concernantes ledit traicté et bien de paix, nous avons delibéré de presentement encores envoyer de noz gens devers mondit seigneur le roy : Savoir faisons que nous, à plain confians et bien acertennez des sens, honneur, bonne conduicte et diligence de nostre très cher et très amé cousin et féal le sir de Guemené, le seigneur de Coesquen,

(1) *Ibid.*, f. 161 v^o.

(2) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 132 r^o.

nostre chambellan et grant maistre d'ostel, maistre Ollivier de Coetlogon, Jullien Thierry et maistre Yves Brullon, noz conseillers, iceulx avons commis, depputez et ordonnez, et par ces presentes commectons, depputons et ordonnons noz ambassadeurs, procureurs et messagers espicialx (1), ausqueulx avons donné et donnons par ces dictes presentes pouvoir, auctorité et mandement espécial de aller et se transporter devers mondit seigneur le roy, pour luy exposer et faire remonstrance desdictes choses et autres qu'ilz verront estre utiles et prouffitables pour l'entretienement dudit traicté de paix, et avec mondit seigneur le roy ou ceulx qu'il luy plaira ordonner, deputer et commectre, communiquer, besongner, acorder et conclure sur celuy traicté de paix, ainsi et en la fourme et manière qu'ilz verront estre utile et convenable pour le bien de nous, noz pais et subgez; — et pour ce que, espoir, se pourra dire qu'il a esté atempté et contrevenu audit traicté de paix — au moien de quoy quelque eslongement se pourroit trouver sur l'enterinence d'icelui traicté de paix, dont plusieurs grans maulx et inconveniens se pourroient ensuir, — de prendre trêve, abstinance ou sourséance de guerre, pour tel temps que bon leur semblera et verront estre affaire, pour pendant celuy temps plus facilement et convenablement pouoir besongner à la restitution, reparacion et accomodement des choses qu'on pourroit dire avoir esté faictes en actemplant ou contrevenant à icelui traicté de paix de Francfort, tenant à ne aucunement y desroger ne prejudicier; — aussi, de convenir, acorder et appoincter de jour et lieu avecques nombre de personnaiges pour veoir les droits selon qu'il est dit audit traicté de paix, ainsi qu'il eust esté ou peu avoir esté fait à la journée qui avoit esté assignée en Avignon au xv^e jour d'avril derrenier; — et generalmente de faire toutes et chascune les choses environ ce pertinentes et necessaires, ainsi que nous mesmes ferions ou faire pourrions si en propre personne y estions, jacioit que les choses feussent telles qu'ilz requissent

(1) Voir dans d'Argentré, *Hist. de Bret.*, livre XIII, ch. 56 (3^e édit., p. 999-1000), le résumé des instructions données à ces ambassadeurs par la duchesse Anne. Cf. Lobineau, *Hist. de Bret.*, t. I, p. 808-809.

mandement plus espécial, — et en bailler lectres bounes et valables, et aussi d'en demender les semblables de mondit seigneur le roy : — promectans et promectons par cesdictes presentes, en bonne foy et parolle de prince, avoir ferme et agréable tout ce que par nosdiz ambassadeurs, procureurs et deputez sera fait, accordé, appointé et conclut touchant ledit traicté, comme dit est, et les observer et garder de point en point inviolablement, et de en bail-ler noz lectres patentes confirmatoires et ratificatoires en fourme autentique et deue, ainsi que mestier est. En tesmoign de ce nous avons signé ces presentes de nostre main et fait sceller de nostre seel. Donné en nostre ville de Rennes, le 10^e jour de juillet l'an 1490.

Scellé à Rennes, le 10^e jour de juillet 1490.

XXXIV. ⁽¹⁾

LA MAIN D'ISABEAU DE BRETAGNE, SOEUR DE LA DUCHESSE ANNE,
PROMISE AU FILS DE D'ALBRET.

1490, 13 juillet. — Anne etc. à touz etc. salut. Comme aucuns différens se soient paravant ces heures trouvez en cestuy nostre pays et duché, qui aient esté cause de très grans maux et inconvenians sur le povvre peuple, prejudice et dommaige de toute la chose publique de nostre dit pays, et en besongnant sur le fait de l'unyon desdiz differens pour icelle unyon faire et acomplir, ait esté, entre autres points principaulx, parlé et de fait ayons voulu et consenty le mariage estre fait de nostre très chère et très amée seur germaine Isabeau de Bretagne avec nostre bien amé Gabriel, seigneur de Avesnes, filz de nostre très cher et très amé cousin le sire d'Albret ⁽²⁾, moyennant le consentement de très haulx, très

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, f. 134 v^o.

(2) Aucun historien de Bretagne, à notre connaissance, ne parle de ce projet de mariage, qui d'ailleurs ne put se réaliser, la princesse Isabeau, sœur puinée d'Anne, étant morte le 24 août 1490; voir ci-dessous notre n^o XLVI.

excellans et très puissans nos très honnourer seigneurs et frères les roys des Romains, d'Espagne, et d'Angleterre et de deux d'eulx, et promeimes en bailler nostre seellé : Savoir faisons que nous, congnoessans et voyans que l'unyon desdiz différens est ung souverain bien et avantaige pour la seurté et deffense de nous, nostdiz pays et subgetz, et que, en deffault d'icelle et par la rigueur et continuacion d'iceulx differens, estoient en voye de perdition et de destruction; en consideracion mesmes des bons, grans, honnourables, utiles et agréables plesirs, bontez et services que par cy davant a faiz nostredit cousin à feu mon très redoubté seigneur et père le duc, que Dieu absolle, et dempuis son decès qu'il y a continué envers nous, pour la seurté et aide de nostre personne et deffense de nostredit pays et duché; dont lui suymes très-grandement attenne et obligée; mesmes que suymes bien advertie du grant et bon voulloir et affection qu'il a de y persister et s'employer, et espoirons que ainsi le face, — voullans par ce tenir la promesse par nous faicte à noz très chers et très amez cousin et cousine la dame de Laval et le sire de Rieux, — avons aujourd'uy voullu, consenti et octroïé, voullons, consentons et octroïons par ces presentes à nostredit cousin, pour et ou nom de sondit filz, le mariage de nostredite seur estre fait avecques ledit Gabriel son filz, moiennant les consentemens desdiz roys des Romains, d'Espagne et d'Angleterre ou de deux d'eulx, devers lesqueulx envoïrons officieusement et sans fraude ne dissimulacion entre cy et... (*date laissée en blanc*) prochain venant, gens à nous féables pour en avoir leurdiz consentemens par lectres vallables et suffisantes, èsquelles sera fait mencion de cest nostre present octroy et seellé, dont nous leur envoyrons le double. Et iceulx consentemens baillez comme dit est, voullons, consentons et avons très-agréable, dès à present comme dès lors et dès lors comme à present, que ledit mariaige soit tout incontinent fait et acomply, sans autre longueur ne disimulacion y faire en manière quelcomque. Et ainsi le promettons faire et entretenir en parolle et promesse de prince, et par la foy et serment de nostre corps, et sur nostre honneur, sans jamais aller, faire ne pourchasser aucune chose au contraire. Et pour tesmoign de verité de ce, nous en avons baillé ces presentes signées

de nostre main et fait seeller de nostre grant scel. Donné en nostre ville de Rennes, le 13^e jour de juillet, l'an 1490. Ainsi signé ANNE. Par la Duchesse, de son commandement...

Scellé   Rennes, le 13 juillet 1490.

XXXV. ⁽¹⁾

NOUVEAU PRÊT   LA DUCHESSE PAR LES BOURGEOIS DE RENNES.

1490, 9 août. — Mandement d'institution de receveur du fouaige derroinement ordonné aux Estatz   Vennes ou moys de juillet derroin, en l'evesché de Rennes, pour Fran oys Daville. Et est mandé audit Daville poier sur ledit fouaige aux bourgeois de la ville de Rennes, *diz mil livres et deux mil escuz qu'ilz ont presté à la Duchesse paravant ces heures*, et du sourplus en faire poiement selon les assignacions du trésorier-général. Et jouira ledit Daville des droiz de 12 deniers par livre et autres droiz. Daté le 9^e jour dudit moys d'aoust. (Signé) G. DE FORESTZ.

Sc.   Rennes, le 12 août 1490.

XXXVI. ⁽²⁾

MANDEMENT POUR LA LEVÉE DU FOUAGE VOTÉ AUX ÉTATS DE VANNES.

1490, 9 août. — Anne etc.   touz etc. salut. Comme, ou mois de juillet derrain, ayons mandé et fait convocquer et assembler en nostre ville de Vennes les gens des Estatz de nostre pa s et duché pour leur remonstrer les grans et necessaires affaires que avons à porter pour la seurte  et preservacion de nous, nosdiz pa s et subgetz,   quoy desirons faire et donner ordre et provision et les conduire par leurs bons avis et conseilz; lesquelz gens de nosdiz Estatz, sur lesdictes remonstrances leur faictes, congnoessans et

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 136 v .

(2) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 155 v .

considérans lesdictes affaires ne se pouvoir conduire ne porter sans grans deniers et finances, ont entre autres choses avisé et delibéré estre prins, levé et receu à-deux termes par tout nostre païs et duché, pour subvenir èsdictes affaires et porter la charge d'iceulx, ung fouage de 8 livres 10 soulz par feu, avecques les droiz de 12 deniers par livre et l'esquipollant pour le salaire de noz tresoriers et receveurs qui en feront la levée et recepte, ainsi que ès temps passés a esté et est acoustumé de faire : savoir, le premier terme de 110 soulz par feu à la feste de Nostre-Dame Angevine prouchaine, et le second terme de 60 soulz par feu à la feste de Pasques prouchaine ensuivante, sauff à icelui second terme anticipé estre levé à la my-careme par autant que les affaires et necessitez entrevendroint et le pourroint requerir : sur lequel nombre de 8 l. 10 s. par feu et les deniers dudit premier terme ilz aient avisé estre poié à nostre très cher et très amé cousin le prince d'Orange la somme de 10 s. par feu, pour lui subvenir et aider au poiement de la ranczon à laquelle il a esté mis à la prise qui de lui fut faite à la rencontre de Saint-Aulbin où il estoit pour la deffense de nous et de nostre païs, et lesdictes 8 l. estre entièrement emploiez en nozdictes affaires. De la levée et recepte desquelz deniers ayons entièrement baillé la charge par noz lectres patentes à nostre bien amé et féal conseiller Jehan de Lespinay, nostre tresorier et receveur general, pour en respondre des deniers et en rendre le compte et reliqua. Dempuis laquelle charge ainsi lui baillée, nous, ayans regard et consideracion aux charges, mises et poyementz que a à faire et porter nostre bien amé et féal Lorens Pares, nostre tresorier des guerres, pour le fait et continuation de sondit office, avons, par advis et deliberacion de nostre conseil, en la presence et consentement exprès de nostredit tresorier general, ordonné et ordonnons les deniers dudit premier terme de 100 s. par feu des eveschez de Vennes, Cornouaille et Saint-Brieuc, estre poiez et baillez ès mains de nostredit tresorier des guerres, et icelui avons commis et député, commectons et deputons par ces presentes quant affin d'en faire la levée et recepte desdiz trois eveschez, tant par lui, ses commis, pour lesquelz il respondra, aux droiz de 12 d. par livre, dont il jouira entièrement

pour icelui premier terme, ainsi que eust peu faire nostredit tresorier general, et desdiz 10 s. par feu, à la charge de faire et porter l'acquiet envers mondit cousin le prince du poyement, par autant qu'il lui comptera... Donné en nostre ville de Rennes le 9^e jour d'aougst, l'an 1490. Ainsi signé, ANNE. Par la Duchesse, de son commandement, (signé) G. DE FORESTZ.

Et seellé du seau de la Chancellerie en cire vermoille, le 9^e jour d'Aougst 1490.

XXXVII. ⁽¹⁾

LETTRES DE RÉCONCILIATION ACCORDÉES AU MARÉCHAL DE RIEUX.

1490, 9 août. — Anne, par la grâce de Dieu duchesse de Bretagne, comtesse de Montfort, de Richemont, d'Estampes et de Vertus, à touz ceux qui ces presentes lettres verront salut.

1) De la part de nostre très chière et très amée cousine et féalle la comtesse de Laval, damme de Chasteaubriend, et de nostre très cher et très amé cousin le sire de Rieux, nostre lieutenant général et mareschal de Bretagne, nous a esté remonstré que, comme puix quatre ans derroins, les François, lors noz ennemys et aversaires, à port et puissance d'armes feussent entrez en nostre pais et duché, auquel eussent occis et mis à mort plusieurs noz bons et loiaux subjectz, pillé et robé les eglizes, prins de noz villes et places fortes, et y fait plusieurs autres enormes et execrables maulx, tendans à conquerir nostre pais si faire l'eussent peu : pendant lequel temps *et puix ung an et demy a ou environ*, se feussent meuz et trouvez aucuns differans et divisions en cestui nostre pais et duché entre aucuns noz prouches parens, serviteurs et subjectz.

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 146 r^o à 149 v^o. — D. Morice n'a donné de ce très-curieux mandement qu'une très-courte et très-insuffisante analyse (*Pr.* III, 675). A raison de la longueur et de l'importance particulière de cette pièce, nous avons cru devoir la diviser en plusieurs paragraphes numérotés, numéros et divisions qui, bien entendu, n'existent pas dans le registre original, mais qui nous semblent propres à en rendre l'usage plus facile.

2) Durant lesqueulx differans *et environ le commencement d'iceulx*, nous de nostre personne et nostre très chère et très amée seur Isabeau de Bretagne, avec plusieurs de noz parens, serviteurs et subgetz, eussions voulu aller et entrer en nostre ville de Nantes, et à ceste fin esté jucques ès forbourg et Marchiz d'icelle, en laquelle nostredicte ville estoit pour lors nozdiz cousine et cousins, lesqueulx, assemblez avecques noz féaulx et subgetz les gens d'église, nobles, bourgeois, manans et habitans de nostredicte ville de Nantes, avoient fait aucunement difficulté de nous y laisser entrer ò la bande de gens que avions avecques nous, craignans et doubtons, pour plusieurs avertissemens qui faitz leur avoient esté, se feussions entrez ou plusieurs estrangiers qui ò nous estoit, la baillée et livreson de nostre personne et de nostre ville de Nantes ès mains de nosdiz ennemys, qui eust esté la totale destruction et perdition de nous, nosdiz pais et subgez; et nous avoient toutesfoiz supplié que nostre plaisir feust entrer en nostredicte ville avecques les gentilzhommes et officiers de nostre maison et de nostre *garde brette*, ce que n'avions fait, ains estions allée en nostre ville de Rennes, en laquelle depuis avons fait nostre residance et demourance, et uncores à present y suymes.

3) Lesquelz François, voians lesdiz differans, en continuant leurs mauveises et dampnables entreprises d'avoir et conquerir noz villes de Nantes, Redon, Guerrande et autres et tout le parssus du pays, s'estoient bien tost après renduz en grande puissance aux passaiges tant de Rieux que ès environs pour devoir passer la Vilaine, à quoy nostredit cousin, en se desmontrant par effect nostre bon, vroy et loial parant et sujet, avoit, ò les gens de guerre ò lui estans et ceulx de nostre très cher et très amé cousin le sire d'Albret, à toute sa puissance resisté, à grans paines, mises, fraiz et travailz, tellement que lesdiz François n'avoient passé ladite rivière, ains s'estoient retirez vers nostre bas pais, ouquel lors ilz tenoient presque toutes noz villes et places. Lesquelz François nostre dit cousin ò toute sa bande avoit tousjours suyvy et tellement leur resisté, ò l'aide et secours qu'il avoit pleu à très hault, très excellent et très puissant prince mon très honnoré seigneur et cousin le roy d'Angleterre nous-envoyer, avecques grant nombre de noz gens

de guerre et de plusieurs noz féaulx et subgetz, que grâces à Dieu avoint esté recouvertes, réduictes et mises en nostre obeissance la pluspart des villes et places que lors tenoient lesdiz François; et singulièrement, la place de Concq, par apposition de siège et grans labeurs et sumptueuses paines et travailz, a esté mise hors des mains desdiz François et réduite en nostre obeissance (1). Paroillement, avoit nostredit cousin, à grans mises et travailz, ò l'aide et secours devant diz, tenu le siege par l'espace de trois moys ou environ devant nostre place et chastean de Brest, ouquel sont uncores lesdiz François. Pour lesquelles choses faire ait nostredit cousin, avec plusieurs autres de noz feaulx et subgetz le suyvens ausdictes affaires, eu, porté et souffert graves et instimables paines, travailz, mises et dommaiges.

4) Pour à quoy subvenir leur a convenu prandre et faire prandre, cuillir et recevoir, et de fait ont prins, cuilly et receu et fait recevoir sur noz pais et subgetz grans nombre de noz deniers et finances tant ordinaires que extraordinaires; aussy ont fait et fait faire, ò l'advis et consentement de plusieurs noz supotz de nosdiz Estatz et autrement, impositions et nouveaux deniers qui ont esté fait lever sur plusieurs noz subgetz contributifs à fouaige et autres; semblablement, pour subvenir ausdictes neccessitez a fait nostredit cousin le mareschal baptre, monnoyer et ouvrer en noz monnoyes de Nantes, et du coign de nozdictes monnoyes, gros à deux soulz seix deniers la piece et monnoie noire par les maistres monnoyers et officiers desdictes monnoyes, le tout de plus basse loy que le pié de monnoye n'avoit esté ordonné precedentement par mon très redoubté seigneur et père le Duc, dont Dieu ait l'amme, et par nous successivement.

5) Item, a nostredit cousin le mareschal prins et fait prandre plusieurs bagues d'or et d'argent que avions en nostredicte ville de Nantes, savoir, deux flacons touz vermeilz dorez, à ouvraige de Venise, à deux ances garniz d'esmaulx esmaillez et couvers d'or, lesdiz esmaulx à plusieurs personaiges, et ledit esmail de rouge

(1) Rectification à Lobjneau et Morice, qui prétendent que Concarneau ne fut pas repris par les Bretons.

cler et à plusieurs personnaiges ou corps et couvercle desdiz flacons, pesans iceulx deux flacons 207 marcs 4 onces 7 gros. Item, deux grans drageouërs de la faczon de Millan, touz vermeilz dorez, garniz d'esmaulx couvers d'or, esmaillez de rouge cler à plusieurs sortes de personnaiges, au pié desquelz drageouërs a quatre personnaiges en faczon d'anges ò instrumens, et au pommeau autant de semblable faczon, avecques leurs couvercles esmaillez dehors et dedans et de pareil esmail que sont lesdiz drageouërs, à ung personnaige au bout tenant en une main une targe semée d'ermine et en l'autre main une halbarde, pesans iceulx drageouërs ò leurs couvercles 239 marcs d'argent doré. Item, ung sacraire rond sans maczonnerie, garny d'esmaulx faiz d'esmail sur esmail, à plusieurs personnaiges, le hault ront en faczon d'un mirouër, le pommeau en faczon d'une esguière garny d'esmaulx, et ou dedans se met *Corpus Domini*, ledit sacraire assiis sur trois piez de griffon et troys pommettes rondes et persées, sur chascune ung personnaige desnr, et pareillement garny d'esmaulx à plusieurs personnaiges, pesant ledit sacraire 54 marcs d'argent doré. Quelles espèces montent ensemble 500 marcs 4 onces 7 gros argent doré.

6) Pareillement a esté par nostre dit cousin, et par son commandement et commission, baillé et affermé le devoir d'impost des vins venduz et à vendre par detail l'an present, commenczant au 15^e jour de novembre derrain, en plusieurs villes et parroesses de l'evesché de Nantes, à aucuns marchans, qui ont fait avance de partie des deniers d'icelles fermes et d'autre partie accepté assignacions et baillé obligacions sur eulx de les fournir. Oultreplus, a nostredit cousin le mareschal prins et fait prandre plusieurs biens à nous appartenans par confiscacions, amandes, briz de mer, et autrement. Mesmes a nostredit cousin le mareschal, pour l'extremité de sesdictes neccessitez, baillé, octroïé et promis le devoir de trecte de 1350 muytz de sel, avecques faculté de le tirer juczques au premier jour de janvier prochain, à ung nommé Jehan Le Faulcheur, marchand, demourant à Angiers.

7) Lesquelz deniers tant ordinaires que extraordinaires et biens surdiz nostredit cousin le mareschal a recen et fait recevoir, comme dit est, par les recevours et commis, et iceulx mis et employé, fait

meptre et emploier à la souldc et entretenement desdiz gens de guerre avecques luy lors et uncores estans, pour la tuicion et deffense de nostredit pais et pour entretenir les estatx et pensions de nostre cousin d'Albret et de nostredit cousin le mareschal, auquel a esté requis tenir plus grande maison que par avant ne faisoit, semblablement pour l'entretienement et estat du feu sire de Comminge et du seneschal de Carcassonne son frere. Avecques, a exposé plusieurs desdiz deniers pour l'envoi de plusieurs ambassadeurs, lesqueulx luy a convenu envoyer en plusieurs et divers lieux pour le bien de nous et de nostre pais, aussy pour l'effect et conduite de l'artillerie, qu'il a fait mener et conduire tant devant lesdictes places de Concq, Brest, que ailleurs, pour la deffense de nostredit pais, et en plusieurs autres exprès et neccessaires affaires pour la seurte, protection et deffense de nous, noz pais et subgez, dons et entretenement de plusieurs gens d'estat qui l'ont suivy et servy, et en plusieurs autres manières et despenses. Et pour tant que ceulx deniers ne suffisoient à porter lesdictes charges, lui a en oultre convenu vendre et engaiger plusieurs et grant nombre de ses héritaiges et en a employé les deniers à nosdictes affaires.

8) Et en la conduite de nosdictes affaires, ainsi que dessus est dit et supposé, pour la tuicion et deffense de nous, nos pais et-subgetz, plusieurs noz parens, prelatz, barons, chevaliers, escuiers, gens d'église, bonnes villes et autres noz subgitz ont suyvy et favorisé nostre dit cousin, et principalement nostredicte cousine de Laval, lesdiz gens d'église, nobles, bourgeois, manans et habitans de Nantes, lesquelz, en bonne et saine intencion de bien nous servir, ont baillé et envoyé à nostredit cousin, pour subvenir et aider ausdictes affaires, or, argent, artillerie, pouldres, pierres et boules de fer, le soustenu et favorisé avec ceulx qui l'ont suyvy à ladicte deffense et resistance en tout ce que possible leur a esté.

9) Et oultre ce, pour tant que en nostre ville de Guerrande et es environs, ou chasteau de Machecoul et ailleurs ou pais de Rais, avoit gens qui prenoient et destroussoient toutes manières de gens, feussent heraults, chevauchours, marchans ou autres, passans par lesdictes mectes, — sur intencion de vuyder lesdiz quartiers d'icelles gens, à ce que en bonne seurte on peust vivre, aller et venir,

passer et rapasser esdictes mectes, pour le bien et avantaige de nostredit pais, — aucuns gens de guerre estans lors en nostre ville de Nantes, ensemble des nobles, bourgeois, manans et habitans d'icelle, de nostre ville du Croesic et d'autres parroesses de l'evesché de Nantes et d'ailleurs, misdrent et apposèrent le siège devant nostredicte ville de Guerrande, en laquelle pour lors estoit de par nous nostre bien amé et féal conseiller et chambellan Philippes de Montauban, chevalier, nostre chancelier, et plusieurs noz conseillers et serviteurs domestiques et autres. Pareillement, avoint mis et aposé le siège devant le chasteau de Macheoul en nostredit pais. A l'occasion desqueulx differans, divisions et sièges, soient ensuiz plusieurs maulx et dommaiges et inconveniens, oppressions et prinses de personnes et biens.

10) Mesmes, durant les temps et dissensions que dessus, avons fait et fait faire plusieurs assignacions de monstres des nobles, ennobliz et subgez aux armes, aussi avons envoyé plusieurs noz mandemens par nostre dit pais et duché, ausqueulz mandemenz et assignacions n'ont obéy plusieurs noz subgetz suyvens et favorisans nostredit cousin et son intencion. Et es occasions desdictes choses et divisions et pendant icelles, avons fait plusieurs dons, confiscacions et saesies de biens meubles et heritaiges de plusieurs qui ont suyvy nostredit cousin, et aussi fait revocacion et don à plusieurs autres personnes de plusieurs choses données et imparties, pour retribucions et congnoessances et autrement, tant par feu mondit seigneur et père que par nous; et aussi destitué plusieurs noz officiers de leurs offices, lesquelz neantmoins avoient exercé ledit office, donné plusieurs sentences en matières civiles et criminelles, fait et fait faire plusieurs esplects et execucions de justice, ordonnances et commandemens. De quoy ont demandé que leur en baillons lectres de ratifficacion, confirmacion et approbacion et aussi de quitance, avec revocacion desdictes confiscacions et dons à autres personnes, tant pour nosdiz cousine et cousin que pour ceulx qui ont tenu et suyvy leur party es affaires et choses dessusdictes, en ayant esgart au grant desir, affection et bon voulloir que tousjours ont eu et monstré par effect eulx et ceulx qui les ont suyvyz de bien et loiaument nous servir, préserver et garder.

14) Pour quoy, savoir faisons que nous, aians esgart et consideration que la prosperité bien et avantaige de nous et nostre dit pais est et consiste principalement en la bonne et vroye union et obeissance qui est et doit estre entre nous, noz parents et subgetz; aussi reduysans à mémoire les bons services de nostredit cousin devant supposez et d'iceulx qui en ce l'ont suyvy et favorisé, espérans que de bien en mieulz ilz y perseverent à nous servir et obéir par les temps à venir; pour celles et autres raisonnables causes et considérations à ce nous mouvans, avons voullu et octroyé, et par ces presentes voullons et octroyons que nostredit cousin et ceulx qui l'ont servy et suyvy son intencion esdictes affaires soient et demourent quictes, et de fait les quictons entièrement de touz et chascun les deniers et sommes de finance que nostredit cousin a prins, levé et exigé, fait prandre, lever et exiger en nostredit pays par les formes et manières devant dictes et chascune d'icelles, tant de nos deniers ordinaires que extraordinaires, confiscacions, amandes, briz de mer, profitz de monnoyes et monnoiaiges, prinse et vendicion de nosdictes bagues et vexelle d'or et d'argent que autrement, et entierement de tout ce que dessus, sans que à nostredit cousin, aux maistres et monnoiers et autres officiers desdictes monnoyes, receveurs, officiers de finance et autres quelzcomques personnes en soit ou puisse estre fait aucun reproche, action ou question, sauff à en estre le compte rendu comme cy après sera dit et devisé; ò ce que mesmes avons bien congnoissance que nostredit cousin a mis et fait mectre et emploier lesdiz deniers et finances et autres pluseurs qu'il a prins sur son propre bien ès affaires et necessitez dessurdites, pour le bien de nous; nostre pais et subgetz; sans toutesfoiz que lesdictes impositions et levées de deniers par nostredit cousin faictes et executées, ainsi que devant, nous puissent ou doivent aucunement prejudicier pour l'avenir : voullans et voullons que d'iceulx deniers ainsi par lui et sesdiz commis prins et fait lever ilz jouissent, avecques, desdictes assignacions qui par cy devant ont esté par eulx faictes sur lesdiz deniers, ainsi que dessus.....

Donné en nostre ville de Rennes, le neuffviesme jour de aoust,

l'an mil CCCC quatre vingtz dix. Ainsi signé, ANNE. Par la Duchesse de son commandement, (signé) G. DE FORESTZ.

Et seellé en cire vermoille du seel de la Chancellerie.

XXXVIII. ⁽¹⁾

DON D'UNE INDEMNITÉ DE 100,000 ÉCUS ET D'UNE PENSION DE
12,000 LIVRES AU MARÉCHAL DE RIEUX ⁽²⁾.

1490, 9 août. — Anne etc. à touz etc. salut. Comme, quatre ans a ou environ, noz ennemys et adversaires les François soient à port et puissance d'armes entrez en nostre pais et duché, et dempuis, tant du vivant de feu mon très redoubté seigneur et père le duc derroin decebdé, dont Dieu ait l'amme, que dempuis, continuellement ilz aient fait et mené la guerre, prins, pillé, destruit et tué pluseurs noz bons et loiaux subgetz, brullé et rasé grant nombre de maisons, et fait d'autres enormes maulx, oppressions, violences et dommaiges sur noz pais et subgetz, tendans les conquérir si faire l'eussent peu, et, entre autres choses, aient nozdiz ennemis brullé et arasé les places et chasteaulx d'*Ancenis*, *Rieux*, *Rochefort* et *Esleven*, qui sont en cestuy nostre pays et duché et appartiennent à nostre très cher et très amé cousin et féal le sire de Rieux, nostre lieutenant général et mareschal de Bretagne, coupé et abatu ses boys et foretz, desmoly et rompu ses moulins et chaussées, escoullé ses estangs, prins et pillé grant nombre de ses biens meubles et utencilles et levées de heritages à bien grant valleur et estimacion, aussi arasé, brullé, coupé et desmoly grant nombre de maisons et habitacions de pluseurs de ses hommes et subgez, prins, pillé leurs biens et levées, tellement que nostredit cousin le mareschal est interessé et endommaigé ou revenu de ses

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 138 v^o.

(2) D. Morice n'a publié de ce mandement qu'une très-courte et très-insuffisante analyse dans ses *Preuves*, III, 674.

rentes, devoirs et heritaiges à la valleur de bien 10,000 livres par an ; et le tout en haigne du bon et louable service que nostredit cousin nous fesoit et encores fait de jour en autre à resister contre nozdiz ennemis. Aussi aient esté touz les biens et heritaiges que nostredit cousin avoit ès parties de France prins et saesys ès mains du roy, qui en a fait don à qui bon lui a semblé, et n'en a nostredit cousin aucunement jouy ne peu jouir : et ès choses dessusdictes ait esté et soit nostre cousin interessé et endommaigé à la valleur de 300,000 escuz ou environ.

Oultre, pour nostredit cousin s'entretenir en nostre service pour resister contre nosdiz aversaires et à leurs mauveises et dampnables entreprises, et entretenir les gens de guerre ò lui estans, ait mis et employé ce qu'il avoit d'or et d'argent monnoyé et à monnoyer, bagues, joiaulx et autres ses biens meubles, à la valleur de bien 100,000 escuz et davantage ; à ceste cause luy ait convenu soy endebter, prandre et emprunter grandes sommes de finance sur ses biens et heritaiges par ypothèque de rente et pancions (?) comme il dit, et, entre autres, de noz chers et bien amez conseillers et orateurs l'abbé de Prières, les doyen et chapitre, bourgeois, manans et habitans de nostre ville de Nantes, le chappitre de Kempercorentin, messire Michel de Partenay, Jullien Thierry, Michel Le Pennerch et Colinet de Marchy, ainsi que peut apparoir par les lectres et obligacions sur ce faictes ; et mesme ayt nostredit cousin, comme lors nostre tuteur, baillé ès mains de nostre bien amé et féal conseiller et chambellan Gilles de Coëtlogon, nostre provost des mareschaux, pour le poiement et souldes des Almans lors estans avecques nous à Redon, grant nombre de sa vexelle d'argent, et aultre partie baillée pour nous servir à grant valleur et estimation, sellon la relation en faicte et baillée à nostredit cousin.

Et pour ce, à bonne raison, soyons tenuz et obligés à reconnoestre nostredit cousin des bons et louables services qu'il a faitz et fait à la seurté et deffense de nous, noz pais et subgetz, le rescompancer des mises et dommaiges qu'il a euz et soustenuz à ceste cause, et à l'acquicter et rendre indempne de ce qu'il a prins et emprunté des devant nommez, pour tant qu'il les a exposez pour noz propres et très necessaires affaires et de nostre pais, et lui faire

restituer sadite vexelle d'argent par espèce ou valeur. *Du tout desquelles choses ait esté fait ample remonstrance aux gens et suppotz de nos Estatz tenuz à Vennes ou moys de juillet derrain, lesqueulx ont esté tous d'avis, conseil et oppinion que luy devons faire lesdictes reconnoessances, restitucions et rescouppances et lui en bailler lectres de seurté bonnes et vallables.*

Pour quoy, savoir faisons que nous, lesdictes choses considerées, avons, *par advis, conseil, deliberacion et consentement des gens et suppotz de nos diz Estatz*, donné et octroyé, donnons et octroyons par ces presentes à nostredit cousin, pour partie de la rescouppance de la desmolucion desdictes places, moulins, chaussées, boys, estangs, et perdicion de ses biens meubles et levées de heritaiges la somme et nombre de 100,000 escuz d'or, à en avoir poiement par dix années prouchaines à venir, qu'est 10,000 escuz par an, dont dès à present le assignons sur les premiers et plus clers deniers de nostre comté et provosté de Nantes, jucques au poiement desdiz 100,000 escuz; et s'il advenoit — que Dieu par sa grâce vueille permectre! — que nous et nostre pais venssons à conclusion de bonne paix, nous voullons que, en celui cas, nostredit cousin soit poié par chascun an sur lesdiz deniers de la somme de 15,000 escuz, pour haster le poiement de la somme de 100,000 escuz, affin de plus prestement subvenir à sesdictes necessitez.....

Et en faveur des bons, grans et louables services de nostredit cousin, à icelui avons donné et octroïé, donnons et octroïons par cesdictes presentes, la somme de 12,000 livres monnoie de pansion par chascun an, pour luy ayder à soy entretenir en nostre service avecques cent hommes d'armes et deux cens archiers; et pour poiement d'icelle pencion et entretenement desdiz cent hommes et leursdiz deux cens archiers, l'avons dès à present assigné et assignons sur les deniers et finances de nostredit comté et recepte ordinaire de Nantes et aussi sur les deniers extraordinaires, comme impostz, fonaiges ou autres subsides du tout en l'evesché de Nantes..... Donné en nostre ville de Rennes, le 9^e jour d'aoust, l'an 1490. Ainsi signé, ANNE. Par la Duchesse, de son commandement, (signé) G. DE FORESTZ.

Scellé à Rennes, le 12^e jour d'aoust 1490.

XXXIX. (1)

LE MARÉCHAL DE RIEUX DÉCHARGÉ DE LA TUTELLE DE LA DUCHESSE.

1490, 9 août. — Anne etc. à touz etc. salut. Comme ainsi soit que feu prince de louable recordacion le Duc, mon tres redoubté seigneur et père cui Dieu absolle, par son testament et derroine volonté, en disposant de ses choses et affaires de sa principaulté, comme bien et sainement disposant de son salut et des choses à icelui nécessaires, ait institué et ordonné par sondit testament et derroine volonté nostre très cher et très amé cousin et féal le sire de Rieux et de Rochefort, mareschal de Bretagne et son lieutenant général, nostre tuteur et garde, pour honneur duquel mondit seigneur et père et les bonne amour et singulière affection que nostredit cousin de Rieux, mareschal et lieutenant dessurdit, avoit à nous et au bien universal de nostredicte principaulté, icelui nostre cousin et féal liberalment et de grant et bon vouloir ait prins et accepté la charge dessurdicte, et successivement par decret de nostre justice et conseil il y ait esté auctorisé, ainsi que requis estoit (2). Par vertu desquelles choses nostredit cousin de Rieux, en celle qualité, ait eu le gouvernement et administracion tant de nostre personne que des choses concernans les faictz et conduite de nous et nostre principaulté jucques à bien peu de temps paravant l'eage de nostredicte tutelle avenu et acomply; aussi fait faire, insculper et engraver signet et seaulx de noz armes pour signer et seller les lectres, actes, et mandemens durant ladicte tutelle. Et puis ledit temps, continuellement et jucques au temps present, lui voiant et congnoessant les excessives entreprinses, oppressions et dommaiges que noz ennemiz et aversaires

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 154^{re}.

(2) Le duc François II, par acte testamentaire du 8 septembre 1488, avait donné la tutelle de ses deux filles, Anne et Isabeau de Bretagne, au maréchal de Rieux, qui en fut mis en possession par le Conseil de la Duchesse le 24 octobre suivant. Voir D. Morice, *Pr.* III, 612-613.

faisoient à nous, noz pais et subgetz, se soit mis en armes avec toute la puissance qu'il ait peu assembler et recueillir, tant de noz subgetz et originaires de nostredit pays que d'autres gens de guerre et deffense, et, comme nostre lieutenant général et mareschal, ait conduit pour la pluspart le fait de la guerre et deffense de nous et nostredit pais sans en rien y avoir espargné sa personne ne ses biens, esquelx affaires il se soit bien et vertueusement conduit et acquicté, qu'il en est digne de louange et de louable reconnoissance.

Du tout desquelles choses il ait fait et fait faire remonstrance, tant à nous et nostre personne *que aux supostz de noz Estatz, tenuz en nostre ville de Vennes ou moys de juillet derroin*, requérant, ainsi que raison est, estre libéré et acquicté du fait de nostredite tutelle et des charges et affaires icelle tutelle concernans, *par lesquelz supostz de noz diz Estatz*, congnoessans et deurement imformez et certifiez de la bonne et vertueuse conduite de nostredit cousin et féal ou fait de ladite tutelle et des autres choses devant supposées, *ait esté donné conseil, opinion et advisement que justement et à bon droit nostredit cousin de Rieux devoit avoir et obtenir lectres vallables et aucteniques de toutes ample liberacion et quittance du fait de ladite tutelle*, sequelles, circonstances et deppendances, oultres les grans reconnoissances qui pour ses bonnes et louables conduictes devant supposées lui appartiennent.

Savoir faisons que nous, bien et deurement acertennez que les choses surdictes sont véritables, et que nostredit cousin de tant loial vouloir que possible lui a esté nous a servi en l'administracion de ladite tutelle, et a conduit, deffendu, porté et soustenu les affaires de nostredite principaulté et encores fait de jour en aultre; congnoessans aussi et acertennez que jamais nostredit cousin n'eut ne receut en sa garde ne administracion, soubz ombre ne par vertu de ladite tutelle, nulz ne aucuns de noz biens meubles nous escheuz et avenuz par le decès de mondit seigneur et père ne de ceulx que avions au temps de sondit decès, mais, sans en faire aucun nouvel inventoire, demourèrent es mains et garde des officiers de mondit seigneur et père et des nostres, quelx par la charge aultresfoiz par eulx entreprinse nous en rendront compte, ainsi que tenuz y sont : lequel inventoire *pour la briefveté du*

temps de l'administracion de nostredit tuteur qui ne dura que trois mois ou environ, ne put estre fait, obstant aussi les grans sollicitudes et occupacions que lors et à celui temps avoit et eut nostredit tuteur es autres affaires de nous et nostredit pais et à la garde et deffense d'icelui contre nosdiz aversaires; congnoessans oultre et acertennez que, combien que nostredit cousin, durant et soubz ladicte administracion de tutelle, ait prins et receu, fait prendre et recevoir pluseurs finances, deniers et devoirs qui deuz estoient tant à mondit seigneur et père que à nous, qui sont escheuz durant le temps de ladicte tutelle, il les a mis et emploiez à noz affaires : pour celles et autres causes à ce nous mouvans, avons en ce jour quicté et quictons nostredit cousin, ses hoirs et cause aians de toute rendicion de compte de ladicte administracion et tutelle, et pareillement desdiz signet et seaulx dont devant est fait mencion, avecques touz ceulx et chascun qui soubz lui et sadite tutelle en ont eu charge et administracion, sans toutesfoiz approuver les choses, s'aucunes sont, qui auroient esté faictes contre et au prejudice des droiz souverains, sans ce que jamais ou temps avenir nous, nos hoirs et cause aians les puissions contraindre ne compeller audit compte rendre; et generallement le quictons de toutes et chascune les choses concernantes l'exercice et administracion de ladicte tutelle, circonstances et deppendances..... Donné en nostre ville de Rennes le 9^e jour d'aoust 1490. Ainsi signé ANNE. Par la Duchesse, de son commandement, (signé) G. DE FORESTZ.

Scellé à Rennes, le 9^e jour d'aoust 1490.

XL. ⁽¹⁾

DON D'UNE INDEMNITÉ DE 100,000 ÉCUS ET RESTITUTIONS DE PENSIONS
A FRANÇOISE DE DINAN, COMTESSE DE LAVAL.

1490, 9 août. — Anne etc. à touz etc. salnt. Comme, pui quatre ans derrains, les François, lors noz ennemiz et adversaires, aient

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 141 v^o.

entré à port d'armes en nostre païs et duchié, y prins plusieurs places, villes et chasteaulx et fait plusieurs grandes et enormes pilleries, murtres et occisions de peuple, en intencion de conquerir le tout de nostre païs, et s'en soient mis en devoir en toute dilligence que possible leur a esté : pour quoy empescher avons esté secourue et aidée de plusieurs noz bons parens, amys, alliez et subgetz, et, entre autres, en noz affaires touchant ce ayt suivy et tenu nostre bon et loial parti nostre très chère et très amée cousine et féalle damme Françoise de Dinan, contesse de Laval, et nous y ait servy à son pouair, à grans et instimables fraiz, coutz et mises, dont elle est digne de grande renumeracion. Et en haigüe et malveillance que pour ce vers elle ont eu lesdiz François, ilz ont abrasé, demoly et abatu, faict demolir, bruller, abraser et abatre les ville et chasteau de *Chasteaubriand* (1), les chasteaulx de *Montaillant* et du *Guildo*, appartenant à nostredicte cousine, rompu et abatu ses bois anciens d'environ lesdiz lieux, ses moulins, estances et chaussées, dont elle a esté endommaigée à l'estimacion de 300,000 escuz ou environ, oultre les biens meubles à elle appartenans que prindrent lesdiz François esdiz lieux, à grant valeur et estimacion. Ont occupé et occupent lesdiz François icelles terres et seigneuries de Montaillant, le Guildo, Plancoet, Seignac, Planguenoal, Beaumanoir, Bècherel, et plusieurs autres terres appartenantes à nostredicte cousine es parties de Dinan, Saint-Malo, Anjou, Normandie et Poitou. Et obstant lesdictes guerres, ne jouist ne peut jouir nostredicte cousine que de bien peu de chose de ses terres et revenuz de Chasteaubriand, d'oultre Loire, des marches et lisières de nostredit païs et d'Anjou et de Poitou : pour lesquelles occupacions et empeschemens des jonissances que dessus, est diminué le revenu de nostredicte cousine de 20,000 livres par an ou plus.

Oultre, soit ainsi que ou vivant de prince de très louable recordacion mon très redoubté seigneur et père le duc, que Dieu absolle, il eust eu et prins de nostre chère cousine, par prest, certain nombre de vexelle d'argent, pour poyement de laquelle vexelle

(1) Châteaubriant fut pris par les Français le 23 avril 1488.

et autres certaines causes lui en eussions, dès le moys de novembre l'an mil quatre cens quatre vingt ouict, ordonné luy estre poiée la somme de 20,200 livres, dont encore lui reste et est due à present la somme de 10,000 livres. Item, soit ainsi que par noz predecesseurs, que Dieu absolle, ait esté baillé et assigné à nostredicte cousine, entre autres choses, pour droit de douaire lui appartenant et acquis par cause du mariaige d'elle et de feu Gilles de Bretagne dont Dieu ait l'amme, le nombre de 500 livres de rente, à lui estre payé par chascun an en chascune feste de la Nativité Nostre-Dame, sur nostre recepte ordinaire de nostre ville et seigneurie de Dinan et par le receveur d'icelle : quelle ville de Dinan soit occupée par lesdiz François troys ans a ou environ (1), et, obstant ce, ne ait pu nostredicte cousine estre payée d'iceluy nombre de rente, mais lui en restent [dus] les erréaiges dudit temps et d'un an paravant, que sont quatre ans, montans la somme de 2,000 livres monnoie. Et oultre, comme dès le vivant de mondit seigneur et père eust esté par lui ordonné à nostredicte cousine, à entretenir son estat, le nombre de 11,000 livres de pension par chascun an, sur les finances de nostre país, quelle pension, dempui le deceix de mondit seigneur, luy ait esté par nous confermée et uncores lui fait ordonnance, de laquelle penssion elle n'ayt eu aucun poiement de l'an finy ou moys d'octobre derrain, ne de l'an present qui finira ou moys d'octobre prochain venant, que sont 22,000 livres.

Desquelles pertes, deffault de jouissances et erréaiges que dessus, soyons, de bonne raison et équité, tenue à rescompancer nostredicte cousine, laquelle, pour nous avoir servy, favorisé, tenu et suyvy nostre bon et loial party en noz affaires contre lesdiz François, a eu et soustenu les pertes que dessus, *et de ce aions eu conseil par les suppotz de nos Estatz assemblez et tenuz à Vennes, ou mois de juillet derroin :*

Savoir faisons que nous, réduisans à mémoire les bons, grans, louables, et honorables services que nous a faitz et fait de jour en

(1) Il n'y avait encore guère que deux ans, la reddition de Dinan aux Français étant du 7 août 1488. (Voir D. Morice, *Pr.* III, 595-597.)

autre nostredicte cousine et la grande affection qu'elle a eu à mondit seigneur et père que Dieu absolle et à nous, ne voulans que elle, qui est nostre si prouche parante, ayt ou seuffre diminucion en son estat ne autrement, mais desirans luy subvenir, ayder, et favoriser touchant les choses que dessus à nostre pouair, et pour autres causes à ce nous mouvans, *par l'advis et deliberacion mesmes de nostre grant Conseil*, avons voulu, consenty, octroyé, nous suymes obligée et nous obligeons à nostredicte cousine luy poier par chascun an, à l'avenir, sur noz deniers et finances de nostre païs et duchié, la somme de 11,000 livres pour sadicte pension, avecques ledit nombre de 500 livres de rente par autant de temps que lesdiz Francbys tendront et occuperont nostredicte ville et seigneurie de Dinan et qu'elle n'en pourra jouir sur icelle. Et d'abundant, avons promis et nous obligé, voullons, promettons et nous obligeons poier à nostredicte cousine la somme de 2,000 livres monnoie pour les erréiges de quatre ans desdictes 500 livres de rente, et lesdictes 10,000 livres monnoye lui restans de ladicte somme de 20,200 livres.

Et au parssus, pour partie de la rescompance des pertes que a en et soutenu nostredicte cousine à l'occasion de la desmolucon, abatue et abrasement desdictes villes, chasteaulx, moulins et bois, perdicion de meubles et non jouissance desdictes terres et seigneuries, en attendant luy faire plus grande rescompance et remuneracion par autre temps, lorsque verrons les deniers et finances de nostredit païs le pouoir convenablement porter, nous avons voulu, consenty et octroyé, promis et nous obligé, voullons, consentons, octroyons, promettons et nous obligeons poier à nostredicte cousine la somme de 100,000 escuz d'or, ou monnoye à celle vailleure, à estre fait le poiement à nostredicte cousine de ce que dessus sur les premiers et plus clers deniers de noz receptes ordinaires et extraordinaires, portz et havres, impostz et fovaiges de nostre seigneurie, terre et evesché de Vennes, par autant qu'ilz y pourront suffire,... et en ce que sont lesdiz 100,000 escuz, à en estre nostredicte cousine payée par dix ans prouchains venans sur lesdiz deniers et finances dudit evesché, savoir, par chascun d'iceulx dix ans, la somme de 10,000 escuz; et ou cas que en cest

nostre pais et duché, par la grace de nostre Créateur, aurions paix durant ledit temps, en celuy cas nous poyrons et ferons poyer à nostredicte cousine la somme de 15,000 escuz par chascun an, jacques à poyement entier.... Donné en nostre ville de Rennes, le 9^e jour d'aoust, l'an 1490. Ainsi signé, ANNE. Par la Duchesse, de son commandement, (signé) G. DE FORESTZ.

Et scellé du seau de la Chancellerie.

XLI. (1)

DON DE 100,000 ÉCUS AU SIRE D'ALBRET.

1490, 11 août. — Anne etc. à touz etc. salut: Comme nous ayons promis de rembourcer à nostre très cher et très amé cousin le sire d'Allebret (*sic*) la somme de cent mil escuz, par aucuns termes et années, pour le rescompancer en partie des grans frais et mises qu'il a faictes, tant du vivant de mon très redoubté seigneur et père le duc, dont Dieu en ait l'amme, que depuis, à cause des bons et louables services que par longtemps il a fait à mondit seigneur et père et aussi à nous, pour la deffence, tuicion et aide de nostre pays et duché, que aussi en consideracion desdiz services et de plusieurs pertes et dommaiges qu'il a euz à porter par cause desdiz services et deffense de nostredit duchié, et pour autres grans causes à ce nous mouvans; et pour ample et honorable rescompance, *par l'avis et deliberacion de noz plus prouches et gens de nostre grant Conseil*, avons esté mene et conviée, pour le bien de nous et de nostredit duché, consentir et accorder à nostredit cousin le mariaige de nostre très chière et très amée seur Isabeau avec nostre chier et bien amé cousin Gabriel d'Albret, filz de nostredit cousin, moyennant et réservé le vouloir et consentement de très haultz, très excellans et très puissans princes les roys des Rommains, d'Espagne, d'Angleterre ou de deux d'entre eulx, ainsi que plus à plain est contenu au seellé sur cecy escript et baillé. Et pour ce que nostredit cousin peut ou pourrait faire doubte que par faulte d'iceluy consentement non ensui ou par autre cas

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 153 r^o.

ou empeschement survenant, ledit mariaige ne se acompliroit ou sortiroit son plain effect, en esperance duquel nostredit cousin a accepté lesdiz 100,000 escuz, pour partie des rescompances desdiz fraiz et mises, luy estre poiez en cinq années, ce qu'il n'eust fait se ne feust pour considération dudit mariage, nous, desirans bien contenter nostredit cousin, de nostre certaine science et propre mouvement, luy avons promis et promettons par ces présentes luy payer, bailler, et délivrer réaument et de fait la somme de 100,000 escuz, au cas que lesdiz seigneurs roys ou les deux dedans le terme contenu audit seellé ne bailleroient leur consentement touchant ledit mariaige, ou que iceluy ne se face, accomplisse ou sorte son effect. Laquelle somme de 100,000 escuz, audit cas, payerons et baillerons à nostredit cousin en faczon qu'il en sera bien content et bien payé par et en quatre ans prouchains ensuivans, savoir, par chascun desdiz quatre ans 25,000 escuz, et icelle creue luy avons promise en augmentacion et pour plus ample et grande rescompanse desdiz fraiz, mises, pertes, dommaiges et interestz. Et pour plus grant seurté et approbacion des choses susdictes, quelles soubz obligation de noz biens, et par les foy et serment de nostre corps et en parolle de prince, promettons, jurons tenir, faire et accomplir envers nostredit cousin et ses hoirs, auquel, par avis et deliberacion de nozdiz proches parens et gens de nostredit Conseil, avons baillé et octroyé nostre seel soubz nostre signe et le seel de nostre chancellerie. Donné en nostre ville de Rennes, le 11^e jour d'Aougst, l'an 1490. Ainsi signé, ANNE. Par la Duchesse, de son commandement, (signé) G. DE FORESTZ.

Scellé à Rennes, le 11 août 1490.

XLII. ⁽¹⁾

ÉRECTION DE LA VICOMTÉ DE LOYAUX, DONNÉE A GILLES DE CONDEST,
SIEUR DE LA MORTERAYE.

1490, 11 août. — Anne etc. à touz etc. salut. Comme de bonne raison touz princes soyent tenuz et naturellement doyvent estre

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 167 r^o.

inclins et encourageiz de augmenter, acroïstre et constituer en biens, honneurs, preminances et avantaiges leurs bons et loiaux serviteurs, en les recognoissans de leurs mérites, à ce que d'eulx et de leurs bontez loiautés et services soit perpetual mémoire, à l'exemple de touz autres et à l'honneur d'eulx, leur postérité et lignée, et principalement ceulx qu'ilz ont tenuz prochains de leurs personnes et qui de tout leur pouair, sans varier ne en riens se espargner, se sont exposés de corps et de biens à servir à l'entretenement de leurs principantez et souveraines seigneuries, à l'encontre de touz autres qui sur lesdiz princes l'ont téméairement voullu et presumé entreprendre. Et soit ainsi que depuis cinq ou six ans derrains, le roy de France ait entrepris la guerre à l'encontre de feu mon très redoubté seigneur et père le duc que Dieu absolle, et icelui ait invadé et assailly à port et puissance d'armes en son païs et duché, tendant le subjuger et mettre en exil et, pour mieulx y devoir parvenir, ait suborné et fait suborner et pratiquer les barons et autres grans personnaiges de cedit païs et duché pour les tirer à lui, et à mondit seigneur et père hoster la force et puissance que par le moien d'eulx il devoit avoir pour resister et deffendre sa personne et son dit païs.

Lesquelles choses voyant et congnoessant, nostre bien amé et féal chambellan, missire Gilles de Condest, chevalier, seigneur de la Morteraye, capitaine des archers de nostre garde, lequel, de tout son temps, depuis estre parvenu en eage de force et congnoissance, se soit totalement disposé et ordonné au service de mondit seigneur et père en délaissant touz autres services et affaires, affections et voluntes, et soi mis en armes et continuellement tenu ovecques et du parti de mondit seigneur et père et en son service, ouquel il s'est tousjours loiaument et vaillamment acquité, porté et conduit, et lui fait plusieurs bons et grans services; et, entre autres, ledit de Condest, estant en nostre ville de Dinan à distance de trante lieues de nostre ville de Nantes, aiant congnoissance que ledit roy avoit fait mettre le siege devant nostredicte ville de Nantes (1), où

(1) Le siège fut mis devant Nantes par les Français le 19 juin 1487, et levé le 6 août suivant.

lors mondit seigneur et père et nous estions, fist toute dilligence de assembler et mettre sus en armes à cheval le nombre de deux cens hommes de guerre, et avecques celui nombre de gens print son chemin et s'avantura venir dudit lieu de Dynan, par les dangiers de l'armée dudit roy, en nostredicte ville de Nantes au secours et service de mondit seigneur et père; par quoy il se conduisit et trecta tellement qu'il entra en ladicte ville et y mist lesdiz gens de guerre, qui bien y servirent mondit seigneur et père et nous durant ledit siege.

Et après la levée d'icelui siège, alla et fut envoyé de par mondit seigneur et père en nostre ville de Redon, avecques une compaignie de gens de guerre qu'il y mena et conduisit de sa personne, y fut par long temps, à grans fraiz et mises, et y entretint lesdiz gens de guerre en si bonne ordre et manière, que durant le temps qu'il y fut aucun inconvenient n'y advint, et fust icelle ville gardée au voulloir et intencion de mondit seigneur et père. Et depuis, fut semblablement envoyé à la garde de la place de Chasteaubriend, où il résida par le temps de quatre ou cinq moys, et luy y estant, fut assiégée par lesdiz François, et soustint et porta le feix et charge, tant luy que ses gens et autres estans à la garde d'icelle, de quatre ou cinq assaulx qui par lesdiz François furent donnez à ladicte place, où resistèrent tellement contre lesdiz François que d'assault ne peurent nullement entrer en icelle, ains lesdiz François y perdirent grant nombre de leurs gens; et par après, pour ce que aucun secours ne fut donné à nostredit chambellan, luy convint et aux autres estans avecques luy par composition bailler ladicte place (1) lesquels François à ladicte composition le prindrent pour l'ung des hostaiges et le menèrent en la ville d'Angiers, où il fut détenu par deux moys; et en ce eut et porta plusieurs grandes pertes, mises et constaiges. Et d'abundant, en continuant son bon voulloir et affection au service de mondit seigneur et père, se trouva en armes, à bon et grant trayn de gens et chevaulx, à la

(1) Châteaubriant fut pris par les Français le 23 avril 1488, après huit jours d'un siège très-vif, qui avait commencé le 15 du même mois.

rencontre de Sainct-Aulbin (1), en la compagnie de l'ost et armée quy estoit assemblée pour la deffense de mondit seigneur et père et de son pais et duché, où il fut prins prinsonnier, ses chevaux, harnoyz et abillemens, à l'estimacion et valeur de 2,000 escuz d'or et plus.

Et dempui le deceix de mondit seigneur et père, s'est toujours tenu avec nous et en nostre service, à la deffense de nous et de nostredit pais, et en touz les affaires en quoy avons esté, tant en noz villes de Vennes que de Guerrande, *mesme à la Pasquelaye* (2), *où feusmes en double et crainte de dangier et surprinse de nostre personne par aucuns nos malveillans et desloiaulx serviteurs et subgetz, et aussi ès forsbourgs de nostre ville de Nantes lorsque l'entrée nous en fut refusée, sans aucunement nous avoir delaissée ne habandonnée pour quelque affaire ne fortune qui nous soit peu survenir; et encores en ceste notre ville de Rennes, où avons prins les insines de nostre principauté et souveraine seigneurie.* Et à ce que aucuns nos desloiaulx subgetz, tendans fouler, diminuer et abesser nous, nostre auctorité et seigneurie, avoint mis le siège devant nostre ville de Guerrande, où lors estoit nostre chancelier et pluseurs noz autres subgez et serviteurs, y alla ledit de Condest en armes, et avecques luy mena et conduysit bonne et grande compagnie de gens de guerre, et tellement en ce se conduisit et traicta, avecques noz autres bons et léaulx parens, serviteurs et gens de guerre qui y furent, que ledit siège fut levé à nostre honneur, profit et avantage. Et pluseurs autres grans, bons et loiaulx services a faiz ledit de Condest à mondit seigneur et père et à

(1) Le 28 juillet 1488.

(2) Trêve de Vigneu. — Vigneu est aujourd'hui une commune du département de la Loire-Inférieure, arrondissement de Savenai (aujourd'hui de Saint-Nazaire), canton de Saint-Étienne-de-Monluc. — Les événements que l'on rappelle ici doivent être du mois de février 1489, la retraite et le couronnement d'Anne de Bretagne à Rennes de la fin de ce même mois ou du commencement de mars. Quant au siège de Guérande, dont il est aussi question un peu plus bas, dom Lobineau le place au mois de juin 1489 (*Hist. de Bret.*, I, 800), et cette date paraît bonne.

nous, en grant soign, labeur et curiosité, où il a eu, porté et soutenu plusieurs paines, travailz et dangiers, et aussi de grandes mises et coustaiges, à la vallengr de 10,000 livres, et encores de jour en autre ést à nostre continuel service.

Savoir faisons que nous, lesdictes choses considérées, desquelles avons esté et suymes suffizaument imformez et acertenez, et le désir que avons de les recongnoestre et remercier icelui de Condest de sesdiz services èsquelz espérons qu'il y continuera, et d'avantaiger en biens, honneurs, ainsi que tenuz suymes; considérans mesmes que sa richesse et puissance, par la bonté et léaulté de luy et des siens, peut ceder et redonder au bien et utilité de nous et de la chose publique de nostre païs et duché,... avons, de nostre certaine science, propre mouvement, planière puissance et libérale vollunté, donné, cédé et transporté, donnons, cedons et transportons par ces presentes audit de Condest, pour lui, ses hoirs, successeurs et cause aians, à jamais en perpetuel, les terres et seigneuries de *Saint-Père en Rays*, de *Loyaulx*, *Saint-Lumyne*, *Couairon* et le *Pelerin* (1), ò toutes et chascune leurs appartenances, appendances et deppendances quelzcomques... Et voullons qu'il en jouisse tout aïnsi que nous mesmes faire le pourrions.

Et au parssus, à l'augmentacion, honneurs et preminance en seigneurie, ranc et avantaige dudit de Condest et de sesdiz héritiers et successeurs, tenans et qui tendront lesdictes terres et seigneu-

(1) La situation des quatre seigneuries de Saint-Père en Retz, de Saint-Lumine (de Coutais), de Coiron et du Pellerin, est assez indiquée par ces noms eux-mêmes, encore aujourd'hui portés par quatre communes du département de la Loire-Inférieure que l'on trouvera sans peine sur la carte. Quant à *Loyaux*, c'était un fief microscopique, situé en la paroisse de Fresnai (aujourd'hui commune du canton de Bourgneuf, arrondissement de Paimbœuf, Loire-Inférieure), lequel avait eu, je ne sais pourquoi, l'honneur de donner son nom à une modeste châtellenie ducale formée de pièces isolées, répandues dans les paroisses de Sainte-Pazanne, Port-Saint-Père et Fresnai. — Aujourd'hui existe encore, au S.-S.-O. du bourg de Fresnai, une métairie de *Loyaux*. (Pinson, *Dict. des lieux habités du dép. de la Loire-Inférieure*, p. 253.)

ries de Saint-Père en Rays, Loyaulx, Saint-Lumyne, Couairon et le Pelerin, avons icelles terres et seigneuries et chascune, ò leurs juridicions, hommes et féaulx, rentes, revenues et appartenances quelzcomques, unyes, adjoustées et annexées ensemble et l'une avecques l'autre, et par icelle unyon remis et rejecté, remectons et rejectons la division et distinction de fié, seigneurie et obéissance qui par cy davant en ont esté; et icelles ensemble avons, de noz auctorité, certaine science et planière puissance, érigées, créées et instituées, érigeons, créons et instituons par ces présentes en estat et seigneurie de *vicomté*, du nom et tiltre de *Loiaulx*, en supprimant et esteignant, supprimons et estaignons les autres noms et tiltres d'icelles seigneuries dessus declarées; voullans et voullons que de cy en avant et pour le temps à venir à jamais en perpetuel le tout entièrement d'icelles terres et seigneuries soyent vulgellement nommez et appelez *la vicomté de Loiaulx*, et icelui de Condest, sesdiz heritiers et successeurs, nommez et appelez, chascun en son temps, *vicomte* de ladicte vicomté de Loiaulx, en prohibant et deffendant, prohibons et deffendons à touz noz féaulx et subgez de non autrement le nommer ne appeler sur paine de noz grosses amandes.....

Et d'abundant, de nosdictes auctorité et planière puissance, avons donné, concédé et octroyé, donnons, concédons et octroyons par cesdictes presentes audit de Condest, pour lui et ses heritiers, vicomtes de ladicte vicomté de Loiaulx et seigneurs de ladicte seigneurie de la Morteraye, qui sont situés en nostre conté de Nantes, previlège, preminance et prerogative de se delivrer à congé de personne et de *menée*, pour eulx et leurs hommes proches d'icelles vicomté et seigneurie, aux généraulx plez de nostre court, barre et juridicion de Nantes, au ranc prochain après les autres *menées* qui à present se delivrent à nostredicte court de Nantes; par pareil droit et privilege, à en jouir et user en la forme et maniere que font et ont accoustumé de faire les autres qui y ont tel et semblable privilege.

Si donnons en mandement etc..... Donné en nostre ville de Rennes, le onziesme jour d'aoust, l'an mil CCCC quatre vingtz et dix. Ainsi signé, ANNE. Par la Duchesse, de son commandement

et en son Conseil, ouquel le prince d'Orange, l'évesque de Rennes, le seigneur de Meigle, le sire de Coetmen, le vichancelier, le chantre de Nostre Dame de Nantes, les senneschaulx de Rennes, de Ploermel; de Vennes et de Lamballe, le provost des mareschaulx, le maistre d'ostel Loppe de Dicastillo, le capitaine Jacques Guibé, le seigneur de Tissué, le trésorier général, et autres estoient, (signé) G. DE FORESTZ, et seellé en laz de soye et cire vert.

Scellé devant monseigneur le vichancelier, le jour de septembre 1490.

XLIII. ⁽¹⁾

POUVOIR AUX AMBASSADEURS ENVOYÉS POUR ACCEPTER LE TRAITÉ D'ULM,
COMPLÉMENTAIRE DE CELUI DE FRANCFORT. ⁽²⁾

1490, 11 août. — Anne etc. à touz etc. salut. Comme paravant ces heures nous ayons par plusieurs foiz envoyé de noz gens devers monseigneur le roy pour l'enterinence et entretenement du traicté de paix fait, accordé et conclut à Francfort entre mondit seigneur le roy et très hault, très puissant et très excellent prince mon très honoré seigneur et cousin le roy des Romains, ouquel estions comprinse, et l'avons accepté en ce que nous touche et icelui traicté entretenn et tousjours fait tenir et garder estat à nostre pouair; et soit ainsi que puix naguères soient venuz devers nous les orateurs de nostre Saint-Père le Pape, de la sacrée Majesté Imperialle, aussi les ambassadeurs de mondit cousin le roy des Romains, lesqueulx orateurs nous ont exortez de l'entretienement dudit traicté de paix, et lesdiz ambassadeurs de mondit seigneur et cousin le roy des Romains dit et déclaré que, puix ledit traicté de paix de Francfort, a esté entre mondit seigneur le Roy et mondit seigneur et cousin le roy des Romains, leur maistre, fait, accordé et conclut à Oulme certains points et articles sur icelui

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 144 v^o.

(2) Cf. les lettres de la duchesse portant acceptation dudit traité en date du 18 octobre 1490, dans D. Morice, *Preuves*, III, 675-677.

traicté ouquel suymes comprinses, nous priant et requérant icelui traicté de Oulme, comme sa bonne cousine et allyée, avoir agréable et accepter en ce que nous touche : Sçavoir faisons que nous, considerans la bonne amytié et alliance qui tousjours a esté et est entre mondit seigneur et cousin le roy des Romains et nous, et que son intencion a esté, en ce que nous touche, ledit traicté de paix de Oulme estre pour le bien de nous et de nostre pais, voulans ensuir son voulloir et intencion et en ce lui complaire, desirans tousjours de nostre cuer obvier à l'efusion du sang humain et aux grans maux et inconvenians qui au moien de la guerre pourroient ensuir;... nous, à plains confians et bien acertainez des sens, honneurs et bonne conduite de noz très chers et très amez cousins le prince d'Orange, le sire de Rieux nostre mareschal, le sire de Guémené, le seigneur de Coesquen nostre chambellan et maistre d'ostel, maistre Olivier de Coetlôgon, Jullien Thierry et maistre Yves Brullon, noz conseilliers, iceulx avons commis, deputez et ordonnez, et par ces presentes depputons, connectons et ordonnons noz ambassadeurs, procureurs et messaigers especiaux pour aller et se transporter devers mondit seigneur le roy, ausquelz ou quatre d'eulx, dont mondit cousin le prince sera l'un, avons donné et par cesdictes presentes donnons plain pouoir, auctorité et mandement espécial de communiquer, besongner, accorder et conclure avec mondit seigneur le roy ou ceulx qu'il lui plaira ordonner et deputer, sur l'entérinace et l'entretènement desdiz traictés de paix faits à Francfort et à Oulme. Donné en nostre ville de Rennes, le 11^e jœur d'aoust 1490. Ainsi signé, ANNE. Par la duchesse, de son commandement, (*signé*) G. DE FORESTZ.

Et fut seellé ledit mandement le 12^e jour de ce moys d'aoust (1490).

XLIV.⁽¹⁾

SAUVEGARDE POUR LES ÉGLISES ET MAISONS RELIGIEUSES
DE BRETAGNE.

1490, 11 août. — Anne etc. à touz etc. salut. De la part de plusieurs noz prelatz et gens d'église de cestuy nostre pays et duché nous a esté en supliant remonstré combien que, par la disposicion des droiz divin, canon et civil, les eglises, prelaz, dignitez et ministres d'icelles, avec leurs maisons et habitacions, et principalement les episcopalles et d'autres dignitez, chanoines, sacristes, chappellains et serviteurs des eglises cathedralles et collegialles, soient et doivent estre en liberté et franchise, et que par avant ces heures ne ait acoustumé en icelles loger personnes quelcomques, fors s'il y avoit assemblée d'Estaz ou venue de grans ambasades, ouquel cas on y logeait gens de conseil, d'église, ou autres sortables à leur vocacion, et en ce qu'estoit en oultre du logeix du seigneur et de ses gens et serviteurs : ce néantmoins, pux ces guerres cy commancées, a esté, par nostre mareschal des logeix et noz fourriers autrement, mis et logez en celles maisons gens de guerre et autres qui y ont fait de grans maulx et dommaiges, pour tant qu'ilz ont dilaceré et brullé en plusieurs desdictes maisons huys, fenestres, chevrons, bancs, establiz et autres utencilles, mis leurs chevaux ès caves et celliers, y assemblé et lessé les fyens et y tenu jeuz de paulme et harzaderie : à l'ocasion desqueulx plusieurs desdiz gens d'église ont delessé leursdictes maisons, lesquelles sont à présent ruyneuses et degastées, et à ceste cause en plusieurs lieux cessé le divin service, ce qui cède en ung très-grant prejudice et dommaige èsdiz gens d'église, et diminucion du revenu de leurs bénéfices et en grant scandalle de toute la profession; nous supliant qu'il nous plaise sur ce leur pourvoir de remède convenable, très humblement le nous requerant.

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 152 r^o.

Pour quoy nous, lesdictes choses considerées, voullans comme vroye fille de sainte Eglise, entretenir lesdiz suplians en leurs droiz, libertez et franchises, à ce que le divin service ne cesse, ains soit de bien en mieulx continué; pour celles et autres causes et consideracions à ce nous mouvans, et par l'advis et delibération de nostre Conseil, avons prohibé et deffandu, prohibons et deffandons par ces présentes à noz mareschaulx des logeix, fourriers, et à touz autres presens et à venir, de non dorenavant mercher lesdictes maisons et habitacions desdiz gens d'eglise et principalement les espicopalles et d'autres dignitez, chanoines, chapelains et serviteurs desdictes eglises cathedrales, collegiales et presbiterales, ne en icelles mettre ne loger gens de guerre ne autres en quelque maniere que ce soit, sauff ou cas qu'il y auroit en iceulx lieux assemblées de nozdiz Estaz ou venues d'ambassadeurs ou aultres presses, esquieulx et non aultrement voulons et entendons que en icelles maisons on pourra mettre et loger gens de conseil, d'eglise ou aultres sortables à la vocacion desdictes gens d'eglise et non aultres, comme dit est, sans toutes foiz desloger iceulx gens d'eglise leur trayn et famille, que anezoiz leur sera lessé logeix susfizant.

Si mandons et commandons à noz mareschal des logeix et fourriers qui à present sont et pour le temps à venir seront, et à touz aultres à qui de ce appartendra, à ceste nostre presente ordonnance prohibicion et deffense garder et faire garder estat sans enfreindre sur tant qu'ilz doubtent nous despleire. Et si aucuns s'avancoit à faire au contraire, soint noz mareschaulx des logeix, fourriers ou aultres, nous en ferons faire pugnition telle qu'il cederà en exemple à touz aultres. Et d'abundant, mandons et commandons à nosdiz mareschaulx des logeix et fourriers desloger lesdiz gens de guerre qui sont esdictes maisons et habitacions desdiz gens d'eglise, et les mettre et loger ailleurs, à ce que icelles maisons soient réparées et que iceulx gens d'eglise puissent en icelles demeurer et habiter. Donné en nostre ville de Rennes, le 11^e jour d'aoust, l'an 1490. Ainsi signé, ANNE. Par la duchesse de son commandement, (*signé*) G. DE FORESTZ.

Et seellé le 12^e jour de ce mois d'aoust (1490).

XLV.

RÉVOLTE DES PAYSANS DE CORNOUAILLE.⁽¹⁾

1490, 18 août. — Mandement de justice pour Diago de Souace touchant certaines pilleries et exceix lui faiz par les [gens] de commune de Cornouaille. Daté du 18^e jour de ce mois d'aougst. (Signé) MACZAULT.

— Autre mandement de justice pour les gens d'eglise, bourgeois, manans et habitans de Quempercorentin, touchant certains autres

(1) Cette révolte n'était point dirigée contre la duchesse et n'avait rien de politique; c'était plutôt une sorte de jacquerie, dont aucun texte historique connu jusqu'ici ne détermine clairement la cause ni l'objet. D'après un chant populaire publié par M. de la Villemarqué et intitulé *Paotred Plouiseo*, c.-à-d. les Gars de Plouïé (*Barsaz-Breiz*, 3^e édit., t. II, p. 19 et 55), elle aurait eu pour motif premier une tentative de congément, sur une grande échelle, exercé par des propriétaires habitant Quimper contre leurs colons à convenant ou à domaine. Il paraît certain que le mouvement partit du pays de Poher, nommément de la paroisse de Plouïé, voisine du Hulgoët; mais il s'étendit promptement dans la basse Cornouaille puisque, d'après l'extrait du troisième mandement ci-dessous rapporté (en date du 27 nov. 1490), les paroisses de Saint-Nic, Plomodiern, Plounevez-Portzay, qui bordent la baie de Douarnenez, et seize autres paroisses des environs prirent part à cette insurrection. La prise et le pillage de Quimper par les paysans eut lieu, selon les mémoires du chanoine Moreau, le 30 juillet 1489 ou 1490, comme a imprimé son éditeur, mais lisez, sans hésiter, 1489 ou 1490. Aujourd'hui d'ailleurs tout doute est levé, non-seulement par les textes que nous imprimons ici, mais encore par les extraits des comptes des miseurs de Quimper publiés d'abord par M. A. de Blois dans la *Biographie bretonne*, t. II, p. 624, puis par M. Le Bastard de Mesmeur dans sa 2^e édition de l'*Histoire de la ligue en Cornouaille* du chanoine Moreau (note 1^{re} de l'Appendice). Il faut voir ces deux passages, le récit de Moreau lui-même dans le premier chapitre de son ouvrage (p. 16 de la 2^e édition), le chant publié par M. de la Villemarqué; on y trouvera de curieux détails que je ne puis même songer à rapporter ici, — content d'y avoir seulement ajouté

exceix et pilleries leur faictes par lesdiz gens de commune en l'evesché de Cornouaille. Daté du 18^e jour d'aoust.

Scellés devant les sénéchaux de Lamballe et de Cornouaille, le 22 août 1490 (1).

1490, 27 novembre. — Mandement de justice pour Denys Roland, marchand, demourant à Kempercorentin, s'adressant au premier sergent général, de ajourner devant la duchesse et son Conseil deux personnes des paroisses de Ploemodiern, Seinnic (*sic*, auj. Saint-Nic), Plonevez, et autres paroisses d'environ *jucques au nombre de saize paroisses ou environ*, lesqueulx se insurgèrent et assemblèrent à grant nombre de commune, en fait d'armes, et entrèrent en ladicte ville de Kempercorentin, en la maison du dict exposant, prindrent et emportèrent ce qu'ils trouvèrent de biens, le serchèrent et lui donnèrent plusieurs menaces et lui firent plusieurs grans exceix et violances, [pour en] respondre audit exposant. Daté le 27^e jour de novembre.

Sc. à Rennes, le 1^{er} décembre 1490 (2).

1491, 5 février. — Mandement par lequel le roy et la royne (3), sur la requeste des parens et amis de Alain Gournecuff, pardonnent et abolissent audit Gournecuff le cas en quoy il peut estre encouru

quelques textes propres à éclaircir cet épisode encore obscur de notre histoire. Mais dès aujourd'hui l'on doit conclure que la mention de Rosmadec comme évêque de Quimper à l'époque de cette jacquerie, mention qui ne se trouve que dans le chant breton du *Barzaz-Breiz*, est incontestablement le résultat de quelque méprise, soit des chanteurs populaires soit de l'éditeur, car en 1490 l'évêque de Quimper s'appelait *Alain Le Mout* (d'autres écrivent *Le Maout*), qui tint ce siège du 7 mars 1482 au 2 novembre 1493; et au contraire Bertrand de Rosmadec, évêque de Quimper de 1416 à 1443, mort en 1445 ou 1446, ne peut avoir absolument rien de commun avec l'insurrection de 1490.

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, f. 162 r^o.

(2) Reg. de la Chanc. de 1490-91, f. 70 v^o.

(3) C'est-à-dire, Maximilien et Anne, roi et reine des Romains, duc et duchesse de Bretagne. Voir, sur cette formule, la note 2 de notre n^o LXVIII ci-dessous.

envers eulx, pour avoir esté avecques la commune qui s'estoit insurgée en Basse-Bretaigne et se estre levé avecques.

Sc. à Vennes, le 5 février 1491 (1).

XLVI. (2)

COMPTE DES OBSÈQUES D'ISABEAU DE BRETAGNE.

1490, 24 août. — Audit messire Pierre Le Picart, pour l'offerte, le jour de l'obsèque, 50 soulz.

A lui, qu'il a baillé à ung chappellain qui a confessé et mys en unction nostreditte seur, 60 s.

Pour la faczon de la grant carrée, non comprins le boays qui est du prieuré de Vaux, sellon la quittance dudit missire Geffroy et à sa main, 13 livres 12 s. 4 d.

A lui, qu'il a baillé à Raoullet Busnel, pour sa paine d'avoir sarché des charpentiers pour faire ladicte grant carrée, 20 s.

A lui, pour quatre Cordeliers, quatre Carmes et quatre Jacobins, qui ont accompagné le corps de nostredicte seur, jour et nuyt, 60 s.

A quatre chappellains de Saint-Pierre (3), qui ont porté les chappes et servy de diacre et de soubz-diacre le jour de l'obsèque, ès mains et par la quittance dudit missire Geffroy, 20 s.

A lui, pour autres messes qu'il a fait dire, 10 l.

A lui, pour 20 aulnes de ruban noir pour garnir le my-satin qui est autour du cueur de ladicte église de Saint-Pierre, 20 s.

A Guillaume Berart, pour plusieurs menues mises qu'il a faictes,

(1) Reg. de la Chanc. de 1490-91, f. 114 v^o.

(2) Fragment, provenant des titres de la Chambre des Comptes de Nantes, trouvé dans une vieille reliure.

(3) Il s'agit de Saint-Pierre de Rennes, car dom Lobineau dit : « Isabelle de Bretagne mourut à Rennes le 24 du même mois (août 1490) et fut enterrée dans le chœur de l'église cathédrale. » *Hist. de Bret.*, t. I^{er}, p. 809.

comme achact de clou, ficelle que crochetz, à tendre les bougrains, 60 s.

A Ollivier Boucher, tailleur, pour les faczons d'une petite robe de velours violé d'un habbit royal, dont nostredicte seur fut vestue; la faczon d'une couverte de velours noir et une croix de damas blanc qui fut mise sur la tumbé; une autre couverte de drap noir à couvrir la lictière; la faczon de deux paremens d'autier de velours noir; la faczon de deux carreaulx de drap d'or, de quatre carreaulx de sarge; la faczon de deux manteaulx et deux chapperons de béguin; item, la faczon de 6 robbes et chapperons; pour 56 autres robbes, savoir, 50 pour ceulx qui portèrent les torches et 6 à ceulx qui portèrent les ensenciers: le tout montant ensemble 39 l. 10 s.

A maistre André Lefranc, médecin, pour avoir aidé à pancer nostredicte seur durant sa maladie, 7 l. 10 s.

A Pierre Fontenay, clerc de nostre garderobbier, pour restitution de paraille somme qu'il a baillée, savoir, pour 2 aulnes de satin noir à 4 l. l'aune, vallent 8 l.; pour 5 aulnes de sargecte noire d'Arras, 50 s.; item, pour 6 bestes d'ermynes, 35 s.; et pour avoir fourré l'abbyt royal: somme, 13 l. 5 s.

Audit messire Pierre le Picart, pour payer 40 messes à note, que ont dit chascun jour les chappitre et collège de Rennes pour l'âme de nostredicte seur, 100 l.

A Jehan de Rosnarho, pour le poiement d'un grant cheval en poil boyart des parties d'Espaigne, que avons fait prendre de lui et donné à Pierre du Boschet, 100 escuz d'or, sellon la relacion de Allain de Couetgoureden: somme, 145 l. 16 s. 8 d. (1).

.
(Orig. parch.)

(1) I suit de là que l'écu d'or de ce compte vaut 29 s. 2 d.

XLVII. (1)

SAUF-CONDUIT POUR LES FRANÇAIS ENVOYÉS COMME OTAGES EN BRETAGNE
PENDANT L'AMBASSADE DU MARÉCHAL DE RIEUX VERS LE ROI DE
FRANCE.

1490, août. — Anne etc. à touz noz lieutenant, mareschal, admiral, visadmiral, senneschaulx, bailliffz, provostz, capitaines, cheffs et conducteurs de gens d'armes, tant de noz ordonnances, ban, rière-ban, que de nostre artillerie, archers, arbalestriers et autres gens de guerre estans en nostre service, capitaines, aussi connestables de bonnes villes, citez, chasteaulx, forteresses, gardes de ponts, ports, passages, péages, juridicions, travers, lieux et destroiz, et à touz autres noz justiciers, officiers, féaulx et subgetz, ausquelz ces presentes seront monstrees, salut et dilection. Comme, pour auscunes noz exprès affaires, concernans le bien de nous et de la chose publique de nostre pays, ayons avisé envoyer en ambassade devers monseigneur le roy nostre très cher et très amé cousin et féal le sire de Rieux, nostre lieutenant général et mareschal de Bretagne, et à ceste cause, pour plus grant seurté de la personne de nostredit cousin, pour le temps qu'il sera oudit véaige en allant, sejourrant ou retournant, ait pleu à mondit seigneur le roy accorder, bailler et envoyer en cestuy nostre pays et duché, pour hostaiges, noz très chers et très amez cousins..... (*les noms en blanc au registre*), Savoir faisons que nous, desirans sur toutes choses ledit véaige estre fait par nostredit cousin pour le bien de nous, noz païs et subgietz, avons à nosdiz cousins... (*en blanc comme dessus*) donné et octroyé, donnons et octroions par ces presentes, — combien qu'il n'en soit ja besoign, attendu le bon traicté de paix qui est entre mondit seigneur le roy et nous, noz païs et subgetz, — congié, bonne et loialle seurté de venir en cestuy nostre païs et duché pour hostaige de nostre-

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 137 r^o.

dit cousin le mareschal, accompagnez chascun de quatre vingtz personnes et autant de chevaulx ou audessoubz, y séjourner, résider et demourer par autant de temps que nostredit cousin le mareschal sera oudit véaige en son franc et liberal arbitre, et eulx s'en retourner seurement et sauvement tout premier nostredit cousin le mareschal arrivé de sondit véaige, et à ceste fin, eulx passer et rapasser de jour ou de nuyt, par eau ou par terre, à pié ou à cheval ou sur autre monture, avec leur or ou argent monnoyé et à monnoyer, vexelle, joiaux, bouêtes, malles, bahuz, fardeaux et autres choses queulxcomques à eulx necessaires, portans ou non dagues, espées, pour la seurté de leurs personnes. Si vous mandons etc... Donné en nostre ville de Rennes, le... (*en blanc*) jour d'aoust, l'an 1490. Ainsi signé, ANNE. Par la duchesse, de son commandement, (*signé*) G. DE FORESTZ.

Et seellé du seau de la Chancellerie.

XLVIII. (1)

SAUF-CONDUIT POUR LES AMBASSADEURS DU ROI DE FRANCE VERS LA
DUCHESSÉ, A LEUR RETOUR DE BRETAGNE EN FRANCE.

1490, 15 septembre. — Anne etc. à noz lieux tenans generaulx, admiral, visadmiral, capitaines de gens d'armes et de traict, et à touz aultres noz feaulz et subgez à qui de ce apartendra, salut. Comme puis naguères, pour le bien de paix, nous ayons envoyé devers monseigneur le roy nostre cousin le prince d'Orange et autres noz ambassadeurs, et en leur compagnie sont venuz en ambassade devers nous, de par mondit seigneur le roy, noz chiers et bien amez Jehan Francoys de Cardonne, son maistre d'ostel, et maistre Estienne Petit, son secretaire, lesquelz avons presentement expediez sur leurdicte charge, et nous ont dit et remonstré n'avoir de nous seurté ne sauffconduit d'estre venuz par decza, parquoy ilz doubtent que en s'en retournant ilz pourroint avoir quelque

(1) Rég. de la Chanc. de 1489-90, fol. 174 r°.

ennuy, destourbier ou empeschement : Savoir faisons que nous avons donné et donnons par ces presentes bonne et loiale seurte et sauffconduit ausdiz Jehan Francoys de Cardonne et maistre Estienne Petit et à leurs gens jucques au nombre de vingt cinq personnes et autant de chevaux ou audesonbz, pour s'en retourner devers mondit seigneur le roy, leur maistre, pour le temps de huit jours commanzans au date de ces presentes, et après non valables, seurement et sauvement. Si vous mandons et commandons et à chascun de vous si comme à luy apartendra de non meffaire ne souffrir estre meffait, mis ou donné ausdiz Jehan Francoys de Cardonne et maistre Estienne Petit ne à leursdiz gens, bagues ne chevaux, durant ledit temps, aucun mal, enuy, destourbier ne empeschement en aucune manière, pourveu que pendant ledit temps ilz ne feront ne pourchasseront aucune chose prejudiciable à nous, noz parens, amys, alliez et subgez. Donné en nostre ville de Rennes, le 15^e jour de septembre, l'an 1490. Ainsi signé, ANNE. Par la Duchesse, de son commandement, (signé) J. DE LALEU.

Scellé à Rennes, le 15 septembre 1490.

XLIX.

SAUVEGARDES ACCORDÉES A DIVERSES PAROISSES, DE SEPTEMBRE A
DÉCEMBRE 1490.

15 septembre. — Mandement de deffense aux garnisons pour les parroessiens d'Irodouër et la Bauzaine (la Baussaine), de non les piller ne prendre aucunes choses sans les poier raisonnablement.

Sc. à Rennes, le 15 septembre 1490 (1).

14 octobre. — Mandement de deffense aux gens de guerre estans à la Motte d'Acigné et à Châteaugiron, de non contraindre les parroessiens d'Acigné, Néal sur Vislaigne (2), Brecé, Servon, et

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 174 v°.

(2) Noyal-sur-Vilaine.

Bron (1), à la besche ne à leur porter ne bailler vivres ou utensils sans les poyer raisonnablement. Daté du 14^e jour d'octobre, (signé) G. SALMON.

Sc. devant le chancelier, le 14 octobre 1490 (2).

18 novembre. — Deffense aux gens de la garnison de Marcellé de non contraindre à venir faire le guet à ladicte place les parroissiens de la paroisse de *Retiers*, et de non prendre d'eux aucuns vivres sans les poier. Daté du 18^e jour de novembre, (signé) L. MACZAULT.

Sc. devant le chancelier, le 18 novembre 1490 (3).

12 décembre. — Sauvegarde générale pour les manans et habitants de la *ville et Myntihy de Saint-Pol de Léon* (4). Daté le 12^e jour de décembre, (signé) G. SALMON.

Sc. à Rennes, le 12 décembre 1490 (5).

15 décembre. — Prohibicion et deffense aux gens de guerre et chascun, de non au temps à venir contraindre ne compeller les parroissiens de la paroisse de *Caro* à leur porter ou bailler nulz ne aucuns vivres sans les poier raisonnablement avant les porter. Daté le 15^e jour de décembre, (signé) R. LE BLANC.

Sc. à Rennes, le 24 décembre 1490 (6).

(1) Broon-sur-Vilaine, évêché de Rennes.

(2) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 11 r^o.

(3) *Ibid.*, fol. 49 r^o.

(4) Le territoire du Minihi Saint-Pol répondait à celui des communes actuelles de St-Pol de Léon et de Roscoff; il était divisé en sept paroisses, savoir, 1^o le Crucifix devant le Chœur ou Crucifix des Champs; 2^o le Crucifix devant le Trésor; 3^o Notre-Dame de Cahel; 4^o St-Jean-Baptiste; 5^o Saint-Pierre; 6^o Toussaints; 7^o Trégondern: les quatre premières desservies en la cathédrale même de St-Pol, les trois dernières dans des églises rurales. Le bourg et hâvre de Penpoul, qui est le port de St-Pol, était en la paroisse de Trégondern, le bourg de Santec en St-Pierre, et Roscoff en Tous-saints.

(5) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 87 r^o.

(6) *Ibid.*, fol. 87 v^o.

L. (1)

MANDEMENT DU CONVOI DE LA MER.

1490, 22 septembre. — Anne etc. à touz etc. salut. Comme très-expédient et très-nécessaire nous soit pourvoir à la garde, protection et deffence de noz subgectz et les préserver des grans dangiers, domaiges et inconvéniens qui leur pourroint entrevenir par les hostilitéz des guerres qui par cy devant ont esté et encore à présent sont, considerans que en ceste saeson prochenne de vendanges il est vroysemblable que plusieurs gens de guerre, pirates et escumeurs de mer se tiendront en flote et armée sur mer pour aguetter, prendre et rançonner, se faire le peuent, les marchans, marchandies, biens et vesseaulx des marchans et autres gens de nostredit pais allans marchandaument par la mer, ce que pouroit estre et redunder à grand foudre, domaige et prejudice de nous et de toute la chose publique de nostredit pays, si par nous n'y estoit provision donnée : Savoir faisons que nous, ce considéré, mesmes que de la part de plusieurs marchans de nostre pays et duché frequentans la mer nous a esté de ce fait remonstrance et très-humblement supplié et requis y pourvoir, pour lesdictes causes et autres à ce nous mouvans, avons, par advis et deliberation de nostre grant Conseil, ordonné et ordonnons estre mys sus à la mer, pour ceste presente année et saeson, ung convoy de navires de gens de guerre bon et compectant, en troys flotes et armées qui puissent resister aux dangiers de la mer et tenir en seurté nosdiz subgectz, leurs navires, biens et marchandies, ainsi que cy après sera declaré.

C'est à savoir que pour la première d'icelles troys flotes y aura et seront mys sus mil combatans en bons navires bien esquippez, lesqueulx navires et combatans seront veuz et monstrez de par nous davant les commissaires que pour icelle monstre commet-

(1) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 4 r°.

trons ; et tiendront lesdiz navires et combatans la mer depuis le premier jour d'octobre prouchain jucques au premier jour de décembre ensuivant, qui sont deux moys entiers, ès lieux et endroitz qu'il est de coustume. Pour la seconde flote seront semblablement mys sus seix cens combatans, lesqueulx seront veuz et monstrez ainsi que dessus, et pareillement tiendront la mer depuis le premier de febvrier prouchain jucques au premier jour d'avril ensuivant. Et pour la tierce et derrenière flote d'iceluy convoy y aura et seront mys sus, et par monstre comme d'avant est dit, quatre cens combatans qui tiendront la mer, comme dit est, depuis le premier jour d'avril jucques au quinziesme jour de may prouchain ensuivant.

Pour lesqueulx convoy, flotes et armées mectre sus conduire et entretenir en la forme et manière que dit est, nous soit requis et expédiant commettre ung bon et grant personnaige de bonne prudence, vaillance et conduite ; et pour ce nous, à plain confians ès sens, vaillance, loyauté, bonne conduite et diligence de nostre chier et bien amé cousin et féal le sire de Raennefort (1), nostre amiral, iceluy, pour lesdictes causes et autres à ce nous mouvans, mesmes par advis et deliberation de nostredit Conseil, avons commis et député et ordonné, commettons, deputons et ordonnons par ces présentes, quant affin de mettre sus, conduire et entretenir ledit convoy, ainsi que dit est.

Et pour l'entretienement, soulday, mise et conduite de cedit convoy avons ordonné et ordonnons par ces dictes presentes estre prins, levé et receu pour devoir de convoy le vingtiesme des vins venans et qui seront amenez des parties de la Rochelle, Bordeaux, Bayonne et d'autres parties en la maniere acoustumée, passans oultre le havre de Morbihan, descendans, et qui seront amenez et descenduz ès portz et havres de nostre pays et duché. Et des vins venans par la rivière de Loire à Morbihan et ès autres havres d'entre Laire à Morbihan, aussi de ceulx qui passeront et seront menez pour descendre hors nostredit pays et duché, sera prins et

(1) Louis de Rohan, sire de Rainefort.

levé pour ledit devoir de convoy le quarantiesme seulement, en la forme et manière acoustumée: Si donnons en mandement à noz lieutenans, mareschal, capitaines, senneschaulx, allouez, bailliffs, provostz, leurs lieutenans et à chacun en son endroit, à cestes noz presentes faire tenir et garder estat, et à touz noz féaulx et subgetz, et autres marchans et maréans estre en ce obéissans et diligeaument entendans. Car tel est nostre plaisir. Et voullons que au vidimus de cestes noz présentes, retenuz soubz la merche des actes de nostre Conseil ou le seau de l'une de noz courtz soit planière foy ajoustée comme à ce present original. Donné en nostre ville de Rennes, le 22^e jour de septembre l'an 1490. Ainsi signé, ANNE.

Scellé devant le chancelier, le 8 octobre 1490.

LI. ⁽¹⁾

COMMISSAIRES NOMMÉS POUR TENIR LA MONTRE DU CONVOI.

1490, 22 septembre. — Anne etc. à nostre bien amé et féal chambellan le seigneur de Keiynmerch, nostre cappitaine de Kaempercorentin, et à noz bien amez et feaulx conseillers maistre Jehan du Bouyer, nostre senneschal de Cornouaille, maistre Jehan du Bouyer le jeune, nostre alloué de Henbont, et Pierre Rouxelin nostre procureur d'Auray, salut. Comme de present avons ordonné estre mis sus à la mer ung convoy de navires de gens de guerre bon et compectant, en troys flotes et armées, pour résister aux dangiers de la mer et tenir en seurté noz subgetz, leurs navires, biens et marchandises, duquel convoy aions baillé la charge et conduite à nostre chier et bien amé cousin et féal le seigneur de Raisnefort, nostre amiral, ainsi que plus à plain est decleré en noz lectres patentes sur ce baillées et expédiés : lesqueulz navires et gens de guerre nous soit requis et expédient faire voir par monstre affin d'ordonner de leur poiement et souldé et aussi de

(1) Rég. de la Chanc. de 1490-91, fol. 5 r^o.

la seurté d'iceluy convoy, selon l'ordonnance par nous en faicte, et pour ce commectre et députer bons personaiges, à nous seurs et féables, en ce congnoessans : Savoir faisons que nous, ce considerans, à plain confians en voz sens, loyaulté, experience et bonne dilligence, vous avons commis et deputez, commettons et deputons par ces presentes, ou deux de vous, quant affin de recevoir et faire ladicte monstre desdiz navires et gens de guerre par chascune desdictes troys flotes; voulans et voulons le poiement de la soulde d'iceulx navires et gens de guerre estre fait par nostre trésorier-général, auquel avons donné charge de faire la recepte et mise des deniers ordonnez pour ledit convoy sellon et au desir de la relacion que vous ou deux de vous en ferez, et non autrement. Si donnons en mandement à nostredit amiral ses lieutenans et commis, et à chascun en son endroit, en ce vous estre obéissans, et davant vous faire ladicte monstre, au desir de nozdictes commissions et charges par nous vous en baillées. Car tel est nostre plaisir. Donné en nostre ville de Rennes, le 22^e jour de septembre, l'an 1490. Ainsi signé, ANNE.

Scellé devant le chancelier, le 8 octobre 1490.

LII. 4)

LE ROI DE LA FÈVE.

1490, 25 septembre. — Anne etc. à nostre bien amé et féal conseiller Gilles Thomas, tresorier de nostre espargne, salut. Comme feu mon très redoubté seigneur et père le duc que Dieu absolle, à une certaine feste de Troys Roys pux quatre aus encza, eust donné sa coupe d'or à son couvercle à un nommé La Lande, l'un des gentilzhommes de la maison de mon cousin le duc d'Orléans, qui à icelle feste estoit *roy de la febe*, quelle couppe d'or à sondit couvercle nostre amé et féal Guillaume Marbré, escuier, somelier de la bousche de mondit feu seigneur et père, avoit en garde pour le ser-

(1) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 115 r^o.

vice de sondit office. Aussi, soit ainsi que, bientost après le deceir de mondit feu seigneur et père, ledit de Marbré bailla par l'expres commandement et ordonnance de nostre cher bien amé et féal conseiller et chambellan, Phelipes de Montauban, chevalier, seigneur de Sens, nostre chancelier, une esguière d'or qui fut vendue à ung marchant d'Angiers, et les deniers employez en partie d'aucunes mises et despences qui furent faictes à l'enterrement de feu mondit seigneur, comprins cent livres des deniers d'icelle esguière à parfourrir le poyement qui pour lors fut ordonné aux gens de mes cousins le duc d'Orléans, d'Albret et de Dunoyz : lesquelles coupe d'or ò sondit couvercle et esguière pesoient ensemble 8 marcs 3 gros d'or. Et par ainsi soit très requis et besoin audit de Marbré avoir de ce de nous garant et descharge valable, tant pour le garant de son honneur que de son bien, ce qu'il nous a présentement très humblement supplié et requis. Savoir faisons que nous, ce considéré et que suymes suffizamment informez et acertennez desdictes choses; voullans, comme raison est, en descharger et garantir ledit de Marbré, et pour autres causes à ce nous mouvans, vous mandons, chargeons et enjoignons tenir et laisser quiete ledit de Marbré desdictes coupe et esguière et couvercle sans sur ce lui en faire aucune demande... Car il nous plaist. Donné en nostre ville de Rennes, le 25^e jour de septembre l'an 1490. Ainsi signé, ANNE. Par la duchesse de son commandement, (*signé*) G. DE FORESTZ.

Scellé à Vannes, le 5 février 1491.

LIII. (1)

ORDRE A L'AMIRAL DE METTRE SUR PIED LE CONVOI.

1490, 27 septembre. — Anne etc. à nostre cher et bien amé cousin et féal le seigneur de Rainefort, nostre admiral, salut. Comme de presant, pour la garde, protection et deffense de noz

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 185 v^o.

subgez et les preserver des dangiers, dommaiges et inconveniens qui leur pourroit entrevenir et estre faiz sur la mer par noz ennemiz et aversaires, aussi des pirates et escumeurs de mer, aions deliberé et ordonné estre mis sus en la mer ung convoy de navires et gens de guerre et deffense qui tendront la mer depuis le premier du moys d'octobre prouchain jusques au xv^e jour de may prouchain ensuyvant, en la fourme et manière plus à plain declairée par nosdictes lectres; et pour la soule et entretenement d'iceluy aions semblablement deliberé estre levé pour devoir de convay le vingtiesme des vins qui seront descenduz en nostre pais delà le havre de Morbihan, et sur ceulx qui vendront par la rivière de Loyre jusques audit havre, aussi qui seront tirez et menez hors nostredit pays le quarantiesme, en la fourme et manière es temps passez acoustumée, et d'iceluy convoy vous aions baillé la charge et conduite : Savoir faisons que nous, voullans et desirans promptement y estre besogné, à ce que lesdiz navires et gens de guerre et deffense puissent estre prestz audit temps pour servir audit convoy, ainsi qu'il est bien requis et neccessaire, vous mandons et commandons expressément regarder et visiter par les havres et autres lieux et endroiz de nostredit pais queulx navires, de ceulx qui y sont et pourront estre trouvez à present, seront bons et propres pœur servir audit convoy et, appelez de noz subgez, marchans et autres gens à ce congnoessans, informer quel nombre de navires et de quel port il y suffira, aussi quantes flotes et par quelz temps et en quel endroit sera bon qu'ilz tiennent la mer, et combien de navires et combatans suffiroit pour chascune desdictes flotes, et par autant que en trouverez et serez informez, prenez et retez desdiz navires, aussi desdiz gens de guerre et combatans et les mettez, et faictes aprestes et mestre sus pour servir audit convoy du fret; desqueulx navires ceulx à qui ilz apartendront seront poiez, aussi seront souldaiez lesdiz combatans sur les deniers dudit devoir, ainsi que es temps passez a esté usé et acoustumé. De ce faire vous avons donné et donnons plain pouair, auctorité et commission, avecques de contraindre réaument et de fait, de par nous, touz ceulx à qui lesdiz navires apartendront

de les bailler et delivrer ò touz leurs apareilz et aussi nos subgez qui ont acoustumé frequenter et aller à la mer de servir audit convoy; ausqueulx et chascun mandons et commandons en ce vous estre obéissans et dilligeamment entendans. Car tel est nostre plaisir. Donné en nostre ville de Rennes, le 27^e jour de septembre, l'an 1490. Ainsi signé, ANNE. Par la duchesse de son commandement, (*signé*) G. DE FORESTZ.

Et seellé du seau de la Chancellerie en cire vermoille.

LIV. (1)

PROMESSE AU ROI DE CASTILLE DE L'INDEMNISER DE TOUS LES FRAIS
PAR LUI FAITS POUR SECOURIR LA DUCHESSE.

1490, septembre. — Anne etc. à touz etc. salut. Savoir faisons que nous, considerant la grande, entière et parfaicte amour que par vroye expérience très haultz, très puissantz et très excellentz seigneurs, oncle et tante le roy et la royne de Castelle, de Léon, d'Aragon, etc., ont monstré par effect avoir à nous, comme de prendre et avoir noz matières à cuer, ainsi qu'ilz pourroient faire de leur propre fille naturelle et legitime, et principalement de la grande armée que à nostre prière et rēqueste ilz nous ont envoié par mer pour à nous et nostre pays subvenir et aider contre le roy de France qui nous faisoit et *fait la guerre* (2), tendant à nous mettre en ses mains et conquérir nostre pais et duché; à l'occasion duquel secours et aide que nous ont faitz mesdiz très honorez seigneurs oncle et tante, et de la decleracion qu'ilz ont faite en nostre faveur, avons esté grandement consolée et nostre pais préservé et deffendu : de quoy tenons et congnoissons nous et nostredit pays grandement obligez à mesdiz très honorez seigneurs oncle et tante, lesquelz ont encore entretenu et entretiennent icelui

(1) Reg. de la Chanc. de 1489-90, fol. 165 ^{re}.

(2) Preuve que le traité de Francfort était mal observé.

secours à leurs propres coustz et despens, dont suymes tenuz et obligez satisfaire à mesdiz très honorez oncle et tante de leurs frais, mises et coustaiges, et les asseurer de leur en faire poiement et satisfaccion. Pour lesdictes causes et autres à ce nous mouvans, et que nostre très chier et bien amé messire Francisco de Rojas, ambassadeur de mesdiz très honorez seigneurs oncle et tante, nous en a requis, avons promis, promettons et obligeons noz hoirs et successeurs et touz noz biens en parolé de princesse à mesdiz très honorez seigneurs oncle et tante, leurs héritiers et successeurs, de les paier et satisfaire entièrement à tout leur bon plaisir de toutes et chacune les sommes de peccune, lesquelles ilz ont exposé et exposeront pour ledit secours, tant au poiement de leurs gaiges que à la conduite d'iceluy jusques à la mer en venant et passant par mer en nostre pays, et entretenement d'iceluy, et en le rapassant en Espagne et autrement. Et s'il avenoit par cy après que mesdiz seigneurs oncle et tante, à nostre requeste, nous envoient autre secours, nous obligeons en pareille forme poier et restituer à mesdiz très honorez seigneurs oncle et tante, leurs heritiers et successeurs, toutes les sommes de peccune qu'ilz exposent à cause dudit secours, et desquelles mises et despenses tant faictes que à faire pour ledit secours qui est iey present ou autre, s'il avenoit qu'il se feist comme dit est, promettons comme dessus faire le poiement en une ville située en Espagne, en la seigneurie de mesdiz très honorez seigneurs oncle et tante, à noz dangiers et despens. Et en tesmoign et seurté de ce avons, en la presence dudit messire Francisco de Rojas, promis tenir et accomplir toutes les choses dessusdictes. Et avons signé ces presentes et fait seeller de nostre seel. Donné en nostre ville de Rennes, le jour de..... l'an mil quatre centz quatre vingtz et dix.

Scellé devant le vice-chancelier le... jour de septembre 1490.

LV. (1)

SAUF-CONDUIT POUR LES AMBASSADEURS VENANT VERS LA DUCHESSE DE LA
PART DU ROI DE FRANCE.

1490, 18 octobre. — Anne etc. à noz lieutenant, mareschal, admiral, visadmiral, cappitaines, chieffs et conducteurs de gens d'armes et de trait, tant de noz ordonnances que de nostre ban et arière-ban, archiers, arbalestriers, allebardiers, picquiers que de nostre artillerie et autres gens quelzcomques estans en nostre service, capitaines aussi, gouverneurs et gardes de bonnes villes, cités, chasteaulx, forteresses, ponts, passages, juridicions et destrect, leurs lieux tenans, et à touz noz justiciers et officiers, féaulx et subgetz, salut. Pour ce que avons sceu que le plesir de mon très redoubté seigneur monseigneur le roy est d'envoier presentement devers nous, pour le bien de paix et de la conduite des matières d'entre luy, ses païs et subgetz et nous, et les nostres, nostre très chier et très amé cousin François de Lucembourg et reverend père en Dieu Pierre de la Douze, évesque de Lectore, et maistre Estienne Paschal, ses ambassadeurs : Savoir faisons que nous, qui tousjours avons désiré et désirons entendre audit bien de paix, avons donné et octroyé, donnons et octroions par ces presentes à nostredit cousin de Lussembourg, évesque de Lectore et Paschal, pour eulx, leurs gens et serviteurs jusques au nombre de saizante personnes et autant de chevaulx ou au dessoubz, bonne seurte et léal sauffconduit durant du jour d'uy jucques à ung moys prochain venant, pour venir devers nous en ceste nostre ville de Rennes ou ailleurs, la part que serons.... Donné en nostre ville de Rennes, le 18^e jour d'octobre, l'an 1490. Ainsi signé, ANNE. Par la Duchesse, de son commandement.....

Scellé à Rennes, le 18 octobre 1490.

(1) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 15 v^o.

LVI. ⁽¹⁾

LIGUE DÉFENSIVE CONTRE LA FRANCE, FORMÉE ENTRE LE ROI DES ROMAINS,
LES ROI ET REINE DE CASTILLE, LE ROI D'ANGLETERRE, L'ARCHIDUC
D'AUTRICHE ET LA DUCHESSE DE BRETAGNE.

1490, 27 octobre. — Anne etc. à noz seneschaulx, allouez, bail-
lifz, provostz et procureurs, leurs lientenans et chascun, et à touz
noz autres justiciers et officiers de nostre pais et duché à qui de ce
apartendra, salut. — Comme ainsi soit que par les ambassadeurs
de très hault, très puissant et très excellent prince mon très hon-
noré seigneur et cousin le roy des Rommains, empereur futur,
aussi par les ambassadeurs de très hault, très puissans et très
excellens prince et princesse mes très honorés seigneur et damme
les roy et royne de Castelle et de Léon, aint esté prinses, faictes et
conclutes parfaites, vroyes et perpétuelles amitez, confédérations
et alliances, avecques très hault, très puissant et très excellent
prince mon très honnoré seigneur cousin et bon père le roy
d'Angleterre, joingts en icelles lesdiz troys roys ensemble, à durer
inviolablement, tenir en perpétuel entre eulx, leurs hoirs, réaulmes
et subgez, pais, terres et seigneuries.

Par lesquelles aliances l'un et chascun et touz ensemble aient
comprins très hault et très puissant prince nostre très cher et très
amé cousin l'archeduc d'Antriche, et aussi nous, noz pais, seigneur-
ries et subgez : promettans et ont promis de fait que si lèsdiz roys
ou l'un d'eulx estoit et sont par le roy de France invadez, assailliz
ou guerroyez, ou les subgez de l'un et chascun d'eulx, tant par
mer que par terre, nostredit cousin l'archeduc ou nous, nosdiz
pais, seigneuries et subgez, lesdiz roys et chascun sont tenuz et
obligez, dès lors de la significacion ou certificacion qu'ilz auront
desdiz assaulx, invasions ou guerre, de incontinent eulx declairer
ennemis dudit roy de France et de luy faire la guerre par mer et

(1) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 30^{re}.

par terre. Et si l'un desdiz roys, archeduc ou nous, estoit invadez par ledit roy de France, lesdiz roys non invadez seront tenez de, au plus tart, lors dedans seix moys prouchains, estre de leurs personnes et entrer ou dedans du réaume de France, acompaignez en tel nombre que chascun de sa puissance puisse estre oudit réaume de France en seurté, et y tenir les champs par la voye de main forte, et n'en partir sans l'expres consentement desdiz princes.

Et que à present ledit roy des Rommains ait envoyé devers nous ses ambassadeurs pour nous notifier et signifier icelles confédérations et alliances, savoir si nostre plesir, vouldoir et intencion estoit ainsi les accepter; et après avoir fait le tout communiquer à nostre grant Conseil, où estoit aucuns des seigneurs de nostre sang et aussi les ambassadeurs desdiz autres roys, et gens de nostredit Conseil bien assemblez, nous, informez et acertenez du grant honneur et avantage qui estoit à nous, noz pais et subgez, d'avoir esté et estre comprins esdictes alliances, et le grant fruict, profit et utilité qui à nous, nosdiz pais et subgez, en pouait redonder et venir, avons, en présence desdiz ambassadeurs, de très bon cueur accepté lesdictes confédérations et alliances, et icelles fait proclamer et bannir davant nous en leurdicte presence par noz heraulx d'armes, en compaignie de ceulx desdiz roys en ceste nostre ville de Rennes, publiquement... Donné en nostre ville de Rennes, le 27^e jour d'octobre, l'an 1490. Ainsi signé, ANNE. Par la duchesse de son commandement...

Scellé à Rennes, le 27 octobre 1490.

LVII. ⁽¹⁾

L'HOTEL DES DUCS DE BRETAGNE, A PARIS, DONNÉ EN REMBOURSEMENT
D'UNE SOMME DE 500 ÉCUS.

1490, 7 novembre. — Anne etc. à touz etc. salut. Comme, à l'occasion de la guerre que nous ont par cy davant fait noz enne-

(1) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 101^ro.

mis et adversaires, pour resister à l'encontre d'eulx, avons été contrainte faire emprunt de grant nombre de finances tant de noz serviteurs que autres personnes, et entre autres avons prins et emprunté de nostre bien amé et féal conseiller Jehan de Cerisy, nostre conterolle general, pour emploier en nosdictes affaires, la somme de cinq cens escuz d'or, de laquelle somme suymes uncores à present debtours, tenuz et obligez. Pourquoi nous, lesdictes choses considerées,.... afin que de ladicte somme demourions quictes et indempnez vers lui, à celui nostredit conseiller, pour lesdictes causes et autres à ce nous mouvans, avons aujourd'uy, pour nous, noz hoirs, successeurs et cause aians, baillé, cédé, quicté et transporté, baillons, cédon, quictons et transportons nostre maison de Nigeon (1), située lez Paris, estante en ruine et cadence, cours, jardins, avec ses appartenances, ainsi qu'elle se contient, tant en cens, rentes, que autres droiz et appartenances, pour lui, ses hoirs, successeurs et cause aians en joir à jamais perpétuellement comme de leur propre heritaige.... Donné en nostre ville de Rennes, le septiesme jour de novembre, l'an 1490. Ainsi signé, ANNE. Par la duchesse, de son commandement.....

Scellé à Rennes, le 4 janvier 1491.

LVIII. (2)

UNE BANDE DE VOLEURS.

1490, 19 novembre. — Commission adressante aux seneschal, alloué, lieutenant et procureur de Lamballe et Moncontour, de faire enquête et informacion de plusieurs personnes et nacions de gens, qui de jour en autre, tant de jour que de nuyt, se déguisent et mettent en habits estranges et dissimulez, et prennent petitiz chaperons avecques lesqueulx ils couvrent leurs visages en ma-

(1) Cet hôtel avait été donné par le roi de France Charles V aux ducs de Bretagne, qui en firent pendant longtemps leur résidence quand ils venaient à Paris.

(2) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 52 r°.

nière que l'en ne les peut congnoestre, et gardent les bois et chemins, robent et détroussent les passans et rapassans; et ceux qui par ladicte enqueste seront trouvez chargez d'avoir fait lesdictes choses ou qui en l'avenir seront trouvez le faire, les prendre et saisir des corps et iceux sans recreance les constituer prinsonniers, pour en faire la justice telle que apartendra selon l'exigence du cas. Daté du 19^e jour de ce moys, (*signé*) R. LE BLANC.

Sc. à Rennes le... novembre 1490.

LIX. ⁽¹⁾

AUTRES VOLEURS.

1490, 22 novembre. — Autre mandement, s'adressant à Lourans Parès, trésorier des guerres, de poier et bailler à maistre Jehan de la Sauldraye, recteur de la cure de *Noal* (2), sur les premiers et plus clers deniers qui sont ou seront deuz des gaiges de partie des gens de guerre estans soubz la charge de Mons^r. le prince (3), et entre autres, de ung nommé Pourbon, Fransqui Tampon, Cristien Blanchet, Aubert Prebtre, et Jannin, jusques à la somme de 113 escuz d'or et 7 escuz, lesquelz lesdiz gens de guerre ostèrent et prindrent dudit de la Sauldraye lorsqu'ilz estoient en garnison à la Bretaishe. Daté le 22^e jour de novembre, (*signé*) G. SALMON.

Sc. devant le chancelier le 27 novembre 1490.

LX. ⁽⁴⁾

PENSION DE 1,200 LIVRES A JEAN DE FOIX, SEIGNEUR DE MEILLE.

1490, 7 décembre. — Anne etc. à touz etc. salut. Comme, tant pour la proximité de lignaige en quoy nous atainct nostre très-cher

(1) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 65 r^o.

(2) Sans doute Noyal-Muzillac.

(3) Le prince d'Orange.

(4) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 81 v^o.

et amé cousin Jehan de Foix, viconte de Castillon et seigneur de Meille, et pour les grans, honnorables et louables services que par cy davant a fait à feu mon très-redoubté seigneur et père le duc, que Dieu absolle, durant les differans et divisions qui par cy davant ont esté en ce nostre pais et duché, et nous fait chacun jour sans discontinuation, ayant la charge de capitaine des hommes d'armes de la garde de nostre corps, et pour la deffense de nostredit pais il a esté prins en bataille (1) par nosdiz ennemiz et aversaires, et détenu et mis à grant ranczon, dont il est encore à présent obligé. Pour quoy faire a habandonné ses terres, seigneuries et biens, qu'il avoit ou réaulme de France, quelz ont esté prins et saizyz et mis en autres mains, qui ont jouy et jouissent encores à present. Et avecques ce, a nostredit cousin froyé et porté en nostre service de grans coustz et charges. Savoir faisons que nous, lesdictes choses considérées, desirans et voulans l'en remercier et recongnoestre, comme de bonne raison suymes tenuz, et à ce que soit en exemple à touz noz bons et loiaux parens et serviteurs de en l'avenir plus curieusement nous servir, pour celles et autres justes causes à ce nous mouvans, avons aujourd'hui, de nostre auctorité et par deliberacion de nostre Conseil, donné et assigné, donnons et assignons par ces presentes à nostredit cousin, par chacun an durant sa vie, la somme de doze cens livres, à estre icelle somme prinse et luy poyée par noz fermiers du devoir d'impôt qui sont et seront successivement en l'evesché de Rennes, par les quartiers de leurs fermes, ainsi qu'ilz escherront... Donné en nostre ville de Rennes, le 7^e jour de decembre l'an 1490. (*Signé*) R. LE RLANC.

Scellé à Rennes le 7 décembre 1490.

(1) A la journée de Saint-Aubin-du-Cormier, le 28 juillet 1488; voir ci-dessous le n^o LXII.

LXI. ⁽¹⁾

DÉCHARGE DE DIVERSES SOMMES POUR GUILLAUME JUZEL, NAGUÈRE
TRÉSORIER DE BRETAGNE.

1490, 7 décembre. — Anne etc. à noz bien amez et féaulx conseillers les gens de noz comptes, salut. Comme au moys de mai l'an mil III^e III^{es} IX, nostre bien amé et féal conseiller Guillaume Juzel, naguères nostre trésorier général, ait par nostre exprès commandement baillé à nostre amé et féal Lorans Pares, nostre trésorier des guerres, pour emploier ou fait de son office la somme de 500 livres monnoie. — *Item*, à Bernabé Ruelle, provost de la grande bande des Almans estans en nostre service, que lui avions ordonné de don pour distribuer à certain nombre desdiz Almans, qui avoient certaines marchandises qu'ilz avoient prins sur aucuns marchans allans de ceste nostre ville de Rennes en Normandie, qui avoient eu de nous sauffconduit, la somme de 200 l. monnoie. — *Item*, pour le desfroy de noz bien amez et féaulx Artur Dupan, maistre Pierres Cojalu, Joachim Eder, maistre Angirard de Boexelle et Robert Justou, ambassadeurs par nous envoieiz audit mois de may derrain deyers très haut, très puissant et très excellent prince mon très honoré seigneur, cousin et père, le roy d'Angleterre, la somme de 735 l. monnoie, savoir, audit Dupan 250 l., audit Cojalu 200 l., audit Joachim 75 l., audit maistre Angirard 60 l., audit Justout 100 l., et à Vennes, poursuyvant, 50 l., qu'est en tout icelle somme de 735 l. — *Item*, en mains, contant, pour aucuns noz plaisirs et affaires, par Guillaume Salmon, l'un de noz secrétaires, qui nous aporta et bailla audit moys de may la somme de 60 l. monnoie, dont voulons ces présentes seulement valoir quittance audit trésorier. — *Item*, à Jehan le Boyer, capitaine de nostre chastel et place de Pirmil, à valoir sur les gaiges des gens estans ò lui à la garde dudit chasteau, la somme de 50 l. monnoie.

(1) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 80 r^o.

— *Item*, à Pierres de la Porte, à valoir sur ses gaiges de l'an m^{re} ouict, 50 l. — *Item*, à Guillaume de Lasdeseur (?) dit Picaud, nostre faulconnier, tant pour ses gaiges que pour luy aider à soy entretenir, oultre la somme de 200 l. luy ordonnée par une descharge au moys d'avril l'an mil m^{re} m^{re} huict, la somme de 80 l. — A maistre Rolland de la Villéon, pour son desfroy d'avoir esté, ou moys de septembre oudit an m^{re} viii, en nostre bas pais pour faire avitailler certains navires pour le passage des Almans, la somme de 10 l. monnoie. — A Olivier Estienne, chevaucheur de nostre escurie, pour son desfroy de aller de par nous au moys d'octobre, l'an surdit mil m^{re} m^{re} huict, devers mons^r le roy, la somme de 12 l. 10 s. — A François Guillet, oudit moys d'octobre, pour son desfroy d'aller de par nous devers nostre très cher et très amé cousin et féal le sire de Rieux, nostre lieutenant général et mareschal de Bretagne, lors estant à Nantes, la somme de 40 soulz. — *Item*, oudit moys d'octobre, à Guillaume Lambot, serviteur de nostre très cher et très amé cousin et féal le sire de Montafillant, à valoir sur son deffroy d'estre de par nous en hostaige devers mondit seigneur le roy pour l'entretenement de la paix d'entre nous, le nombre et somme de 100 escuz d'or, et que voulons valoir néantmoins que la quittance desdiz 100 escuz soit en papier, et qu'il soit ordonné à la Chambre de nosdiz comptes de rendre les acquictz en parchemin. — *Item*, à nostre bien amé et féal conseiller et chambellan, messire Phelipes de Montauban, chevalier, seigneur de Sens, nostre chancelier, la somme de... (*en blanc*) à valoir sur ce que luy pouons devoir pour aucunes mises qu'il a faictes pour noz exprès affaires et de nostre pais, tant ou vivant de feu mon très redoubté seigneur et père le duc, que Dieu absolle, que depuis son decès et durant les guerres et divisions qui ont esté en nostredit pais. — *Item*, la somme de 133 l. 7 s. 6 d. qu'il poya et bailla contant ès mains de mondit seigneur et père, pour employer en ses menuz affaires et plaisirs, oultre la somme de 10,000 l. contenue en sa descharge; quelle somme de 133 l. 7 s. 6 d. luy avez refusée à son compte qu'il a rendu à Vennes ou moys de juillet oudit an mil m^{re} m^{re} huyt, par deffault de garant, néantmoins qu'il vous ait apparu la quittance de mondit seigneur

et père; et icelle somme voulons pareillement lui estre allouée et passée en clère mise et descharge, considéré qu'il apert ladiete somme avoir tourné à la main de mondit seigneur et père. — Nous, bien recordée des commandemens par nous luy faiz du poyement des sommes dessusdictes, vous mandons et expressément commandons que icelles sommes et chascune devant déclarées vous allouez et passez audit Juzel, trésorier surdit, en clère mise et descharge à ses comptes qu'il a renduz ou rendra devant vous des receptes et mises de sondit office sans aucun refus ne difficulté y faire, en vous raportant seulement ces presentes avecques les quictances des parties cy devant nommées et chascune respectivement, à qui il a fait lesdiz poyemens, comme est devant supposé. Car tel est nostre plaisir, nonobstant queulxcomques mandemens et ordonnances, deffences ou autres choses à ce contraires ou derogatoires. Donné en nostre ville de Rennes, le..... jour de décembre, l'an 1490. Ainsi signé, ANNE.

Scellé à Rennes, le 7 décembre 1490.

LXII. (1)

DÉCHARGE DE DIVERS JOYAUX POUR LE MÊME JUZEL.

1490, 7 décembre. — Anne etc. à noz bien amez et féaulx conseillers les gens de noz comptes, salut. Pour ce que, durant le temps que nostre bien amé et féal conseiller Guillaume Juzel a esté nostre trésorier et receveur général, avons mis et fait meptre en ses mains les bagues et choses cy après declairées pour bailler et emploier en noz exprès et très-necessaires affaires, ce qu'il a fait de nostre commandement, ainsi que ensuit : Savoir, une chesne d'or à cordelière, à laquelle pend une fleur esmaillée de rouge cler où y a une grosse pointe de diamant estante-en son chaton, pesant ensemble 6 onces 3 gros et demy de bon paix, garnye de son estuy, avecques une chesne d'or frisée à coupletz, à laquelle pend une

(1) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 78 r°.

tresce de marguerite où y avoit trois diamans assiis, l'un à losange, l'autre en échiquier, et l'autre en table, lequel diamant en échiquier a esté osté de son lieu et baillé à Jehan Grelier, marchant, demourant à Saumur, en gaige et pour seurté de la somme de 1,000 livres qu'il nous a presté : quelles bagues furent de ung coffre qui avoit esté à ma très redoubtée dame et mère la duchesse (1) que Dieu pardoint, celuy coffre lors estant en la garde de Jehan du Boul; et icelles bagues par ledit Juzel baillées à nostre chier, bien amé et féal conseiller et chambellan, missire Philippes de Montauban, chevalier, seigneur de Sens, nostre chancelier, qui les nous a rendues et baillées, et d'icelui les avons eues et receues, et en quittons lesdiz chancelier et Juzel, en voulant et voulons qu'ilz en soint et demourent quittes. — *Item*, ung fremaillet garny de trois grosses pointes de diamant, troys grosses perles, et au me lieu d'icelles ung gros ballay branlant, pesant or et pierres 2 onces 3 gros, quel fut baillé par ledit Juzel, de nostre commandement, à Thomas de Riou, pour meptre en gaige de 100 solz de loy d'argent et iceulx livrez en noz monnoies de Rennes pour monnoyer et emploier au poiement des Almans lors estans en nostre service. — *Item*, troys grosses perles, deux en faczon de poire, non garnies, pendantes à ung filet, et l'autre beslongue qui est un peu brute, garnie de une potence d'or, pesantes ensemble 5 gros, baillées pareillement par ledit Juzel de nostre commandement à Lorans Pares, trésorier de noz guerres, pour icelles meptre en gaige de certaines sommes de monnoyes pour emploier au fait de son office. — *Item*, ung grant ballay en table, assis en ung chaton d'or, ledit chaton estant en une fleur d'or esmaillée de blanc, pesans l'or, balay, et le cuir tanné où il est estaiché, 1 once, icelle bague pareillement baillée par ledit Juzel, de nostre commandement, à nostre bien amé et féal chambellan Gilles de Condest, chevalier, seigneur de la Morteraye, pour meptre en gaige de 200 escuz d'or, que ledit de Condest nous a promis employer à la délivrance et poiement de la ranczon de Allain de Keradieux, homme d'armes de nostre garde, détenu prinsonnier par les François, par lesqueulx

(1) Marguerite de Foix, seconde femme du duc François II.

François il avoit esté prins en nostre service. — *Item*, ung fremaillet garny de deux grosses tables de balay, pesant 1 oncé 2 gros, baillé pareillement par ledit Juzel, de nostre commandement, à nostre très cher et très amé cousin Jehan de Foueix, seigneur de Meille et capitaine de nostre garde, pour meptre en gaigne de somme de finances pour luy ayder à poier sa ranczon aux Francoys, desquelx il fut prins à la rencontre qui fut près Saint-Aulbin du Cormier. — *Item*, une chesnete d'or carrée, à laquelle pend une trèfle, où y a assis ung ruby en table et deux diamans à faces, pesans ensemble 2 onces 4 gros, baillez pareillement par ledit Juzel, de nostre commandement, à Colinet de Marchy pour seurté et gaigne de 200 escuz d'or que ledit Colinet nous a presté et, de nostre commandement, bailla en la main de nostre bien amé et féal conseiller maistre Rolland de la Villéon, pour emploier au poiement de certains Almans, lors estans en ceste nostre ville de Rennes : — Vous mandons et commandons expressément icelles bagues et chascunes cy dessus declarées, allouer et passer audit Juzel à ses comptes en clère mise et descharge, sans aucun refus ne difficulté y faire, apparroissant ledit Juzel les relations des parties cy dessus nommées, à qui les bagues ont esté, ainsi que dit est, baillées, fors desdictes bagues que avons receues de nostredit chancelier en nostre main, desquelles voullons cestes présentes seulement lui valoir quittance et descharge, sans autre garant ne relation. Car il nous plaist. Donné en nostre ville de Rennes le... jour de l'an... 1490.

Scellé à Rennes, le 7 décembre 1490.

LXIII.

DÉCHARGE DE DIVERSES SOMMES POUR GATIEU MATHIS.

1490, 11 décembre. — Anne etc. Savoir faisons et notifions à touz qu'il appartient que nostre bien amé et féal conseiller et trésorier Gacien Mathis, dès le xvi^e jour de juillet l'an mil m^{re} m^{re} sept, fournit et commança le poyement et soulde de mil cinq cens Alle-

mans, gens de guerre, de deux moys, que lors très puissant, très hault et très excellent prince, mon très honoré seigneur et cousin le roy des Roumains envoya au secours de feu mon très redoubté seigneur et père le duc que Dieu absolle, contre le roy de France qui luy menoit et fesoit la guerre, au pris de quatre flourins d'or de sould de chacun par moys, montant pour lesdiz deux moys la somme de dix ouict mil flourins. Et pour valloir audit Gacian Mathis à recouvrer ladicte somme de mondit très honoré seigneur et cousin le roy des Roumains, luy en avons baillé ces presentes signées de nostre main et saellées de nostre seel. Donné en nostre ville de Rennes, le... jour de..., l'an... (1) (signé) P. MAHÉ.

Scellé à Rennes, le 11 décembre 1490 (2).

1490, 11 décembre. — Anne etc. à noz bien amez et féaulx conseillers les gens de noz comptes, salut. Nous voulons et vous mandons expressément allouer et passer en clère mise et descharge à nostre bien amé et féal conseiller Gacien Mathis, au compte qu'il rendra de la somme de 18,000 flourins que lui avons ordonné recevoir de très hault, très puissant et très excellent prince mon très honoré seigneur le roy des Romains, pour employer à la sould de deux mois de mil cinq cens Almans, gens de guerre, que ledit roy des Romains envoya dès le saiziesme jour de juillet l'an mil m^{me} m^{me} sept, au secours de mon très-redoubté seigneur et père le duc, que Dieu absolle, à l'encontre du roy de France, quel lui fesoit et menoit la guerre, les sommes et chascunes cy après declairées sur ladicte somme de 18,000 flourins, savoir, la somme de 6,000 flourins qu'il avanza et fist bailler du commandement dudit roy à valloir sur ladicte somme au bastart Baudouin, rendant quittance dudit Baudouin seulement. — *Item*, tenir compte et passer en clère mise et descharge sur ladicte somme audit Mathis la somme de quoy monteront ses deffroyz depuis le quart jour de may, l'an mil m^{me} m^{me} vi, depuis lequel temps il a véaigé

(1) Les dates des jour, mois et an en blanc au registre.

(2) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 85 v^o.

et sejourné en Flandres, Angleterre, France et ailleurs, en ambassade, tant du vivant de mondit seigneur et père que depuis, jucques au premier jour de ce présent moys de novembre, au prix de 2 escuz par jour qui luy furent ordonnez, avecques la somme de 1,200 livres monnoie pour ses gaiges lui restans de se x ans, au prix de 200 l. par an; mesmes lui tenir et emploier audit compte les mises qu'il raporterà avoir faictes pour nous durant le temps qu'il a esté oudit pais de Flandres, tant pour desfroiz et envoiz de messaigers devers mes très redoubtez seigneur et dame père et mère, le duc et la duchesse que Dieu absolle, et devers nous, pour avertir et informer des matières dudit pais de Flandres et de la volonté dudit roy des Rommains, que pour plusieurs passaiges, rendant le mynu et relacion d'icelles mises signé de révérend père en Dieu nostre bien amé et féal conseiller l'evesque de Léon; semblablement lui allouer et passer en clère descharge la somme de 1,200 l. monnoie pour l'achapt de dix grans chevaulx qu'il envoia à mondit seigneur et père; aussi les sommes qui ensuyvent, quelles il a poiées et baillées auxdictes parties de Flandres aux personnes cy après declairées : savoir la somme de 300 l. qu'il poia au seigneur de Maupertuis pour lui aider aux mises qu'il eust et porta oudit pais de Flandres lorsqu'il estoit en ambassade de par mondit seigneur et père; et autres 300 l. pareillement, qu'il poya à Olivier de Coëtmén, et 100 l. à Jehan de Plouer, pour semblables causes; et autres 300 l. au capitaine Turin, par l'ordonnance de nous. — *Item*, voulons et vous mandons allouer et passer en clère descharge audit Mathis la somme de 2,000 flourins, que lui avons ordonné poier au révérend père en Dieu l'evesque de Léon, à valoir sur ses desfroiz du temps qu'il a esté devers mondit seigneur le roy des Romains; aussi la somme de 400 l. monnoie, que pareillement il a poiée à Gaspard de Luparien pour sa pencion de deux années; aussi la somme de 1,000 flourins, qu'il a semblablement poiée par nostre commandement à missire Jehan de Berglez seigneur de l'Aleu, de don et rescompance de plusieurs coutaiges et mises qu'il a eues pour les affaires de mondit seigneur et père et de nous; et la somme de 500 escuz d'or, qu'il a poiée de nostre commandement à nostre bien amé et féal conseiller Louppe

de Dicastillo, nostre maistre d'ostel, pour la promesse de son mariaige. En oultre, voullons et vous mandons passer et allouer en clère mise et descharge audit compte toutes icelles sommes que nostredit conseiller vous aparoistrà lui estre deues par la fin et déduction des comptes qu'il a renduz et rendra tant de l'office de la trésorerie de feue nostre très redoubtée dame et mère la duchesse, que Dieu absolle, que du poiement des gaiges des gentilzhommes, dames et damoiselles de l'ostel de nostredicta dame et mère, rapportant quittances pertinentes desdictes parties. Et aussi la somme de... (*en blanc*) livres monnoie que mondit seigneur et père luy ordonna par ses lectres et mandemens patens pour rescompence d'ung sien molin à eau estant en nostre ville de Nantes sur la rivière d'Erdre, que maistre Jacquemyn nostre armerurier a occupé par le temps de treze ou quatorze ans. Et n'y faictes faulte ne difficulté, rapportant cestes avecques la quittance, mandemens et relations pertinentes ou deues informations. Car tel est nostre plaisir, nonobstant qu'il n'ait employé ladicte somme en la soulda desdiz Allemans, comme dit est cy davant, ou autres choses à ce contraires. Donné en nostre ville de Rennes, le 11^e jour de décembre, l'an 1490. Ainsi signé, ANNE. Par la duchesse, de son commandement, (*signé*) P. MAHÉ.

Scellé à Rennes, le 11 décembre 1490 (1).

1490, 12 décembre. — Mandement de certification comme ledit Mathis a poié, pour la soulda de certain nombre d'Almans qui vindrent au secours du Duc, XLIII^e livres (43,000 l.).

Sc. devant le chancelier, le 12 décembre 1490 (2).

LXIV. (3)

AUXILIAIRES ANGLAIS DE LA DUCHESSE.

1490, 12 décembre. — Mandement de deffense aux subgitz de la ville de Moncontour et Saint-Brieuc de non se insurger contre les

(1) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 84 r^o.

(2) *Ibid.*, fol. 87 v^o.

(3) Reg. de la Chanc. de 1490-91, f. 86 r^o.

Angloys estans esdictes parties, sur paine d'estre reputez rebelles et desobéissans. Daté le 12^e jour de décembre, (signé) G. SALMOV.
Sc. à Rennes, le 12 décembre 1490.

LXV. ⁽¹⁾

DON D'UNE PENSION DE 12,000 LIVRES AU SIRE D'ALBRET.

1490, avant le 19 décembre. — Anne etc. à touz etc. salut. Comme pour la tuicion, deffense et entretenement de nostre pais et duché *et le recouvrement de noz places à present occupées par aucuns estrangiers*, nous soit requis avoir et entretenir gens de guerre en grant nombre, et nous soit plus convenable en ce nous servir et aider de noz bons parens et loyaulx amys, qui es temps passez nous ont secouruz et aidez en nos affaires, lesqueulx en ce avons éprouvé par effect : Savoir faisons que nous, confians entièrement en nostre très cher et très amé cousin le sire d'Albret, considérans la bonne, grande et loiale affection qu'il a eue es temps passez à secourir et aider mon très redoubté seigneur et père le duc que Dieu absolle, nous et la chose publique de nostre pais, ce qu'il a fait de fait, et les bons, grans et louables services, quelz, en se démontrant nostre bon parent, il nous a faitz et espérons qu'il nous fera en l'avenir, et pour autres causes à ce nous mouvans, nous avons ordonné, voulu et consenty, voulons, consentons et ordonnons nostredit cousin entretenir, poyer et souldoyer cent hommes d'armes et deux cents archiers, soubz nostredit cousin, pour nous servir en sa compagnie et soubz sa charge en nostredit pais et duché, pour lesdictes deffense, tuicion et entretenement de nous, noz subgez et nostredit pais et duché, à leurs estre fait le poiement de leur souldre par quartiers de chascun an durant le temps que nostredit cousin et sesdiz gens de guerre resideront en nostredit pais pour noz aide, secours et service, en oultre le droit de capitaine. Et pour partie de l'entretienement de l'estat de nostre-

(1) Reg. de la Chanc. de 1490-91, f. 123 r^o.

dit cousin et partie des fraiz et mises qu'il aura et pourra avoir touchant la conduite desdiz gens de guerre, nous lui avons ordonné, ordonnons et promectons, oultre les choses par nous lui octroyées en ce jour paravant nostre mandement, la somme de douze mil livres de pencion par chascun an durant qu'il sera (1)

LXVI. (2)

PREMIERS PAIEMENTS FAITS AU MARÉCHAL DE RIEUX SUR SON
INDEMNITÉ DE 100,000 ÉCUS.

1490, 21 décembre. — Mandement pour le sire de Rieux s'adressant à Colinet et ses consors fermiers de la provosté de Nantes, et au receveur dudit lieu de Nantes, Jehan Pavrageau, Pierre Avignon et Thébaud Erault, receveurs en l'évesché de Nantes du fouaige de 8 l. 8 s. par feu, et audit Colinet de Marchy receveur des aides de Nantes, et aux fermiers de l'évesché de Nantes, de se obliger et poyer audit sire de Rieux, savoir, lesdiz fermiers de la provosté la somme de 12,000 l.; lesdiz fermiers de l'impôt 14,000 escuz; audit receveur des aides 914 escuz; audit

(1) La transcription de cette pièce n'ayant pas été achevée au registre, on ignore la date exacte du mandement. D'après les dernières lignes, on serait tenté de le croire du même jour que le n° xxxvi ci-dessus, c'est-à-dire du 11 août 1490. Mais, dans ce cas, il serait évidemment enregistré immédiatement après ce n° xxxvi. Au lieu de cela, il ne figure même pas dans le registre de 1489-90, mais dans le suivant, qui commence au 1^{er} octobre 1490. On doit donc le regarder comme postérieur à cette dernière date. Toutefois, comme il n'est qu'au nom d'Anne de Bretagne et non à celui de *Maximilien et Anne*, il est certainement antérieur au mariage par procureur de notre duchesse avec le roi des Romains, c'est-à-dire au 19 décembre 1490. Mais je le croirais volontiers très-voisin de cette dernière date et je serais porté à voir dans le riche don qu'il contient un acte de libéralité destiné précisément à adoucir, dans l'âme du vieux Gascon, l'amer dépit que lui devait nécessairement causer la cérémonie du 19 décembre 1490.

(2) Rég. de la Chanc. de 1490-91, fol. 88 r°.

receveur ordinaire de Nantes 2,000 escuz, et ausdiz fermiers dudit fouaige la somme de 3,080 escuz, par une parcelle; et pour la souldé de cent hommes d'armes et leurs archiers, comprins les droiz de capitaine, la somme de 31,200 l. *Quelles sommes et chascune ont esté données et ordonnées audit sire de Rieux pour recompence des démolicions et abattis de ses places, maisons, bois et dommaiges quelz a eu par les Francoys, à valloir sur la somme de centz mil escuz, selon et au desir du mandement du don et assignacion. Daté le 21^e jour de decembre derrain, (signé) G. SALMON.*

Scellé à Rennes, le 24 décembre 1490.

LXVII. ⁽¹⁾

LETTRE MISSIVE DE LA DUCHESSE AUX CHEFS DE L'ARMÉE ANGLAISE
RÉCEMMENT DÉBARQUÉE EN BRETAGNE.

1491, 30 mai. — *A très chiers et grans amis les capitaines de l'armée d'Angleterre, présentement envoyée à nostre secours par monseigneur mon bon père le roy d'Angleterre (2).* — Très chiers et grans amys, bien cordialement nous recommandons à vous. Pour ce que avons eu quelques nouvelles de vostre descente en nostre pays avecques le bon et grant secours que monseigneur mon bon père le roy d'Angleterre nous a envoyé, nous avons expédié le capitaine Lornay, le sieur de la Moussaye et Thomas de Kerazret nostre provost de mareschaulx, nos chambellains, pour vous recueillir et faire pourveoir des choses qui vous seront necessaires, aussi vous dire nostre desir et intencion, lesquelz veillez croire de ce qu'ilz vous en diront de nostre part et nous faire amplement savoir de voz nouvelles; avecques, se chose desirez que faire puissions, et nous le ferons de très bon cueur, comme sceit Nostre Seigneur, qui, très chiers et grans amys, vous ait en sa

(1) Trésor des chartes de Bretagne, cote S. D. 39.

(2) Cette adresse est au dos de la lettre originale, en papier.

sainte garde. Escript à Rennes, le penultième jour de may (1). —
La Royne des Romains, duchesse de Bretagne etc., bien vostre
(signé) ANNE (et plus bas) DE FORESTZ.
(Original en papier.)

LXVIII. (2)

AUGMENTATION DU NOMBRE DES ARCHERS DE LA MARÉCHAUSSEE.

1491, 4 juin. — Maximilian et Anne, par la grace de Dieu roy et
royne des Romains, duc et duchesse de Bretagne (5), à touz ceulx
qui cestes presentes lettres verront, salut. Comme par cy davant,
en consideracion et pour le bien de nous et de la chose publique
de nostre pays, ait esté requis que justice ait la main forte et soit
exaulsée et les mauveix pugniz, et à celle cause ordonné vingt archiers
soubz la charge de nostre bien amé et féal conseiller et

(1) Ce ne peut être que le 30 mai 1491, puisque Anne de Bretagne prend
le titre de reine des Romains, qu'elle ne pouvait porter que depuis le jour de
son mariage par procureur avec Maximilien, c.-à-d. depuis le 19 décembre
1490. (Voir à ce sujet le Mémoire de M. P. de la Bigne Villeneuve, dans le
Bulletin de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine, t. II (année 1862),
p. 227-228 et 230-231.)

(2) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 129 r°.

(3) Depuis le mariage par procureur de Maximilien, roi des Romains,
avec Anne de Bretagne, c'est par cette formule que débutent tous les man-
dements et autres actes de notre duchesse. Parmi les titres publiés par
D. Morice, le plus ancien qui ait cette formule est une pièce de procédure
du 18 février 1491 (*Pr. de l'Hist. de Bret.*, III, 690); mais un peu plus
haut (*ibid.*, 682), on trouve le titre de *royne* donné à Anne de Bretagne
dans le corps d'un acte du 28 décembre 1490. C'est le plus ancien, à ma
connaissance, où il lui soit attribué. Au contraire, notre n° LV ci-dessus dé-
bute par l'ancienne formule *Anne duchesse de Bretagne*, ce qui suffirait à
prouver que le mariage avec Maximilien fut célébré entre le 11 et le 28 dé-
cembre 1490; et l'on a vu en effet ci-dessus (n° LIX, à la note) qu'il est
du 19 décembre 1490. Cf. aussi le quatrième extrait rapporté ci-dessus au
n° XLV, sous la date du 5 février 1491.

chambellan missire Gilles de Coëtlogon, chevalier, seigneur de Méjuceaulme, nostre provost des mareschaulx de nostre hostel, pour estre, demourer et résider avec luy au fait de son office; et à présent, obstant les guerres et divisions qui sont en cestuy, y a en nostredit pays grant abundance de gens de guerre de pluseurs contrées, pays et nacions, partie desqueulx commettent souvent pluseurs cas, crimes et delitz et, espoir, plus feront si pugnacion n'en est faicte, à laquelle nous est très requis et neccessaire pourveoir. Pour celles et autres causes à ce nous mouvans, avons, par avis et deliberacion de nostre Conseil, de nouveau ordonné et ordonnons à nostredit provost vingt archers, oultre ledit nombre de vingt archers de ordonnance precedentement luy ordonnez paravant ces heures, qu'est ensemble quarante archers, pour estre soubz sa charge et résider avec luy, affin de luy tenir la main forte à l'exercice de son office, qu'est chose très neccessaire. Ausquelz archers mandons et commandons très expressement luy obéir, et à noz trésoriers generaux et des guerres leur faire payement de leur soude par chascun an ou temps à venir, ainsi que aux autres archers de noz ordonnances. Et raportant ces presentes ou le vidi-mus d'icelles retenu soubz seel auctentique avec la quittance de nostredit provost à ce pertinente, ce que poyé leur aura luy sera alloué et passé en clère mise et descharge à ses comptes par noz bien amez et féaulx conseillers les gens et auditeurs de la Chambre de noz comptes, ausqueulx mandons expressement ainsi le faire sans reffus, délay ne difficulté y faire. Car c'est nostre plesir, neantmoinz queulxcomques ordonnances que aions faictes ou fazons à ce contraires. Donné en nostre ville de Rennes, le quart jour de juign, l'an 1491. Ainsi signé ANNE. Par la royne, de son commandement, (signé) G. SALMON.

Scellé à Rennes, le 25 juillet 1491.

LXIX. ⁽¹⁾

FOUAGE MIS PAR LA DUCHESSE POUR L'ACHÈVEMENT DES
FORTIFICATIONS DE RENNES.

1491, 25 juin. — Maximilian et Anne, par la grâce de Dieu etc. à touz etc. salut. Comme dès le 26^e jour de mars derroin, pour obvier aux sedicieuses, mauveises et dampnables entreprinses que avoint fait et faisoient de jour en autre les François noz aversaires et ennemis, qui en celui moys (2) et bien paravant, néantmoinz certain traicté de paix et concordat promis et juré en grant sollempnité, avoint prins par traison nostre cité et ville de Nantes, entré en cestuy nostre pays et duché et y marché avec ost et armée, prins à force plusieurs de noz autres cités et chasteaulx, tendans à nous conquérir et nostredit pais asugectir, si faire l'eüssent peu; à quoy et pour résister à leursdictes entreprinses, pour tant qu'il estoit requis, ceste nostre ville de Rennes, en laquelle, pour la seurté de nostre personne, tuicion et preservacion de tout nostredit pais, faisons et à present faisons nostre residence, eussions ordonné garnir d'artillerie, et certains ramparts et belouuars encommancez tant dehors que dedans parachever et les autres choses y servantes et requises; et pour ce faire, commandé à nostre bien amé et féal secrétaire Pierres Allès contraindre, exiger et prendre sur et d'un chascun de noz subgetz de bas estat de nostredit pays et pour le

(1) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 131 v^o.

(2) Mars 1491. — Il semble résulter de la construction de la phrase que ce mandement rapporte la prise par trahison de Nantes à « celui moys, » c'est-à-dire au mois de mars 1491, et les autres actes d'agression des Français, indiqués d'une façon purement générale, à une époque antérieure à ce mois, désignée ici par les mots « bien paravant. » Nos historiens ne sont pas d'accord sur la date de la prise de Nantes : Lobineau la met le 19 février 1491 (*Hist. de Bret.*, I, 813); d'Argentré « environ le 20^e de mars » (liv. XIII, ch. 57, *H. de Bret.*, 3^e édit., p. 1000); Dom Morice, plus prudent, n'indique point le jour (*H. de Bret.*, II, 206).

temps d'un mois, sur chacun homme portant son *feu* (1) deux journées de homme par semaine pour meptre et employer audit eupvre, ramparts et artillerie, et de nosdiz autres subgez plus ou moins à l'équipolent selon leur facultez, qu'estoit vingt soulz par feu, à quoy ledit Allès ait procedé en grant partie d'iceulx nosdiz subgetz : pour tant que lesdiz François tiennent et occupent grant partie de nostredit pais, au moien de quoy il n'en a peu jouir, ne sesdiz commis ladicte commission exercer, ains estoit et est demouré ledit eupvre imparfait, et a convenu et convient ausdiz oupvriers cesser, qui pourroit estre cause de la totale perte et destrucion de nous et de nostredit pais, si sur ce n'estoit pourveu.

Et soit ainsi que de present aions esté et soyons avertiz que lesdiz François noz aversaires se sont tirez et tiennent en ost et armée à Meczac, et y font amas de peuple pour nous venir assiéger en ceste nostredictie ville de Rennes et la prandre à force et nous, si faire le peuvent, ce que Dieu ne veille; à quoy moyennant l'aide de Dieu et grans secours que entendons avoir en brieiffs de noz bons, vroiz, loiaulx parens, alliez, amis et subgectz, entendons résister et nous deffendre, au moien de quoy nous soit très-neces-saire et requis en toute bonne et grande dilligence lesdiz ramparts et artilleries appareiller et parfaire, ce que ne pouons ne pourions faire sans autre pareille aide de nosdiz subgetz de bas estat, les-queulx y ont et peuvent avoir leur reffuge tant pour leurs personnes que pour leurs biens :

Savoir faisons que nous, desirans à ce pourveoir, ainsi que rai-son est, et en toutte dilligence lesdiz oupvres encommancez faire parachever et garnir d'artillerie pour la deffense d'iceulx, et nous et nosdiz subgetz mettre en toute bonne seurté au mieulx que pourrons, avons aujourd'uy, par advis et deliberacion de nostre

(1) Il s'agit ici de l'unité imposable appelée un *feu*, d'où la taxe ainsi assise se nommait un *fouage*. En ce sens, *feu* et *ménage* ne sont nullement syno-nymes, et dans la classe populaire un ménage n'était la plupart du temps compté que pour $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{4}$ ou même $\frac{1}{6}$ ou $\frac{1}{8}$ de feu, selon l'aisance relative des contribuables. « *Chacun homme portant son feu* » désigne donc ici les ménages réputés assez riches pour former chacun un *feu* entier.

grant Conseil, ordonné tout incontinent estre prins et levé pareille somme de vingt soulz par feu sur touz et chascun nosdiz subgetz de bas estat, et sans avoir esgart et distincion de flez et de seigneuries queulxcomques, franchises, exemptions, libertez, ou autres queulxcomques privileges et preminances, pour ceste foiz seulement, pour iceulx deniers estre emploiez et convertiz en ce que dessus, à estre receuz et levez par nostre bien amé et féal conseiller Jehan de Lespinay, nostre trésorier et receveur général, par il ou ses suffizans commis et pour lesqueulx il fournira et respondra, et en tendra compte ainsi que de noz autres deniers et finances.....
Donné en nostre ville de Rennes soubz les seign et seau de nous Anne, le 25^e jour de juign l'an 1491. Ainsi signé, ANNE. Par la royne de son commandement et en son conseil, (*signé*) G. DE FORESTZ.

Et scellé du seel de la Chancellerie en cire vermoille.

LXX. ⁽¹⁾

LA CHATELLENIE DE JUGON DONNÉE EN GAGE A MAUPERTUIS, * GRAND-
MAITRE DE L'ARTILLERIE.

1491, 23 juillet. — Maximilian et Anne etc. à touz etc. salut.
Comme feu mon seigneur et père que Dieu absolle, pour la grande confiance que il avoit en nostre bien amé et féal conseiller et chambellan Jehan Le Bouteiller, chevalier, seigneur de Maupertuis, maistre de nostre artillerie, lui eût en son temps baillé plusieurs grandes charges pour les affaires de lui et de son pais, et entre autres l'envoïé par plusieurs véaiges ès parties d'Angleterre et de Flandres, tant pour l'entretenement des amitez et alliances d'entre nous et très hault et très puissant prince nostre très cher et très amé cousin le roy d'Angleterre, et pour le fait de nostre mariaige et autres noz exprès affaires touchant le bien de nous et de la chose publique de noz pais et subgez, lesquelz véaiges et charges

(1) Reg. de la Chanc. de 1490-91, fol. 130 r^o.

nostredit chambellan avoit faitz et portez grandement et honnorablement, à ses grans fraiz, mises et coustaiges. Pour lesquelles choses faire nous a remonstré avoir vendu et engagé seix cens livres de rente, dont il dit devoir les erréaiges de trois ans, requérant nostredit chambellan le faire poier et satisfaire desdictes mises, fraiz et coustaiges qu'il eut esdiz véaiges, ainsi que suymes tenuz, lesquelz poiemens ne puissons à present faire, obstant les grandes, sumptueuses mises, charges et affaires que avons à porter et soustenir pour l'entretenement de nostre armée, preservation, seurté et deffense de nous Anne et de nostredit pais et duché et les occupacions injustes que font les François de pluseurs de noz villes, places et seigneuries, au moien de quoy suymes impechez de la percepcion et jouissance de la pluspart de noz deniers et revenues. Desirant pour acquit de la conscience de mondit seigneur et père mectre nostredit chambellan en seurté du poiement desdictes mises, à ce qu'il et autres noz bons et loiaux subgez et serviteurs soient plus curieux et aient vouloir de bien nous servir, après avoir fait faire appurement d'icelles mises par nostre controle general, qui ont esté trouvées se monter la somme de six mil livres monnoie, y comprins aucunes sommes que luy avons données que aucunes assignacions qu'il avoit eues, dont il n'a peu jouyr, lesquelles, avecques l'appurement fait par nostre controle general, seront rendues et baillées ès mains de nostre trésorier général pour les présenter à la Chambre de noz comptes, tant du vivant de nostredit seigneur et père que d'après, de nous, à iceluy nostre chambellain, prenant et acceptant pour luy et ses successeurs, avons aujourd'uy, par l'advis et deliberacion de nostre Conseil, cédé, baillé et transporté, cédonz et transportons noz chastel, chastellenie, terre et seigneurie de Jugon, avecques ses juridicions, revenues, appartenances et deppendances quelzcomques, comme se porte, avec les charges y estans et sur ce deues, sans riens en retenir ne réserver, fors l'institution des officiers de justice et les pesches et coupes de boys anciens de ladite seigneurie, autrement que de ventes en la manière acoustumée estre faictes, pour en jouyr, faire et disposer nostredit chambellan et sesdiz successeurs des fruiz, levées et revenues juczques à le

poier et satisfaire du tout d'icelle somme de vi^m l. monnoie ,
lequel poiement lui pourrions faire par trois termes et sans que par
nous ne autres, ou nom de nous, ladicte chastellenie, terre et sei-
gneurie lui puisse estre hostée ne mise hors de ses mains que tout
premier et avant il ne soit poié et satisfait de ladicte somme, ne
que les levées, què d'icelle nostre seigneurie nostredit chambellan
fera ou sesdiz successeurs en feront, soient comptées, defalquées
ne rabatues sur ladicte somme... Donné en nostre ville de Rennes
soubz les signe et seau de nous Anne, le... jour de... l'an 1491.
Ainsi signé, ANNE. Par la royne, de son commandement et en son
conseil, presentz le prince d'Orange, vous, les sires de Guémené
et de Meille, le vichancelier, les senneschaulx de Rennes, Ploermel,
Guingamp et Lamballe, le conterolle general et autres estoint,
(signé) GUIHART.

Scellé à Rennes le 23 juillet 1491.

LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE.

Bureau de la Société pour l'année 1868-69.

<i>Président.</i>	— M. Jules AUSSANT.
<i>Vice-Président.</i>	— M. S. ROPARTZ.
<i>Trésorier.</i>	— M. PAUL DE LA BIGNE VILLENEUVE.
<i>Secrétaire.</i>	— M. PHILIPPE-LAVALLÉE.
<i>Secrétaire-Archiviste.</i>	— M. QUESNET.

Membres honoraires.

Me^r BROSSAYS SAINT-MARC (Godefroy), O *, Archevêque de Rennes.

MM. DE CAUMONT, O *, correspondant de l'Institut impérial de France, directeur de l'Institut des Provinces et de la Société française pour la conservation des monuments historiques, etc., etc.

LEFEBVRE, O *, Préfet d'Ille-et-Vilaine.

DE LÉON (Ange), *, ancien Maire de Rennes.

MOET DE LA FORTE MAISON, membre de plusieurs Sociétés savantes, Rennes.

Membres titulaires fondateurs.

MM.

1845 AUDREN DE KERDREL, ancien Député, membre du Conseil Général d'Ille-et-Vilaine, ancien élève de l'École des Chartes, membre de l'Institut des Provinces, à Lorient.

AUSSANT (Jules), directeur de l'École de Médecine et des Musées de la ville, membre de l'Institut des Provinces, à Rennes (place des Lices, 22).

BRUNE, Chanoine de la Métropole, ancien professeur d'archéologie au Grand-Séminaire, à Rennes (rue du Four-du-Chapitre, 3).

DANJOU DE LA GARENNE, membre de la Société française d'archéologie, à Rennes (rue d'Estrées, 2).

DE GENOUILLAC (vicomte Paul), membre de l'Institut des Provinces et de la Société française d'archéologie, à la Chapelle-Chaussée.

DE KERGARIOU (vicomte Henri), au château de Bonaban, près Saint-Servan.

DE LA BIGNE VILLENEUVE (Paul), membre de la Société française d'archéologie, à Rennes (rue des Francs-Bourgeois, 12).

DE LA BORDERIE (Arthur), membre du Conseil Général d'Ille-et-Vilaine, archiviste - paléographe, membre de l'Institut des Provinces et de la Société française d'archéologie, à Vitré et à Rennes (rue Saint-Louis, 22).

DE LANGLE (vicomte Ferdinand), membre de la Société française d'archéologie, au château des Tesnières, en Torcé.

DE LANGLE (vicomte Augustin), au château de la Baratière, près Vitré.

DE LA TOUSCHE-LIMOUSINIÈRE (Henri), à Rennes (rue de Corbin, 1).

GODEFROY, professeur à l'École de Médecine, à Rennes (place du Champ-Jacquet, 15).

MM.

LANGLOIS (Charles), architecte, conservateur des bâtiments de l'État, membre de la Société française d'archéologie, à Rennes (rue Lafayette, 6).

LE GONIDEC DE TRAISSAN (comte Alfred), à Rennes (quai Châteaubriand, 5).

MAUPILLÉ (Léon), conservateur de la Bibliothèque publique de Fougères, à Fougères.

PINCZON DU SEL père, *, vice-président du Conseil de préfecture, à Rennes (rue Trassart, 6).

TAROT, *, président honoraire à la Cour Impériale, membre de l'Institut des Provinces, à Rennes (douve de la Visitation, 5).

TASLÉ, *, président à la Cour Impériale, membre de l'Institut des Provinces, à Rennes (rue de Bel-Air, 6).

TOULMOUCHE, professeur à l'École de Médecine, membre de plusieurs Sociétés savantes, à Rennes (rue de Brilhac, 1).

VATAR (Hippolyte), imprimeur, ancien bibliothécaire de la ville de Rennes, à Rennes (rue Saint-François, 8).

Membres titulaires agrégés depuis la fondation.

MM.

1852 ANDRÉ (Auguste), *, conseiller à la Cour Impériale, correspondant de la Société des Antiquaires de France, membre de plusieurs Sociétés savantes, à Rennes (rue des Carmes, 11).

1855 PHILIPPE-LAVALLÉE (Louis), contrôleur des Hospices de Rennes, ancien bibliothécaire de la ville de Quimper, à Rennes (place du Bas-des-Lices, 1).

1856 HÉRAULT, sculpteur, à Rennes (rue Saint-Hellier, 66).

1857 MORIN, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres, à Rennes (quai de Nemours).

DE LA BINTINAYE (Anatole), à Rennes (place de la Trinité, 1).

DE CINTRÉ (vicomte Ludovic), à Rennes (rue Saint-Louis, 30).

GOUPIL (Théophile), à Rennes (rue de Nantes, 87).

MM.

- 1858 QUERNEST, docteur en droit, juge de paix, à Hédé.
- 1859 DE TALHOUET (vicomte Charles), à Rennes (rue des Dames, 19).
QUESNET, archiviste du département d'Ille-et-Vilaine, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, à Rennes (rue Louis-Philippe, 11).
SACHER DE LAUNAY, docteur en médecine, à Rennes (faubourg de Redon, 20).
- 1860 DE PALYS (Élie), à Rennes (rue Saint-Yves, 3).
DE MONTESSUY (comte Hippolyte), membre de la Société française d'archéologie, à Rennes (rue Bourbon, 8).
LECOQ-KEENEVEN, conseiller à la Cour Impériale, à Rennes (boulevard Sévigné, 22).
- 1861 MASSABIAU, chanoine honoraire, secrétaire de l'Archevêché, à Rennes (à l'Archevêché).
JAC, inspecteur des finances, à Rennes (rue d'Estrées, 5).
PONTALLIÉ, chanoine honoraire, aumônier de l'Hôpital Militaire, à Rennes (rue Basse, 18).
- 1862 AUBRÉE, chanoine honoraire, curé de Notre-Dame de Vitré.
S. ROPARTZ, avocat à la Cour, à Rennes (rue de Montfort, 4).
TROPÉE, curé de Sainte-Croix de Vitré.
- 1863 ANNE DU PORTAL, à Hédé.
- 1864 GUILLOTIN DE CORSON, vicaire à Noë-Blanche.
PARIS, vicaire à Miniac-Morvan.
- 1865 DENIS (Cyrille), à Rennes (rue du Guesclin, 4).
- 1866 DES BUFFARDS, à Rennes (rue Motte-Fablet, 2).
DES ORIÈRES, à Rennes (rue de la Monnaie, 4).
GUILLOT (l'abbé), à Rennes (rue des Dames, 13).
PETIT (Loïc), avocat à la Cour, à Rennes (douve de la Visitation, 19).
PAILLARD (Aristide), artiste peintre, à Rennes (rue Leperdit, 6).
PINCZON DU SEL fils, à Rennes (rue Trassart, 6).
HAMARD, avocat à la Cour, à Rennes (rue de Bel-Air, 8).
HAMON (Louis), libraire, à Rennes (rue d'Orléans, 6).
- 1867 FOUCQUERON fils, avocat à la Cour, à Rennes (rue Impériale, 5).

MM.

TIERCELIN (Louis), avocat à la Cour, à Rennes (rue Saint-Louis, 9).

LE HÉNAFF, artiste peintre, à Rennes (rue de Rohan, 2).]

DOYNEL (Louis), à Rennes (rue de Paris, 9).

LEROY fils, imprimeur-lithographe, à Rennes (rue Louis-Philippe, 4).

1868 PROUST, lieutenant au 17^e chasseurs, à Rennes (place Saint-Georges, quartier Saint-Georges).

BOULLET, inspecteur de la voirie municipale, à Rennes (rue d'Argentré).

TOURNEUX, architecte des Hospices, à Rennes (boulevard du Prince-Impérial, 16).

FICQUEMONT, facteur d'orgues, à Rennes (rue de Paris, 36.)

MALLET, notaire, à Bréal-sous-Montfort.

MOISAN, au château du Plessix, en la Couyère.

Membres correspondants.

MM. DE KERANFLEC'H (Charles), membre de la Société française d'archéologie, correspondant du *Cambrian archeological Association*, au château du Quelenec, près Mur (Côtes-du-Nord).

DE LA FAYE DE L'HOSPITAL, à Riom (Puy-de-Dôme).

DE SAILLY, chef d'escadron à l'École d'application d'état-major, à Metz (Moselle).

BOUGOUIN (Charles), secrétaire de la Société Archéologique de Nantes, à Nantes (Loire-Inférieure).

DUPLESSIS, vétérinaire au 1^{er} régiment d'artillerie, à Metz (Moselle).

TABLE

	Page.
Suite et fin du Catalogue raisonné du Musée d'archéologie de la ville de Rennes, par M. ANDRÉ.. . . .	1
Inde.	1
Chine.. . . .	22
Japon.. . . .	23
Afrique septentrionale.	24
Afrique occidentale.	25
Amérique du Nord.	26
Amérique méridionale.	27
Océanie.	28

Mémoires et Documents.

Promenade archéologique dans l'ancien Rennes, par M. P. DE LA BIGNÉ VILLENEUVE.. . . .	127
Appendice.	129
Notices historiques et archéologiques sur les paroisses du canton d'Antrain, par M. L. MAÛPILLÉ.. . . .	137
I. — Antrain.	137
II. — Bazouges-la-Pérouse.	138
III. — Chauvigné.. . . .	139
IV. — La Fontenelle.. . . .	140
V. — Marcillé-Raoul.	141
VI. — Noyal-sous-Bazouges.	142
VII. — Rimou.	143
VIII. — Saint-Ouen-de-la-Rouërie.	144
IX. — Saint-Rémy-du-Plain.	145
X. — Tremblay.	146
XI. — Romazy.	147
Choix de documents inédits sur le règne de la duchesse Anne en Bretagne, par M. A. DE LA BORDERIE.. . . .	148
LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE.	149

1218

BULLETIN ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU
DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE

—
TOME V.
—

• RENNES
IMPRIMERIE DE CH. CATEL ET C^{ie},
Rue du Champ-Jacquet, 25.

—
1867



145)

BULLETIN ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU
DÉPARTEMENT D'ILLE - ET - VILAINE.

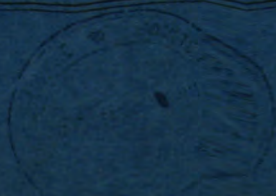
TOME VI.

RENNES

IMPRIMERIE DE CH. CATEL ET C^{ie},

Rue du Champ-Jacquet, 23.

1868



SPL



